















**BOURDALOUE**

**HISTOIRE-CRITIQUE DE SA PRÉDICATION**







060.9  
B666-

# BOURDALOUE

## HISTOIRE CRITIQUE DE SA PRÉDICATION

D'APRÈS LES NOTES DE SES AUDITEURS  
ET LES TÉMOIGNAGES CONTEMPORAINS

---

### THÈSE

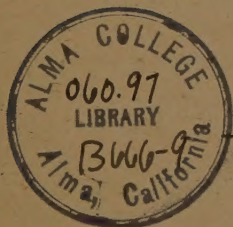
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES  
DE L'UNIVERSITÉ DE CAEN

par Eugène GRISELLE

« La force est aux sources. »

Lacordaire (Lettre, citée par P. Lorain,  
dans le *Correspondant*, 25 mars 1847, p. 838).

2  
17.312



LILLE

IMPRIMERIE LEFEBVRE-DUCROCQ

1901







A MONSIEUR

ARMAND GASTÉ

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE CAEN

Hommage de respectueuse reconnaissance.





## PRÉFACE

---

Objet de cette étude : replacer dans son cadre, et, autant que possible, à sa date, chacun des sermons de Bourdaloue ; en retrouver le ton, l'accent personnel et les échos, à l'aide des copies recueillies par les contemporains.

Ledieu, après avoir lu à l'abbé Tallemant, « de l'Académie françoise et intendant des devises », une partie de ses *Mémoires* sur Bossuet, fut fortement encouragé par lui à ne sacrifier aucun des nombreux détails qu'il avait accumulés dans cette histoire intime de l'évêque de Meaux. « Il ne veut rien diminuer, nous apprend le *Journal*, de la manière que M. de Meaux lisoit le Nouveau Testament et les saints Pères, pas même les différentes éditions marquées de sa main. Il a fait le même jugement du détail des sermons, *parce que c'est une grande partie de la vie de ce prélat*, et qu'il y faut laisser même ses textes, ses divisions, ses desseins <sup>1</sup>. »

---

1. *Journal*, t. II, au 19 nov. 1705, p. 331.

Les premiers éditeurs ou bibliographes de Bourdaloue eussent bien dû se proposer un programme analogue à celui de Ledieu et mériter les éloges de l'abbé Tallemant. Car de Bourdaloue aussi l'on peut dire que « la prédication fut une très grande partie de sa vie. » Par malheur, il faut reconnaître que l'histoire critique et la chronologie de cette carrière oratoire si bien remplie, restent à faire <sup>1</sup>, tant le P. Bretonneau, se proposant la tâche d'éditer les sermons de son confrère, s'est peu soucié de nous apprendre où et quand avaient été prêchés les discours qu'il livrait au public. Il est bien tard pour essayer la reconstitution de la série chronologique des « actions oratoires » de ce prédicateur de profession. Comment, à deux siècles de distance, retrouver ce que n'a pas songé à nous conserver le premier éditeur, ce que peut-être, l'eût-il voulu, il n'aurait pu ressaisir, les dates de chacun des sermons donnés par Bourdaloue ? Celui-ci, comme on le verra, ne s'étant pas fait faute de répéter fréquemment les mêmes sermons, aurait rendu assez difficile la tâche de l'éditeur, si Bretonneau avait prétendu dater les œuvres oratoires qu'il publiait. Mais c'était le dernier de ses soucis. Il nous apprend même dans l'avertissement du *Carême* de Giroust, un des orateurs jésuites qu'il édita avant d'entreprendre la publication des œuvres de Bourdaloue, qu'il a eu sous les yeux dans les « originaux écrits de la main » de Giroust

---

1. Hâtons-nous de rassurer ceux qui verraient dans cette phrase un oubli de la thèse magistrale d'Anatole Feugère. Je dirai plus loin en quoi mon dessein diffère du sien.



tous les renseignements de ce genre qui feraient la joie d'un éditeur moderne : « Il s'estoit donné le soin, dit-il, de marquer à la teste de chaque Sermon, non seulement l'année où il l'avoit composé, mais les Eglises de Paris, & les années où il l'avoit presché <sup>1</sup>. » Ce fut un soin perdu pour nous.

Que Bourdaloue ait donc pris ou non la même peine, il n'en est pas trace dans l'édition donnée par Bretonneau. Sauf deux ou trois notes marginales <sup>2</sup>, pour expliquer le sens d'un compliment ou une allusion quelconque, on peut dire que l'éditeur qui, pour les sermons de Giroust, avait complètement négligé de se servir des mentions laissées par celui-ci, dédaigna, en publiant les sermons de Bourdaloue, toute espèce de commentaire historique.

Sainte-Beuve a donc eu raison de dire que, si « l'édition du Père Bretonneau *a été* excellente pour son moment », il faut comprendre autrement de nos jours une bonne édition de Bourdaloue. Elle « devrait rassembler le plus exactement possible, écrivait-il, toutes les particularités, les éclaircissements et les inductions qui se rattacheraient à chaque sermon, en fixer la date et les circonstances lorsqu'il

---

1. *Sermons pour le Carême*, par le Père Giroust de la Compagnie de Jésus. Tome premier. A Paris, chez Nicolas Pepie, rue S. Jacques, à S. Basile. M.DCC.IV.

2. Par exemple au sermon sur la *Conception de la sainte Vierge*, prêché le 8 décembre 1697. V. éd. princeps, in-8, *Mystères*, t. II, p. 49. Voy. aussi la préface des *Mystères* expliquant le sermon sur la *Dévotion à la Sainte Vierge*. V. plus bas à l'avent de 1691.

y aurait moyen : ces quelques notes au bas des pages, sans nuire à la gravité, animeraient la lecture <sup>1</sup>. »

Ce sera en effet le rôle de l'éditeur d'éclairer, d'un sobre et substantiel commentaire, les sermons publiés jadis par Bretonneau suivant une méthode alors commune à tous les éditeurs de sermons. Mais pour rendre possible cette édition rêvée, il ne faut pas se résigner, comme y consentait trop aisément Sainte-Beuve, à résumer toute la biographie de Bourdaloue dans cette seule phrase : « Il a prêché la parole sainte <sup>2</sup>. »

Il est très exact de dire de Bourdaloue que « sa personne et tout ce qui touche l'homme, l'individu, auteur ou orateur, a disparu dans la plénitude et l'excellence ordinaire de sa parole, ou plutôt y a passé et s'y est produit tout entier <sup>3</sup>. » Il est permis d'admirer avec Lamoignon « l'uniformité » des œuvres de cet homme qui ne fut guère en effet que prédicateur. On aurait tort cependant de trop détacher Bourdaloue de son siècle et de supposer qu'il ne s'est guère mêlé à la vie et aux relations ordinaires de ses contemporains. Les fragments de sa correspondance, bien que rares encore, sont de nature peut-être à modifier légèrement l'idée un peu convenue qu'on s'est faite de sa physionomie en la regardant trop exclusivement à travers

---

1. *Causeries du lundi*, t. IX, p. 293. Feugère a fait écho à ce souhait : « Notons en passant, dit-il, qu'une édition *historique* de Bourdaloue reste à faire. » P. 44.

2. Sainte-Beuve, *l. c.*, p. 262.

3. *Ibid.*, p. 263.



ses œuvres oratoires. Celles-ci sont à sa prédication véritable ce que fut à ses traits vivants l'image reposée, mais bien froide, que Jouvenet prit de lui sur son lit de mort <sup>1</sup>.

N'est-il pas opportun d'essayer de reconstituer, à l'aide des témoignages épars dans les journaux et mémoires du temps, la carrière oratoire d'un homme dont la vie se passa à prêcher ? Ces sermons qui composent toute son œuvre, où et quand les donna-t-il ? Cette chaire qui était son champ de bataille, de quels personnages fut-elle entourée ? Dans quelles églises devons-nous, d'année en année, suivre Bourdaloue et nous le figurer débitant, avec le feu et « la rapidité de prononciation », c'est-à-dire d'action <sup>2</sup>, que ses contemporains lui reconnaissent, des sermons pour ainsi dire attendus et connus d'avance ? N'y a-t-il pas chance de rétablir, au moins d'une manière fragmentaire et incomplète, les séries de ses carêmes ou avants à la ville et à la cour ? J'avoue qu'il sera difficile de faire à l'égard de Bourdaloue une *histoire critique de sa prédication* aussi satisfaisante que le fut celle de la prédication de Bossuet par le regretté chanoine Lebarq. Outre les fréquentes reprises de sermons et les nombreux remaniements des mêmes sujets, qui n'ont dû laisser entre les mains de l'éditeur qu'une quantité relativement restreinte de discours, représentant une multitude considé-

---

1. V. H. Chérot, S. J. *Iconographie de Bourdaloue, le type aux yeux fermés*... Paris, Retaux, 1900.

2. V. à l'année 1691, et aussi pp. 6, note 1, et 293, note 2.

nable de prédications, il faut tenir compte surtout de l'absence des manuscrits. Jusqu'ici et sans laisser grand espoir, ils se sont dérochés à toutes les recherches. Or on peut se demander à quelles maigres ressources eût été réduit Lebarq, s'il n'avait eu, pour établir sa chronologie des sermons de Bossuet, que l'édition de de Foris, et les mentions, assez rares, faites dans les mémoires du xvii<sup>e</sup> siècle, de la prédication de Bossuet. Il serait donc téméraire d'espérer reconstituer sans graves lacunes la carrière oratoire de Bourdaloue, tant que les sermons autographes n'auront pas été retrouvés, à supposer qu'ils existent encore.

Etait-ce une raison toutefois de ne pas tenter l'entreprise? Pour satisfaire au vœu de quiconque souhaite de Bourdaloue une édition qui nous permette de dater et d'encadrer le plus grand nombre possible de ses œuvres oratoires, un travail préliminaire s'impose, qui consiste tout au moins à grouper les résultats déjà obtenus et comptés comme sûrs, à discuter d'une façon rigoureuse les conjectures plus ou moins solides déjà essayées dans cet ordre de recherches, et qui permette de suivre, autant que possible, année par année, sa prédication jusqu'à sa mort en 1704. Un certain nombre de sermons, datés depuis longtemps, serviront de jalons dans cette classification chronologique. Surtout, le dépouillement méthodique des journaux, comme la *Gazette de France* et le *Mercur galant*, et des correspondances ou mémoires du xvii<sup>e</sup> siècle, aidera quelque peu à constituer l'histoire suivie de la



carrière oratoire de ce prédicateur qui, trente-cinq ans durant, parut avec éclat dans les chaires de Paris.

Mais un autre travail est requis encore. Le profit de retrouver quelques dates de plus dans une chronologie qui ne peut rester sans de nombreuses solutions de continuité, ne vaudrait pas peut-être la peine des recherches indispensables, si l'on se proposait seulement de repasser sur les traces de l'auteur de *Bourdaloue, sa prédication et son temps*. Le beau livre d'Anatole Feugère qui, à bon droit, fut déclaré définitif comme étude de la manière oratoire de Bourdaloue et de la peinture que l'on y peut chercher de son siècle, n'est nullement un livre à reprendre. On doit ajouter que les travaux de Mgr Blampignon et du P. Luras décourageraient de prétendre à une œuvre originale, après tout ce qu'ils ont pu trouver à dire qui ne fût déjà traité par Feugère, si le point de vue devait rester le même. Mais une veine a été ouverte, ou du moins indiquée par Mgr Blampignon, dont ne s'était nullement occupé l'auteur de *Bourdaloue, sa prédication et son temps*, celle des copies contemporaines. Cet ordre de documents sur lesquels les premiers biographes avaient plutôt jeté d'abord un discrédit immérité, a été révélé par l'*Étude sur Bourdaloue* de Mgr Blampignon, parue en 1886. On avait déjà parlé, en des termes très divers, des éditions contemporaines de Bourdaloue. Le premier, pour ainsi dire <sup>1</sup>,

---

1. *Étude sur Bourdaloue*, in-8, Berche et Tralin, 1886. — Le P. Luras, dans son *Bourdaloue*, paru en 1881, signalait déjà les copies (t. I, p. 112). Bien qu'il regrette vivement la perte du ms. Montiers-Mérinville, et semble

l'auteur de tant d'études suggestives sur Massillon, Mascaron et Malebranche, a publié des copies d'autrefois qui nous donnent, si vive, l'impression des sermons tels qu'ils furent prêchés.

Grâce à ces indications, il a été possible de retrouver quelque chose du Bourdaloue *parlé*, qui aura, nous l'espérons, le don de plaire aux hommes d'aujourd'hui.

C'est donc une double restitution ou reconstitution qu'il s'agit d'essayer, d'abord, de la série elle-même et, autant qu'il se pourra, du nombre et de la date des sermons prêchés par Bourdaloue, et, plus tard, des « discours » tels qu'ils furent prêchés. Nous aurions ainsi, à côté de l'édition traditionnelle et connue, près du Bourdaloue justement admiré, lu et goûté, un Bourdaloue nouveau et inédit, qui ne fera nullement tort à l'ancien, mais dans lequel nous retrouverons, avec les qualités reflétées par son œuvre imprimée, des mérites à part, appréciés jadis de ses contemporains. S'il est vrai que le problème s'imposait à nous parfois d'expliquer l'enthousiasme de son siècle pour un orateur qui semble, à la lecture, peu en harmonie avec l'espèce d'engouement attesté par les mémoires du temps, nous comprendrons mieux cette attitude de ses auditeurs, dès que nous prendrons contact avec des textes plus voisins de sa parole.

---

dès lors soupçonner l'importance de ce genre d'écrits, il paraît trop les avoir assimilés aux recueils subreptices, qui, à ses yeux, sont sous le coup du désaveu de Bourdaloue. — Il ne faut pas oublier que, dans cet ordre de recherches, la thèse de M. Lehanneur, professeur à l'Université de Caen, avait ouvert la voie dès 1878. *Mascaron d'après des documents inédits*, in-8, pp. 405. La Rochelle.

Les explications que requiert l'exposé complet de ces moyens de retrouver la prédication « parlée » de notre orateur et la discussion de la valeur des sources manuscrites auxquelles nous la devons, feront l'objet de la première partie de ce travail. Il serait ambitieux de l'intituler *Bourdaloue inédit*, bien qu'au fond ces mots ne dépassent point, croyons-nous, le résultat auquel nous espérons parvenir. Comme le minutieux travail de contrôle et de comparaison critique qu'elle exige nous contraindra surtout à étudier de très près la façon dont la parole de Bourdaloue est parvenue jusqu'à nous, le titre qui lui convient semble bien être « l'histoire critique de la publication des sermons », ou *les sermons transcrits et imprimés*.

Nous appelons la seconde partie : *les sermons parlés*, et c'est « la chronologie ou l'histoire de la *prédication* » de ces mêmes sermons avant l'heure où ils furent publiés. Dans celle-ci, l'ordre des temps s'impose, puisqu'il s'agira de rétablir, selon les limites du possible, jour par jour ou du moins année par année, la série des prédications ou des ministères sacrés de Bourdaloue, que Vinet résuma jadis dans cette phrase souvent citée : « Il prêcha, il confessa, il consola, puis il mourut. »

Ce sont en effet les diverses fonctions de cet ouvrier apostolique que nous nous proposons de grouper en un tableau où l'art fera place à l'exactitude. Dans ce travail de pure histoire nous réunirons, à leur date rigoureusement gardée, tous les événements, même les plus



minuscules, de cette vie. Afin de la retrouver telle qu'elle se déroula et sans essayer par des artifices de composition d'en voiler la monotonie, nous rassemblerons, sans autre ordre que leur succession même, les cérémonies sacrées comme les circonstances profanes auxquelles Bourdaloue a été mêlé. Peut-être cette énumération sans apprêt donnera-t-elle une impression plus réelle et une connaissance plus vraie de cette existence peu éclatante, mais moins confinée qu'on ne l'imagine dans l'obscurité de la cellule et plus en contact qu'on ne suppose avec ce monde souvent décrit dans ses peintures.

On dit que Massillon « quand on lui demandait où il avait pris cette connaissance approfondie du monde et de ses diverses passions » qui distingue ses prescriptions morales, répondait : « Dans mon propre cœur <sup>1</sup>. » Ce ne sera pas faire tort à la psychologie très personnelle de Bourdaloue que de constater, par l'histoire de ses relations avec les grandes familles du temps, qu'il avait su regarder autour de lui en même temps qu'en lui-même, et c'est à ce point de vue encore que rien n'est à omettre

---

1. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. ix, p. 3. Le critique a le tort de rattacher ce mot historique, peut-être sujet à contrôle, comme les « anecdotes à vérifier » dont il parle au début de son article, à la retraite de Massillon renonçant à la chaire pour se cacher à Sept-Fonts. Il suppose assez gratuitement des orages ou des faiblesses dont il rapproche le mot de l'orateur. C'est lui donner par là un sens injurieux pour la vie de Massillon, et dépasser les données de l'histoire. M. l'abbé Bayle a eu raison de réclamer contre ces insinuations non prouvées. La tâche de l'historien est, sinon de déclarer la guerre aux anecdotes, du moins de ne les mettre en valeur et en circulation, qu'après les avoir sévèrement contrôlées. V. A. Bayle, Massillon, *Étude historique et littéraire*, p. 46. Paris, Bray, in-12, pp. 424.

des plus futiles occasions qui nous montrent dans le détail la vie intime de notre orateur.

Avant d'aborder cette double tâche, disons un mot des secours que nous avons rencontrés et des ressources mises en œuvre au cours de notre travail.

Sur les recueils manuscrits ou autres sources auxquelles sont empruntés les essais de reconstitution des sermons parlés de Bourdaloue, il est impossible de s'expliquer en quelques lignes et la discussion de ces documents forme une bonne moitié de l'étude qu'on lira dans la première partie de cette *Histoire critique de la prédication de Bourdaloue*. Elles sont du reste présentées, en attendant une étude plus étendue avec tout l'appareil technique, dans l'essai de bibliographie des manuscrits, qui suivra cette préface.

Quant aux documents de la seconde partie, ce sont surtout des recueils imprimés qui me les ont fournis. Pour un bon nombre de renseignements groupés ici, je n'avais pour ainsi dire qu'à prendre dans les études antérieures sur Bourdaloue, qui toutes avaient recouru aux mémoires contemporains, aux lettres de M<sup>me</sup> de Sévigné, et aux annalistes de la cour comme Dangeau, Saint-Simon et le marquis de Sourches. Je n'ai eu d'autre mérite que de les aller chercher à leur vraie source, sans me contenter de les accepter de seconde main, travail de vérification qui porte souvent avec lui sa récompense<sup>1</sup>. Je ne crois

---

1. C'est dans un sens analogue que Lacordaire, abordant l'étude de saint Augustin qu'il appelait le saint Thomas des premiers siècles de l'Église,

donc nécessaire de signaler ici que ce qui concerne le *Mercuré galant* et la *Gazette de France* dont j'ai conduit le dépouillement méthodique jusqu'à l'année 1704, pour celle-ci, depuis l'arrivée de Bourdaloue à Paris en 1669, pour le premier, dès son origine; on sait que la création de Donneau de Visé date seulement de 1672, premier et éphémère effort arrêté en 1674, repris, de façon durable, dès 1677.

Il est important qu'on ne se trompe point sur l'usage de ces deux sources. Loin d'accorder à l'une et à l'autre la moindre infaillibilité « historique, » j'avoue qu'elles sont beaucoup trop officielles ou du moins officieuses, pour qu'on y puisse chercher une appréciation sérieuse des événements et des hommes. Anatole Feugère, que je dois plus que personne reconnaître pour un précurseur, a fort bien fait, dans son excellente leçon d'ouverture sur M<sup>me</sup> de Sévigné, le procès mérité de la *Gazette* et du *Mercuré galant*. Cette introduction trop peu connue du cours professé en 1874-1875 au Collège de France, a été publiée dans la *Revue politique et littéraire* <sup>1</sup> ainsi que deux autres leçons d'ouverture sur ce siècle de Louis XIV que connaissait si bien le fin lettré. Feugère était partisan de la « méthode qui consiste à replacer un écrivain dans son milieu », persuadé que la critique littéraire « s'est

---

(Lettre à M. Lorain, 1<sup>er</sup> juillet 1833) et de l'Écriture-Sainte, disait le mot que j'ai pris pour épigraphe : « La force est aux sources, et je veux y aller voir. » (Foisset, 2<sup>e</sup> éd., 1873, t. I, p. 83. Cf. le *Correspondant*, 25 mars 1847, p. 838.)

1. 19 déc. 1874, p. 580-587.



renouvelée et rajeunie par l'histoire. » Aussi dans ses patientes recherches avait-il dû fréquenter les « journaux du temps ». Il avait vite appris à en reconnaître les lacunes, qu'il signale à bon droit. Leur opposant comme source précieuse et fidèle d'informations sur le siècle, les lettres et celles surtout de la grande marquise : « On avait bien la *Gazette*, écrit-il, mais elle ne paraissait qu'une fois la semaine ; elle était soumise à la censure préalable, elle se publiait sous l'œil du pouvoir qui ne lui permettait d'annoncer que ce qu'il voulait qu'on sût... Et de fait, qui ne lisait que la *Gazette* au *xvii<sup>m</sup>* siècle était fort mal renseigné. » A l'appui, il cite la lacune caractéristique de l'*Affaire des poisons*, sur laquelle nous aurons à revenir, puisque nous la rencontrons dans la chronologie des sermons. « Quant au *Mercur galant*, poursuit Feugère, publication moins officielle, mais devenue promptement l'organe méprisé et ridicule de certaines coterie littéraires, il ne satisfaisait pas davantage la curiosité publique. »

Le verdict paraît sévère. Il est dûment motivé et la condamnation n'a point épuisé tous les griefs qui mériteraient d'être invoqués. Je n'ai donc garde de contredire à cet arrêt. Aussi ne sont-ce point les « jugements » de ces nouvellistes que j'ai prétendu enregistrer. Nul n'ignore que les formules laudatives, souvent vagues et banales, véritable monnaie de cour, épithètes de pure politesse, n'ont aucune valeur. Il ne faut pas oublier surtout, pour surcroît de discrédit, que la majorité des articles, sont des communiqués, des *réclames*, parfois payées et taxées à la

ligne. Nous nous garderons donc de tirer argument des éloges la plupart du temps envoyés au *Mercure* ou à la *Gazette* par la famille ou les amis du personnage célèbre. Il serait même difficile d'être sûr que les extraits de sermons et discours que le *Mercure* insère comme venant de copistes bénévoles, ayant recueilli à l'audition le *compliment* dont le journal fait part au public ou tel autre passage d'un sermon, péroration ou exorde, ne vient pas, plus directement, de l'auteur lui-même. Parmi les manières de s'avancer et de se pousser, celle-ci n'était pas la plus rare, et nous rencontrerons plus d'un exemple de ces manifestations de la *réclame*. Je ne parle pas des nouvelles fausses, que Visé a du reste la pudeur de démentir plus souvent que la *Gazette*, ni des erreurs de date qui demandent aussi quelque précaution dans l'usage de ces deux recueils. Mais à défaut de certitude historique, il y a cependant beaucoup à prendre là pour la connaissance des mœurs du temps, de la littérature même, car telle lettre de M<sup>me</sup> de Sévigné reste inintelligible à qui n'a point lu le *Mercure galant* des mois précédents<sup>1</sup>. Il y a aussi maint

---

1. La lettre du 13 mars 1680 (t. vi, p. 305), contient une phrase — les éditeurs ont, du reste, omis de l'expliquer, — qui est une évidente allusion à l'une des « nouvelles » récentes du *Mercure galant* : « L'amant jaloux et furieux qui tue tout à Arles, met le bouton bien haut à nos amants d'ici : on n'a pas le loisir d'être si amoureux ; la diversité des objets dissipe trop, et détourne et diminue la passion. Il y eut encore une histoire lamentable autrefois à Fréjus : ce climat est meilleur que le nôtre. »

Une note n'eût pas été superflue pour éclairer ces phrases. Elles revêtent un sens beaucoup plus net, dès qu'on sait que peu de temps auparavant paraissait au *Mercure* le récit dramatique et enjolivé peut-être de je ne sais quels crimes passionnels arrivés à Fréjus et dans la région arlé-

renseignement sur le ton et le genre de l'éloquence sacrée de l'époque. Mais en ce qui concerne Bourdaloue, il restait surtout bien des détails *inédits* dans ces collections imprimées. Sans doute beaucoup de ceux qui étudièrent Bourdaloue, le P. Luras en particulier, avaient recouru à ces journaux du temps, et l'on n'est pas sans rencontrer souvent des citations, de la *Gazette* surtout, mais presque toujours les mêmes, qui se colportent à travers les études biographiques, parfois en se déformant sur la route.

Visiblement toutefois ceux qui avaient fait la première cueillette n'étaient allés qu'à des endroits déterminés, là où ils comptaient trouver à prendre. Aussi quantité de

---

sienne. Il s'agit d'une de ces « narrations » que M. l'abbé Tougard signalait en ces termes, à propos d'un savant dépouillement de cette collection du périodique rédigé par Visé : « Le plus grave reproche que semble mériter le *Mercure galant* est d'avoir concouru à préparer les tristes mœurs de la Régence. Dans chaque numéro, en effet, trois ou quatre *histoires* ne sont que des anecdotes passionnées qui laissaient de funestes impressions, particulièrement dans les jeunes lecteurs... C'était un grand élément de succès... (*Diverses notes historiques*, 1678-1722, par M. l'abbé Tougard, Académie de Rouen, 1896-1897) Je m'associe à la juste sévérité de l'auteur pour cet élément de succès cherché et trouvé par le *Mercure*, en me permettant de douter de l'affirmation qui suit : « Sous le règne moral de M<sup>me</sup> de Maintenon, les *histoires* disparurent. » Tout au plus faut-il concéder qu'elles sont moins fréquentes et moins sottement romanesques sur la fin du siècle. Mais on voit qu'en 1680, M<sup>me</sup> de Sévigné y accordait encore une attention qui nous pourrait surprendre. — Je ne crois pas que les lettres de Visé, sans oublier jamais de consulter d'où venait le vent, aient à aucune époque renoncé tout à fait à justifier leur titre de *Mercure galant*. Le recueil a publié en tous cas des pastorales de Deshoulières ou des cartes du Tendre parfaitement fades et ridicules, bien longtemps après l'époque où les *Précieuses* de Molière ou les *Satires* de Boileau, eussent dû les rendre illisibles. Outre la cabale contre Racine et la Bruyère, les rédacteurs du *Mercure*, y compris Fontenelle, méritaient fort d'être « mis immédiatement au-dessous de rien. » Toutefois, où la littérature n'a rien à prendre, l'histoire peut glaner, et même, comme on vient de voir, le commentaire des grands écrivains de notre langue, des lettres de M<sup>me</sup> de Sévigné spécialement, doit chercher dans ces riens des explications parfois nécessaires.



détails, laissés par eux dans l'ombre, ont été la rançon de longues heures passées à feuilleter ces interminables collections.

Ces journaux de jadis, comme toutes les publications du même genre, almanachs, *ordo officii recitandi*, après avoir été en nombre considérable, se sont faits rares à tel point qu'on les rencontre avec peine. J'ai donc dû faire ces longues recherches à la Bibliothèque nationale, et pour les achever dans un laps de temps assez restreint, dépasser souvent le nombre normal des volumes à demander en une séance. C'est un devoir pour moi de reconnaître la complaisance que j'ai rencontrée sur ce point de la part de l'administration du Département des imprimés, pour obtenir ces autorisations extra-réglementaires.

Je dois aussi mes sincères remerciements à MM. Léopold Delisle et H. Omont pour la bienveillance avec laquelle ils ont mis à ma disposition les manuscrits de la Bibliothèque nationale qu'on trouvera mentionnés à l'essai bibliographique. Les recueils Phelipeaux en particulier, communiqués en dépôt à la Bibliothèque communale de Lille, m'ont été du plus précieux secours, et je prie M. Desplanque d'agréer l'expression de ma reconnaissance pour les démarches qui m'ont valu la facilité de consulter ces manuscrits et ceux qu'il a bien voulu faire venir en outre de Mâcon et de Grenoble.

MM. Lex et Maignien, conservateurs de ces deux bibliothèques, ainsi que M. Fournier, professeur à la

Faculté de droit de l'Université de Grenoble, méritent toute ma gratitude.

Que M. Alcüs Ledieu, bibliothécaire d'Abbeville, soit aussi remercié pour l'accueil que j'ai reçu de lui quand j'ai dû aller collationner sur place l'intéressant manuscrit soigneusement gardé dans sa bibliothèque.

La Bibliothèque du séminaire de Saint-Sulpice m'a toujours été très hospitalière et je ne saurais trop rendre grâces à M. Eugène Levesque, de l'intérêt qu'il a bien voulu prendre à mes recherches sur Bourdaloue et des nombreuses communications que je lui dois, ainsi qu'à mon savant ami, M. l'abbé Ch. Urbain, le consciencieux explorateur de tant d'archives du xvii<sup>e</sup> siècle, d'une critique si sûre et si impartiale. Je suis heureux de me déclarer en pleine union avec tous deux dans la vieille devise : *Amicus Plato, magis amica veritas*, que le souverain Pontife Léon XIII, dans sa lettre sur les devoirs des historiens, a recommandée par la citation de Cicéron mise en épigraphe de ma première partie.

Bien des pénibles recherches m'eussent été épargnées si j'avais eu dès l'abord le trésor des notes chronologiques sur Bourdaloue que M. Antoine Rochebilière, le bibliographe des éditions originales de nos grands écrivains <sup>1</sup>

---

1. On connaît les deux précieux catalogues édités par M. A. Claudin, avec la jolie notice sur Rochebilière qui précède la première partie : Cabinet de feu M<sup>r</sup> A. Rochebilière, ancien conservateur de la Bibliothèque Sainte-Geneviève. Première partie : *Editions originales d'auteurs français des xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles*. Vente (31 mai 1882). In-12, 452 pp. Paris, Claudin, 1882. Deuxième partie : *Livres rares et curieux en tous genres*, Paris, Claudin, 1884. Vente 23 juin 1884. In-12, 390 pp.

avait réunies avec une patience et une sagacité rares. Les recherches faites dans les deux journaux déjà signalés (*Gazette* et *Mercure*) m'avaient déjà mis entre les mains une part des renseignements accumulés par lui ; mais un bon nombre aussi des éléments nouveaux que je puis apporter à l'histoire quotidienne de la prédication de Bourdaloue, me sont venus de cette source précieuse <sup>1</sup>.

Outre une quantité de témoignages classés chronologiquement et soumis d'ordinaire à une critique judicieuse, les épaves de ces études préparatoires à un travail sur Bourdaloue, conduites, semble-t-il, d'après certaines références, de concert avec les PP. Le Lasseur, Lauras et Demontézon, S. J., consistent surtout dans une annotation marginale d'un exemplaire de l'édition *princeps* in-8 de l'*Avent*. Les notes, écrites au crayon par Antoine Rochebilière, ont été depuis sa mort, repassées à l'encre, par M. Augustin Raffet, son gendre. Il devait exister aussi un exemplaire annoté du *Carême* et du reste de l'édition, invoqué de temps en temps, mais qui n'a pas été découvert. Par malheur plusieurs des matériaux réunis par cet infatigable érudit, ont été dispersés, et outre la reconnaissance qui me fait un devoir de signaler le secours que j'en ai tiré, l'espoir de mettre sur la trace de ces notes du plus haut intérêt les chercheurs qui savent

---

1. Je noterai de l'initiale (R) les indications que je n'ai connues que par cette voie. Il y faut remarquer surtout les documents transcrits avant 1870 aux Archives de l'hôtel-de-ville de Paris, et qui ne nous ont ainsi été conservés que grâce à ces notes.



le prix de tels travaux, m'invite à donner aussi complète que possible la nomenclature des papiers dont j'ai pu obtenir communication. Ainsi un exemplaire annoté de la notice de Chevalier de Saint-Amand sur Bourdaloue fait partie de cette collection. Enfin une liste très soignée des dates des sermons de vêtures et professions prêchés par Bourdaloue, précédée d'une préface <sup>1</sup>, indiquait la direction précise des recherches du savant historien du xvii<sup>e</sup> siècle. On peut dire en effet de Rochembilière qu'il avait pénétré très profondément dans la connaissance de l'ancienne société. Les fiches ou « cartes », renfermant le fruit de ses longues recherches, — M. Raffet a donné à la Bibliothèque nationale ces cartes réunies par son beau-père, — sont une mine de renseignements, souvent unique, depuis surtout que l'incendie de l'Hôtel-de-ville et du Louvre a privé les chercheurs de documents heureusement visités par cet érudit <sup>2</sup>. Je ne saurais donc

---

1. Cette liste et cette préface seront publiées en appendice. V. appendice A. — Cf. plus bas, p. 403.

2. On sait combien de renseignements, maintenant introuvables, sont obtenus grâce aux patients dépouillements des archives faits par ce travailleur : ainsi, pour la mère d'une des religieuses dont Bourdaloue prêcha les cérémonies de vêtue et de profession, M<sup>me</sup> de Frémont, grand-mère de la femme de Saint-Simon, étudiée à ce titre par le savant éditeur des *Mémoires*. « Saint-Simon, écrit M. de Boislisle, n'a pas parlé de la mort de la grand-mère de sa femme, M<sup>me</sup> de Frémont, décédée subitement à Paris, le 19 août 1703, quoiqu'il y en eût mention dans le *Journal* de Dangeau. Est-ce un oubli volontaire ? Voici l'acte d'inhumation, relevé jadis par feu M. Rochembilière sur les registres paroissiaux de Saint-Roch, aujourd'hui détruits. [Bibl. nat. ms. Nouv. acq. fr. 3617. N. 3548.] (T. xi, p. 547). » C'est un exemple entre mille.

Il me suffit de rappeler l'éloge que les éditeurs des *Lettres de M<sup>me</sup> de Sévigné*, par M. Monmerqué, ont très légitimement décerné à sa collaboration. « Il (M. Ad. Regnier) a été secondé par deux honorables

témoigner une trop vive reconnaissance à M. Augustin Raffet, bibliothécaire au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale, pour les inappréciables services que m'a rendus la communication des notes de feu M. A. Rochebilière <sup>1</sup>, mises sous mes yeux par l'intermédiaire du P. H. Chérot S. J.

C'est justice aussi de témoigner au P. Henri Chérot mon cordial « ressentiment » comme on eût dit au grand siècle, pour les encouragements précieux que je lui dois et le fraternel empressement avec lequel il a suivi un travail que sa compétence spéciale dans la matière lui aurait dû faire réserver.

Je suis heureux de remercier hautement la maison Lefebvre-Ducrocq du concours très efficace que j'y ai trouvé pour l'impression de ce travail. C'est une collaboration véritable que j'ai rencontrée dans le soin attentif avec lequel a été conduite l'exécution, malgré des difficultés spéciales, qui ne peuvent qu'ajouter à ma reconnaissance.

---

auxiliaires... dont nous l'avons souvent entendu se louer avec reconnaissance... M. Rochebilière, qui a eu pendant plusieurs années des relations d'amitié et d'étude avec M. Walckenaer, et qui avait été choisi par M. Monmerqué lui-même pour le seconder dans ses recherches et achever de mettre en ordre les éléments de la seconde édition, a continué soigneusement cette tâche et la continuera jusqu'à la fin. Il joint aux autres qualités qu'elle demande, ces traditions précieuses qui se composent des conseils et surtout des exemples des deux hommes éminents qui ont été ses premiers guides » (Sévigné, t. I, p. VIII.)

1. Ces papiers, donnés par M. Raffet au P. Daniel, avaient été, à la mort de celui-ci, 31 décembre 1892, perdus de vue et dispersés : ils ont été, en partie du moins, retrouvés à la fin de décembre 1900, reconnus et authentiqués par M. A. Raffet, le 10 janvier 1901, et le P. Chérot en avait tiré pour moi nombre de renseignements.

Quant au bienveillant patronage et aux sympathies très hautes qui ont accueilli, soutenu et approuvé<sup>1</sup> mon entreprise, je ne puis en dire assez le prix. Que la dédicace inscrite au seuil de ce volume exprime ma profonde gratitude envers le professeur distingué qui méritait d'être nommé en tête de cette *Histoire de la Prédication de Bourdaloue*.

Lille, le 13 mai 1901, en l'anniversaire de la mort de Bourdaloue,

EUGÈNE GRISELLE.

---

1. Je serais ingrat si je n'ajoutais ici un mot reconnaissant à l'égard de M. Ferdinand Castets, Doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Montpellier. Son beau livre : *Bourdaloue, la vie et la prédication d'un religieux au XVII<sup>e</sup> siècle*, dont le premier volume (heureusement seul encore, pourrais-je dire, si je cédaï à des préoccupations égoïstes) a paru trop tard pour que j'en puisse profiter, aurait peut-être désespéré ou dirigé d'un autre côté mes recherches. Toutefois je sais maintenant qu'il y a place pour plus d'une vie d'études « autour de Bourdaloue », et combien aussi sont encourageants et bienveillants « ceux qui savent. » Je m'attends bien que la publication du second volume sur Bourdaloue de M. le Doyen de la Faculté des Lettres de Montpellier me contraigne de mettre au point, à l'aide des révélations qu'on en peut attendre, cet essai de chronologie et de critique des sermons de Bourdaloue. Dès aujourd'hui je tiens à remercier M. Castets de la bienveillance avec laquelle il a signalé mes premières tentatives pour retrouver dans les copies du temps le texte parlé de Bourdaloue.

---





N.-B. — Pour la Bibliographie spéciale de Bourdaloue, je me borne à renvoyer à la *Bibliographie critique* que j'ai fait paraître dans la collection des Bibliographies entreprise par la Société des Etudes historiques. Au lieu de reproduire ici cet essai, ou même de l'étendre (la matière n'y manquait pas), j'ai cru devoir, pour comprendre, dans la bibliographie du sujet et des alentours de cette étude, toutes les références aux livres les plus souvent invoqués, en les donnant complètes, dresser un *Index alphabétique des ouvrages cités dans ce travail*. On trouvera cette table en appendice. J'y renvoie donc pour les détails plus complets sur les quelques livres dont je dois du moins dès maintenant expliquer le plus fréquent usage.

Les extraits de Bourdaloue déjà imprimés sont tirés de l'édition *princeps* in-8, à laquelle je renvoie toujours suivant la toison ci-dessous, qui est celle de l'ordre d'apparition des volumes, et qu'on a trop négligée :

I	AVENT,
II, III, IV,	CARÊME,
V, VI,	MYSTÈRES,
VII, VIII,	PANÉGYRIQUES,
IX, X, XI,	DIMANCHES,
XII, XIII,	EXHORTATIONS,
XIV,	RETRAITES,
XV, XVI,	PENSÉES.

Je ne laisse pas de donner les indications suffisantes pour retrouver le texte à l'aide de n'importe quelle autre édition, celle de Bretonneau étant devenue trop rare. Comme elle est restée, quoi qu'on en ait dit, la meilleure, il est bon d'y ramener pour protester contre les déplacements arbitraires des « exemplaires de commerce » qui ont tout bouleversé à leur guise <sup>1</sup>.

---

1. V. ma *Bibliographie critique de Bourdaloue*, p. 12.

J'ai fréquemment cité, et souvent avec l'unique référence : *Sermons inédits* et la page, quinze sermons qui ont paru dans la revue *le Prêtre*, au cours des deux années dernières, et qui viennent d'être réunis en un volume. La pagination à laquelle je me réfère ici, n'est point celle de chaque fascicule isolé, mais une seconde, au bas des pages, qui court à travers les divers sermons et unit ainsi tout le volume. Quant aux sept autres sermons que j'avais publiés dans diverses autres revues et qui n'ont eu que des tirés à part isolés, ils sont toujours cités avec la référence complète à la revue d'où ils sont extraits. Sans avoir à en dresser la liste, je les signalerai, à propos des manuscrits qu'ils ont mis au jour, dans la *Table des manuscrits reconnus* qui suit cette préface.

Les biographies et études littéraires sur Bourdaloue que j'ai eu le plus fréquemment à citer, sont, par ordre de mérite, s'il m'est permis d'assigner des rangs :

1<sup>o</sup> La thèse d'Anatole Feugère, *Bourdaloue, sa prédication et son temps*<sup>1</sup>. Bien que j'aie eu plus d'une fois à me séparer de lui, et qu'il reste même plus d'une assertion à réfuter, cet auteur a des mérites qui demeurent indestructibles. Mais outre que nous n'avons pas le même point de vue, et malgré cette divergence de sujets, qui m'a empêché de le critiquer dans le détail, j'espère avoir donné les moyens de le compléter et de le mettre à jour.

2<sup>o</sup> Il en serait presque de même pour les deux excellents articles de Sainte-Beuve, au tome ix des *Causeries du Lundi*. Pour lui, comme pour Feugère, — comme pour l'*Histoire critique de la prédication*

---

1. V. ma *Bibliographie critique*, p. 20. — Je devrais placer au premier rang les diverses publications du P. H. Chérot, dont on trouvera la liste sous son nom à l'appendice bibliographique. Plus exactement et sans établir une comparaison entre des travaux d'ordre trop différent pour être mis en parallèle, je mettrais, bien que sur une ligne égale, toutes deux hors concours, ces œuvres du P. Chérot et d'Anatole Feugère, avec cette différence, toute spéciale à mon point de vue exclusif, que le livre de Feugère m'eût détourné de mes études sur Bourdaloue, comme d'une matière épuisée, tandis que les ouvrages du P. Chérot, le *Bourdaloue inconnu* surtout, plus encore que la très savante annotation de la *Correspondance*, m'a révélé tout ce qui restait à faire et véritablement ouvert des horizons. — Je ne dois pas omettre de rappeler ce que j'ai dit plus haut du rôle d'initiateur que M<sup>sr</sup> Blampignon a le droit de revendiquer, pour son *Étude sur Bourdaloue*, dans la question capitale des copies anciennes. Ces trois auteurs méritent donc à mes yeux d'être placés, comme *ex aequo, in capite libri*.

de Bossuet, de Lebarq, — on ne le peut rectifier et corriger qu'en lui empruntant ses propres ressources.

3<sup>o</sup> et 4<sup>o</sup> Deux autres auteurs cités davantage encore <sup>1</sup>, m'ont donné lieu à plus de critiques, le P. Luras et le dernier historien <sup>2</sup> de Bourdaloue, M. le chanoine Pauthe <sup>3</sup>. Trop épris peut-être l'un et l'autre de leur sujet, ils ne l'ont point toujours traité avec la rigueur nécessaire, prenant aisément leurs désirs pour des réalités et multipliant les hypothèses, sans les appuyer de recherches suffisantes, ni les distinguer souvent de points acquis et prouvés. Au risque de multiplier les arrêts et de donner beaucoup à la critique négative, celle qui débaille sans construire, j'ai dû m'attarder souvent à prendre à partie ces deux ouvrages. C'est une explication que j'en veux donner tout d'abord moins qu'une excuse <sup>4</sup>.

On trouvera dans ce volume, outre les notes courantes indiquées par des chiffres, au bas de chaque page, d'autres annotations rejetées à la fin de chaque livre et auxquelles renvoient des lettres minuscules. Cette combinaison épargnera aux pages de ce travail, au point de vue typographique, un morcellement trop considérable et des inégalités sans cela inévitables. Il va de soi que les notes remises

---

1. Pour la thèse de M. F. Belin, *la Société française au XVIII<sup>e</sup> siècle, d'après les sermons de Bourdaloue*, la liste des rectifications sera plus courte, à cause de la différence des points de vue.

2. Le livre de M. F. Castets n'avait point encore paru ; son premier volume en promet un second qui lui réservera le titre de « dernier historien » de Bourdaloue.

3. V. l'introduction de ma seconde partie (p. 212) où je me suis arrêté plus longuement sur le livre de M. l'abbé Pauthe. C'est en effet en matière de chronologie que j'ai eu d'ordinaire le regret d'avoir à le réfuter. Quant au P. Luras, très consciencieux historien de son héros, et dont les recherches sont inappréciables, j'ai eu à me séparer de lui, et sur l'interprétation d'un certain nombre de documents, jugeant sa critique trop peu exigeante, et, dès la première partie, sur la position qu'il a prise relativement à l'authenticité de l'édition Bretonneau.

J'ai dû sur ce point contredire aussi A. Feugère qui, sans l'avoir traité *ex professo*, ne s'est pas assez réservé.

4. De ces retards et des résultats négatifs de ces contre-enquêtes, il faut rendre responsable moins le critique, obligé à ces besognes stériles, que ceux qui par leur témérité aventureuse les ont rendues nécessaires. J'ai occasion plus d'une fois de m'en expliquer, ne m'excusant que de mon insistance, mais la trouvant elle-même excusable. V. plus bas pp. 216, 253, 257, 398, etc...

ainsi à la fin des divers livres, sortes de pièces justificatives d'étendue variable, tiennent le milieu entre les appendices de plus longue portée et les références ordinaires, indication nécessaire d'une source ou réflexion courte, qui ne coupent point une lecture et ne ralentissent ni ne distraient l'attention. Pour les notes de ces appendices partiels, elles sont de celles que désirent surtout, sinon exclusivement, les érudits. Grâce à cette disposition, sans impatienter ceux qui n'ont que faire de vérifier par eux-mêmes les sources et souhaitent seulement des résultats et des conclusions, je mettrai au courant des recherches entreprises et à entreprendre les spécialistes que n'effraient ni l'appareil des références multiples et minutieuses, ni les dissertations embryonnaires soulevées par les moindres explorations dans le domaine de l'histoire. Une foule de problèmes annexes à toute question un peu obscure seront de la sorte posés à part. J'imité ainsi Bretonneau, se résolvant à maintenir dans son édition, les *Résumés* analytiques un peu touffus des sermons de Bourdaloue, qu'il conserva toujours au moins abrégés : « Après avoir délibéré quelque temps, dit-il, on a conclu qu'il estoit bon de les faire, parce... que ceux qui ne voudroient pas s'en servir seroient maîtres de ne les pas lire. » Il n'est pas juste, en faveur de ceux qui préfèrent en croire sur parole un auteur sans pénétrer dans sa salle de travail, de priver les autres des moyens de contrôle et de vérification qu'un historien consciencieux ne craint jamais de fournir.

---



## TABLE DES MANUSCRITS RECONNUS

---

Voici une liste, nécessairement incomplète, des manuscrits où ont été reconnus des sermons de Bourdaloue. Quelques-uns de ces recueils ayant été étudiés de plus près peuvent déjà être classés et recevoir des dénominations provisoires, que le temps sanctionnera peut-être. D'autres, peu explorés encore, seront désignés seulement par leur numéro d'inventaire et de catalogue des bibliothèques qui les contiennent. J'indiquerai aussi les publications partielles qui en ont été faites.

**A.** — Je désigne par cette lettre un in-quarto de 277 folios, reliure en veau, appartenant à la Bibliothèque communale d'Abbeville, où il occupe la cote 25. Il comprend 30 sermons, copiés au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, formant chacun un fascicule séparé, reliés dans la suite. Un très soigneux annotateur anonyme, antérieur probablement à l'édition de Bretonneau, et qui ne l'a pas connue, a étudié et identifié la plupart de ces sermons, à l'aide de l'édition subreptice de 1692 et des *Essais de sermons* de Bretteville.

V dans la *Revue des Sciences Ecclésiastiques* du mois d'août 1899, un des sermons de ce manuscrit, celui de la vêtue de Mademoiselle d'Elbeuf; j'ai donné à cette occasion une description sommaire du ms. Pour ce manuscrit et les suivants, la table des *Sermons* qu'ils renferment avec les *incipit*, sera dressée à part. Une brève désignation suffit ici à l'intelligence des *citations* qui en seront faites, souvent avec la seule *initiale* du ms.

**B.** — On peut classer, à cette place, parmi les manuscrits, deux volumes fort précieux des *Dominicales*, contenant les corrections

autographes de Bretonneau, dernières épreuves de ces deux volumes, éd. Rigaud, in-8, que M. l'abbé Léonce Couture a retrouvés à Toulouse et dont il a daigné faire hommage à la bibliothèque des « Etudes » des PP. de la Compagnie de Jésus, rue Monsieur, 15<sup>1</sup>.

C. — C'est là aussi que se trouve aujourd'hui une copie de cinq sermons (le sixième du recueil est un sermon de Mascaron), portant avec la date de 1714 le nom de Perot du Coudray, acquis par le P. Chérot, S. J.

D. — Le nom de Duhamel me fait classer sous la lettre D un manuscrit calligraphié et patiemment écrit à la façon des livres imprimés et en caractères romains. Le nom marqué sur la reliure, en lettres d'or, avec la date 1789, paraît être celui du collectionneur qui s'est accordé cette coûteuse fantaisie de faire copier douze sermons et panégyriques, probablement d'après une édition imprimée, car le texte ne diffère que par des erreurs du copiste. Le premier sermon, *sur les Spectacles*, ne paraît pas être de Bourdaloue, non plus que le second, *sur le Sacrifice de la Messe*. Le recueil forme un volume gr. in-12, relié en veau fauve, à filets, de 406 pp., portant au dos le titre *Sermons*, sans aucune inscription que le mot D. P. Duhamel, avec la date au feuillet de garde de la fin du volume. A part la question de l'identification des deux sermons inconnus, ce manuscrit n'offrira guère de ressource pour la collation du texte, puisque sans doute il est de beaucoup postérieur aux éditions de provenance inconnue. Il appartient à la bibliothèque privée de la Maison Notre-Dame, rue des Stations, 73, Lille.

E. — Ce ms. fr. 6277 de la Bibliothèque nationale, m'a été signalé par M. Eug. Levesque, le docte et très serviable bibliothécaire de Saint-Sulpice. Il comprend, outre des conférences ecclésiastiques, tenues à Beauvais en 1673, etc., des discours et sermons copiés d'une autre main et peut-être réunis ensuite d'une façon factice. Parmi ces sermons, dont quelques-uns prêchés devant le roi, M. Levesque m'en a signalé quatre de Bourdaloue.

---

1. V. ma *Bibliographie critique*, p. 19. L. Couture. *A propos des épreuves typographiques des Dominicales de Bourdaloue*, extrait du *Bulletin de l'Institut Catholique de Toulouse*, déc. 1895-janv. 1896.

**F.** Ms. en 2 vol. in-4° dont le second seul contient 2 sermons de Bourdaloue. Il m'a été confié par le P. Floriot, S. J., et proviendrait de la ville d'Eu.

Le contenu de ce manuscrit nous aidera peut-être à en déterminer la date. Il ne faut pas se fier, pour la description des sermons du recueil à la table qui suit immédiatement le titre de la première page : *Division de Sermons, Tome 2*, que le relieur a reproduit au dos, mais en écrivant *Devision* de sermons. Donnons d'abord cette liste, qui signalera un bon nombre de sujets, détachés de ce recueil, et aujourd'hui égarés. Il sera aisé de voir que peu de sermons énumérés ici, ont été conservés, mais par contre plusieurs, non indiqués dans cette table du début, ont été insérés, peut-être à la place des sermons qui nous manquent. Il faut ajouter aussi que cette liste composée en grande partie de titres de panégyriques, serait un trompe-l'œil, car elle énumère en même temps et sans différence le nom d'un saint, dont le panégyrique entier est au recueil et celui pour lequel on n'a relevé qu'une phrase, un texte, un plan de deux lignes. Voici les titres ainsi annoncés : La passion de Jésus-Christ — saint Joseph — la portioncule — saint Jean-Baptiste — saint François — saint Norbert — sainte Thérèse — saint Bernard — saint Benoist — saint Dominique — saint François de Paule — saint François Xavier — saint Jean l'évangéliste — saint Martin — saint Thomas d'Aquin — saint Augustin — saint Bonaventure — saint Firmin, évêque d'Amiens — sainte Rose — saint Denis — une prise d'habit (six sermons) la purification de la sainte Vierge — sainte Anne — saint Martin — saint Michel Archange — sainte Vrsule — discours prononcé au bois de Boulogne, saint Jean-Baptiste — saint François de Sales — le mercredi de la seconde semaine de carême — le pardon des injures — saint François d'Assise — saint Charles Borromée — saint Estienne — le vendredi de la seconde semaine de carême — saint Firmin — saint Jean l'Evangéliste — la rénovation des vœux — la correction fraternelle.

Plus exactement on pourrait dire que la table ci-dessus est incomplète et que la première page en a été perdue. En effet les sermons ou plans dont les titres ont été énumérés plus haut ne commencent guère qu'après le premier tiers du volume, et supposent une énumération d'une page environ.

J'ai publié de ce manuscrit le *Petit discours au pied de la Croix du Bois de*

Boulogne (*Sermons inédits*, p. 331), et je compte donner sous peu le second sur le *Mauvais riche*. Vendredi de la 2<sup>e</sup> semaine de carême.

**G.** — Manuscrit 1854 de la bibliothèque communale de Grenoble, in-4<sup>o</sup> intitulé *Recueil de diverses pièces*. Au feuillet de garde : *ex libris* et armes de l'évêque de Grenoble. *Bibliotheca Joannis de Caulet. Episcopi et Principis Gratianopolitani, 1733*. Il renferme, outre d'autres pièces intéressantes, notamment des *Panégryriques de Fléchier*, neuf sermons de Bourdaloue <sup>1</sup>.

**H.** — C'est un sermon unique, copié jadis par le P. Herrengt, S. J., sur un recueil factice, à Louvain, et qui offre des variantes très caractéristiques d'un sermon prêché au troisième jeudi de Carême, *sur la véritable Dévotion*.

Voici la table du recueil d'où il est tiré, précédée de l'introduction rédigée autrefois par le P. Sommervogel, S. J.

*Sermon de Bourdaloue, prêché le 3<sup>e</sup> jeudi du Carême.*

Je l'ai trouvé dans un petit ms. in-12 de 618 pages, intitulé : *Plusieurs Sermons, Conférences et Instructions avec la Journée Religieuse et une méthode d'oraison IHS*. L'écriture est de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. On a écrit sur le titre, d'une encre plus noire, mais d'une écriture qui semble de la même époque : « *A la Cité des R<sup>ses</sup> de la Miséricorde.* » — Ce sermon est, au fond, le même que celui du 3<sup>e</sup> Dimanche de l'Avent. (2<sup>e</sup> Avent.) (Voir Lauras, II, 418.)

Ce ms. contient :

1<sup>o</sup> Sermon du R<sup>d</sup> père Hiérophane capucin, *sur la Vie intérieure*, p. 2-64 ; — Second sermon du second mardy de carême par le même. *Estote ergo perfecti scilicet*..., p. 65-126 ; — Troisième sermon sur le même sujet, p. 126-174 ; — Quatrième sermon sur le même sujet, p. 174-220.

2<sup>o</sup> Sermon du Révérend père Bourdaloue Jésuite, *de la véritable Dévotion*, p. 221-300.

3<sup>o</sup> Sermon de Monsieur l'abbé de St-Jacques *sur la Penitence*, p. 301-354.

4<sup>o</sup> Sermon de Monsieur l'abbé Gourgas *sur les Ames du purgatoire*, p. 355-419.

5<sup>o</sup> Conférence aux R<sup>ses</sup> de la Miséricorde sur le fruit qu'elles devoient tirer de leur retraite faite par Monsieur Le Hodencq leur supérieur, p. 419-425.

6<sup>o</sup> Autre conférence aux mêmes R<sup>ses</sup> sur la fin de leur retraite faite par Monsieur Le Juge leur directeur, p. 425-438.

7<sup>o</sup> Autre conférence aux mêmes R<sup>ses</sup> par le R<sup>d</sup> P. Dom Espinasse de l'abbaye de St-Germain, prieur, p. 438-453.

8<sup>o</sup> Autre conférence aux mêmes R<sup>ses</sup> par Monsieur l'abbé Gobelin leur supérieur, p. 453-472.

---

1. J'en ai publié une *Profession religieuse*, 21-28 juin 1900 ; celui *sur l'Impureté*. V. *Le Prêtre*, 15 mars, 12 avril et 3 mai 1900 ; l'*Annonciation*, dans la *Revue des Sciences ecclésiastiques*, mars 1900, et *Pour le jour des morts*, *Revue de Lille*, juin 1900. V. plus bas, pp. 45-50, etc.



- 9<sup>o</sup> Autre conference aux mesmes Religieuses par le mesme, p. 472-498.  
10<sup>o</sup> Autre conference Du Reuerend père Jorand Jesuite, p. 498-526.  
11<sup>o</sup> Conference du Rd Père Torentier sur la Charité, p. 527-564.  
12<sup>o</sup> Plusieurs instructions très utiles et profitables, p. 565-579.  
13<sup>o</sup> Méthode de l'oraison, p. 580-618.

**I.** — C'est une copie calligraphiée, faite malheureusement, semble-t-il, d'après l'édition Bretonneau, et par suite de peu d'utilité pour l'établissement du texte. Trois volumes du département des manuscrits à la Bibliothèque nationale, fr. 19.435-19.437, contiennent ces extraits, comprenant des fragments et passages de sermons copiés, pour la Bibliothèque de Harlay sans doute, car c'est de ce fonds qu'ils proviennent.

**J.** — C'est un recueil factice de cinq sermons provenant de la collection du baron de Joursanvault. Ils ont été acquis par le P. Chérot, S. J. D'une belle antiquité et fertiles en leçons intéressantes, ces quatre sermons seront étudiés et publiés à loisir <sup>1</sup>.

J'en ai donné en spécimen le sermon intitulé *Première Exhortation sur la Passion de Notre-Seigneur (Sermons inédits, p. 307.)* Dans la revue *le Prêtre*, 28 mars 1900.

**K.** — Ce manuscrit de la Bibliothèque nationale, contient cinq sermons déjà reconnus, dont deux portent une date de jour et de quantité, bien que sans indication d'année. Combinées avec le sujet liturgique elles devront aider à dater ces sermons. Ce vol. fr. 9 637 contient probablement d'autres sermons de Bourdaloue que ceux-ci <sup>2</sup>.

**L.** — Un des manuscrits de la bibliothèque de Saint-Sulpice, différent du Ms Montausier, comprend six sermons de Bourdaloue, savoir une seconde semaine du Carême, d'une bonne écriture qui paraît dater du XVIII<sup>e</sup> siècle <sup>3</sup>.

**M (I, II, III).** — Ce sont trois volumes dont les deux premiers appartiennent à des bibliothèques différentes et dont le troisième, dont la piste est perdue, ne m'est connu que par une mention de catalogue. Celui-ci est un *Avent* que le *Catalogue de Lettres*

---

1. Cf. plus bas, p. 98.

2. V. plus bas, p. 367.

3. L II, *Sermon sur la Paix du cœur*. Le Prêtre, 11 av. 1900. *Sermons inédits*, p. 331, et plus bas, p. 13, note 1.

*autographes et de Manuscrits provenant du cabinet de M. de C<sup>...</sup> (Châteaugiron) Supplément*, vente du 20 mars 1851, décrit ainsi, p. 94.

*Bourdaloue* (l'Avent du Père) et autres sermons, en tout dix-sept sermons. Manuscrit d'une très belle écriture. Un fort vol. in-4, rel. v. fil., aux armes du duc de Montausier. Prix de vente : 9 fr <sup>1</sup>.

Le Carême, divisé en deux tomes <sup>2</sup>, qui comprennent chacun dix-neuf sermons, est heureusement accessible. Le premier vol. M I, qui appartient à la Bibliothèque du collège Saint-Joseph de Lyon, et m'a été gracieusement communiqué, est un volume de 527 pp. <sup>3</sup>.

Je l'ai collationné et transcrit. Le sermon *sur la Samaritaine*, que j'ai tiré, pour une rédaction différente, du ms. P. a été publié par la revue *l'Université Catholique* de Lyon (Juin 1900 <sup>4</sup>)

Le manuscrit est l'œuvre de deux copistes qui alternent, le plus souvent, de deux en deux sermons. Il est fort lisible et offre des variantes intéressantes. Il tient d'autant plus intimement au second volume, que par une erreur de reliure, un fascicule contenant la fin d'un sermon resté ainsi incomplet au premier volume se retrouve dans le second.

Cette deuxième partie du carême, commençant au cinquième dimanche, et qu'on peut désigner par M II, est un volume de même dimension que le précédent, non paginé, et renfermant le reste du carême. Il appartient à la Bibliothèque de Saint-Sulpice, où j'ai pu à loisir et à mainte reprise en transcrire et collationner les sermons.

N. — Nous pouvons citer sous cette lettre, le manuscrit de Munich, dont Mgr Blampignon, dans son *Etude sur Bourdaloue* <sup>5</sup>, a révélé l'importance, et dont il a publié, dans le même ouvrage, onze spécimens fort précieux, en attendant que l'on puisse étudier de plus près le manuscrit. Mgr Blampignon, qui nous dit que cette « ancienne copie » est la plus importante de toutes, ne nous apprend pas le nombre des sermons qu'elle renferme. Voici l'indication officielle :

---

1. C'est ce volume, signalé par le P. Chérot. *Bourdaloue, sa correspondance*, p. 35, note 1, mais dont le possesseur actuel reste inconnu, que je désigne par M III.

2. Cf. Chérot, *ibid.*

3. V. aussi *Sermon sur l'Amour de Dieu* (*Revue des Sciences ecclésiastiques*, déc. 1900, janvier et mai 1901).

4. V. plus bas, ms P. II. Cf. *Sermons inédits*, p. 201.

5. P. 35.

*Catalogus Codicum manu scriptorum Bibliothecae regiae Monacensis*, t. v, *codices gallicos &c. complectens...* (Monachii, MDCCCLVIII), p. 16, num. 108 & 109 (Gall. 371, 372). Codd. Chart. xvii | xviii S. II, vol. 1, 408 p. II, 395 p. in-8. *Scriptis* de Closaanges, *Sermons du père Bourdaloue*.

O. — Désignons par cette lettre un ms. de la Bibliothèque nationale, fr. 24855, ayant appartenu au fonds Gaignières, qui contient, entre autres peut-être, quatre sermons de Bourdaloue reconnus à coup sûr. (V. plus bas, p. 441.)

P (I, II, III, IV). — J'ai désigné ainsi, en commençant de les publier, les quatre volumes de cette collection Phelipeaux qui forment les numéros 22945-22948 du fonds français de la Bibliothèque nationale. C'est là dans l'ordre des copies contemporaines de sermons de Bourdaloue, un véritable trésor, qui nous a été révélé par le livre de Mgr Blampignon <sup>1</sup>.

Le savant critique signalait neuf sermons attribués. Il y en a bien d'autres authentiques, parmi lesquels j'ai publié :

1<sup>o</sup> Du premier volume, P. 1.

1) Dans les *Etudes* (5 sept. 1899). Un sermon *pour une profession religieuse* qui n'était pas attribué, mais a été identifié par les rapprochements avec des passages imprimés contenant des développements parallèles ; la conjecture a été depuis confirmée par la découverte, dans le ms. G. du même sermon, attribué cette fois. Le texte de Grenoble a ceci de curieux qu'il offre une disposition des parties un peu différente et au premier abord plus logique. J'avais cru à des maladresses de transcriptions du copiste de P. Plus probablement, il s'agit d'une reprise du même sermon par l'orateur qui aura modifié son ancien plan en gardant les mêmes développements.

2) Dans la revue *le Prêtre* : 7 autres sermons du 1 vol.

Sermon *sur l'Ingratitude*, (7 déc. 1899.)

— *sur l'Aveugle-né*, (21 déc. 1899.)

— *sur l'Aveuglement spirituel*, (4 janv. 1900.)

— *sur la Résurrection*, (18 janvier 1900.)

— *de la Samaritaine*, (15 fév. & 1<sup>er</sup> mars 1900.)

— *sur l'Impureté*, (15 mars, 12 avril, 3 mai 1900.)

— *In die Annuntiationis*, (26 juillet, 2 août 1900.)

2<sup>o</sup> Du second volume qui semble presque entièrement consacré à Giroust <sup>2</sup>, j'ai publié le sermon intitulé *Du triomphe de la Croix* (dim. des Rameaux), commun au ms. P 11 et à M. 11 : 4 et 11 octobre 1900.

Un autre a été identifié qu'on rencontre dans l'édition subreptice de 1692, mardi de la troisième semaine de carême, *sur la Correction fraternelle*. V. plus bas, p. 107.

---

1. V. p. 39.

2. Sur Giroust, voy. mes articles sur le *Plagiat dans la prédication ancienne*. *Revue de Lille*, sept.-oct. 1900, et tiré à part. Paris-Arras, Sueur-Charruey, 1900, in-8, p. 48.

3° Du t. III, qui contient presque exclusivement du Bourdaloue, j'ai donné seulement 4 sermons.

1) Dans la *Revue des Sciences ecclésiastiques* (août 1899) concurremment avec le texte de A, les variantes tirées de P. III du sermon *pour la vêtue de M<sup>lle</sup> d'Elbeuf*. (V. Mgr Blampignon, p. 37.)

2) Dans le *Prêtre* : *Sur l'Amour de Dieu*, (6 et 27 décembre 1900 )

— *Sur la Sévérité de la pénitence*, (7 mars 1901.)

— *Sur la fausse Prudence du monde*, (14 et 21 mars 1901.)

Pour tous ces sermons publiés dans le *Prêtre*, voy. mes *Sermons inédits de Bourdaloue* (pp 1304). V. une partie de la table des sermons à publier encore, *ibid.*, p. 259.

4° Le t. IV renferme aussi un bon nombre de sermons de Bourdaloue, entre autres un *panégyrique de saint Etienne* inédit, et un autre de *saint Jean* ; un curieux sermon *pour le second dimanche après l'Épiphanie*, dont je cite un extrait dans la conclusion de cette étude, et bien d'autres inédits encore dont on trouvera des spécimens dans ma première partie.

**R.** — Fr. 17126. Ce manuscrit, incomplètement étudié comprend, outre un sermon du P. Giroust, fort curieux, *sur le Salut*, plein de détails familiers et topiques <sup>1</sup>, au moins un sermon de Bourdaloue *sur la Conversion de sainte Madeleine* <sup>2</sup>, plein de hardiesse et de vigueur.

**S.** — Je désigne ainsi quelques copies et extraits d'un manuscrit en deux forts volumes, p. in-fol, num. 27 et 28 de la Bibliothèque de Mâcon, recueil fait, en 1727, par Ségault <sup>3</sup>, maître des comptes de cette ville. Copiés apparemment sur une édition, ces extraits ne peuvent point servir de contrôle au texte. Ils ont été du moins, tandis que je les collationnais sur une édition de 1733, l'occasion de découvrir les multiples fautes qui déparent cette édition <sup>4</sup>.

**T.** — Ce manuscrit de la Bibliothèque Mazarine, coté 1661, et qui porte en tête le nom de Tournemeulle, celui du collectionneur peut-être, n'est composé que d'extraits et de fragments de prédicateurs, parfois nommés, souvent anonymes. Il contient plusieurs morceaux tirés de Bourdaloue <sup>5</sup> et recueillis, semble-t-il, par un contemporain,

---

1. V. plus bas, p. 193.

2. V. plus bas à l'année 1694.

3. V. *Science catholique*, oct.-nov. 1900 et les *Études ecclésiastiques d'un laïc au XVIII<sup>e</sup> siècle*, p. 3.

4. V. ma *Bibliographie critique*, p. 9.

5. V. plus bas, pp. 24-28 ; 93-98 ; 401-406.



un auditeur sans doute, entre autres un morceau très vivant du sermon *sur l'Enfer*.

U. — J'indique, à tout hasard sous cette lettre le manuscrit d'un sermon *sur l'Aumône* ayant appartenu autrefois à M. l'abbé Dassance, et dont Mgr Blampignon (p. 35) parle comme d'un texte notablement différent de celui des éditions. Mgr Puyol, qui l'a eu en sa possession, n'a pu malheureusement le retrouver. L'amabilité qu'il a toujours montrée pour aider nos recherches sur Bourdaloue et sur Bossuet, et dont nous tenons à le remercier hautement, nous est un sûr garant qu'il ne manquera pas, s'il le recouvre, de nous mettre à même de le collationner ou de le transcrire <sup>1</sup>.

X. — Cette lettre, figurant l'inconnue à découvrir, est par malheur toute désignée pour le ms. Montiers-Mérinville, décrit par le P. Luras, qui l'a eu entre les mains et en a fait de trop rares extraits <sup>2</sup>, et disparu depuis 1871, durant une visite domiciliaire, rue de Sèvres, au Gesù, sous la Commune <sup>3</sup>. Il renfermait, reliés en un volume in-4, dix-neuf sermons de Carême.

Nous reviendrons sur ce ms. égaré.

Y. — C'est encore un manuscrit qui ne nous est connu que par sa mention au Catalogue Zaluski, 14 z. qui contient deux sermons, appartenant à la bibliothèque de Pétersbourg <sup>4</sup>.

Parmi les cent cinquante sermons manuscrits, chiffre approximatif, et plutôt trop faible, qui ont été reconnus comme existant dans les recueils ci-dessus énumérés il y en a bien un tiers ou la moitié peut-être qui se retrouvent les mêmes dans plusieurs manuscrits

---

1. Il y a d'ailleurs au manuscrit O une rédaction fort intéressante de ce sermon *sur l'Aumône*. Sauf l'exorde tout différent, et portant sur l'évangile du quatrième dimanche de Carême, le manuscrit O concorde, quant au fond, avec le texte publié d'après le ms. de Munich, par Mgr Blampignon. *Étude sur Bourdaloue*, p. 370, &c. V. plus bas, p. 441.

2. V. Luras, *Bourdaloue*, t. I, p. 112.

3. « Le P. Luras a dans sa chambre un ms. copie des sermons de Bourdaloue. C'est un in-4 qui est le 1<sup>er</sup> volume des sermons pour le carême. Le texte n'est ni semblable à celui donné par le P. Bretonneau ni à celui qui avait été donné en 1691 et 1693 dans les petits volumes in-12 que je possède et qui a été désavoué par Bourdaloue lui-même.

Ce ms. qui lui avait été confié, a été volé pendant la Commune. (R) »

4. V. Sermon sur l'Amour de Dieu. (*Revue des Sciences ecclésiastiques*, mai 1901, appendice).

parallèles. Loin de nous plaindre du nombre de ces doublets, nous espérons que les comparaisons instituées entre les rédactions diverses d'un même sermon, contribueront à rendre possible un contrôle mutuel de ces copies, de nature à les « autoriser » et à compenser l'absence des autographes. Il ne faut point désespérer de pouvoir établir entre ces copies des groupes de manuscrits de valeur supérieure, capables de fournir les textes de sermons, nous donnant une idée suffisamment certaine du genre et de la manière de Bourdaloue en chaire.

---

# PREMIÈRE PARTIE

---

## HISTOIRE CRITIQUE DE LA PUBLICATION DES SERMONS

### LES SERMONS TRANSCRITS ET IMPRIMÉS

DISCUSSION SUR L'AUTHENTICITÉ DE L'ÉDITION OFFICIELLE  
CONFRONTÉE AVEC LES MANUSCRITS DES COPISTES CONTEMPORAINS  
ET LES IMPRESSIONS CLANDESTINES DÉSAVOUÉES PAR BOURDALOUE

*Illud in primis scribentium obversetur animo « primam  
esse historice legem ne quid falsi dicere audeat, deinde  
ne quid veri non audeat. »*

Qu'avant tout l'écrivain se rappelle que la première  
obligation de l'histoire est de ne rien dire de faux, la  
seconde, de ne pas craindre de dire *tout le vrai*.

(Le Pape Léon XIII, dans la lettre aux cardinaux  
Pitra, de Luca et Hergenroether, *De studiis histo-  
ricis*, déclarant ouvertes aux suaves les Archives  
du Vatican, et rappelant la parole de Cicéron (*De  
oratore*, II, 45). Ed. Desclée, 1897, t. II, p. 26.)

---



## INTRODUCTION

---

Au commencement de sa thèse, Feugère avait écrit : « C'est à bien connaître et bien comprendre le texte même de notre prédicateur que nous nous sommes d'abord et surtout appliqué. Le seul mérite dont nous osions nous prévaloir, c'est que nous parlons de Bourdaloue, non d'après des ouvrages de seconde main, mais d'après Bourdaloue lui-même <sup>1</sup>. »

On sait la profondeur et le sérieux de l'étude faite de l'édition des *Sermons* par le lettré fin et délicat qu'était Feugère. Mais tout paradoxe de scepticisme mis à part, est-ce bien Bourdaloue que nous avons dans ces sermons, ou du moins lisons-nous exactement ce qu'entendirent les contemporains ?

Avouons-le d'abord, pour tout prédicateur la question peut se poser, troublante jusqu'à un certain point, même la part une fois faite de tout ce qui meurt de l'orateur avec

---

1. Feugère, p. 57.



L'orateur même, de tout ce qu'ajoutaient à la parole, l'action, le son de la voix, l'attitude, le regard et le geste. Dans un ouvrage très finement écrit sur saint François de Sales, pour expliquer comment son héros dont il fait un précurseur des sermonnaires du grand siècle, ne nous offre cependant dans ses œuvres que des sermons assez décevants, M. A. de Margerie écrivait :

Recueillis au vol et à son insu par des plumes intelligentes <sup>1</sup>, ils n'ont été publiés qu'après sa mort. Si diligents que fussent ces sténographes avant la sténographie, il était impossible que la reproduction fût tout à fait exacte et complète. Il est donc au moins très probable que nous n'avons pas ses sermons tels qu'il les avait prononcés. Il est certain que nous ne les avons pas tels qu'il les eût publiés lui-même. . . . Pour l'orateur qui improvise et qui veut ensuite imprimer le discours, si fidèlement reproduit qu'il soit, ne peut guère être qu'un brouillon exigeant une révision sévère. Quand la flamme de l'accent, du regard et du geste s'est éteinte, la parole refroidie n'est plus ce qu'elle était et celui qui l'a prononcée s'y reconnaît à peine. Il y constate des incorrections qui ont pu être des trouvailles charmantes au moment où elles naissaient sur les lèvres, des vides que l'action oratoire avait su combler, des répétitions qui furent nécessaires pour que la « parole ailée » ne s'envolât pas avant d'être pleinement comprise, mais qui à la lecture ne sont que fatigantes, mille choses à ajouter ou à retrancher ou à corriger. Il sent qu'il doit donner à sa forme un degré plus haut de perfection pour compenser tant bien que mal ce qu'elle a perdu en passant des lèvres vivantes au papier mort.

Même pour les sermons écrits, nous n'avons point d'assurance que saint François de Sales les eût confiés à l'imprimeur sans leur faire subir un dernier contrôle. Car autre chose est de déposer un manuscrit dans un tiroir, autre chose de lui faire affronter les regards du public ; avant de lui laisser courir cette fortune, l'écrivain, devenant son propre critique, lui fait passer une suprême revue d'inspection ; puis il se corrige encore sur l'épreuve, et il ne donne le

---

1. Les religieuses de la Visitation.

*bon à tirer* qui coupe le dernier câble, que quand il a conscience d'avoir fait de son mieux et quand il sent que toute nouvelle retouche gâterait son œuvre au lieu de la perfectionner <sup>1</sup>.

On me pardonnera, j'espère, la longueur de cette citation en faveur de son charme. Il est impossible, en effet, de mieux peindre la toilette complaisante que suppose, avant l'adieu-va qui lance un livre, avant cet *I liber...* que les poètes comme Horace, Ovide ou Martial, chantèrent sous tant de variantes, la révision dernière et inquiète de l'auteur. Peut-être même cette scène du *vernissage* dont on peut dire : « Cela est peint », est-elle trop de notre temps pour ne point dépasser un peu le soin qu'eût donné à ses sermons un prédicateur d'autrefois, sauf à excepter Fléchier ou quelqu'un de son école, nullement indifférent à ces coquetteries d'écrivain.

Tous pourtant n'avoueront pas que cette fine analyse rende compte de la différence, si vaste encore, qui sépare les sermons conservés de saint François de ceux du siècle de Louis XIV, car les sermons de Bossuet, eux aussi, ont été imprimés sans ces « retouches » de l'auteur, si savoureusement décrites. Du moins cette page fait-elle saisir au vif la distance à laquelle peut s'éloigner du sermon *prêché*, le même sermon imprimé par les soins de l'orateur. Que ces incorrections, ces « failles », ces redondances et répétitions, voulues ou non, auxquelles remédie le travail de polissage, légitime et nécessaire avant l'impression, soient des défauts, des obstacles à la lecture, j'y consens : j'accorde, qu'en compensation de la parole ou du geste suffisants à atténuer ces taches, des corrections, des amendements ou des additions positives rétablissent la balance. Mais, avouons-le, la matière est délicate. Confessons qu'il nous

---

<sup>1</sup>. Saint François de Sales, par Amédée de Margerie. Lecoffre, in-12, 1899, pp. 142 et 143.

est malaisé de ressaisir un orateur : demeurons en défiance surtout, quand sa parole nous est présentée par un autre et que cet équilibre à retrouver entre les avantages perdus « sur le papier mort » et les qualités nouvelles qui les doivent compenser, est livré à la discrétion d'un tiers. Celui-ci nécessairement, s'il met de son style, met de lui-même et nous voilà amenés à admirer, sur la foi d'un grand nom, une œuvre hybride ou tout au moins le fruit d'une collaboration littéraire.

Il est donc peu commode de décider si nous tenons vraiment les œuvres oratoires des prédicateurs disparus. Telles qu'elles furent dites, certainement non ; avec quels degrés variables à l'infini de différences atteignant facilement la substitution presque totale ou la modification foncière qui altère l'œuvre et la change, il est bien difficile de le mesurer.

Où sera la règle qui précise à quel point se doit arrêter la divergence et à quel instant une œuvre oratoire *écrite* cesse d'être assez *ce qui fut dit* pour commencer à se fausser ? Si l'orateur nous livre textuellement ce qu'il a prêché, mais sans cet accent et ce feu qui le faisait tout autre, déjà nous n'avons plus son vrai discours, et si, sténographié tel quel, ce sermon, qui était beau, souffre mal la lecture, ne faut-il pas désespérer de le retrouver jamais <sup>1</sup> ? A supposer que l'auteur, le relisant, pût suppléer

---

1. L'abbé Galiani qui, en sa qualité de *mime* (V. Sainte-Beuve, *Causées du lundi*, t. 11, 420-442), devait plus qu'un autre attacher de l'importance à l'action, disait que pour apprécier une tragédie ou une comédie, il faut la voir jouer par la pensée, pendant qu'on en fait la lecture. N'y a-t-il pas une reconstitution de même nature à essayer en face d'un sermon écrit, et suivant un mot gracieux, bien que maniéré, de Mascarón, ne faut-il pas le revêtir d'une parure qu'il a perdue ? Le prélat, si goûté lui aussi de Madame de Sévigné, écrivait au cardinal de Bouillon, en lui envoyant les oraisons funèbres de Beaufort et de Séguier : « Si votre Eminence veut avoir la bonté d'y trouver quelque chose à estimer, je la supplie de faire pour ces deux pièces ce que l'on fait pour les maisons

la flamme et la vigueur évanouies et être le meilleur juge des équivalents à leur substituer, qui sera capable, à son défaut, de se charger de ce travail, personnel s'il en fût jamais, et, comme le style, incommunicable ? On peut espérer un pastiche ou une imitation qui trompent les plus exercés ; mais qui nous rendra l'orateur qui ne s'est pas édité lui-même ?

On me dira que ces difficultés, comme le tableau charmant des « imperfections » de la parole humaine ayant achevé son vol, atteignent surtout l'orateur qui improvise, et, ajoutera-t-on, Bourdaloue n'improvisait pas ; il récitait de mémoire un texte que son éditeur n'a eu qu'à nous livrer. — Je puis répondre : Qu'en savons-nous ? Est-il si certain que Bourdaloue apprenait par cœur des phrases achevées et toutes fixes ? Quelle garantie avons-nous que ses sermons, dans l'hypothèse où le texte en aurait été ainsi invariable, nous aient été livrés intacts ? C'est après tout la double question qui, précisément, est à résoudre, et si nous ne voulons pas fuir le problème ni lui appliquer une solution arrêtée *a priori*, sauf à y plier ensuite les faits de gré ou de force, il faut exercer une critique rigoureuse et rechercher, sans siège fait à l'avance, quelle foi nous pouvons avoir dans l'édition de Bretonneau. Ce sera l'objet de cette première partie, hérissée d'énigmes complexes et de nœuds assez emmêlés, dont les affirmations tranchantes ou hasardées n'auraient aucunement raison.

Il ne faudra donc pas reculer devant des aveux d'igno-

---

et les jardins que l'on voit en hiver. Il faut que l'imagination supplée les défauts de la saison, qu'elle attache des feuilles aux arbres, des fleurs aux parterres, et qu'elle fasse couler les eaux. Ajoutez, s'il vous plaît, monseigneur, à ces deux discours la grâce de la prononciation...» *Mascaron d'après les documents inédits*, par Mgr Blampignon, *Correspondant*, 19 mai 1870, p. 423 (Lettre au card. de Bouillon, Tulle, 17 juillet 1672 ?).

rance là où il sera besoin ; ne jamais dépasser le degré de certitude auquel autorise l'observation patiente des documents et des faits, et laisser comme douteux ce qui n'est pas démontré. C'est assez dire avec quelles précautions nous voulons aborder cette étude critique, et, pour éliminer d'abord une enquête qui semble sans issue, écartons la question de savoir si, oui ou non, Bourdaloue apprenait par cœur le texte exact de ses sermons. Le seul point qui me paraisse acquis sur ce sujet, c'est que la jolie description que nous lisions tout à l'heure, de l'état d'un texte « où l'auteur », descendu de chaire, « refuse de se reconnaître » s'applique à merveille aux copies contemporaines des sermons de Bourdaloue, cueillis apparemment tels qu'ils furent prêchés. Nous n'aurions donc sur ce point, comme sur plusieurs autres, que des conjectures à présenter, sans connaître au vrai la méthode suivie par Bourdaloue.

Il est plus aisé d'indiquer à l'aide de documents précis, sur lesquels s'appuieront des inductions solides, comment les sermons de Bourdaloue, subissant en cela la loi commune, parvenaient au public, presque aussitôt après avoir été prêchés, et, sans le contrôle de l'auteur ni son agrément, ou même malgré son opposition, couraient la capitale et les provinces, soit en manuscrits, soit en volumes sortis de presses clandestines. C'était là, du reste, le sort de presque tous les sermons ayant quelque renommée et comme la rançon de leur gloire.

L'étude, au moins sommaire, de ces procédés si peu conformes à nos idées d'aujourd'hui sur la propriété littéraire et sur les droits d'auteur, n'est pas sans utilité pour mieux saisir la physionomie d'un temps qui fut l'âge d'or peut-être de ce commerce des sermons dont nous n'avons plus qu'un souvenir.



Les copies manuscrites et, en même temps qu'elles, les impressions frauduleuses des sermons d'orateurs en vogue ont joué un rôle à mettre en lumière. C'est un élément important et trop peu connu de l'histoire de la prédication du grand siècle. Il est impossible de l'exposer dans toute son ampleur, mais impossible aussi de l'omettre, si nous voulons nous rendre compte des transformations qu'a dû subir, avant d'être fixée dans le texte que nous lisons, la parole vivante de Bourdaloue.

Enfin, il faut montrer en quelles dispositions les éditeurs officiels abordaient leur travail de publication et nous demander ce qui fut au vrai la *fidélité* contestée et contestable du P. Bretonneau, le premier éditeur des *Sermons* dont nous écrivons l'histoire. Ce sera l'objet des deux livres de cette première partie.

Le premier étudie la publication clandestine.

Le second, l'édition officielle.

---



## LIVRE PREMIER

### PROBLÈMES SOULEVÉS PAR LA PUBLICATION

### CLANDESTINE DES SERMONS

---

#### CHAPITRE PREMIER

LES ÉTAPES D'UNE ÉDITION DE SERMONS. — LA PUBLICATION  
MALGRÉ L'AUTEUR. — LES COPIES MANUSCRITES.

Pour mieux faire connaître les recueils subreptices, manuscrits ou imprimés, qui, dans cet exposé, nous serviront souvent de point d'appui, essayons de retracer à grands traits ce que fut au xviii<sup>e</sup> siècle la genèse d'une édition de *sermons* et quelle conception se faisaient de leur rôle d'éditeur ceux qui publiaient alors soit leurs propres prédications, soit les discours de quelque orateur jugé digne de passer à la postérité.

Avant d'arriver à la période définitive qui devait, dans une sorte de texte immuable, fixer la doctrine et l'enseignement de l'orateur à éditer, les sermons étaient susceptibles de passer par deux stades, celui des copies

manuscrites, circulant plus ou moins sous le manteau, et celui des éditions clandestines et impressions subreptices, suivant de très près la diffusion des copies.

De la première période, celle des sermons courant en manuscrit, il y aurait bien des choses à dire, si c'était le lieu d'étudier ce côté encore inédit de l'histoire littéraire. La corporation des *maîtres à écrire* assez jalouse de ses droits pour intenter maints procès à tout maître d'école qui se permettait d'enseigner l'écriture aux enfants<sup>1</sup>, devait tenir à cette espèce de monopole lucratif, qui la mettait à même de vendre à tout venant les sermons des orateurs en vogue, recueillis au vol et transcrits à la hâte. Les scribes avaient aussi à satisfaire les collectionneurs plus désintéressés qui désiraient se constituer des recueils de sermons, non pour les prêcher, comme le faisaient bon nombre d'ecclésiastiques, mais pour aider leur dévotion. On composait de ces recueils des livres de lecture pieuse, par pure fantaisie, ou par goût, voire par engouement, pour tel orateur plus estimé. Les amateurs qui réclamaient un certain luxe s'adressaient, sinon à des calligraphes, du moins à des copistes plus soigneux et plus habiles; ils essayaient de reconstituer un *carême* ou un *avent* entier de leur prédicateur favori, et faisaient relier à leurs armes le volume ainsi disposé. Enfin les demandes venaient des prédicateurs eux-mêmes qui, pour répondre aux instances de leurs amis ou témoigner leur reconnaissance à une famille considérable, offraient tel ou tel de leurs sermons soigneusement transcrit et revêtu de papier à ramage multicolore, comme celui des feuillets de garde des livres du temps. Les archives communales de Lille possèdent un exemplaire luxueusement copié et broché ainsi du sermon de vêtture que Fromentières prononça pour l'entrée en

---

1. Cf. note a, à la fin du livre I, p. 118.

religion de M<sup>lle</sup> de La Vallière, et le Séminaire de Saint-Sulpice, divers sermons isolés de même genre, entre autres un Bourdaloue, *Sur la Paix du cœur*, et une oraison funèbre de Mascaron, le tout offrant avec les éditions imprimées des divergences intéressantes <sup>1</sup>.

Il faut signaler enfin les transcriptions soignées que devaient faire ou demander à leurs secrétaires les orateurs qui désiraient montrer les sermons prêchés ou à prêcher, et les soumettre au jugement de leurs amis.

Des témoignages multiples nous attestent cet usage. On le rencontre dans les documents biographiques rassemblés déjà sur Mascaron, et il était selon toute vraisemblance bien plus ancien. M. de Monmerqué a publié dans la notice sur la Correspondance de M<sup>lle</sup> de Scudéry avec Godeau <sup>2</sup>, la lettre de Mascaron, écrite après son entrée dans son diocèse, que M. Lehanneur a citée dans sa thèse sur Mascaron <sup>3</sup>. On y voit une preuve que les auteurs eux-mêmes prenaient parfois la peine de faire copier, sinon de copier de leur main, les sermons demandés par leurs amis :

Je ne manquerai pas de faire copier les sermons que vous désirez. Je souhaite qu'ils puissent vous plaire ; votre approbation me donnera une joie, moins tumultueuse à la vérité, mais plus solide que celle de toute la cour, et votre sentiment règlera celui que j'en dois avoir.

Les mémoires et les correspondances d'autrefois nous offrent maint indice du même genre. Dans les lettres de M<sup>me</sup> de Maintenon et celles de Fénelon, il est question de traités ou sermons écrits pour Saint-Cyr que le futur

---

1. V. *Le Prêtre*, 11 avril 1901, p. 743, et mes *Sermons inédits* de Bourdaloue, p. 343, où j'ai publié le manuscrit de Saint-Sulpice sur *la Paix du cœur*.

2. Œuvres de Tallemant des Réaux, Paris, 1835.

3. P. 87, note 2.



archevêque de Cambrai, alors précepteur à la Cour, aurait pris soin de faire copier pour les lui envoyer, sur sa demande<sup>1</sup>. C'est à une condescendance analogue de Bossuet pour M<sup>me</sup> de Luzancy que nous devons la conservation d'un beau sermon de l'évêque de Meaux, celui de la fête de Noël prêché dans sa cathédrale en 1691<sup>2</sup>. Bossuet le dicta de mémoire « *après avoir dit* » et Ledieu l'écrivit « à Versailles en deux ou trois soirées, pour Jouarre » où il fut envoyé le 8 janvier 1692<sup>3</sup>. Il ne manque pas dans la Correspondance de Bossuet avec M<sup>me</sup> d'Albert de passages qui signalent des demandes de cette espèce, également satisfaites<sup>4</sup>. Que ne nous ont-elles fait retrouver les textes entiers des sermons dont elles nous apprennent la date et le sujet ! Il arrivait certainement que l'auteur tenait à honneur de transcrire lui-même quelque morceau oratoire qu'il désirait offrir en témoignage de sa reconnaissance, pour répondre apparemment à quelque flatteuse et délicate sollicitation. D'après des renseignements que je tiens du P. H. Chérot, le P. Gaillard aurait ainsi envoyé à M<sup>me</sup> de Maintenon un sermon sur Jésus-Christ, mis au net, qu'elle lui avait demandé. Si le billet n'était sans date, il serait possible de rattacher à l'une des stations du P. Gaillard à Versailles la prédication de ce sermon, assez remarqué pour faire l'objet d'une démarche dont les orateurs du temps se tenaient sans doute fort honorés.

Bourdaloue eut certainement à sa disposition des transcriptions de cette nature, soit pour soumettre ses discours à l'appréciation des « conseillers » dont il espé-

1. V. mon étude : *A propos de sermons de Fénelon*. *Revue de Lille*, mars 1901, p. 465 et tirage, p. 10.

2. V. ma thèse latine *De munere pastoralis Bossuet*, p. 74.

3. Lebarq citant une note de Ledieu, t. VI, p. 439. Lachat, t. XXVIII, p. 311. Lettre du 8 janvier 1692.

4. *De munere pastoralis Bossuet*, 13 août 1692, p. 77, 12 juin 1693, p. 81.

rait quelques bons avis, soit pour placer sous les yeux précisément de M<sup>me</sup> de Maintenon un sermon qui traitait la question du quiétisme sur laquelle il était consulté. Sa correspondance nous en offre les preuves, tout à fait dans notre sujet :

J'ai fait quelques sermons pour Saint-Eustache que j'espère qu'ils seront utiles, écrivait-il de Bâville au duc de Charost, le 21 septembre 1672 : quand j'aurai l'honneur de vous voir, je vous en communiquerai les desseins, et s'ils ont votre approbation, je m'en tiendrai seur <sup>1</sup>.

Ailleurs et plus explicitement, il est question, dans une lettre à M<sup>me</sup> de Maintenon, écrite le 10 juillet 1694, du sermon que l'orateur se promet de lui porter :

J'en ai fait, dit-il en parlant du *Moyen court*, l'extrait que je pourrai quelque jour vous porter à Saint-Cyr, aussi bien que le sermon que je fis à Saint-Eustache sur cette matière <sup>2</sup>.

Mais si les sermons de Bourdaloue ont été mis au net par le compagnon du prédicateur, c'est-à-dire par le frère coadjuteur chargé de sortir avec lui dans ses différents ministères, et que sans doute on avait dû choisir capable de lui copier ses discours <sup>3</sup>, y a-t-il espoir de retrouver jamais des sermons de Bourdaloue un exemplaire autographe ? Raison de plus pour ne point laisser passer à la légère les copies anciennes des sermons de Bourdaloue.

Un des plus excellents spécimens des sermons collectionnés par les grands personnages du xviii<sup>me</sup> siècle, c'est le manuscrit *Montausier*, exemplaire en trois volumes

---

1. Chérot, *Bourdaloue, sa Correspondance*, p. 22.

2. *Ibid.*, p. 124.

3. J'ai retrouvé, grâce aux soins du P. Van Meurs, S. J., et les noms et les spécimens d'écriture des trois frères qui eurent successivement à remplir la charge de *socius* de Bourdaloue. Tous trois ont une main excellente. Nous reverrons leurs noms dans la deuxième partie de ce travail, à la date où la chronologie les fera signaler. V. en 1701, les FF. Robineau et de Montfalcon, et en 1704, le F. Antoine Leclerc.

in-quarto reliés aux armes de ce duc. Le tome renfermant l'Avent qui a passé dans une vente en 1851, est resté par malheur introuvable jusqu'ici <sup>1</sup>, mais les deux volumes du Carême, aujourd'hui séparés, m'ont été l'un et l'autre gracieusement communiqués. Le premier appartient à la Bibliothèque Sainte-Hélène de Lyon, l'autre au séminaire de Saint-Sulpice <sup>2</sup>.

Autrement nombreuses et variées sont les copies cursives, on pourrait dire les exemplaires de commerce. Les quatre énormes volumes reliés par les soins de Jean Phelipeaux, prêtre d'Angers, au service de Bossuet, et auteur d'une relation passionnée sur le Quiétisme, en sont un type des plus curieux, et c'est ce recueil qui a été le plus étudié en vue du présent travail <sup>3</sup>. Mais on serait infini, s'il fallait rassembler ce que nous apprennent sur l'industrie des copistes tous ceux qui de près ou de loin ont eu occasion de toucher à la piquante question du plagiat en matière de prédication <sup>4</sup>. Le public ordinaire qui recherchait avec le plus de zèle les transcriptions, souvent anonymes, jetées sur le marché par les scribes, ne le faisoit pas dans un but de platonique admiration, ni dans le désir de posséder des primeurs en matière d'éloquence sacrée. La majeure partie des chalands comptait employer pour son compte les sermons ainsi achetés en secret. Aux produits mis en vente par les auteurs mêmes, sortes de bohèmes de la littérature sacrée qui composaient des homélies pour les faire débiter par d'autres, soit pour gagner quelque argent, soit par une sorte de vocation bizarre, comme celle de l'avocat Richard, « qui prêcha toute sa vie par la bouche d'autrui <sup>5</sup> », les

---

1. Chérot, *ibid.*, p. 35, n. 1.

2. V. ma *Bibliographie critique de Bourdaloue*, p. 3.

3. *Ibid.*, p. 2.

4. V. *Revue de Lille*, septembre 1900, mon article sur ce sujet.

5. V. Migne, *Orateurs sacrés*, tt. XVII, XVIII et XIX.

acheteurs besoigneux préféraient d'ordinaire des sermons vrais, déjà prêchés et ayant fait, pour ainsi parler, leurs preuves ; ceux-là étaient essayés et *vécus*. Or il n'y avait à se plaindre de ce commerce, très lucratif, dit-on, que les auteurs des sermons, impudemment pillés, exposés peut-être à aller débiter, eux seconds, au péril de passer pour plagiaires, leurs sermons dérobés par un « acheteur » qui de rencontre serait venu, dans la même chaire, le prêcher avant eux.

L'historien du P. Senault nous a donné des détails piquants sur cette industrie des copistes, qui, s'il l'en faut croire, commença vers cette époque, à devenir plus audacieuse.

Avant lui, écrit le P. Cloyseault, il arrivait quelquefois que, lorsqu'on avait entendu quelque habile prédicateur, on mettait sur le papier lorsqu'on était de retour en sa maison, ce qu'on avait pu retenir de son sermon, mais il était très rare de voir dans l'église des personnes qui copiasent ce qu'il disait ; cela devint si commun dans le temps que le P. Senault prêchait, que parfois on a vu jusqu'à vingt copistes au pied de sa chaire. *Ses sermons manuscrits se vendaient plus de dix ans avant qu'il les ait fait imprimer.* Plusieurs prédicateurs même les prêchaient sans y rien changer. Étant allé à Clermont pour y prêcher l'Avent dans la cathédrale, on lui demanda par hasard dans la conversation, la veille qu'il devait commencer, quel serait le sujet de son avent : l'ayant dit, il fut fort surpris d'apprendre que l'année précédente, le prédicateur avait non seulement prêché le même sujet, mais encore tous ses sermons mot à mot. Ce qui l'obligea à veiller presque toutes les nuits pour en faire de nouveaux, dont il fut si fatigué qu'il en tomba dangereusement malade.

Depuis ce temps il composa deux ou trois Avents et carêmes, afin de ne pas tomber une autre fois dans un semblable inconvénient. Car on dit que la même chose lui arriva encore à Bourges et à Marseille ; mais cela ne parut point et ne lui fit d'autre peine que de changer de sujet <sup>1</sup>.

---

1. *Recueil des Vies de quelques prêtres de l'Oratoire*...., publié par le P. Ingold. Lecoffre, 1882, t. II, p. 174. Je ne sais si le texte que je viens de citer n'a pas été rajeuni, non seulement quant à l'orthographe, mais aussi quant à la phrase. M. Jacquinet qui en cite le début avec l'indication

Cette réflexion du biographe est à noter. Ainsi la seule nécessité d'éviter d'être pris au dépourvu, au cas où il serait encore pillé d'avance, amena le P. Sénault à préparer *plusieurs* stations. Il était donc bien dans les mœurs des orateurs et des auditoires de répéter ou d'entendre, dans les différentes églises, les mêmes sermons. En tout cas, les « quarante carêmes, (ou avents, sans doute) » que, suivant Cloyseault, notre orateur aurait donnés, « la plupart à Paris dans les plus grandes chaires <sup>1</sup>... » auront nécessité pour le moins ce *minimum* de deux carêmes ou avents écrits. Si le P. Senault a vécu sur ce fonds, encore fallait-il que les redites fussent « reçues », et nous nous étonnerons moins de celles de Bourdaloue. Quant aux aventures de Senault, victime des copies et de ceux qui, les ayant payées, en usaient comme de leur bien, elles semblent authentiques, malgré l'absence de dates, qui nous permettraient de tenter l'identification de l'anecdote de Marseille ou de Bourges avec celle qu'on va lire. Je ne la rencontre point dans l'édition que donna en 1882 du *Recueil des Vies de quelques prêtres de l'Oratoire*, M. l'abbé Ingold. Lui aurait-elle paru suspecte ou a-t-il voulu abrégé les récits prolixes de Cloyseault ? Nous la trouvons citée par M. Jacquinet, dans les « *Prédicateurs du XVII<sup>me</sup> siècle avant Bossuet* » et l'extrait est pris dans la copie manuscrite des Vies, aux Archives de l'Oratoire.

Une autre fois étant dans une voiture pour aller prêcher un carême dans une ville de Parlement, un Révérend qui alloit dans le même endroit et à même fin fut fort étourdi d'apprendre de lui que le Père de l'Oratoire avec lequel il voyageoit, étoit le Père Senault, c'est à dire celui-là même dont il avoit compté d'aller débiter les sermons comme siens, la tête levée. Il lui avoua qu'il étoit perdu de réputation n'en ayant pas d'autres à dire, et qu'il n'avoit d'autre

---

Archives M. 220, donne ce texte : « Jusques là on se contentoit au sortir d'un bon sermon, de mettre sur le papier les paroles qu'on avoit pu retenir. » J'aurais préféré citer d'après cet auteur, mais il arrête ici sa citation. (Jacquinet, p. 199.)

1. *Ibid.*, p. 173.



parti que de rebrousser chemin, couvert de honte et de confusion. Le Père Senault, touché de l'embarras où ce Révérend se trouvoit, l'en tira généreusement en lui disant qu'il n'avoit qu'à faire usage de ses sermons, que pour lui, il en prêcherait de tout différents, et ne le décélèroit pas sur la confiance qu'il lui faisoit ; et en effet, il lui tint parole sur l'un et sur l'autre <sup>1</sup>.

Bourges est précisément une « ville de Parlement » et l'épisode relaté par le biographe de Senault doit être antérieur à 1647 (car depuis lors Senault ne quitte guère les chaires de Paris) ; il est donc curieux, mais puéril peut-être, de nous demander, si le jeune Bourdaloue au temps où il achevait ses études au collège Sainte-Marie (1640-1647) n'aurait pas pu entendre Senault prêcher simultanément dans deux églises de Bourges, par lui-même et en la personne de ce Révérend dont le biographe a discrètement omis le nom et même la robe. Peu importe la fantaisiste hypothèse. Ce qui n'est pas douteux, c'est la charitable complaisance de Senault attestée encore par d'autres traits racontés dans sa biographie :

Un jour, dit Cloyseault, un religieux vint le trouver pour lui demander un sermon de son octave du Saint-Sacrement qui lui manquait, lui avouant humblement qu'il n'avait pas assez de capacité pour le composer. Le P. Senault admira cette simplicité et lui donna sans faire la moindre difficulté ce qu'il lui demandait. Il lui est arrivé plusieurs fois d'entendre prêcher ses sermons par d'autres, principalement ses panégyriques ; mais il n'en disait jamais rien ; dans ces occasions il s'abstenait le plus qu'il pouvait de regarder en face le prédicateur, et tâchait même de n'en être point aperçu pour ne lui point faire de la peine <sup>2</sup>.

Voilà une réserve que ne récompensait guère l'indélicatesse des pillards. Ils étaient nombreux comme on le voit. Ces exemples pourraient être multipliés encore. L'essai que j'ai publié sur *le Plagiat dans la prédication ancienne*, montre aussi à quel point la pratique

---

1. Jacquinet, p. 200.

2. Cloyseault, l. c., p. 174.

de l'emprunt forcé, et même la théorie raisonnée du systématique emploi des copies était portée au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle et au suivant, pour ne parler que des siècles tout à fait passés.

Cependant la patience et les prévenances du P. Senault à l'égard de ses plagiaires, déguisés ou candides, n'étaient pas imitées de tous les orateurs.

La plupart firent entendre tout au moins de platoniques réclamations. Tous paraissent connaître l'usage qu'on fait de leur parole que les scribes ont dérobée et fixée toute vive. Mais ils ne se font pas faute de s'en lamenter.

En tête de son *Octave du Saint-Sacrement*, dont la cinquième édition paraît en 1676, Biroat <sup>1</sup> écrit qu'il doit

.....se deffendre contre un certain abus qui s'est glissé depuis quelque temps dans Paris, & que je puis, ce me semble, dit-il, appeler comme une petite persecution de nostre ministere. Il y a certaines personnes qui viennent escrire les Sermons à mesine temps qu'on les prononce, & qui faisans une espece de commerce des copies qu'ils en distribuent en diuers lieux, les rendent ainsi publics d'une manière secrete <sup>2</sup>.

Aussi l'orateur, continuant d'un ton des plus convaincus un réquisitoire en règle contre les copistes, les enferme dans un dilemme qui les condamne également, qu'ils soient exacts ou non :

En quoy certes, poursuit-il, ils font tort à ceux qu'ils semblent honorer par le soin qu'ils prennent de recueillir leurs Ouvrages: soit qu'ils les prennent mal, soit qu'ils les copient exactement, leur fidelité & leur infidelité dans ces occasions est également injurieuse.

1. Il faut lire les deux intéressants chapitres consacrés à cet orateur par M. F. Castets, dans son *Bourdaloüe* (pp. 207-265). V. plus bas, p. 119, note b.

2. *La vie de Jésus-Christ dans le St Sacrement de l'Autel*, preschée durant l'Octave du Saint Sacrement dans l'Eglise de Saint André des Arts, l'année 1657, par M. Jacques Biroat, Docteur en Theologie, de l'Ordre de Saint-Benoist, Conseiller et Prédicateur du Roy. Cinquième édition. A Paris, chez Edme Covterot, rue S. Jacques, au bon Pasteur. MDCLXXVI. Préface.

S'ils ne prennent pas fidèlement les discours comme on les prononce, ils ne produisent que des monstres, composez de différentes parties ; de ce que le Predicateur a dit & de ce que l'Ecrivain y adjoint de luy-mesme, pour suppléer ce qui a eschappé à la vitesse de sa main, & qui manque à sa copie. Et s'ils sont assez fideles pour ne rien perdre ou gaster de qu'on dit, ils font deux autres injures au Predicateur, l'une de luy dérober ses travaux, l'autre de les publier souvent contre sa volonté & tousiours à son desavantage <sup>1</sup>.

La conclusion ordinaire de ces sortes de plaintes est un peu celle de toutes les préfaces. Jamais l'auteur ne s'était proposé de publier son œuvre. Au lieu de céder ici, comme disent tant d'autres, aux importunités d'amis éclairés qui l'en pressent, il se protège comme il peut, et mis dans le cas extrême de légitime défense, il prend le parti de se faire imprimer <sup>2</sup> :

L'ay crû, dit Biroat, deuoir donner uolontairement ce qu'on m'arrachoit par force, & publier par mes propres mains ce que je voyois à demi publié par celles des autres, et qu'enfin il valloit mieux mettre mes Sermons en estat de pouuoir moins nuire à mon ministère, & profiter dauantage au public, que les laisser dans ces copies infidèles, où ils me pouuoient beaucoup nuire, et ne pouuoient pas beaucoup profiter <sup>3</sup>.

Biroat parle de copies, mais en même temps de traductions

.... en des langues Estrangères : soit afin que ce déguisement les rendit moins reconnoissables, soit afin que les faisans reuenir d'un Pais esloigné, & leur faisans parler un autre langue, on pût douter de leur Autheur, & du lieu de leur naissance <sup>4</sup>.

1. *Ibid.*

2. La préface des *Poësies variées* de Monsieur de Coulange (Paris, in-12, 1754, p. iij), raille agréablement ce détour de fausse modestie qui rejette sur le compte des impressions clandestines la violence que tous les auteurs prétendent se faire pour publier leurs œuvres, déclarant dans leurs préfaces « que leurs Pièces courent le Monde tronquées & défigurées ; & quelques uns même se plaignent qu'on les a imprimés furtivement, sur des Copies subreptices et mal digérées, dans lesquelles ils ne se reconnoissent point : sur de si bonnes raisons le Public voit bien qu'ils ne pouvoient pas se dispenser de lui présenter eux-mêmes leurs Ouvrages... »

3. Biroat. *Ibid.*

4. *Ibid.*

Il ne dit rien des « impressions clandestines ». Il est possible d'ailleurs que, pour nombre d'acheteurs, les manuscrits aient longtemps paru préférables aux imprimés et moins compromettants. Ce sont des manuscrits que semble désigner l'auteur d'une satire copiée dans un recueil janséniste. Dans ce pamphlet d'ailleurs peu spirituel, intitulé *les Poches des PP. Capucins*, on explique le nom et l'emploi de ces multiples cachettes :

La onzième poche est la secrète. Celle-ci est dans le capuchon; il n'y a que les esprits forts de l'ordre qui s'en servent. On y met l'argent que les religieuses et les dévotes donnent pour acheter *des sermons à Paris*, des miniatures en Flandre et autres gentillesses... Le Rd p. Archange De Luynes adroit et rusé normand l'a inventée depuis vingt ans et luy a donné son nom. On ne doute nullement qu'elle ne soit approuvée dans quelque chapitre général à cause de l'utilité qu'en pourront retirer les jeunes religieux *qui ont du talent pour la prédication*<sup>1</sup>.

J'imagine qu'il s'agit surtout là de l'achat de copies manuscrites. En tout cas il paraît bien que Paris était le grand marché des sermons. On ne put même s'en tenir toujours aux copies, et l'on fut amené au second stade, celui des impressions clandestines. Celles-ci ont une union étroite avec les simples copies; car elles en dépendent. Les industriels qui les premiers imaginèrent, en se passant du privilège et de toute autorisation des auteurs, de multiplier par la presse des copies qui se débitaient si bien, n'avaient d'autre moyen de se procurer les sermons. Aussi les transcriptions manuscrites que j'ai nommées *commerciales*, copiées en toute hâte pour satisfaire un grand nombre d'acheteurs peu exigeants sur l'écriture, comme aussi les copies plus soignées des collectionneurs, ressemblent aux éditions subreptices. On ne peut douter cependant que les imprimés ne dépendent des textes manuscrits. Non-seulement des fautes de lecture prove-

---

1. N. a fr., 1732, p. 61.

nant d'abréviations mal lues indiquent l'origine, mais un commencement de généralisation s'opère. Déjà, et c'est fâcheux, les copistes, songeant à leur public, et à ce qu'il désire, laissent parfois tomber certaines particularités, compliments, circonstances spéciales, etc... qui ne contribueraient pas à rendre leur copie de bonne vente, les *prédicateurs* qui les achetaient ne se préoccupant que de l'utilité. A leur tour, pour étendre en quelque façon la portée de l'œuvre oratoire, en lui enlevant tout ce qu'elle aurait de trop restreint, les éditeurs des impressions clandestines substituent parfois un mot plus vague, une expression plus susceptible d'applications étendues, bref ils tendent à ôter tout ce qui limiterait l'usage et le débit du recueil.

Mais avant de montrer à l'œuvre les auteurs de ces premières impressions des sermons, signalons encore les notes des auditeurs faisant des *Extraits* pour leur usage privé. Ce genre de transcriptions qui n'entraînait pas dans le commerce et ne pouvait indisposer les auteurs, serait pour nous des plus précieux. Il s'en rencontre sans doute, mais en trop petite quantité. Ces résumés qui consistent le plus souvent en un recueil de plans, de « desseins », avec quelques passages saillants, étaient d'ordinaire l'œuvre de futurs prédicateurs, attentifs à suivre pour se former, les orateurs en renom, et à recueillir d'eux tout ce qu'ils pouvaient. On peut rapprocher de ces collections les analyses que notaient de ci de là les « bourgeois de Paris » ou les magistrats qui, rédigeant des *Mémoires*, prenaient soin de signaler le sermon entendu la veille. Ainsi faisait Eusèbe Renaudot dans son journal privé<sup>1</sup>; ainsi, d'Ormesson et un certain nombre d'autres, qui ont pour nous le tort de n'avoir guère entendu Bourdaloue.

---

1. V. *Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris*... 1888, p. 89. C'est le manuscrit fr. 11348. Un certain nombre de Sermons de Mascaron y sont signalés.

Mais, pour appliquer à celui-ci quelques exemples tirés d'un manuscrit d'Extraits, le manuscrit *Tournemeulle*<sup>1</sup>, voici un spécimen de fragment retenu au passage par un de ces auditeurs avides de garder le souvenir des Sermons suivis. Pourquoi faut-il que cet anonyme qui a conservé, du moins quelquefois, le nom de l'orateur dont il notait ainsi une page ou un beau mouvement, n'ait pas ajouté au discours l'indication de la date et signalé l'église dans laquelle il était prononcé ? Sachons-lui gré du moins d'avoir gardé, avec sa saveur propre, tel passage de Bourdaloue, qui nous fait mieux comprendre certaines expressions de M<sup>me</sup> de Sévigné. Il est intéressant de mettre en regard les extraits recueillis, pour ainsi parler, des lèvres de Bourdaloue et les endroits parallèles reconnaissables dans l'édition officielle. Nous aurons plus d'une fois l'occasion de faire cette comparaison. En voici une tirée du sermon *sur l'Enfer*, qui se rencontre au second volume du Carême. L'orateur voulait montrer « que les damnez souffrent en trois différentes manières, par le souvenir du passé, par les douleurs du présent, et par le desespoir du futur. » Or dans le second point il commençait ainsi :

*Manuscrit* TOURNEMEULLE

Le prophete roy souhaittoit pour la conversion des pecheurs qu'ils descendissent de tems en tems en esprit et en pensée dans l'enfer etant persuadé que la voie la plus sure pour n'y pas tomber apres la mort, etoit d'y rentrer souuent pendant la vie par des reflexions serieuses, des-

*Edition princeps* (t. III, p. 64).

Un des souhaits de saint Bernard, & ce qu'il demandoit avec plus d'ardeur, expliquant ces paroles du prophete, *Descendant in infernum viventes*, c'estoit que les pecheurs descendissent en esprit et par la pensée dans l'enfer : ne doutant pas que la veüe de cet affreux séjour & des

---

1. Je donnerai p. 101, tirée de ce manuscrit, une méditation prouvant que le genre homélie ou paraphrase n'était pas inconnu à Bourdaloue. Plus d'un passage d'ailleurs, même dans les œuvres imprimées, indique qu'il prit de temps à autre cette méthode de commentaire littéral, développant un texte scripturaire. Cf. Voy. note c, plus bas, p. 119.



*Manuscrit Tournemeulle.*

*endant in infernum viventes.* Mais, messieurs, il faudroit pour cela que nous puissions descendre en esprit dans cet enfer avec les memes connoissances et s'il se pouvoit faire avec la mesme experience que les damnes afin que nous en eussions une idée parfaite comme eux et que nous en tirassions pour nôtre salut des consequences qu'ils ne peuvent tirer pour le leur. Ce discours de l'enfer et cette connoissance des terribles peines qu'on y souffre produiroit dans nous un merueilleux effet et arracheroit une insensibilité pour les choses de Dieu aussi prodigieuse qu'est la nôtre.

*Édition princeps.*

tourmens qu'on y endure, ne dust faire la plus vive impression sur leurs coeurs, & convaincu qu'il n'y avoit point de moyen plus assuré pour ne pas tomber après la mort dans ce lieu de misere, que d'y descendre souvent par la reflexion pendant la vie : *Descendant in infernum viventes, ne descendant morientes.* Mais pour l'entier accomplissement du souhait de saint Bernard, il faudroit, Chrestiens, que nous y pussions descendre avec les memes connoissances et s'il étoit possible avec la mesme experience que les damnez, afin d'en pouvoir juger comme eux, & d'en tirer au mesme temps des consequences qui leur sont désormais inutiles, mais qui nous peuvent estre encore si salutaires. Car de descendre en esprit dans l'enfer avec des lumières aussi foibles que les nostres, avec une imagination aussi dissipée que la nostre, surtout avec une insensibilité pour les choses de Dieu aussi prodigieuse que la nostre; c'est presque faire sans fruit ce que saint Bernard se proposoit, comme un des remedes les plus efficaces pour nous ramener de nos égaremens, & nous corriger de nos désordres. Ah ! dit saint Augustin, qui pourroit maintenant comprendre ce que comprend un damné ! qui pourroit avoir dans une profonde meditation les memes idées qu'il a de son

## Manuscrit TOURNEMEULLE

Entrons donc en quelque façon dans le sentiment d'un reprouvé, substituons ses lumières aux nôtres, profitons de la connoissance de son mal, pensons à ce qu'il pense affin de reconnoître avec luy combien il est terrible de tomber entre les mains d'un Dieu vivant. Que fait-elle dans l'enfer cette ame reprouvée ? Elle se regarde séparée de Dieu au milieu des feux dont elle est la victime misérable : voilà son éternelle occupation, elle se voit séparée de Dieu, c'est ce qui fait la peine du dam, elle se voit environnée de flammes, c'est ce qui fait la peine du sens. Le Sauveur du monde a exprimé l'un et l'autre dans l'évangile du mauvais riche. *Eleuans oculos suos cum esset in tormentis vidit Abraham a longe*. Ce riche du lieu de ses tourmens levant les yeux en haut vit Abraham de loin. Il le voit de loin, dit S. Ambroise, *a longe*, il le voit dans un éloignement infini, il se voit séparé de luy par un chaos infini et impénétrable, de sorte qu'entre sa demeure et celle d'Abraham il ne pouvoit y avoir aucune communication. *Inter uos et nos magnum chaos firmatum est*. Or s'il se voioit si éloigné d'Abra-

## Édition princeps.

estat présent au milieu des flammes ! Taschons de les avoir, Chrestiens ; & puisque ce n'est pas encore assez pour nous de descendre spirituellement dans l'enfer, entrons dans les sentimens d'une ame reprouvée, substituons ses lumières aux nostres, & reconnoissons combien c'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant : *Horrendum est incidere in manus Dei viventis*. Que fait-elle cette ame malheureuse, ou en quel estat est-elle ? Elle se voit séparée de Dieu, elle se voit au milieu d'un feu dont elle est la triste victime. Double peine : l'une & l'autre parfaitement représentée par Jesus-Christ dans le riche de l'Evangile. Elle se voit séparée de Dieu, voilà l'essentiel & comme le fonds de sa reprobation. *Elevans autem oculos suos cum esset in tormentis, vidit Abraham a longe et Lazarum in sinu ejus*. Ce riche, dit le Sauveur du monde, du lieu de son tourment levant les yeux, apperceût de loin Abraham & Lazare dans son sein. Il le voyoit, ce saint Patriarche dans un éloignement infini ; *A longe*, et c'est ce qui le désoloit. Il s'en voyoit séparé par un cahos, c'est à dire par une vaste distance : tellement qu'entre Abraham & luy, il ne pouvoit plus y avoir nulle communication, *Magnum chaos inter vos et nos firmatum*

## Manuscrit TOURNEMEULLE

ham, reprend saint Ambroise, de combien ne l'estoit il pas de Dieu ? *Si longe ab Abraham. quanto longius a Deo.* Voilà le premier suplice d'une ame reprouuée, la separation de Dieu. O epouuantables parolles !

C'est estre abandonné, c'est estre degradé de la possession eternelle du plus excellent de tous les estres, et on ne peut mieus, dit saint Augustin, juger de la grandeur de cette separation que par la grandeur de Dieu mesme, qui étant un bien infini, cause par sa privation une peine infinie. *Haec enim tanta poena quantus est ipse Deus.* Ce n'est pas avancer un paradoxe que de dire que Dieu qui est tout ce qui est, sera le souuerain mal d'un damné dans l'enfer, comme il est la souveraine béatitude d'un predestiné dans le ciel. Lorsque Dieu parle à tous les justes dans la personne de Moïse<sup>1</sup> dans l'ancien testament, il dit qu'il sera pour eux une grande récompense qui ira iusqu'à l'exces, *Ego ero merces tua magna nimis* : ie seray toutte ta recompense en me donnant a toy, parce que je n'ay rien de meilleur a te donner que moi mesme. Mais lorsqu'il

## Édition princeps.

*est*, & c'est ce qui le desespoeroit. Or s'il se voyoit si loin d'Abraham, il se voyoit encore, dit saint Ambroise, bien plus éloigné de Dieu : *Si Abraham a longe, quanto longius a Deo* ; & cette separation de Dieu estoit bien encore un autre supplice pour luy.

Car qu'est-ce que d'estre séparé de Dieu ? Ah ! Chrestiens, quelle parole ! la comprenez-vous ? Separé de Dieu, c'est à dire privé absolument de Dieu. Separé de Dieu, c'est à dire condamné à n'avoïr plus de Dieu, si ce n'est un Dieu ennemi, un Dieu vengeur. Separé de Dieu, c'est à dire décheü de tout droit à l'éternelle possession du premier de tous les estres, du plus excellent de tous les estres, du souverain estre qui est Dieu. Peine, dit saint Bernard, qui ne se peut mesurer que sur l'infinité de Dieu, puisque cette peine est la privation de Dieu mesme, & par consequent qu'elle est grande à proportion que Dieu est grand : *Haec enim tanta poena, quantus ille.* Ainsi comme Dieu disoit à un juste dans l'Ecriture *Ero merces tua magna nimis*, c'est moy-mesme qui seray ta récompense, et je la seray en me donnant à toy, parce que je n'ay rien de plus grand ni de meil-

1. C'est sans doute un lapsus du copiste ou un oubli de l'orateur. C'est à Abraham que la parole a été dite. Gen., xv, 1.

*Manuscrit* TOURNEMEULLE

parle au damné dans l'enfer, que luy dit-il ? Je seray ta peine en te separant de moy et ie seray ta grande et excessiue peine, parce que dans tous les tresors de ma fureur je n'en ay point de plus epouuantable que cette separation...

*Édition princeps.*

leur à te donner que moy-mesme: il pourra dire à un reprouvé, c'est moy-mesme qui seray ton supplice; & je le serai en t'éloignant de moy, car je n'ay rien dans les trésors de ma colère de plus formidable que cet éloignement & cette entiere separation de moy-mesme...

Il est aisé de reconnaître dans le texte imprimé celui que débita Bourdaloue, recueilli par l'amateur d'extraits à qui nous devons cette transcription. C'est un exemple entre mille, qui nous garantit, jusqu'à un certain point, la fidélité des copistes. Il est à remarquer, en effet, que ce même sermon sur l'enfer, conservé d'ailleurs dans l'édition Bretonneau, se retrouve avec des variantes très modiques, et dans le *Carême* du manuscrit Montausier (de Lyon), et dans l'édition clandestine de 1692. Il ne faut pas s'en étonner, car les imprimeurs qui exploitaient ainsi la « vogue » des sermons, ne se pourvoyaient des textes jalousement gardés par l'auteur, qu'à l'aide des copies manuscrites que leur presse devait multiplier à foison. Il faut étudier, en passant, ce second mode de publication frauduleuse, qui faisait sans doute le désespoir des auteurs, mais aussi peut-être la ruine ou du moins le discrédit de l'industrie des maîtres à écrire.

---

## CHAPITRE SECOND

LES ÉDITIONS CLANDESTINES. — DÉSAVEU ET IRRITATION DES  
AUTEURS. — LEURS GRIEFS : PRÉTEXTES ET RAISONS. —  
DE L'EXACTITUDE DES COPIES DONT DÉRIVENT LES ÉDITIONS  
SUBREPTICES.

Bourdaloue fut loin d'être le seul orateur imprimé de la sorte malgré lui et de son vivant, et de même que les autres « victimes » de ces entreprises de librairie, il eut grand soin de protester contre les volumes furtivement publiés. Après Bossuet, déclarant « qu'il ne se reconnaissait point » dans l'oraison funèbre de Nicolas Cornet, imprimée elle aussi grâce aux copistes, Bourdaloue, dès l'année 1692, dans le *Journal des Savants* du 1<sup>er</sup> septembre, fit insérer un désaveu formel :

Un libraire de Bruxelles, lit-on dans cette note, a imprimé quatre volumes in-12 sous le titre de *Sermons du Père Bourdaloue*. On n'aura pas de peine à découvrir que ce R. Père n'a aucune part dans cette impression. Il y a plusieurs sermons où il n'y a rien de lui ; & les autres n'ont guères de lui que le texte, & quelquefois la division. Il est bien aise qu'on sçache qu'il a désavoué ces quatre volumes, & les autres que l'Imprimeur a bien voulu promettre de son chef au Public <sup>1</sup>...

Cette protestation de Bourdaloue fut connue, même

---

1. *Journal des Savants*, samedi 1<sup>er</sup> sept. 1692, éd. de Paris, p. 408, éd. d'Amsterdam, p. 607.

avant l'article du *Journal des Savants*, car Bayle dans une lettre à Minutoli, datée de Rotterdam, le 28 août 1692, écrivait :

Les sermons que les Libraires de Bruxelles ont imprimez comme du P. Bourdaloue, ne sont pas avouez par ce Jesuite <sup>1</sup>.

Bayle s'abstient de toute réflexion, et nous ignorons quelle foi il avait dans la valeur d'une protestation très naturelle. Outre que les éditions clandestines sont remplies de fautes grossières <sup>2</sup>, elles devaient être très désagréables aux orateurs en pleine carrière, aux sermons desquels elles donnaient une publicité bien plus gênante que celle des copies manuscrites. Massillon, quand parut l'édition clandestine de ses sermons imprimée à Trévoux dès 1706, fut très embarrassé par cette publication <sup>3</sup>. Il eut cependant beau jeu pour la désavouer, grâce aux inexactitudes qu'elle contenait, notamment l'attribution d'un certain nombre de sermons revendiqués par l'abbé Poncet de la Rivière, le futur évêque d'Angers <sup>4</sup>. Il n'en est pas moins vrai que l'édition officielle de 1746 entreprise par le neveu et héritier de Massillon devait faire entrer dans la collection, sauf des modifications peu considérables, les autres sermons dans lesquels Massillon déclarait si solennellement ne point se reconnaître, et qu'il réprouvait comme infiniment différents des siens, dans la collection publiée à Trévoux.

Cette première édition parut en quatre volumes, dont les trois premiers ont pour titre : *Sermons sur tous les evangiles du Carême Preschez par le R. P. Massillon, Predicateur du Roi*, et le quatrième : *Sermons sur divers*

1. Bayle, *Lettres*, éd. des Maizeaux, 1729, t. II, p. 451.

2. V. p. 120 plusieurs spécimens de ces fautes, note d.

3. V. *Les gloires de l'Oratoire*, par M. Rosne. *Revue du clergé français*, 15 oct. 1897, p. 347.

4. V. sur Poncet de la Rivière, plus bas p. 33, note 3 et note e, p. 121.



*sujets de Morale avec deux Panégyriques, tome premier*<sup>1</sup>.

J'ignore si le cinquième volume, que suppose le titre du quatrième, parut en cette édition. Ce qui est certain, c'est que la *Clef du Cabinet* (plus tard *Journal de Verdun*), dès son numéro de mai 1706<sup>2</sup>, insérait cet entrefilet, annoncé à la table alphabétique sous ce titre : *Massillon (le Père), quelle est sa mortification* :

Le Père Massillon fameux Prédicateur, a prêché le Carême dans l'Eglise de Saint-Paul à Paris; mais comme quelqu'un (*sic*) de ses envieux, ont fait imprimer à son insçu, ses sermons de l'année dernière<sup>3</sup>, *il avoit le chagrin de voir son Auditoire rempli de gens qui lisoient sa predication à mesure qu'il la débitoit*, & qui peut-être, ne faisoient d'autre usage de cette lecture, que de voir si le Prédicateur suivoit mot à mot l'Imprimé.

Toujours est-il que, dès le 25 janvier 1706, le *Journal des Savants* insérait la protestation de l'orateur. Cela prouve que les « quatre volumes » dont il est parlé dans son article, avaient paru à temps pour être aux mains des auditeurs du Carême de saint Paul, et que l'orateur n'a pas attendu l'inconvénient signalé par le nouvelliste de la *Clef du Cabinet* pour faire entendre ses plaintes. Le désaveu même n'aurait-il point piqué au jeu les contra-

1. A Trevoix et se vendent à Brusselle, chez François Foppens, M.DCCVI avec privilege et approbation. Le privilège est celui que le duc du Maine, héritier de la souveraineté des Dombes à la mort de la grande Mademoiselle, a accordé au sieur J. B. demandant à succéder à l'imprimerie de Pierre Le Rouge. Ce J. B., un prête-nom peut-être, cède ce privilège général accordé le 26 juin 1699, à Estienne Ganneau, par acte de cession du mois d'août de la même année. Quant à l'approbation, elle est signée du docteur de Sorbonne, Pocquelin, et datée de Paris, 1<sup>er</sup> février 1705.

2. P. 323 (c'est le n° viii de l'article II contenant les Nouvelles de France).

3. Il m'a été impossible de savoir où aurait été donné ce carême de l'année précédente 1705, car c'est une lacune de la *Liste des Prédicateurs* de la Bibliothèque Nationale, qui n'a que l'Avent de cette année. La table des Avents et Carêmes de Massillon, dans la *Correspondance inédite*, par Mgr Blampignon, (appendice C, p. 202, Guérin, in-4, 1869), dit malheureusement que les manuscrits originaux des délibérations de l'Oratoire laissent en blanc la liste du Carême. — Mais l'affirmation du journaliste prétendant qu'on aurait imprimé le Carême précédent, n'est-elle pas une parole en l'air ?

dicteurs, prenant à la lettre l'invitation de regarder de près les *sermons* pour contrôler ou contester l'infidélité des copistes ? Voici, en effet, de quelle façon nette s'était exprimé le critique du *Journal des Savants*, dans un article, communiqué peut-être par l'orateur même :

On voit aisément qu'on a voulu donner ici un recueil des Sermons du P. Massillon. Mais on voit aussi que ce sont des copies très-infidèles, où les preuves sont tronquées et presque toujours confondues, les mouvemens défigurez, l'ordre assez souvent renversé, le style tout de la façon du Copiste : où il y a des propositions peu exactes et mal prises, des pages entières ajoutées et omises, & plusieurs Sermons qui ne sont pas de lui ; en un mot où tout est si indigeste et si defectueux, *que l'Auteur ne s'y reconnoît point* ; qu'il les désavoue hautement, & qu'on s'est cru obligé d'en donner ici un desaveu solennel au public.

Quelques autres célèbres prédicateurs & entre autres un Abbé de condition, ont trouvé dans ce Recueil quelques uns de leurs Sermons, mais ils les y ont trouvez à peu près dans le mesme état que le Pere Massillon y a trouvé les siens. Il est aisé de deviner pourquoi le Libraire a choisi le Pere Massillon pour lui attribuer cet Ouvrage. Il vouloit par là en assurer le débit ; persuadé que le Public acheteroit avec empressement ce qu'il supposeroit avoir entendu avec plaisir. Mais le nom d'un homme aussi fameux que le Pere Massillon n'a pas empêché une partie des lecteurs d'examiner ce qu'ils lisoient. Le Pere Massillon exhorte ici les autres à faire la même chose, & à reconnaître qu'il y a une difference infinie entre les sermons qu'il a prononcez, & ceux qu'on lit dans ce Recueil.

Que la différence ait été ou non aussi tranchée qu'on l'affirmait, les acheteurs ne s'en découragèrent sans doute pas et l'impression de Trévoux semble avoir eu du succès. A en juger par le début de ce compte rendu et par la désignation du titre : *Sermon sur les Évangiles de Carême et sur divers sujets de Morale*<sup>1</sup>, l'édition dont parle le *Journal des Savants* diffère de celle que j'ai décrite plus haut et serait anonyme. Est-elle antérieure ou plus récente ? Elle ne fut point en tout cas la dernière, car celle de 1709,

---

1. A Trevoux chez E. Ganeau, in-12, 4 vol.

en cinq volumes, analysée par du Pin<sup>1</sup>, fut certainement suivie d'une autre au moins. J'ai sous les yeux le premier volume d'une édition parue en 1715, sans nom d'auteur<sup>2</sup>, et qui est cependant la reproduction de l'ancien premier volume paru en 1706, sous le nom de Massillon. Elle est en six volumes et parle dans la préface, non seulement de « l'édition en cinq volumes (celle de 1708 apparemment) faite il y a quelques années », mais de « plusieurs éditions que les libraires des principales Villes du Royaume furent obligez de faire pour satisfaire à la curiosité du Public ».

Migne, au tome XLV des *Orateurs sacrés*, à propos de Poncet de la Rivière<sup>3</sup>, (cet « abbé de condition » qui, selon le *Journal des Savants*, reconnut aussi ses sermons dans le recueil de 1706<sup>4</sup>), parle d'une édition de 1740, dont il donne de larges et intéressants fragments, montrant le genre des préfaces de ces « spéculations commerciales ». La nouvelle édition est donnée dans l'Avis du Libraire comme augmentée de huit pièces considérables, et constate le succès des précédentes « reçues si favorablement qu'elles ont été aussitôt enlevées ». Je n'ai pas vu cependant cette édition, qui attesterait en effet, par sa

1. Cf. p. 35.

2. Elle porte pour titre: *Sermons sur les Evangiles du Carême et sur divers sujets de morale avec trois Panégyriques et huit oraisons funebres. Nouvelle édition corrigée et augmentée de plusieurs sermons. A Trevoux, chez Etienne Ganeau, Libraire de Paris et Directeur de l'Imprimerie de S. A. S. Monseigneur Prince Souverain des Dombes. M.DCCXV.*

3. Michel Poncet de la Rivière, qu'il ne faut pas confondre avec Mathias Poncet de la Rivière, évêque de Troyes, son neveu, était né en 1672 et fut vicaire général de son oncle Michel Poncet de la Rivière, à Uzès. Il fut désigné pour le siège d'Angers le 10 avril 1706.

4. Nous verrons plus bas que Bretonneau lui-même était frustré dans cette édition de trois de ses sermons attribués à Massillon. Son éditeur, le P. Berruyer, les revendiqua.

\* V. p. 121, note e, quelques mots sur les quatre évêques de ce même nom.

date de 1740, une vogue bien durable de cette publication clandestine <sup>1</sup>.

Le compagnon d'infortune de Massillon, publié lui aussi contre son gré, Poncet de la Rivière, revendiqua ses Sermons noyés dans la publication clandestine de Trévoux. La liste en est donnée par Migne au tome XLV des *Orateurs sacrés* <sup>2</sup>. Ils sont au nombre de vingt, sauvés ainsi de l'oubli par l'éditeur qui, de bonne foi ou non, avait fait prendre pour du Massillon des discours qui ne déparent point sa collection. Le sermon *sur l'Amour de Dieu*, le 6<sup>me</sup> du troisième volume de Trévoux, dans l'édition de 1740 <sup>3</sup>, le 10<sup>me</sup> de ce même volume en 1706, était placé au lundi de Pâques et donné comme avant-dernier sermon du carême que clôture un sermon *sur la Rechute*, appartenant réellement à Massillon. Le début de ce discours peut servir de type de la manière de notre orateur. Le texte était celui de saint Luc : *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis dum loqueretur in via.* (Luc, xxiv, 32) :

L'impression que fit Jésus-Christ dans l'entretien qu'il eut avec ses disciples après sa résurrection par lequel il enflamma leur cœur de son amour, c'est l'impression que j'ai taché de faire dans vous, chrétienne compagnie; et pour la graver plus avant, j'ai pris aujourd'hui le sujet important de l'amour de Dieu, qui doit enflammer votre cœur comme le fut celui des disciples d'Emmaüs : amour de Dieu avec lequel je dois vous donner la paix et qui étant une fois bien avant dans vos cœurs, y fera fructifier toutes les vérités du christianisme. Comme dans cet amour est renfermée toute la plénitude de la loi, j'ai cru que, pour vous porter à accomplir cette loi, que je vous ai tant de fois annoncée, je ne pouvais mieux faire que de conclure par l'explication de cet amour de Dieu : conclusion qui finira tous les

---

1. Il ne faut se fier qu'à bon escient à l'exactitude des préfaces de Migne, car deux pages plus haut, col. 805, il parle de 5 vol. in-12, parus à Trévoux chez Etienne Ganeau, en 1704 et années suivantes. C'est au moins prématuré pour le cinquième tome, car il est certain par l'Avis de l'édition de 1706, qu'il n'y eut d'abord que quatre volumes, et cela probablement jusqu'à l'édition de 1708.

2. Migne, l. c. Col. 805.

3. *Ibid*, col. 805.

discours que j'ai eu l'honneur de vous faire, et que vous avez semblé approuver par le concours et l'assiduité exacte dont vous m'avez honoré.

C'était formellement le discours final d'un carême ; le discours qui vient ensuite *sur la Rechute*, pour le mardi de Pâques aurait pu trahir le caractère composite de la collection, mais ni les libraires ni les acheteurs n'y regardaient à ce point. On leur donnait du « Massillon », on leur en eût fait, au besoin, comme jadis du « Saint-Evremond<sup>1</sup> », et le public, par son empressement à enlever les éditions, témoignait qu'il était content. Du reste Poncet de la Rivière était lui-même en faveur alors. Il allait prêcher à la cour l'avent de 1707, puis bientôt le carême de 1715.

Ainsi ces réclamations n'ébranlaient guère les contemporains. Mais depuis, bon nombre de critiques ont pris au sérieux les protestations des auteurs au point de refuser tout crédit aux œuvres « protestées » de la sorte par les orateurs mis en cause. Lorsque parut en 1708 une réédition des sermons de Massillon, à Trévoux, tellement la première avait eu sans doute un débit rapide, du Pin, dans sa *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques du dix-huitième siècle*, lui accorda les honneurs d'un compte rendu. Il s'y montre singulièrement sceptique sur la sincérité des désaveux de ce genre, et il écrit, avec une malice un peu lourde :

Les Prédicateurs ont autant de chagrin que l'on donne au Public leurs Sermons de leur vivant, que les autres Auteurs ont de joie de

---

1. « Dès l'année 1668, écrit des Maizeaux dans sa *Vie de Saint-Evremond*, on avoit imprimé à Paris quelques ouvrages de Mr de Saint-Evremond, mais si pleins de fautes, qu'il avoit de la peine à s'y reconnoître. — On voit que ces mots sont la « formule reçue », et que les prédicateurs n'étaient pas seuls exploités par les « Libraires ». — Ils furent néanmoins si bien reçus du Public, que le Sieur Barbin, qui les avoit imprimés, employa toute sorte de moyens pour en avoir davantage... Un homme de Lettres se trouvant un jour chez un Auteur qui écrivoit assez poliment, Barbin y arriva et s'adressant à cet Auteur : Hé, Monsieur, lui dit-il, je vous prie, faites-moi du Saint-Evremond, je vous donnerai trente pistoles ; vous m'en avez déjà bien fait dont j'ai été content. » *Œuvres de Mr de Saint-Evremond*, 4<sup>e</sup> éd. Amsterdam, 1726, p. 269.

voir paroître leurs ouvrages. Il n'est pas difficile de concevoir les raisons de cette peine. Les Prédicateurs mediocres qui imposent par le débit, doivent s'attendre que l'impression de leurs Sermons les fera connoître tels qu'ils sont, & diminuëra beaucoup la réputation du Prédicateur. Les plus excellens Prédicateurs dont les Sermons seront autant admirez sur le papier que lorsqu'ils les debitent eux-mêmes dans les Chaires, ont tout lieu de craindre que la facilité que l'on aura de les lire en son particulier ne rende leur auditoire moins nombreux. Après tout il est désagréable qu'en montant en Chaire on sçache ce que vous allez dire, & que l'on puisse lire vôtre sermon en même tems que vous le recitez. *Un Prédicateur prêche ordinairement tous les ans les mêmes Sermons ou il y change peu.* Il en peut avoir un petit nombre de tout neufs, mais il est impossible qu'il en fournisse toujours de nouveaux. Il arrive encore que ces Sermons étant imprimés à l'insçu de celui qui les a composez, sur des copies infideles faites par des copistes qui les écrivent en les écoutant sont imparfaits & pleins d'obmissions, d'additions et de fautes. Les Prédicateurs à qui ces Editions déplaisent *les désavouent, sans néanmoins détromper le public en donnant eux-mêmes leurs Sermons comme ils les ont composez & recitez* <sup>1</sup>...

Il est certain qu'on attendit jusqu'en 1745 à publier les œuvres de Massillon (mort en 1742) et que Bourdaloue mourut aussi sans avoir édité ses sermons. Ils n'auraient peut-être pas été un démenti si radical aux éditions de 1692, si l'on en juge par la comparaison des sujets communs aux deux publications. Dans son article d'une franchise rude, du Pin paraît avoir rencontré juste. Tout en désirant croire sur parole la réclamation officielle du *Journal des Savants*, on ne peut guère ajouter une foi aveugle à ces déclarations nécessaires.

Rien ne contribue autant à les ébranler que la ressemblance plus que fortuite entre les sermons édités par Bretonneau, et ceux de ces éditions, déclarées créées de toutes pièces. Quant au fond du moins, il est aisé de reconnaître les mêmes discours. Mais le désir de ne pas se voir imprimés avec le laisser-aller que des remanie-

---

1. *Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques du dix-huitième siècle.* 1<sup>re</sup> partie, t. I. Paris, Pralart, rue S. Jacques, 1711, pp. 395-396.



ments attentifs auraient fait disparaître, dictait aux orateurs sacrés ces déclarations formelles. Pour renier ainsi leurs œuvres prématurément livrées à l'impression, ils avaient la partie belle, grâce au mélange de discours peu authentiques, ajoutés aux recueils publiés sous leur nom. Les éditions clandestines se discréditaient par ces fausses attributions. C'est ainsi que du Pin, maintenant dans son article la valeur de l'édition réprouvée de Massillon, est amené à faire la part du feu dans les sermons attribués à cet orateur :

Il y en a eu l'année 1706, une édition en quatre volumes in-douze, qui a bien-tôt été enlevée. En voici une de cinq, augmentée de plusieurs Sermons. Le P. Massillon les a desavouéz; néanmoins ceux qui l'ont entendu prêcher avant ou après l'Impression de ces Sermons en ont reconnu plusieurs, *quoiqu'il y en ait quelques uns qui ne sont pas de lui*<sup>1</sup>.

Cet aveu formel confirme les revendications de Poncet de la Rivière et prouve qu'il ne faut pas se fier absolument aux attributions imprimées des recueils clandestins, comme pour les copies manuscrites. Mais la portée de l'affirmation de du Pin n'en est pas diminuée, quand il déclare avec assurance et d'après des témoins, que les négations du P. Massillon ne sont pas à prendre à la lettre.

Mais Massillon n'était pas seul à faire le procès des éditions subreptices. Dès l'année 1696, publiant dans un magnifique volume in-quarto, chez Anisson, alors directeur de l'imprimerie royale, deux tomes de *Panegyriques et autres sermons*, Fléchier écrivait dans sa préface :

J'ay long-temps hésité, si je donneroie au Public ces Panegyriques et je ne m'y suis enfin déterminé, qu'après en avoir vû courir quelques

---

1. Du Pin, *ibid.*, p. 396. — Les mots : qui l'ont entendu prêcher avant et après, indiquent que les auditeurs du carême de Saint-Paul, en 1706, devaient avoir été peu ébranlés par l'article du *Journal des Savants*. Cf. plus haut, p. 29.

éditions sous mon Nom, où je n'avois nulle part, où je voyois des sujets, que je n'avois jamais traitez ; et où je ne trouvois de moy, que quelques endroits peu fidèles, et peu corrects, que les copistes prennent à la hâte, et presque au hazard dans les Sermons, quand on les prononce. J'ay veü avec quelque peine la liberté que l'on se donne de disposer des ouvrages d'autrui ; et la honte de voir mes Sermons ainsy défigurez, m'a donné la foiblesse ou le courage de les publier tels qu'ils sont <sup>1</sup>.

Nous avons déjà rencontré dans Biroat ces gémissements sur le peu de respect des imprimeurs pour la propriété littéraire et aussi cette conséquence, tirée par tous les auteurs pillés, contraints, disent-ils, à donner ce qu'on leur arrache. Ce fut celle du P. La Rue, dans une introduction assez retentissante à l'édition qu'il donna en 1719 de ses sermons, officiellement édités chez Rigaud. Un motif qui n'a pas peu servi « à l'engager à cette entreprise », est de s'être vu exploité par une publication clandestine. Il en fait complaisamment l'histoire dans sa préface :

Je n'ai pu, dit-il, être indifférent à la manière dont ils (les sermons) furent defigurez, il y a environ treize ans, par un mauvais recueil qui en fut fait à Trevoux, et qui s'est multiplié depuis en plusieurs autres éditions sur la foi des copistes ignorants et infidèles <sup>2</sup>.

L'édition visée ici par La Rue est en effet de 1706. Elle avait pour titre *Recueil de Sermons sur les Evangiles du Carême et sur divers sujets* <sup>3</sup>, et elle eut probablement, comme les sermons de Bourdaloue édités chez Foppens en 1692 ou le Massillon de 1706, 1708 et 1715, de multiples éditions. La contrefaçon battait alors son plein et il se fit une sorte de ligue contre « les libraires qui se mettaient sur le pied de trafiquer à leur profit de la

1. *Panegyriques et autres Sermons préchez par Messire Esprit Flechier, evesque de Nismes, cy-devant aumônier ordinaire de Madame la Dauphine*. Paris, Anisson, 1696, in-4. Préface.

2. Migne, t. xxviii, p. 201.

3. V. sur ces éditions les détails donnés par le P. Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. vii, col. 300, n° 36.

réputation des prédicateurs ». La Rue nous apprend qu'il fit campagne avec les principaux intéressés :

J'obtins comme eux, dit-il, un privilège spécial, qui défendit le débit et même l'entrée du royaume à toute autre édition qu'à celle qui se ferait de notre consentement.

Le privilège fut obtenu en 1707, et La Rue relève, à l'éloge de sa modestie, « le peu d'empressement » qu'il a « marqué depuis douze ans à s'en servir. » Il conclut, comme tant d'autres :

La fausse édition m'ayant fait une nécessité d'être livré à la lecture et à la censure du public, on ne doit pas trouver mauvais que j'aime mieux m'y livrer tel que je suis, que de m'y voir produit sous une figure étrangère, digne de pitié et de mépris <sup>1</sup>.

Au numéro V du *Journal des Savants* de 1706, le lundi 1<sup>er</sup> février, on lisait ce compte rendu :

*Sermons sur les Évangiles du Carême.* Par le R. P. ... Deux Tomes in-12. A Trevoux chez Etienne Ganneau 1706. Premier Volume, pagg. 506. Second Vol. pagg. 565.

Voici une nouvelle entreprise des Copistes & de quelques Libraires qui ont trouvé moyen de trafiquer à leur profit de la reputation des Predicateurs, par des Recueils infidelles de leurs Sermons.

Il a déjà paru quatre Tomes de Sermons, attribuez au Pere Massillon fameux Predicateur de la Congregation de l'Oratoire. En voici deux nouveaux attribuez au Pere de la Rue Jesuite. Ils renferment, à ce que l'on pretend, un Carême de sa façon. On en prepare encore deux autres Tomes sur les Mysteres & sur les Fêtes, & l'on menace le Public d'une inondation de pareils Ouvrages des plus celebres Orateurs.

On a vû dans le dernier Journal p. 99 le desaveu des quatre Tomes qui regardent le Pere Massillon. Tout defectueux qu'ils sont, ce n'est, pour ainsi dire, que le coup d'essay de l'ignorance des Copistes, & de l'audace des Libraires. En voici le chef-d'œuvre dans ce nouveau recueil.

Il est étonnant que l'on puisse parvenir à renverser tellement l'ordre naturel des pensées, à *tronquer & confondre les preuves*, à *corrompre le style par des tours froids et grossiers*, par des *expressions puériles & rampantes*, à dégrader enfin si absolument

---

1. Migne, *ibid* , col. 201.

un discours ; qu'il vienne à paroître ridicule & à faire pitié, à ceux qui n'ont pu l'entendre sans en être édifiés et touchés.

C'est ce qui arrive dans ces Recueils, & surtout dans celui-ci. Le Public est trop éclairé pour imputer aux Auteurs prétendus, des Ouvrages si éloignés de la qualité de ceux qui sont sortis de leur bouche ; & le jugement qu'il fera de ces fades Editions les vengera de l'injure qu'on leur fait, & même à toute la Nation, lorsque l'on debite aux Etrangers, comme des modeles d'Eloquence qui ont mérité l'attention de Paris & de la Cour, des productions informes & monstrueuses, qui ne méritent que le mépris des gens de bon sens, et l'indignation des personnes de piété.

Le seul fruit que ce desordre peut produire, c'est qu'il portera les Auteurs à donner plutôt au Public leurs véritables Sermons <sup>1</sup>.

Le directeur du *Journal des Savants* n'avait pas eu sans doute le souci de rédiger lui-même cette protestation, à moins de prétendre que la ressemblance de cet article avec certaines phrases (soulignées par moi) de la préface de l'édition de 1719, tient à ce que le P. La Rue, pour rédiger cette préface, avait relu cet ancien compte rendu du *Journal des Savants*. Plus probablement l'orateur avait très directement « inspiré », en 1706, le désaveu dont les expressions lui reviennent si naturellement sous la plume. Est-ce par une coïncidence fortuite qu'on lit dans cette préface :

La plupart des desseins sont mal exposés, les preuves tronquées et confondues, le style partout corrompu par des tours froids et grossiers, par des expressions puériles et rampantes.

Il n'est pas jusqu'aux mots « quelques libraires qui... trafiquent à leur profit de la réputation des prédicateurs », qui ne se retrouvent dans les deux morceaux. Mais l'insistance de l'article du *Journal* à solidariser la cause de La Rue avec celle de Massillon suffirait presque à indiquer la main de l'auteur dans l'article écrit en sa faveur.

Qu'il soit ou non dû à la même plume, ce double procès fait aux éditions clandestines démontre à merveille et avec

---

1. Ed. d'Amsterdam, pp. 123-124.

une vigueur convaincue, les divers inconvénients de ces sortes de publications. Plus tard, il faudra discuter en détail ces griefs, même pour en rabattre, ou pour faire mieux connaître le sentiment des orateurs sur la façon dont leurs sermons étaient livrés au public. Mais avant de voir comment les auteurs qui imprimaient leurs discours, ou les éditeurs officiellement chargés des publications, entendaient leur rôle, il est bon de contrôler sommairement les affirmations un peu intéressées de Fléchier, La Rue et Bourdaloue, contestant aux copistes toute espèce de fidélité.

L'accusation est grave, et si nous voulons faire fond sur les copies, mises en cause avec les éditions clandestines qui en proviennent, il est important de la regarder de près. Les scribes qui faisaient métier de recueillir et de répandre les sermons des orateurs sont donc formellement taxés d'infidélité. Qu'en est-il au vrai, et faut-il croire qu'ils aient prêté aux prédicateurs une foule de phrases que ceux-ci n'auraient jamais dites, et de leur pure invention ? Nous avons vu la préface de Fléchier l'insinuer clairement. La Rue est au moins aussi dur dans son réquisitoire contre l'édition de ses sermons donnée à Trévoux ; ses reproches retomberaient surtout sur les copistes :

On ne peut dire en effet, écrit-il, de combien d'ignorances, d'absurdités, de sentiments téméraires, et même erronés, cette édition est remplie. La plupart des desseins sont mal exposés, les preuves tronquées, etc... A peine y a-t-il quatre ou cinq discours où je puisse me reconnaître sans rougir. Il y en a même douze entiers où je n'ai pas la moindre part, non pas même dans le dessein <sup>1</sup>.

De ces sermons attribués à tort, La Rue a donné la liste en tête de son édition de 1719, et Migne aurait bien dû la reproduire. C'est du reste un fait facile à constater que cette introduction dans les recueils, de sermons appartenant à des auteurs différents, et mis cependant sous le nom plus en vogue d'un orateur unique. Les

---

1. *Ibid.*, p. 201.

libraires avides de succès n'y regardaient guère, et même agissant de bonne foi, ils pouvaient difficilement n'être pas trompés par les attributions des copistes, souvent jetées au hasard. D'ordinaire ils faisaient de leur mieux <sup>1</sup>, ayant tout intérêt à ne point donner prise à des réclamations d'auteurs, qui pouvaient décrier leurs recueils furtifs. Dans la préface d'un *Recueil de Sermons choisis sur différents sujets*, imprimé à Paris, en 1714, sans aucune indication d'auteur, le libraire Pierre Witte <sup>2</sup> publie six sermons de Fénelon. Il semble que les éditions de sermons pour lesquelles il a pris en 1707 le privilège de quatre ans, alors périmé, qui termine son recueil, sont faites sur de pures copies :

A l'égard des six Sermons qui composent ce premier Recueil, dit-il, il auroit été seulement à souhaiter qu'on eût pû y insérer un plus grand nombre du même Auteur. Les recueils qui pourront suivre celui-cy, ne seront point imprimez qu'avec l'agrément des Auteurs, & que sur des copies qui viennent de la première main.

Ce fragment de l'*Avis au lecteur* est d'autant plus curieux, qu'on en peut inférer que, pour ce premier recueil, l'agrément de Fénelon avait peut-être été obtenu. En ce cas il serait une édition *princeps* et authentique des six sermons qu'il renferme et dont le manuscrit a été soumis à la revision du censeur plusieurs années auparavant. La lettre de celui-ci, nommé Raguet, est du 12 février 1706.

A supposer qu'on passât condamnation sur les fausses attributions, sauf les précautions à prendre pour s'assurer par ailleurs de l'authenticité des sermons manuscrits ou

1. Ce n'est qu'à défaut des éditions authentiques que Foppens et les autres imprimeurs étrangers se rabattaient sur les copies. Aussi dès l'an 1696, on trouve les *Panegyriques et autres Sermons prêchez par Messire Esprit Fléchier*... Sur l'imprimé à Paris, à Bruxelles, chez François Foppens MDCXCVI, reproduction en 2 vol. in-12 de l'in-quarto, édité par Fléchier chez Anisson.

2. A Paris, chez Pierre Witte, au bas de la rue Saint Jacques, vis à vis de la rue de la Parcheminerie, à l'Ange Gardien. MDCXIV. V. note f, p. 122.



furtivement édités, il reste sur la créance méritée ou non par les copistes, une question plus délicate et de solution très complexe. Fléchier les taxe d'inexactitude dans leurs transcriptions. Il déclare n'avoir reconnu de lui que « quelques endroits peu fidèles et peu corrects que les copistes prennent au hasard » ; de son côté La Rue, bien que, dans sa sortie vigoureuse contre l'édition incriminée, il admette du moins quatre ou cinq discours (aveu significatif) où il se soit pu « reconnaître sans rougir », est très sévère sur les « corruptions » d'un style partout modifié par les scribes,

de qui vient tout le mal.

Par bonheur, Fléchier lui-même, auteur de l'accusation la plus formelle, va nous aider à la discuter. De ses *Panegyriques*, qu'il s'est déclaré contraint d'éditer lui-même pour se défendre contre les éditions inexactes dues aux copistes, maint exemplaire manuscrit se rencontre dans les recueils du temps. Plusieurs sont antérieurs à sa nomination à l'évêché de Lavaur et il est appelé encore M. l'abbé Fléchier : d'autres ont été transcrits après son élévation au siège de Nîmes, mais probablement sur des copies plus anciennes, avec les titres portés par l'orateur au temps où il avait prêché le panégyrique en question. On y lit, par exemple, comme dans le manuscrit de Grenoble : *Pour la conversion de saint Paul, prononcé en l'Eglise de saint Paul, par M. Flechier alors abbé de Saint Seuerin, depuis Euesque de Nismes*. Or l'intérêt de certaines de ces copies, c'est que plusieurs se contrôlent mutuellement. Même avec leurs divergences qui accusent des provenances diverses, elles offrent en somme un texte suffisamment sûr pour que l'on se sente en présence de transcriptions authentiques, antérieures à l'édition *princeps*, donnée par Fléchier comme une protestation contre les publications désavouées par lui, lesquelles n'avaient pas d'autre source. Je me contenterai donc de placer en regard les exemples tirés des manuscrits et les

passages correspondants extraits de l'édition authentique. De préférence je choisis des endroits autorisés, pour ainsi dire, par une double transcription, plaçant en note les variantes qui se rencontrent dans le manuscrit parallèle à celui que je publie. On verra si les copies recueillies « au hasard », dit Fléchier, et si peu fidèles, à l'en croire, s'écartent tellement du texte que lui-même nous garantit.

Or, les divergences proviennent surtout, sinon uniquement, des retouches que, très légitimement et non sans goût, l'auteur a faites à son œuvre. Celle-ci, dans les transcriptions incriminées, ressemble assez aux panégyriques revus et corrigés par l'auteur pour faire conclure que les copistes n'inventaient rien, mais se sont bornés à « sténographier » de leur mieux ce qu'ils entendirent.

Seul le travail de polissage et de lime, postérieur au sermon prononcé, paraît faire la différence à peu près constante entre les leçons dues au copiste et l'édition officielle.

Lisons par exemple, sous ses deux formes, le *Panégyrique de saint Louis*, dans son exorde transcrit sur le manuscrit de Grenoble, comparé avec celui de l'édition *princeps* de 1696. Je signalerai au bas des pages les légères et rares divergences qui distinguent le manuscrit de Grenoble de la copie parallèle qu'on trouve au quatrième volume de la collection Phelipeaux. Si celle-ci ne porte aucune attribution, la rédaction de Grenoble offre pour titre « prononcé en l'Eglise Saint-Louis dans l'Isle par M. Fléchier », ce que ne dément nullement l'édition authentique ; celle-ci nous fournit en plus la date « dans l'Isle de Notre-Dame à Paris, le 25 août 1681. »

Pour le texte imprimé je me borne à reproduire celui de Migne (*Orateurs sacrés*<sup>1</sup>) :

---

1. Le *Panégyrique de saint Louis* est à la page 196 de l'édition *princeps* in-4 de 1696. J'aurais pu le citer d'après celle-ci et avec l'orthographe que donna Fléchier, ce qui n'aurait pu qu'accentuer les ressemblances déjà frappantes des copies, avec les retouches que ne manqua pas de faire l'orateur, quand il se mit en état de paraître devant la postérité. V. note g, p. 122.

*Manuscrit de Grenoble.*

Quand le cœur des Rois est entre <sup>1</sup> leurs propres mains, et que Dieu par un secret jugement de sa prouidence ou de sa justice <sup>2</sup> les abandonne à eux-mêmes, hélas, c'est alors qu'enyrurés de leur grandeur et éblouis de <sup>3</sup> leur fortune, ils s'oublient de celui qui les a faits grands; c'est alors qu'ils n'ont point d'autre règle de leur volonté que leur volonté mesme, qu'ils croient que tout ce qui leur plaist leur est permis, et que tout ce qui les flatte est deu à leur condition; c'est alors qu'ils se font une loi de satisfaire leurs passions, et de jouir de tout ce qui peut contribuer à leurs delices, et tout cela d'autant plus volontiers que la facilité qu'ils ont de faire tout ce qui leur plaist et de jouir de tout ce qui les charme est entretenue de l'impunité et soutenue par les applaudissemens qu'ils reçoivent de toutes parts.

Quand le cœur des Rois est entre les mains des autres hommes, tout contribue à les corrompre ou <sup>4</sup> à les tromper. Ils ne reçoivent plus <sup>5</sup> que des flatteries dans leurs conuersa-

FLÉCHIER, MIGNÉ, t. XXIII,  
col. 728.

Lorsque le cœur des rois est dans leurs mains, et que Dieu par un secret jugement de sa providence ou de sa justice, les abandonne à eux-mêmes, hélas! enivrés de leur propre grandeur, ils oublient celui qui les a faits grands; ils n'ont d'autre loi ni d'autre règle de leur volonté que leur volonté même. Tout ce qui flatte leur désir, leur paroît permis; l'orgueil de la vie, les pompes du monde, les plaisirs des sens occupent toutes leurs pensées, et il est difficile qu'ils ne tombent pas dans les dèrèglemens ordinaires et inévitables à une condition éclatante, mais dangereuse, où les passions sont continuellement excitées par les objets et entretenues par les occasions, et où le penchant au péché est fortifié par la facilité de le commettre, et par l'impunité, quand on l'a commis.

Lorsque le cœur des rois est dans les mains des hommes, hélas! tout conspire, ce semble, à les pervertir. La flatterie les corrompt, la politique les trompe, le mauvais conseil les préoccupe,

---

1. P. (Je désigne ainsi le manuscrit Phelipeaux)... est *en* leurs propres mains...

2. P. ...secret jugement de sa justice, les abandonne...

3. P. ...éblouis de *l'esclat* de leur fortune...

4. P. ...à les corrompre *et* à les tromper...

5. P. ...ils ne reçoivent que des flatteries...

*Manuscrit de Grenoble.*

MIGNE, t. XXXIII, col. 728.

tions, des applaudissemens dans leurs entreprises et mesmes dans leurs vices. Ils n'ont que des <sup>1</sup> mauvais conseils, des corrections lasches et condescendantes. On irrite leur ambition par les louanges qu'on leur donne : on excite leur avarice par des droits pretendus ; on nourrit leurs passions par des pretextes supposez ; on leur cache la vérité de peur qu'elle <sup>2</sup> leur paroisse comme elle est, on met un voile sur leurs vices de peur qu'ils ne leur déplaisent, et on leur deguise les vertus afin de leur faire croire qu'ils les pratiquent en suivant leur humeur, leur amour-propre, leur <sup>3</sup> caprice. En un mot tout ce qu'on leur dit n'est que pour flatter leur vanité, entretenir leur ambition, exciter leurs passions et dresser <sup>4</sup> des pieges à leur innocence.

Mais quand le coeur des Rois est entre les mains de Dieu, il les forme sur le modele de sa justice, de sa sagesse et de sa sainteté. Il leur fait craindre ses diuins jugemens pour regner en eux et par eux <sup>5</sup> sur les esprits des hommes. *Cor regis in manu Dei.*

le mauvais exemple les entraîne, la diversité des affaires les dissipe. On surprend leur crédulité par des apparences de bonne foi, on réveille leur ambition par des intérêts supposés, on nourrit leurs défauts par des complaisances affectées, on prend des tours ingénieux pour donner du relief à certains accommodemens de vertu qui n'ont rien de grand ni de solide, on a des voiles toujours prêts à jeter sur la vérité de peur qu'elle ne leur plaise trop ou qu'elle ne leur déplaise. Enfin tout ce qu'ils voient, tout ce qu'ils entendent, c'est autant d'amusements donnés à leur vanité, ou de pièges qu'on tend à leur innocence.

Mais lorsque le cœur des rois est dans les mains de Dieu et que, par sa miséricorde, il les tourne à sa religion et à sa justice en leur donnant des inclinations bonnes et bienfaisantes, il s'en sert comme d'un noble et glorieux instrument pour faire admirer sa puissance, pour faire craindre ses jugemens, pour faire observer sa sainte loi, pour

1. P. ...Ils n'ont que de mauvais conseils...

2. P. ...de peur qu'elle ne leur paroisse...

3. P. ...leur amour-propre et leur caprice...

4. P. ...et pour dresser des pièges...

5. P. ...pour régner en eux et sur les esprits des hommes...

*Manuscrit de Grenoble.*

MIGNE, t. XXXIII, col. 728.

Tel fut le grand St Louïs, qu'il preuint dès le premier usage de sa raison des bénédiction des douceurs <sup>1</sup> par lesquelles il semble vouloir se haster de posséder <sup>2</sup> les ames d'élite, sur lesquelles il a des desseins extraordinaires. Il jetta dans son âme toutes les semences des vertus chretiennes, il le soutint dans les trauaux de la guerre, il le conserua dans la paix et le couronna dans les tribulations <sup>3</sup>.

Si j'avois à faire l'éloge d'un Prince de la terre, j'aurois recours à l'art qui enseigne à louer de bonne grace, mais aiant à parler d'un Roy tout dégagé du monde et tout plein de l'esprit de Dieu, je n'ay besqin que du secours de ce mesme esprit <sup>4</sup> que j'invoque

répandre ses miséricordes, pour représenter sa sainteté et pour régner par eux sur l'esprit et sur le cœur des autres hommes.

Tel fut le grand saint Louis dont l'Eglise célèbre aujourd'hui la mémoire. Dieu le prévint de ces bénédiction de douceur par lesquelles il se hâte, pour ainsi dire, d'entrer en possession de ses élus. Il lui donna un de ces naturels heureux qui sont faits pour la vertu et qui semblent être la vertu même. Il permit qu'une sainte éducation fit fructifier dès son enfance, ces premières semences de piété qu'il avait versées dans son âme ; et soit qu'il régnât dans une glorieuse paix, soit qu'il entreprît de grandes guerres, soit qu'il souffrît de grandes tribulations, Dieu le sanctifia dans sa gloire, Dieu le soutint dans ses travaux, Dieu le couronna dans sa patience.

Si je n'avais, messieurs, qu'à vous parler de la grandeur d'un roi, je me servirais des règles de cet art ambitieux qui apprend aux hommes à louer des hommes, mais dans l'engagement où je suis de vous parler des grandeurs d'un saint, je ne dois tirer ce que

1. P. donne la leçon que j'ai adoptée. Le manuscrit de Grenoble porte, par erreur, sans doute : *des douceurs sur lesquelles...*

2. P. ....il semble vouloir se laisser posséder par des ames d'élite... C'est apparemment une modification essayée par le copiste qui n'aura pu déchiffrer le mot *se haster*.

3. P. ....dans ses tribulations.

4. P. ....du secours du Saint-Esprit que j'invoque...

*Manuscrit de Grenoble.*

par l'entremise de Marie, en lui disant avec l'ange : AVE.

MIGNE, t. XXXIII, col. 728.

je dis que du sein de la vérité et des lumières de l'Esprit divin que j'invoque par l'intercession de la Vierge. *Ave Maria.*

Il est bon de confirmer la valeur des copies à l'égard des discours que leur auteur a publiés lui-même précisément pour s'inscrire en faux contre la témérité et l'audace des éditions dépendant des seuls copistes. On verra donc, en séries parallèles, quelques autres passages des *Panegyriques* de Fléchier. Nous venons de lire un extrait contrôlé par deux manuscrits que distinguent de minimes divergences. Voici un autre passage tiré du seul manuscrit de Grenoble :

*Du manuscrit de Grenoble* (N° 19, p. 201). — *Panegyrique de saint Ignace de Loyola*, fondateur de la Compagnie de Jésus. — Prononcé par M. Fléchier, Evêque de Nîmes.

*Fuit magnus secundum nomen suum, maximus per salutem electorum Dei, expugnavit insurgentes hostes ut consequeretur hæreditatem Israel.* (Eccles., cap. 4).

(MIGNE, t. XXIII, col. 783). — *Panegyrique de saint Ignace de Loyola*, prêché dans l'Eglise de Saint-Louis des pères jésuites, en présence de la Reine, le 21 (lisez 31) juillet 1679.

*Fuit magnus secundum nomen suum, maximus in salutem electorum Dei, expugnare insurgentes hostes.*

Il fut grand selon le nom qu'il portait, très grand pour le salut des élus de Dieu, capable de vaincre les ennemis qui s'élevaient contre lui. (Eccles., chap. XLVI).

Madame,

C'est la louange que donne l'Ecriture à ce sage et vaillant capitaine (p. 202) de qui le nom, figure de celui de Jésus-Christ, devoit être fatal à tous les ennemis de son peuple, qui suspendit le cours du soleil, afin de le rendre le spectateur et le témoin de sa victoire, qui vit tomber devant ses yeux les remparts de l'orgueilleuse Jéricho, et qui malgré toutes les puissances étrangères, conduisit le peuple de Dieu

Madame,

Ce sont les louanges que Dieu donne dans ses Ecritures à ce vaillant et sage capitaine qui fit tomber au bruit de ses fatales trompettes les murs de l'orgueilleuse Jéricho, qui suspendit le cours du soleil pour en faire le témoin et le spectateur de sa victoire et qui malgré les efforts de tant de puissances ennemies, conduisit Israël jusqu'à la possession de son héritage. Ce sont les louanges qu'appliquait autre-



*Manuscrit de Grenoble.*

dans la terre de promission. C'est la louange que j'applique aujourd'hui après un souverain pontife, à ce grand et illustre patriarche, qui dans ces derniers temps, brûla de charité pour Dieu, combattit ses ennemis, triompha de l'enfer et des démons, conduisit les élus dans le séjour de la gloire de l'héritage éternel et érigea une compagnie sous le nom de Jésus, pour porter l'Evangile sous les deux hémisphères, et dans toutes les extrémités du monde.

C'est de ce saint, Madame, que j'entreprends aujourd'hui le panégyrique. L'Espagne, sous le règne de vos pères l'a vu naître; la France où vous réglez, l'a élevé, le ciel où vous aspirez avec tant d'ardeur, le possède. C'est le même Esprit qui l'a sanctifié par sa charité et ses abaissements, qui sanctifie Votre Majesté par l'usage de ses richesses et de ses grandeurs. La gloire d'une auguste naissance, l'éclat d'une brillante couronne attirent moins sur Votre Majesté les yeux et la vénération des peuples, que ces pratiques édifiantes d'une piété solide. Elevée sur le trône et le plus souvent prosternée aux pieds des autels, où vous rendez à Dieu de grands hommages et ne donnez aux hommes que de grands exemples, la grandeur qui ne sert qu'à entretenir le faste et à donner la liberté aux passions, ne sert à Votre Majesté qu'à donner plus d'étendue aux

MIGNE, t. xxxiii, col. 783.

fois un souverain pontife à saint Ignace, qui brûla du désir d'étendre le règne de Jésus-Christ, qui triomphant du monde et de l'enfer, conduisit les élus dans la jouissance de leur salut éternel, et de qui les enfants, sous le nom et sous les auspices de Jésus-Christ, vont porter les lumières de la foi sous l'un et sous l'autre hémisphère.

C'est de ce saint, Madame, que j'entreprends aujourd'hui de faire l'éloge. L'Espagne, sous le règne de vos pères, le vit naître, la France où vous réglez, l'éleva, le ciel où vous aspirez le possède : et l'Esprit de Dieu qui le sanctifia par la pauvreté et l'humiliation, est le même qui vous sanctifie par la grandeur et par les richesses. La gloire d'une illustre naissance, l'éclat d'une brillante couronne, attirent moins sur Votre Majesté les yeux et la vénération des peuples que les pratiques édifiantes d'une piété constante et solide. Elevée sur le trône et presque toujours prosternée devant les autels, vous rendez à Jésus-Christ que vous adorez de grands hommages, et vous donnez aux hommes qui vous admirent de grands exemples. La grandeur qui ne sert d'ordinaire qu'à entretenir le faste et à donner plus de liberté aux passions, ne vous sert que

*Manuscrit de Grenoble.*

vertus et de crédit à l'Evangile dans les temples sacrés où vous habitez plus souvent que dans vos palais, toujours occupée à devenir la modeste et l'humble servante de Jésus-Christ. C'est donc avec confiance que j'entreprends l'éloge d'un saint qui fut autrefois un des plus fidèles sujets de vos ancêtres, et, ce que vous estimez davantage, un des plus zélés serviteurs de Dieu.

MIGNE, t. xxxiii, col. 783.

pour donner plus d'étendue à la vertu et plus de crédit à la religion. Les jours entiers suffisent à peine à la ferveur de vos oraisons ; et, toujours occupée du désir d'être humble et fidèle chrétienne, vous n'avez presque pas le temps de penser que vous êtes reine. Dans ces temples sacrés où vous habitez plus souvent que dans vos palais, quelles grâces n'attirez-vous pas sur vous ! Quelles prospérités n'attirez-vous pas sur tout ce royaume. Ces larmes que vous avez versées au pied des autels ont fait croître ces lauriers si frais, dont Dieu a couronné le roi, votre époux. Vous prépariez par vos prières, les victoires qu'il remportoit par sa valeur et par sa prudence ; et le ciel bénissant et ses desseins et vos soins au même temps, vous aviez à peine achevé de former vos vœux, qu'il vous obligeait à lui rendre vos actions de grâces.

On doit cette justice au copiste, qu'il n'a guère défiguré, comme s'en plaignait à tort l'orateur, le langage recueilli dans l'auditoire de la Maison professe. Le soin qu'a pris Fléchier d'éditer lui-même ce compliment à la reine, nous permet d'en juger. D'autres auditeurs officiels laissaient perdre ces particularités, que nous n'avons plus que par les scribes, mais sans point de comparaison possible avec les imprimés. Il est donc permis de rapporter ainsi un compliment, dû sans doute à Giroust et qui semble adressé à la reine-mère. C'est bien le même ton que celui de Fléchier. Il fait partie d'un sermon pour le jour de la Purification, ayant pour sujet *l'Obeïssance à la loi de Dieu*, sujet classique à ce jour-là. Il faut avouer que, si

l'apostrophe de Fléchier s'adresse certainement à la reine (Marie-Thérèse), on ne peut se prononcer avec la même assurance sur le morceau attribué à Giroust. Bon nombre des traits qu'on y trouve, communs du reste aux deux reines, sont cependant la désignation et presque la caractéristique d'Anne d'Autriche<sup>1</sup>.

S'il est de Giroust, qui est signalé dans la *Liste des Prédicateurs* dès 1664, il a pu être adressé à la reine-mère. Ne faut-il pas, toutefois, pour Giroust, qui ne parla jamais à la cour, renoncer, à cause du jour, qui est celui de l'ouverture du carême royal, à toute supposition concernant une des reines ? Peu importe d'ailleurs l'attribution de la personne : il m'a semblé surtout utile de citer, près du compliment de Fléchier, un autre assez semblable, indiquant les mœurs oratoires du temps et tiré lui aussi des recueils contemporains :

Et c'est ici que je ne puis dissimuler le grand exemple que je vois. Vous avez tous les jours devant vos yeux une personne illustre, qui semble détruire tout ce que je viens de dire de la vanité des grands. Je parle d'une princesse en qui l'on peut dire que tout est grand, que tout est rare, que tout est sublime, et sa naissance, et sa qualité, et sa vertu, et sa pénétration d'esprit et avec tout cela elle fait consister sa gloire à n'en avoir point. Loin de chercher des dispenses, dans les pratiques les plus communes, elle fait sa gloire de ne manquer à pas une, elle ne regarde pas sa grandeur comme une dispense qui l'élève au dessus de tous les autres, mais comme une plus grande étendue d'obligations, qui l'assujettissent aux lois et aux commandements de l'Eglise. Ainsi elle donne son cœur à Dieu, et son exemple à son prochain. Je n'en parlerois pas si librement devant elle, sachant qu'il n'y a rien qui lui coûte plus que de s'entendre louer, si je n'avois pas autant d'approbateurs que d'auditeurs, et si je ne craignois pas d'avoir manqué au devoir le plus essentiel de mon ministère et d'avoir oublié la preuve la plus convainquante de cette seconde partie, en oubliant de faire ressouvenir tout ce peuple des grands sacrifices qu'il voit faire tous les jours à cette grande princesse en son honneur et de sa qualité, pour l'animer par ce

---

1. Chérot, *La jeunesse de Louis XIV*, ch. 1, pp. 9 et 10. Desclée, in-8, pp. 194.

grand exemple, à ne pas faire difficulté de sacrifier des choses qui sont beaucoup moins considérables, à l'obéissance qu'il doit à Dieu. Achéons, chrétiens, et après avoir montré comme il faut obéir aux dépens de sa liberté, et de son honneur, montrons comme il faut obéir aux dépens de ses plus tendres inclinations. C'est ma troisième partie <sup>1</sup>.

Revenons à Fléchier : ce n'est pas sans dessein que dans son œuvre je choisis les passages plus caractéristiques des éloges du début ou de la fin des panégyriques. Prenons encore, du manuscrit de Grenoble, l'apostrophe finale du *Panégyrique de saint François-Xavier*, prêché en 1683 dans la même église des Jésuites, cinq années après celui de saint Ignace. Peut-être Bourdaloue entend-il l'un et l'autre morceau. Après le tableau des succès merveilleux de l'apôtre des Indes, l'orateur, suivant le copiste, s'écriait :

*Manuscrit de Grenoble*

Rougissez à la vue de ce spectacle, prédicateurs de l'Evangile, qui recueillez si peu de fruit de vos prédications, parce que, peut-être vous détruisez les vérités de la foi par vos exemples, et la force de la parole de Dieu par les trop grands attachements que vous avez ou à la corruption du monde, ou à vos intérêts personnels. Car voilà souvent ce qui fait que la parole de Dieu que saint Paul appelle un glaive qui pénètre partout et qui découvre ce qu'il y a de plus caché, devient dans des bouches indignes, un son vain et inutile, qui ne produit aucun effet.

MIGNE, t. XXIII, col. 848.

Cet homme... victime de sa charité et martyr de son propre zèle, n'accuse-t-il pas notre lâcheté, notre tiédeur et notre mollesse ?

Je parle des prédicateurs et des auditeurs tout ensemble, messieurs, et si nous devons rougir à la vue d'un ministère si pur et si apostolique, vous devez rougir à la vue de tant de peuples qui se sont rendus si facilement à la vérité. Car quel fruit fait aujourd'hui la parole de Dieu parmi les chrétiens ? L'évangile se prêche tous les jours, on enseigne les vérités, on déclame contre les vices, et dans ces grandes assemblées, se trouve-t-il quelqu'un qui s'en retourne mieux persuadé de sa foi, ou

1. Ms. Phelipeaux, t. II, fr. 22946, p. 877.

*Manuscrit de Grenoble.*

MIGNE, t. XXIII, col. 848.

Il est bien vrai, Messieurs, que les prédicateurs ne sont pas toujours la seule cause de cette inutilité, puisque les auditeurs y contribuent aussi par leur inapplication, par l'esprit du monde qui les enchante, par les passions qui les aveuglent, et par tant de liens qui les attachent malheureusement à la terre.

Le grand François-Xavier a cette joie de voir, du haut de la gloire immortelle qu'il possède, ses chers confrères qui vont se sacrifier dans les extrémités les plus reculées du monde pour achever ce qu'il a commencé, qui confondent les hérétiques

mieux disposé pour bien vivre ? Jugeons-nous, messieurs, peut-être que nous nous cherchons nous-mêmes, que nous nous proposons l'applaudissement et la vanité plutôt que le salut des âmes et que nous détruisons par nos mœurs la sainteté de nos paroles.

Il n'est que trop vrai qu'il a peu de ferveur et peu de zèle, et que cette parole de Dieu, qui, comme un glaive tranchant perce et pénètre jusqu'au travers des os, dans les plus secrètes parties du cœur, lorsqu'elle est dans la bouche des hommes apostoliques, n'est qu'un son inutile qui ne produit rien dans la bouche d'un ouvrier indigne. Mais ne rejetons pas toute la faute sur ceux qui la prêchent, ceux qui l'écoutent sans profit ne sont eux-mêmes que trop coupables. Le peu de soumission et de docilité, le peu de recueillement et de réflexion, les amusemens qu'on se donne, l'esprit du monde dont on est rempli, les passions qu'on entretient dans le fond de l'âme sont les sources de ce désordre.

Jésus-Christ ne manque pas de ministres fidèles et Xavier voit encore dans sa Compagnie des successeurs de son esprit et des imitateurs de son zèle ; soit en ceux qui, pour défendre la vérité, n'ont craint ni les artifices, ni les menaces de l'hérésie ; soit en ceux qui, pour annoncer

*Manuscrit de Grenoble.*

MIGNE, t. XXIII, col. 848.

par la force de leur doctrine, qui font retentir les vérités évangéliques *dans les premières chaires de l'Eglise* et qui portent le flambeau de la foi dans toutes les parties de l'univers.

l'Evangile, se jettent tous les jours dans la plus épaisse barbarie, et donnant leur sang et leur vie pour Jésus-Christ, achèvent sur leurs corps ce peu qui restait à faire aux passions de leur apôtre ; soit en ceux qui travaillent parmi nous avec tant de succès à la conversion des pécheurs, prêts à catéchiser les simples, à instruire les ignorants, à consacrer, quand il le faut les sciences humaines au salut et à l'édification des savants, faisant servir les richesses des Egyptiens à la structure du tabernacle.

Il est assez vraisemblable que l'allusion aux premières chaires de l'Eglise s'adressait à Bourdaloue et à ses émules en succès oratoires, dans ce compliment obligé. Le texte retouché pour l'impression paraît moins transparent et les allusions y sont plus déguisées. On connaît, dans cet ordre d'idées, la conclusion du sermon de Bossuet, prêché dans la même chaire, le 1<sup>er</sup> janvier 1687, le jour de la Circoncision : « Et vous, célèbre Compagnie qui ne portez pas en vain le nom de Jésus <sup>1</sup>.... »

Fléchier, dans la finale du sermon sur saint Ignace, aurait été, s'il en faut croire la rédaction du copiste, assez maladroit dans l'éloge. Car au milieu d'un morceau où il déplore en finissant la froideur des ministres de Dieu (bien qu'il adoucisse ces reproches, en parlant à la première personne), il lance cette phrase qui ne pouvait qu'indisposer bien des rivaux de ceux qu'il prétendait louer :

Où est le pasteur... qui s'intéresse dans une affaire qui regarde la religion, qui emploie sa science ou son autorité pour réprimer le

---

1. Urbain, *Sermons choisis de Bossuet*, p. 556.



libertinage, ou plutôt qui ne jouit pas en repos du patrimoine de Jésus-Christ, qu'il a usurpé peut-être par son ambition et ses simonies ? Il semble qu'il ne reste plus de zèle que dans les enfants de saint Ignace...

Et cette phrase a été gardée dans l'édition donnée par l'auteur (Migne, col. 779), où les changements faits après coup par celui-ci paraissent moins considérables que dans le *Panégryrique de saint François-Xavier*.

Il pourrait sembler démontré, en ce qui regarde Fléchier, que les copistes dont il se plaint avec quelque fracas, ne lui ont pas donné si grand sujet de crier à la trahison. Pour multiplier les moyens de contrôle, citons de lui deux exemples encore.

C'est d'abord un fragment du *Panégryrique de saint Charles Borromée*, prêché, nous apprend l'auteur lui-même, « dans l'Eglise de saint Jacques de la Boucherie, l'an 1684. »

*Manuscrit F.* (p. 1329, ancienne pagination indiquant que ce panégryrique a fait partie d'une collection volumineuse.)

A peine estoit-il sorti de l'enfance qu'il se trouua reuestu d'une abaye considerable et maistre de tres grands reuenus. Avec quelle grauité representa il pour lors a ses parents qu'il ne falloit iamais faire servir le sacré au prophane, que les richesses [de l'Eglise]<sup>1</sup> n'estoient pas faites pour entrer dans le patrimoine des familles, qu'il n'estoit pas permis d'esleuer sa maison sur les ruines du sanctuaire ny de s'enrichir aux dépens des pauvres par le larcin qu'on leur fait.

C'est icy qu'il faut que je

MIGNE, t. XXIII, p. 818.

A peine est-il sorti de l'enfance, que par la mauvaisé coutume du siècle, il se trouve chargé d'une abbaye, et devient lui-même l'administrateur de revenus ecclésiastiques ; avec quelle gravité remontre-t-il à son père qu'il ne falloit pas employer un bien sacré à des usages profanes, que les richesses de l'Eglise ne devoient pas entrer dans le partage d'une famille ; qu'il n'étoit pas permis d'élever sa maison sur les ruines du sanctuaire, et d'enrichir ses enfants des larcins que l'on fait aux pauvres.

C'est à vous que j'adresse ce

1. Les mots entre parenthèses ont été omis par le copiste.

*Manuscrit F.*

m'adresse à vous, pères ambitieux et auares qui sollicitez par vos soins et par vos intrigues des bénéfices à vos enfans qui ne sont pas encore raisonnables, vous qui regardez les abbayes [non] comme des charges, mais comme des fortunes, qui portés vos mains sacrilèges sur ces fonds des pauvres, qui [les] <sup>1</sup> convertissés à votre entretien et. a vos jeux, qui employés a votre luxe les aumosnes données à ce. . . . (*sic*) qui entretenés vos aînés (p. 1330) aux dépens des cadets, qui donnés occasion à vos enfans d'abuser des biens de J.-C. ou qui les empeschés d'en abuser par l'application que vous en faittes vous-mêmes à uos nécessités domestiques.

(P. 1334) *Second point.* Comme l'ordre et la beauté de l'Eglise consiste dans la discipline et dans les mœurs des fidels, la principale fonction de ceux qui sont éléués a ce ministère est de ramener les chrétiens à l'observation des loix de Dieu et pratiques ordinaires de l'Eglise. Or comme toutes ces choses supposent l'instruction et la doctrine, il faut qu'un homme apostolique ait un esprit éclairé pour éclairer les autres, qu'il soit rempli du Dieu qu'il veut annoncer, et qui com-

MIGNE, t. XXIII, col. 848.

discours, pères ambitieux et auares, qui, par vos soins et par vos intrigues procurez des bénéfices à vos enfans, à peine encore raisonnables, qui regardez une abbaye, non pas comme une charge, mais comme une fortune domestique; qui mettez la main sur ce fonds sacré, d'où vous croyez pouvoir tirer de quoi fournir à votre jeu et à vos plaisirs; qui faites servir le patrimoine de Jésus-Christ au luxe de vos femmes et de vos filles orgueilleuses; qui entretenez l'ambition et la vanité, et peut-être les débauches de vos aînés par les épargnes et par des bénéfices de vos cadets, et qui abusez des biens des pauvres jusqu'à ce que vos enfans soient en âge de vous en empêcher, peut-être par l'abus qu'ils en font eux-mêmes.

(P. 822). *Seconde partie.* Comme la gloire et la beauté de l'Eglise consiste dans l'ordre et dans la discipline des mœurs des fidèles, la principale fonction de ceux qui la gouvernent consiste à ramener les chrétiens à l'observance de la loi de Dieu et à la pratique de l'Evangile. Or comme la correction et la censure supposent l'instruction et la doctrine, il faut que l'homme apostolique ait l'esprit éclairé, et qu'il éclaire l'esprit des autres, qu'il soit plein des vérités qu'il an-

1. Le copiste a écrit : qui vous convertissez.

*Manuscrit F.*

menge à détruire l'erreur, il commence à dissiper l'ignorance.

Ce fut toute l'application de St Charles dès que Dieu l'eut choisi pour gouverner le diocèse de Milan, il regarda ses devoirs et se détermina à les remplir, il vit sa dignité et il se résolut d'en soutenir le poids, il reconnut le travail et il n'en fut nullement rebuté.

Voici enfin, tiré du même recueil (ms. F.), un sermon *sur le Pardon des injures*, imprimé par les soins de l'abbé du Jarry, d'après les copies calligraphiées et les autographes de l'auteur dans les *Sermons de Morale prêchez devant le Roy*, par Mgr Fléchier, évêque de Nîmes<sup>1</sup> :

*Manuscrit F.* (sans pagination).

*Du pardon des injures et amour des ennemis.*

*Ego autem dico vobis: diligite inimicos vestros, benefacite iis qui vos persequuntur et orate pro persecutibus vos, etc. Et moi je vous dis... etc.*

Si nous venons de notre autorité priée ou sur la foy de

MIGNE, t. XXIII, p. 818.

nonce et que pour détruire l'impiété, il dissipe auparavant l'ignorance.

Ce fut là toute l'application de saint Charles. Dès que Dieu l'eut appelé à la conduite du diocèse de Milan, il considéra ses devoirs et il résolut de les remplir; il reçut la dignité, et il n'en fut pas ébloui; il vit le travail et il n'en fut pas rebuté.

*Edition de 1713.*

*Sermon prononcé dans l'Eglise des Nouvelles Catholiques à Paris, le I Vendredy du Carême*<sup>2</sup>.

*Diligite inimicos vestros, benefacite his qui oderunt vos, et orate pro persecutibus et calumniatibus vos.*

Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient. En S. Math. chap. 6.

Si nous vous exhortons, Messieurs, de notre autorité

<sup>1</sup> Paris, 1713.

<sup>2</sup> Volontiers j'attribuerais ce sermon à l'année 1682, la seule où la *Liste des Prédicateurs* indique Fléchier pour le premier vendredi de carême. « Aux Nouvelles Catholiques, rue neuve sainte Anne près la porte de Richelieu. Le premier vendredi de Carême Monsieur l'abbé Fléchier, le second Monsieur l'Abbé de Breteuille... le Vendredy Saint, Monsieur l'abbé Anselme, lequel preschera aussi le premier, troisième, cinquième et sixième Dimanche, & Monsieur l'Abbé de Jarry preschera le second et quatrième Dimanche, Pasques, Quasimodo & le lendemain feste de l'Annonciation, p. 5. »

\* Breteville.

*Manuscrit F.*

quelque tradition humaine vous ordonner d'aimer vos ennemis, on ne nous écouterait guères. Une foule d'ennemis s'élèveroit contre nous, la nature présenteroit ses mouvemens contre ces loix, la raison employeroit ses forces, les passions leurs violences, il n'y a pas même jusqu'à la politique et à la sagesse qui nous contrediroit et nous feroit notre procès comme a des perturbateurs du repos public...

(Après la première feuille du sermon, un double folio a été surajouté contenant ce même début, d'une meilleure main jusque vers la première page du premier point, sans différences notables. C'est un fragment de copie inachevée qu'on aura découvert après coup et inséré ici, près du même sermon complet).

*Troisième point.* — Une des principales conditions que l'Apôtre donne à la charité, c'est de n'estre point intéressée, *non quaerit quae sua sunt*. En effet, je ne vois rien de si opposé à la charité que l'intérêt, partout il l'a détruit. Car le moindre motif d'intérêt oste tout le mérite de la charité qui fait le bien indifféremment et pour Dieu seul. ... de là cette dureté pour les pauvres, cette retenue injuste du salaire des misérables auxquels la nature n'a donné d'autre héritage que leurs mains et leur industrie, et qui, seuls suants pour gagner

*Édition de 1713.*

privée, ou sur un simple fondement de quelque tradition humaine, à souffrir sans murmurer & sans vous plaindre, à vaincre la malice d'autrui par votre propre patience, à aimer indifféremment ceux qui vous haïssent ou qui vous aiment, à payer même de vos bienfaits l'injure qu'on vous aura faite, & à traiter vos ennemis par charité, comme vous traiteriez vos amis par reconnoissance, vous nous diriez sans doute et ce ne seroit pas sans raison que c'est autoriser l'injustice que de la souffrir. ... Et comment oserions-nous vous annoncer de nous-mêmes ces veritez en un temps où l'iniquité est accrüe & la charité refroidie..

(P. 49) *III point.* Une des principales conditions que l'Apôtre donne à la charité, c'est qu'elle ne cherche pas ses intérêts: *Non quaerit quae sua sunt*, & un des principaux désordres que produit l'intérêt, c'est de faire perdre la charité. Il n'y a rien de plus fort dans le coeur de l'homme que la cupidité des biens du monde ..

(P. 54). C'est de ce même principe d'intérêt que naît l'injustice de la plupart des riches du siècle, d'exiger ce qu'on leur doit avec rigueur & de ne payer ce qu'ils doivent qu'à leur fan-

*Manuscrit F.*

leur vie, portent seuls la peine du premier péché. Vous perdez la charité et la leur faites perdre par votre insensibilité. Car pensez-vous que ces pauvres puissent voir d'un œil indifférent des équipages si pompeux et des tables si somptueuses, ne pouvant arracher de vous un morceau de pain ? Vous dites que vous ne voyez pas leurs besoins. — Vous scaues bien leurs foiblesses. Vous connoissez tout le mal qu'ils font, vous ne voyez rien des maux qu'ils souffrent : indifférens pour entendre leurs misères, trop et trop peu curieux à voir leurs imperfections et à examiner leurs nécessités, vous leur faites perdre la charité : vous perdez la charité.

*Édition de 1713.*

taisie. Avec quelle exactitude pressent-ils leurs debiteurs, eux qui se nourrissent de la graisse de la terre, & qui recueillent le fruit des peines et des travaux des autres hommes ? Avec quelle dureté font-ils attendre le salaire à ces misérables artisans, à qui la providence de Dieu n'a donné que leur industrie pour tout patrimoine, qui vivent du travail de leurs mains et qui portent, à la lettre, la peine du premier péché en gagnant leur pain à la sueur de leur visage...

La comparaison des copies manuscrites avec cette édition officielle, aussi authentique que celle des panégyriques publiés par Fléchier lui-même, montre, dans les sermons ordinaires, comme dans les discours d'apparat, les scribes suffisamment fidèles. Nous pouvons espérer avoir, par eux, la *prédication* des orateurs qu'ils ont sténographiés.

On a pu remarquer de notables divergences entre la copie et le sermon imprimé, sans pourtant, je crois, que la fidélité substantielle du scribe soit mise en cause. Faut-il supposer que du Jarry a arrondi le texte que l'abbé Fléchier, neveu et héritier de l'évêque de Nîmes, l'avait chargé de mettre au jour ? Il n'est pas vraisemblable que des discours revus et préparés pour l'impression par Fléchier lui-même, eussent besoin d'être arrondis. L'éditeur nous dit que l'évêque de Nîmes « se proposoit tous les ans de faire un voyage à Paris, pour y conduire lui-même l'Impression de ses derniers Ouvrages. » Il

parle de l'ordre dans lequel il a trouvé les papiers de l'orateur, et même de l'« Avent prêché devant le Roy, » (comprenant le premier des trois volumes) qui « s'est trouvé tout écrit de la main de l'Auteur avec une exactitude convenable à l'excellence de cet Ouvrage. » Bien que du Jarry ne dise rien du carême auquel appartient notre sermon, il est peu probable qu'il s'y soit permis des retouches, lui qui affecte, au second volume<sup>1</sup>, de laisser sans exorde un sermon de Pâques pour lequel il n'en a trouvé aucun dans les papiers du défunt. On croira plutôt que Fléchier, s'il prêcha en 1682 ce sermon du premier vendredi, recueilli peut-être alors par notre copiste anonyme, et sans doute fidèlement, eut occasion depuis de reprendre plus d'une fois ce discours et par suite de le mieux composer. Sa rédaction définitive aura été imprimée, et elle serait à comparer en détail avec notre copie. Le manuscrit contient; souvent sous une autre forme et à d'autres endroits, les développements de l'édition. Ceux-ci toutefois ont été amplifiés et surtout travaillés au point de vue du style.

Passons aux derniers exemples étrangers à Fléchier, extraits du même manuscrit de Grenoble. Nous y voyons un sermon du P. Hubert, de l'Oratoire, *attribué* dans la copie et en effet imprimé dans son *Avent* :

Ms. G, sermon 15, p. 153. —  
*Sermon du jugement der-*  
*nier.* — Le P. Hubert de  
l'oratoire.

*Tunc videbunt.* (Lucæ, 21).

Alors ils verront.

MIGNE, t. xxvii, p. 715 et 716. —  
*Sermon pour le premier di-*  
*manche de l'avent. — Du*  
*jugement dernier.*

*Tunc videbunt Filium hominis*  
*venientem in nube, cum potestate*  
*magna et virtute.*

Alors on verra le fils de l'homme  
qui viendra sur une nuée, avec une  
grande puissance et une grande  
majesté. (Luc., XXI, 27).

Ce fut une étrange surprise  
que celle où se trouverent les  
officiers et les soldats du Roy de

Ce fut une étrange surprise  
que celle où se trouverent un  
jour les gens du roi de Syrie.



*Manuscrit G.*

Syrie, lorsque leur maître les ayant envoyé pour se saisir de la personne d'Elisée, Dieu à la prière de ce Prophète les frappa d'un aveuglement subit, et le serviteur de Dieu, les voyant en cet état : « Suivez-moy, leur dit-il, et je vous montrerai celui que vous cherchez. » Ils le suivirent, et les ayant amenés, sans qu'ils s'en aperçussent dans la grande place de Samarie, il dit à Dieu : Seigneur, ouvrez les yeux de ces aveugles, afin qu'ils voyent l'état où ils sont à ce péril qui les environne.

Vous pouvez juger, messieurs, quel fut l'étonnement de cette troupe de gens de guerre, quand leurs yeux venans à s'ouvrir, ils virent leur simplicité trompée et se trouverent exposez à la discrétion d'une ville ennemie, à laquelle ils s'étoient témérairement engagéz.

Mais, mes frères, que la surprise des pécheurs sera bien plus grande, quand le moment sera venu, ce moment fatal et terrible, où le monde criminel doit paroître devant son juge. Hélas ! on peut dire qu'à présent un aveuglement éternel règne sur la conduite des hommes : plongez que nous sommes dans l'amour des choses de la terre, nous suivons les illusions de notre esprit, de nos passions, de nos sens. Tout ce qu'il y a d'extérieur nous séduit, nous enchante, et jette des ténèbres si

MIGNE, t. XXVII, p. 715 et 716.

Leur maître les ayant envoyés pour se saisir de la personne d'Elisée, Dieu, à la prière de ce saint homme, les frappa d'un soudain aveuglement, et comme le prophète les vit en cet état : Suivez-moi, leur dit-il, et je vous ferai trouver celui que vous cherchez. Les ayant donc amenés, sans qu'ils s'en aperçussent, au milieu de Samarie, il fit sa prière à Dieu, et lui dit : Seigneur, ouvrez maintenant les yeux de ces misérables, afin qu'ils voient le péril qui les menace.

Vous pouvez juger, messieurs, quel fut leur étonnement, quand ils virent leur crédulité trompée, et qu'ils se trouvèrent à la discrétion d'une ville ennemie, des mains de laquelle il ne leur était plus possible de se tirer.

Maistelle et plus grande encore sera à la fin des temps la surprise des pécheurs, quand il leur faudra comparaître tout d'un coup devant le tribunal de Dieu. Hélas, chrétiens, on peut dire qu'un aveuglement continuel a régné sur le cours de leur vie. Plongés dans les ténèbres du péché, ils se laissent conduire aux illusions de leur esprit, de leurs passions, de leurs sens, et ils suivent, sans le connaître, des routes qui les mènent au précipice. Mais quelle consternation, quand le jour de l'éternité,

*Manuscrit G.*

épaisses sur notre entendement, que nous ne nous apercevons pas d'être dans le chemin qui nous conduit au précipice. Mais quel étonnement, quelle consternation, quel coup de foudre pour les pécheurs quand le jour de l'éternité venant à luire à leurs yeux, la lumière du ciel dissipera ces ténèbres et leur donnera une pleine connoissance de ce qu'ils auront ignoré. *Tunc videbunt.* Alors, verront ce qu'ils n'ont jamais vu, la fausseté de ce qu'ils ont cru voir, et le contraire de ce qu'ils se sont promis. *Tunc videbunt.*...

Tous ces exemples concordent, on le voit, à rassurer sur la valeur des recueils d'où ils sont tirés. Pour conclure, sans vouloir défendre les éditions subreptices dont les orateurs ont fait la critique intéressée, mais pour montrer à quel point il faut éviter de trop croire à leurs griefs, mettons en présence le texte du Massillon contesté de 1706 et un des passages les plus fameux du Massillon officiel, la fin de son sermon *sur le petit nombre des élus*. Nous verrons par ce spécimen si les sermons publiés par l'héritier de l'orateur diffèrent tant de ceux qu'il avait désavoués :

Edition de 1706 *protéctée* par Massillon<sup>1</sup>. — *Sermon pour le vendredi de la semaine de la Passion*, p. 254.

Tout le monde se flatte qu'après avoir été confondu parmi la foule de pécheurs, on en sera distingué

MIGNE, t. XXVII, p. 715 et 716.

venant tout à coup à luire aux yeux de ces aveugles, leur découvrir les choses comme elles sont, en dissipant les ténèbres qui leur en ont dérobé la connaissance ! Alors ils verront, dit le saint évangéliste, *tunc videbunt*, ils verront ce qu'ils n'ont jamais vu, le contraire de ce qu'ils ont cru voir et la fausseté des jugements qu'ils ont portés de toutes choses.

MASSILLON. (MIGNE, t. XLII). Reproduction de l'édition officielle du neveu de l'orateur, 1745. Carême, sermon 19, sur *le petit nombre des élus*, p. 722.

On se flatte qu'après avoir vécu avec la multitude, on en sera discerné à la mort ; chacun

1. V. plus haut, p. 23.

*Édition clandestine.*

par la miséricorde du Seigneur, chacun se repose sur une chimérique confiance, & c'est pour la détruire que je vous expose le danger où vous êtes. Voici ce que j'ajoute à ce que je vous ai dit.

Je suppose que ce soit ici notre dernière heure à tous : (car je ne m'en exempte pas moi-même) que les Cieux vont s'ouvrir sur nos têtes, que le tems est passé, & que l'éternité commence : que Jesus-Christ va paroître pour nous juger selon nos oeuvres, & que nous sommes tous ici pour attendre de lui, ou le coup de la grace, ou le coup de mort.

Je vous le demande, frappé de terreur moi-même, ne séparant point mon sort du vôtre, & me mettant dans la même situation où nous devons tous paroître un

*Édition officielle.*

se met dans le cas d'une exception chimérique, chacun augure favorablement pour soi.

Et c'est pour cela que je m'arrête à vous, mes frères, qui êtes ici assemblés ; je ne parle plus du reste des hommes, je vous regarde comme si vous étiez seuls sur la terre ; et voici la pensée qui m'occupe et qui m'épouvante. Je suppose que c'est ici votre dernière heure et la fin de l'univers, que les cieux vont s'ouvrir sur vos têtes, Jésus-Christ paroître dans sa gloire au milieu de ce temple, et que vous n'y êtes assemblés que pour l'attendre et comme des criminels tremblants à qui l'on va prononcer une sentence de grâce, ou un arrêt de mort éternelle ; car vous avez beau vous flatter, vous mourrez tels que vous êtes aujourd'hui ; tous ces désirs de changement qui vous amusent, vous amuseront jusqu'au lit de la mort ; c'est l'expérience de tous les siècles ; tout ce que vous trouverez en vous de nouveau sera peut-être un compte un peu plus grand que celui que vous auriez aujourd'hui à rendre, et sur ce que vous seriez si l'on venait vous juger dans le moment, vous pouvez presque décider de ce qui vous arrivera au sortir de la vie.

Or je vous le demande et je vous le demande frappé de terreur, ne séparant pas en ce point mon sort du vôtre et me mettant dans la même disposition où je

*Édition clandestine.*

jour devant Dieu notre juge, & où je vous prie de vous mettre dès maintenant pour un moment : si Jésus-Christ, dis-je, paraissoit dès à présent pour faire la terrible séparation des justes & des pécheurs ; croiés-vous que le plus grand nombre fut sauvé ? Croiés-vous que le nombre des justes fut au moins égal à celui des Pécheurs ? Croiés-vous que s'il faisoit dès maintenant la discussion des oeuvres de ceux qui sont dans cette Eglise, il trouvât seulement dix Justes parmi nous ? Je vous le demande : vous l'ignorés & je l'ignore comme vous, où en seroient tous les autres ?

Disons plus : il y a beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir, plusieurs qui le veulent & ne le font pas, d'autres qui ne se convertissent que pour retomber, ou enfin qui, par une fausse témérité croient ne pas avoir besoin de se convertir ; commencés par retrancher d'abord ces quatre sortes de Pécheurs : car ils ne seront pas du nombre des Elus puisque nul d'eux n'est en grace. Où êtes-

*Édition officielle.*

souhaite que vous entriez : je vous demande donc : Si Jésus-Christ paraissait dans ce temple, au milieu de cette assemblée la plus auguste de l'univers, pour nous juger, pour faire le terrible discernement des boucs et des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici fût placé à la droite ? Croyez-vous que les choses du moins fussent égales ? Croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes que le Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes tout entières ? Je vous le demande, vous l'ignorez et je l'ignore moi-même ; vous seul, ô mon Dieu, connaissez ceux qui vous appartiennent ; mais si nous ne connaissons pas ceux qui lui appartiennent, nous savons du moins que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or qui sont les fidèles ici assemblés ? Les titres et les dignités ne doivent être comptées pour rien ; vous en serez dépouillés devant Jésus-Christ : qui sont-ils ? Beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir, encore plus qui le voudroient mais qui diffèrent leur conversion ; plusieurs autres qui ne se convertissent jamais que pour retomber ; enfin un grand nombre qui croit n'avoir pas besoin de conversion ; voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces quatre sortes de pécheurs de cette assemblée sainte ; car ils en seront retranchés au grand

*Édition clandestine.*

vous donc maintenant, Justes, aux yeux de Jésus-Christ ? Paroissés & vous séparés des Pécheurs : froment, démêlêz-vous de la paille ; que restera-t-il après cela ? Ah ! notre perte est presque certaine & nous n'y pensons pas ! nous sommes dans la voie de perdition & nous ne songeons pas à en sortir !..

*Édition officielle.*

jour. Paraissez maintenant justes, où êtes-vous ? Restes d'Israël, passez à la droite, froment de Jésus-Christ, démêlez-vous de cette paille destinée au feu ; ô Dieu, où sont vos élus et que reste-t-il pour votre partage ?

Mes frères, notre perte est presque assurée et nous n'y pensons pas..

Les morceaux analogues sont nombreux qui prouveraient combien étaient exagérées les protestations officielles des orateurs se déclarant, comme Massillon, La Rue, Fléchier et plusieurs autres, *incapables de se reconnaître* dans les éditions parues sous leur nom. Il n'est donc pas juste de se laisser effrayer par ce concert de réprobation soulevé contre les copistes, et il serait fâcheux, par suite de la mauvaise réputation faite à leurs œuvres, de les dédaigner ou de s'en défier à l'excès. Les précautions seront toujours nécessaires à qui recourra à ces recueils de valeur variable et parfois contestable, mais, la critique aidant et une prudente défiance, ils donneront une idée assez exacte de ce que furent les sermons du temps. Souvent même, grâce au contrôle mutuel que les copies peuvent se fournir, on y retrouvera des portions notables des œuvres oratoires incomplètement publiées. Le travail d'identification sera délicat, mais non sans fruit, pour peu qu'on y mette de patiente sagacité.

Que n'est-il possible de tenter une sorte de contre-épreuve sur le texte des sermons de Poncet de la Rivière, édités en 1706 dans le même recueil sous le nom de Massillon ! Comme l'article de désaveu prétend que ses discours sont aussi défigurés que ceux de l'oratorien, on serait bien aise d'en juger sur pièces. Mais les pièces manquent, car nous n'avons des sermons de l'évêque

d'Angers que ceux que nous a gardés et sous la forme que leur a donnée l'édition mise en cause. Par bonheur, parmi les orateurs qui eurent aussi à réclamer contre cette publication de Trévoux, un autre existe encore, dont les sermons ont été officiellement imprimés. Il s'agit de notre éditeur de Bourdaloue, Cheminais, Giroust et même La Rue en partie, il s'agit de Bretonneau, auquel appartiennent trois sermons attribués à Massillon. Le voisinage, qui ne leur nuit pas trop, lui fait honneur. Il est donc juste de comparer avec la leçon donnée en 1706, à l'insu et sans l'aveu de l'auteur, la rédaction définitive que lui-même ou peut-être aussi son éditeur, le P. Berruyer, n'a pas manqué sans doute de limer et polir. Dans le sermon *du Pêché mortel*, sur le texte : *Qui non est mecum, contra me est* (Luc, xi, 23), placé au III<sup>me</sup> dimanche de carême, nous trouvons au milieu de la première partie, un développement sur le *Tu es ille vir*, fameux dans la *légende*<sup>1</sup> de Bourdaloue. Celui-ci du moins aura été dit, non pas à la cour (Bretonneau n'y parut point), mais dans l'église inconnue où le saisit le copiste. L'orateur aura repris ensuite le même sermon à une autre date liturgique, car dans l'édition de ses œuvres, ce même sujet *du Pêché mortel* se rencontre, avec exorde différent, au vendredi de la seconde semaine, sur le texte de saint Matthieu : *Cum venerit Dominus vineae*, etc.... (xxi, 40 et 41).

Les différences ne prouveraient donc pas absolument l'infidélité du copiste; les rapprochements ne seront pas sans signification, car la parenté des deux textes en sera démontrée.

---

1. V. II partie *Chronologie*, I. III (1680).



*Dans l'édition de Massillon, 1706, (t. II, pp. 102-104.) Texte subreptice de Bretonneau.*

Ainsi quand Nathan représente à David, sous un nom étranger l'énormité de l'adultère et du meurtre qu'il avoit commis lui-même, le Prince jugeant d'abord selon le mouvement naturel de son cœur, condamna sans ressource le crime et le criminel sans le connoître : vive le Seigneur, s'écria-t-il aussitôt : quiconque a fait cela il le paiera au double<sup>1</sup> *vivit Dominus, filius mortis est qui fecit hoc : ovem reddet in quadruplum.*

MIGNE, t. XLI, col. 576-577. *Sermon XXII, sur le péché mortel.*

Quand le prophète Nathan représenta à David, sous un nom étranger, l'énormité tout ensemble, et de l'adultère et du meurtre qu'il avoit commis, ce prince au seul récit qu'il entendit et qui le frappa selon la droiture naturelle de son cœur, condamna hautement le crime, sans bien connaître le criminel : Vive le Seigneur, s'écria-t-il, quiconque a fait cela est digne de mort : il le rendra au double et au delà : *Filius mortis est vir qui fecit hoc* (II Reg., XII). Ainsi, chrétiens, quand sous la figure ou de cette terre stérile, ou de cette vigne cultivée avec soin, mais ne rapportant que des fruits pleins d'amertume ; sous la figure d'un Absalon, les armes à la main et conjuré pour enlever à son père même la couronne, sous la figure de ce disciple qui vendit son maître, de cet apôtre qui le renonça, de ce peuple déicide qui porta sur lui ses coups ; quand, dis-je, sous toutes ces figures, on nous peint la noire perfidie et l'ingratitude du pécheur, nous en sommes touchés, nous entrons là-dessus dans des sentiments d'indignation ; nous devenons éloquents à exagérer la dureté, l'insensibi-

---

1. Reg. c. 12.

*Édition subreptice.*

Mais sur cela même, ne puis-je pas moi, vous parler maintenant, Messieurs, comme autrefois le prophète Nathan à David, lorsque reprenant tout à coup la parole, il lui dit d'un ton ferme, vif et animé, *tu es ille vir* <sup>2</sup>. C'est vous qui êtes cet homme meurtrier & adultère, que vous venés de condamner à la mort. Non, Prince, dit-il à David, il ne faut pas chercher trop loin pour trouver le criminel, que vous venés de condamner & contre qui vous avez prononcé un arrêt si terrible ; c'est vous-même, vous que le Seigneur a placé sur le trône d'Israël, vous qu'il a sauvé des mains de Saül, & de vos ennemis, & qui avez encore les mains teintes du sang de votre serviteur Urie, à qui vous avés en même temps ravi la femme & la vie ; *tu es ille vir*.

N'attendés pas que j'étaie ici à vos yeux tous les bienfaits dont le Seigneur vous a comblés, & dont il vous comble encore tous les jours ; vous le devés assés connoître : car qu'y a-t-il en vous, hors de vous, sous vos pieds, à vos yeux, qui ne soit un don deses mains ? Qui peut mieux vous faire sentir le besoin que vous avés de lui, & les bien-faits dont il vous comble, qu'une re-

*Édition officielle.*

lité, le parricide, le sacrilège : *Filius mortis est vir qui fecit hoc (Ibid)*. Mais sur cela même aussi, ne pourrais-je pas vous parler, moi, comme le même prophète à David, lorsque reprenant tout à coup et élevant la voix d'un ton vif et animé, il lui adressa de la part de Dieu cette formidable parole : *Tu es ille vir (Ibid)*. Non, prince, dit-il à ce roi homicide et voluptueux, non, il ne faut point chercher plus loin pour trouver cet homme contre qui vous venez de prononcer un arrêt si sévère : c'est vous-même, vous à qui je parle, vous que le Seigneur a placé sur la trône, et qui avez encore les mains pleines du sang d'un fidèle serviteur à qui vous avez si injustement ravi et l'honneur et la vie : *Tu es ille vir*.

N'attendez pas, mon cher auditeur, que dans un long récit j'étaie à vos yeux tous les bienfaits du Seigneur. Qu'y a-t-il autour de vous qui ne vous en parle : car qu'y a-t-il autour de vous qui ne soit un don de sa main ? et ce que la voix de la nature vous redit sans cesse, si vous l'ignorez, qui peut mieux vous en instruire et mieux vous le faire sentir ? *Tu es ille vir*.

*Édition subreptice.*

flexion sur vous-mêmes ? *Tu es ille vir*. C'est vous qui êtes cet homme créé, nourri, favorisé, aimé, protégé du Seigneur, préservé d'autant de périls, & comblé d'autant de grâces qu'il y a eu de momens en votre vie, *tu es ille vir*. Vous êtes cet homme distingué & choisi du Seigneur votre Dieu, spécialement adopté, pour être son enfant, né & élevé dans le sein de la lumière, tandis qu'un million d'autres, ensevelis dans l'horreur des ténèbres et de l'infidélité, y périssent malheureusement sans avoir jamais connu le Seigneur. . .

*Édition officielle.*

Oui, vous l'êtes cet homme sorti du sein d'un Dieu, votre créateur, nourri des dons d'un Dieu, votre conservateur, racheté du sang d'un Dieu votre sauveur, justifié par la grâce d'un Dieu votre sanctificateur, appelé à toute la gloire d'un Dieu votre rémunérateur. *Ille vir*.

Ces rapprochements sont concluants. Du reste, bien qu'il soit plus piquant de tirer les preuves des ouvrages de ceux mêmes qui réclamèrent contre l'infidélité des copistes, on trouve partout des spécimens en faveur de leur exactitude. Tel cet extrait d'un *Panégryrique de saint Thomas d'Aquin*, copié, sans aucune attribution ni signature, par un des pourvoyeurs les plus assidus des recueils Phelipeaux. Or ce panégryrique est le second des deux éloges de ce saint imprimés dans les œuvres de Fromentières, sur le texte *Qui facis angelos suos spiritus...* Il pourrait être cité en entier, comme les panégryriques de Fléchier, en témoignage des grandes similitudes que nous présentent les copies manuscrites comparées avec les œuvres imprimées.

D'après l'édition de Fromentières donnée par les soins de son neveu, on voit que ce panégryrique dut être prêché devant la reine, ou la duchesse d'Orléans. Au moins porte-t-il en tête et après l'*Ave*, le mot « Madame ». Cette apostrophe est absente de la copie manuscrite, de même un compliment de vingt lignes environ, au milieu du

second point, et la péroration adressée à la reine. Fromentières d'ailleurs peut avoir donné plus d'une fois ce panégyrique, et le scribe aura recueilli le discours auquel n'assistait pas la reine. Quiconque comparera dans le détail le sermon imprimé avec la transcription du manuscrit de Paris avouera que le « tachygraphe » a dû rendre fidèlement le discours entendu. Qu'on en juge par ce seul passage :

*Manuscrit PHELIPEAUX, t. IV,  
fr. 229/48, p. 479.*

Mais admirez icy un prodige nouveau et une chose surprenante, a sçauoir que la pureté a quelque chose et du bonheur des anges et du courage des hommes. Thomas ne peut estre vaincu comme ces esprits ; tous les attraits de la chair ne peuvent rien sur sa virginité, mais aussi c'est à son combat et à son courage qu'il doit le prix de ses victoires. Mais vous me prévenez et l'action mémorable qui se passe avec ses frères qui l'avoient enfermé dans une prison vous fait juger par aduance ce que j'ay envie de vous dire. Je puis donc dire que cette prison étoit un champ de bataille où ce généreux soldat triompha de Sathan et où il fut le spectacle aux yeux du monde le plus digne qui ait jamais esté.

Mais je veux vous faire voir les circonstances de cette action. Remarquez, s'il vous plaît, que de toutes les vertus, il n'y en a point de si timide que la chasteté, elle

*MIGNE, t. VIII, col. 111.*

Mais admirez ici, je vous prie, un prodige tout nouveau, une pureté qui a le mérite des hommes, et qui prévient l'avantage et le bonheur des anges. Thomas n'est pas vaincu non plus que les anges, et il combat toutefois avec les hommes : et pour vous expliquer ce paradoxe, je dis que c'est à son courage, soutenu d'une grâce spéciale, qu'il doit sa confirmation dans la pureté. Vous concevez déjà ce que je veux dire et l'action mémorable qui se passa dans la prison où ses frères l'avaient enfermé revient dans votre esprit ; prison où ce généreux athlète remporta la plus généreuse de toutes les victoires ; prison où il devint par son courage un spectacle digne de la jalousie des anges et de l'admiration des hommes.

De toutes les vertus, il n'y en a pas de plus timide que la chasteté, qui se défiant toujours de ses forces n'ose attaquer ouvertement son ennemi. La vérité

Manuscrit PHELIPEAUX.

MIGNE, t. VIII, col. 111.

n'ose attaquer ouvertement son ennemy. Elle se deffie de ses forces : pendant que la charité, le zele et toutes les autres vertus combattent sans rien apprehender, celle-ci baissant les yeux humblement craint de rencontrer l'impureté, et croit ne se pouvoir mieux conserver qu'en prenant la fuite. En quel danger se trouve-t-elle donc réduite en la personne de Thomas ! Une femme perdue se presente à ce jeune homme pour debaucher son innocence. Que fera-t-il dans une extrémité si fascheuse ? Le premier mouvement comme le plus naturel, c'est la fuite, mais ce passage lui est fermé : il est détenu dans une prison dont il ne peut sortir.

Que fera-t-il donc ?

Je scay bien que la fuite la plus propre a la chasteté n'est autre qu'un mouvement secret du cœur qui s'éloigne des objets ; mais aussy il faut aduouer que pour conseruer cette fuite interieure, il faut encore recourir à la fuite exterieure. Il faut eviter les occasions et faire comme Joseph : fuir et se retirer. Neanmoins c'est en ce point que saint Thomas est reduit de ne pouvoir eviter la rencontre d'un ennemy qui ne luy peut estre que funeste.

poursuit le mensonge, la charité combat la vengeance, la douceur affaiblit la colere, la tempérance se soulève contre la gourmandise, la chasteté seule appréhende de rencontrer l'impureté, elle en fuit la présence, elle en évite les approches, et saisie d'une prudente crainte, elle met son salut dans la fuite<sup>1</sup> : mais en quel danger se trouva-t-elle réduite dans la personne de notre illustre captif ? Une femme perdue se présente à ce jeune homme, quelle résolution prendra-t-il ? Le premier mouvement que sa vertu lui inspire, comme le plus naturel, c'est la fuite ; mais, hélas ! son ennemi a prévenu ce dessein et a fermé tous les passages en l'attaquant dans une prison.

Je sais bien que la fuite dont la chasteté se prévaut davantage est un mouvement intérieur et une secrète aversion du cœur, par laquelle on s'éloigne du mal et qu'ainsi il n'y a point de prison, pour resserrée qu'elle soit qui empêche Thomas de fuir. Mais je sais bien aussi qu'au sentiment des Pères (S. Basil. in constitutione monachorum, cap. 4 ; S. Amb. lib. I Offic. c. 20 ; D. Hieron., epist. ad Nepotianum), pour conserver

1. *Lubrica spes est quae inter fomenta peccati salvari se sperat. Incerta victoria est inter hostilia arma pugnare. In hac parte expedit plus bene timere quam male fidere, etc.* (D. Cypr. lib. de Singularitate clericorum.)

*Manuscrit PHELIPEAUX.*

Que fera donc sa pureté ?

Le philosophe moral a remarqué qu'il y a certains animaux qui estants timides de leur nature deviennnent néanmoins hardis quand on les irrite et qui, se trouuant pressez, changent leur timidité en fureur, en telle sorte que souuent ils viennent a bout des ennemis que les animaux les plus courageux eussent eu peine surmonter.

Il en est de mesme : de toutes les vertus, il n'y en a point de si timide que la pureté : elle

MIGNE, t. viii, col. 111.

cette fuite intérieure, il est souvent nécessaire d'avoir recours à l'extérieure, que la présence d'un objet flatteur fait d'étranges impressions sur une âme, que quelque innocent que l'on soit, on se sent comme attendri par les discours et par les postures lascives d'une femme, et qu'enfin, on ne doit jamais avoir la témérité d'attendre un péril dont on ne peut sortir plus victorieux qu'en le fuyant. Cependant c'est à l'impuissance de fuir que Thomas est réduit. Son ennemi est enfermé avec lui dans une même prison et il ne peut en éviter la rencontre, que fera donc sa pureté dans des extrémités si dangereuses ?

Le philosophe moral a remarqué qu'il y avoit de certains animaux fort timides, qui deviennent hardis quand ils sont irrités, et qui se trouvant pressés de toute part, et hors d'état d'assurer leur vie par la fuite, changent tout d'un coup leur timidité naturelle en fureur, renversant tout ce qu'on leur oppose, et surmontant souvent des ennemis que les animaux les plus courageux n'eussent presque osé attendre : *Ignavisimâ animalia quae natura ad fugam genuit, ubi exitus non patet, tentant aciem corpore imbelli.*

De toutes les vertus il n'en paraît point de si timide que la chasteté, il semble qu'elle soit



Manuscrit PHELIPEAUX

MIGNE, t. VIII, col. 111.

semble naturellement estre née pour la fuite, *quam gratia ad fugam genuit*<sup>1</sup>. Elle reçoit cet instinct de la grace qui l'apprend à se retirer. Mais quand le danger presse, cette timidité se tourne en une sainte fureur, et c'est par ce moyen qu'elle change de condition dans la personne de Thomas...

née à la fuite, et que la grâce ne lui donne point d'autre défense : *quam gratia ad fugam genuit*. Cependant par un nouveau prodige, elle change de sentiment dans la personne de Thomas, je veux dire que cette vertu naturellement timide devient courageuse par la grandeur du péril même. Une femme entreprend de le corrompre dans sa prison : il ne peut éviter la fatale présence de ce serpent déguisé : tous les chemins sont fermés, que fera-t-il ? Un généreux désespoir l'anime, une sainte fureur l'encourage, et se saisissant de tout ce qui lui vient à la rencontre, *Furor arma ministrat*, ils'arme d'un tison de feu avec lequel il chasse honteusement cette femme perdue : *Nullus perniciosior hostis quam quem audacem angustiae faciunt*.

De ces seuls exemples, et l'on en pourrait fournir cent du même genre<sup>2</sup>, il n'est pas téméraire de tirer une induction assez avantageuse aux copistes. Mais au lieu de hâter une conclusion aussi favorable, mieux vaut la discuter en détail et essayer de faire le départ entre les parties excellentes et sûres de ces copies anciennes et les éléments fâcheux qui s'y rencontrent. Il faut établir et distinguer ce double caractère.

---

1. Le copiste ignorait sans doute le latin et il a écrit *gerit*.

2. V. p. 123, note **h** ce qu'on peut espérer des inédits de Fléchier.

## CHAPITRE TROISIÈME

VALEUR DES COPIES ET ÉDITIONS CONTEMPORAINES. — CE QU'ON  
PEUT ATTENDRE DE CES RECUEILS CONTEMPORAINS.

Est-ce à dire que ces comparaisons de textes, si bien faites pour nous donner bon espoir, écartent tout soupçon d'inquiétude ? L'histoire et la critique sans laquelle l'histoire risque d'être un roman, ont des exigences qui ne permettent pas de laisser dans l'ombre les raisons de craindre. Ne fût-ce que pour ne pas étendre outre mesure les conclusions, et aussi pour ne point omettre de prendre, dans l'usage de ces documents, les précautions les plus rigoureuses, il est bon qu'on connaisse le côté faible de la position où l'absence des éléments autographes nous force de nous retrancher. C'est le point vulnérable des copistes ; commençons par le bien marquer.

### I. L'élément inquiétant et problématique.

A ces documents de seconde main, dont l'authenticité ne peut être mise en doute, il faut demander des garanties que tous ne pourront pas offrir. La fidélité ou, si l'on veut, l'intégrité essentielle ne leur manquerait guère, car ils ne sont pas de ces témoins suspects dont l'intérêt

peut infirmer la parole. Or loin d'avoir avantage à tromper leurs chalands, les maîtres écrivains d'autrefois avaient le souci de leur réputation d'exactitude. Néanmoins le désir de ne laisser jamais aucune lacune dans le discours transcrit par eux, et plus encore peut-être l'inattention ou la rapidité dans l'exécution, ont pu leur faire livrer des rédactions plus ou moins retouchées.

Il est évident que nombre de fautes grossières, résultat de l'ignorance, parfois d'un manque de culture et de préparation, sinon d'intelligence, ne peuvent être attribuées dans leur œuvre qu'à eux seuls et ne doivent point rejaillir sur le prédicateur. Mais dès lors comment s'assurer que telle expression, de saveur plus archaïque, de couleur plus vive, que telle tournure de syntaxe ayant son caractère *sui generis*, est bien aussi de l'orateur et n'a pas été substituée par le copiste, traduisant, pour ainsi parler, en un langage connu de lui, ce qu'il déchiffrait sur les notes prises pendant la prédication ? Ce sera là le côté infirme du glossaire ou lexique qu'il faudrait cependant essayer, « lexique de Bourdaloue » et, peut-on ajouter, des prédicateurs de son temps, qui ont bien la même langue. Après chaque mot, il sera besoin de sous-entendre un point d'interrogation et de dire comme correctif : sauf l'introduction de ce mot par le copiste lui-même. Si l'on répond que l'accord des copies d'origine évidemment différente, peut offrir quelque sécurité, avouons toutefois que cette confiance au témoignage anonyme de ces « collecteurs de sermons » demeure très branlante ; car il semble bien que plus d'une fois, ils ont dû donner de leur crû des développements ou des formes de phrases dont le sermon offrait à peine un germe, amplifié par eux et point toujours dans le sens de l'auteur.

Sans doute d'ordinaire les divergences que présentent entre elles deux copies d'un même discours, s'expliquent en supposant que le prédicateur a repris et modifié son

premier sermon. Mais il est aussi des discours, dits évidemment *une seule fois*, et dont pourtant les rédactions contemporaines diffèrent entre elles. On doit donc confesser que très probablement les changements y sont le fait ou des copistes, travaillant en quelque manière le texte qu'ils avaient mission de transcrire, ou des sténographes eux-mêmes reconstruisant, un peu à leur façon, le sermon dont ils avaient recueilli des éléments incomplets. J'en puis donner un exemple qui me paraît assez concluant contre les copies en cause, celui de trois textes contemporains du sermon de Bossuet à la profession de M<sup>lle</sup> de la Vallière. Le tome troisième des recueils Phelipeaux contient une de ces copies manuscrites, maladroitement attribuée chez lui à Mascaron. J'ai relevé en outre dans un autre recueil de la Bibliothèque nationale, n. a. fr. 1824, les variantes assez nombreuses de ce même discours, et il en existe une troisième copie à la bibliothèque de la ville de Grenoble (ms. 1043). Ces textes ne diffèrent pas essentiellement de celui qui fut imprimé dans le *Recueil de Harangues*, et que désavoua Bossuet, assez toutefois pour qu'une simple collation restât insuffisante. M. l'abbé Urbain qui a eu occasion de dire quelque chose de ces rédactions dans son excellent recueil des *Sermons choisis de Bossuet*, écrit avec raison :

Aux divergences que présentent ces rédactions, on voit qu'elles ne viennent pas de la même source; c'est là une garantie de plus de leur exactitude, *sinon pour le style*, du moins pour le fond des choses. Or, même à ce point de vue, elles diffèrent des éditions. Il s'ensuit donc que l'orateur en chaire, s'est écarté notablement de sa rédaction première <sup>1</sup>.

Plus d'une fois Bourdaloue dut, en reprenant ses sermons, et comme lui les orateurs de son temps qui répétaient les leurs, s'écarter de la première leçon, et il

---

1. *Sermons choisis*, Lecoivre, 1900, p. 462.

n'y aurait rien de trop alarmant dans les rédactions assez divergentes que présentent entre elles les copies contemporaines de sermons évidemment *redits*. Mais, dans l'exemple choisi, des leçons dissemblables du discours de Bossuet, *prêché pourtant une seule fois*, comment expliquer les différences de forme, quelques-unes non minimes, de ces « copies », sinon par l'inexactitude partielle de quelqu'une et par des modifications attribuables au scribe? Mais quelle est la bonne rédaction, et comment sur ces seules données, peu concordantes, retrouver le texte même prêché par l'orateur? Comment juger sûrement, sinon du style, dont il semble s'être peu soucié, au moins de la nature même de son éloquence et de sa manière propre? Le problème est embarrassant et la foi due à la rédaction des copistes quelque peu atteinte.

Il semble prudent de regarder nettement en face cette difficulté pour se rendre compte des précautions à garder dans l'emploi de ces copies anciennes. Pour refléter plus exactement que les éditions plus officielles et authentiques la prédication telle qu'elle fut, n'est-il pas à craindre qu'elles ne nous donnent comme appartenant à un orateur les additions ou retouches anonymes du scribe chargé de recueillir les discours entendus? Qu'on juge de ce péril par la comparaison de certains passages du sermon de Bossuet à la profession de M<sup>lle</sup> de la Vallière <sup>1</sup>. On trouvera en regard l'édition authentique et l'édition clandestine désavouée, puis sur triple colonne trois leçons tirées de manuscrits différents :

---

1. « La Bibliothèque de l'Arsenal, dit M. l'abbé Urbain, possède un exemplaire d'une édition qui doit être la première, et qui a passé jusqu'ici inaperçue ; or, la comparaison du texte de cette édition (Lyon, 1675. in-8) avec celui qu'a donné l'abbé Lebarq, d'après une copie de l'abbé Fleury, corrigée par Bossuet, ne révèle que de très légères différences. Cette première édition est peut-être plus conforme à ce qui a été prononcé par l'orateur que le texte révisé par lui. » (*Sermons choisis*, p. 462). « Une édition savante, dit encore le même critique, devrait chercher à noter toutes les différences entre le texte revu après coup par Bossuet et le

*Pour la profession de M<sup>lle</sup> de la Vallière* (Sermons choisis de Bossuet, éd. Urbain, p. 464, V. Lebarq, t. VI, p. 24.)

*Et dixit qui sedebat in throno :  
Ecce nova facio omnia.*

Et celui qui était assis sur le trône  
a dit : Je renouvelle toutes choses.  
(Apoc., XXI, 5.)

Ce sera sans doute un grand spectacle, quand celui qui est assis sur le trône d'où relève tout l'univers, et à qui il ne coûte pas plus à faire qu'à dire parce qu'il fait tout ce qui lui plaît par sa seule parole, prononcera du haut de son trône à la fin des siècles, qu'il va renouveler toutes choses ; et qu'en même temps on verra toute la nature changée faire

Ed. FOPPENS <sup>1</sup>, 1682, t. II, p. 86.

— *Discours prononcé par Mgr Bossuet, ancien évêque de Condom, et Precepteur de Mgr le Dauphin, à la Profession de M<sup>me</sup> de la Valière Duchesse de Vaujour, en présence de la Reine.*

*Et dixit qui sedebat in Throno  
ecce nova facio omnia.*

(I. Apoc.) (sic) 21.

Et celui qui est assis sur le trône  
a dit, Je renouvelle toutes choses.

Madame \*,

Ce sera sans doute un grand spectacle, quand celui qui est assis sur le trône d'où relève tout l'univers et à qui il ne coûte pas plus à faire qu'à dire parce qu'il fait tout ce qui lui plaît par sa parole, prononcera du haut de son trône à la fin des siècles, qu'il va renouveler toutes choses ; et qu'en même temps on verra toute la nature changée, faire

---

sermon tel qu'il fut prêché. » (*Ibid.*, p. 463). C'est en effet le rôle d'une édition critique d'essayer de retrouver, en matière de sermons, le texte parlé. On conçoit que le travail soit délicat et que les divergences entre des sources de valeur inégale et peu déterminée soulèvent des problèmes difficiles. Il sera cependant nécessaire de les aborder si nous voulons user des travaux des copistes, et ce serait fâcheux que le discrédit mérité par certaines de leurs transcriptions les fit, en bloc, condamner et proscrire.

1. Il est à remarquer que dans ces recueils de harangues, le sermon de Fromentières pour la vêtue ne fut pas aussitôt donné avec le vrai nom de la nouvelle Carmélite. Longtemps le titre fut : *la prise d'habit de Basilisse*. Ce pseudonyme transparent de l'ancienne favorite se retrouve dans une plaquette anonyme, publiée en 1680 sous le titre de : *La grâce victorieuse des engagements du monde ou la sainte retraite d'une âme pénitente*, à Mons, qui paraît bien une réimpression frauduleuse de l'*Amante convertie*, dont parle M. J. Lair, p. 416 de *M<sup>lle</sup> de la Vallière et la jeunesse de Louis XIV*. V. M. l'abbé Léonce Couture, dans le *Bulletin... de l'Institut catholique de Toulouse*, 1893, p. 242, note 2. L'édition de 1680 contient le sermon absent de celle de 1678.

\* A la Reine.



*Édition authentique.*

paraître un monde nouveau pour les élus. Mais quand pour nous préparer à ces nouveautés surprenantes du siècle futur, il agit secrètement dans les cœurs par son Saint-Esprit, qu'il les change, qu'il les renouvelle, et que les remuant jusqu'au fond, il leur inspire des desirs jusqu'alors inconnus, ce changement n'est ni moins nouveau, ni moins admirable. Et certainement, chrétiens, il n'y a rien de plus merveilleux que ces changements. Qu'avons-nous vu et que voyons-nous ? Quel état et quel état ? Je n'ai pas besoin de parler, les choses parlent assez d'elles-mêmes.

Madame, voici un objet digne de la présence et des yeux d'une si pieuse reine. Votre Majesté ne vient pas ici pour apporter les pompes mondaines dans la solitude : son humilité la sollicite à venir prendre part aux abaissements de la vie religieuse...

*Édition subreptice.*

paraître un monde nouveau pour les élus : Mais quand pour nous préparer à ces nouveautés surprenantes du siècle futur, il agit secrètement dans les cœurs par son saint Esprit, qu'il les change, qu'il les renouvelle et que les remuans jusques au fond, il leur inspire des desirs jusqu'alors inconnus, ce changement n'est ni moins nouveau ni moins admirable. Et certainement il n'y a rien de plus merveilleux que ces changements. Qu'avons-nous vu et que voyons-nous ? Quel état et quel état ? Je n'ai pas besoin de parler, les choses parlent assez d'elles-mêmes.

(*Madame*) voici un objet digne de la présence et des yeux d'une si pieuse reine. Votre Majesté ne vient pas ici pour apporter les pompes mondaines dans la solitude. Son humilité la sollicite à venir prendre part aux abaissements de la vie religieuse...

Ms. PHELIPEAUX, fr.  
22947, p. 26.

N. a. fr. 1824, f. 25.  
Discours prononcé  
par M<sup>re</sup> de Condom  
aux Dames Reli-  
gieuses Carmélites  
du faubourg Saint  
Jaques sur le sujet  
de la Profession de  
Madame de la Val-  
lière en présence  
de la Reyne le 4<sup>e</sup>  
Juin 1675 <sup>2</sup>.

*Manuscrit de Gre-  
noble, n° 1040. —  
La profession de  
Madame de la Val-  
lière.*

*Et dixit, etc. (Le texte  
est en entier.)*

Et celui qui étoit assis  
sur le trône a dit : Je fais  
toutes choses nouvelles.  
Dans l'apocalypse, cap. 21.

*Et dixit qui sedebat...  
(Texte complet.)*

Et celui qui estoit assis  
sur le Trône a dit Je fais  
toutes choses nouvelles.

*Et dixit etc... (Texte  
complet sans la traduction.)*

Madame <sup>1</sup>,

Ce sera sans doute  
un grand spectacle  
lorsque celui qui est  
assis sur le trône  
d'où il jugera tout  
l'univers et à qui il

Madame,

Ce sera sans doute  
un grand spectacle  
lorsque celui qui est  
assis sur le trône  
d'où il jugera tout  
l'univers et à qui il

Madame,

Ce sera sans doute  
un grand spectacle  
lorsque celui qui est  
assis sur le trône d'où  
il jugera tout l'uni-  
vers et à qui il ne

1. Non-seulement l'édition de Lyon de 1675, signalée par M. l'abbé Urbain, porte cette apostrophe initiale « Madame », adressée à la reine, qui n'est pas maintenue dans l'édition officielle d'après la copie de Fleury, mais les trois copies manuscrites et aussi les éditions des recueils de harangues publiés soit chez Foppens, à Bruxelles, soit chez Henry, à Lille. J'ignore quelle est la première édition de cette collection lilloise intitulée : *Recueil de diverses Oraisons funebres, Harangues, Discours et autres pieces d'Eloquence des plus célèbres Auteurs de ce temps*, à L'isle, chez Jean Henry, pet. in-12. L'édition de 1689 est déjà intitulée nouvelle édition, et c'est dans le troisième volume ou troisième partie que se lisent et le sermon de vêtue de Fromentières, *prise d'habit de Basilisse*, et notre discours de profession ; dans celle de 1695, dans la quatrième partie et en 1712, dans la troisième. Celle de Foppens (même titre, seconde partie contenant le sermon de Bossuet, mais point celui de Fromentières) est déjà nommée, bien qu'en 1682, nouvelle édition, et il est à croire que l'édition de 1675 fut vite débitée, tant on était curieux de ces productions. Et pourtant les fautes énormes y fourmillaient, témoin ce titre, dans la seconde partie du recueil de Jean Henry de 1689, p. 469 : *Oraison funebre de dame Molé, par le P. Bossuet, prêtre de l'Oratoire* (pour Boissière).

2. Cette copie, plus complète d'ordinaire que le texte du ms. Phelipeaux, est écrite avec un certain soin, sinon avec luxe.

Ms. PHELIPEAUX.

ne coûte pas plus à faire qu'à dire parce qu'il opère toutes choses par sa parole, du haut de ce trône majestueux, prononcera ces paroles : Je m'en vais renouveler tout l'univers. Lorsque l'on verra au même instant et au bruit de ces paroles toutes puissantes les astres, les éléments et toute la nature prendre une nouvelle forme et de cet ancien monde, en sortir un monde tout nouveau en faveur de l'homme. *Ecce nova*. Ce spectacle sans doute sera bien admirable. Mais qui pourroit, messieurs, se dispenser d'apporter ses admirations dans un spectacle où Dieu répand son esprit dans un cœur dont il rompt toutes les chaînes anciennes et dont il va renouveler les premières par ses saintes inspirations <sup>1</sup> (?) pour en tirer un homme tout nouveau ? Ah ! ce spectacle sans doute

N. a. fr. 1821.

ne coûte pas plus à faire qu'à dire par ce qu'il opère toutes choses par sa parole, du haut de ce trône majestueux prononcera ces paroles Je m'en vais renouveler tout l'univers, lorsque l'on verra en ce même instant et au bruit de ces paroles toutes puissantes les astres les éléments et toute la nature prendre une nouvelle forme et qu'on verra de cet ancien monde en sortir un monde tout nouveau en faveur de l'homme. *Ecce nova facio omnia*. Ce spectacle sans doute sera bien admirable, mais qui de nous pourroit se dispenser d'apporter toutes ses admirations à ce spectacle où Dieu répand son esprit dans un cœur, dont il rompt toutes les chaînes anciennes et dont il va renouveler les saintes et premières inspirations pour en tirer un homme tout

Ms. de Grenoble.

coûte pas plus à faire qu'à dire, prononcera ces paroles toutes puissantes du haut de ce tribunal majestueux : Je vais renouveler tout l'univers. On verra pour lors les cieux, les éléments et toute la nature prendre en un instant de nouvelles formes et par un prodigieux changement, il sortira un monde tout nouveau d'un monde ancien, pour détruire ce qui étoit, dit saint Jérôme, et donner l'être par une espèce de création, à ce qui n'étoit pas. Ce spectacle, sans doute rendra la vue attentive et surprise, mais quelque admirable qu'il doive être, ne pourroit-on pas se dispenser d'y jeter les yeux pour donner toute son admiration à celui qui se présente aujourd'hui, [Dieu], par l'effusion de son esprit, rompt toutes les chaînes d'un cœur dont il va renouveler les pre-

1. Ici le copiste a évidemment fait confusion et les deux autres copies sont plus satisfaisantes.

Ms. PHELIPEAUX.

n'est ni moins surprenant ni moins admirable. *Ecce, ecce nova*. En effet, chrétiens, qu'avons-nous vu et qu'est-ce que nous voyons ? Quel état et quel état ! Je n'ai pas besoin ici de paroles. Les choses parleront assez d'elles-mêmes.

Madame, voici un sujet [digne] d'être honoré de la présence d'une aussi pieuse reine. Votre Majesté<sup>1</sup>, Madame, ne vient pas admirer dans cette solitude les vains ornemens de la gloire ni tous ces foibles agréments qui flattent les yeux des

N. a. fr. 1824.

nouveau. Ah ! ce spectacle sans doute n'est ni moins surprenant ni moins admirable. *Ecce, ecce nova facio omnia*. En effet, chrétiens, qu'avons-nous vu et qu'est-ce que nous voyons ? quel état et quel état. Je n'ai pas besoin ici de parler, les choses parleront assez d'elles-mêmes.

Madame, voilà un objet digne d'être honoré de la présence d'une si pieuse reine que vous. Votre Majesté, madame, ne vient pas admirer dans cette sainte solitude les vains ornemens de la gloire ni tous ces foibles agréments qui flattent

Ms. de Grenoble.

mières inspirations, pour en tirer une créature toute nouvelle. *Ecce nova facio omnia*. Ce spectacle, j'ose le dire, n'est ni moins extraordinaire, ni moins adorable, et Dieu rédempteur agissant dans l'un par l'efficace de sa grâce, mérite autant d'admiration qu'un Dieu créateur opérant dans l'autre par la toute puissance de son bras. En effet qu'avons nous vu et qu'est-ce que nous voyons ? quel état et quel état. Je n'ai nul besoin de paroles dans un sujet où les choses parlent assez d'elles-mêmes.

Ce spectacle, Madame, est si rare qu'il est digne d'être honoré de la plus grande et de la plus pieuse de toutes les reines. Ce ne sont pas les vains ornemens d'une gloire trompeuse ni tous ces foibles agréments qui fascinent les yeux

1. Ms. ... d'une aussi pieuse reine que Votre Majesté. Madame ne vient pas...

Ms. PHELIPPEAUX.

N. a. fr. 1824.

Ms. de Grenoble.

hommes. Sa piété  
l'oblige à y venir  
prendre part au chan-  
gement heureux  
d'une vie toute mon-  
daine à une vie reli-  
gieuse. . . .

d'ordinaire les yeux  
des hommes, sa piété  
l'oblige à y venir  
prendre part au  
changement heureux  
d'une vie toute mon-  
daine en une vie toute  
religieuse...

des hommes que  
votre Majesté vient  
admirer dans cette  
solitude....

Si nous avons, en ces manuscrits de Grenoble et de Paris, trois rédactions manuscrites dues sans doute, comme le pense M. l'abbé Urbain, à des auditeurs qui ont voulu fixer leurs souvenirs, il est assez embarrassant de choisir entre les leçons qu'ils nous offrent comme entendues et vraiment prononcées. A comparer seulement, soit entre eux, soit avec les deux éditions, quelque peu divergentes elles-mêmes, les trois spécimens de ce début, on sent bien l'embarras qui empêche de choisir à coup sûr le texte qui *dut* être dit. Entre deux phrases comme celles-ci : « Madame voici un sujet digne d'être honoré de la présence d'une aussi pieuse reine. Votre Majesté, Madame, ne vient pas admirer dans cette solitude les vains ornemens de la gloire. » Et celle-ci : « Ce spectacle, Madame, est si rare qu'il est digne d'être honoré de la plus grande et de la plus pieuse de toutes les reines. Ce ne sont pas les vains ornemens d'une gloire trompeuse.... que Votre Majesté vient admirer dans cette solitude, » il faut bien prendre parti et avouer que l'une des deux versions est modifiée par le copiste. Toutes les deux ne peuvent avoir été dites, et l'une est retouchée et brodée, mais laquelle ? On sent la difficulté du choix, mais s'il faut l'accentuer encore, de peur de paraître esquiver l'objection fondamentale qui atteint les travaux des copistes ; mettons en présence les deux textes tirés des manuscrits de la Bibliothèque nationale.

Prenons la division du discours dans le ms. Phelipeaux et dans son pendant :

N. a. fr. 1824, p. 30.

Voyez cet amour corrompu et considérez ses excès, observez toutes ses démarches, et c'est par là que vous le connoîtrez; mais en même temps, voyez cet amour bien réglé et considérez tous ses retours. Voyez comme cette âme raisonnable est sortie hors d'elle-même par ses excès, mais voyez-la rentrer en elle-même par d'autres excès opposés. Voyez comme elle a poussé les excès de sa corruption et de l'amour de soi-même, jusques au mépris de Dieu. Mais voyez-lui pousser des excès de l'amour de son Dieu jusques au mépris et à la haine de soi-même; enfin voyez comme cette âme s'égare dans la poursuite des objets extérieurs et sensibles en s'éloignant de Dieu. Mais peu de temps après, voyez-la revenir sur ses pas en telle sorte qu'elle ne s'attache plus qu'à Dieu seul. Voilà le partage de ce discours.

Les divergences doivent bien ici être attribuées aux copistes. Elles sont loin d'être rares.

Offrons encore en parallèle deux passages opposés de nos manuscrits parisiens, où il semble impossible de s'en tenir à une collation, mais où l'on doit transcrire les deux textes à part :

*Manuscrit* PHELIPEAUX, p. 31.

Voilà ce qu'il y a de bon dans les dignités, et c'est par là que cette âme commence à se mé-

*Manuscrit* PHELIPEAUX (p. 23).

Voyez cet amour corrompu et considérez ses excès, observez toutes ses démarches, et voyez vous-mêmes ce qui vous arrête, mais en même temps arrêtez-vous, voyez cette âme raisonnable qui sort d'elle-même et qui rentre en elle-même. Voyez-la s'égarer dans les objets extérieurs et sensibles, mais voyez-la en même temps revenir sur ses pas. En un mot voyez cet amour de soi-même qu'elle a poussé jusqu'au mépris de Dieu, mais en même temps voyez cet amour de Dieu qu'elle pousse jusqu'au mépris de soi-même, en cette sorte qu'elle ne s'attache plus qu'à Dieu seul. Voilà <sup>1</sup> en peu de mots toute l'économie de ce discours.

Fr. 1824, p. 39.

Voilà ce qui se trouve, messieurs; dans les charges et les dignités et dans les honneurs

1. Ms. Voyez-le en peu...



Ms. PHELIPEAUX, p. 31.

connoître. Elle ne sait ce qu'elle cherche, elle n'a pas plus de goût pour les honneurs, parce qu'ordinairement les honneurs font les orgueilleux et que les orgueilleux n'ont pas de goût pour eux et ne savent ce qu'ils veulent. Voilà, ce que c'est que l'orgueil.

Mais tout d'un coup, voici l'estime d'une fragile beauté qui fait que cette âme raisonnable emprunte des ornemens vains et étrangers de toutes parts pour la conserver et même pour l'augmenter. Mais écoutez comme le saint Esprit m'a parlé. J'ai vu, dit le prophète Isaïe, j'ai vu les filles de Jérusalem bien chargées. Je les ai vues chargées de cheveux et frisées à droite et à gauche. *Et nutibus oculorum ibant et ambulabant extento collo*. Elles marchoient la tête levée et portoient indifféremment leurs regards de tous côtés. Voilà pourquoi, dit Dieu, chez Isaïe, [je ferai tomber tous leurs cheveux <sup>1</sup>] Ah ! Seigneur, ce n'est pas assez pour faire rougir les filles de Jérusalem. Mais si vous les voulez punir, prenez-vous en du moins sur quelque chose de

N. a. fr. 1824, p. 39.

commence à se méconnoître l'orgueilleux. Il ne sait ce qu'il veut. Car qu'est-ce que l'orgueil, sinon l'aveuglement de l'esprit ? Quittons donc l'orgueil, quittons les honneurs <sup>2</sup>. Cette âme commence à se reconnoître et elle se trouve bientôt changée.

Mais voici un surcroît d'une vaine beauté qui élève son esprit et qui emprunte de vains ornemens de toutes parts. Voici le saint Esprit qui en va parler. J'ai vu, dit Isaïe le prophète, j'ai vu les filles de Jérusalem extrêmement chargées, je les ai vues chargées de cheveux empruntés. Je leur ai vu porter leurs yeux indifféremment à droit (*sic*) et à gauche. *Et nutibus oculorum ibant. Ambulaverunt extento collo*. Elles marchoient <sup>4</sup> hardiment, et la tête levée, elles jetoient à droit et à gauche leurs regards. Voilà pourquoi, dit Dieu, je ferai tomber tous leurs cheveux, et n'est-ce pas assez pour faire rougir toutes les filles de Jérusalem ? Ah ! Seigneur, ce n'est pas assez et si vous les voulez punir, prenez-vous-en du moins à quelque autre chose que sur

1. Omission de P. supplée par le ms parallèle.

2. Ces mots donnent bien l'impression d'une phrase dite par Bossuet.

3. Le copiste, peu au courant de ce qu'il écrit, met dans son texte, aux deux endroits : *changées*, pour *chargées*.

Ce double extrait peut servir aussi à comparer le texte définitif (Lebarq, t. VI, p. 39), destiné à l'impression, avec des traits qui fort vraisemblablement ont été dits.

4. Ms: Elles jettoient hardiment...

Ms. PHELIPEAUX, p. 31.

plus superbe et de plus précieux. Mais, dit Dieu, je sais que quand les hommes verront que ces choses inutiles et même ridicules leur seront ôtées, je sais, dis-je, quel effet cela fera. Mais écoutez ce que dit encore le Saint-Esprit : En ce temps-là, je ferai tomber tous leurs cheveux et leurs manteaux et leurs indiennes. Je leur ôterai tous leurs diamants, perles et bijoux et je détruirai tout le reste de leurs parures et ornemens inutiles. Hé ! la grande merveille, messieurs, que Dieu détruise des choses si vaines et même si peu honnêtes. Mais vous offensez Dieu par ces ornemens inutiles et Dieu ne se plaint<sup>1</sup> point de faire le dénombrement de la destruction qu'il fera de tous ces vains ornemens, et cette âme entendant parler de cette destruction, elle dit : ah ! hommes, je ne veux plus porter de ces vains ornemens ! Je ne porte...

N. a. fr. 1824, p. 39.

leurs cheveux. Mais, dit Dieu, je sais bien que quand les hommes verront que je leur aurai ôté ces choses inutiles et même le plus souvent ridicules, je sais quel effet cela fera. Ecoutez donc ce que dit le Saint-Esprit : Je ferai tomber leurs cheveux. Je leur ôterai leurs manteaux et leurs indiennes, j'arracherai leurs perles et leurs coëffures, je romprai leurs colliers et leurs bracelets, je détruirai tous leurs bijoux, et pour lors elles connaîtront que je suis leur Dieu. La grande merveille, messieurs, que Dieu détruise des choses si peu nécessaires et même le plus souvent si peu honnêtes ! Ah ! vous offensez Dieu par ces ornemens inutiles. Et cette âme entendant ces paroles, elle s'écrie : Ah ! monde trompeur, je n'aurai plus de tes vains ornemens et je ne veux plus porter que les ornemens de la grâce...

Les parallèles caractéristiques de ce genre seraient aisément multipliés. Ceux-ci suffisent à mon dessein de montrer quelles questions délicates soulèvent des divergences portant comme ici sur la forme même. Lorsqu'il s'agit d'un passage omis dans l'un des manuscrits, d'une ligne, soit même d'un paragraphe, absents dans l'un des deux textes, on peut encore vraisemblablement supposer que la lacune de l'un n'est comblée dans l'autre que par une phrase authentique qui n'a pas échappé à l'un des scribes plus soigneux, tandis qu'elle tombait dans la

1. Il faut noter cette expression au sens de : et Dieu ne s'épargne point... — Le pendant ne s'en retrouve pas dans l'autre ms.

transcription opposée ou ne se rencontrait pas dans le travail plus incomplet de l'autre tachygraphe. Mais en face de textes absolument parallèles et comme irréductibles, différents par la teneur même de la rédaction, presque identiques quant à la pensée, le problème est périlleux, et sans parodie d'un vers célèbre, il faut dire à la critique aux abois :

Devine si tu peux et choisis si tu l'oses.

Nous estimons cependant qu'il ne faut pas se hâter de quitter la partie et que, sans se remettre à l'aveugle décision du sort ou du « petit bonheur », on peut espérer obtenir d'un patient labeur de confrontations des textes une somme de résultats équivalente au travail dépensé.

## II. Part encore large des renseignements à espérer des copies contemporaines.

Il suffirait à la rigueur de s'arrêter aux exemples cités du sermon de Bossuet, pour montrer comment certains traits évidemment *dits*, mais retranchés ou retouchés à dessein pour l'édition, nous peuvent être sûrement connus par l'accord des copistes entre eux. N'y eût-il que ce résultat, moins futile qu'il ne semble, il y aurait lieu de ne point dédaigner ces secours. Mais le rôle qu'on peut faire jouer aux copies s'étend plus loin. Leurs divergences, pour engendrer un sentiment très légitime d'incertitude, n'anéantissent pas cependant la valeur de leur témoignage, et exigent seulement du critique qui les interroge une extrême circonspection. Les précautions une fois prises, et la réserve la plus scrupuleuse présidant au travail de confrontation de leurs écrits, on y trouve d'immenses ressources pour la connaissance vraie de l'état et du mode de la prédication ancienne. Pourvu que l'historien se garde d'étendre ses conclusions au-delà des faits

observés et constatés, qu'il s'impose un contrôle rigoureux et ne se hâte pas, sur un cas isolé ou exceptionnel peut-être, de se construire une théorie qui fausserait ensuite ses observations, il aura, ce me semble, beaucoup à recueillir dans le domaine trop peu exploré de ces copies de sermons. La moisson y sera ample, et, si mêlée d'ivraie qu'on la suppose, elle vaut la peine d'être récoltée.

Pour limiter à Bourdaloue et à l'histoire de sa prédication les résultats que j'estime pouvoir être légitimement cherchés dans cet ordre d'exploration, j'espère montrer, à l'aide des copies relevées de son vivant, sa manière et son « langage », ou si l'on veut, le ton de ses discours. L'accord assez unanime de ces transcriptions du temps nous permettra de mieux saisir les raisons de cette « réputation de prédicateur » qui a fait de son nom le synonyme de « sermonnaire » par excellence, et de nous expliquer aussi le succès, pour ne pas dire la vogue ou l'engouement, dont témoignent non-seulement les lettres de M<sup>me</sup> de Sévigné, mais bien d'autres documents moins suspects de complaisance. On verra aisément, par les extraits que j'aurai occasion de citer, comment la foule allait à ces sermons pour d'autres attrait encore que cette vigueur de raisonnement qui pouvait suspendre à ses lèvres les esprits cultivés, mais qui n'eussent pas suffi peut-être à gagner les suffrages de tous les auditeurs. Si la presse des petites gens écartait ou décourageait parfois la grande marquise, si friande pourtant « d'aller en Bourdaloue », c'est peut-être aussi que l'expression vigoureuse, imagée et pittoresque ne faisait pas défaut à ce logicien, qui était avant tout un apôtre convaincu et zélé. Or c'est bien l'impression que nous livre la série des discours retrouvés jusqu'ici dans ces copistes trop dédaignés.

Importuns sans doute aux prédicateurs qui tenaient pour une trahison la publication prématurée de leurs sermons, les copistes, en nous mettant à même de les entendre, sauf l'action et le ton de la voix, ont cependant rendu à ceux

des orateurs qui peuvent affronter un auditoire après deux siècles, un service véritable. Bourdaloue n'a rien à perdre à nous être rendu sous cet aspect populaire, peu châtié, mais vivant dans son abandon et sa vigueur animée. Un littérateur perdrait pour sûr à ce « négligé » (exagéré peut-être par les inhabiletés de sténographes), dans lequel nous sont présentés ces sermons transcrits à l'audition. Mais Bourdaloue est un *prédicateur*, et le *sermon* n'est rien moins qu'un genre littéraire.

Ce sera une des conclusions les plus importantes, auxquelles amène la lecture de ces feuilles où les scribes recueillaient en hâte les « sermons », de mettre en lumière ce qu'était la parole sacrée au temps de Bourdaloue. Je ne parle pas en effet, dans les révélations que nous fournissent les copies contemporaines, de la somme d'inédit que nous pouvons escompter, bien qu'elle ne soit pas à mépriser. A mon sens une connaissance plus exacte de la prédication ancienne, de son genre, de son ton habituel, voire même de ses procédés ou de ses formules, de sa langue enfin, doit être puisée, soit dans les copies manuscrites, soit dans les recueils, si défectueux au point de vue typographique, qui faisaient la terreur des auteurs, spoliés et imprimés « tout vifs. »

Il faut reconnaître en effet que les éditions avouées ou préparées par eux, bien que nous offrant leur doctrine, leur style, au moins leur style écrit et pour ainsi dire littéraire, masquent trop ce que fut leur discours récité. Ces sermons imprimés n'ont pas peu contribué, semble-t-il, à faire ranger, par les historiens de la littérature, le sermon parmi les genres relevant de leur domaine.

Sans me faire accuser de paradoxe, je crois utile de distinguer plus profondément que l'on n'a fait le sermon tel que le *disait* l'orateur, de l'œuvre oratoire, composée ou revue par lui *pour être lue*. Il est plus de distance qu'on ne le suppose entre les deux œuvres, assez parentes pour être reconnues identiques de fond, assez différentes



pour n'être pas classées ensemble par les théoriciens des belles-lettres.

Ma pensée n'est nullement de soustraire l'éloquence religieuse au domaine de la littérature, et je tiens que les intérêts universels et supérieurs de la religion et du salut sont du ressort de la parole humaine et partant susceptibles de donner carrière à la plus haute éloquence.

Parce que Démosthène improvisant une Philippique pour lancer les Athéniens au secours de leur cité ne faisait pas un travail de *littérateur*, je ne prétends nullement l'exclure de l'histoire de la littérature, et à ce titre, les phrases les moins *littéraires* que les trahisons des copistes nous ont livrées, rentrent néanmoins dans la sphère de l'éloquence. Je pense cependant qu'on a trop peut-être regardé les sermonnaires du grand siècle à travers leurs œuvres lues, et qu'on ne se rend point assez compte de leur prédication parlée. N'arrive-t-il pas de là qu'on se ferait une idée un peu inexacte de leurs discours en les imaginant prononcés par eux tels que nous les lisons ? L'étude attentive des recueils de copies anciennes, confirmée par celle des mémoires contemporains paraît conduire à cette conclusion.

Les hommes du dix-septième siècle, en matière d'éloquence sacrée semblent avoir mis entre le sermon débité en chaire et le sermon imprimé la même différence à peu près qu'entre la *lettre* et le *livre*.

Or, bien que le style épistolaire relève de la littérature, chacun sent que ce n'est point au même titre, et que, par les préceptes et les règles, l'art de rhétorique n'a point à intervenir dans « la correspondance » comme il le peut faire pour enseigner à composer un discours académique. En ce qui regarde le grand siècle, il ne faut qu'avoir entrevu des lettres de Bossuet, Fénelon, Boileau ou Racine même, les lettres surtout des grands seigneurs du temps, ecclésiastiques ou autres, le cardinal de Bouillon et Le Tellier, l'archevêque de Reims, aussi bien que



Montausier ou le duc de Coislin donnant à Huet des nouvelles de la cour ou de l'académie, pour s'apercevoir aussitôt que rien n'était plus différent du livre imprimé. Il est difficile d'imaginer un abandon, un sans-gêne et parfois une platitude plus rares, avec des redondances ou des répétitions de mots aussi multipliées, que dans certains billets écrits par des auteurs d'excellent style. En un mot il est impossible de le nier, on ne faisait nullement entrer le commerce épistolaire dans la *littérature*, et maint auteur qui laissait à sa plume la bride sur le cou en envoyant à un ami une invitation, un remerciement ou des condoléances, ou quand il donnait ses instructions à un homme d'affaires, devenait autrement sévère pour le choix des mots ou le nombre de la phrase, lorsqu'il s'agissait d'*écrire* et de s'adresser, comme on disait, au « Public ». Il y avait alors, non pas une pose, mais une tenue et des exigences saisissant l'écrivain pour lui prescrire un soin et des allures, que le « déshabillé » tout à fait intime de la « conversation à distance » ne lui avaient pas demandés.

Proportion gardée, il y eut quelque chose de ces différences entre le sermon qui était le langage du prédicateur, langage bien moins pompeux et solennel que ne le laisse voir, dans la série imprimée des œuvres oratoires du temps, le style écrit de ces mêmes sermons, revus et retouchés pour la lecture. Il y avait comme une gamme différente pour les œuvres débitées et les mêmes sermons imprimés, et une sorte de transposition attendue des auteurs qui livraient ou laissaient livrer leur discours à l'impression. Un ton plus abandonné, plus voisin de la conversation, une série d'expressions « familières jusqu'à une certaine limite » étaient autorisés, que l'orateur, dès qu'il imprimait son œuvre, s'empressait de relever, d'ennoblir, en ôtant le plus souvent les particularités, en généralisant l'expression, en faisant à la raison pure une part plus large, par le sacrifice d'images ou de couleurs

qui avaient été dans le ton de son discours débité. Bien des détails, reçus alors, semblaient indignes de mémoire, peu intéressants pour l'avenir. Le prédicateur dont M<sup>me</sup> de Sévigné entendit la Passion en 1680, et qui descendit, à son gré, trop bas dans la familiarité en usant des mots de « faquin » et de « coquin », eût sans doute évité soigneusement de les imprimer <sup>1</sup>. Mais dans le voisinage et un peu au-dessus de ces expressions qui choquèrent la marquise, les orateurs en avaient à leur service un bon nombre, qu'ils n'eussent point consenti à laisser dans leurs sermons publiés et que le public n'y aurait plus goûtées sans doute, sans avoir été en rien offusqué quand elles tombaient du haut de la chaire.

Cette distinction entre le sermon *dit* et le sermon *imprimé*, dépend en grande partie de la façon dont auteurs et lecteurs concevaient autrefois une édition de sermons. Il est donc opportun, pour mieux saisir ce que fut dans la chaire au dix-septième siècle le prédicateur qui nous occupe, de nous rendre compte de la conception que se firent ses contemporains et qu'il se fit apparemment lui-même de son œuvre oratoire, transportée pour ainsi dire sur une autre scène. On ne tenta sans doute à l'égard de ses sermons, soit qu'il ait disposé lui-même presque toute son édition, soit que Bretonneau ait eu la grande part, que ce qui se faisait pour les autres orateurs ; nous chercherons dans l'édition de Bourdaloue, ce que prétendait quiconque imprimait une œuvre oratoire.

Auparavant nous avons à prouver, par des exemples tirés de plusieurs copies anciennes de sermons de Bourdaloue, les divers services que peuvent nous rendre ces textes incorrects et non revus, plus sincères que n'eussent souhaité les auteurs, mais d'autant plus capables de satisfaire notre curiosité. Jusqu'ici nous avons pris nos

---

1. V. note i, p. 123.

extraits en dehors de l'œuvre de Bourdaloue ; il est temps de lui faire la part aussi large que possible. Ce sera du reste mon excuse, de le laisser parler la langue même qu'ont entendue ses auditeurs.

Voici d'abord une série de fragments conservés seulement par les recueils du temps, mais dont l'authenticité n'est nullement douteuse. Tels, les passages qui combler les lacunes ou les omissions des éditions clandestines, ou encore les morceaux tirés du manuscrit de la Bibliothèque Mazarine, à savoir de la collection d'extraits copiés par ce Tournemeulle qui semble avoir été un auditeur assidu de sermons de cette époque<sup>1</sup>. De préférence, j'ai emprunté à cette source qui est, à mon avis, l'une des plus sûres. Son seul tort est de ne nous donner aucun sermon entier, ce « coureur » de prédications ramassant uniquement les passages qui lui agréaient le plus. Voici d'abord la péroraison d'une « instruction ou homélie familière sur l'humilité », si l'on en juge par le ton de l'unique morceau recueilli :

Bourd. de l'humilité. *Publicanus a longe stans.*

Dans le 4<sup>e</sup> chapitre du quatrième livre des rois il est remarqué qu'une pauvre femme veuve se trouvant dans une dernière indigence eut recours à Elisée lui exposant ses besoins et lui disant les larmes aux yeux : grand prophète, mon mary, votre serviteur est mort et m'a laissé deux enfants et quantité de dettes, les créanciers me mettent le coutau à la gorge et comme je suis insolvable ils veulent m'arracher mes deux pauvres enfants pour les servir. — Que voulez-vous que je fasse, lui répond Elisée, qu'avez-vous chez vous ? — Hélas je n'ai qu'un peu d'huile, dit-elle. — Hé bien, lui dit le prophète, allez vous en à vos voisins et leur demandez quantité de cruches vides. Fermez votre porte et du peu d'huile qui vous reste remplissez les toutes. *Vade, pete mutuo a vicinis tuis vasa vacua et non pauca*<sup>2</sup>. Cette femme obéissant incontinent au prophète, chercha quantité de cruches chez les voisins : elle emporta beaucoup de vaisseaux vides et de ce

1. V. p. 119 note c du livre I.

2. IV. Reg. IV, 3... *mutuo ab omnibus vicinis tuis vasa vacua non pauca.*

peu d'huile les remplit tous. Aussitôt quelle ne trouua plus de vaisseaux l'huile cessa, *stetit oleum* <sup>1</sup>. Sur quoy Saint Gregoire de Nyce dit que par un miracle surprenant les vaisseaux furent remplis du vuide mesme. *Ipsa vasa vacua, mirum certe, ipsa inanitione replebantur*. Voilà la figure, mais voici la verité.

Qu'est-ce que la grace? C'est une huile sacrée pour nous oindre : *diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum*, huile que le Saint Esprit répand dans nos cœurs. Mais quels sont les vaisseaux qu'elle demande? Ce sont des vaisseaux vuides. Ce sont ces ames que l'humilité a vuidées et dépoüillées d'amour propre, de superbe, de vanité et de complaisance. Voilà les vaisseaux qu'elle cherche, voilà les ames a qui elle se communique, et des le moment qu'il n'y a plus de ces sortes de vaisseaux, *stetit oleum*, l'huile ne coule plus, la grace ne se répand plus. Malheur à vous, chrétiens, si vous mettez obstacle à ces profusions de libéralités diuines : un tems uiendra que vous demanderes de cette huile et elle vous sera refusée, *stetit oleum*. Vous emploieres les prieres des gens de bien, les suffrages de l'Eglise : vous leur direz comme ces vierges : *date nobis de oleo vestro* <sup>2</sup>, hélas, donnez nous un peu de vôtre huile et ils vous répondront qu'ils n'en ont que pour eux et que c'étoit a vous, pendant que vous en aviez le tems, de vous en pouruoir.

Taschez donc d'attirer sur vous les graces, et comme vous ne le pouuez faire sans l'humilité, humiliez-vous deuant Dieu, abaissez-vous deuant sa grandeur, reconnoissez que vous n'estes que cendres et que poussieres et qu'en cet état vous estes indignes de lui parler &.

Les foudres ne tombent presque iamais que sur les montagnes et sur les hauts édifices qui eleuent insolemment la teste contre le ciel. Les vallées et les lieux bas reçoient les rosées et deuiennent fertiles pendant que le reste est sec et stérile : ayez donc de l'humilité, ne vous rebutez pas des affronts et des opprobres. Sachez que vos pechez méritent infiniment dauantage de honte et de confusions, et qu'il est vray ce que dit le Sage que Dieu prend plaisir a sauuer et a donner ses graces a ceux qui sont humbles d'esprit, *mitis est Dominus iis qui tribulato sunt corde et humiles spiritu saluabit* <sup>3</sup>. Un homme veritablement humble, dit saint Bernard, que fait-il? il baisse modestement la teste, il a les yeux doux et baissez, témoin le publicain de nôtre euangile, *nec oculos in caelum etc.* <sup>4</sup>, il ne fait pas comme ce

1. Reg., 6. *Stetitque oleum*.

2. Math., xxv, 8.

3. Ps., xxxiii, 19. *Juxta est Dominus iis, etc.*

4. Luc, xviii, 13. *Nolebat nec oculos in caelum levare...*

maudit pharisien qui marchoit avec impudence et effronterie, qui n'alloit dans le temple que pour y porter son insolence avec faste : *non sum sicut ceteri, etc.* <sup>1</sup> Non, Mrs, c'est pour s'humilier deuant Dieu et pour luy demander pardon. Rentrez dans ces sentiments Mrs, affin que le fils de Dieu dise de vous comme de ce pauvre publicain, *descendit hic iustificatus in domum suam* <sup>2</sup>, que vous estes iustifiez et en état d'attendre par apres, la recompense du ciel etc.

Cette fin d'un sermon et le morceau qui le précède, tiré du quatrième livre des Rois, chapitre IV, ne paraissent pas avoir été conservés dans l'édition. Le commentaire de l'évangile du pharisien et du publicain priant au temple ne s'y rencontre pas au dixième dimanche après la Pentecôte pour lequel a été conservé un autre sujet : *sur l'État de vie & le soin de s'y perfectionner* <sup>3</sup>, et la parabole du pharisien expliquée dans les *Pensées*, ne contient pas ce passage, qui a ainsi le mérite de l'inédit.

C'est un des avantages de ces copies d'autrefois de nous avoir gardé des extraits de Bourdaloue et des autres orateurs du temps, d'abord avec leur saveur propre de « sermon débité », ensuite, souvent même au point de vue du fond, comme unique spécimen, car tout ce que les orateurs ont prêché n'est pas toujours entré dans leurs œuvres.

C'est ainsi encore que les sermons de Mascaron et de bien d'autres qui n'ont jamais été imprimés, ne peuvent être connus que par ces copies <sup>4</sup>. Il faut avouer qu'elles nous renseignent mieux que les éditions officielles sur le vrai genre et la vraie langue du sermon « parlé ».

Je tire du même manuscrit de la Bibliothèque Mazarine, un passage *sur la Vocation* qui paraît également inédit.

1. Luc, XVIII, 11. *Non sum sicut caeteri hominum...*

2. *Ibid.*, 14.

3. T. x, p. 427.

4. V. à ce sujet la thèse des plus suggestives de M. L. Lehanneur, *Massillon d'après des documents inédits*.

Du moins ne se rencontre-t-il pas dans le sermon sur ce sujet, qui est le premier des *Dominicales*, premier dimanche après l'Epiphanie. Mais ce qui nous garantit que nous ne sommes pas en présence d'une attribution erronée due à l'auteur des extraits, c'est que la page se retrouve dans le manuscrit d'Abbeville, au sermon du premier dimanche après l'Epiphanie, sur le même texte et commençant par les mêmes mots que l'imprimé, et en outre dans le premier point du sermon *sur l'Ambition* (Ms. Phelipeaux). Cette triple source nous a donc sans doute conservé un développement perdu. Bourdaloue ou son éditeur n'aura pas jugé utile de le maintenir ou plutôt il a paru plus à sa place dans le sermon *sur l'Ambition* qui en offre quelque vestige, t. II, p. 500. Voici le texte du manuscrit Tourne-meulle, absolument d'ailleurs dans la manière connue de Bourdaloue :

P. BOURD. De la Vocation.

Salvien Eveque <sup>1</sup> de Marseille qui estoit le Jeremie de son siecle, s'en plaingnoit dans un temps ou il n'en auoit pas tant besoin que nous en auons dans le nôtre. *Quia*, disoit-il, *indigni censentur hereditate, digni iudicantur consecratione. Immolauerunt filios suos et filias suas diis manibus et non Deo* <sup>2</sup>. *Si sum pater, ubi est honor meus? Qui non intrat in ouile per ostium, ille fur est et latro.*

Nous apprenons de Philon que Moïse avant sa mort ne voulut jamais nommer aucun de ses parents pour estre grand Prêtre, soit qu'il crust que son autorité ne deuoit pas entreprendre cela, soit qu'il se fust persuadé que personne ne deuoit <sup>3</sup> s'engager à un si sublime ministere sans la vocation particulière de Dieu. *Aut quia non credidit hoc ad suam pertinere auctoritatem* <sup>4</sup>, *aut quia tale*

1. On trouve encore ailleurs, dans les manuscrits, ce titre erroné d'« évêque » accordé par Bourdaloue au prêtre Salvien. V. *Sermons inédits*, p. 80, note 5.

2. Dans le texte de Salvien, le *diis manibus* est une erreur de transcription, ou de mémoire, pour *daemonibus*. V. *Deut.* xxxii, 17 et *Ps.* cv, 37 combinés. — Les textes qui suivent sont scripturaires. *Malach.*, i, 6, *Jo.* x, 1, *in ouile ovium sed ascendit aliunde.*

3. A. (ms. d'Abbeville)... soit qu'il crut que personne ne doit...

4. A... *ad suam auctoritatem pertinere...*



*ministerium sine vocante Deo suscipiendum ab ullo esse negavit.* Si Moïse a usé de cette réserve quand il s'agissoit d'un sacerdoce qui ne consistoit que dans le sacrifice des animaux, et à brûler quelques grains d'encens dans le sanctuaire, quelle circonspection ne crut-il pas qu'il falloit apporter pour le sacerdoce de la nouvelle [Loi] qui n'a point de moindre victime à immoler que Jésus Christ même, qui pour estre homme, ne laisse pas pourtant d'estre un Dieu et un Dieu égal à son Père. Quelle sainte horreur n'eust-il pas eu de destiner un homme à un ministère qui fait trembler les anges ! Et cependant, c'est à ce sacerdoce que vous destinez vos enfants <sup>1</sup> sans vous mettre en peine si Dieu les y appelle ou non ! Vous vous ingérez de votre propre choix <sup>2</sup> de les destiner à une dignité dont les plus grands saints de l'Eglise se sont estimés infiniment indignes, comme les François d'Assise, de Paule <sup>3</sup>, les saints Benoist et tant d'autres. S'il ne s'agissoit que de donner un successeur à Moïse <sup>4</sup> il y auroit moins à craindre ; mais que de votre propre mouvement, vous vouliez donner des successeurs aux apôtres et à Jésus-Christ même, c'est une usurpation et une temerité que toute l'éloquence humaine ne peut pas dignement exprimer. Il n'appartient qu'à Dieu, dit saint Paul, de se choisir des ministres : *idoneos nos elegit* <sup>5</sup>. *Christus non semetipsum clarificavit ut Pontifex fieret, sed qui locutus est ad eum dicens : filius meus es tu* <sup>6</sup>.

Veut-on maintenant se rendre compte des modifications par lesquelles passaient les sermons, sinon sous la plume des copistes qui ne sont pas sans doute ici en cause, au moins dans la bouche de l'orateur répétant et *redisant* un même sermon dans des circonstances et devant des auditoires variés ? Mettons en double colonne deux rédactions qui procèdent selon toute vraisemblance de « circonstances » différentes <sup>7</sup>.

1. A... que vous destinez vous-mêmes vos enfants et sans vous...

2. A... vous vous ingérez de les destiner à une dignité...

3. A... se sont estimés indignes, comme les François d'Assise et de Paule...

4. A... de donner des successeurs à Moïse et à Aron, il y auroit...

5. II. Cor. III, 6. *Idoneos nos fecit ministros Novi Testamenti.*

6. Hebr. V, 5... *locutus est ad eum : Filius meus es tu...*

7. Toutefois, les citations extraites plus haut d'un unique sermon, une seule fois prononcé, la *Profession de Mademoiselle de la Vallière*, seraient de nature à infirmer cette hypothèse.

*Manuscrit* JOURSANVAULT. — *De la pénitence* (Bourdalous). — (Original).

*In die cinerum.*

*Memento homo quia pulvis es et in pulverem reverteris* (Gen., cap. 3).

Ce furent les paroles, chrétienne compagnie dont Dieu se servit au commencement du monde pour châtier et humilier le premier homme après sa désobéissance, mais ce sont ces mêmes paroles que Dieu adresse à chacun de nous en particulier par la bouche de ses ministres dans la cérémonie des cendres.

Ce furent des paroles de malédiction dans le sens que Dieu prononça, mais ce sont des paroles de bénédiction dans l'intention et la fin pour laquelle l'Eglise nous les fait entendre. Ce furent des paroles horribles et foudroyantes pour ces premiers pécheurs puisqu'elles signifièrent l'arrêt de leur condamnation, mais ce sont des paroles douces et consolantes pour les pénitens puisqu'elles leur enseignent les voies de leur conversion et de leur justification, Dieu même, dit saint Ambroise, prenant plaisir à exprimer par sa parole dont la signification est infinie, à opérer par elle dont la vertu est toute puissante, des effets entièrement opposés, c'est-à-dire se servant des mêmes termes pour confondre et condamner les pécheurs à la mort, pour instruire, pour absoudre et pour conduire les pénitens à la vie.

Je ne sais, chrétiens, si vous avez jamais fait réflexion à une

*Manuscrit* PHELIPEAUX, III, p. 196. — *Discours de la pensée de la mort* pour le mercredi des Cendres.

*Memento homo quia pulvis es et in pulverem revertiris.* (Genes., c. 3).

Souvenez-vous ô homme que vous êtes mortel.

Ce sont les paroles que Dieu adressa autrefois à l'homme pécheur et criminel.

Paroles de malédiction dans le sens que Dieu les prononça pour lors, mais paroles de bénédiction dans l'usage et dans les motifs que la sainte Eglise les dit aujourd'hui à tous ses enfants, paroles terribles pour l'homme pécheur puisqu'elles le privent de cette éternité bienheureuse où il auroit toujours vécu sans son péché, mais paroles pleines de consolation pour les descendants de cet homme pécheur, puisqu'elles leur font espérer le moyen de [recouvrer] (?) cette immortalité.

Ms. JOURSENVault.

chose si remarquable, qui est rapportée dans le livre de l'Exode et qui vient très bien à mon sujet. Quand Dieu voulut autrefois punir l'Egypte, il commanda à Moïse de prendre une poignée de cendres et de la répandre en présence de Pharaon. *Spargat illum Moyses cinerem coram Pharaone*. Et l'Ecriture remarque que ce fut un signal dont Dieu se servit pour lui prédire tous les horribles fléaux dont la terre (p. 2) d'Egypte fut par après affligée. *Sitque pulvis super omnem terram Ægypti*.

Dieu fait aujourd'hui le même commandement aux pretres de l'Eglise qu'il fit pour lors à Moïse et à Aaron, il veut qu'ils prennent des cendres de dessus les autels et qu'après les avoir sanctifiées, ils les rependent sur tous les fideles; *tollite manus vestras plenas cinere*.

Mais il faut avouer que dans cette ceremonie l'intention des uns et des autres est bien différente; car au lieu que Moïse et Aaron vouloient faire connoître par là à Pharaon qu'il étoit abandonné de Dieu et qu'il n'en devoit attendre que les derniers supplices, les pretres de l'Eglise par une conduite toute opposée ne rependent les cendres sur nos testes que pour nous faire ressentir les effets de la bonté de Dieu et exciter en nous les sentimens d'une véritable pénitence.

Ms. PHELIPEAUX.

Quand Dieu commanda autrefois à Moïse et à Aaron de prendre des cendres dans leurs mains, et de les répandre devant Pharaon sur tout le peuple et sur toute l'Egypte, *tollite manus plenas cineris de camino et spargat illum Moyses in caelum coram Pharaone sitque pulvis super omnem terram Ægypti*, ce fut un signe des justices, fléaux et punitions que sa justice irritée vouloit exercer contre ces criminels.

Dieu fait aujourd'hui à peu près la même chose dans l'Eglise, il commande à ses prêtres et à ministres de prendre des cendres de dessus les autels: *Tollite plenas manus cineris*, et qu'après les avoir consacrées en quelque manière par leurs bénédictions, ils les répandent sur la tête de tous les chrétiens.

Mais cette cérémonie est bien différente de la première, car au lieu que Moïse et Aaron ne répandoient ces cendres que pour marquer la colère de Dieu, et que pour être en quelque façon le ministre et la consommation de sa justice, aujourd'hui on ne les répand que pour nous donner de l'espérance, que pour nous attirer toutes sortes de bénédictions, et nous faire avoir recours à sa bonté et à sa miséricorde, en nous inspirant les véritables moyens de le fléchir.

Un autre manuscrit (K. fr. 9637, f. 189) contient une autre rédaction, mais qui retombe vite dans les autres. En voici le début :

*Pour le jour des Cendres.*

*Memento homo quia pulvis es et in pulverem reverteris.*  
Souviens-toi, homme, que tu es poudre et que tu retourneras en poudre. (Dans la Genèse, Ch. III).

Ainsi Dieu, chrétiens, parla au premier homme au commencement du monde pour le châtier et l'humilier après sa désobéissance. Ainsi l'Eglise parle à un chacun de nous en particulier par la bouche de ses ministres dans la cérémonie des cendres. Ce furent des paroles de malédiction dans le sens que Dieu les prononça, mais ce sont des paroles de bénédiction dans l'intention et la fin pour laquelle l'Eglise nous les fait entendre. . . . <sup>1</sup>

Ne faut-il pas voir dans ces divergences et dans ces ressemblances la preuve que Bourdaloue se répétait en termes presque identiques, et possédait à fond sinon absolument la forme de ses sermons, du moins le fond et le détail ? Il semble n'avoir jamais été esclave de ce texte et l'avoir au besoin modifié, plus même que ne ferait un simple récitant. Je ne pense pas, d'après les spécimens des débuts de ce *Sermon pour le jour des Cendres*, que les divergences puissent être mises sur le compte des copistes. Il est difficile d'admettre que la forme la plus commune, tirée du ms. *Joursanvault*, sanctionnée en quelque sorte par les éditions clandestines et la majorité des copies, et celle que présente le ms. Phelipeaux, puissent être rapportées au même sermon recueilli de façons diverses par les copistes. Les retouches sont plus profondes et doivent, je crois, remonter jusqu'au prédicateur qui, sur son ancien fond soigneusement conservé, s'est appliqué à faire une espèce d'édition rajeunie. N'en faut-il pas dire autant de la plupart des discours retrouvés en double, triple ou quadruple rédaction aux diverses sources

---

1. Evidemment ces « leçons » diverses sont à comparer avec « l'édition officielle » qui en confirme la valeur authentique, t. II, p. 50 : *Sur la Cérémonie des Cendres*.

explorées jusqu'ici? Cette supposition expliquerait ces multiples exemplaires souvent en désaccord de détails, uniformes quant à la contexture des sermons.

Ces comparaisons par triptyques et même par leçons bien plus nombreuses mises en présence, peuvent être multipliées à foison. Il est plus intéressant et plus fructueux de chercher des passages qui ont leur « pendant », parmi les sermons imprimés, et à cet effet j'extrais du manuscrit de la Mazarine une sorte de paraphrase du psaume xxxviii, dont les versets 5 à 8 sont suivis pas à pas dans le développement d'un sermon *sur la Mort*. On la retrouve, non sans quelques différences atteignant le sens<sup>1</sup>, au mercredi des Cendres, dans le sermon *sur la Pensée de la mort*<sup>2</sup>. Les deux passages sont des plus intéressants à comparer :

Le prophete Roy demande à Dieu qu'il luy fasse connoître l'heure de sa mort. Toutes ses pensées et tous ses desirs se terminent à suplier Dieu de lui accorder cette grace. *Notum fac mihi Domine finem meum*. Ah ! quel bonheur pour moy, je ne saurois exprimer la joie que j'aurois si j'étois assez heureux de scauoir le comte et le nombre de mes iours, *et numerum dierum meorum quis est?* Ah si ie le sauois ie saurois tout et ie ne demanderois plus rien a connoître, *ut sciam quid desit mihi?* ie sçay mon Dieu que vous sauez tout, vous connoissez mes pensées tous les replis de mon cœur et tous les momens de ma vie, *ecce mensurabiles posuisti dies meos*, i'auoue que vous estes tout et que ie ne suis rien, *et substantia mea quasi nihilum ante te*. Toutes choses s'abiment deuant vous, toute cette pompe, cet éclat, cette galanterie, tout cela n'est que vanité, *verumtamen uniuersa vanitas, omnis homo uiuens*. L'homme se propose de belles choses et fait de beaux proiets, il fait de belles entreprises, mais tout cela passe incontinent, *verumtamen in imagine pertransit homo*. Si cet homme n'arriue pas à ses pretentions, si ses desirs sont frustrés, il a beau s'inquieter et se troubler, tout cela est inutile, *sed frustra conturbatur*, il a beau amasser des tresors et des richesses, l'incertitude de la vie ne luy doit causer que de la crainte, ne sachant

1. C'est ainsi que de part et d'autre est expliqué, dans un sens différent (et à faux du reste), le texte : *ut sciam quid desit mihi*.

2. P. 12 de l'édition princeps, t. II.



pas qui seront ses heritiers ny quel usage ils feront de ses biens, *thesaurizat et ignorat cui congreget*. Ce sont, messieurs, les sentimens du prophete roi.

Le texte officiel, édité par Bretonneau, est plus long :

Et voilà, mes chers Auditeurs, le secret admirable, que David avoit trouvé, pour tenir ses passions en bride, & pour conserver, jusques dans le centre du monde qui est la Cour, ce parfait détachement du monde où il estoit parvenu ? Que faisoit ce saint Roy ? Il se contentoit de demander à Dieu, comme une souveraine grace, qu'il luy fist connoistre sa fin ; *Notum fac mihi Domine finem meum* : & qu'il luy fist mesmes sentir combien il en estoit proche, afin qu'il sçeut, mais d'une science efficace & pratique, le peu de temps qui luy restoit encore à vivre : *Et numerum dierum meorum quis est, ut sciam quid desit mihi*. Il ne doutoit pas que cette seule pensée, il faut mourir, ne dust suffire pour éteindre le feu de ses passions les plus ardentes. Et en effet, ajoustoit-il, vous avez, Seigneur, réduit mes jours à une mesure bien courte, *Ecce mensurabiles posuisti dies meos* ; et par là tout ce que je suis et tout ce que je puis desirer ou esperer d'estre, n'est qu'un pur néant devant vous, *Et substantia mea tanquam nihilum ante te*. Devant moy ce néant est quelque chose, & mesmes toutes choses : mais devant vous, ce que j'appelle toutes choses se confond & se perd dans ce néant ; & la mort que tout homme vivant doit regarder comme sa destinée inévitable, fait generalement & sans exception, de tous les biens qu'il possède, de tous les plaisirs dont il jouit, de tous les titres dont il se glorifie, comme un abysme de vanité ; *Verumtamen universa vanitas omnis homo vivens*. L'homme mondain n'en convient pas, & il affecte mesmes de l'ignorer ; mais il est pourtant vray que sa vie n'est qu'une ombre, & une figure qui passe : *Verumtamen in imagine pertransit homo*. Il se trouble ; & comme mondain, il est dans une continuelle agitation, mais il se trouble inutilement, parce que c'est pour des entreprises que la mort déconcertera, pour des intrigues que la mort confondra, pour des esperances que la mort renversera : *Sed & frustra conturbatur*. Il se fatigue, il s'épuise pour amasser & pour thésauriser ; mais son malheur est de ne scavoir pas mesmes pour qui il amasse, ni qui profitera de ses travaux ; si ce seront des enfants, ou des étrangers ; si ce seront des héritiers reconnoissans, ou des ingrats ; si ce seront des sages, ou des dissipateurs : *Thesaurizat & ignorat cui congregabit ea*. Ces sentimens dont le Prophete estoit rempli & vivement touché, réprimoient en luy toutes les passions, & d'un Roy assis sur le throsne en faisoient un exemple de modération.



Un autre passage, qui dans le manuscrit vient immédiatement à la suite, sans points de suspension, mais doit être un extrait pris un peu plus loin au cours du même sermon, se reconnaît aussi, à une certaine distance, dans ce discours imprimé *sur la Pensée de la mort*. Lisons-le d'abord d'après le manuscrit :

*Palvis es et in puluerem reuerteris*. C'est par le souuenir de la mort que vous détruisez les passions pour n'auoir plus ces desirs dereglez, cette passion enragée <sup>1</sup> de se venger. Il ne faut que vous inviter à venir à ce tombeau, *veni et vide*, venez et voiez le Lazare, venez auares qui brulez d'une cupidité enragée d'auoir du bien, qui estes endurcis et insensibles à la misere des pauvres, *veni et vide*, venez et consideres ce cadavre. Voiez-vous cet homme qui etoit si riche, le voiez-vous bien ? voiez la pauureté où il est reduit. Où sont toutes les richesses qu'il a amassées avec tant de soin ? il n'a plus qu'un suaire qui le couure. Le voilà qui sera bientôt rongé des vers, *veni et vide*, venez et voiez cet homme qui étoit du grand monde, qui etoit idolatre de la grandeur, qui auoit l'ambition de s'eleuer par dessus tout le monde, qui estoit rempli de ialousie ne pouuant souffrir personne au dessus de luy. C'estoit un homme qui estoit considéré de tous les grands, qui estoit en passe d'estre tout, le voiez-vous ou la mort l'a borné ? Je vous attends icy, mesdames. Venez donc voluptueux qui aviez tant de passion pour cette beauté, tant de complaisance pour cette personne dont l'entretien et la compagnie vous charmoit (*sic*) <sup>2</sup> venez à l'ouuerture de ce tombeau, entrez là dedans. C'étoit une personne bien faite. Elle estoit jeune, spirituelle, belle, galante, *veni et vide*, voiez-vous ce visage hideux ? Voiez-vous ces yeux enfoncés, voiez-vous cette tête pourrie <sup>3</sup> ? Voilà où se terminera cette beauté que vous idolatrez. Tant il est vray que la pensée de la mort rend nos passions vaines, les borne dans les sentimens qu'elles excitent et a l'égard de soy et à l'égard d'autrui.

Il n'y a que la mort, dit le prophète, qui fait tout bien connoître, elle tient la balance en main pour bien mesurer toutes choses, elle fait rendre à chacun tout ce qui lui appartient. *Mors sola ius æquum est generis humani*. Meditons donc serieusement sur la pensée de

1. Mot fréquent chez Bourdaloue. V. p. 106, note 1.

2. Cette orthographe est ordinaire dans le ms. Tournemeulle.

3. Il est aisé de reconnaître ce même passage repris et inséré dans le sermon cité plus bas, au chap. iv, *sur la Préparation à la mort*.

la mort, nous y apprendrons à ne faire tort à personne, nous verrons que toute la grandeur du monde, la pompe et le brillant, n'est rien. Nous y apprendrons à ne point faire le rebut d'autrui.

Je l'ay dit de bonne foy, dit Ezechias <sup>1</sup>, écoutez-moi dans le milieu de ma course : *ego dixi in dimidio dierum meorum*. Je say ce que c'est que du monde <sup>2</sup> et ie connois ses grandeurs ie seay ce qu'il y a de beau et de galand, mais ie n'y trouueray iamais mon Dieu. *Non videbo Deum meum in terra viventium*. Ah ! je ne veux plus la compagnie des creatures, leurs regards me sont insipides : *non adspiciam hominem altra*. Iamais ie n'y trouueray du repos, il n'y a que confusion et inquiétude, *et habitatorem quietis* : ie l'auoüe, ie periray bientost, n'ayant plus de posterité ny de suite, ie ne me soucie plus du monde, j'en fais autant de cas qu'un berger qui quitte sa loge pour aller a ses brebis, *generatio mea ablata est et conuoluta est a me quasi tabernaculum pastorum*. Ma vie se defile et se coupe aisement ainsi que le filet du tisserand, *praevisa est velut a texente vita mea*. C'est pourquoy ie ne cesseray, mon Dieu, de soupirer apres vous, *meditabor ut columba*. Ah, mes yeux, prenez pour votre partage des torrelts de larmes, ou plutost vous estes tout secs, toute l'humeur se desseche a force de regarder le ciel, *attenuati sunt oculi mei suspicientes in caelum* <sup>3</sup> ; mon Dieu, ie n'en puis plus, le courage me manque, ie perds l'esprit et la parole, ouurez vous mesme vòtre bouche et parlez pour moy. *Domine vim patior, responde pro me* : ie ne veux plus estre que dans la douleur et dans l'affliction etant priné de vòtre presence : *recogitabo tibi annos meos in amaritudine animae meae*. C'est ainsi mon Dieu, que ie veux estre dans le monde, c'est ainsi que ie recois de grand cœur les corrections que vous me faites, affin d'estre animé de vòtre esprit et de vòtre vie.

*Domine si sic vivitur et in talibus vita spiritus mei corripies me et viuificabis me* : et voilà pourquoy la paix que ie puis auoir dans le monde n'est que de l'absinte et de l'amertume, *ecce in pace mea amaritudo amarissima*, et vous, auez, mon Dieu, été si rempli de bonté pour moy qu'après auoir oublié mes pechés vous m'auiez retiré du siècle ou ie courois risque de me perdre *tu autem eruisti animam meam ut non perirem, proiecisti post tergum tuum*

1. Ms. dit *Ezechiel*. C'est la prière du roi Ezechias. *Is.*, xxxviii, 10-21.

2. Tournure souvent employée par Bourdaloue. Cf. *Sermons inédits*, p. 143, note 5.

3. *Is.* xxxvii, 14, *suspicientes in excelsum*.

*peccata mea* <sup>1</sup>. Les demons et tous les reprouvez ne vous reconnoissent plus et les morts ne se ressouviendront plus de vous et ne pourront recevoir vos oracles, *quia non infernus confitebitur tibi neque mortui laudabunt te* <sup>2</sup>. Mais tout plein de vie que ie suis ie tiens a grand honneur de faire connoître et d'annoncer vos vérités a tout le monde comme le doit faire un pere a ses enfants, *vivens ipse confitebitur tibi sicut et ego hodie ; pater filiis notam faciet veritatem suam*. C'est ainsy que parloit ce grand homme à la veüe de la mort.

Ces deux morceaux, séparés dans l'édition officielle et probablement aussi dans le sermon d'où ont été tirés ces extraits, sont comme soudés dans le manuscrit. Il faut lire, dans l'édition Bretonneau, ce double développement et il vaudrait la peine d'étudier en détail les différences <sup>3</sup>:

Je n'ay qu'à l'adresser, cet arrest, à tout ce qu'il y a dans cet auditoire d'ames passionnées, pour les obliger à n'avoir plus ces desirs vastes & sans mesure qui les tourmentent toujours et qu'on ne remplit jamais... Venez, avarès : vous bruslez d'une insatiable cupidité, dont rien ne peut amortir l'ardeur : parce que cette cupidité est insatiable, elle vous fait commettre mille iniquitez, elle vous endurecit aux miseres des pauvres, elle vous jette dans un profond oubli de votre salut. Considérez bien ce cadavre : *Veni et vide*, venez voyez. C'estoit un homme de fortune comme vous ; en peu d'années il s'estoit enrichi comme vous ; il a eü comme vous la folie de vouloir laisser après luy une maison opulente et des enfants avantageusement pourveüs. Mais le voyez-vous maintenant ? voyez-vous la nudité, la pauvreté, où la mort l'a réduit ? Où sont ses revenus ? où sont ses richesses ? où sont ses meubles somptueux magnifiques ? A-t-il quelque chose de plus que le dernier des hommes ? Cinq pieds de terre un sùaire qui l'enveloppe, mais qui ne le garantira pas de la pourriture ; rien davantage.

Il faudrait avoir le loisir de faire l'analyse littéraire de ces deux passages ; l'ancien texte et le nouveau sont éga-

1. Is. xxxviii, 17... *ut non periret... post tergum tuum omnia peccata*. Je ne relève pas toutes les différences des textes cités de mémoire et modifiés.

2. Ibid. 14, *neque mors laudabit te*. — Ce changement est une réminiscence du ps. cxiii, 17: *Non mortui laudabunt te, Domine...*

3. V. éd. princeps, t. II, p. 17. *Memento*, etc.

lement intéressants. Il est certain que l'imprimé a plus de nombre, qu'il est plus écrit. Mais a-t-il tout gagné ? On y voit un certain souci de la noblesse. Le mot « enragé », qui est bien de la langue du temps et de celle de Bourdaloue <sup>1</sup>, y est remplacé, du fait de l'orateur lui-même peut-être, par le mot « passionné ». Surtout n'y a-t-il pas dans le texte revu une certaine lenteur qui tient au désir de tout déduire et de faire suivre logiquement les routes de la pensée ? Aucune transition ne semble épargnée. De là ces sortes de redondances un peu berceuses « désirs... sans mesure qui tourmentent toujours et qu'on ne remplit jamais... insatiable cupidité dont rien ne peut amortir l'ardeur. »

Toute crudité, mais, heureusement, non toute vigueur a aussi disparu : cependant j'ai presque regret de voir l'ancien texte, même l'expression réaliste de « la tête pourrie », surtout la phrase : « c'était une personne *bien faite*, elle était jeune, spirituelle, *belle, galante*, etc. », remplacée par celle-ci :

C'estoit une jeune personne aussi bien que vous, elle estoit l'idole du monde comme vous, aussi spirituelle que vous, aussi recherchée & aussi adorée que vous. Mais la voyez-vous à present ? voyez-vous ces yeux éteints, ce visage hideux qui fait horreur ? c'est de quoy réprimer cet amour infini de vous-mesme.

J'avoue que je préfère l'ancienne brièveté, même au prix de la délicatesse du goût, plus respectée dans le livre <sup>2</sup>.

Nous reviendrons d'ailleurs sur les ressources que nous promet pour l'histoire plus vraie de la prédication vivante de Bourdaloue la série des pages manuscrites où nous est révélé le ton familier, hardi, cru même, de ses sermons. Une description toute semblable à celle-ci, prêchée à la cour et devant le roi, dans un sermon *sur la Prépara-*

1. V. *Sermons inédits*, p. 19, note 2.

2. Quant à la paraphrase du cantique d'Ezéchiel, je l'aime mieux aussi dans la naïveté du manuscrit que dans le sermon imprimé, p. 41-44.

*tion à la Mort* nous prouvera que Bourdaloue n'hésitait point à « rapporter » à d'autres sermons certains morceaux vigoureux, qui se trouvent, dans l'édition, réduits à un seul, fortement adouci d'ailleurs.

Il est enfin un autre avantage à tirer des copies anciennes, c'est de nous aider à combler les lacunes, souvent maladroites, et à corriger les fautes grossières dont fourmillent les éditions clandestines. De ces « bourdes » énormes on trouvera de copieux spécimens aux notes justificatives de ce livre<sup>1</sup>. En voici un que je tire à dessein d'une phrase typique, moins pour la « coquille » que pour le caractère un peu bizarre de la métaphore employée par Bourdaloue. Elle est certainement à rapprocher de certaines manières de dire que j'ai eu occasion de relever dans celui des contemporains de notre orateur qui, avant lui et avec lui, fut goûté d'auditoires assez variés, je veux dire le P. Giroust<sup>1</sup>. Comme il est un des prédicateurs qu'édita Bretonneau, nous aurons à le retrouver. En tout cas le morceau qui va suivre est tiré d'un sermon assez voisin de la manière de Giroust, pour que je le soupçonne d'être un de ses sermons attribué par erreur à Bourdaloue dans l'édition clandestine de 1692. Non-seulement, d'ailleurs, il manque dans l'œuvre imprimée de Bourdaloue, mais il est assigné par la collection subreptice au « mardi de la troisième semaine de carême. » Or il est à noter que le carême de l'édition officielle de Bretonneau ne contient aucun sermon des mardis. On trouve au contraire des sermons attribués à ces jours dans le carême de Giroust publié par Bretonneau, ce qui n'est point spécial à cet orateur : le mardi en effet se rencontre en d'autres éditions, chez Fromentières, Lingendes, Maimbourg, La Rue et les autres dont le carême a été édité. D'où vient donc cette anomalie à

---

1. V. note d, p. 120.

1. *Le plagiat dans la prédication ancienne*, *Revue de Lille*, sept. 1900.

l'égard de Bourdaloue? Si son éditeur a voulu prendre le type des carêmes de la cour, les jeudis alors sont de trop : « Il y avait en effet sermon dans la chapelle royale trois fois par semaine, le dimanche, le mercredi et le vendredi <sup>1</sup>. » Bretonneau se serait donc arrêté à un système bâtarde, qui l'amena à supprimer ou transposer les sermons des mardis de carême que Bourdaloue avait dû prêcher en d'autres stations à la ville. Celui de notre subreptice est-il un de ces sermons? Appartient-il au contraire à ceux de Giroust parmi lesquels du reste il est transcrit, sans attribution des uns ni des autres, au second volume des recueils Phelipeaux? Peu importe ici la réponse, car il s'agit de signaler l'emploi que nous pouvons faire des copies, pour amender les ignorances des imprimeurs clandestins de 1692.

On lit, dans l'édition subreptice <sup>2</sup>, au commencement du premier point (sermon *sur la Correction fraternelle*) :

Il est certain que plus le tempérament est juste, et que la vie est vigoureuse, plus aussi le sentiment est vif et aigu. De là vient que lorsque des vapeurs noires s'élèvent au cerveau, et par un épanchement général ils (*sic*) étourdissent les esprits animaux qui sont les principes du mouvement et du sentiment, on tombe dans des convulsions, qui ôtent toute sorte de sensibilité. De là vient que dans ces fâcheux symptômes, on ventouse une personne, on lui déchiquette la chair, parce que le cerveau qui est le principe de la vie animale et qui forme les esprits nécessaires au sentiment est *débauché* (*sic*), et que ne pouvant plus se décharger il n'a plus qu'un petit reste de vie, qui approche plus de la mort que de la vie même.

Le manuscrit Phelipeaux <sup>3</sup>, nous met en mesure de substituer au mot « débauché », faute de lecture assez probable, celui de « bouché » qui concorde mieux avec la suite : « ne pouvant plus se décharger ».

---

1. Lebarq. *Œuvres oratoires de Bossuet*, t. iv, p. 49.

2. T. II, p. 59.

3. P. 696.



Quant aux doutes soulevés sur la paternité de cette phrase, ils sont plus difficiles à trancher. Il y a bien, contre l'attribution à Bourdaloue, la curieuse ressemblance entre cette manière et celle de Giroust. Témoin mainte comparaison empruntée par lui au langage médical de son temps :

Raisonnons, dira-t-il dans un sermon *sur la Mort*, de cette léthargie spirituelle comme de la corporelle, qui vient de trois principes, 1<sup>o</sup> de la lassitude : quand un homme est bien las, il dort tout debout ; 2<sup>o</sup> de la réplétion, car après le repas, les fumées montent à la tête, ce qui fait qu'on s'endort ; 3<sup>o</sup> de la disposition du ciel qui est sombre et plein de nuages, et cela est cause qu'on s'endort.

Ce passage n'est qu'un exemple parmi bien d'autres, mais on ne niera point qu'il ne puisse faire assigner à Giroust la phrase citée plus haut.

Toutefois les raisons en faveur de l'attribution à Bourdaloue ne sont point détruites par cette simple ressemblance des genres. La physique et la médecine de son temps pouvaient fort bien lui fournir, comme à son confrère, des comparaisons tirées de cet ordre d'idées et écrites en ce style. Nous en avons pour garants des passages certainement de lui qui ne jurent point trop à côté d'une autre métaphore chirurgicale exprimée au troisième point du même sermon de *la Correction fraternelle* :

Lorsqu'un chirurgien, y lit-on, donne un coup de rasoir pour ouvrir un abcès, il fait une grande douleur et traite la partie malade avec une vigueur extrême ; mais après en avoir ôté le pus et l'infection, il la traite bénévolement, il la choie, il la soigne, il la bande, il y met des ligatures et quantité de lénitifs, et vous diriez qu'il caresse ce qu'il venoit auparavant de traiter avec tant de sévérité.

Ne faut-il pas avouer que cette phrase peut fort bien être de Bourdaloue, puisque dans un de ses sermons *Pour le Jour des Morts*, nous lisons ce passage très authentique :

Ah ! mon cher auditeur, vous qui ne sauriez voir un homme blessé entre les mains d'un chirurgien, qui lui met la chair en pièces, et qui armé d'une scie se prépare à lui couper la jambe...

Nombre de citations du reste pourraient être alléguées qui ne suffiront pas à décider la question. Un argument d'une portée plus générale contre l'hypothèse d'un sermon de Giroust glissé par les imprimeurs de 1692, au milieu de ceux de Bourdaloue, est la remarque suivante. Lorsque La Rue, en 1719, se décida à publier ses sermons, avec la préface dans laquelle nous l'avons vu réclamer contre les infidélités de l'édition clandestine de 1706<sup>1</sup>, il prit soin de faire paraître une liste des sermons indûment mis à son compte. N'est-il point à remarquer que Bretonneau a négligé de procéder ainsi, soit pour Giroust, soit à l'égard de Bourdaloue? Cette abstention n'indiquet-elle pas que, malgré les réclamations du *Journal des Savants*, inspirées par l'orateur lui-même en 1692, et en dépit des accusations d'inexactitude répétées par Bretonneau, on n'avait aucun fait tangible à relever? C'en eût été un qui ne pouvait échapper à l'éditeur commun de Giroust et de Bourdaloue, au moins au temps de son travail de publication, qu'une erreur d'attribution aussi palpable. L'argument plus fort pour discréditer les recueils, que les vagues insinuations auxquelles se borne Bretonneau. Massillon, nous l'avons vu, n'avait point négligé ce « moyen » et Bretonneau sans doute l'avait dès lors appuyé de sa propre réclamation sur les trois sermons qu'on lui avait dérobés pour les mettre au nom du père de l'Oratoire dont l'astre grandissait.

On voit que de problèmes conduit à soulever une simple phrase des copistes confrontée avec les éditions contemporaines de Bourdaloue. Mieux vaudrait sans doute les résoudre. Mais c'est déjà un résultat de voir surgir et se poser des questions. C'est commencer à sortir du vague et de la quiétude.

Terminons ce chapitre par la citation, un peu longue,

---

1. V. plus haut, p. 29.

d'une lacune de deux pages, inédites en ce sens, qui déparait, dans le volume des *sermons de fêtes*, édition Frick, de 1692, le beau sermon pour la Toussaint, *Mirabilis Deus*. C'est le quatrième des recueils de Phelipeaux, qui, nous permettant de lire désormais le sermon sous sa forme primesautière en regard de l'édition corrigée, et trop corrigée, nous a restitué le fragment dont l'absence, dans cette édition<sup>1</sup>, rendait inintelligible le second paragraphe de la première partie<sup>2</sup>.

Voici ce raccord qui permet de juger les services à tirer des copies :

Leur élévation (des saints) ne nous choque pas, et au lieu que dans le monde, la puissance et la gloire font naître (*ce qui suit est pris du ms. P. IV, pp. 264-265*) l'orgueil dans ceux qui les possèdent et la jalousie dans ceux qui y prétendent, ici, par deux effets tout contraires, elles produisent dans les saints une inclination bienfaisante et dans nous-mêmes une reconnaissance sincère, de sorte que nous devons nous écrier : *Mirabilis Deus*. Ce n'est pas tout, voici une idée qui vous paroitra solide. Je l'ai trouvée dans Pierre abbé de Clugny contre certains hérétiques de son siècle. Elle est digne de vous.

Dieu, dit ce sçauant homme, vouloit qu'entre tous les membres de son Eglise, il y eust un lieu (lisez : *lien*) de communication et qu'estans les parties viuantes d'un même corps, unis au mesme chef qui est Jésus-Christ, animés d'un mesme esprit qui est un esprit de sainteté, ils eussent une correspondance réciproque. Car l'Eglise estant partagée en glorieuse et triomphante dans le ciel, en militante sur la terre, et en souffrante dans le purgatoire, il ne pouuoit y auoir de société dans cette grande disproportion. Il ne pouuoit y en auoir par la foy, parce que les bienheureux, voyans Dieu face à face, la foy n'a plus d'exercice ; il ne pouuoit y en auoir par l'esperance, parce que possédant Dieu, et dans Dieu, toutes choses, ils n'esperent plus rien. Qu'a donc fait la Prouidence ? elle a uny tous ces membres par la charité, qui est une vertu commune, que les eaux des souffrances ne peuuent esteindre, pour me seruir des termes de l'Ecriture, ny l'estat de la félicité empêcher. Mais comment c'est (*sic*) qu'il a voulu que les saints dans le ciel priassent pour les fideles qui

1. Assez incorrecte. Cf. note d, p. 120.

2. P. 227, ligne 28, entre les mots : détruire et erreurs.

sont sur la terre et que les fidèles intercédassent pour les âmes qui souffrent dans le purgatoire ? Comme ces âmes captives, toutes justes qu'elles soient, ne sont plus capables de satisfaire à Dieu, Dieu veut que nous satisfassions pour elles, et parce que nous serions indignes d'estre exaucés les saints se chargent de nos prières, ils les portent à Dieu et, par ce moyen, l'Eglise triomphante (p. 265) satisfait pour la militante et la souffrante, et c'est de là que résulte la communion des SS. qui fait un des principaux points de notre religion.

Mais parce que cela est trop élevé pour la fin que je me suis proposée, qui est l'édification de vos âmes, venons à la gloire que les bienheureux reçoivent d'estre nos intercesseurs. Le Prophète Roy estimoit qu'il est important de publier à toute la terre la gloire que Dieu donne à ses élus, persuadé qu'il n'y a point de motif plus efficace pour inspirer la sainteté : Enfans des hommes (c'est à nous qu'il parle) qui n'aymez que la vanité et ne cherchez que le mensonge ; je scay d'où vient cet empressement de cœur. C'est de l'amour que vous auez pour la gloire. Mais sçachez qu'il y en a une autre que celle de la terre, que le monde ne possède que ce qu'il y a de plus vif, et pour vous en convaincre, regardez la gloire dont Dieu comble ses élus : *Scitote quoniam Dominus mirificauit sanctum suum*. Cette seule veüe vous détrompera de [[ vos erreurs <sup>1</sup>.

Il convient encore ici de rapprocher du texte de l'édition officielle cette page conservée par les copistes. Qu'on lise, au second volume des *Mystères* <sup>2</sup>, le passage parallèle :

L'élevation de leur estat n'a rien qui nous choque, parce que nous n'ignorons pas qu'ils ne souhaitent rien plus ardemment que de nous rendre aussi grands et aussi puissans qu'eux. Enfin la gloire qui fait naistre communement l'orgueil dans ceux qui la possèdent, & la jalousie dans ceux qui y prétendent, a icy deux effets tout contraires : car elle donne aux Saints des inclinations bien-faisantes pour nous, & elle nous inspire une reconnoissance affectueuse pour eux, en sorte que nous auons bien droit de nous escrire : *Mirabilis Deus in Sanctis suis*. Ce n'est pas tout ; mais voici une pensée qui vous paroîtra encore plus solide, & plus touchante : c'est le venerable Pierre Abbé de Clugny, qui me la fournit dans une Epistre contre certains heretiques de son siècle. Elle est digne de votre attention. Dieu, dit ce scavant Prelat, auoit un important dessein...

1. L'édition de 1692 a imprimé : La puissance et la gloire font naître vos erreurs.

2. T. VI, p. 366.

Il est inutile de prolonger la citation, car rien n'est plus aisé que de contrôler sur l'édition ces ressemblances et ces différences pleines d'intérêt. Les unes et les autres sont pour recommander à l'attention les copies qui nous offrent les doublets de certains sermons, même indépendamment des éditions subreptices, et là surtout où celles-ci faisaient défaut.

C'est ainsi encore que le manuscrit de Grenoble comble une lacune curieuse de l'édition de 1692. Au tome III, le sermon assigné pour le lundi de la cinquième semaine du carême se retrouve en manuscrit dans ce recueil de Grenoble, mais appliqué par l'orateur au dimanche dans l'octave de l'Ascension, par suite avec un exorde spécial, sur un évangile différent.

Cette entrée en matière est à recueillir comme type des adaptations à un autre jour d'un sermon déjà composé et prêché en d'autres circonstances. Ces changements d'exordes, qui ont disparu à l'édition, ne sont guère sauvés de la destruction que par les copies contemporaines. Je donne celui-ci comme spécimen du genre.

Au lieu du texte : *In novissimo die... hoc autem dixit de Spiritu quem accepturi erant credentes in eum* (Io., VII, 37-39), le sermon manuscrit offre celui-ci : *Cum autem venerit Paraclitus, quem ego mittam vobis a Patre Spiritum veritatis, ille testimonium perhibebit de me* (Io., XV, 26).

Le sujet indiqué par le titre du manuscrit, *de l'Amour du prochain*, est le même de part et d'autre et le plan (le double intérêt, l'intérêt propre et celui d'autrui) se retrouve dans l'édition au XII<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte, sur l'évangile du jour, qui est celui du bon Samaritain.

Le début, jusqu'à l'*Ave*, est différent dans le manuscrit qui commence ainsi :

Nous voicy, chretienne Compagnie, à la veille d'un grand mystere qui est la venue du St Esprit, ce nombre sacré des jours entre Pasques et la Pentecoste allant bientost s'accomplir, l'Eglise est dans l'attente



de cette auguste solennité, et il y va de votre intérêt de vous y disposer sérieusement, pour profiter de toutes les graces qu'elle nous y apporte.

Après que J. Chr. fut monté dans le ciel, et les apostres et la Ste Vierge se retirèrent dans une maison particulière, qui depuis est deuenüe le lieu le plus St. et le plus venerable de toute la terre, et là se disposerent durant huict jours à recevoir l'esprit de dieu et ce baptême de feu, qui leur auoit été promis ; mais quelle fut, à votre auis, la preparation, qu'ils crurent la plus necessaire pour se disposer dignement à cette feste ? Ce fut l'union et la charité mutuelle qu'ils auoient entr'eux, qui selon l'expression de l'Ecriture les obligeoit à perseuerer ensemble dans la priere et se voir liés par un veritable lien d'amour et de charité. *Hi omnes erant perseuerantes unanimiter in oratione.* C'est là, chrétiens, le beau modele, qui nous est proposé aujourd'huy, c'est la disposition la plus importante que vous puissiez apporter à la reception du St. Esprit et sans laquelle je puis dire que vous ne profiterez jamais de ses graces, j'espere que vous en demeurerez conuaincus pourveu que vous me fauorisiez de vos attentions, ou plutost que vous attiries sur vous et sur moy les lumieres de ce diuin Esprit, en saluant Marie avec l'Ange. Ave.

A partir de cet endroit le sermon, sauf variantes de détail, est le même dans l'édition subreptice et dans la copie, moins toutefois un passage important absent de l'imprimé, et qui devrait y prendre place à la fin du premier point. Il n'est point aisé, comme dans l'exemple précédent, où la lacune était certainement involontaire et malencontreuse, de savoir si le développement omis n'a pas été laissé par l'orateur lui-même dans le dessein d'abrégér ; c'est pourtant douteux, car le raccord semble nécessaire<sup>1</sup>. Le voici tel qu'on le lit dans le ms. G. p. 177, l. 26 :

... et ce grand homme (S. Jérôme) le prouve par de fort bonnes raisons<sup>2</sup>, [] faisant voir l'obligation de la charité qui est imposée aux hommes. Or quand le Sauueur nous commande de nous aymer les

1. Il faut l'insérer, en tous cas, dans l'imprimé, à la p. 40, l. 23.

2. Le pseudo-Cramoisy donne « par de fortes raisons », et il continue : « ... raisons ; après qu'il nous a fait voir l'excès de son amour, il nous dit : *Mandatum*... »



uns les autres, comme il nous a aimé lui mesme, il nous dit que la charité que nous faisons paroître est une marque que nous sommes ses disciples et fait connoître au monde que nous appartenons véritablement à Dieu : *in hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis si dilectionem habueritis ad invicem*. Ce ne sera pas par la vertu des miracles, ni par la force des revelations, ni par les vertus exterieures de la penitence et des austérités que le monde connoitra que vous estes mes disciples, parce que ceux qui ne sont pas mes disciples peuvent faire toutes ces choses. *Haec enim omnia facere possunt discipuli etiam non mei*. Mais (p. 178) s'il n'y a que les disciples de J. Chr. qui embrassent la charité du prochain en sorte que les ennemis mesmes n'en soient pas exclus, il faut conclure que leur charité est plus grande que celle de tous les hommes du monde. *In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis si dilectionem habueritis ad invicem*. C'est là une déclaration publique de la charité qui n'est pas moins authentique que celle de la foy. C'est là une marque spéciale du christianisme qui nous distingue du Juif infidelle, par laquelle nous nous aimons comme J. Chr. nous a aimés lui-mesme, c'est à dire d'un amour qui va jusqu'à nous dépouiller de toute sorte d'intérêt.

Et c'est ainsi que J. Chr. nous a aimés, quand il nous a témoigné le plus grand excès de sa charité, puisqu'il a sacrifié pour nous sa propre gloire, son propre bonheur et sa propre vie. Il nous a aimés jusques à se faire pauvre, de riche qu'il étoit ; voilà l'intérêt de sa gloire dont il se priue, paroissant dans la misere et dans l'ignominie, voilà l'intérêt de son bonheur et de sa joye dont il se priue, s'abandonnant à la douleur et à la justice, voilà enfin l'intérêt de sa vie qu'il perd pour l'amour de nous-mesmes sur une croix et ] après qu'il nous a ainsi fait voir l'excès de son amour il nous dit : *Mandatum...*

Ce morceau, gardé par le copiste du manuscrit de Grenoble, est lui aussi à comparer avec le développement de la dominicale qui a conservé la substance de ce sermon *sur la Charité du Prochain* »<sup>1</sup>; toutefois les différences sont plus accentuées. C'est pourtant le même thème, mais saint Jérôme n'est pas invoqué, et le développement plus court du ms. est amplifié sur la fin :

1. T. x, p. 518.

C'est pour cela qu'il l'a établi (son commandement nouveau) pour servir comme de symbole aux sectateurs de sa doctrine et de sa loy, declarant aux Apostres que c'estoit uniquement par là qu'ils seroient reconnus dans le monde pour ses disciples, *In hoc cognoscent omnes quod discipuli mei estis* : que ce ne seroit ni par la grace des miracles, ni par la science des Ecritures, ni par l'éclat mesmes d'une vie austere & mortifiée, parce que tout cela pourroit convenir à d'autres aussi-bien qu'à eux, *Haec enim habere poterunt discipuli etiam non mei*, luy fait dire saint Augustin ; mais qu'ils seroient les seuls qui pratiqueroient cette charité parfaite à laquelle il les obligeoit. Et il pouvoit bien, reprend saint Bernard, leur en parler ainsi, puisqu'il leur ordonnoit de s'aimer les uns les autres comme il les avoit aimez luy-mesme : *Hoc est praeceptum meum, ut diligatis invicem sicut dilexi vos*. Car si jamais charité a esté nouvelle, singuliere, d'un caractere à se distinguer & à se faire remarquer, il est evident que c'est celle que Jesus-Christ a eü pour nous. Et quel a esté ce caractere distinctif ? ah, Chrestiens, peut-on l'ignorer & avoir la moindre idée de Jesus-Christ ? Ce caractere a esté le desinterressement. Ce divin Maistre nous a aimez jusqu'à sacrifier pour nous tous ses interests en qualité d'Homme-Dieu. Il nous a aimez jusqu'à se faire pauvre de riche qu'il estoit, voilà l'interest de son domaine & de ses biens ; jusques à s'aneantir par les excès d'une humilité sans bornes & sans mesure, voilà l'interest de sa gloire ; jusqu'à prendre la forme de serviteur, voilà l'interest de sa liberté ; jusqu'à devenir un homme de douleurs, voilà l'interest de sa beatitude, jusqu'à mourir comme un criminel, voilà l'interest de sa reputation & de sa vie ; le diray-je ? jusqu'à paroistre devant Dieu comme un anatheme & à estre traité comme un sujet de malediction, voilà l'interest de sa sainteté & de son innocence.

C'est une excellente défense des copies d'autrefois que la constatation de leur fidélité substantielle. Elle éclate déjà dans ces ressemblances fondamentales entre les leçons fournies par elles et les textes publiés par Bretonneau.

Cette similitude du fond accusera peut-être davantage les divergences du style. Pour mieux nous expliquer les unes et les autres, il est nécessaire de nous rendre compte en détail de ce qu'a voulu et fait Bretonneau dans son édition officielle. Une discussion minutieuse de la valeur de son œuvre d'après ses aveux, les témoignages

divers, hostiles ou favorables, et surtout d'après les faits qui doivent contrôler ces affirmations contradictoires, est rigoureusement requise, si nous voulons porter un jugement motivé. Le dernier stade de la publication des sermons de Bourdaloue, la phase de l'édition officielle et dite authentique, va désormais nous occuper, pour achever l'histoire critique de sa prédication parvenue jusqu'à nous.

---

## NOTES DU LIVRE PREMIER

---

a. — (P. 12). On rencontre aux Archives de la Seine-Inférieure, D. 335 (liasse de 20 pièces) une série de documents sur les procès que les Frères des Écoles chrétiennes, nouvellement institués par saint Jean-Baptiste de la Salle, se virent intenter pour avoir violé les privilèges des maîtres à écrire. Cf. *Inventaire sommaire des Archives départementales antérieures à 1790*, rédigé par H. Charles de Robillard de Beaurepaire, archiviste. *Seine-Inférieure*. Archives civiles. Sér. C et D. t. 1, Paris, 1864, pp. 77 et suiv. *Écoles de charité confiées aux Frères des Écoles chrétiennes*. Cf. p. 78 et 117, D. 537. — D. 337 et 338. *Doléances des maîtres d'écriture*. — D. 339. *Sentence de M. de Montholon, premier président*. — D. 340. *Liste des Maîtres*. — Voir aussi *Le Bienheureux J.-B. de la Salle, fondateur de l'institut des Frères des Écoles chrétiennes*, par Armand Ravelet, quatrième édition, in-8, p. 391, Paris, 1888 : « Le bienheureux de la Salle, en venant à Paris, en 1680, s'était trouvé en face de deux communautés puissantes et toutes deux investies d'un monopole : celles des maîtres d'école et celle des maîtres écrivains. Longtemps rivales, elles vivaient à peu près d'accord et se partageaient l'enseignement. En 1703, dès que le B. de la Salle s'est transporté dans le faubourg Saint-Antoine, les « maîtres d'écoles » d'une part, et de l'autre les « écrivains » jusque-là ennemis, s'entendirent alors pour le persécuter. Ils l'assignèrent donc en même temps chacun devant un tribunal différent : les maîtres d'écoles devant le grand chantre et les maîtres écrivains devant le lieutenant de police. Le 7 février 1704, un jour que les Frères étaient occupés à faire la classe, deux commissaires se présentèrent, accompagnés d'un sergent, et porteurs d'une ordonnance du lieutenant de police qui permettait de saisir tout ce qui, dans l'école, servait à écrire. Plumes, encriers, cahiers, modèles d'écriture, et jusqu'à l'enseignée apposée devant la porte, tout est saisi... et les sergents se retirent en leur laissant une feuille de papier qui les assignait à comparaître devant la chambre de police, pour s'entendre condamner « à la confiscation du mobilier saisi et à l'amende par surcroît. » Le biographe raconte comment, à la fin du

même mois, ne s'étant pas présenté au tribunal, le concurrent des maîtres écrivains fut condamné par défaut à cinquante livres d'amende et aux dépens. « Enfin, le 5 février 1706, un arrêt du Parlement auquel le B en-houreux avait interjeté appel, donna gain de cause aux maîtres écrivains. Ce fut alors que les écoles furent transportées à Rouen, où les mêmes difficultés devaient surgir. » — De cette réplique, en province, des procès parisiens intentés par cette corporation des écrivains, faut-il conclure, en ce qui nous concerne, que les mœurs étaient les mêmes qu'à Paris, et qu'il y a espoir de rencontrer dans les archives et collections locales des traces des sermons de Bourdaloue pendant la période, à peu près inconnue, où il « donnait les dominicales en province ? » Mais qui nous dira d'abord les villes qu'il évangélisa ainsi ?

b. — (P. 20, note 1). M. F. Castets a pensé avec raison que « pour estimer les grands talents à tout leur prix, il ne suffit pas de les juger en eux-mêmes, et qu'il est équitable et prudent de se reporter à la génération immédiatement précédente: ainsi on s'élève jusqu'à eux et l'on mesure le progrès qu'ils ont accompli. » Toutefois, bon nombre de rapprochements où l'auteur croit reconnaître les preuves que Bourdaloue a lu Biroat, restent problématiques. La similitude des sujets, l'association d'idées que provoquent les divers textes de l'Écriture s'appelant l'un l'autre dans la mémoire de ceux qui la connaissent et surtout le recours à des sources communes, me paraissent les expliquer pour la plupart. Du moins pourrait-on appliquer les mêmes raisonnements et des inductions analogues à des orateurs de langue étrangère, non traduits au temps de Bourdaloue, qu'il n'aurait pas lus et qui n'auraient pas connu ses sermons, et où pourtant les mêmes coïncidences seraient, je crois, inévitables. Aussi ne suis-je pas convaincu que la conclusion de la page 239, ni celle plus ingénieuse encore du passage de Platon, à la page 250, soient autre chose que de fragiles conjectures. Quant au premier exemple donné, p. 219, le passage de saint Augustin [ep. 120 et non 20, ou mieux actuellement ep. 140 à Honorat] (Migne, t. xxxiii, col. 542) explique par son seul contexte, et, sans requérir la lecture de Biroat, la succession d'idées et de citations dans lesquelles l'auteur voit les preuves de son rapprochement. En beaucoup d'occasions, le recours à l'original dont se sont également inspirés les deux orateurs, eût atténué bien des ressemblances et réduit le nombre de « répliques » de Biroat que M. Castets a cru devoir relever. A la note 1 de la page 284, le texte que cherchait l'auteur doit être pris dans saint Luc, III, 13, ainsi conçu (il renferme la réponse de saint Jean-Baptiste aux publicains qui lui demandaient une règle de conduite pour arriver au royaume de Dieu) : *Nihil amplius quam quod constitutum est vobis faciatis*. Bourdaloue, appliquant cela aux partisans et fermiers des gabelles, remarque que se contenter, suivant ce précepte, « des profits et des appointements réglés » ne devrait pas les conduire aux fortunes scandaleuses dont il parle. — Mais il reste vrai que ces deux chapitres étudiaient très finement la différence des deux méthodes de Biroat et de Bourdaloue, faisant nettement saisir les mérites de celui-ci.

c. — (P. 24). Ce manuscrit, 1661 de la Bibliothèque Mazarine (anciennement 2185), porte en tête, d'une belle main, les mots *Ex Bibliotheca Claudii Tournemeulle*, écrits postérieurement. Le recueil, sans date, a pour titre *Collections tirées des sermons prêchez sur les mysteres avec les plus*

beaux desseins. Outre les sermons indiqués sous le nom de Bourdaloue, et dont je donne des spécimens, il contient aussi, sans nom, une partie d'un sermon du même sur la Toussaint, et probablement bien d'autres encore qu'il faudra identifier. — Le manuscrit n'est point paginé. Après une centaine de pages, il porte en second titre : *Collection tirée de différentes pièces morales*. Le seul sermon identifié de la première partie est un sermon de Noël, du P. Chaussemer. La seconde partie en renferme un bon nombre signés. On y trouve Boileau, de la Roche, Girou (sic) Le Bou (sic) Hubert, Mascaron, La Rue, dom Jérôme et Bourdaloue.

d. — (P. 30, note 2). *Les défauts des éditions clandestines*. — Les fautes des éditions subreptices sont souvent des bourdes qui indiquent chez les correcteurs peu de soin ou d'intelligence, peut-être aussi, ce qui n'aurait rien de surprenant dans des impressions faites à l'étranger, l'ignorance de la langue française. L'édition contre laquelle proteste le *Journal des Savants*, en 1692, portait, comme le rappelle cet article, « une approbation de M<sup>r</sup> Courcier (c'était le théologal de Paris), un privilège du Roy et le nom de la veuve Cramoisy », et, faut-il ajouter, la vignette gravée des « deux Cigognes », enseigne des Cramoisy. Il est malaisé de savoir où a été faite cette falsification. Elle me paraît d'impression belge. Toutefois le Catalogue de Rochebilière dit que l'édition Frick, des fêtes, parue la même année, a été imprimée à Chartres. Il tire cette conclusion de la ressemblance des fleurons de ce volume avec ceux des *Lettres galantes d'Aristénète*, imprimées à Chartres en 1695. Ces questions de fleurons et vignettes sont bien délicates, et je n'ose me prononcer. Mais étrangers ou non, les imprimeurs clandestins ont commis nombre de lourdes erreurs, qu'il serait fastidieux de relever. En voici quelques-unes de l'édition pseudo-Cramoisy, avec la rectification tirée des copies :

Au tomè II, p. 87, ligne 7, dans le sermon sur *l'Hypocrisie*, pour le mercredi de la troisième semaine de Carême, au lieu de : « Ce sont les véritables vertus qui font naître les fausses vertus, comme la nature le montre », il faut lire, avec le manuscrit Montausier I, de Lyon, p. 448, l. 17 : « ... comme la nature, les monstres : (fait naître) les monstres ».

Un peu plus loin, à la même page, ligne 14, l'édition clandestine imprime : « C'est la véritable religion qui a été la source de l'idolâtrie et qui a fait que le démon, pour imiter la véritable sainteté, en contrefait mille fausses marques ; il y a donc une véritable sainteté. »

Ne faut-il pas lire, avec le même manuscrit : « en a contrefait mille fausses, marque donc qu'il y en a une véritable ? »

Au sermon suivant, *ibid.* p. 111, l. 28, il faut corriger la phrase : « On ne dira pas... que la servitude d'un homme du monde... doit être comptée pour une obligation évangélique... » Lisez, avec le manuscrit du copiste, « pour une abnégation évangélique. » — Un peu plus loin, p. 113, l. 26 : « S. Paul avertissoit son disciple qu'il y auroit (et non avoit) un temps où cette fausse piété régneroit... » A la page 115, du même discours, l'imprimeur, sans se soucier de comprendre, fait mettre : « Pour n'avoir dans la bouche que les maximes les plus sévères, en sommes-nous moins après à poursuivre nos intérêts ? » Le manuscrit donne : « ... en sommes-nous moins aspres (après)... » Plus bas encore, *ibid.* l. 31, il fallait : « Cependant c'est par ce renoncement qu'il faut juger de la véritable piété, » et non : « C'est par ce raisonnement... »



Enfin, au début du second point : « Il est rare de voir des hommes qui étant sévères par une profession de vie *extrêmement* régulière, soient humbles dans le fond de leur cœur », doit se rectifier ainsi : « Il est rare etc... par une profession de vie *extérieurement* régulière.... »

On conçoit que les fréquentes abréviations prodiguées par les copistes aient trompé des éditeurs, plus soigneux de tirer argent de leurs recueils que de veiller à l'exactitude des textes exploités. A ce seul point de vue des incorrections et des erreurs, dont ces exemples donneront une idée, on comprendrait le mécontentement des auteurs.

Il y a lieu de reconnaître, sans excuser les éditeurs, que les copies n'étaient pas toutes de nature à améliorer leurs livres. Trop souvent les scribes ont commis des confusions déplorables, même pour les mots français, à plus forte raison en matière de textes latins. Dans certains recueils, d'ordinaire exacts, il se rencontre tel ou tel sermon presque défigurés par les erreurs du copiste. Ainsi, dans le manuscrit de Grenoble, le sermon 9, pp. 66-77, sur le *Lazare ressuscité* nous offre un texte des plus défectueux avec lacunes et confusions perpétuelles rendant les phrases inintelligibles. C'est heureusement une exception dans ce manuscrit excellent et tout entier d'une même main. Elle tombe d'ailleurs sur un sermon qui se retrouve dans le Montausier II, et dans le manuscrit d'Abbeville. Il n'en reste pas moins que, pour citer des inepties de scribes, il y aurait à reproduire presque tout le sermon. Un exemple suffira. Au lieu de : « Ce juste dans qui la grâce ne produit plus ses *opérations*... n'est qu'un cadavre », (correctement imprimé dans l'édition de 1692, t. II, p. 315), on lit : « ... dans qui la grâce ne produit plus ses *espérances*... » (G. p. 74) et le reste à l'avenant.

Voici enfin deux autres spécimens, tirés du ms. F :

Au second point du sermon *du Mauvais riche*, le copiste avait écrit : « S'il... pousse des prières afin... qu'ils ne tombent pas dans ce lieu de tourmens où il est né, *Veniant in hunc locum tormentorum* », évidemment pour « ... Dans ce lieu où il est, *Ne veniant*... »

Un peu plus loin, la phrase : « *Un chrétien doux est un homme de mortification* », est certainement à rectifier ainsi : « *Un chrétien doit être un homme de mortification*. » Le plus souvent les éditeurs des volumes clandestins ne prenaient pas beaucoup de peine, et ils étaient fréquemment trompés par les abréviations. On en a maint exemple, et j'en signale un très topique dans l'édition de Frick de 1692, au sermon de la Toussaint. La faute est dans l'imprimé, à plusieurs reprises. Ainsi l. 21, « en nous obtenant des grâces de conversion et de *piété*, » doit être corrigé en : « grâces de conversion et de *pénitence* », ainsi qu'un peu plus haut, p. 237, l. 25, « retourner à lui sans *piété* (lisez : *pénitence*) et sans changement de vie ». L'abréviation ordinaire du mot *pénitence* : *pie*, a donné lieu à cette confusion, comme au début p. 228, l. 16, celle de *miséricorde* : *mie* a fait écrire : « qu'ils fussent comme les canaux de ses misteres, » pour « canaux de ses *miséricordes*. »

e. — (P. 30, note 4). Il y a quatre évêques de ce nom, dont trois du prénom de Michel : l'évêque d'Uzès, nommé en 1677, m. en 1728; l'évêque de Sisteron, de 1667 à 1674, où il passa à l'archevêché de Bourges, m. le 21 février 1677, et celui-ci nommé à l'évêché d'Angers le 10 avril 1706 et sacré le premier jour du mois d'août de la même année, m. le 2 août

1730. Quant à Mathias Poncet de la Rivière, neveu de l'évêque d'Angers, né à Paris en 1707, il fut sacré en 1742 et succéda au neveu de Bossuet sur le siège de Troyes, mais non à ses attaches avec les jansénistes. Aussi fut-il forcé de démissionner en 1758. Il fut aumônier de Stanislas de Pologne et a laissé un certain nombre d'oraisons funèbres, entre autres celle de Louis XV. Ce fut lui aussi qui, le 10 septembre 1770, prononça au Carmel de Saint-Denis le sermon de vêtue de la V. Madame Louise-Marie de France. Ce discours est imprimé dans les *Orateurs sacrés* de Migne, t. 30, col. 1199-1200.

f. — (P. 42). Il est d'autant plus précieux d'avoir sous les yeux ces sermons de Fénelon, imprimés en 1715, qu'on y rencontre, et sans changements, le fameux sermon sur l'Épiphanie, que plusieurs soupçonnaient, comme l'exorde de Brydaine, d'avoir été arrangé par Maury; ce qui était au moins étrange, Maury n'étant né qu'en 1746, et la première édition officielle des Sermons étant attribuée par Albert, dans son *Dictionnaire des prédicateurs* à l'année 1717 : « Il y en a eu une autre en 1741, à Paris, chez.... Desprez, où il n'y a que dix sermons. » Or il est aisé de voir que le texte du Sermon sur l'Épiphanie n'a pas varié. V. mon article : *A propos des sermons de Fénelon* dans la *Revue de Lille*, mars 1901.

g. — (P. 44). Saint-Severin est le premier bénéfice qu'ait reçu Fléchier. Baignes, dont il fut le treizième abbé, ainsi que le prieuré de Peyrat, ne lui furent donnés qu'en 1684. M. l'abbé Delacroix, dans son *Histoire de Fléchier*<sup>1</sup> (ch. viii, p. 288, note 1) fait remarquer que l'auteur du *Gallia christiana* « place l'installation de Fléchier comme abbé de Baignes et prieur de Peyrat en 1684 » ainsi que d'autres biographes et historiens, et il ajoute : « Nous n'avons point adopté cette version, parce qu'elle est en contradiction avec la correspondance de l'évêque de Nîmes. » Ne faut-il pas admettre cependant que M. l'abbé Delacroix, qui tient pour 1681, aura pu être trompé par une date mal formée ou une lettre hors de sa place? La *Gazette de France* du 11 novembre 1684, annonçant les nominations faites à l'occasion de la Toussaint, écrit, au numéro 60, p. 720 :

« De Paris, le 11 novembre 1684. — Le Roy a donné à l'Abbé Flechier Aumônier ordinaire de Madame la Dauphine, l'abbaye de S. Estienne de Baigne Diocèse de Xaintes, Ordre de S. Benoist, & le Prieuré de Saint Estienne de Peyrat, Diocèse de Périgueux. » Le *Mercure galant*, très attentif à tout ce qui concerne Fléchier, auquel il consacre toujours des articles pleins de louanges, signale aussi cette nomination, dans sa « lettre » de novembre, p. 217, nous apprenant que les deux bénéfices concédés à Fléchier étaient « vacans par la mort de Mr de Ste Maure, prestre de l'Oratoire. » Ce P. de Sainte-Maure, était Henri, fils de Gui de Sainte-Maure, « qui a fait, dit Moréri, la branche des seigneurs de Fougerai ; son frère puiné, Claude, est mort en 1698 ; il était cousin-germain de Montausier. » C'est peut-être à ce titre que Flechier obtint ces deux bénéfices, car j'ignore s'il est exact de dire que « ces deux maisons étaient situées sur les terres de M. de Montausier. » — L'important est de pouvoir dater approximati-

1. *Histoire de Fléchier, évêque de Nîmes*, par M. l'abbé Delacroix, Paris, 1865, in-8, pp. 647, V. p. 287 et 288.

vement la copie qui porte en titre « alors abbé de Saint-Séverin », et comme ces mots se réfèrent au *Panégyrique de saint Paul*, prêché en 1682, ils sont plus explicables avec la date rectifiée de la nomination à Baignes, que si l'on suppose 1681.

h. — (P. 73). On peut signaler aussi quelques panégyriques « nouveaux » de Fléchier qui seraient à tirer des copies anciennes, et vaudraient la peine d'être au moins discutés. Je sais que Fléchier a désavoué tous ceux qu'il n'a point publiés lui-même, mais ce désaveu est sujet à caution, après ce que nous avons vu de son affirmation sur l'infidélité des scribes. Or il y a dans le manuscrit de Grenoble trois panégyriques attribués et très attribuables à Fléchier, l'un, de saint Augustin, sur un autre thème que le panégyrique imprimé, et ceux de saint Laurent et de saint Pierre, absents de l'édition. Le Ms. F. en donne un de saint François de Borgia qu'il assigne aussi formellement à cet orateur. La question mérite d'être reprise ; car M. l'abbé Delacroix, dans un chapitre fort suggestif, montre les mérites de Fléchier comme panégyriste, et ces inédits ne démentiraient pas sa thèse.

i. — (P. 92). M<sup>me</sup> de Sévigné écrivait le 1<sup>er</sup> mai 1680 à M<sup>me</sup> de Grignan, de Paris, mais sans nommer la paroisse ni le prédicateur : « La Passion que nous entendimes ici près fut étrange : les mots de *jaquin* et de *coquin* furent employés pour exprimer l'humiliation de Notre-Seigneur ; cela ne donne-t-il pas de nobles et belles idées ? » (Sévigné, t. VI, p. 368). Il faut rendre cette justice au bon goût de la marquise que ce qui la choque ici, ce n'est point l'expression, mais l'application qui en est faite par un orateur, très malheureux dans son dessein de traduire le mot du prophète : *inter sceleratos reputatus est*. Les mots, du reste, n'avaient rien d'inusité dans les sermons. Aussi les rencontre-t-on dans Giroust, au moins dans le manuscrit, car l'éditeur a dû trouver les termes trop familiers. Dans son *Avent sur les Prétextes des pécheurs* il a, au second sermon, cette phrase que Bretonneau, son éditeur, s'est bien gardé de conserver. Faisant parler Jésus-Christ suivant la parabole du serviteur négligent qui n'a pas fait valoir le marc d'argent qui lui avait été confié : « Le maître, dit-il, le regarde d'un œil fier et lui dit : Malheureux serviteur, serviteur indigne et méchant, quoy ! Tu as bien eu la malice de cacher cet argent... etc. Viste, qu'on me dépouille ce *coquin*, et qu'on le jette dans une basse fosse. Messieurs c'est ce que ce Maître fera, etc. » On voit que la langue du temps, d'après ce passage de Giroust et d'autres analogues, comportait ces expressions, et l'on s'est mépris apparemment, à force de n'en juger que par les sermons imprimés, sur la prétendue « majesté de la chaire » qu'on attribue à l'ensemble des orateurs du grand siècle...



## LIVRE SECOND

### L'ÉDITION OFFICIELLE ET RECONNUE

---

#### CHAPITRE PREMIER

LE DOUBLE BUT DES ÉDITEURS DE SERMONS. — LEUR FIDÉLITÉ TRÈS RELATIVE. — LE P. BRETONNEAU, ÉDITEUR DE BOURDALOUE ; SES AVEUX.

Le P. Bretonneau, officiellement chargé<sup>1</sup> de l'édition des sermons de Bourdaloue, ne s'est point fait une autre idée de ses devoirs que la plupart des éditeurs, ses contemporains, travaillant sur leurs propres œuvres oratoires ou sur celles d'autrui. On pourrait sans peine généraliser ses aveux ou ses théories. Mais, comme Bourdaloue, avant tout, nous doit être présent, il est à propos de nous soucier uniquement de lui et de ses sermons. Que son éditeur ait eu ou n'ait pas eu les idées de tout le monde, peu importe à notre sujet. Au moins pourrons-nous éclairer par des

---

1. Au début de son *Epistre au Roy*, il se donne comme désigné par Bourdaloue et il écrit : « Le Prédicateur dont je vous offre les ouvrages qu'il m'a confiés. » V. sur le P. Judde, désigné d'abord, la note a, p. 204.

exemples analogues la ligne de conduite suivie dans son travail par Bretonneau. Laissons-lui d'abord le plus possible la parole. Sans faire l'histoire de son édition (la place en est dans un essai bibliographique), il est bon de recueillir ses confidences sur la façon dont il a entendu son rôle. Il annonce, il est vrai, l'intention très légitime de « conserver la mémoire d'un homme » qui a été tenu par son ordre « comme un des principaux ornemens » ; il entend que sa « Compagnie rende en quelque sorte au Pere Bourdalouë ce qu'elle en a reçu » ; toutefois il se hâte d'ajouter dès le début de sa préface :

*Mais ce n'est point tant après tout dans cette veüe qu'on publie les ouvrages de ce célèbre Predicateur que pour le bien des âmes et pour perpétuer les fruicts de son zele.*

Comprise ainsi, la publication s'adresse à deux classes de lecteurs, ce qui lui assigne un double caractère « d'utilité pratique », auquel tout le reste sera subordonné. Ce ne sera pas seulement « un modèle d'éloquence chrétienne » pour les prédicateurs, mais aussi un « livre » d'édification et de piété. Prêtres et laïcs, orateurs sacrés et simples fidèles y devront donc rencontrer un « cours complet d'instruction religieuse », qui suffise durant tout le cycle de l'année liturgique, à ceux-ci, en vue de leur lecture spirituelle, à ceux-là comme type d'éloquence et source d'inspiration.

Aux uns et aux autres, l'éditeur se propose de présenter une doctrine sûre, appropriée à tous les besoins et de nature à aider, ou même à suppléer l'enseignement que l'Église fait distribuer aux chrétiens suivant l'occurrence des solennités. Sa préoccupation principale sera donc de répartir la somme de sermons laissés par l'orateur de façon à composer une sorte d'*Année chrétienne* qui ne laisse guère de lacunes.

De son vivant, l'orateur, suivant les demandes de sermons qui lui étaient faites et les exigences de son



ministère, avait apparemment opéré mainte adaptation de ses sermons anciens. Il avait transporté, par exemple à l'aide d'un exorde de circonstance, à l'un des évangiles de l'avent ou d'un dimanche quelconque de l'année, un sermon composé à l'origine sur un des sujets classiques des stations de carême, comme les grandes vérités, motifs et éléments de la pénitence chrétienne : le péché, ses châtiments et les sanctions de la loi divine, le jugement, l'enfer ou la mort.

Après lui, il fallait que son exécuteur testamentaire tirât de ses papiers les éléments de ce cycle idéal d'instructions pour « l'année entière », ce qui semblait le programme de tout éditeur de sermons. Qu'on feuillette les préfaces ou « Avis aux lecteurs » de diverses entreprises de ce genre. Toutes se préoccupent de fournir matière à la prédication habituelle et courante. Si des éditeurs publient un *avent* ou un *carême*, ils ont soin de faire remarquer qu'ils ne s'en tiendront point là, et qu'en attendant la suite de leur publication, chacun peut déjà pratiquer ces « virements » que j'indiquais tout-à-l'heure. Ainsi Bretteville, dans la préface de ses *Essais* (lisez : plans détaillés) *de sermons pour le Carême*, s'empresse d'écrire :

On imprimera incessamment les *Essais* pour les Dimanches de toute l'Année, pour l'Avent, pour les Mystères.... En attendant cette impression, il est assez visible qu'on peut se servir de ces *Essais* (du Carême) pour l'Avent et pour les Dimanches, puisqu'il n'y a point de matière dans la *Morale Chrétienne* qu'on n'y ait traitée <sup>1</sup>.

Et nous rencontrons, dans ce même avertissement de Bretteville, les deux buts poursuivis par Bretonneau :

*Ceux que Dieu appelle à la prédication* de l'Evangile y trouveront quelque secours, & *les ames devotes* pourront encore s'en servir pour des sujets de Méditation qui contribueront à entretenir leur piété.

---

1. V. plus bas, p. 204, note b, la préface significative d'un « industriel », éditeur de ses propres sermons, dans le même but utilitaire, en 1691.

Pour suffire à ce vaste plan et fournir aux orateurs plusieurs sujets ou desseins propres à chaque fête ou dimanche, Bretteville avait, comme on dit, battu tous les buissons. Lui-même nous fait la confidence de ses lectures ou autres recherches, et nous raconte comment il prit soin « d'entendre les Predicateurs les plus chrétiens » :

Je m'en fis, ajoute-t-il, une étude particulière et je remarquai avec soin tout ce que j'entendais de plus juste et de plus beau... Je lûs aussi tout ce que je pus rencontrer de plus beau pour des Sermons, sans excepter même les Manuscrits.

C'est peut-être à cette fréquentation assidue « des orateurs les plus chrétiens » et à ce soin de recueillir et consulter les travaux des copistes, que l'ancien confrère de Bourdaloue dut l'honneur, très peu connu, d'avoir été, presque le premier éditeur, et le trop fidèle abrégiateur de Bourdaloue <sup>1</sup>. Dans sa compilation antérieure aux éditions subreptices, plus d'un sermon de Bourdaloue se reconnaît et trouve sa date. Or on voit que, à part la différence de procédés et de ressources, Bretteville, comme Bretonneau, visait le même public et se préoccupait de satisfaire à des exigences analogues. Ce que l'un pourra plus tard puiser à pleins boisseaux dans la moisson rentrée, l'autre, du vivant de Bourdaloue (car les *Essais de Carême* ont leur première édition en 1684), est obligé de le glaner comme furtivement à sa suite. Mais le même problème les hantera : donner à leur public le plus de matériaux possible, économiser en quelque sorte la place et éviter les redites inutiles. Les aspects divers, mais trop voisins, d'un même sujet ou d'un « dessein » déjà présenté, ne peuvent aller à leur œuvre. Il faut qu'ils s'ingénient en mille manières à faire entrer dans le cadre à la fois vaste et rigide de leur année liturgique le plus qu'il se pourra de doctrine, de fond et d'idées non encore traitées.

---

1. V. ma *Bibliographie critique de Bourdaloue*, p. 4.

La nécessité de satisfaire à ce plan devait coûter parfois à Bretonneau de la peine et du travail. Il ne songe pas à le dissimuler. S'il a à sa disposition les écrits mêmes de l'orateur, il n'en est pas plus à l'aise. Il n'a pas le droit, comme jadis Bretteville, d'aller prendre *ailleurs* ce qui dans les papiers à éditer ne se plie pas assez aux séries de sermons qu'il doit fournir. L'auteur du recueil factice des *Essais*, qui puisait à toutes les sources, avait pu, au défaut d'un commentaire sur l'évangile de tel dimanche, chercher d'abord en vain dans les copies de Giroust ou d'Anselme, le demander à un sermon de l'abbé Boileau ou au besoin le faire de toutes pièces. Bretonneau n'avait pas cette ressource, s'il voulait tenir sa ligne d'éditeur fidèle, du moins de cette fidélité au sens large que le double des publications de sermons lui permettait de garder.

Le dessein de tirer des ouvrages d'un prédicateur de quoi perpétuer auprès des fidèles et des prédicateurs l'utilité de son enseignement d'autrefois, n'amenait aucunement à concevoir une édition « historique » des sermons. Non seulement on ne se souciait guère de reproduire le discours exactement comme il avait été dit, d'en garder à la postérité la date et les circonstances, mais l'*objet* même, presque la *nature* du sermon, se trouvait modifié. Le prédicateur avait paru devant un auditoire concret, déterminé, et avait dû restreindre à ce cercle et à tel jour un effort individuel. Dès qu'il s'agit d'étendre à la postérité le fruit de cette prédication, ce sont, non pas purement d'autres hommes, mais les hommes, sinon l'*homme* en général, que le discours devra atteindre. De là une sorte de déformation que l'éditeur, comme d'instinct, travaillât-il sur son œuvre propre, va imposer à cette parole qui change d'horizon.

Tel mot, telle expression, très topique ce jour-là, cesserait d'avoir sa raison d'être. Pour continuer de servir, il faudra que le trait vise un de ces défauts

de nature qui se peuvent rencontrer chez tous. On lui donnera donc une portée plus générale. Mais il faut changer la manière de le lancer, et pour cela retoucher peut-être tout un paragraphe. La tentation est de procéder par généralisation des termes eux-mêmes et aussi par suppression. Car, à cette époque surtout, qui voulait admettre que le train quotidien ou le terre à terre de la vie et des intérêts particuliers pût valoir la peine d'être consigné pour la postérité ? Le moraliste avait, par office, abordé ces mille exemples de détail et ces allusions aux choses du jour, parce qu'il fallait prendre corps à corps cet auditoire et répondre à ses indigences spéciales ; mais en vue des autres hommes, ne fallait-il pas s'en tenir aux défauts qui sont de l'espèce humaine, ne fallait-il pas, pour élargir la sphère du bien à produire, étendre aussi l'auditoire et ne le plus borner à quelques individus ? Comment, dans un livre, ne pas abstraire de si modestes détails ? La tendance à ces suppressions existait certainement à cette époque et elle dura longtemps, témoin les lettres de Bossuet publiées par les Bénédictins en 1778, tronquées et abrégées par le retranchement de maint renseignement individuel qui semblait indigne d'être conservé.

Tout ce qui, en somme, ne pouvait servir à l'édification ou à l'instruction des deux classes de lecteurs visées (les prédicateurs et les âmes pieuses), et les deux classes au fond n'en faisaient qu'une, — car on ne favorisait la lecture, le « sermon à domicile », que comme un pis-aller, — tout ce qui n'offrait point un caractère permanent et universel, était presque fatalement effacé. Entendue de la sorte, la fonction d'éditeur supposait donc une fidélité moins exacte que celle dont nous concevons aujourd'hui l'idée.

Toutefois, même réduite à cet objet d'offrir aux prédicateurs des modèles et aux âmes pieuses, une lecture d'édification, la fidélité commode des éditeurs avait encore des limites et aussi des degrés divers.

Sans parler de l'auteur lui-même, qui usait largement du droit de reviser et de retoucher son œuvre, ceux mêmes qui publiaient les sermons dont le soin leur avait été commis, s'accordaient plus ou moins vaste carrière, suivant l'état des manuscrits dont ils héritaient et leur point de rédaction, suivant aussi les scrupules de leur conscience en matière de propriété littéraire. Tel se faisait un mérite, et à bon droit, de laisser sans exorde un sermon pour lequel il n'en avait pas rencontré dans les manuscrits de l'auteur. Ainsi agissait du Jarry publiant les sermons de Fléchier :

On n'a point trouvé, écrivait-il d'un sermon *sur la résurrection*, l'exorde de ce Sermon ; mais on n'a pas crû qu'il fût à propos d'y en substituer un autre ; & on a préféré au soin de supprimer ce qui manque, l'exactitude et la fidélité à le donner au public tel qu'il est <sup>1</sup>.

Ainsi fit Bretonneau à l'égard de l'un des sermons de son premier volume des *Mystères*, celui du lundi de Pâques, dont il écrit dans l'avertissement :

On a délibéré si l'on mettroit le sermon du Lundy de Pasques au rang des autres, parce qu'il est imparfait : mais on a conclu qu'il ne falloit pas l'obmettre, ni le déplacer : et l'on a jugé mesme que le public seroit bien aise d'avoir cette preuve de la *fidélité* avec laquelle on luy donne les Sermons du Père Bourdalouë.

Nous lui devons acte de cette déclaration, mais sans conclure trop vite à des scrupules d'éditeur moderne.

D'autres éditeurs du même temps, sinon tous, du moins en leurs préfaces, attestaient qu'ils n'avaient rien ou presque rien modifié. Par exemple l'anonyme qui, en 1757 publiait à Lyon les sermons du P. Soanen, un « des quatre évangélistes » de l'Oratoire, affirmait les avoir lui-même « transcrits sur l'original » et non sans peine, car, ajoute-t-il :

Nous pouvons dire que ce travail nous a beaucoup coûté, par la difficulté de débrouiller le manuscrit, que le grand nombre des ratures et la finesse des caractères sembloient rendre indéchiffrables.

---

1. V. plus haut, p. 60.

Cependant nous en sommes venus à bout, & ces Sermons, *si l'on excepte quelques inversions de phrases qu'il a fallu changer, quelques mots qu'il a fallu corriger*, n'ont été ni mutilés ni altérés.

L'abbé du Jarry, déjà cité, n'avait point dû s'imposer ce travail, puisqu'il rend témoignage du soin avec lequel l'évêque de Nîmes avait classé ses papiers :

Comme parmi les qualitez de nôtre Orateur, remarque-t-il, il avoit celle d'un grand ordre, on en a trouvé beaucoup dans ses Ecrits, & il y a beaucoup plus de plaisir que de peine pour celui qui en les faisant imprimer s'est vû obligé de les relire.

Cette attestation nous laisse espérer, et elle voulait sans doute faire entendre, que du Jarry n'a point mis du sien dans cette édition des *Sermons de morale* de Fléchier.

Bourdaloue avait reçu de son général en 1694, comme nous le verrons en son lieu, l'invitation de publier ses sermons, que le P. Thyrese Gonzalez souhaitait voir se répandre ainsi par toute la France, et même traduire en latin à l'usage des étrangers. C'était la suite peut-être de l'espèce de mise en demeure que venaient d'imposer les éditions subreptices. Le prédicateur laissa-t-il en mourant une édition déjà préparée et dans quelle mesure ? Bretonneau parle peu de son travail en présentant sa première série. Il rappelle seulement, pour la déprécier encore, l'édition clandestine parue du vivant de l'orateur et réprouvée par lui :

*Ce sont icy, dit-il, ses vrais sermons, & non point des copies imparfaites* telles qu'il en parut, il y a plusieurs années. Il les désavoüa hautement, & avec raison. Il y est si défiguré qu'il ne devoit plus s'y reconnoistre.

Nous retrouvons la formule consacrée des désaveux du même genre. Le nouvel éditeur n'y ajoute rien. Aucune confiance sur sa part de labeur dans la publication officielle et authentique qui est son œuvre. Il semblerait, à s'en tenir à cet avis, que les quatre années ont été dépensées aux « abrezgez qui sont à la fin » de chaque



volume <sup>1</sup>. Le plan toutefois était dessiné pour ce qui devait suivre, car Bretonneau continue :

Les deux Avents & le Caresme qu'on donne dans cette première édition seront suivis des sermons sur les *Mysteres*, sur les *Saints*, sur la *Vocation religieuse* & sur *divers sujets de Morale*.

La phrase est à regarder de près, car on y voit que dans sa première exploration des papiers de Bourdaloue, l'éditeur avait déjà remarqué les sermons de vêtures et les exhortations aux religieuses, au point d'en constituer une classe à part. Cependant il n'était pas encore question pour lui des Dominicales qui semblent ici représentées par les *Sermons sur divers sujets de morale*. Sans doute Bretonneau vit seulement dans la suite qu'il lui restait, après le *Carême*, l'*Avent* et les *Mystères*, assez de sermons pour en composer une série embrassant les dimanches de l'année. Mais dès sa première préface, — *in cauda venenum*, — la fin de la phrase exposant son dessein ne laisse pas d'être inquiétante, quand il nous donne cet avertissement :

Quoyque dans plusieurs sermons du Caresme, il n'adresse pas la parole au Roy, il les a néanmoins *presque* tous preschez à la Cour, *mais à d'autres jours et sous d'autres Evangiles*.

Voilà qui offrirait déjà matière à des réflexions alarmantes, car ces transpositions d'évangiles ou de jours liturgiques ne vont guère sans des retouches, du moins à l'exorde. De plus, si la préface des *Mystères*, signalant une preuve de très grande fidélité dans la publication telle quelle d'un sermon incomplet <sup>2</sup>, pouvait corriger cette impression, l'avertissement des *Dimanches* réveille toutes les inquiétudes. L'éditeur, à la fin de son introduction aux *Panegyriques*, avait promis une suite.

1. Malgré la date de 1707, il n'y avait pas quatre ans écoulés ; la date de revision du censeur est plus voisine de la mort de Bourdaloue, v. plus bas, p. 192. Sur les « 130 sermons » explorés alors. V. p. 207, note d.

2. V. plus haut, p. 131.

Il reste, dit-il, des Sermons à faire paroistre pour les *Dimanches* de l'année.

C'était l'annonce d'une « *suite et fin.* » Aussi au moment où paraissaient, en 1716, les trois volumes in-octavo des *Sermons pour les Dimanches*, Bretonneau, qui croyait bien conclure par là son travail d'éditeur, commencé depuis la mort de Bourdaloue, c'est-à-dire depuis près de douze ans, nous met enfin au courant de ses principes et du labeur que lui a coûté son œuvre. Encore ne promet-il point d'entrer dans le détail. Écoutons sa demi-confiance :

Je ne prétends point, *en finissant toute l'Édition*<sup>1</sup> des Sermons du Pere Bourdalouë, rendre un compte exact des soins qu'elle a dû me couster... Comme la grande reputation du Pere Bourdalouë luy attiroit de continuelles occupations au dehors, *il n'avoit gueres eu le loisir de retoucher luy-mesme ses Sermons & d'y mettre la derniere main.* C'est à quoy j'ay tasché de suppléer; & par une assiduité assez constante au travail, je suis enfin parvenu à faire paroistre un cours de Sermons *pour toute l'année.*

Avec la complaisance d'un touriste arrivé au sommet, Bretonneau regarde en arrière la montée parcourue. Il faut noter son exclamation satisfaite : « Je suis enfin parvenu à faire paroître un cours de Sermons pour toute l'année. » C'était donc bien là son unique rêve et le terme de ses efforts, auquel il croit alors avoir atteint. Il va donner des avis dans cette préface sur la façon d'imiter cet « excellent modèle », car, dit-il, « il a gasté beaucoup de prédicateurs » qui, sans avoir « ni la vivacité & l'imagination, ni le nom & l'autorité, ni les qualitez exterieures & la voix du Pere Bourdalouë », ont maladroitement essayé de copier « ou son stile diffus & periodique, ou ses façons de parler dont plusieurs luy estoient particulieres, ou cette rapidité dans la prononciation qui l'emportoit de temps

---

1. Il faut reconnaître cependant que Bretonneau écrit à la fin de cette même préface : « Je prepare encore un recueil, *non plus* de Sermons, mais d'Exhortations. » — Ce « *non plus* de Sermons » est à noter.

en temps & qui entraînoit avec luy ses Auditeurs. » Nous aurons à revenir sur ces caractéristiques de Bourdaloue et à examiner si celles au moins qui ne sont pas liées au débit, ont laissé dans l'édition des traces suffisantes. Attachons-nous maintenant à l'éditeur. Il donne de judicieux conseils à la partie pour ainsi dire principale de son public, c'est à dire aux prédicateurs, pour les instruire à « user avec connoissance & avec précaution » de la « lecture des Sermons du Pere Bourdalouë. » Selon lui ils doivent surtout y chercher la science de la composition, apprendre à envisager un sujet tiré de l'évangile par ce qu'il a « de vray, d'instructif, de touchant & qui est plus à la portée de tout le monde », apprendre à diviser, à prouver de façon plutôt évangélique que par des arguments académiques, mais par des preuves « sensibles », répondre aux objections et ne laisser aucun nuage dans une exposition dogmatique éclairée par un ordre méthodique. Quant aux tableaux de mœurs, y éviter le double écueil « *d'un détail trop populaire & trop familier, & d'une peinture trop vague et trop superficielle.* »

Tout cela demandait à être souligné. Il y a chance en effet pour nous d'y rencontrer, sinon toutes les qualités de Bourdaloue, au moins l'idée que s'en faisait son éditeur et qu'il a dû vouloir mettre en relief en publiant les sermons de son confrère. Constatons une fois de plus qu'il ne perd point de vue les « orateurs » pour qui il préparait cette publication. Aussi fait-il le départ entre les mérites, en un certain sens incommunicables de son auteur, les dons personnels, comme le feu, l'action, l'élévation de Bourdaloue qui ne sont ni accordés à tous ni universellement requis, et les qualités essentielles, indispensables à quiconque veut « annoncer utilement la parole de Dieu. » Car, ajoute-t-il, « de quelque manière qu'on l'annonce, il est toujours nécessaire de faire un bon choix du sujet... de l'accommoder à l'Evangile, etc... » On voit donc par le tableau que trace Bretonneau quelle conception

il a des « perfections de la vraie éloquence », qu'à ses yeux Bourdalouë posséda « dans un poinct éminent. » C'est pour les rendre accessibles à une imitation intelligente qu'il a voulu ressusciter cet orateur.

Mais il n'oublie pas la seconde fin que nous avons constatée plus haut comme l'un des objets de cette édition. Il la trouve même plus aisée que l'autre à atteindre sûrement :

S'il ne sert pas toujours à former de parfaits pasteurs, dit-il, il servira par ses enseignements, pleins de vérité & de piété, à édifier les fidèles & à former de parfaits chrétiens. . . On ne s'égara jamais en le prenant pour guide dans le chemin du salut.

Et faisant allusion au mot de saint Paul, *defunctus adhuc loquitur*<sup>1</sup>, l'éditeur constate que Bourdaloue,

.... tout mort qu'il est, ne cesse point de prescher aussi efficacement & aussi utilement sur le papier, qu'il preschoit autrefois dans la chaire.

Il s'applaudit donc de n'avoir laissé « rien perdre d'un homme qui pensoit si solidement sur les matières de la religion, & qui les traitoit avec tant de force & de dignité. » Cette estime de Bretonneau pour son auteur nous donne bien à croire qu'il a mis tous ses soins à son travail, et même qu'il n'a eu garde de se substituer, quant au fond, au prédicateur qu'il voulait faire revivre. Mais sans prendre trop à la lettre une complaisance bien naturelle dans un labeur dont il n'est point tenté de diminuer l'importance, nous avons droit de craindre cependant que, les yeux fixés sur son idéal d'éloquence, il n'ait écarté tout ce qui ne cadrerait pas assez avec les qualités maîtresses qu'il appréciait surtout, soit dans tous les orateurs, soit dans le prédicateur particulier qu'il éditait. Il est certain que Bretonneau n'était pas étranger à ce

---

1. Hebr. XI, 4. *Fide plurimam hostiam Abel, quam Cain obtulit Deo... et per illam defunctus adhuc loquitur.*

genre de préoccupations, et qu'il ne s'en cachait pas. Témoin ce début de son avertissement en tête de ses *Panégryriques des Saints* du P. de la Rue <sup>1</sup>:

Après avoir donné au public les Sermons du Père Bourdaloue, et ceux des Pères Giroust et Cheminais, je ne croiois pas devoir jamais me rengager *dans un pareil travail*. Car *c'est un travail*, et de quelque manière qu'en jugent les personnes qui n'en ont point fait l'épreuve, *c'est un travail beaucoup plus pénible qu'il ne semble l'être*. En produisant au jour les Sermons d'un Prédicateur célèbre, on devient responsable de sa réputation et il la faut soutenir sur le papier telle qu'il l'a acquise dans la chaire : ce qui n'est pas un petit ouvrage.

L'aveu est éloquent. Bretonneau, pour « soutenir » sur le papier la renommée du « roi des prédicateurs et du prédicateur des rois », n'a-t-il pas eu peur « d'un détail trop familier et trop populaire ? » N'est-il pas à craindre que, dans cette intention, il n'ait voulu rectifier et équilibrer son « stile diffus et periodique » ou atténuer « ses façons de parler particulières ? » Car encore faut-il que les quelque douze ans consacrés dans les soins de cette édition « à l'utilité publique et à l'édification des âmes » aient été passés à autre chose qu'à transcrire ou faire transcrire des discours prêts à porter au censeur des livres. On peut en croire Bretonneau, quand il nous dit que Bourdaloue « n'avoit gueres eu le loisir de retoucher luy-mesme ses Sermons. »

Mais en quoi consista donc au vrai cette « assiduité assez constante au travail », qui dut ainsi suppléer à ce que n'avait pas fait l'auteur ? Dans quelle mesure Bretonneau mit-il « la dernière main » à cette œuvre, à ses yeux inachevée ?

C'est ici que se pose, et il le faut bien, la grave question, toujours à débattre, de la fidélité de Bretonneau, éditeur de Bourdaloue. Il est déjà regrettable que le problème soit

---

1. Paris, 1640, 2 vol. in-12.

soulevé et que l'interrogation ait pu naître, car ce serait une présomption en défaveur : mais présomption ne fait pas preuve, et la discussion peut nous donner une réponse nette. Entendons les griefs et la défense, puis jugeons les arguments des avocats comme des adversaires.

---



## CHAPITRE SECOND

### EXPOSÉ DES TÉMOIGNAGES POUR OU CONTRE LA FIDÉLITÉ DU P. BRETONNEAU.

Les griefs, ou mieux les accusations d'infidélité, contre l'édition donnée par le P. Bretonneau peuvent se prendre à des sources diverses. Mais sans distinction d'amis, d'accusateurs ou d'indifférents, ne cherchons tout d'abord que des témoignages, aussi rapprochés que possible de l'époque de l'édition. Prenons-les d'origines assez distinctes pour qu'ils ne se réduisent pas à une affirmation unique, née de répétitions multiples.

C'est à titre de pure manifestation de l'état des esprits, à la date où l'édition venait de s'achever à peine, que nous accueillons le récit qui va suivre, tiré d'une lettre de M. Dugas à M. de Saint-Fonds <sup>1</sup>, du 4 décembre 1737. Les *Pensées*, qui clôturaient l'édition *princeps*, avaient paru depuis trois ans, et le P. Bourgeois, témoin obscur, en qui l'on ne peut reconnaître aucun des écrivains de ce nom signalés dans la *Bibliothèque de la Compagnie de*

---

1. Le manuscrit de cette correspondance, formant 3 vol. in-folio, donnés en 1890, par M. Bottu de Limas, au collège de Notre-Dame de Mongré, a été publié récemment par M. William Poidebard, en deux beaux et intéressants volumes intitulés : *Correspondance littéraire et anecdotique entre Monsieur de Saint-Fonds et le président Dugas*. Lyon, 1900, 2 in-4, LVIII-290 et 392 pp. Le passage cité, tiré du t. II, p. 749 du manuscrit, se rencontre imprimé t. II, p. 283.

*Jésus*, est un contemporain, sinon un témoin auriculaire, du P. Bretonneau. Le chroniqueur qui relate son propos est loin d'être un adversaire, il approuve même par de singuliers arguments le fait d'infidélité qu'il rapporte ; il ne nous apprend en somme rien que ne nous dise suffisamment, dans ses préfaces, le P. Bretonneau lui-même. Mais dans cet *ana*, auquel nous ne voulons pas accorder plus de crédit que n'en mérite ce genre de littérature, nous rencontrons pourtant un dire des plus anciens sur les retouches non équivoques attribuées à Bretonneau :

Voici, écrit Dugas à son correspondant, un trait assez curieux que j'avois oublié de vous marquer. Le P. Bourgeois m'a dit que le P. Bretonneau disoit (je crois même qu'il m'a dit l'avoir entendu de sa bouche) que dans les œuvres imprimées du P. Bourdaloue, *de trois lignes, il y en avait une qui lui appartenoit*. Cette anecdote est assez importante pour mériter d'avoir place dans le *Gazaeana* <sup>1</sup>. Cela est peut-être exagéré, mais en réduisant cette hyperbole à sa juste valeur, je crois qu'il n'y a pas de discours et peut-être même de page, où le P. Bretonneau n'ait mis la main. Le P. Bourdaloue ne songeoit pas en composant que ses sermons seroient imprimés quelque jour. La grâce de la prononciation, une inflexion de voix, un geste, suppléent à une liaison, à une transition qui devient nécessaire sur le papier. Je vois que Prine-le-jeune ne se contentoit pas de revoir avec un soin extrême les discours qu'il avoit prononcés lorsqu'il les vouloit donner au public. Il assembloit quelques-uns de ses amis pour les réciter devant eux et savoir leurs sentiments. Il les communiquoit à d'autres pour les lire, les examiner et même les corriger. Ainsi en usent tous ceux qui veulent mériter l'estime du public. Je ne suis donc pas surpris que le P. Bretonneau ait fait pour le P. Bourdaloue, ce que le P. Bourdaloue auroit fait pour lui-même s'il avoit voulu faire imprimer ses sermons. Pour nous, que nous importe qu'on ait suivi scrupuleusement le manuscrit du P. Bourdaloue ou qu'on l'ait retouché. Il nous suffit que ses sermons tels que nous les avons aient enlevé tous les suffrages.

Nous n'avons pas ici à nous demander si la manière de voir du président Dugas est conforme ou non au désir

---

1. C'était le nom donné par Dugas lui-même au recueil de ses *Lettres*.

qu'éprouverait un des historiens ou des lecteurs d'aujourd'hui, peu soucieux des améliorations qu'aurait pu introduire l'éditeur ; pas même si Bourdaloue eût été flatté de la comparaison avec les soucis de Pline le Jeune, ni enfin si cette façon de concevoir répond bien à la réalité du sermon. Favorables ou non au « travail de lime » entrepris par l'éditeur, nous recueillons à leur date les opinions qui le constatent.

Le témoignage qui se présente ensuite, par ordre chronologique, est de l'année 1741, et il a dû être rédigé peu de temps après la mort du P. Bretonneau survenue le 22 mai. C'est un extrait du *Nécrologe* qui lui fut consacré ; j'en dois la communication au P. Van Meurs, S. J.

Sans discuter encore cette attestation ni en déduire les conséquences, je la transcris simplement dans sa saveur native. Rien de plus accablant en somme que cet éloge qui fait à Bretonneau un mérite, de modifications, additions, pastiches nettement avoués :

... Complurium e Societate nostra concionatorum elucubrationes strenue recognovit, sessor indefessus, et ita feliciter, ut quam celebritatem habuerant vivi, hanc etiamnum, et quidem amplificatam potiuntur extincti. Quid autem ad illius commendationem amplius quam quod celeberrimi illi Societatis oratores *Giroust, Cheminais, La Rue*, quos Gallia fulminantes de pulpitis tam saepe suspexerat, illi famae suae partem acceptam referunt, ac in primis orator ille regum idemque rex Oratorum <sup>1</sup> *Bourdaloue* : quem repraesentavit posteris non turpiter mutilatum, non deformatum miserabiliter, sed qualem eum ejusdem temporis aequales audierant, gravitate conspiciendum, nervis valentem et robore, mascula pulchritudine ornatum, integro sanguine coloratum, non inani verborum copia sylvescentem sed rerum ubertate quasi fruticantem. Quod ut praestaret laudabiliter *fidelis* idemque laboriosus editor, quantâ curâ, quantâ praesertim ingenii facilitâte opus fuerit, nemo profecto est qui non intelligat. Cum enim oratorum illorum concionibus addere quam plurima,

---

1. Le P. H. Chérot a déjà, comme nous le verrons à l'année 1671, confirmé par la citation de cette phrase, son jugement fort exact sur l'origine et la fortune de cette expression. Cf. *Iconographie*, p. 19, n. 2.

nonnunquam *partes orationum integras* aut limare castigando aut *supplere fubricando* coheretur : quoniam multa sunt non eodem deducta filo, quae scriptoribus accuratissimis excidant, ita singulos, ut ita dicam pro staturae suae modulo vestivit ut non alienam vestem induere viderentur, et suum unicuique colorem unicuique servavit proprium, adeo singulis nihil affinxit alienum Hoc autem habuit vir ille praestantissimus ut stylum non unicuique rei modo, sed uniûscujusque oratoris stylo accommodaret, ut grandi cum grandibus, cum temperatis, temperato, suavi cum suavis, vehementi cum vehementibus uteretur, *sive per vacuum incederet*, sive aliena premeret vestigia singulorum.

Qui s'étonnera, après la lecture de cette page, que le P. Bourgeois, qu'il ait entendu ou non le P. Bretonneau, lequel ne devait point faire mystère de sa dextérité à imiter tous les styles, ait été un écho fidèle de l'opinion affirmant l'ample part prise par l'éditeur de Bourdaloue dans la rédaction de ses sermons ?

Il semblerait donc au premier regard que la question fût tranchée par ce compromettant éloge, et que, sans plus attendre, le moment fût venu de porter l'arrêt. N'est-ce point le cas en effet de répéter : *Habemus confitentem reum* ? Les confidences déjà citées des avertissements et préfaces de l'édition sembleraient suffisamment corroborées par cet applaudissement au « pasticheur » émérite, qui se joue avec une souplesse de plume inépuisable à travers les sermons à retoucher ou à créer, suivant la manière des « morts qu'il voulait faire parler. » Que pourtant l'on nous accorde crédit jusqu'après l'audition complète des témoins. Nous discuterons alors cette pièce, et nous verrons en quoi elle tranche le débat. Ce n'est point encore le lieu de prononcer, mais de compléter l'information.

Un adversaire va se présenter maintenant pour déposer. Il sera aussi ardent au reproche que les confrères de Bretonneau étaient enclins à l'indulgence, à l'admiration même, lorsqu'ils exaltaient cet éditeur avec un enthousiasme quelque peu complice, et qui est un signe des temps.

De Foris, en 1772, dans la préface où il se glorifie outre mesure d'avoir respecté le texte de Bossuet, non seulement oppose sa conduite à celle de Bretonneau, mais insinue clairement que celui-ci aurait eu le tort de se faire lire et admirer lui-même sous le couvert de Bourdaloue, « jusqu'à insérer ses propres sermons » parmi ceux qu'il publiait :

On sait assez, écrit-il, qu'il est peu (de sermons) qui aient paru tels qu'ils ont été prononcés; que *le style du P. Bourdaloue, par exemple, n'étoit guère correct*, & que le P. Bretonneau, qui a donné ses sermons, les a revus et épurés avec grand soin : aussi disoit-on de cet éditeur qu'il avoit encore mieux fait pour autrui que pour lui-même. Cela pourroit être, s'il ne s'étoit pas permis de changer *dans les choses mêmes*, et d'insérer ses propres sermons parmi ceux du P. Bourdaloue <sup>1</sup>...

L'accusation est grave : de Foris ne prend pas la peine de la prouver, semblant la tenir pour fait acquis et constant. Après avoir semblé accorder que des retouches qui se borneraient au style, pourraient avoir leur excuse, il se targue, même en ce point, d'une exactitude que son temps ne voulait pas et qu'il n'a pas osé garder telle que son goût ou du moins son respect la lui inspirait :

Nous n'avons pas cru, poursuit-il, pouvoir prendre seulement la liberté de toucher au style de notre auteur.

Nous rencontrerons des critiques pour venger avec assurance Bretonneau de toute insertion de ses propres œuvres dans l'édition de Bourdaloue, et, sans oser, faute de preuve nette, être aussi affirmatifs, nous verrons s'ils ont raison de nier toute fraude proprement dite. Mais les retouches du style ont trouvé de nos jours plus que des avocats, presque des panégyristes aussi chauds que l'auteur du nécrologe de 1741. Or sur ce point

---

1. Ce passage de la préface de de Foris se retrouve dans l'édition Migne des *Orateurs sacrés*, t. XXIV, p. 54, dans le morceau intitulé : *Préface de l'édition de 1808*.

il me paraît que les leçons sur Bossuet professées à la Sorbonne, en 1857, par Mgr Freppel, alors l'abbé Freppel, vont un peu loin. Dans le désir très naturel de faire valoir son héros, le jeune et brillant professeur a peut-être été trop sévère non seulement pour de Foris (la réaction commençait alors contre ce consciencieux déchiffreur), mais aussi pour Bretonneau lui-même. Il accorde à celui-ci de cruelles louanges, dures pour l'auteur édité, et, quoique sincères et sans nulle ironie, peu flatteuses pour l'éditeur qui eût à ce point trahi son rôle :

Il est certain, déclarait Mgr Freppel, que le Père Bretonneau a corrigé d'un bout à l'autre son illustre confrère. Mais, je me hâte de le dire, Bourdaloue s'en est bien trouvé ; Bretonneau était un écrivain d'un goût sûr et ferme. Sans lui, ce prince de la logique oratoire avec ses longueurs, sa trempe d'esprit peu artistique, son entente incomplète du nombre et de la délicatesse du style, eût beaucoup souffert à la lecture. Quand je lis par exemple le magnifique exorde pour le jour de Pâques, *Surrexit non est hic*, que l'éditeur de Bourdaloue a su tirer d'un morceau long et diffus (comme il conste du manuscrit primitif <sup>1</sup>) je ne puis m'empêcher de dire que Bretonneau lui a rendu un véritable service. Il ne peut pas en être de même de Bossuet ; son style est à lui comme sa pensée <sup>2</sup>...

Comment admettre néanmoins, quelle que soit l'issue possible ou probable au point de vue des réputations et des jugements, que ce qui est profanation ou trahison dans de prétendus embellissements du bénédictin de Foris, arrondissant une phrase heurtée, ou rétablissant une transition dans Bossuet, doive, parce qu'il s'agit de Bourdaloue, devenir un mérite dont il faille féliciter Bretonneau. La question est de savoir si c'est ce que Bourdaloue disait, et la façon dont il le disait, que son éditeur avait à nous fournir et à respecter, ou s'il avait la

---

1. L'expression, comme nous le verrons dans la discussion qu'appelle ce passage, est des plus impropres, mais le P. Cahour, S. J., en est responsable.

2. Freppel, *Bossuet et l'éloquence sacrée au XVII<sup>e</sup> siècle*, t. I, 16<sup>e</sup> leçon, p. 378.



mission de refaire, « de corriger d'un bout à l'autre » l'œuvre de son confrère. « Écrivain d'un goût sûr », tant qu'il plaira, ce n'est pas lui ni sa manière d'écrire que je cherche, et il me déplait même et m'inquiète fort de les retrouver, sans différence assez marquée, dans les trois orateurs, que suivant l'allusion au triple miracle de saint Martin, il a ressuscités du tombeau : *Trium mortuorum suscitator magnificus*. Quand La Rue lui appliquait cette phrase liturgique de l'office du saint évêque de Tours, on ne songeait qu'à rappeler, à son éloge, comment ses éditions de Giroust, de Cheminais et de Bourdaloue, en attendant les panégyriques de La Rue, avaient pour ainsi dire, rendu la vie et la parole à trois grands morts. Mais ne faut-il pas regretter que Bretonneau leur ait un peu trop donné mêmes traits et même visage et n'est-ce pas le signe d'une résurrection, ou plutôt, comme nous disons aujourd'hui, « d'une restitution » un peu factice ?

Avant de discuter ce point, continuons d'entendre les témoins. Hostiles ou sympathiques à la méthode employée par Bretonneau, il n'importe ; tous s'accordent à reconnaître, comme un fait constant et reçu, qu'il y a eu de notables retouches. Plusieurs cependant, au lieu de chercher à justifier l'éditeur, tout au moins par l'exemple de ses contemporains, tiennent, pour des raisons diverses, qu'il a été fidèle, qu'il n'a mis presque rien dans le texte que nous lisons et qu'il a publié, en somme, les sermons de Bourdaloue.

Puisque nous avons donné la parole à certains critiques témoignant en faveur de modifications notables à mettre sur le compte de Bretonneau, accordons une place à la défense. Il y a des affirmations qui prétendent nous rassurer sur la fidélité de l'éditeur.

Parmi les anciennes, celles qui compteraient quelque peu, il existe une réclamation, presque une réclame, en faveur d'une reproduction rivale, l'édition d'Anvers, dite de Paris, 1734. Ce sont les *Mémoires de Trévoux* qui

protestent contre cette entreprise des libraires de Hollande, et en recommandant à l'encontre une édition nouvelle, nous affirment la conformité de celle-ci avec l'œuvre originale. Voici ce document, précieux à plus d'un titre, et sur lequel il faudra insister dans l'histoire de la disparition des manuscrits :

Il se répand depuis quelques mois dans les Provinces, lit-on au numéro de juillet 1735, une édition *contrefaite* des Sermons du P. Bourdaloue, en 14 vol. in-12, de petit caractère sous le nom de la ville d'*Anvers*. Nous croyons devoir avertir le public que cette édition, assez mal imprimée, est en outre remplie de fautes et tronquée en une infinité d'endroits. A cet avis nous en joignons un second, c'est que les Libraires de Paris intéressés au Privilège de ce Livre, ont fait paroître depuis environ un an une édition de ces Sermons qui ne laisse rien à désirer pour l'exécution ; elle est en quinze tomes, petit caractère, & *tout à fait conforme au manuscrit de l'Auteur*. On trouve cette édition chez G. Martin, Coignard fils & Guerin l'aîné, rue S. Jacques.

J'ai signalé ailleurs cette édition qui n'est point citée dans la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*<sup>1</sup>. Mais cet article, avec les mots que j'y ai soulignés, est à mettre ici en relief parmi les témoignages en faveur de l'authenticité nettement affirmée de l'édition Bretonneau. Nous en discuterons en son lieu la valeur, l'origine et la portée. Notons seulement qu'il y faut voir un témoignage contemporain de l'édition et, sans oublier la notion qu'on pouvait alors avoir de la fidélité exigée des éditeurs, accordons-lui plus de crédit, comme témoignage à décharge, qu'aux affirmations plus récentes tendant à nous garantir l'authenticité de l'édition Bretonneau :

Parmi ces dernières, car nous ne pouvons les citer toutes, nous devons mentionner les conclusions très optimistes que tire le P. Luras, dans le chapitre qui traite explicitement de cette question<sup>2</sup>. Mais ce simple

---

1. *Revue des Etudes historiques*, nov.-déc. 1900, p. 435. — *Bibliographie critique de Bourdaloue*, p. 9.

2. T. 1, p. 101-129.

renvoi à son œuvre suffira ici. Examiner ses arguments serait entrer déjà dans le débat, et mieux vaut achever d'entendre tous les rapporteurs. Il est vrai que ceux-ci n'apportent guère de raisons nouvelles. Au moins sont-ils la preuve d'un état d'esprit qui est la sécurité satisfaite. L'on s'est empressé de se rallier à la thèse du P. Lauras, et sur son affirmation, l'on a cessé avec bonheur de mettre encore en question si, oui ou non, nous lisons du Bourdaloue ou du Bretonneau. Volontiers ces critiques souscriraient à la formule par laquelle, avant même de nous exposer ses « raisons de croire » à la fidélité de Bretonneau, le P. Lauras déclarait que « le doute à cet égard n'est pas admissible <sup>1</sup> » :

Le P. Bretonneau, éditeur des œuvres de Bourdaloue, dit-il, l'affirme, et nous n'avons aucune raison de ne point le croire sur parole ; au besoin la vulgarité de son talent d'orateur nous tirerait d'inquiétude <sup>2</sup>.

On voit poindre dans cette phrase un des arguments les plus chers aux partisans de la fidélité de Bretonneau.

A qui en remonte la première responsabilité, peu importe. En tout cas Feugère a eu le tort de s'en servir et de le prendre à son compte :

Si l'on veut, dit-il, se donner la peine de parcourir les très médiocres sermons que le P. Bretonneau, prédicateur à son tour, nous a laissés, cette lecture achèvera de rassurer les plus méfiants <sup>3</sup>.

Aussi conclut-il tout au plus à quelques retouches de détail. Nous verrons ce qu'il en faut penser. Nous pouvons du moins remarquer dès à présent que les divers témoignages en faveur de l'authenticité ne varient guère et que certaines raisons, appuyées sur une « confiance » exagérée, répètent, en somme, l'affirmation de Bretonneau. C'est ainsi que Feugère, parce que l'éditeur de 1707 a opposé son œuvre, « les vrais sermons de

---

1. T. I, p. 101.

2. *Ib. id.*, p. 101.

3. Feugère, p. 41.

Bourdaloue », aux « copies imparfaites » dont dépendent les éditions de 1692, tire triomphalement cette conséquence : « La fausse édition nous est donc en quelque manière une garantie de la vraie <sup>1</sup>. » Voilà un témoignage qui ressemble de bien près à une pétition de principe, et il est superflu d'aligner en grand nombre les attestations de ce genre.

Le P. Lauras, disposé d'avance à rencontrer cette même conclusion, ne devait pas se montrer plus difficile que Feugère, et l'on comprend qu'il ait fait sien un argument que son devancier d'ailleurs ne paraît point avoir inventé. De Foris en effet, nous l'avons vu, rappelle que de son temps on remarquait « que cet éditeur avait encore mieux fait pour autrui que pour lui-même. » Le P. Longhaye, dans son *Histoire de la Littérature française au XVII<sup>e</sup> siècle*, a aussi confirmé par cette preuve son opinion entièrement favorable à l'authenticité des sermons édités par Bretonneau. Pour lui, les aveux de l'éditeur insinuant qu'il a quelque peu arrangé les sermons qu'il publie, n'ont rien qui doive inquiéter :

Il est probable, écrit-il, qu'il s'exagère son rôle en toute innocence. La preuve, preuve à mes yeux décisive, en est dans ses propres sermons publiés dans le milieu du dix-huitième siècle et singulièrement pâles en comparaison de ceux qu'il aurait ainsi remaniés. Il est donc évident que l'éditeur n'a pas refait Bourdaloue à sa propre image ; que ses retouches et ajustements sont dans tous les cas peu de chose <sup>2</sup>.

Plus rassuré encore et plus affirmatif, M. Brunetière, dans son article de la *Grande Encyclopédie*, sur Bourdaloue, va jusqu'à tenir pour probable que l'orateur lui-même avait en grande partie préparé son édition opposant le nombre approximatif que supposeraient trente

---

1. Feugère.

2. Longhaye, S. J. *Histoire de la littérature française au XVII<sup>e</sup> siècle*, t. III, p. 215. Il faut réclamer contre la prétendue piste des manuscrits originaux que l'auteur indique. C'est une pure légende. V. plus bas, p. 203, note 1, une excellente réflexion de M. l'abbé Ch. Urbain sur cette question de l'authenticité.

stations, si chacun des sermons était fait à neuf pour la circonstance et qu'il évalue à cinq cents environ, aux cent trente-trois sermons qu'il a comptés dans l'édition donnée par Bretonneau, il conclut, de l'ordre qu'avait reçu Bourdaloue de travailler à publier ses sermons :

Il y a donc lieu de croire qu'il avait fait et arrêté le choix de ceux qu'il voulait imprimer ; et d'autre part quant à l'authenticité du texte, les libertés qu'on a dit qu'aurait prises en le publiant, le P. Bretonneau son confrère, ne sauraient être grandes, si l'on compare à ceux de Bourdaloue les Sermons que Bretonneau nous a laissés sous son propre nom <sup>1</sup>.

En résumé, les arguments mis en avant par ceux qui contestent la fidélité de Bretonneau se ramènent à croire sur parole ses aveux et ceux de ses confrères ; les preuves de ses défenseurs se réduisent à ne point contester ses affirmations en sens opposé. Quant au *criterium* interne de la lecture comparée des sermons de l'un et de l'autre, il ne vaut ni un témoignage précis, de l'ordre extrinsèque, ni un document historique, car il est, nous le verrons, d'un usage trop délicat, pour trancher ce qui reste en question. Il faudra donc reprendre, pour les examiner, les raisons invoquées de part et d'autre et tâcher de suppléer par des faits à leur infirmité démonstrative.

Encore un témoignage, neutre et sans aucun parti-pris, mais reflétant à cause de cela même, le résultat un peu négatif auquel amènent les deux affirmations peu prouvées qui représentent Bretonneau comme un éditeur fidèle, ou comme un arrangeur sans scrupule. De Foris, qui avait avec tant de soin distingué sa manière de celle de Bretonneau et marqué de son mieux l'antinomie entre son système et celui de l'éditeur de Bourdaloue, est débouté de sa plainte par un juge impartial qui le renvoie dos à dos avec celui qu'il accusait si amèrement.

Dans la préface des tomes XI, XII et XIII, reproduite par

---

1. T. VII, p. 734.

le libraire Lami, au t. xiii de son édition in-douze, le bénédictin se justifie contre ses censeurs, Maury entre autres, de n'avoir pas retouché les « incorrections » de Bossuet :

Nous ne nous arrêterons guère, dit-il, aux reproches qu'on a pu nous faire de n'avoir pas changé des expressions vieilles, corrigé des négligences de style, & en un mot habillé Bossuet un peu à la moderne. Nous aurions cru au contraire qu'on nous sauroit gré de notre fidélité, & nous eussions pensé qu'on auroit pu, si nous eussions suivi ce plan, nous reprocher d'avoir été assez téméraires pour oser entreprendre de perfectionner Bossuet. Et certes que nous nous fussions donné *la même liberté que s'est attribuée l'Editeur de Bourdaloue*, on n'eût pas manqué de se plaindre et de nous intenter procès ; car tel est l'esprit de contradiction qui anime les hommes : il faut, quoi que vous fassiez, qu'ils critiquent, qu'ils condamnent ; et lors même que vous suivrez leurs idées, ils vous trouveront répréhensibles de n'avoir pas prévu qu'ils pouvoient en changer.

Malheureusement pour de Foris, des critiques, nullement animés de cette intention de contredire à tout prix qu'il suppose avec aigreur, sont allés aux manuscrits mêmes. En dépit des affirmations par lesquelles il se déclare, par opposition à Bretonneau, un éditeur sincère, les travaux entrepris par les Vaillant, les Gandar et les Lebarq, pour ne citer que les morts, ont permis à M. Gazier de dire, et ce sera le dernier témoignage invoqué sur Bretonneau :

Mais Déforis a eu le tort de publier les sermons de Bossuet, *comme le P. Bretonneau* a publié ceux de Bourdaloue dont les originaux sont perdus (*Choix de sermons*, p. xv.).

Voilà une assimilation que les préfaces de de Foris avaient tout fait pour éviter, et que cependant bien des découvertes ne paraissent pas faire juger trop rigoureuse, tant il est vrai que la notion de la fidélité d'éditeur est chose fort relative, tant il est bon surtout de tout contrôler quand on le peut, et de ne s'en pas rapporter, pour certifier l'authenticité des sermons publiés par Bretonneau, à l'affirmation qu'il nous en donne lui-même, ou que généreusement donnent pour lui ses défenseurs !

---



## CHAPITRE TROISIÈME

### DISCUSSION DES ARGUMENTS.

Il convient de reprendre, *ordine inverso*, pour ainsi dire, chacun des arguments apportés pour ou contre cette question de l'authenticité des sermons de l'édition officielle. Cette authenticité reste, quoi qu'on prétende, un problème ; il ne se résoudra intégralement que si l'on retrouve les manuscrits originaux. En attendant, rien ne sert de le regarder comme tranché, ou de se persuader que les preuves apportées ont fait pleine lumière.

C'est supposer la question, et c'est sortir du problème tel que nous l'entendons débattre, qu'admettre et prononcer que Bretonneau a bien ou mal fait de corriger les sermons de Bourdaloue, qu'il lui a rendu service ou a nui à sa mémoire. C'est aussi se méprendre sur la condition vraie des sermons et en faire, gratuitement et contre la vérité, un *genre littéraire*, que les traiter comme on jugerait un ouvrage écrit à loisir par un artiste de style, un écrivain de profession, heureux, à ce titre, de polir lui-même ou de laisser polir par un autre les phrases imparfaitement châtiées.

Le problème est ici tout autre : il s'agit de savoir jusqu'à quel point les aveux de Bretonneau répondent à la réalité ; car ils existent, ces aveux, et point n'est besoin de répéter avec M. Brunetière, « *qu'on dit* qu'il a touché

à l'œuvre de son confrère » ; c'est lui-même, Bretonneau, qui le dit et à maintes reprises, nous l'avons vu. Le point est de savoir dans quelle mesure il l'a fait, et c'est à quoi ne servent guère les arguments employés par les témoins cités plus haut.

Pour écarter par une fin de non-recevoir la raison tirée de « l'infériorité du talent oratoire de Bretonneau », il suffit de rappeler les méprises auxquels expose cette critique interne, qui prétend, sur les caractères du style, donner ou refuser à un auteur ou à une époque tel ou tel morceau. L'art du pastiche est en somme aisé, et rien n'est plus facile que de faire tomber dans de lourdes erreurs des juges qui se croient et sont peut-être éclairés. Quand j'aurais accordé à tous ceux qui disent avoir lu et comparé les sermons de Bourdaloue et ceux de son éditeur, que ceux-ci sont d'ordinaire beaucoup moins pleins, que surtout ils sont fort inégaux, et qu'il y en a de très faibles, la solution n'aura pas beaucoup avancé. Je pourrais d'ailleurs invoquer des faits singulièrement embarrassants dans cet ordre de méprises possibles : les trois sermons de Bretonneau insérés dans l'édition clandestine de Massillon, et point si aisés qu'on imagine à distinguer de leur voisinage ; un sermon du même, pris pour du « Bourdaloue » par un auditoire sérieux et compétent, tel panégyrique de Fromentières bien digne de passer pour une œuvre de Bossuet, et quantité de confusions analogues que les plus habiles, pour peu qu'ils soient modestes, se reconnaîtront exposés à commettre<sup>1</sup>. Mais surtout, je demanderai ce que vaudrait la découverte d'un morceau inédit apporté par un critique qui fonderait

---

1. On sait que le docte Huet se plut à mystifier ses amis en leur tendant des pièges qui leur firent attribuer à des poètes anciens certaines pièces de son crû, habilement imitées, et l'on connaît la fable latine *In locutuleios, Contre les bavards*, que Bossuet composa « dans le goût de Phèdre » jusqu'à tromper des experts. Ledieu, *Mémoires*, pp. 141, 227, et mon opuscule : *Un Fragment inédit de Ledieu*, p. 2, n. 6 et 7.

uniquement l'attribution sur ces caractères intrinsèques.

Qui recevrait cette acquisition nouvelle, dépourvue de tout indice extrinsèque, appuyée seulement sur ce que son auteur déclarerait y voir et y montrer le style et la manière de tel ou tel écrivain ? Aux yeux de la critique historique, une découverte aussi faiblement étayée risquerait bien de rester non avenue. Aussi, sans être sceptique à l'excès, est-il sage d'attendre, pour se rassurer pleinement sur l'authenticité des œuvres oratoires publiées par Bretonneau, d'autres preuves que cette comparaison avec les sermons parus à son compte, qui semble, après le P. Lauras, décisive au P. Longhaye et à M. Brunetière. Serait-il prudent du reste de s'en remettre à leur autorité en cette matière ? Le premier semble, dans son ouvrage, assez peu au courant de la question des manuscrits qu'il indique comme en bonne voie de découvertes. Quant à M. Brunetière, dans un article : *La Bibliothèque de Bossuet*, paru au *Journal des Savants*, en avril 1900, il paraît avoir oublié ce qu'il disait dans la *Grande Encyclopédie* et dans son *Manuel de Littérature*, sur l'édition *princeps* de Bourdaloue.

Voici ce passage, à la fin du très ingénieux paragraphe où M. Brunetière a essayé de faire le départ entre les livres achetés du vivant de Bossuet et ceux qui furent acquis après sa mort :

Je n'y compte pas davantage (dans la première catégorie) un exemplaire des Sermons de Bourdaloue, au millésime de 1707. Il y avait trois ans alors que Bossuet n'était plus de ce monde, et comme d'ailleurs l'édition, n'étant pas authentique (?), n'a pu faire l'objet d'un envoi des confrères <sup>1</sup> du père Bourdaloue à l'abbé Bossuet, c'est

---

1. Ce que nous savons des rapports de l'abbé Bossuet avec La Rue qu'il invita pour l'oraison funèbre de son oncle, autant que la reconnaissance envers le P. La Chaize, auquel il dut de succéder à son oncle, comme abbé de Saint-Lucien-lez-Beauvais, autoriserait à penser que des exemplaires des quatre premiers volumes lui furent envoyés en retour de l'*Oraison funèbre* de son oncle, offerte par lui. Voici en tous cas deux lettres inédites prouvant que l'édition de 1707 était tenue comme authen-

lui qui les aura vraisemblablement acquis pour s'en inspirer. Possesseur des sermons manuscrits de son oncle, on ne sait si on doit le féliciter de ne les avoir pas profanés en les pillant ou le plaindre, puisqu'il les avait dans les mains, de leur avoir préféré ceux de Bourdaloue. Deux ou trois générations ont pensé avec Voltaire qu'aussitôt que Bourdaloue eut paru dans la chaire, Bossuet ne passa plus pour le premier prédicateur de son temps.

Le savant critique commet ici en effet cet incroyable oubli (si les plus grands écrivains n'étaient coutumiers de pareilles distractions), de prendre l'édition de 1707, la première édition authentique et officielle, pour une de ces subreptices désavouées par Bourdaloue et par ses confrères, concluant de cette grave erreur, que l'édition de 1707 n'a pu être offerte au futur évêque de Troyes par la Compagnie. Il paraît oublier surtout un autre point dans les déductions qu'il tire de cet exemplaire des *Sermons de Bourdaloue*. Il est bien connu, en effet, par les médisances de Ledieu sur le compte de cet abbé Bossuet que le vindicatif secrétaire n'a pas toujours aimé, que le neveu du grand homme ne s'est point fait faute de prêcher, même dès le jeudi 1<sup>er</sup> novembre

tique.. C'est le P. Martineau lui-même qui fait hommage à Madame de Maintenon de l'avent et du carême publiés par Bretonneau. La copie de ces deux lettres est conservée aux Archives Nationales.

*Copie manuscrite des lettres adressées à Madame de Maintenon.*

Lettre du P. Martineau à Madame de Maintenon :

Madame, je sai que vous avez honoré le Père Bourdaloue de votre estime pendant qu'il vivoit et je ne doute pas qu'après sa mort ses ouvrages ne vous soient agréables. Ayez la bonté, Madame, de me donner demain matin un moment d'audience, j'aurois l'honneur de vous en présenter quatre volumes dont on vient d'achever l'impression, ils seront suivis avec le tems de plusieurs autres qui me donneront comme ceux ci l'occasion de vous assurer que je suis avec un très profond respect votre très humble et très obéissant serviteur,

MARTINEAU.

(Cette lettre est évidemment de 1707.)

Deuxième lettre.

(Celle-ci doit être de 1709 et relative à l'envoi des *Mystères* )

Madame, voici deux tomes des sermons du Père Bourdaloue que je vous prie de recevoir (*sic*) comme une marque de respect très profond et très sincère avec lequel j'ai l'honneur d'être en N.-S., Madame,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

MARTINEAU.

(Communication du P. H. Chérol.)

1703, sans plus attendre, les sermons de son oncle<sup>1</sup>.

Nous pouvons être rassurés sur les préférences du neveu de Bossuet ; mais il est à croire que s'il aima mieux prêcher des sermons de famille, ce fut pour cette raison, tout indépendante de leur valeur intrinsèque, qu'il les avait seul en portefeuilles, et qu'il était ainsi moins exposé à se trahir, qu'en puisant dans l'édition très authentique, sinon exacte, de 1707, les sermons de Bourdaloue publiés par Bretonneau. Ce n'était donc pas la peine d'échafauder sur une donnée, aisée à contrôler, même à l'aide du *Manuel de littérature*, une série d'hypothèses qui pèchent par la base.

Si les raisons invoquées pour prouver que Bretonneau

1. Ledieu, dans son *Journal*, à l'occasion du sermon prêché en 1703, à la fête de la Toussaint, par l'abbé Bossuet (*Journal*, t. II, vendredi 2 nov. p. 20 et mercredi 14, p. 24), a donné en vingt-quatre lignes, raturées ensuite, mais déchiffrées à peu près complètement par M. l'abbé Urbain, son appréciation assez malveillante : « J'ai appris (par ?) des gens sincères que le sermon prononcé le jour de la Toussaint par M. l'abbé Bossuet étoit un sermon fait... de... même par M. de Meaux. Aussi est-il bien certain que M. de Meaux a fait dans son église huit sermons sur les huit béatitudes... de faire au jour de cette fête... et M. l'abbé Bossuet en (?) son voyage à Meaux pour le synode s'enferma un jour entier dans le cabinet de M. de Meaux. Là il a fait... et M. de Mouhy, son favori, qui se présenta pour entrer et il eut alors tout le loisir de... remuer de la grande armoire où sont tous les papiers, et de piller tous les sermons de M. de Meaux qui y sont. Et voilà où se réduit le grand talent de la chaire que M. de Meaux lui reconnoît depuis tant d'années ! Mais qui n'admireroit la hardiesse d'un homme qui se donne pour un si bel esprit, et qui est réduit à piller et à publier avec audace les pièces d'autrui ? C'est le comble de la dissimulation et de l'hypocrisie, qui est son vrai caractère. Au reste la plupart (?) des gens de Meaux se sont moqués du prédicateur. Il a paru un vrai comédien, prononçant de la manière d'un homme peu persuadé de son propre discours, sans onction, sans action, sans liberté dans la voix (?)... mémoire fort embarrassée, si bien qu'il pensa demeurer court trois ou quatre fois qu'il trancha un temps (?) sa seconde et dernière partie, tournant à la fin hors de propos comme un homme perdu qui ne suivoit plus son discours, ce qui a paru si visiblement que tout le monde s'en est aperçu et que les connaisseurs s'en sont allés peu persuadés du mérite et du talent du prédicateur. Lui-même a senti ce défaut de mémoire et... paru troublé. Mais depuis qu'il est arrivé à Paris, il a oublié tout cela, et il se donne pour un grand prédicateur. » (Ch. Urbain, *L'abbé Ledieu*, p. 43.)

\* Sans doute dès le 1<sup>er</sup> novembre 1685. Cf. mon étude *De Munere pastoralis Bossuet*, p. 249.

nous a bien donné les sermons qu'il avait reçus en dépôt, sans prendre avec ce texte de grandes libertés, ne sont pas des plus solides, les éloges que lui décernait en 1857 le professeur d'éloquence sacrée de la Sorbonne « pour avoir corrigé d'un bout à l'autre son illustre confrère » n'en sont pas moins sujets à caution. D'après Mgr Freppel, Bretonneau, « écrivain d'un goût sûr et ferme », a seul rendu supportables les productions de Bourdaloue, et celui-ci, d'après un spécimen, tiré, dit-on, « du manuscrit primitif », est jugé d'une lecture pénible « avec ses longueurs, sa trempe d'esprit peu artistique », etc. Je n'y contredirai guère, sinon pour faire remarquer que le « manuscrit primitif » invoqué ici sans autre référence, est à coup sûr une de ces copies du temps qui nous aident en effet à mesurer la distance entre ce que donnait peut-être Bourdaloue, et ce qu'en a tiré en le limant, polissant, équilibrant, l'éditeur des sermons. L'exorde en question avait été en effet publié par le P. A. Cahour, dans les *Chefs-d'œuvre d'Eloquence chrétienne*, et j'ai moi-même édité le sermon entier d'après une des copies du Ms. Phelipeaux<sup>1</sup>. C'est probablement à l'édition de 1854 du recueil publié par le P. Cahour, que le professeur de la Sorbonne empruntait son exemple, et par malheur il n'a pu être plus explicite que l'auteur dont il était tributaire. Or celui-ci a le très grand tort de parler en termes tellement vagues de ce qu'il nomme le premier jet de Bourdaloue, — il déclare l'avoir retrouvé « dans un ancien manuscrit »<sup>2</sup> — qu'il est impossible d'en rien conclure

1. Fr. 22945, pp. 436-458. V. *Sermons inédits*, p. 63.

2. Le P. Cahour se souciait assez peu de précision. Toujours est-il que ce manuscrit n'a jamais été indiqué par lui et doit être simplement une des copies du Séminaire Saint-Sulpice. Une note retrouvée dans les papiers de Rochebilière montre à la fois le défaut de mémoire du P. Cahour et le peu de soin qu'il avait mis à s'enquérir avec la rigueur nécessaire : « Le P. Cahour me dit avoir entendu dire (!) qu'on a des mss. de Bourdaloue à la Bibl. du Séminaire de S. Sulpice ou à celui d'Issy. Il a lui-même vu autrefois une copie des sermons de Bourdaloue



sûrement. Qu'est-ce en effet que cet ancien manuscrit, devenu déjà, dans la *Leçon* de 1857, « le manuscrit primitif », sinon une des nombreuses transcriptions recueillies par les scribes ? Comment donc, des différences qui le séparent de l'œuvre imprimée, tirer sans hésitation cette conséquence que les retouches sont le fait de Bretonneau ? C'est, répondra-t-on, infiniment probable. — Mais encore faut-il se rappeler que, si Bourdaloue ne put mettre la dernière main à ses sermons, nous ignorons si plusieurs ne furent pas remaniés par lui pour l'impression <sup>1</sup>.

Toutefois, et c'est la partie solide de l'argumentation que nous permettent d'essayer les copies du temps, nous pouvons admettre que l'orateur n'eut certes pas le loisir de préparer avant sa mort les seize volumes qui composent l'ensemble de l'édition. Or, comme toutes les copies anciennes que l'on rencontre, bien que reconnaissables pour la plupart sous une autre forme dans cette édition, s'y trouvent, écrites, polies et retouchées, il faut bien admettre que les affirmations de Bretonneau, déclarant avoir laborieusement dépensé de longues années à mettre en état d'être lues les œuvres oratoires de son confrère, doivent être prises en considération et ne sont pas de pures complaisances d'auteur ou d'éditeur aimant à amplifier sa part de travail. Qu'on les rapproche de ses déclarations analogues à propos de son édition de La Rue <sup>2</sup>.

Il paraît donc permis de conclure, d'après les copies contemporaines dont Mgr Freppel semble avoir connu quelque chose, — il est le seul à nous apporter cet argu-

---

(voir ses *Chefs-d'œuvre d'éloquence française*, in-8, notes). Tâcher de voir s'il s'en souvient. » Il faut croire qu'il ne s'en est jamais souvenu. Mais nous avons ici la preuve que le prétendu manuscrit primitif, sur lequel Mgr Freppel s'appuya dans ses leçons d'éloquence, se réduit à une des copies qu'aura rencontrées *autrefois* le P. Cahour. C'est un manuscrit de moins à espérer, mais aussi, par compensation, une légende réduite en miettes.

1. V. *Sermons inédits*, l. c. p. 63, note 4.

2. V. plus haut, p. 137.

ment de fait, — que Bretonneau retoucha, comme il le déclare, les sermons de Bourdaloue. D'ailleurs, n'y sommes-nous point formellement invités par le singulier éloge écrit sur le P. Bretonneau dans la pièce authentique citée au chapitre précédent ? Le moment est venu d'aborder de front cet essentiel document.

Je déclarerai d'abord très ouvertement qu'il ne me semble point de nature à infirmer les conclusions auxquelles m'avaient amené la comparaison des œuvres imprimées avec les copies manuscrites dans la fréquentation desquelles je vis depuis plusieurs années. Cet extrait du nécrologe de Bretonneau m'est parvenu alors que j'étais, par des déductions successives, arrivé à juger, sous toutes réserves, que, respectueux en général du fond et de la structure interne des sermons, Bretonneau s'était accordé très probablement des libertés assez vives pour le reste et qu'il avait à l'occasion *pastiché* les auteurs qu'il éditait. Seulement je n'avais de preuves tangibles (et, par suite, je ne pouvais affirmer cette méthode inquiétante), que vis-à-vis de Giroust<sup>1</sup>. Mais par analogie il n'était que trop à craindre que ces procédés n'eussent été étendus aux autres orateurs édités. La seule réserve que je signalais, c'était la difficulté de prouver et d'affirmer, quand il s'agit de Bourdaloue, que les divergences sont uniquement dues à l'éditeur, non à Bourdaloue lui-même.

1. Bretonneau n'adoucit point seulement les sermons de Giroust. La preuve est faite maintenant pour les *panegyriques* de La Rue, en particulier pour le retentissant éloge de saint Bernard, dirigé contre Fénelon, comme un manifeste agréé de Bossuet, venu pour l'entendre le 20 août 1698, dans l'église des Feuillants de la rue Saint-Honoré. Ce curieux épisode des disputes du Quiétisme, récemment mis au jour par le P. H. Chérot, nous fournit une démonstration topique des procédés de Bretonneau. Il me suffit de renvoyer à cette étude intitulée *Auour de Bossuet*, Paris, Retaux, 1901. Nous avons là, dans l'appendice surtout où sont publiés en regard les deux textes, un *confirmatur* écrasant pour la fidélité de Bretonneau. — Il sera bientôt possible, je l'espère, d'étendre ces conclusions par une étude sur *Cheminais*. V. p. 205, note c. Cf. dans mes *Sermons inédits de Bourdaloue*, la Préface du P. H. Chérot, p. vi.

L'étude de la pièce qui nous occupe n'a guère modifié cette position, sinon pour me faire pencher davantage encore en défaveur de Bretonneau.

L'exactitude « intégrale » du fond, l'authenticité du style que déjà je renonçais à défendre, sont certainement plus ébranlées encore par le document, qui fait un tel éloge de sa facilité de plume et de son aisance à s'adapter à tous les genres, soit pour remanier une œuvre existante, soit pour combler de toutes pièces une lacune, *sive per vacuum incederet, sive premeret vestigia singulorum*.

Je tiens donc pour un *confirmatur* des déductions auxquelles j'étais parvenu, la connaissance de cette pièce qui, postérieurement communiquée, ne m'a coûté que la peine de l'insérer en son lieu, sans modifier les solutions déjà adoptées. Elle m'a conduit pourtant à atténuer, ce à quoi de nouvelles lectures m'avaient amené déjà, le défi que j'avais fait de distinguer, parmi les auteurs édités par Bretonneau, les divers styles de chacun. J'avais trop peu dit en effet que la phrase, la syntaxe, le mouvement et l'allure varient d'un auteur à l'autre ; mais je maintiens que la *langue* est tellement la même chez tous, que l'argument incriminé de ceux qui se rassurent sur la faiblesse oratoire de Bretonneau, pour croire à la parfaite authenticité de son édition de Bourdaloue, en reste aussi caduc. Bien plus, l'éloge décerné à la « virtuosité » de l'éditeur, qui, capable de se mettre dans la peau, ou dans les « vêtements <sup>1</sup> » de son auteur, au risque de le transformer en croyant s'adapter à lui, est, à mon sens, la plus grave conclusion à déduire de cet inquiétant passage.

J'avais insinué cette aptitude de Bretonneau, comme une crainte, car elle m'avait effrayé : j'oserais désormais presque la formuler en accusation explicite, appuyée sur ce dangereux panégyrique.

Qu'on me laisse montrer cependant, pour bien affirmer

---

1. *Ita singulos vestivit... ut non alienam vestem induere viderentur* :

que je ne justifie point « un siège fait d'avance », que cette page nécrologique ne contient presque rien que ne nous ait déjà dit plus ou moins nettement Bretonneau lui-même. Remarquons d'abord que la source originelle ne peut être que l'aveu, complaisamment répété par lui, ou du moins dans l'entourage et *intra muros*, — quoiqu'il ne s'en cachât point dans ses préfaces, — de ses habiletés d'éditeur aussi laborieux que fidèle, *fidelis idemque laboriosus*, fidèle, bien entendu, suivant la notion plus que large qu'on avait alors des devoirs de l'éditeur. Il était plus qu'un interprète, celui qui publiait l'œuvre d'autrui, car il se substituait le plus souvent à son auteur, sous prétexte de le mettre en scène, s'imposant seulement la loi de ne dire que ce « qu'il croyait que l'auteur eût dit. » Quand on demeurait dans ce très large cercle, on pouvait créer ou transformer à loisir, *en s'imaginant que l'auteur eût fait ainsi*, et l'on était en règle sur la probité littéraire, on était *fidèle* interprète de la pensée du mort.

Est-il rien de plus candide à cet égard que l'exposé du programme que s'est tracé en 1747 le P. Fellon, pour rajeunir le *Traité de l'Amour de Dieu*, ou, comme il dit, « tirer » saint François de Sales, « cet auteur inimitable, *de son langage suranné qui rebute* », tout en lui conservant « son style personnel qui charme. » Voilà qui semble un problème bien étrange. La recette est facile à notre éditeur. Le bon saint qui avait « le goût de notre langue, mais... le goût de son siècle..., selon l'usage reçu de son temps, descend dans des détails et particularités qui rendroient maintenant le style bas. » Contre cet inconvénient, voyons le remède. Le mal exige simplement « qu'on substitue souvent le genre à l'espèce pour soutenir la dignité des matières, et la noblesse du discours <sup>1</sup>. »

N'est-ce point là une réflexion digne de précéder de

---

1. *Traité de l'amour de Dieu*, etc. Nouvelle édition. Paris, Guérin, 1747, 4 vol. in-12. Cf. *Bibl. de la Compagnie de Jésus*, t. III, col. 632, n° 9.

six années le discours de Buffon sur le style ? Mais pour arriver à ce secret de l'adaptation, il est un principe général à tenir. Comme saint François forgeait des expressions « qu'on ne peut plus supporter, mais qui sont vives et naturelles et expriment bien ce qu'il veut dire, » il faut, pour « remplacer ces expressions, sans leur rien ôter de leur force », s'aviser d'un stratagème que recommande le P. Fellon :

J'ai mis pour ainsi dire, écrit-il, le saint à ma place, ou plutôt *je me suis mis à la sienne*, et j'ai fait ce qu'il m'a paru qu'il auroit fait lui-même. s'il avoit vécu dans le siècle que nous vivons, ou plutôt si dans le siècle qu'il a écrit, on avoit parlé notre langue comme on la parle aujourd'hui.

Pourquoi être surpris qu'à une époque où ces méthodes sont professées aussi naïvement, on admire la fidélité et l'industrie d'un éditeur qui a l'adresse de se glisser, comme le fit sans doute Bretonneau, « à la place » des divers auteurs, dans lesquels il sait insérer, sans disparates choquants ni heurtés, les pages qui lui semblent réclamées pour rendre à l'œuvre totale son uniforme teneur ? Il est malaisé, disait le goût d'alors, qu'un auteur soit toujours été égal à lui-même ; *multa sunt, non eodem deducta filo* ; il est impossible que les liaisons et les transitions voulues ne fassent point défaut : là où elles manquent, là où l'œuvre paraît fléchir, n'est-il pas du devoir de l'éditeur « fidèle » de corriger ces défauts, y dût-il mettre du sien ? L'important est qu'il soit assez heureux et adroit pour que le raccord reste invisible, et que la pièce rapportée paraisse de la même main. Bretonneau a remporté sans doute de ces triomphes, et on le félicite avec chaleur de son habileté. Voilà ce que je découvre dans ce diplôme d'éditeur fidèle et industrieux, qui lui est ici officiellement décerné, et voilà aussi à quoi m'avait amené l'observation patiente, et sans idée préconçue, des faits et des raisons. Je tiens donc pour une garantie en faveur de la méthode d'investigation, rigoureusement scientifique, à

laquelle je me suis attaché, le plein accord entre les idées que je m'étais faites de la fidélité très relative de Bretonneau et le portrait que trace de lui notre document.

On peut montrer de plus qu'il n'y a rien dans cet éloge qui ne fût équivalement connu, pas même cette alarmante révélation sur la « fabrication » des parties de discours nécessaires à la perfection de l'œuvre oratoire éditée. J'ai cité, en effet, dans la *Revue de Lille* du mois de septembre 1900, l'aveu, très atténué mais significatif, de Bretonneau, sur les lacunes qu'il avait été amené à combler dans son édition de Giroust <sup>1</sup> :

Comme il s'attachoit bien plus aux choses qu'aux paroles, dit-il de l'orateur qu'il édite, et qu'il se contentoit *de tracer* légèrement sur le papier *les points capitaux* sur lesquels il avoit à parler et de les bien méditer ensuite dans lui-même, on a retrouvé *plusieurs endroits à retoucher*, parce que la diction y étoit peut-être un peu trop négligée.

Malgré la litote « un peu trop » embarrassée qui termine cette phrase de l'*Avertissement* de l'*Avent*, reconnaître qu'il a fallu travailler sur le canevas « légèrement tracé » d'un orateur se contentant de méditer ses discours, c'est en avouer beaucoup. Que disait de plus l'éloge latin accordant à Bretonneau le mérite d'avoir au besoin fait de toutes pièces les passages qui lui paraissaient utiles, et poli ceux où la diction était insuffisante, *nonnunquam partes orationum integras aut limare castigando aut supplere fabricando* ? Bien plus, les exemples cités en ce même article, mettant en regard des spécimens du texte de Giroust tiré des manuscrits, les endroits parallèles tels que les a transformés l'édition, sont, à mes yeux, des preuves aussi concluantes que le témoignage des amis et admirateurs de Bretonneau.

Si l'on objecte que cette attestation enthousiaste accentuée peut-être outre mesure le labeur ou l'habileté de son héros,

---

1. *Le Plagiat dans la prédication ancienne*, l. c., p. 1034, et tirage à part, p. 18, n. 1.



ou qu'aussi bien elle se confond sans doute avec ses propres aveux enregistrés et répétés, sans apporter en somme un témoignage distinct, il faut se dire que la confrontation de textes existants est un fait palpable. Comme on ne peut, quand il s'agit de Giroust, répondre que lui-même avait peut-être limé son ouvrage, c'est là sûrement la plus solide preuve contre la fidélité de l'éditeur.

Est-ce à dire que ce document officiel soit pour nous superflu ? Nullement, car tout au contraire, on aime à voir contrôler, par une découverte positive, ce qui restait une hypothèse, dérivée de faits, mais dans laquelle le raisonnement avait sa part ; et, en outre, la pièce accuse un état d'esprit qui révèle tout un monde d'idées. J'y noterai aussi cette insistance à réclamer peut-être encore, après si longtemps, contre les éditions subreptices, si toutefois il faut les reconnaître dans cette phrase : *Quem (Bourdaloue) repraesentavit posteris non turpiter mutilatum, non deformatum miserabiliter, sed qualem eum eiusdem temporis aequales audierant*. Il y a trop de ressemblance, en effet, entre le genre de ces griefs et la phrase de Bretonneau lui-même, rappelant dans l'*Avertissement* de l'*Avent* les réclamations de l'auteur, pour qu'il ne s'agisse point de ces mêmes publications clandestines, perpétuel cauchemar d'un éditeur officiel :

Ce sont ici ses vrais sermons, dit celui-ci, & non point des copies imparfaites... il y est si défiguré qu'il ne devait plus s'y reconnoître...

On s'explique fort bien cet acharnement ; il est même naturel à proportion des retouches savantes dont l'éditeur avait sans doute conscience. Avoir « présenté » Bourdaloue à la postérité avec un soin si religieux et si fraternel, et le savoir lu par ailleurs tel qu'on l'avait entendu, sans la toi-lette et le *decorum* d'usage, n'était-ce point insupportable ?

Pour discréditer ces misérables publications, il fallait donc recommander comme uniquement fidèle, l'édition

authentique. Nous voyons, par ce document, combien relative était cette fidélité.

Néanmoins s'il est constant, par son éloge même, que Bretonneau mit les sermons de Bourdaloue en état de paraître dignement devant la postérité, cette pièce officielle, avec ses développements appliqués à tous les orateurs édités par Bretonneau, ne nous dit pas dans quelle mesure il le retoucha. Le corrigea-t-il d'un bout à l'autre, y mit-il, pour trois lignes du texte, une des siennes, selon la très forte proportion qu'il aurait peut-être indiquée au P. Bourgeois? Ici nous sommes plus en peine de répondre, et nous n'avons pas de faits assez nombreux ni assez certains, pour affirmer l'étendue de ces retouches qui, quant au fait, semblent établies.

Faut-il de là conclure à la non-authenticité, faut-il, avec de Foris, évidemment passionné, accuser l'éditeur d'avoir glissé ses propres sermons dans cette édition? Nous n'en voyons pas de raison suffisante et ces accusations ne sont rien moins que prouvées. Mais, outre la remarque capitale que la fidélité d'éditeur s'entendait alors en un sens plus large — de Foris lui-même a pu très sincèrement se croire un modèle, et il dut lutter contre l'esprit de son temps, pour l'être au point où il le fut, — il est au moins très vraisemblable que rien n'a été détruit de propos délibéré, de l'œuvre de Bourdaloue, que nulle pièce entière qui ne vînt de lui n'y a été introduite, et l'on croit pouvoir conclure à la loyauté parfaite, à l'absence de toute fraude, de toute interpolation substantielle.

De cette fidélité fondamentale la preuve *sans réplique* serait le contrôle, qui nous manque, entre le texte *original* de l'auteur et celui que Bretonneau fit livrer à l'impression. Mais on peut dire qu'à défaut de cet argument, le parallélisme exact entre les copies provenant de sources diverses et l'édition originale (sauf des exordes ou péroraçons que d'ailleurs on retrouve souvent en d'autres places), est une première garantie de la façon

dont l'éditeur a respecté la contexture des morceaux qu'il publiait. Plus d'un indice montre le scrupule d'un homme qui n'est ni faussaire, ni *faiseur*, si l'on peut qualifier ainsi l'éditeur qui traite avec sans-gêne, hardiesse et désinvolture un texte auquel perpétuellement il substituerait ses inventions propres.

Que, dans le détail du style, il en ait agi librement, comme c'était pour ainsi dire reçu alors, qu'il l'ait fait même en une large mesure, impossible d'ailleurs à déterminer, il n'y a rien d'étonnant ni de nature à scandaliser les hommes de son temps. Il dut même aussi, pour placer un sermon à chaque date liturgique, faire quelques-unes de ces transpositions qu'il insinuait dès sa première préface, nous prévenant que certains sermons avaient été prêchés à d'autres jours et sur d'autres évangiles, et ce ne put être sans certains remaniements d'exordes ou interversions de sermons ou parties de sermons.

Tout cela semblait à l'éditeur la besogne voulue et exigée par le double but poursuivi : un cours complet de sermons, pouvant aussi servir de lectures spirituelles. Mais à coup sûr Bretonneau ne devait point changer à plaisir ou par caprice, témoin une curieuse série d'*errata* et de modifications qui, n'ayant pu trouver place au fur et à mesure dans la première édition de 1707, furent placés, en 1734, dans cette même édition in-8, à la fin du tome xi, le troisième des *Dimanches*. Ce volume, nous l'avons vu, clôturait d'abord, dans la pensée de l'auteur, l'ensemble des sermons. Le tout y forme, après les tables, un fascicule de neuf pages, avec ce titre : *Corrections par rapport à divers volumes de toute l'Edition in-octavo*.

Plusieurs de ces passages, qui ne sont pas de pures corrections typographiques, ont bien l'air d'être des retouches au texte même de l'orateur. Ces *errata* portent parfois sur des inexactitudes de citations de l'Ecriture que la première édition aura fait signaler. Telle une application erronée du verset 8 du chapitre xii d'Osée que Bourdaloue

avait cité de mémoire dans son sermon *sur les Richesses*, donnant *dixit unus de Ephraïm*, au lieu de *dixit Ephraïm*. Le passage entier en dut être modifié dans plus d'un détail; il fallut, au lieu de « un homme de la tribu d'Ephraïm », imprimer « toute la tribu d'Ephraïm, » etc. L'orateur n'étant plus, et Bretonneau n'ayant pas aperçu ces inexactitudes, avant de livrer au public son édition, il fallut que, pour faire droit à quelque notification de ces *errata*, il se chargeât de les corriger lui-même. Il est curieux de remarquer qu'outre l'exorde *sur le Jugement dernier*<sup>1</sup>, où la comparaison avec le roi Agrippa déplut peut-être à quelque officieux, il y eut un changement opéré d'une façon définitive au début du sermon *sur l'Enfer*.

Voici les deux leçons en regard :

*Edition princeps*, in-8 de 1707,  
t. III, p. 45.

Prescher l'enfer à la Cour; c'est un devoir du ministere Evangelique; à Dieu ne plaise que par une fausse prudence, ou par un lasche assujettissement au goust depravé de ses auditeurs, le predicateur passe une matiere si essentielle, & ce point fondamental de notre religion.

Mais aussi doit-il prendre garde en l'annonçant, à qui il l'annonce & à qui il parle. Aux peuples, cette verité peut estre proposée sous des figures sensibles: étangs de feu, gouffres embrasez, spectres hideux, grincemens de dents. Mais à vous, mes chers Auditeurs, qui, quoyque mondains & charnels, estes dans

*Edition in-12 de 1708*, p. 45.  
(Nouveau texte)

Prescher l'enfer à la Cour, c'est un devoir du ministere Evangelique; à Dieu ne plaise que par une fausse prudence, ou par un lasche assujettissement au goust depravé de ses auditeurs, le prediateur passe une matiere si essentielle, & ce point fondamental de notre religion.

N'est-ce pas mesme à la Cour plus que par tout ailleurs que cette grande matiere doit estre traitée, & traitée dans toute sa force, puisque c'est à la Cour qu'on est plus exposé à la malheureuse destinée du mauvais riche? Je ne viens pas vous donner de vaines terreurs. Je ne prétends rien exagerer, ni

1. Ed. princeps, t. I, p. 49 et t. XI, ad calcem.

*Ed. princeps* in-8 de 1707.

un autre sens les spirituels & les sages du monde, elle doit estre expliquée dans la simplicité de la foy; en sorte qu'on vous en donne une intelligence exacte capable de vous édifier. C'est ce que je vais faire dans ce discours...

*Ed.* in-12 de 1708.

rien outrer. Dans la chaire sainte ou je parle, il n'est jamais permis de le faire, & la vérité que je vous annonce, est déjà si terrible par elle-mesme, qu'il suffit pour vous remplir d'une salutaire frayeur, de vous la proposer dans la simplicité de la foy. C'est ce que je vais faire dans ce discours...

Faut-il croire que cette façon d'opposer la prédication de l'enfer à donner devant le peuple, avec l'appui des images sensibles et la mention expresse des flammes éternelles, à celle qui convient à un auditoire plus délicat, ait été malignement interprétée, et que l'on ait blâmé l'espèce d'antagonisme que le premier texte semblait admettre entre ce qu'explique « la simplicité de la foi », et les étangs de feu ou autres images bibliques qui certes ne lui sont pas étrangères? Toujours est-il que ce passage susceptible d'une interprétation défavorable, et ayant prêté sans doute à des critiques que le censeur des livres, M. de Précelles, dans son *Approbat*ion du 12 mars 1705, n'avait point prévues, disparut dès l'édition in-12 de 1708, et fut remplacé par le nouveau texte.

Supposons-nous que cette leçon, rencontrée seulement dans la suite par l'éditeur dans les « papiers du P. Bourdaloue » comme exorde de quelque doublet du sermon *sur l'Enfer*, lui aura plu davantage et qu'il aura voulu la substituer à la première, ou devons-nous croire que cette correction est de Bretonneau? Quelle que soit la solution adoptée, je conviens qu'on ne peut guère tirer argument ni pour ni contre la fidélité de l'édition, de cette table des *errata* annexée au dernier volume des *Dimanches*. Tout au plus, comme les très intéressantes remarques typographiques relevées sur les dernières épreuves de deux

volumes de cette même partie des œuvres, par M. l'abbé L. Couture<sup>1</sup>, établiraient-elles le souci du P. Bretonneau, de faire aux sermons qu'il présentait au public, une toilette digne d'eux.

Divers indices prouveraient davantage sa fidélité, s'il était toujours prudent — nous avons vu le contraire pour de Foris — de s'en trop rapporter à certain étalage de scrupules affichés par les éditeurs. Ainsi le soin de publier, imparfait, le sermon du lundi de Pâques au volume des *Mystères*<sup>2</sup>, ainsi l'addition postérieure de certains sermons rencontrés sans doute trop tard pour prendre rang à leur place naturelle, comme le *Panegyrique de saint Benoît* (dont il sera question, à propos de l'année 1666), inséré dans les *Pensées*, comme une homélie sur *l'Aveugle-né*, faisant double emploi avec un des sermons du *Carême*, et qui, trouvée après coup, est entrée dans les *Dimanches*<sup>3</sup>.

Mais parmi les faits, trop rares d'ailleurs, qui paraissent en faveur de la fidélité de cette édition, il faut compter surtout, à mon sens, l'article des *Mémoires de Trevoux* qui, en juillet 1735, faisait hardiment appel au contrôle du « manuscrit de l'auteur. » Il est malaisé de penser que, dans le cas d'une édition aussi infidèle que le déclarera plus tard de Foris, les confrères de l'éditeur aient audacieusement provoqué une sorte d'enquête. On n'offre ainsi qu'à bon escient le contrôle du manuscrit primitif.

Il n'est donc pas inutile de nous demander quelle peut être la valeur et l'origine de cet article anonyme, simple compte rendu d'ouvrage, destiné, semble-t-il, à répondre à des bruits défavorables. Il faut noter en effet qu'il paraît un an après la publication des *Pensées*, couronnement de l'édition. Ces derniers volumes avaient pu offrir matière

---

1. V. ma *Bibliographie critique de Bourdaloue*, p. 19.

2. V. plus haut, p. 131.

3. *Bibliographie critique*, pp. 7 et 11.



à contestation. D'abord Rigaud, directeur de l'imprimerie royale, avait fini par refuser d'imprimer ces œuvres de Bourdaloue, qui lui paraissaient inépuisables, Bretonneau trouvant sans cesse de quoi fournir un nouveau volume, après avoir presque promis l'achèvement par deux fois. Bretonneau essaya bien de lui prouver qu'un ouvrage qui se vend n'est jamais trop long <sup>1</sup>. Ce fut en vain. Il dut demander lui-même un privilège, cédé bientôt à Cailleau et ses associés, pour faire paraître, comme en dehors de l'édition, cette sorte de supplément. Peut-être aussi le public s'inquiétait-il. On conçoit enfin que les concessionnaires du privilège pour une réédition, Coignard et C<sup>ie</sup>, aient éprouvé le désir d'être appuyés, recommandés, défendus contre la concurrence que l'édition d'Anvers, répandue à profusion et peu coûteuse, ne pouvait manquer de leur faire. L'opportunité de l'article que nous avons cité ne peut donc être contestée. Il ne suffit pas pour infirmer la valeur de ce témoignage, de rappeler qu'il émane des amis de l'éditeur, si même il n'est pas un communiqué suggéré par lui. Le tout est de savoir si l'auteur anonyme de cet article pouvait être bien informé et il est important de constater dans son affirmation l'existence du manuscrit auquel il renvoie.

Tout éditeur qui se rend coupable d'une falsification plus ou moins déguisée ou de remaniements de nature à faire accuser sa fidélité, s'empresse, d'ordinaire, de détruire toutes les preuves matérielles, dès que l'impression de l'œuvre est achevée. Or ici la publication totale était terminée depuis un an.

Qu'il s'agisse de l'autographe ou de l'exemplaire copié à l'usage de Bourdaloue, suivant le sens naturel des mots « manuscrit de l'auteur », ou même de l'exemplaire manuscrit remis par Bretonneau aux censeurs et à

---

1. V. note d, p. 207, deux lettres de Bretonneau au libraire Rigaud.

l'imprimeur, il est important de savoir que ce manuscrit existait après l'impression terminée.

Au point de vue de l'espoir, bien faible, qu'on peut garder encore de retrouver ces précieux papiers, c'est quelque chose de constater qu'ils n'avaient point été détruits, comme il arrivait pour presque tous les ouvrages imprimés, au fur et à mesure de la publication, comme il advint aux manuscrits autographes de tous les livres imprimés du vivant de Bossuet, dont on n'a guère pour tenir lieu du manuscrit que l'exemplaire annoté par l'auteur. Si donc c'est peu matériellement de gagner une année sur ce que nous savions déjà par l'avertissement des *Pensées* proclamant qu'en 1734, Bretonneau avait en main les papiers de Bourdaloue, cette unique année est moralement beaucoup, notamment par rapport à l'impression complète. Car malgré la distance qui sépare encore l'année 1735 de la dispersion des archives de la Maison professe, fermée en vertu de l'arrêt du 6 août 1762, il n'y a pas de raison de croire que les bibliothécaires de cette maison, à qui probablement avaient été remis les papiers confiés jadis par Bourdaloue au P. Bretonneau, n'aient point connu l'importance de ce dépôt.

A l'époque où l'éditeur de Bourdaloue achevait sa tâche, pour s'occuper bientôt d'éditer ou mieux de rééditer les *Œuvres spirituelles* du P. Le Valois (1739), puis les *Panégryriques des Saints* de la Rue (1740), le Père qui remplissait la charge de bibliothécaire, n'était pas homme à se désintéresser des manuscrits et des éditions de Bourdaloue. Ni par tempérament, ni par office, le P. de Tournemine ne pouvait rester indifférent. Chargé depuis 1719, à son arrivée dans la maison, de la bibliothèque dont il garda le soin jusqu'à sa mort (16 mai 1739), il avait en outre reçu, en 1725, à la mort du P. Philippe Buonami<sup>1</sup> la mission de préparer les éléments de la

---

1. Sommervogel, t. II, p. 376.

*Bibliotheca Scriptorum S. J.* Quoi qu'en ait dit trop sévèrement le P. Victor de Buck, hollandiste, racontant l'histoire de cette entreprise de bibliographie, le P. de Tournemine ne manqua nullement de zèle et de compétence<sup>1</sup>. Nous avons le témoignage du P. François Oudin, un des ouvriers de ce grand travail. Voici en effet ce que rapporte, à l'article *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, un avocat de Dijon, nommé Michault, dans ses *Mélanges historiques et philologiques* (Paris, Tilliard, 1734). Bon nombre des anecdotes accumulées dans ce livre sont le fruit des conversations de cet avocat dijonnais avec le P. Oudin, et notamment les détails qui suivent :

On avoit toujours espéré, écrit Michault, que le P. Bonami remplirait ce projet ; et ce ne fut qu'à sa mort qu'on lui substitua le P. de Tournemine... Comme il avoit l'imagination fort vive, il prit feu aisément dans une circonstance aussi honorable : il demanda aussitôt avec instance des Mémoires de chaque Province (en 1726, il ne lui manquoit que ceux du Portugal), il fit même compulser les Archives des Collèges de Rome ; mais toujours partagé par différentes occupations, il lui fut impossible de remplir ses engagements : la direction des consciences, ses conférences sur la religion, ses réponses aux sçavans qui le consultoient, quelques ouvrages que l'occasion faisoit naître, quelques démêlés littéraires l'emportèrent toujours loin de son objet. On avoit essayé de le fixer en lui confiant la garde des livres de la Maison professe<sup>2</sup> parmi lesquels il foudit dans la suite la bibliothèque de Louis Marcel de Coëtlogon, son oncle, Evêque de Tournai<sup>3</sup> ; mais cet emploi, en multipliant ses devoirs et ses soins, ne fut pour lui qu'un nouveau sujet de distraction.

1. *La Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus, Études*, S. J., fév. 1870 p. 290.

2. Légère inexactitude, car la charge de *praeses bibliothecae* qui date de l'année 1719, est antérieure à la mort du P. Buonami, 1725, et, par suite, à cette commission bibliographique.

3. Transféré de Saint-Brieuc à Tournai le 11 avril 1705, il mourut le 18 avril 1707. Deux lettres de Fénelon au P. de Tournemine, 27 avril 1705 et 20 avril 1707, parlent de l'évêque de Tournai. V. Fénelon, *Correspondance*, t. III, pp. 54 et 136, et éd. de Louvain, 1827, t. II, pp. 473 et 510. Il est à croire que la question de la succession et du legs de la bibliothèque ne vint pas aussitôt après la mort du prélat, mais au temps seulement où le P. de Tournemine était déjà bibliothécaire de la Maison professe.

C'est donc moins par manque d'aptitude que par l'accablement d'une vie que son activité même contribuait à surcharger, que le P. de Tournemine ne put mener à terme ce travail absorbant d'enregistrer les productions littéraires des membres de son ordre. Peut-être fut-ce lui qui rédigea la première notice bibliographique sur Bourdaloue, mais il n'est point téméraire de supposer, que l'article des *Mémoires de Trevoux* du mois de juillet 1735 fut, sinon inspiré, au moins remarqué par le P. de Tournemine. Il est sûr que chargé de la rédaction des *Mémoires de Trevoux* et directeur de ce recueil, de 1701 à 1718, il ne dut jamais cesser de s'y intéresser. Ce que nous apprend sur son compte le P. Oudin nous fait conclure qu'il n'était point rebelle aux questions de bibliographie. Nous le savons aussi par la très judicieuse lettre qu'il inséra dans les *Mémoires de Trevoux* sur l'édition de saint François de Sales, à laquelle il a le bon goût, méritoire de son temps, de vouloir garder son caractère archaïque<sup>1</sup>. On le conclurait encore de sa lettre à Bossuet, évêque de Troyes, que M. A. Gasté a récemment publiée<sup>2</sup>.

Or il est impossible que ce confrère et ami du P. Bretonneau, auquel il écrivait de Rome, le 2 juin 1729, ne soit pas quelque peu mêlé à cette affaire des éditions. Conjecture, si l'on veut, mais probable, et dont ne dépend point d'ailleurs l'intérêt que présente pour nous la mention du manuscrit auquel il était fait appel en 1735.

Qu'en faut-il conclure ? La fidélité parfaite de Bretonneau à reproduire scrupuleusement « son auteur ? » Il nous reste à voir que cette conséquence optimiste ne s'impose pas. Nous avons du moins tiré jusqu'ici de la discussion des témoignages qu'on vient d'examiner, que

---

1. Juillet 1736. V. mon *Panégyrique de saint François de Sales*, p. 46.

2. V. la *Revue Bossuet* du 25 avril 1900, p. 99.

les accusations comme les louanges constatant que Bretonneau en avait usé plus que librement avec les sermons édités par lui, ont besoin de correctifs. Les faits ne paraissent guère confirmer le jugement rigoureux prononcé par de Foris, non plus que les affirmations confiantes à l'excès répétées en ces derniers temps sur l'authenticité parfaite des sermons. La vérité semble devoir se rencontrer entre ces deux positions extrêmes. Nous essayerons d'appuyer sur des faits et des exemples ce jugement moyen.

## CHAPITRE QUATRIÈME

JUGEMENT MOTIVÉ SUR LA FIDÉLITÉ TRÈS RELATIVE  
DU P. BRETONNEAU

On a vu quelles réserves appelle toujours en matière de fidélité d'édition, outre l'idée reçue autrefois sur le rôle des éditeurs, le double but que Bretonneau n'a jamais perdu de vue, en préparant ses recueils. La nécessité de suivre et de remplir le plan liturgique qu'il s'efforçait de réaliser, l'a contraint plus d'une fois à des suppressions et à des changements qui affectaient souvent et surtout les exordes des sermons. En preuve, le grand nombre de ces débuts qui diffèrent totalement, aux divers manuscrits anciens, de l'exorde adopté par Bretonneau dans son édition, alors que, après l'*Ave*, le parallélisme le plus étroit se retrouve. Peu de sermons ne présentent point ce trait caractéristique, parmi la multitude des copies manuscrites, attribuées ou non, qui dorment dans nos bibliothèques.

Pour me borner à deux ou trois exemples, je signalerai, parmi les manuscrits publiés déjà, le début du sermon *Surrexit, non est hic*, dont il était question tout à l'heure <sup>1</sup>, et qui se trouve adapté, dans le manuscrit Phelipeaux, au

---

1. V. plus haut pp. 144 et 156. *Sermons inédits*, p. 63.



discours rencontré, chez Bretonneau, au *Carême*<sup>1</sup>, tandis que ce même exorde précède le sermon placé aux *Mystères*<sup>2</sup>.

Il en est de même du début qui ouvre le sermon tiré du manuscrit d'Abbeville sur le texte de saint Luc, *mortuus est dives*. Bien que la division et le sujet soient exactement conformes à l'édition, (jeudi de la seconde semaine) pour le premier sermon du second volume du *Carême, sur les Richesses*, le commencement, tiré des deux sépultures différentes qui sont le partage du riche et du pauvre, ne se retrouve dans Bretonneau qu'au sermon suivant, *sur l'Enfer*. Par contre, on lit ce même exorde en tête du sermon *sur l'Enfer* auquel le joint l'édition authentique, non-seulement dans la clandestine de 1692<sup>3</sup>, au jeudi de la seconde semaine, mais encore en plusieurs manuscrits, celui d'Abbeville, qui contient aussi le sermon *sur l'Enfer*, celui de Lyon (M. I), etc., ce qui prouve en somme qu'à plus d'une reprise, Bourdaloue le prêcha avec cet exorde. Bretonneau n'a guère eu à faire que des transpositions, et n'a pas été réduit, du moins bien souvent, à composer des exordes absents. Il est plutôt à redouter qu'il n'ait dû limiter son choix et laisser tomber des « entrées en matière » ou des péroraisons, cadres de circonstances. Il n'avait d'ordinaire en fait à placer qu'une fois un sermon que peut-être l'orateur, pour l'utiliser à plusieurs reprises, avait muni d'un certain nombre de débuts adaptés à plusieurs fêtes.

C'est même dans la catégorie des exordes et des péroraisons que nous avons le plus de chance de rencontrer des morceaux inédits, au sens strict du terme, parmi les différents recueils anciens. Ceux-ci en effet nous présentent le plus souvent, ressource précieuse

---

1. T. IV, p. 323. V. plus haut, p. 144.

2. T. V, p. 285.

3. T. I, p. 347.

pour une identification certaine, les sermons que nous a gardés l'édition. Il en faut conclure que ni Bourdaloue, préparant son édition, ni Bretonneau disposant les papiers de son prédécesseur, n'ont pas dû détruire ou négliger un grand nombre de ces morceaux.

On sera donc peut-être moins éloigné de repousser, que ne l'a fait par exemple Feugère, l'hypothèse admise par M. l'abbé Hurel, que Bourdaloue a vécu à peu près sur les sermons que nous a donnés son éditeur, sauf à les répéter, adapter et combiner. Il l'a pu faire dans une mesure que nous avons aujourd'hui quelque peine à comprendre, mais que la multitude des copies à variantes notables, accusant des redites différentes, amène à ne point déclarer invraisemblable.

Je ne hasarde cette conclusion que sous toutes réserves, mais je puis affirmer que nombre d'exordes, tout à fait inédits et pleins de saveur pourront être aisément recueillis en vue de la future édition. Je rappelle comme spécimen de ce genre, celui du sermon des Rameaux 1678, devant Monsieur, qui m'a permis de dater à coup sûr ce curieux sermon<sup>1</sup>. Il est aisé de comparer avec l'édition, au iv<sup>e</sup> dimanche du premier *Avent*, ce sermon dont le sujet avait peut-être été traité quelques années auparavant à la cour et de constater qu'après le début, tout de circonstance, nous avons un sermon déjà connu quant au fond par l'édition. Nous pouvons même accorder que très probablement Bretonneau n'a point créé l'adaptation du sermon au quatrième dimanche de l'avent. Beaucoup des *virements* des sujets et des jours liturgiques que les découvertes faites dans les vieux recueils nous donnent lieu de reconnaître, se trouvaient sans doute indiqués dans les papiers de l'orateur, surtout quand le transfert d'un sermon à une autre fête l'avait obligé à

---

1. V. *Chronologie*, 3 avril 1678, et *Sermons inédits*, p. 259. V. aussi la péroraison du sermon *sur la Paix du cœur* avec son compliment à Madame. *Sermons inédits*, p. 352.

préparer un nouveau début, parfois aussi une autre conclusion.

Un des inconvénients du système adopté par l'éditeur fut donc de nous priver ainsi d'une certaine somme de pages, que nous n'avons guère chance de recouvrer, sinon grâce aux copies du temps.

Voici, à titre de simple exemple entre bien d'autres, le commencement inédit d'un sermon, prêché devant le roi, durant un des carêmes de la cour au vendredi de la quatrième semaine, *sur la Préparation à la mort*<sup>1</sup>. Il est extrait du manuscrit d'Abbeville, et bien que diversement traité et abrégé<sup>2</sup> il se retrouve dans Bretonneau, celui-ci a préféré comme exorde un autre développement. C'est d'autant plus étonnant que, sitôt après l'*Ave* du texte d'Abbeville, on lit avant la division, cette phrase très caractéristique, adressée au roi : « Sire, je n'ai point d'autre sujet que celui d'hier qui est de la préparation à la mort, etc... »

Or on peut se demander comment Bretonneau, assez avide de donner dans ses quatre premiers volumes les sermons prêchés devant Louis XIV, a laissé passer cette occasion. Cette disposition eût dérangé son plan liturgique. L'année où il fut prêché, au vendredi avant la Passion, le sermon *sur la Préparation à la mort*, contenu dans le manuscrit d'Abbeville, continuait le sujet de la veille. L'éditeur eût donc imprimé deux sermons sur la même matière. Or pour les prédicateurs qui doivent acquérir l'édition, il faut varier les sujets. D'ailleurs, la place au vendredi, est déjà occupée : Bourdaloue a laissé sans doute un sermon d'une autre station de la cour que l'éditeur ne veut pas perdre, se résignant plutôt à sacrifier l'exorde que nous recueillons ici.

---

1. V. plus haut, p. 103, note 3.

2. Il ne comporte que trois points dans l'imprimé, contre les quatre du manuscrit.

*Manuscrit d'Abbeville, ff. 161-168. —*

Pour le Vendredi de la quatrième semaine.

*Feria 6<sup>a</sup> Dominicae quartae.*

*Domine, veni et vide, et lacrymatus est Jesus.*

Les Juifs qui étoient près de Marthe et de Madeleine qui conduisoient le Fils de Dieu au sépulcre du Lazare, lui dirent : Seigneur, venez et voyez, et alors il pleura.

(En saint Jean, chap. 19<sup>e</sup>).

Il n'y a rien, messieurs, de si mystérieux dans l'homme que les larmes, soit dans leur principe, soit dans leur origine, soit dans leur sujet, soit dans leur excrétion, soit dans la considération de leur usage et de leur fin. C'est un mystère dans la nature que la philosophie n'a jamais pu pénétrer, et sur lequel, après toutes ses considérations, il ne lui reste presque point d'autre science qu'une conviction et un secret aveu de son ignorance. Mais si les larmes d'un homme sont quelque chose de si mystérieux, que devons-nous penser des larmes d'un Dieu, qui n'étoit sujet à aucune foiblesse et qui ne souffroit que ce qu'il vouloit souffrir, qui ne s'attristoit que par raison, à qui rien même ne pouvoit être surprenant, et à qui par conséquent il sembloit être impossible de pleurer. Il a pourtant pleuré, chrétiens, et l'Evangile nous le représente aujourd'hui versant des larmes sur le sépulcre du Lazare. *Et lacrymatus est Jesus.* Les Pères de l'Eglise et les interprètes ont bien de la peine à nous dire quelle fut la cause de ces larmes. Les uns prétendent qu'il ne pleura aujourd'hui dans cette occasion que par un pur effet de la nature et de l'amitié qu'il avoit pour le Lazare et ce fut le sentiment des Juifs qui assistèrent à ce spectacle et qui s'écrièrent : *Ecce quomodo amabat eum.* Voyez comme il l'aimoit. Mais comment le Sauveur du monde auroit-il pu pleurer le Lazare mort, lorsqu'il l'alloit ressusciter. Les autres disent que le Fils de Dieu déplora pour lors la condition générale de tous les hommes et cette nécessité rigoureuse qui les obligeoit tous à mourir. Mais pourquoi, dit saint Augustin, l'auroit-il déplorée, sachant que c'étoit l'ordre de son Père, et qu'il en étoit glorifié ? Quelques-uns croient que ce ne fut que pour joindre ses larmes avec celles de Marthe et de Madeleine et pour prendre part à leur affliction ? Mais pourquoi auroit-il pris part à leur affliction dans le même moment qu'il leur alloit rendre leur frère qu'elles avoient perdu ?

Disons, chrétiens, disons que les larmes du Fils de Dieu vont plus haut et ne lui faisons point verser des larmes si précieuses sur de si petits sujets. Disons que le Fils de Dieu pleura sur le Lazare dans

la même vue pour laquelle il fut *hier*<sup>1</sup> touché de compassion. Ou plutôt, disons que le Fils de Dieu, n'ayant pas aujourd'hui de quoi être touché, il se laisse vaincre à quelque chose de plus funeste et de plus affligeant, qui non seulement l'excite à la compassion, mais qui lui tire même les larmes des yeux. En effet, chrétiens, *je vous dis hier* que nous tombons dans deux grands désordres et c'est ce que j'apprends, Messieurs. Le premier, c'est qu'on peut se rendre aimable la mort, lorsqu'il n'y a que de la crainte pour elle, et le second, c'est que craignant la mort, comme nous faisons, nous reconnaissons que le dernier de nos soins est de nous y préparer. N'avoir que de la crainte pour la mort, ce fut hier le sujet de la compassion du Fils de Dieu, mais n'avoir point de prévision pour la mort et ne s'y point préparer, c'est aujourd'hui le sujet de ses larmes.

Plaise à Dieu que les larmes de sa compassion puissent tirer de nos cœurs des larmes de componction. C'est ce que je demande au Saint-Esprit par l'intercession de Marie : *AVE*.

SIRE, je n'ai point d'autre sujet que *celui d'hier* qui est de la préparation à la mort, parce que l'étendue qu'il doit avoir est si grande que, quoique je le traite de différentes manières, je ne lui donne pas aujourd'hui toute la force qu'il devrait avoir. Je fais donc consister la préparation à la mort en quatre choses tout à fait considérables, la persuasion de la mort dans la vigilance contre la mort, etc...

J'ai cité d'autant plus volontiers cet intéressant exorde, ainsi que plusieurs morceaux du même sermon, que ces extraits nous fournissent du « Bourdaloue authentique », négligé par Bretonneau. Une remarque me semble aussi de mise, sur ce curieux début. Si j'avais été réduit, par l'absence de toute attribution, et sans le secours du sermon parallèle de l'édition, à conjecturer l'auteur de ce morceau d'après les caractères intrinsèques, j'avoue que j'aurais été tenté de l'attribuer à Mascaron, au moins autant qu'à Bourdaloue. Plusieurs des sermons identifiés de l'évêque de Tulle et d'Agen ont bien cette allure à la fois précieuse et pédante, et il n'est point jusqu'à la division quadripartite qu'il affectionne, qui n'eût été de nature à m'égarer. On voit, pour le répéter ici, combien sont peu solides

---

1. La veille se lisait l'Evangile de la résurrection du fils de la veuve de Naïm, contenant les mots *misericordia motus*.



les conclusions appuyées uniquement sur des raisons aussi subjectives et incertaines que ces caractéristiques prétendues d'un auteur. Il suffirait d'ailleurs de chercher quelque peu, surtout parmi les exordes non imprimés de Bourdaloue, pour en reconnaître plusieurs de même facture. Ces espèces de problèmes où l'orateur propose successivement les diverses interprétations des Pères, sans lui être exclusivement propres, se rencontrent assez souvent chez lui, pour mériter d'être regardés comme un de ses procédés. On peut ranger dans cette classe d'exordes parmi les modèles de ce genre de développements, le début du sermon *pour la Commémoration des morts*<sup>1</sup>, et il ne manque point de passages analogues. Néanmoins ces ressemblances ne suffiraient point à nous rassurer, et la meilleure garantie que nous avons affaire à une page bien authentique de Bourdaloue, c'est le parallélisme du sermon manuscrit avec l'imprimé<sup>2</sup>.

1. Tome VI, p. 446 et suivantes. V. *Les Phases du sermon de Bourdaloue pour le jour des Morts*. Revue de Lille, juin 1900.

2. Je ne puis qu'indiquer les éléments de cette comparaison, mais elle serait à faire en détail, comme un moyen de contrôler les différences qui séparent le texte, tel qu'apparemment il fut dit, de la revision que lui a fait subir l'éditeur, qu'il ait été Bourdaloue lui-même ou Bretonneau.

Assurons-nous d'abord, par la similitude des divisions et par les *incipit* de chaque partie, que nous sommes en présence du même sujet.

Les trois premiers points sont ceux de l'édition, sauf, bien entendu, les divergences inévitables entre le texte revu et les copies recueillies au vol, toujours fort différentes de l'œuvre imprimée. Les « *incipit* » mêmes sont identiques. Ainsi, éd. *princeps* in-8, t. III, p. 473 : « *C'est par la persuasion...* » Cependant, pour le second et le troisième point, les termes diffèrent, bien que l'idée concorde de part et d'autre.

II<sup>e</sup> P. au lieu de : *Qui le croiroit, chrétiens, qu'on pût trouver un préservatif...*, p. 415, on lit f. 163 : « *La grâce, chrétiens, a ses secrets.* »

III<sup>e</sup> P. 426, l'imprimé donne : « *Se faire de la vie même comme un apprentissage de la mort... n'est-ce pas non-seulement un paradoxe...* » Le manuscrit porte : « *D'abord, chrétiens, cette proposition ne vous surprend-elle pas...* »

Le début de l'imprimé, tiré de l'évangile du xv<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte, (résurrection du fils de la veuve de Naïm), avait dû, dans le carême à la cour, dont ce sermon du vendredi de la quatrième semaine, tiré du manuscrit, est l'écho probable, être le sujet du jeudi. Ce serait à cet évangile que se rapporteraient les mots : « *Ce fut hier le sujet de la*



Le quatrième point, ajouté dans le manuscrit, a été prêché ailleurs encore par Bourdaloue, ainsi qu'en témoigne le fragment suivant, que j'extrais comme type de la crudité d'expressions et d'images devant lesquelles ne reculait pas, même à la cour, l'orateur qu'on a donné comme froid et purement abstrait. Il faudra rapprocher ce morceau de passages analogues de Giroust.

Ah ! chrétiens, la grande règle (la science de la mort) ! Et si voulez éviter les actions criminelles, charnelles, corrompues, scandaleuses et inutiles, ah, ne cherchez point d'autre chose que cette règle. Ne vous attachez pas à d'autre pensée qu'à la pensée de la mort, et pour vous le montrer, souffrez que je vous dise de même que les juifs dirent au Fils de Dieu sur le tombeau du Lazare, *veni et vide* : Seigneur, venez et voyez, de même permettez-moi que je vous conduise jusqu'à un tombeau et qu'en vous faisant voir un spectacle triste, émouvant, et en vous exposant le souvenir de la mort, permettez-moi de vous dire ces deux paroles, *veni et vide*, venez et voyez. Et je n'appréhende pas que ces paroles ne puissent vous guérir. Vous donc qui êtes possédés de la passion d'orgueil et d'ambition, qui vous ôte tout sentiment d'amour pour Dieu, vous que la dureté du cœur pour les pauvres rend insensibles et impitoyables à leur misère, *veni et vide*, venez et voyez. Vous qui êtes insatiables des cupidités de la terre, et qui êtes engagés dans une restitution du bien d'autrui, *veni et vide* ; vous qui êtes infatués de l'amour d'une créature, et qui perd votre âme et votre fortune et votre honneur, *veni et vide*, venez et voyez. Car si vous comprenez bien ce que veulent dire ces deux paroles, voilà la source de tous les bons mouvements qui (p. 167) peuvent naître dans votre cœur. Et si vous ne le concevez pas, il faut que nous en fassions encore <sup>1</sup> la peinture. Quand le Fils de Dieu fut proche du tombeau du Lazare, il dit : *tollite lapidem*, ôtez cette pierre qui couvre ce tombeau. Ah, dit

---

*compassion du Fils de Dieu*) et le thème fut sans doute la *Crainte de la mort*, apparemment le sermon même des Dominicales, t. xi, p. 89.

Le quatrième point commence par ces mots : « Je remarque que la vie chrétienne et raisonnable consiste particulièrement en trois choses (affections, desseins, actions) (F. 166, verso). La science de la mort est la grande règle pour perfectionner tout cela. »

1. Elle est faite dans le sermon sur la *Pensée de la mort*, mercredi des Cendres, t. II, p. 18. Cf. plus haut, p. 103, le passage parallèle tiré du ms. Tournemeulle.

saint Chrysostome, le grand médecin qui guérit la corruption d'un corps mort et qui chasse la pourriture du tombeau ! *Tollite lapidem*, levez, levez cette pierre et détrompez-vous de ce que vous croyez être une dame chrétienne qui a été recherchée et tant flattée par sa beauté, et qui a tant causé de scandale. Cette jeune personne qui a malheureusement aimé le monde plus que son Dieu, *tollite lapidem*, levez cette pierre ; la voyez-vous maintenant ? La connoissez-vous ? *Voyez-vous comme ce sein est tout fourmillant de vers ? Veni et vide*. Venez ouvrir cet autre tombeau et voyez cet homme qui n'avoit point d'autre passion que son propre intérêt, et qui immoloit tout à son avarice, *tollite lapidem*. C'étoit un homme de fortune comme vous, c'étoit un homme de pouvoir et de crédit comme vous : *tollite lapidem*. Le voyez-vous messieurs ? Voyez-vous *cette nudité horrible* où le tombeau l'a réduit ? Que sont devenus tant d'honneurs et de richesses qu'il a volés ? *Tollite lapidem*. Venez, grands de la terre, venez, vous qui ne vous contentez pas d'être élevés dans ce rang d'honneur et qui voudriez vous élever presque à la qualité de dieux. Venez et voyez. C'étoit un seigneur de marque, c'étoit un grand homme de cour et plus grand que vous. Le reconnoissez-vous maintenant ? Voyez-vous jusqu'où *le tombeau l'a pourri* ? Voyez-vous comme il a borné tous ses desseins et où toute sa grandeur est réduite ? *Veni et vide*. Il semble que la mort ait enveloppé toute sa gloire dans la confusion et tous ses brillants dans les ténèbres. Et c'est pour cela qu'il est dans le tombeau, sans faire sortir un rayon ni un éclat de cette ancienne lumière, mais qu'il n'en sort qu'une *pourriture et une puanteur* qu'il répand sur tous ceux qui ont été les objets de son affection. Tandis donc que vous ne mesurez les grandeurs du monde sur cette grande règle qui est la mort, elles vous paroissent grandes, mais approchez-les de la mort et elle vous paroîtront incontinent ce qu'elles sont. Juges de la terre, mesurez toutes vos actions sur toute autre chose que sur la mort, elles vous paroîtront justes, mais si vous les mesurez sur la grande règle de la mort, elles vous paroîtront injustes et indignes même de vous. Tout le reste nous trompe, messieurs, et il n'y a que le tombeau et la cendre qui ne déguise point. . . .

. . . On dit que Philippe, roi d'Espagne avoit coutume de ne rien faire qu'il ne réglât sur la mort. On dit que Hugues de Saint-Victor ne voulut jamais être, pour le même sujet, sans son habit de religion ; mais combien de chrétiens font d'actions qu'ils n'ont jamais appliquées sur la grande règle de la mort !

Il est impossible de multiplier davantage les passages dont les suppressions faites dans l'édition nous eussent,

sans l'industrie des scribes, privés à jamais. Mais il se pose à ce sujet un problème. Comment Bretonneau, si avide de tout ce que Bourdaloue lui a laissé, a-t-il pu consentir au nombre relativement considérable de sacrifices partiels que son plan liturgique a dû amener ? La réponse est précisément dans les exigences, souveraines à ses yeux, de ce plan idéal, et aussi dans cette attention à ne point se répéter que l'éditeur semble avoir eue toujours présente. Nous l'entendons nous dire dans sa préface des *Exhortations*, qu'après avoir fait appel à toutes les bonnes volontés, il n'a point publié toutes les *Instructions chretiennes*, ou règles de conduite qu'il avait recueillies :

J'en ai *supprimé* plusieurs que j'avois pris soin de ramasser, et qu'on avoit bien voulu me confier. J'ay jugé qu'il estoit inutile d'en grossir ce recueil par ce que ce ne sont que de simples abrégés des sermons qu'il a faits *sur les mêmes matieres*.

Ainsi ne retient-il que douze de ces instructions, par mode de spécimen, et partant sur des sujets variés, « pour faire voir avec quel esprit de religion et quelle sagesse cet habile directeur conduisoit les âmes dans le chemin du salut. »

Serait-ce donc parce qu'en bonne partie, le quatrième point se retrouvait déjà dans le sermon du mercredi des Cendres *sur la Pensée de la mort*, que Bretonneau l'aurait supprimé ? C'est possible. En tout cas, il ne faut point laisser passer inaperçue la remarque : les *Instructions* de Bourdaloue « ne sont que de simples abrégés des sermons qu'il a faits. » Un exemple décisif prouve combien il pouvait être vrai, à la lettre, que Bourdaloue ait « résumé » dans ses *Instructions*, un de ses sermons d'autrefois. Que l'on compare le sermon inédit : *de la Prudence du salut*<sup>1</sup>, avec l'instruction de même titre, imprimée au tome xiii. On sera vite convaincu que Bourdaloue, dans ces instructions, ces lettres ou traités un peu

---

1. *Sermons inédits*, p. 285. V. seconde partie, *Chronologie*, 28 mars 1681.

impersonnels écrits pour donner « des avis spirituels et des règles de conduite... à différentes personnes qui le consultoient et dont il gouvernoit la conscience », avait en effet « utilisé » quelqu'un de ses anciens sermons. Nous rencontrerons une mention expresse de celui-ci, et M. l'abbé Pauthe qui a souligné dans une lettre de M<sup>me</sup> de Sévigné le titre du sermon *contre la Prudence humaine*, a eu le tort de le croire perdu<sup>1</sup>. Il avait seulement remarqué l'existence, dans l'édition, de « la magnifique *Instruction sur la prudence du salut* »<sup>2</sup>. Cependant, indépendamment de la découverte de ce sermon tel que nous l'avons extrait de Phelipeaux<sup>3</sup>, il était déjà possible de le reconnaître dans cette instruction sur la *Prudence du salut*. La comparaison des deux morceaux nous instruira donc de ce que devenaient les pièces oratoires transposées en lettres privées. Il y a plus d'une conclusion à déduire de cet exemple topique.

Tout d'abord nous y rencontrons un de ces écrits que l'éditeur se sera procurés par le destinataire ou par sa famille, à la suite d'un appel, qui était bien dans les usages du temps, et qui est du reste assez dans la nature pour n'être point spécial à une époque. Quel éditeur ne sollicite ainsi la collaboration de quiconque posséderait un écrit inconnu ou inédit de l'auteur qu'il prétend publier ?

Rien donc d'étrange à ce que Bretonneau ait procédé de la sorte. A défaut de son « *prospectus* » qui, s'il exista, n'a point encore été découvert, en voici un tout contemporain. C'est l'*Avis* que Jacques Estienne, le libraire à qui l'abbé Fléchier, « Chanoine et archidiacre de l'Eglise de Nismes, neveu du sieur Esprit Flechier », avait cédé son Privilège

1. Pauthe, p. 164. Il a eu tort surtout de placer au 13 avril 1682 la lettre de M<sup>me</sup> de Sévigné qui est du 3 avril 1681; tant il est vrai que les références précises de ce livre, rares du reste, ne peuvent qu'égarer les recherches.

2. Pauthe, chapitre x, p. 392.

3. *Sermons inédits*, p. 285.

du 9 août 1711, imprimait en tête des *Mandemens et Lettres pastorales de Mgr Flechier* (1712) :

On se dispose, écrit-il, à mettre incessamment sous la Presse les autres Ouvrages posthumes de M. *Flechier* Evêque de Nismes, sçavoir, ses Discours, Complimens, Harangues, Poësies latines & françoises, Relation des Fanatiques, Lettres missives, &c. On supplie très-instamment les personnes qui étoient en relation avec cet illustre Prelat, ou ceux qui ont pris soin de conserver quelques-uns de ses ouvrages, de vouloir bien les communiquer au Libraire qui vend ce Volume, & qui prend soin de ramasser tout ce que cet excellent Auteur a composé, pour en faire part au Public.

L'analogie, malgré ce qu'elle a de conjectural, (car nous ignorons si Bretonneau donna à ses recherches la publicité de l'imprimerie), nous aide à saisir le genre d'investigations auxquelles paraît faire allusion l'avertissement du premier volume des *Exhortations*.

Il convient donc de tenir compte à cet éditeur du zèle qu'il a sans doute déployé à recueillir tout ce qui pouvait subsister encore des « ouvrages » de Bourdaloue.

Bien plus, dans l'espèce, nous pouvons hésiter à le tenir responsable de la transformation du sermon sur la *Prudence du salut* en une instruction, adressée à un seul homme, un ministre d'État, anonyme par malheur. On peut penser que si Bretonneau avait publié d'abord le sermon, l'instruction qui, dans la suite, lui fut remise par le destinataire ou ses ayants droit, eût été sans doute, comme plusieurs autres, supprimée comme déjà équivalement publiée. La différence des dates entre la publication du *Carême* (1707) auquel appartenait le sermon que nous avons retrouvé, et l'époque où parurent les *Exhortations*, en 1721, ne permet guère de croire que le sermon ait été omis par Bretonneau, en vue de l'éditer sous cette forme de lettre de direction. D'ailleurs il est vraisemblable que, dans cet état, le morceau ne se trouvait pas parmi les papiers laissés par Bourdaloue et qu'il ne parvint à l'éditeur qu'au moment où, ayant achevé de donner, avec les *Dominicales* tous les

sermons proprement dits qui ne faisoient point double emploi, il se mit en quête de ce qui pouvait demeurer encore chez les personnes en relations avec Bourdaloue.

Accordons par conséquent, sauf erreur, à Bretonneau, le bénéfice de supposer qu'il n'eut jamais à délibérer sur la suppression du sermon, et que l'auteur lui-même, sur la fin de sa vie, au moment où il ne comptait plus guère donner à nouveau ces sermons de stations quadragésimales devenues trop lourdes pour son âge, l'avait prêté à quelque ami, quelque confrère peut-être, qui oublia de le rendre.

Personne ne nous accusera de ne point faire ici une conjecture favorable à Bretonneau.

Allons plus loin cependant. J'ai ailleurs, à la suite du P. Chérot, et entrant dans une voie qu'il m'avait frayée, montré dans les derniers volumes de l'édition Bretonneau, les *Pensées* et les *Exhortations* mêmes, parues plus de douze ans avant les *Pensées*, mainte trace des lettres qu'on y retrouverait<sup>1</sup>. Dans ces « Mélanges », l'éditeur faisait passer tout ce qu'il avait pu retrouver ou recevoir de la correspondance spirituelle de Bourdaloue, démarquant pour les généraliser, et en rendre la lecture utile à tous, des lettres de direction dont le correspondant nous restera probablement à jamais caché.

Aux lettres retrouvées ainsi par le P. Chérot, à celles que je proposais en outre comme probables, il faut ajouter, je crois, non comme une des moins typiques, cette même *Instruction sur la Prudence du salut*<sup>2</sup>. On y remarquera une espèce de disparate entre le ton assez

---

1. V. les *Mélanges* de Bourdaloue. Extrait de la *Science Catholique*, déc. 1899.

2. Ed. *princeps*, t. xiii, pp. 400-434.



froid et impersonnel du début<sup>1</sup>, qui ferait croire à une exhortation collective, et la fin très émue, très pressante.

On me saura gré de détacher cette finale :

Il (Dieu) permet, écrit Bourdaloue achevant sa thèse, que des hommes d'ailleurs pleins de raison et du meilleur conseil en toutes les autres affaires, cessent d'estre raisonnables & deviennent incapables de tout conseil dans l'affaire de leur salut.

Vous ne serez pas de ce nombre, ainsi que je l'espère & que je le demande souvent à Dieu pour vous. Vous rentrerez en vous-mesme & vous considérerez serieusement tout ce que je viens de vous marquer. Vous serez toujours comme vous l'avez esté jusques à ce jour, sage pour les affaires publiques dont vous estes chargé, sage pour les affaires domestiques de votre maison, mais vous le serez encore plus pour vostre ame & pour l'affaire de vostre salut. Vous me faites l'honneur de me mettre au rang de vos amis, & de m'en donner la qualité. Je la reçois avec tout le respect & toute la reconnaissance possible : mais il me seroit bien douloureux qu'un homme que j'honore, en qui je remarque les plus beaux talents & à qui je dois autant qu'à vous, s'oubliait luy mesme dans son affaire capitale, lorsqu'il a tant de vigilance & de circonspection dans des affaires, ou qui ne le touchent en aucune sorte, ou qui ne sont pour luy que d'une très petite consequence, en comparaison de celle qu'il laisse perdre. Mon ministere m'engage à m'employer au salut des ames. Je dois estre sensible à leur perte par le sentiment d'une charité commune, & fust-ce l'ame du dernier des hommes, & mesmes l'ame de mon plus mortel ennemi, je ne devrois rien épargner pour la sauver. Concluez de là ce que me causeroit de regret & de sensibilité, la perte d'une ame qui par tant d'endroits & de raisons particulieres, me doit estre aussi chere que la vostre. Je vous conjure donc par l'amitié ou plustost par la bonté que vous me temoignez en toutes rencontres de me donner la consolation d'avoir travaillé efficacement à vostre plus grand bien & à vostre interest le plus precieux, qui est le salut. Vous avez sans cesse autour de vous une foule de gens, qui vous sollicitent pour d'autres graces qu'ils veulent obtenir : ce ne

---

1. Exceptons cependant le § II. « ... Le sujet de vostre confusion, c'est qu'ayant eü jusques à présent de la sagesse pour les affaires du monde... (pardonnez la liberté avec laquelle je vous parle ; vous sçavez quel zele m'anime & je sçais combien vous me faites l'honneur de recevoir tout ce qui vient de ma part)... vous estes tout à la fois & un sage mondain & un insensé chrestien », p. 403.

sont point là celles que je vous demande. Dispensez-les comme il vous plaira, & à qui il vous plaira : mais accordez moy ce que je desire si ardemment, & sur quoy je ne craindray point de vous presser jusqu'à l'importunité, sçavoir, que vostre premier soin soit vostre salut. Dans ces autres graces pour lesquelles on s'empresse tant auprès de vous, chacun ne pense qu'à soy-mesme & ne cherche que soy-mesme : mais dans la grace que je souhaite & que j'attends de vostre religion, je ne pense qu'à vous, je ne cherche que vous.

Qui ne regrettera que ce beau passage, qui fait le plus grand honneur à Bourdaloue, n'ait point été assez mis en lumière par ceux mêmes qui se proposaient de le montrer dans l'exercice du zèle désintéressé que personne ne lui refuse, mais qui éclate bien davantage dans des paroles d'une si sincère chaleur <sup>1</sup> ? Pourquoi faut-il que notre légitime curiosité soit réduite à ignorer le nom du correspondant qui mérita de recevoir une telle lettre ! Il est difficile cependant de bâtir des hypothèses bien sérieuses avec ce que nous livre l'édition :

Cette Instruction, dit la note marginale mise en tête par Bretonneau, regarde un homme du monde employé dans un ministère important.

L'éditeur ne pouvait mieux sauvegarder l'*incognito*, qu'il désirait sans doute assurer à ceux qui lui avaient remis cette pièce. Du reste, dans la teneur même, rien ne nous détermine pour une des hypothèses possibles. Colbert, Louvois, Pontchartrain, Le Peletier, sont également acceptables ; c'est dire que le vrai nom reste inconnu <sup>2</sup>.

La date ne peut guère être tirée de l'indication liturgique qui se lit au début, puisqu'elle est variable comme le cycle pascal dont elle dépend. Bourdaloue cite le verset huitième du xvi<sup>e</sup> chapitre de saint Luc, « ce que le Fils de Dieu nous dit dans l'*Evangile de cette*

1. Donnons acte cependant à M. Pauthe, d'avoir, un des premiers, remarqué et cité abondamment, mais trop peu exactement, cette *Instruction*. (pp. 392-396).

2. Je penche toutefois pour Colbert, et je donne les raisons dans la 2<sup>me</sup> partie, *Chronologie*, au 28 mars 1681.

*semaine.* » Et une note de l'éditeur ajoute en marge : « Evangile du 8. Dimanche après la Pentecoste. » On conçoit que, de cet indice, il soit malaisé de tirer quelque chose, et connaître par là que la lettre fut écrite sans doute durant l'été, c'est presque ne rien savoir. Ainsi malgré le désir légitime de deviner à qui fut adressée cette instruction, l'espoir reste très faible de l'apprendre, à moins d'une découverte imprévue, si toutefois l'original, remis sans doute par Bretonneau à l'héritier du destinataire qui s'en était un instant dessaisi, dort encore dans quelque dépôt d'archives privées.

Au lieu de déplorer que Bretonneau ne nous ait point mis au courant de ces secrets qui n'étaient point les siens, voyons plutôt une preuve de sa fidélité d'éditeur dans le soin qu'il a eu de conserver cette lettre, sauf sans doute les quelques phrases qui eussent peut-être dévoilé le correspondant. Toutefois n'exagérons point son mérite. Car d'après l'idéal qu'il se proposait, nous n'aurions pas eu ce morceau, si le sermon qu'il résume avait été par hasard précédemment imprimé.

Sans lui reprocher outre mesure ce qui n'était point alors dans l'usage de son temps, regrettons donc que plus d'une pièce de ce genre, ait été, de son aveu, *supprimée* par lui.

Car pourquoi, dans sa préoccupation presque uniquement dirigée vers le fond et la doctrine, a-t-il fait si bon marché de tout le reste ? Non seulement la précision des détails historiques le laisse indifférent, mais surtout l'exactitude même du texte qu'il édite, est exposée à souffrir.

Je n'en veux pour garants que ses aveux, corroborés par tant d'exemples que nous avons déjà rencontrés. Les copies du temps, qu'autorise leur multiplicité même, ainsi que les divergences très légères qui les séparent, seraient déjà une forte présomption contre la sûreté des textes que Bretonneau nous a livrés. Il est impossible que tant de recueils de provenance variée tombent d'accord, comme ils le font d'ordinaire, à nous offrir une même

version, si celle-ci n'est bien la parole du prédicateur. Or malgré la parfaite correspondance des pensées et des arguments, prouvant, il est vrai, que l'éditeur n'a point touché au fond, il y a pour la forme de telles différences entre le « Bourdaloue » que nous ont gardé ces manuscrits et celui qu'a soigneusement retouché l'édition, que ce sont, dans la force du terme, deux styles, et par suite deux hommes :

Que les préférences se dirigent sur les sermons imprimés ou sur les sermons parlés, là n'est point à présent la question. Ce qui importe, c'est d'avouer en ce moment que Bretonneau semble avoir dépassé ici la limite des permissions octroyées à un éditeur qui ne veut pas que son travail soit une trahison. Je parle, bien entendu, au point de vue « historique » de nos contemporains, qui se soucient moins d'avoir un plus beau sermon et d'une lecture plus supportable, que de retrouver « le sermon même » qu'a prêché Bourdaloue, et comme il l'a prêché, autant du moins que la chose est possible. — On me dira que ce concept ne pouvait venir à Bretonneau ni à ses contemporains, et je n'en disconviens pas. Il ne s'agit d'ailleurs nullement de comparer ni juger les méthodes ou les préférences, mais bien de voir si, oui ou non, Bretonneau nous a conservé les sermons authentiques de Bourdaloue. Je ne blâme ni n'approuve sa manière d'agir, je m'efforce seulement de savoir si j'ai sous les yeux dans son édition les sermons prêchés autrefois par Bourdaloue, les « discours » qui tenaient « suspendue » M<sup>me</sup> de Sévigné.

C'est uniquement la réponse que j'ai cherchée. Qu'en est-il donc ? Quant au fond, à la texture, au « discours » pris au sens de ce temps, c'est-à-dire à la série logique, serrée, forte, des arguments et des raisons, il me paraît que nous avons presque tout. La discussion que j'ai tenté de conduire, en m'appuyant sur tous les indices et sur les comparaisons rendues possibles par les manuscrits

anciens, me semble venger Bretonneau du reproche d'infidélité foncière et conclure que, de ce chef, il n'a point trahi son mandat.

Mais, — car il y a, comme on dit, un *verumtamen* — sur la forme, le style, le ton, la langue, la réponse est autrement complexe et moins favorable à l'éditeur. Les manuscrits des copistes, les éditions subreptices, les enthousiasmes mêmes et la vogue un peu bruyante que prouvent divers témoignages contemporains, amis ou hostiles, tout cela se retourne pour ainsi dire contre Bretonneau et rend beaucoup moins vraisemblable sa fidélité mise en cause.

Je ne me donne mission ni de le charger, ni de le défendre et ne poursuis que la réponse à cette seconde partie de notre problème : « Avons-nous chez Bretonneau les sermons de Bourdaloue, non seulement quant au fond, mais quant à la forme ? » Je puis donc présenter des observations qui lui seront, tantôt favorables, tantôt contraires.

Evidemment il est superflu de rappeler que, ne pouvant garder aux sermons, sur le papier mort, la flamme et la rapidité du débit, le ton, le geste, la voix, il s'est cru peut-être fondé à suppléer la perte de ces avantages par des retouches de nature à alléger et équilibrer les phrases. Mais il ne s'agit point d'excuser ou d'expliquer son travail ; c'est le mesurer, c'est savoir en quoi et jusqu'à quel point il a marqué de son empreinte l'œuvre de son confrère, qui est en ce moment notre souci. Nous voulons connaître si, et comment, Bretonneau a fait des retouches et remaniements et transformé, fût-ce pour la rendre plus « une », l'œuvre de Bourdaloue.

Or, pour résoudre ce point, il ne suffit pas de mettre en regard une copie d'autrefois, quand même nous aurions la certitude qu'elle reflète fidèlement la parole saisie au vol au pied de la chaire, avec une des pages parallèles parues depuis 1707, dans l'édition et par les soins de Bretonneau. Le problème offre d'autres inconnues. Il

faudrait être sûr en effet que ce passage révisé l'a bien été par Bretonneau, et savoir s'il ne l'a point recueilli, tout prêt pour l'impression, dans les papiers que l'orateur lui légua.

Il me semble gratuit et sans preuve de dire, avec M. Brunetière (parce que nous savons que depuis 1694, le général de la Compagnie avait exprimé le désir de voir Bourdaloue éditer ses sermons), que probablement quand il mourut, son choix était fait et l'édition préparée. Je ne crois pas moins difficile d'établir une ligne de partage entre les sermons que Bourdaloue aurait retouchés lui-même en vue de la publication et le travail propre à l'éditeur officiel. Le temps considérable consacré à cette édition suppose bien un travail « assez assidu »<sup>1</sup>, comme Bretonneau dit lui-même. Par contre, la date à laquelle le premier censeur signe, après avoir lu « les discours que cet orateur vraiment chrestien a laissez par écrit », l'approbation qui précède l'*Avent* et le *Carême*, nous ramène à moins d'un an après la mort de Bourdaloue, car cette approbation est (on ne l'a point assez remarqué) du 12 mars 1705. Un an est bien court pour préparer quatre volumes, par comparaison surtout avec les distances qui sépareront plus tard la publication des derniers.

Ce serait le lieu de faire appel ici aux lettrés qui se font fort de découvrir, par les caractères mêmes du style, si l'ouvrage est bien d'une main ou d'une autre. Qu'ils nous signalent donc les disparates entre ces premiers volumes et les suivants, précisément quant au style et à la langue. Bien plus, je les invite à comparer à ce point de vue les oraisons funèbres que Bourdaloue a révisées et publiées lui-même dès 1684 et 1687. Ils seront bien en peine de faire le départ de ce qui appartient à Bourdaloue, et de ce que Bretonneau aurait retouché. Qu'on ne se hâte point de conclure que Bretonneau n'a eu sans doute

---

1. Cette assiduité est visée par ce mot de son éloge : *seorsor indefessus*.



qu'à éditer matériellement et qu'il n'est donc pour rien dans les retouches. Ce serait trop prouver peut-être et ne point accorder aux paroles de Bretonneau avouant son travail de lime, d'autre crédit que de les prendre, comme ont fait quelques-uns, pour de pures exagérations. N'est-il pas au moins aussi naturel de lui accorder le bénéfice d'avoir su habilement pasticher son modèle sans heurts ni divergences ?

Enfin, au risque de paraître poursuivre une gageure de scepticisme, qu'on veuille donc bien regarder sans parti-pris, moins quant au fond que pour le style et la manière, non seulement les sermons de Bretonneau lui-même, mais ceux de Cheminai, de Giroust, et les panégyriques de La Rue dont il fut successivement l'éditeur ; et je demanderai, si l'on y voit « des styles différents », qu'on daigne en formuler les caractères, en rendre tangibles et sensibles les contours opposés, et distinguer sous l'enveloppe et le vernis qu'a su étendre celui qui édita ces orateurs, apparemment doués chacun de leur individualité, la manière et le « faire » de chacun d'eux.

Ce n'est point un jeu de paradoxes que j'ai voulu poursuivre, et notre problème sur la part de Bretonneau dans le « style » de Bourdaloue, n'a point cessé d'être mon « objet », presque ma hantise.

Je n'ai prétendu qu'une chose : montrer que ce n'est point assez de comparer deux pages, l'une de l'imprimé, l'autre des copies anciennes, pour faire du coup le procès de Bretonneau. Son défenseur, avocat plus ou moins convaincu, nous pourrait répondre : « Que savez-vous de l'origine vraie de cet endroit de l'édition ? N'opposez-vous pas peut-être, en croyant confronter Bretonneau avec l'auteur que vous le soupçonnez d'avoir « transfiguré », n'opposez-vous pas Bourdaloue à lui-même, une phrase dite par lui, avec ses coupes malheureuses, atténuées jadis par une inflexion opportune, avec ses surcharges, ses incises, ses longueurs, à la même phrase écrite

par le même, redressée, assouplie, façonnée et coulée dans un moule tout nouveau? Et après tout, est-il si invraisemblable que Bourdaloue se soit édité, « comme » il le fut par Bretonneau, ou que Bretonneau soit pleinement entré dans les intentions de son auteur ?

L'édition ancienne n'en serait pas plus parfaite aux yeux de quiconque désire retrouver historiquement ce que furent en chaire et tels qu'ils étaient dits, ces sermons que tout Paris courait entendre. Nous verrons, dans notre conclusion, s'il y a quelque espoir de satisfaire cette curiosité de notre temps.

Ne quittons point encore Bretonneau, que nous n'avons nul dessein d'innocenter. Puisque, avec des fragments anciens de Bourdaloue, nous n'arrivons pas, du moins à coup sûr et sans qu'on puisse contester nos conclusions, à nous rendre compte de son rôle et de son travail de « diascévaste », retrouvons, en nos manuscrits, un des trois morts qu'il a, pour le moins, galvanisés. Prenons un prédicateur qui, de l'aveu unanime, et au témoignage même de son éditeur, ne s'est point retouché lui-même, et a été, de toutes pièces, publié par Bretonneau. Comparons un passage du « Giroust » qu'ont gardé les scribes du temps, avec celui que nous a donné l'édition, par laquelle, en 1704, Bretonneau s'exerçait à son rôle d'éditeur de sermons.

Je ne pourrai donner qu'un spécimen et je suis obligé de renvoyer sur ce point à une autre étude <sup>1</sup>. Il me semble pourtant que l'unique exemple qui va mettre en regard une page de Giroust avant la lettre, et la prétendue même page, telle que l'a faite l'édition, permettra de conclure que, si le « style » a gagné en noblesse, la physionomie originale de l'orateur a disparu, ou du moins s'est effacée.

Voici donc, tiré d'un des sermons de son *Carême* (sermon sur le *Soin du salut*), un passage dans lequel Giroust met vivement en scène la vie d'une femme mondaine.

---

1. *Le Plagiat, etc. Revue de Lille*, sept. 1900.

On peut être d'autant plus sûr des leçons du manuscrit, qu'il y a contrôle mutuel de deux copies, l'une, tirée du second volume de Phelipeaux <sup>1</sup>, l'autre, du ms. 17, 126, gardé aussi à la Bibliothèque nationale <sup>2</sup>. Comme l'édition, les deux recueils manuscrits assignent le sermon au vendredi après le premier dimanche de carême.

*Manuscrit* PHELIPEAUX.

Mais entrons un peu dans le détail de la vie, pour être pleinement convaincus de cette vérité, et faisons venir la chose de plus haut et de plus loin. Nous savons que les années sont composées de mois, les mois, de semaines, les semaines, de jours, et les jours, d'heures. Et ces heures que nous devons donner à notre salut, combien lui en faisons-nous de refus. De vingt-quatre, il y en a plus de dix qu'on donne au dormir et au repos, et du reste, combien en donne-t-on au salut ?

Quand une dame s'éveille <sup>3</sup>, comment est-ce qu'elle commence sa journée ? C'est : à dire si elle a mal à la tête, si elle se porte bien, si elle a bien dormi ou non. Voilà la première pensée de son réveil. Après, on se lève et on s'habille fort lentement. On va à la messe et pendant la messe, c'est de s'entretenir ordinairement de quantité de choses, c'est de regarder de côté

*Texte de l'édition* BRETONNEAU, Carême de Giroust, t. 1, p. 302.

.... Un moment de réflexion sur la vie ordinaire du monde vous en convaincra. Il y a dans le monde deux sortes de personnes. Les uns sont des gens oisifs et sans occupation, les autres sont employés, et travaillent. Or à quoi se passe la vie des premiers ? De vingt-quatre heures qui composent le jour une grande partie est pour le sommeil, une autre pour s'habiller, se parer, s'ajuster ; une autre pour la table et les repas ; une autre pour les visites et certains devoirs de civilité ; une autre pour les assemblées de plaisir, pour les conversations badines et dangereuses, pour le jeu, pour la comédie, les spectacles. Voilà les journées qui remplissent les semaines, voilà les semaines qui remplissent les mois, voilà les mois qui remplissent les années, et voilà les années qui remplissent tout le cours de la vie. Dans ce cercle continuel d'amusements, quel temps donne-t-on au salut ? A

1. Fr. 22,946, f. 504.

2. Au fol. 126.

3. Ms. S. : se réveille.

*Manuscrit* PHELIPEAUX.

et d'autre: on fait quelque petite prière, il faut l'avouer, mais je vous demande si c'est d'esprit. Après on revient au logis et il faut dîner, et après le dîner, il faut donner encore du temps à s'accommoder. Car on n'en a pas encore assez donné le matin, il faut encore quatre ou cinq heures, à se parer, à se mirer, et le reste du jour on le passe au jeu et à des badineries. Et après cela je vous demande comment cette dame ira en paradis.

Pour les gens d'affaires, ah ! ils ne sont pas plus tôt éveillés qu'ils pensent à leurs affaires.

*Texte de l'éd.* BRETONNEAU.

peine fait-on le matin, le soir, une courte prière, et combien de fois y manque-t-on ? A peine entend-on une messe entière aux jours même commandés, et avec quelle piété y vient on ? A peine approche-t-on à Pâques des Sacrements pour satisfaire au précepte, et comment l'accomplit-on ? Du reste, nulles bonnes œuvres, nuls exercices du christianisme, nul souvenir de l'éternité, nul sentiment de Dieu, nul retour sur soi-même, ni examens, ni lectures, ni prédications, ni aumônes, ni jeûnes ni pénitence. N'est-ce pas là la vie de tant de femmes mondaines, qui n'ont, ce semble, point d'autres divinités qu'elles-mêmes et que leur corps ? N'est-ce point là la vie de tant de jeunes personnes de l'un et de l'autre sexe, qui n'ont point d'autres pensées que celles de leur plaisir ? N'est-ce pas là la vie de tant d'hommes délicats, qui n'ont point d'autre soin que de contenter leurs sens, et de se procurer toutes les douceurs d'une condition aisée et commode ? N'est-ce point la vie de tant de libertins que la débauche conduit à l'impiété et à l'irréligion, et que l'irréligion plonge encore plus dans la débauche ? N'est-ce pas là, dis-je, la vie d'une partie du monde ? Et quelle est la vie de l'autre ? La voici.

Ce sont des gens que l'ennemi de notre salut traite comme Pharaon traita autrefois les juifs. Ce

*Manuscrit PHELIPEAUX.*

On s'informe si une lettre est venue. De là on va à ses affaires. Un procureur, un avocat, sitôt qu'il est sorti du lit, on lui met sa robe sur le dos <sup>1</sup>, et il donne audience à ses gens. On va, on revient, et on retourne au palais. Et on donne toute sa journée aux affaires du monde. Hé ! pauvre affaire du salut, que deviendras-tu ?

Ah ! un pauvre artisan, toute l'application de sa vie est de tuer son pauvre corps tout le jour, et après, le jour étant passé, le soir étant arrivé, il est si las et si fatigué qu'il ne pense qu'à son repos. Voyez un marchand, toute sa journée se passe à déployer ses marchandises, à parler et à courir de çà et de là, et après le souper, c'est de replier ses marchandises. Et l'affaire du salut ? Ah ! pauvre homme ! *Filii hominum, usque quo gravi corde?..*

*Texte de l'éd. BRETONNEAU.*

prince voyant qu'ils alloient dans le désert sacrifier à leur Dieu et l'adorer, fit appeler les maîtres de ses bâtiments et les intendants qu'il avoit établis pour la conduite de ses ouvrages. Les juifs ne sont pas encore assez occupés, leur dit-il, ils vont perdre leur temps au désert, redoublez leur travail, imposez-leur des fardeaux encore plus pesants, afin qu'ils ne songent plus à leurs sacrifices ; c'est ainsi que le monde, que la passion, que le démon, ce tyran des âmes, fait naître sans cesse de nouveaux embarras, suscite mille affaires à ceux qui, moins lents et moins amateurs du repos, se trouvent engagés dans une vie laborieuse et agissante. Ils pensent à tout dans leur état, excepté à leur salut. L'un a toujours son trafic en tête, l'autre, ses procès, celle-là, son ménage, celui-cy, sa fortune. Ce ne sont que tours et retours, mouvements et intrigues. Heureux après tout de ne pas demeurer dans une indolence molle et sans action. Mais il leur manque un point essentiel, c'est une intention droite et sainte. Ils font beaucoup pour le monde, mais ils ne font rien pour leur salut, parce que ce n'est point le salut qu'ils ont en vue dans toutes leurs actions, mais le monde...

---

1. La phrase, sans allusion voulue par Giroust, fait songer au début des *Plaideurs* de Racine, et l'on croit voir *Dandin* dès son réveil, ne se montrant

.... qu'en robe et qu'en bonnet carré.

Je ne sais si Giroust, se retrouvant à peine parmi les multiples additions greffées sur son œuvre ancienne,

*Miraturque novas frondes et non sua poma,*

n'aurait pas eu, avec raison, regret aux traits plus familiers qu'il n'y eût plus revus, et s'il eût dit de bon cœur comme le Socrate de la légende, à propos des *Dialogues* de Platon : « Que de belles choses ce jeune homme me fait dire, auxquelles jamais je n'avais pensé ! » Ce que je sais, sans juger ce que les retouches ont fait perdre à la saveur originale, c'est qu'on voit ici, en flagrant délit de notable infidélité, le travail de Bretonneau humaniste s'exerçant sur une page bien populaire, pour la changer en un morceau d'un caractère tout différent.

Or ce n'est point un accident, en ce qui concerne Giroust : des comparaisons analogues se pourraient poursuivre à travers les trois volumes de son *Carême* et les deux tomes de l'*Avent*, dont la plupart des sermons se retrouvent dans nos divers manuscrits du temps, avec une couleur et un relief autrement saisissants. Bien des traits de mauvais goût, des bizarreries, des crudités disparaissent, je l'avoue, dans cette refonte, mais encore une fois, avec eux, toute l'originalité de Giroust, qui ne trouve pas grâce, même quand elle est de bon aloi.

Je crains donc fort que Bretonneau, qui, tant qu'on voudra, fut un « écrivain d'un goût sûr et ferme », n'ait cependant pas été assez judicieux pour ne se point substituer aux auteurs qu'il publiait. S'ils gardent quelque peu leur physionomie, si le style de Giroust reste plus haché, en phrases courtes, plus vives d'ailleurs que le modèle, et diffère en cela de la phrase de Bourdaloue, il n'y a point lieu cependant de nier l'espèce d'uniformité de la langue et de formules régnant chez les divers auteurs auxquels a touché Bretonneau. On comprend que l'éditeur que nous voyons traiter aussi librement les sermons de Giroust publiés en 1704, est bien exposé à garder les mêmes habitudes intellectuelles dans l'édition de



Bourdaloue entreprise aussitôt après. Rien donc de moins rassurant que les conclusions auxquelles nous sommes conduits, rien de plus urgent que les réserves à maintenir sur sa fidélité d'éditeur.

Autant j'ai cru pouvoir affirmer, d'après les faits constatés, qu'il n'a guère touché au réseau des arguments ni à la trame des plans de notre orateur, autant je me refuse à garantir l'authenticité du style de ces mêmes sermons. Si les preuves nous font défaut pour accuser, si la responsabilité de Bretonneau, même en face des divergences profondes qui séparent la forme et la langue des sermons de Bourdaloue, dans son édition, des textes manuscrits, semble en partie couverte, ce n'est cependant qu'au regard d'une accusation précise et formulée sur telle ou telle portion des œuvres. L'impossibilité de prouver que le sermon où se remarqueront des divergences notables, n'a point été remanié par l'auteur lui-même, et non par l'éditeur, ne sauve qu'imparfaitement celui-ci des soupçons que cette confrontation des textes fait peser sur son exactitude.

Aussi bien, comment admettre que toute l'édition ait été reçue par lui, préparée, achevée, écrite uniquement d'après les papiers de l'auteur ? Comment dès lors ne pas tenir compte des divers témoignages qu'il s'est rendus, lorsqu'il déclarait avoir « mis quelque peu la main » à ces sermons que Bourdaloue « ne prenoit point le loisir de revoir ? » Son passé d'éditeur n'étant point pour nous rassurer, il faut bien conclure qu'au point de vue de la forme et du style, la part d'arrangement attribuable à Bretonneau est apparemment fort large.

Bien que Fénelon ait écrit, dit-on, dans une lettre dont il serait bon de retrouver l'autographe, que « la beauté de Bourdaloue ne consiste pas dans des mots » <sup>1</sup>, je n'ai rien

---

1. Fénelon, *Correspondance*, éd. de 1827, t. II, p. 315, XIII<sup>e</sup> des Lettres diverses. « A un jeune ecclésiastique, sur les qualités que doit avoir l'éloquence de la chaire... Soyez simple, naturel, sobre en antithèses, et ne prenez point d'autre modèle que le P. Bourdaloue dont la beauté ne

à répondre à qui me déclarerait que Bourdaloue a plutôt perdu aux « corrections », ou mieux « à la correction » que lui donne l'édition officielle. Si le style est plus ferme et la phrase moins embroussaillée, on y regrette cependant bien des mots d'une saveur archaïque, nombre de familiarités, un peu terre à terre, mais plus incisives, plus réelles que l'expression générale et atténuée qui les remplace. Bref on rencontre dans les copies anciennes un « orateur » quelque peu différent, dans son ton et son allure, de celui auquel sont accoutumés les lecteurs de Bourdaloue.

Faut-il, comme Bottu de Saint-Fonds, l'honnête amateur dont nous avons cité le témoignage<sup>1</sup>, nous dire que Bretonneau, s'il est l'auteur de cette transformation, est entré pleinement dans la pensée de Bourdaloue, qu'il a fait pour celui-ci « ce que le P. Bourdaloue auroit fait pour lui-même s'il avoit voulu faire imprimer ses sermons », qu'après tout, « peu nous importe qu'on ait suivi scrupuleusement le manuscrit du P. Bourdaloue ou qu'on l'ait retouché », et qu'enfin « il nous suffit que *ses sermons tels que nous les avons*, aient enlevé tous les suffrages ? » Celui qui se consolait ainsi sur le succès qu'a rencontré la lecture de Bourdaloue, en parlait avec les idées de son époque. Il ne suffit pas d'accorder que Bretonneau a continué peut-être dans le goût et le ton des remaniements déjà commencés par l'orateur, une édition en quelque sorte sanctionnée d'avance, pour négliger complètement les ressources que nous offrent les copies ou les éditions clandestines d'autrefois. N'est-il pas plus sûr, aujourd'hui, si l'on désire prendre sur le vif un orateur, de ne s'en point remettre uniquement à l'*Officiel* retouché,

---

consiste pas dans des mots, et le P. Soanen, qui me plait d'autant mieux qu'il prêche comme chacun croiroit pouvoir prêcher. »

Nous ne connaissons ce fragment, disent les éditeurs, que par la citation qu'on en trouve dans la préface des *Sermons* du P. Soanen, publiés à Lyon en 1767, 2 vol. in-12. On a élevé des doutes sur l'authenticité des *Sermons*. Nous ignorons si la citation de la lettre de Fénelon mérite une plus grande confiance.

1. V. plus haut, p. 140.

amendé, mais de consulter aussi les sténographies, qui pour être désavouées, n'en sont pas moins exactes ? Comment ce qui est vrai pour les discours parlementaires de nos jours, ne le serait-il point aussi à l'égard des éditions anciennes ? Après ce que nous avons vu de l'histoire et de la genèse des « publications » de sermons, comment dédaigner le secours des recueils contemporains, pour peu qu'on désire ressusciter le passé.

Il est donc légitime de chercher à dégager, de la confrontation de ces copies d'autrefois, les caractères de l'éloquence *parlée* de Bourdaloue. Les traits qu'une première vue, même rapide, nous permet de saisir, suffisent à nous montrer que le labeur de recherches plus complètes ne sera point sans récompense. Nous pouvons espérer restituer assez cette œuvre pour y reconnaître quelque chose de ce qu'ont entendu, sauf l'action et la voix, les foules au sein desquelles les scribes que nous déchiffrons, se dissimulaient dans le but de fixer toute vibrante « la parole ailée. » Desséchée aujourd'hui et décolorée, comme un papillon dans un musée, elle est cependant, en ces recueils contemporains, plus près de la nature, plus semblable aux couleurs vivantes dont elle garde un pâle reflet, que la peinture étudiée, idéalisée même, qui essaya de ranimer la parole éteinte, dans l'édition plus savamment composée.

Notre intention n'est point d'opposer, pour ainsi dire, deux « Bourdaloue » et nous verrons plus tard ce qu'il faut penser de l'exactitude de cette expression.

Les deux rédactions se complètent et se confirment, et ce serait un travail utile, assez vaste à lui seul pour offrir matière à une autre « thèse », de montrer tout ce qui est demeuré, dans l'édition officielle, du genre et de la manière propre de Bourdaloue, plus accusés et plus saisissables chez les copistes de son temps<sup>1</sup>.

---

1. J'aurai plus d'une fois l'occasion de signaler des points de vue trop étrangers au présent sujet pour être montrés même en passant. Il est certain

La fidélité des scribes est, nous le savons, moins attachable que ne l'ont prétendu des adversaires intéressés ou des victimes : elle serait du reste garantie par leurs distractions, leurs ignorantes maladresses, et mille indices qui les montrent généralement incapables et peu soucieux de tenter des retouches de leur crû. Tout au plus certains procéderaient-ils par suppression, laissant tomber, pour abrégér leur besogne, les mots qui leur semblent superflus, ou y substituant parfois une formule plus courte. On peut donc utilement chercher dans leurs collections la physiologie générale des sermons de Bourdaloue.

Ce que les préoccupations de Bretonneau, dans sa tendance au double but auquel nous l'avons vu aspirer,

que la comparaison attentive des deux textes fournirait matière à des observations très fructueuses, dont bénéficierait l'*Histoire de la Prédication au XVII<sup>e</sup> siècle*. \* Cette Histoire, malgré les nombreux travaux déjà écrits, les thèses sur Bossuet, ses prédécesseurs ou contemporains, et autres monographies de grande valeur, reste encore à faire ou est à renouveler. Il est à souhaiter qu'elle tente quelque chercheur. Encore faudrait-il limiter ce vaste sujet. Sur Bourdaloue, même à ne consulter que l'ancien texte, il y a de quoi occuper bien des activités. Je ne parle point de la bibliographie, qui est embryonnaire et serait un « petit monde » de découvertes. Mais je conseillerais l'histoire de ses sources. *Bourdaloue et la Bible* (saint Paul surtout), serait un livre à faire. J'ai déjà signalé la différence entre Bourdaloue et Bossuet dans l'usage des Pères. Bourdaloue est entré en commerce bien moins intime avec eux. Je ne serais point surpris que, pour Tertullien en particulier, qu'il emploie souvent, il ait recouru surtout, ainsi que Giroust, La Rue et bon nombre des contemporains, au dictionnaire ou répertoire intitulé *Tertullianus praedicans*. Il semble mieux au fait de saint Jean Chrysostôme. Mais c'est l'Ecriture surtout qu'il a dû lire assidûment et semble citer de mémoire. On lui trouve, néanmoins, bien des interprétations subtiles et un emploi de sens accommodatifs qui ne vaut pas l'usage qu'en a fait Bossuet. Exception serait faite pour saint Paul qu'il paraît avoir creusé. Les paroles de Bretonneau, dans sa Préface, sur la façon dont Bourdaloue citait l'Ecriture et les Pères, offriraient, dûment discutées, le sujet d'une intéressante étude. Sauf meilleur informé, on peut craindre que l'éloge ne soit exagéré quand il dit que le prédicateur « fait un précis de tout un traité » des Pères. Bourdaloue paraît loin de dominer à ce point la patristique. « Des auteurs sacrez, continue l'éditeur, il eust à ce qu'il paroist, plus assidûment devant les yeux Isaye et saint Paul, etc. » La vérification de ce témoignage est à faire. Pour Isaye en particulier, l'affirmation étonne et aurait besoin de preuves. On voit que Bourdaloue n'est pas encore trop connu.

\* V. plus bas, II. P. *Chronologie*, carême de 1688, ce que dit à ce sujet M. l'abbé L. Couture.

ont pu effacer ou perdre, les recueils manuscrits nous le rendent, mais l'empreinte n'en est point méconnaissable, même après les retouches. Elle transparait jusque sur l'écorce même et survit à une revision qui ne se proposait de respecter que la substance <sup>1</sup>.

Il y a donc, à côté des textes de Bourdaloue que nous lui devons et dont la charpente seule, mais non le revêtement, serait d'une authenticité inattaquable, d'autres leçons à rétablir, plus vraies, plus originales et qui manquent jusqu'ici dans l'édition officielle de Bourdaloue. C'est la conclusion de notre enquête.

---

1. Sur la question de Bretonneau éditeur (V. p. 148, note 2), M. l'abbé Urbain avait déjà écrit très judicieusement :

« Le P. Longhaye croit à l'authenticité des sermons de Bourdaloue. Cependant leur éditeur, le P. Bretonneau, nous avertit qu'il les a retouchés. Que ses propres œuvres ne soient pas à la hauteur de celles de son illustre confrère, c'est mon avis, comme celui du P. Longhayé ; mais cela ne prouve pas qu'il n'est pour rien dans les sermons de Bourdaloue. Un homme pauvre par ses conceptions peut être un excellent critique et un habile écrivain. Le P. Bretonneau pouvait ne faire que des sermons médiocres quand il les tirait de son propre fonds et néanmoins donner à ceux de son confrère une forme qui les fit mieux valoir. Et qui sait si ce n'est pas de cette collaboration posthume qu'est venue aux discours de Bourdaloue cette unité de ton qui excite l'admiration du P. Longhaye et lui fait dire : « Toujours égal à lui-même son œuvre n'a connu pas plus le progrès que le déclin. » (*Revue du clergé français*, 1895, 15 juillet, p. 350.) — Cette dernière observation sur l'unité de ton de Bourdaloue, pleine de sens littéraire et cri que, est singulièrement confirmée par les aveux que comportent les éloges accordés à Bretonneau par ses confrères, le louant de sa dextérité à emprunter le style de ceux qu'il éditait, pour en supprimer toutes les disparates et les rendre dignes de leur réputation.

---

## NOTES DU SECOND LIVRE

---

a. — (P. 125, note 1). Rochebilière avait recueilli cette note, de valeur incertaine, qui indiquerait le P. Judde comme le premier éditeur désigné :

« Claude Judde, jésuite, né à Rouen le 21 décembre 1661, prêcha quelque temps avec succès et fut chargé à Rouen de la direction du second noviciat, où les jeunes jésuites prêtres, après avoir enseigné les humanités et étudié pendant quatre ans en théologie, étoient formés au ministère apostolique, avant de faire leurs vœux solennels, ensuite jusqu'en 1721 supérieur du premier noviciat à Paris et mourut à la maison professe en 1735.... Ce qui prévient beaucoup en faveur du P. Judde, c'est le cas tout particulier que le père Bourdaloue faisoit de ses lumières : il souhaita en mourant qu'on lui confiât ses papiers, sans doute pour qu'il les mit en ordre. Mais ce grand prédicateur avait mis, sans le prévoir, un obstacle à l'exécution de cette demande, ayant indiqué le P. Judde pour un emploi, qui, le tirant de la prédication, fixa son attention sur des objets différents. »

(Bibliographie universelle... de Feller, augmentée par M. Pérennès. Besançon, Outhenin-Chalandre, 1842, in-8.)

b. — (P. 127, note 1). *Bibliothèque évangélique*. Paris, Cellier, in-8, 1691. (Anonyme).

*Avertissement nécessaire au lecteur pour bien entendre le dessein de l'auteur de cet ouvrage :*

« Comme je n'ay point eu d'autre vûë en donnant mes sermons au public que de luy être utile, j'ai crû qu'il étoit à propos de prévenir par cet avertissement les difficultez que la longueur de ces sermons & l'étendue de leurs matières pourraient dans la suite presenter au Lecteur...

» J'avertis donc en premier lieu que l'on trouvera plusieurs Sermons sur un même sujet de morale, que j'ay tiré des Evangiles qu'on lit dans les jours de carême...

» 2<sup>e</sup> Que la division generale du sujet de morale qui sera traité dans le 1<sup>er</sup> sermon, servira de plan pour tous ceux qui seront de suite sur la même matière ; & que chaque membre de la division generale sera subdivisé en deux ou trois points, ce qui servira pour le partage des sermons que vous avez sur le même sujet ; j'ay pour cet effet multiplié les principes, les raisons, les motifs, les passages, les figures de l'Ecriture, & les témoignages des Peres, pour donner suffisamment de matiere pour faire plusieurs sermons sur un même sujet de morale....

» Quelqu'un pourra demander pourquoi j'ay donné une si grande étendue aux propositions & aux Discours que je traite ; puisqu'on n'aime point aujourd'huy les gros livres et que les abregez sont du goût du siècle.

» A cela je répond 1<sup>o</sup> Que le Lecteur n'aura pas lieu de s'ennuyer de la grosseur de mon livre, puisqu'étant composé de sujets différents... c'est la même chose que si on donnoit séparément six ou sept petits livres dont



chacun contiendrait un traité complet sur un point de morale, dont on n'est pas fâché de pouvoir être instruit à fond, & en peu d'heures, sans qu'on soit obligé pour cela de lire les autres.

» Je répond 2<sup>e</sup> Qu'on ne craint point dans les longs Sermons qu'on imprime, l'inconvénient qui arrive quand on les prêche, qui est d'ennuyer l'Auditeur; car un Lecteur est maître de fermer son livre quand il luy plaist, mais l'on ne se retire pas toujours si commodément d'un sermon qui ennuye.

» Mais comme j'ay eu en veüe & pour principal motif de soulager les nouveaux Prédicateurs qui commencent à composer, & qu'un grand nombre peut se rebuter de poursuivre un si noble exercice, & une si digne entreprise, à cause du grand nombre de difficultez qu'on y rencontre d'abord; je ne crois pas qu'ils se plaignent d'une abondance de matieres que je leur presente toutes digerées.... outre que les matieres predicables que j'ay amplifié et étendu exprés dans chaque proposition.... pourront avec un peu de travail et d'industrie de leur part être facilement appliquez à un autre Sermon.... de maniere que j'ay lieu d'esperer si jamais tout mon ouvrage est imprimé tout entier, qu'ils me sçauront gré d'avoir amassé en 5 ou 6 petits volumes in-8<sup>e</sup> une Bibliothèque des matieres les plus convenables pour la Chaire, dont ils pourront se servir sans peine. ... m'étant appliqué de traiter des principaux et plus ordinaires sujets de la Morale Chrétienne....

» Mon premier dessein avoit esté de donner les Sermons qui composent un Carême tout entier tout de suite, & suivant les Evangiles qui arrivent dans les jours qui composent la quarentaine, mais j'ay suivy l'avis que m'ont donné les Libraires qui débitent les Sermonnaires, lesquels m'ont fait entendre que le plus grand nombre aimeroit mieux avoir des Sermons separez sur des sujets particuliers, *que d'attendre pour avoir l'ouvrage du Carême tout entier & de suite*; c'est ce qui m'a obligé de donner ces Discours separez & sans aucune dépendance les uns des autres, m'étant contenté de les accommoder & de les rendre propres aux Textes des Evangiles du Carême, & d'y mettre les avants propos et les introductions conformes aux propositions que j'avance, qui sont les divisions generales de chaque Sermon, comme l'on peut voir dans les 4 premiers Discours que je donne dans ce premier volume.

» L'on trouvera dans tout l'ouvrage que je pretends donner au public, le Carême tout entier, chaque sujet particulier devant avoir trois Sermons ordinairement, & quelquefois seulement deux; & dans le dernier Tome l'on donnera une Table de direction, qui marquera les Sermons qui conviendront à chaque jour du Carême; on y ajoutera un dessein d'Avent, avec les avant propos, & les introductions propres aux Sermons qui composeront le même Avent; & l'on en fera autant pour toutes les Dominicales. »

c. — (P. 158, note 1). On lit dans l'*Histoire de la ville de Paris*, par FÉLIBIEN. Paris, 1725, 5 vol. in-f<sup>o</sup> (t. II, livre XXI, in fine, LXXXV, p. 1102 (à propos de l'établissement des Jésuites à Paris) :

« Comme il n'y a point d'ordre dans l'Eglise qui ait produit plus d'écrivains en tout genre de littérature, leurs maisons de Paris en ont donné un grand nombre, soit théologiens, soit philosophes, historiens, mathématiciens, poètes, grammairiens et autres. Les plus distingués de tous, sans contredit, par l'estendue et la profondeur de leur érudition, sont les peres Jacques Sirmond (le livre porte : Simond), et Denis Petau, dont le nom et les écrits sont en estime chez tous les savans de l'Europe.

» Ces peres ont pareillement donné quantité de prédicateurs habiles, qui

ont rempli les principales chaires de Paris. Nous ne ferons mention ici que des peres de Lingendes, Cheminais et Bourdaloue, universellement estimez comme ceux qui ont porté l'éloquence de la chaire au plus haut degré de perfection où nous l'ayons veüe dans le siècle passé. C'est encore de la société des Jesuites que nos roys depuis Henri III jusqu'à Louis XIV ont tiré leurs confesseurs. On en compte quinze choisis pour cette fonction, depuis le pere Claude Mathieu, qui a esté le premier honoré de cet emploi jusqu'au pere de Linieres. »

Que vaut ce témoignage ? Quelle qu'en soit la portée comme jugement littéraire, il est curieux de noter, parmi les noms des jésuites honorant leur ordre, cette trilogie de noms. Lingendes et Bourdaloue ont été dès longtemps associés. On ne s'étonne pas de voir le devancier de Bourdaloue placé à côté de lui, et il a été du reste honoré déjà de plusieurs études littéraires : M. Jacquinet lui a donné une belle place ; la thèse de M. l'abbé Hector Reynauld, *De Claudii Lingendii sacris orationibus*, Montpellier, 1893, a mieux fait connaître le sujet, sans l'épuiser, ce qui est malaisé dans une dissertation latine, d'ordinaire restreinte\*.

Mais Cheminais a été plus délaissé ; il y aurait peut-être à mieux marquer sa place parmi les prédicateurs du grand siècle. C'est un talent plus original qu'on ne le croit et dont les portraits, car il en faisait aussi, ou plutôt des peintures de mœurs, serviraient à faire comprendre le siècle si connu, par convention, au fond assez ignoré, auquel il s'adressait. Lui aussi est une victime des retouches de Bretonneau, probablement du moins, s'il est bien vrai que sur lui d'abord s'essaya le talent d'imitation dont on a fait un mérite à cet éditeur. J'espère étudier un jour quelque sermon manuscrit de cet auteur un des trois « morts » que, suivant le jeu de mots connu, ressuscita le Père Bretonneau. Non seulement la préface de celui-ci à l'édition qu'il donna de Cheminais mérite d'être regardée de près, mais j'attire l'attention sur un des sermons intitulés : *Sur les trois vœux de religion* (Migne, *Orateurs sacrés*, t. XII, p. 126.) On y voit décrite avec autant de finesse que de vigueur, mais sans maladresse, la malheureuse condition des pauvres du monde, c'est-à-dire, des grands que leur nom oblige à un train de vie dépassant leurs ressources.

J'ai tenu à citer une page de ce prédicateur. Si retouchée qu'elle ait pu être par Bretonneau, elle ne l'a été apparemment que dans le ton et dans le goût de l'orateur qu'il s'agissait de faire revivre. En même temps qu'un spécimen des morceaux à découvrir dans le P. Cheminais, n'y a-t-il pas là un fragment curieux à présenter à ceux qui se font fort de découvrir à la simple lecture et par critique interne, la signature des « auteurs ». Le nom même de Bossuet aurait pu venir à l'esprit d'un de ces critiques décisifs, sans lui faire d'autre tort que celui de sa présomption bien constatée, mais sans mériter de reproche pour la justesse de son goût. Textuel ou poli par Bretonneau, ce passage fait honneur à Cheminais ou à son éditeur.

Montrant la dignité de l'obéissance religieuse, où de son temps déjà on prétendait voir, suivant des idées vulgarisées mais non inventées par Machiavel, une abdication de la dignité humaine, une diminution de la personnalité, l'orateur oppose l'obéissance que le monde exige à l'égard de l'homme, à celle qui n'est rendue qu'à Dieu. C'est donc l'idée du domaine de Dieu qu'il expose, en un langage assez digne d'être remarqué :

Il n'y a qu'un Dieu qui puisse être digne d'un sacrifice aussi grand que celui de la liberté : mais on peut dire qu'il le mérite parfaitement, que si la dependance est inevitable à l'homme, il lui doit estre glorieux de vivre sous celle d'un Dieu.

\* V. aussi le *Bourdaloue* de M. Ferdinand Castets, t. I, pp. 124-135.

Maitre qu'il est de l'Univers, il a sur tous les êtres créés un domaine essentiel, tellement inaliénable que s'il pouvoit s'en dépouiller, il ne seroit plus Dieu. Être si nécessaire qu'il n'a jamais pû ne pas être, en cela bien au dessus de tous les grands de la terre dont l'être purement arbitraire n'a pour base que le néant d'où ils sont sortis. Être si immuable que parmi les revolutions des Empires, les décadences des États, les chûtes des Princes, les victoires et les défaites des Conquêteurs, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, il se trouve toujours au même point de grandeur : *Tu autem idem ipse es*. Il ne peut ni croître, ni décroître ; on ne le voit agité ni d'espérance ni de crainte : adoré, non adoré ; servi, non servi ; attaqué de l'impie, maudit du libertin, combattu par l'athée ; il n'a point besoin comme les princes, pour être grand, d'être reconnu pour tel : *Tu autem idem ipse es*. Il n'a qu'à laisser tomber ses ennemis d'eux-mêmes et par leur propre poids, dans le fonds de leur néant : *Deficientes quemadmodum fumus deficient*. M. être éternel en sa durée : toute grandeur humaine finit nécessairement, cela est attaché à la condition de l'homme, il doit un tribut à la mort ; il n'appartient qu'à Dieu de survivre à tous les siècles : *Regi saeculorum immortalis, soli Deo honor et gloria*. Les princes ne régneront dans cette longue suite de siècles qui roulent sur nos têtes, qu'une petite mesure de temps. Au commencement et à la fin de tous les siècles, est le Pere de l'éternité, qui donne l'être au tems même et que le tems ne peut alterer : *Regi saeculorum immortalis, etc.* Maître dont le pouvoir n'est borné, ni par les espaces infinis des cieux, ni par l'immense étendue de la terre, qui est Dieu partout, tonnant, foudroyant, renversant s'il lui plaît, répandant d'une main libérale sur chaque être créé, tout le bien dont il jouit ; la lumière et les tenebres, le jour et la nuit : *Tuus est dies et tua est nox*. Tout, malgré l'homme, fait sa volonté, les cieux roulent par ses ordres, les saisons se succèdent par une suite régulière, les elements ne sortent point de leur sphere, la mer s'élève et se calme à son gré, et il n'est pas au pouvoir de tous les potentats de l'Univers d'arrêter un moment l'ordre du monde. Maître en un mot de qui tout depend si absolument que toute la Nature retomberoit dans son premier cahos, si elle n'étoit, pour ainsi dire, soutenue, et comme suspendue sur les abîmes du néant, par l'assistance et l'appui continuuel de la main, qui l'a formée. Voilà quel est le maitre que vous servez, ame religieuse, jugez s'il est digne du sacrifice que vous lui avez fait de votre liberté (Ed. de 1764, t. 1, p. 381).

d. — (P. 169, note 1). Voici deux fragments de la correspondance de Bretonneau avec le libraire Rigaud, en date du 17 septembre 1722. L'imprimeur se lassait de la multiplication des volumes (Cf. Lauras, t. I, p. 103, qui date à tort de 1712) :

Bretonneau (le P.), sur l'éd. de Bourdaloue, 17 septembre 1722.

« Voilà, monsieur, bien des écritures auxquelles ie ne croyois pas avoir lieu de m'attendre. Finissons les, je vous en supplie.

» L'article des 45 ou 50 feuilles fut annullé entre nous de vive voix par le changement de caractère et comme nous agissions l'un et l'autre en gens d'honneur, on convint en general d'un nombre suffisant pour faire des volumes raisonnables.

» Vous m'avez dit plusieurs fois vous mesme que 35 à 36 feuilles faisoient un in-octavo raisonnable et je crois de plus me souvenir, que vous m'avez quelquefois dit de ne point adjoûter de matiere aux in-octavo, parce qu'ils feroient de trop gros in-12.

» Il ne m'estoit pas possible de faire un moindre nombre de volumes à moins que de leur donner un arrangement ridicule et d'en faire des billots. Une suite de sermons ne se coupe pas comme une piece de drap.

» Quand un ouvrage est aussi bien reçu que le Bourdaloue, la multitude des volumes n'est qu'un bien pour le marchand, et vous vous plaignez de ce qui est un avantage. N'avez-vous pas vous même multiplié les volumes de la Dominicale ?

» Depuis dix sept ans que j'agis de bonne foy, et de concert avec vous, vous deviez ce semble, m'arrêter plustost sur la difficulté que vous me faites presentement.

» Enfin, monsieur, je suis seur que le public seroit surpris de vous

entendre demander du dédommagement pour un livre dont le succès est si universel et doit être si durable. »

(cachet rouge)

A Monsieur

Monsieur Rigaud, Directeur de l'imprimerie Royale  
à Paris.

Lettre du R. P. Bretonneau, du 17 septembre 1722.

(Accepté par moi en réponse de cette lettre, le 18<sup>e</sup> septembre 1722 de ne payer que l'honoraire pour la *Retraite de Bourdaloue* que comme la moitié d'un volume, & je lui ay offert de solder le payement des Trois derniers volumes en un seul payement, sans me prevaloir des Termes portez par mon Traité)

« Vous avez l'honnêteté de me marquer que vous souscrirez à ma décision. La plus juste est que la *Retraite* ne soit comptée que pour un demi volume sur cela ie ne vous demande que oui, ou non : car tout est dit de part et d'autre. Si vous vous en tenés à ma pensée, vous m'obligerez, et l'occasion pourra se trouver où je scauray m'en souvenir, sinon ie ne puis vous dissimuler que vous me ferez un chagrin que j'auray de la peine à digérer. Rien néanmoins ne m'empeschera de vous souhaiter une santé parfaite et d'être toujours, monsieur, vostre tres humble et tres obeissant serviteur. »

Bretonneau J.

(cachet rouge)

A Monsieur

Monsieur Rigaud, Directeur de l'imprimerie Royale  
à Paris.

*Papiers Rochebilière.* — (Exactement copiée par moi sur l'autographe qui a paru en vente le 10 mai 1872 et jours suivants, N<sup>o</sup> 227 du Catalogue de M Gauthier-Lachapelle fait par Charavay.)

Rigaud n'avait pas tous les torts, et l'édition s'était enflée au-delà des prévisions. Le P. H. Chérot me communique, à la dernière heure, ce *confirmatur* qui mérite grande attention. On lit dans les *Nouvelles de la République des Lettres*, par Jaques Bernard (Amsterdam, janvier 1706, p. 119) :

Le P. *Massillon* de l'Oratoire se plaint hautement de ce qu'on a imprimé, sans sa participation, plusieurs de ses sermons à Trevoux, si estropiez qu'il les méconnoit. Il dit qu'il y en a plusieurs sur des matières sur lesquelles il n'a jamais prêché. Le P. *Gaillard*, Jésuite, autre habile Prédicateur, dit qu'il y en a quatre de lui fort délabrez. Il y en a aussi plusieurs du P. *Bretonneau* de la même Société. Quoi qu'il en soit, on parle déjà de faire une seconde Edition de ces 4 volumes in-12 de sermons imprimez à Trevoux et d'y imprimer aussi ceux du P. *de la Ruë* ce qu'il n'a pu empêcher jusqu'à présent. On imprime ici (Paris) ceux du P. Bourdaloue, Jésuite, qu'on dit être au nombre de 120, qui feront 12 Volumes in-12. Les RR. PP. Jésuites ont soin de cette édition.

Voilà qui confirme ce que nous avons vu des copistes aux prises avec Massillon, et, surtout, montre que le premier dépouillement des sermons de Bourdaloue n'en avait fait reconnaître et promettre que *cent vingt*. Or, il y en a cent trente et un, sans compter les deux oraisons funèbres, dans les onze premiers volumes de l'édition *princeps*, in-8, auxquels s'adjoignirent et les deux volumes des *Exhortations*, et la *Retraite* en un volume, et les deux volumes des *Pensées*. L'édition in-12, au lieu des douze volumes prévus en eut dix-huit.

\* Le *Panegyrique* de S. Benoît au tome II des *Pensées* fait le 13<sup>e</sup> sermon proprement dit.

## SECONDE PARTIE

---

### HISTOIRE CRITIQUE DE LA PRÉDICATION DES SERMONS

#### LA PRÉDICATION VIVANTE OU LES SERMONS PARLÉS

ESSAI DE CHRONOLOGIE

RECONSTITUTION DE LA CARRIÈRE ORATOIRE DE BOURDALOUE

D'APRÈS LES TÉMOIGNAGES CONTEMPORAINS

Celui qui extrait des diamants d'une mine ne doit pas  
être confondu... avec l'ouvrier qui les polit.

Dreux du Radier (*Journal de Verdun*, juillet 1760).

---





La seconde partie de cette étude, — la plus chargée, — essaie la reconstitution de la carrière oratoire de Bourdaloue, pour montrer en acte ses sermons. Suivant l'ordre historique des faits, elle venait la première, les sermons ayant été prononcés avant d'être *transcrits* ou *imprimés*; mais une logique plus impérieuse exigeait que fût traitée d'abord la question préjudicielle de l'authenticité des sermons venus jusqu'à nous. Le problème à résoudre, la fidélité de l'édition Bretonneau, devait être le premier abordé de front, car sans cette discussion préalable l'*Histoire critique de la prédication de Bourdaloue* eût manqué de base.

Aussi bien, devions-nous voir ce que valent et les éditions, clandestines ou officielle, et les copies contemporaines qui nous promettent un dédommagement partiel à la perte des manuscrits. Parfois d'ailleurs, trop rarement, les recueils anciens nous ont fourni des dates sûres.

Quant à la chronologie des sermons, il n'y faut chercher ni plus ni autre chose que ce qu'annonce le titre d'*Essai*. Ce ne peut être ni une œuvre définitive, ni une synthèse complète, ni même une collection de découvertes originales, bien que les résultats nouveaux n'y manquent pas: c'est l'ébauche nécessaire d'une préface à l'édition historique. Il y a fallu rassembler tout d'abord, sauf à les reviser et contrôler par une critique un peu intolérante, les points acquis jusqu'à ce jour ou présentés comme tels.

Je tiens donc à déclarer à ce propos que, pour éviter des recommencements perpétuels, funestes en chronologie

comme en biographie, je me ferai une loi, dussé-je lasser par mon insistance, de distinguer toujours ce qui, dans cette histoire, est acquis et prouvé, du domaine encore vaste des hypothèses et des résultats problématiques. Aussi à cause de cela serai-je forcé de contredire souvent un auteur dont le livre récent, composé avec un zèle digne de louanges et une sincère admiration pour Bourdaloue, ne s'est point assez soucié de cette rigueur. Qu'on veuille donc croire que la multitude des critiques de détail qui relèveront plusieurs affirmations prématurées, inexactitudes et lacunes du *Bourdaloue* de M. le chanoine Pauthe, n'aura rien de désobligeant pour cet estimable ouvrage de vulgarisation sur lequel j'ai déjà dit ailleurs ma pensée <sup>1</sup>. Les éloges qu'a reçus ce livre de plumes plus autorisées que la mienne rendent d'autant plus nécessaire cette attention à établir le départ entre les assertions bien prouvées et les autres, qu'on pouvait prendre ce livre, sinon pour définitif, au moins pour le dernier mot donné jusqu'ici sur Bourdaloue. Par malheur il y faudra constater plusieurs erreurs que le P. Lauras, où l'on trouve aussi beaucoup à reprendre, avait cependant évitées. Pour qui du reste ne cherche qu'à servir la vérité, — et tel est le but de l'honorable historien des *Maîtres de la chaire en France au dix-septième siècle*, — toute erreur signalée est un bon office rendu.

En ce qui me concerne, je puis assurer de ma vive reconnaissance quiconque voudra bien m'aider à corriger les *errata* ou à combler les lacunes inévitables dans cette exploration rétrospective de la vie de Bourdaloue. Anatole Feugère avait dit <sup>2</sup> que notre orateur, ayant « gardé

---

1. *Revue des Sciences ecclésiastiques*, juin 1900, p. 474.

2. Feugère, p. 2.

l'humilité religieuse, échappe même à l'histoire » ; il a donc fallu sur certains points essayer des routes nouvelles. Or dans les voyages de découverte, les tâtonnements et les méprises sont impossibles à éviter, quoiqu'on essaie de n'avancer qu'à coup sûr. Il est à souhaiter qu'une critique en éveil nous les signale.

Je n'ai point entendu faire une œuvre d'art ; et l'épigraphie avertit que je n'avais pas à corriger, par des habiletés de disposition, l'inégalité des chapitres. La disproportion entre une année féconde en découvertes sur les sermons de Bourdaloue et une période où les journaux et mémoires du temps en signalent à peine, ne pouvait, du moins avec fruit, être corrigée par des artifices de composition.

On suivra donc, année par année, les différentes phases de la carrière du prédicateur, soit avant l'arrivée à Paris, soit durant le séjour de trente-cinq années qu'il y fit, coupé seulement par les deux interruptions du carême de Rouen en 1677 et de la mission de Montpellier en 1686. Quatre livres d'étendue variable se partagent cet exposé critique de la carrière oratoire de Bourdaloue.

Livre I. — Avant l'arrivée à Paris, 1632-1669.

Livre II. — Du premier advent de 1669 au carême de Rouen, en 1677.

Livre III. — Du carême de Rouen à celui de Montpellier, 1677-1686.

Livre IV. — Depuis la mission de Montpellier jusqu'à la mort de Bourdaloue, 1686-1704.

---



## LIVRE PREMIER

### BOURDALOUE AVANT SON ARRIVÉE A PARIS

(1632-1669)

---

#### CHAPITRE PREMIER

##### AVANT LES SERMONS.

##### I. — Influence de la famille.

En rigueur, il n'appartient pas à ce sujet, dont le but est de reconstituer l'histoire des sermons de Bourdaloue, de faire revivre son passé ou le milieu dans lequel s'écoulèrent les années de son enfance. C'est appliquer à contresens ou pour le moins par delà ses limites, la maxime *fiunt oratores*, que de chercher des explications du genre et des qualités d'un orateur en des régions trop voisines de son berceau. Si donc je touche ici quelques points qui appartiennent à la biographie de Bourdaloue, c'est plutôt pour prendre date en quelque sorte dans sa vie, et rappeler brièvement ce

1632 qu'elle fut et devant quels horizons elle s'écoula avant l'époque de ses premiers sermons. Là seulement serait le point de départ de notre vrai domaine et de sa carrière oratoire.

La date de naissance de Louis Bourdaloue, le futur orateur, importe peu à la chronologie des sermons. Toutefois, comme nous faisons profession dans ce travail de déclarer la guerre aux dates inexactes ou simplement non établies à coup sûr, rappelons que le jour de la naissance de Bourdaloue n'est point connu avec certitude ; on sait seulement par un acte authentique qu'il fut baptisé le 29 août 1632<sup>1</sup>, à l'ancienne paroisse Notre-Dame du Fourchaud, à Bourges. On pourrait, à perte de vue, raisonner sur cette date du baptême sans conclure, pour la naissance, ni celle du 20 août qui, quoi qu'on dise, n'est point appuyée<sup>2</sup>, ni celle du 28, qu'a prétendu déduire Sainte-Beuve. Tant qu'une pièce authentique ne tranchera pas cette question, il n'est que légitime de la laisser pendante, et nous n'avons aucune raison de prendre parti ni de mettre en circulation la date communément apportée du 20 août. Quel inconvénient y a-t-il à dire : Bourdaloue, dont on ignore la date de naissance, fut baptisé le 29 août 1632 ? Au contraire adopter, sous prétexte de précision, le jour indiqué par Bretonneau, c'est faire oublier que ce n'est là qu'une conjecture sans base et donner pour certain ce qui est en question :

1. V. cet acte cité dans Lauras, t. I, p. 3.

2. Etrange sort des grands hommes sur lesquels on a le plus écrit, dit M. J.-B. Tausserat dans sa remarquable et très scientifique *Étude généalogique sur les Bourdaloue*. (Paris, Retaux, 1900, in-8, pp. 122). On ne sait au juste de Bourdaloue, ni quel jour il est né, ni quel mois il est entré chez les Jésuites, ni où il a été enseveli. Ce qui n'empêche pas le P. Lauras de demander dans sa préface ce qu'on peut bien dire « après M. Anatole Feugère ! » (P. 33.) On sait que quatre inscriptions, à Saint-Paul Saint-Louis, offrent le nom de Bourdaloue : Quelle est celle qui recouvre ses restes ? — Nous pouvons ajouter : On s'était trompé sur la date même de sa profession (Cf. p. 254). Tant il est vrai qu'il ne se faut point lasser de rectifier et contrôler. V. note 2, p. 281.



méthode détestable et qui ne fait guère avancer les recherches, même quand elle ne crée pas des légendes de nature à les dévoyer. 1632

A ce titre, il faut reprocher à M. l'abbé Pauthe de donner sans aucune hésitation la date de naissance de son héros. Il a vu cependant, puisqu'il le cite, l'ouvrage de M. Tausserat sur *Vierzon*, et bien que son livre ait été composé peut-être trop tôt pour tirer parti de l'*Etude généalogique* du même auteur sur les Bourdaloue<sup>1</sup>, il ne me semble point absolument excusable d'avoir cru, comme il le paraît faire, à l'antiquité et à la noblesse de cette famille de robe dont il parle un peu trop d'après le P. Anselme et les auteurs de même note. Ceux-ci pouvaient encore, comme le P. Lauras en 1881, tenir pour exactes ces généalogies manuscrites du cabinet des titres<sup>2</sup>, composées par Robert Hodeau, oncle de notre orateur « afin de donner après coup une origine féodale à la famille » des Bourdaloue. Mais dès l'année 1883, une polémique échangée dans la *Revue du Centre* entre MM. Beauchesne et Tausserat, avait démontré l'inanité de ces prétentions nobiliaires. Il eût donc été souhaitable que le biographe insistât un peu plus sur les résultats acquis. La question n'est guère de notre ressort et l'éloquence de Bourdaloue n'a rien à voir avec le passé de ses ancêtres. Mais il ne nous déplait pas (et il ne faut pas faire à Bourdaloue l'injure de penser qu'il lui eût déplu) de rappeler qu'au delà des deux générations d'échevins représentées par Etienne et Claude, son grand-père et son aïeul, établis à Bourges, ses parents avaient été à Vierzon, marchands bourgeois, et ses grands oncles ou cousins, teinturiers, apothicaires ou chapeliers<sup>3</sup>. Il était honorable à cette famille d'ascension

---

1. On voit du reste, p. 499 du livre de M. Pauthe, qu'il a connu à temps l'étude de M. Tausserat et aurait dû atténuer ces affirmations.

2. Les ms. 1019 et 1020 de la Bibliothèque nationale sont réduits à leur valeur par le récent généalogiste des Bourdaloue. Cf. note b, p. 281.

3. V. note c, p. 281.

récente, de reconnaître pour ancêtre *Macé Bortaloe*, tanneur du village de ce nom, le sixième aïeul du prédicateur, qui figure vers 1450 sur le rôle des tailles de Vierzon <sup>1</sup>. Mais ce qui l'honore plus et efface en quelque sorte la tentative de Robert Hodeau, fabriquant, par une supercherie assez commune, une généalogie de haute fantaisie pour donner à Marie Bourdaloue, sa femme, des ascendants issus d'un Guillaume de Bours d'Aloz, d'une grande famille féodale d'Alsace, c'est le trait de mœurs qu'a relevé M. Tausserat dans un contrat de mariage daté de 1619 :

Cet acte, dit le savant généalogiste, présente, et nous en possédons d'autres exemples, un tableau curieux et pris sur le vif des mœurs encore patriarcales du dix-septième siècle ; à part quelques rares exceptions, le soi-disant *respect humain* éloignerait aujourd'hui certainement de la célébration du mariage d'un artisan, malgré les prétendus progrès de la démocratie, les parents que les hasards de la fortune auraient placés dans de belles situations. Nous sommes donc heureux de constater que dans cette famille... la fortune rapide et étonnante de plusieurs de ses membres n'a nullement relâché les liens de parenté ni oblitéré le bon sens ; Claude Bourdaloue, le bisaïeul du prédicateur figure au nombre des bienfaiteurs de Marie Dupont (sa nièce), assiste à son mariage, et cet avocat distingué qui, au nom d'une grande ville, eut l'honneur de saluer et de haranguer une reine de France, à son entrée solennelle dans la capitale de la province <sup>2</sup>, trouve tout naturel d'accueillir comme sien un obscur cordonnier <sup>3</sup>.

C'est en 1613 que, devenant échevin de Bourges, Claude Bourdaloue anoblissait sa famille en vertu du privilège accordé à cette ville dès l'année 1474 <sup>4</sup>. Les armoiries adoptées furent assez pompeuses : « d'azur au lion d'or couronné et regardant un soleil de même au canton

---

1. Tausserat, pp. 8 et 19.

2. Le vendredi 6 décembre 1596, il harangue, pour le maire, les échevins et toute la ville, Louise de Lorraine, reine douairière de France, duchesse de Berry (Tausserat, p. 21).

3. *Ibid.* p. 15.

4. Lauras, I, p. 5, note 1.

dextre du chef<sup>1</sup>. » M. A. de Barral, dans un article sur deux livres de prix de Bourdaloue possédés par la bibliothèque de la ville de Bourges<sup>2</sup> y voit un blason prophétique et le P. Chérot a repris le même thème sur « ces armes plus que parlantes » ; il les nomme « une image anticipée et saisissante de l'orateur chrétien qui, dans la fierté de son langage apostolique, osera fixer et reprendre en face le Roi-Soleil<sup>3</sup>. » J'avoue pour ma part éprouver fort peu de goût pour ces applications allégoriques, et sans nier en rien la dignité et le courage avec lesquels Bourdaloue remplit son ministère à la cour comme dans les chaires de la capitale, je ne me le figure pas volontiers sous cet emblème du lion<sup>4</sup>. Quant au Roi-Soleil, on a suffisamment de son temps usé de son image pour la laisser reposer dans sa gloire. J'accorderai tout au plus qu'elle est bien dans la note du siècle où les devises et autres ingénieux passe-temps étaient en grand honneur ; il me semble toutefois que le choix de ces armes souffre une explication plus simple, n'eût-elle rien à voir avec Bourdaloue et son éloquence : selon toute vraisemblance, le nouvel échevin, amené à se choisir un blason, dut le faire composer de tout ce qu'il put trouver de plus *royal*. C'est peut-être la tentation la plus naturelle pour un roturier qui monte. D'ailleurs, malgré la pointe d'exagération de ces nouvelles armes, il faut reconnaître que Claude n'eut point trop mauvais goût, s'il voulait choisir un « écu » ayant grand air, sans surcharge maladroite.

Après tout, c'était un genre de faste qui n'était pas plus prétentieux que ne le fut, dans un ordre de choses

---

1. Luras, II, p. 545.

2. V. p. 582, note d.

3. Chérot. Appendice A de la Généalogie, p. 92. — Cf. note d, p. 582.

4. Je préfère la comparaison du pur froment qu'a employée M. le chanoine Pauthe, p. 499, mais il eût bien dû choisir, ou puisqu'il avait adopté le lion, aller jusqu'à la moelle, sans nous gratifier d'images disparates.

en apparence contraire, l'attitude des Faydit, de Clermont en Auvergne. Ces parents de l'abbé Faydit que nous rencontrerons encore parmi les témoins des succès de Bourdaloue, se firent une autre espèce de mérite, celui de refuser les lettres de noblesse <sup>1</sup>, mérite un peu tapageur et qui fait songer au ministre Dupin, leur compatriote, se rendant à la réception des Tuileries avec des souliers ferrés, achetés tout neufs pour la circonstance.

Quant à Bourdaloue, si les siens cédèrent à la vanité du rang et des titres, ils purent prendre dans ses *portraits* leur part, lorsque plus tard il mit en scène, pour les abattre ou les flétrir, toutes ces prétentions plus ou moins déguisées :

J'ai vu, dit l'orateur ne craignant pas de se mettre en scène, mille personnes qui ne font que parler des alliances qui les lient avec les héros de l'histoire ; j'en ai vu qui se vantent des grâces qu'ils ont reçues d'une fortune aveugle : on en voit d'autres qui s'occupent des avantages et des talents qu'ils ont par dessus les autres : mais où est le chrétien qui se vante qu'il tient à Dieu par la partie supérieure de son âme ? Je le cherche et je ne le trouve pas <sup>2</sup>.

Dans un autre sermon, celui de la *Pensée de la mort*, pour le jour des Cendres, il emploie aussi une comparaison « vécue » que l'édition n'a point conservée, mais que j'emprunte à deux manuscrits se contrôlant l'un l'autre, et corroborés par le texte de l'édition de 1692 <sup>3</sup> :

Quand un homme du commun et de la lie du peuple vient à devenir insolent, le moyen le plus propre pour l'abaisser, est de lui

1. Sur cette anecdote des Faydit, v. p. 283, note e.

2. Sermon sur l'Aveugle-né. *Sermons inédits*, p. 32.

3. (Montausier, I, p. 11, *Joursanvault*, premier sermon, p. 4. — Celui-ci offre quelques variantes. Voici par exemple le début : « Quand un homme de la lie du peuple se voit élevé à une haute fortune, et qu'il commence à devenir insolent, le grand moyen de réprimer son orgueil est de lui remettre devant les yeux la bassesse de sa première condition. N'abusez pas, lui dit-on, de votre grandeur. On sait ce que vous êtes et d'où vous êtes venu. Mais si on pouvoit ajouter et lui dire : Prenez garde à vous, je vous avertis que vous êtes à la veille de votre ruine, que votre disgrâce est proche, et qu'après avoir été quelque chose, vous ne serez bientôt plus rien... » — Le texte de 1692, t. I, p. 7, est plus conforme au ms. M.

mettre devant les yeux la qualité ou plutôt la bassesse de son extraction. C'est assez de lui dire : d'où êtes-vous venu ? Et il n'en faut pas davantage pour lui inspirer des sentiments de modestie et d'humilité, s'il en est capable. Mais si on ajoute quelque chose, et si, étant élevé à quelque degré de fortune et d'honneur, on lui dit : prenez garde à ce que vous faites : considérez la disgrâce qui peut vous arriver en un moment, c'est à dire qu'après avoir été quelque chose, bientôt vous ne serez plus rien du tout. Ah ! si l'on osoit lui dire ces paroles, cela feroit sans doute dans son esprit la plus forte de toutes les impressions. Il seroit doux, il seroit traitable ; il reconnoîtroit la bassesse de sa condition. Et pourquoi ? Parce qu'il n'envisageroit rien de plus fort que la certitude de sa chute, et qu'en lui montrant seulement ce qu'il a été, il verroit évidemment ce qu'il doit être.

C'est là, on le voit, un heureux exemple pour aider le chrétien à s'appliquer le *Memento quia pulvis es et in pulverem reverteris*.

Mais, supposons-le, ni l'orateur, ni sa famille n'avaient besoin d'être ramenés à l'humilité de leur condition. Sans doute les traditions d'honneur et de probité qui avaient élevé « à une bonne bourgeoisie » ces marchands dont la fortune avait prospéré, ne leur donnaient rien de l'insolence des parvenus vulgaires dont l'orateur fait ici la satire.

Cette famille mériterait de nous arrêter un instant, si l'on n'en savait assez déjà pour comprendre en quel milieu plein de sève chrétienne se passa la première enfance de Bourdaloue <sup>1</sup>.

Disons un mot de quelques membres de sa parenté que nous retrouverons à propos d'un de ses prétendus premiers discours. Marie, sœur aînée de son père, qui épousa en 1626 <sup>2</sup> ce Robert Hodeau dont j'ai parlé, vit

1. Je renvoie au livre de M. Tausserat, p. 33. Je suis heureux aussi de m'être rencontré, dans ces « conjectures » sur les premières influences subies par Bourdaloue, avec M. F. Castets, dans le 1<sup>er</sup> chapitre de son beau livre.

2. V. plus bas p. 268, ch. III. *Le problème du sermon de Bourges*.

3. Tausserat, *Généalogie*. Le tableau synoptique, p. 61, est à rectifier, d'après la p. 31 qui donne la date exacte : 28 janvier 1626.

entrer aux bénédictins de Limoges ses deux fils aînés, François et Étienne ; trois religieuses sortirent aussi de cette union : Anne, née deux ans après notre orateur, qui fut bénédictine à Saint-Laurent, — abbaye où vivaient déjà plusieurs de ses parentes, — et deux chanoinesses du Saint-Sépulcre, Jeanne qui y mourut en grande réputation de sainteté, et la dernière-née de Marie, une seconde Anne, morte âgée de quarante ans en 1683.

Quant à la mère de notre prédicateur, qui le précéda de peu dans la tombe, Annè, fille de Louis Lelarge, lieutenant des aides à Charôt, nous la retrouverons aussi à l'occasion du même sermon, avec ses sœurs religieuses aux Bénédictines de Saint-Laurent de Bourges.

Outre ce qu'on sait des vellétés de vie religieuse qu'avait eues autrefois Etienne Bourdaloue, il semble bien, par le peu qu'on a retenu sur lui, avoir eu cette piété solide et forte, qui n'était pour ainsi parler que la règle, dans sa condition surtout. Avocat au parlement, conseiller du roi, et doyen du présidial, il jouissait à Bourges d'une considération qui devait promettre au jeune Bourdaloue un avenir assez facile, s'il eût voulu succéder à la profession paternelle.

Son père y songeait sans doute pour lui, et c'est probablement dans cette vue que Louis, âgé de quinze ans « soutient, en 1647, sa thèse publique de droit et de physique au présidial de Bourges<sup>1</sup>. »

Le bagage juridique exigé pour cette « solennité » ne devait pas être bien lourd, et c'est peut-être s'avancer en pleine fantaisie que de chercher dans la prédication du jésuite des traces qui rappellent le très jeune étudiant de 1647. Toutefois si la piété de cet intérieur dans lequel semble avoir grandi le futur orateur transparaît à travers toute sa vie, faite de calme et de foi profonde, est-il

---

1. Tausserat, p. 33.



téméraire de penser que ce milieu d'un cabinet d'avocat au présidial et cette langue de la procédure que l'enfant dut entendre parler autour de lui, ont pu, au moins plus tard, déterminer quelques comparaisons, exemples ou images?

Proposons, sous bénéfice d'inventaire et sans trop affirmer la connexion, quelques extraits des œuvres inédites, où semblerait se retrouver le fils de l'avocat.

Un sermon pour le lundi de la troisième semaine de carême, paru en manuscrit, puis dans l'édition contemporaine de l'orateur, contient ce qu'il nomme lui-même une « comparaison familière. »

C'est encore au manuscrit Montausier que nous emprunterons ces exemples, car les développements parallèles qui se rencontrent dans l'édition de Bretonneau, au sermon *sur la Parfaite observation de la loi*, pour le mercredi de la seconde semaine <sup>1</sup>, ne contiennent plus ces traits. Ils ont semblé peut-être trop familiers, et la suppression en est regrettable. Pour démontrer l'opportunité des préceptes de détail exerçant dans les petites choses notre obéissance, « il n'y a point, dit l'orateur, d'autre raison de cela sinon qu'il (Dieu) est notre roi et notre maître, et qu'en cette qualité il a droit de nous commander tout ce qu'il veut... »

Expliquons ceci par une comparaison familière. D'où vient que dans les états des hommes, il y a certains droits que l'on appelle seigneuriaux, et qui regardent souvent les plus petites choses; et quoique ces droits soient petits, on ne laisse pas de les exiger avec plus de rigueur que s'ils étoient plus grands? Pourquoi en use-t-on de la sorte? Ce n'est que pour se précautionner contre le naturel des hommes, qui voulant s'émanciper, commencent d'abord par les choses les plus légères, pour enfreindre ensuite celles qui seront très considérables <sup>2</sup>.

Les détails proposés ensuite par l'orateur, bien qu'empruntés à un commentaire de Cajétan, peuvent fort bien

---

1. T. III, p. 197, où devraient se rencontrer ces exemples.

2. Ed. de 1692, t. II, p. 43.

avoir été remarqués surtout par lui, pour l'écho qu'éveillaient en sa mémoire ces matières, certainement débattues dans la maison natale à Bourges. De là sans doute le choix des preuves destinées à montrer que les lois générales et les grandes lignes de la morale ont besoin d'être précisées et appliquées par des prescriptions particulières aux intérêts quotidiens de la vie humaine :

Par exemple, dit Bourdaloue, les hommes passent des contrats à constitution de rente où l'on prête de l'argent. Quelle mesure garde-t-on, en cela ? Car la loi dit qu'il n'est pas permis de tirer intérêts de l'argent que l'on prête. Mais comme la loi ne se déclare pas là-dessus et qu'il n'est pas juste qu'un homme souffre du dommage en prêtant son argent, il faut qu'il y ait une règle qui fixe certains deniers qui tiennent lieu d'intérêts, en sorte que cette somme déterminée empêche qu'on n'en demande davantage et borne l'avarice des hommes <sup>1</sup>...

Si le second exemple proposé ne paraît guère que refléter ou traduire une décision morale de Cajétan, le souvenir des droits seigneuriaux remonte peut-être à ces premières impressions d'enfance qui ne sont pas la part la moins intéressante de nos observations individuelles. Quel professeur ne s'est surpris à éclairer son enseignement à l'aide de réminiscences remontant parfois très haut dans sa vie ?

Avouons, si l'on veut, que les souvenirs d'enfance et l'influence du métier paternel, jouent ici un rôle que peut-être nous leur prêtons gratuitement. Aussi bien sommes-nous, sur ce terrain des premières années, en pleine conjecture, faute de nous pouvoir appuyer sur le sol moins mouvant des documents positifs. Toutefois il nous semble que ces interprétations ne faussent point la figure historique de notre orateur.

Lorsqu'il s'agit de dégager les actions diverses et latentes qui ont dû amener l'éclosion de cette éloquence

---

1. *Ibid.*, p. 44.

religieuse que nous étudions, nous ne saurions être trop en garde contre l'esprit de système.

N'y en a-t-il pas quelque peu et la part de l'atavisme et de l'hérédité des impressions n'est-elle point faite large à l'excès dans cette page, d'ailleurs originale, de la préface de M. Tausserat ? Nous y rencontrerons du moins, appliqué à la famille de l'orateur un de ces usages auxquels les seigneurs d'autrefois tenaient si fort parfois pour des raisons moins « raisonnables » que celles auxquelles en appelait tout à l'heure l'extrait du sermon cité.

Les aïeux du prédicateur habitaient à Vierzon (dès le quinzième siècle) une maison qui existe encore en partie. Celle-ci relevait noblement de la grosse tour des fiefs, et ses possesseurs devaient, suivant les usages féodaux, se présenter à chaque mutation devant le chastel, rendre hommage au seigneur du lieu, ou baiser à genoux, nu-tête et sans éperons, le *verrouil* de la principale porte d'entrée. Cette demeure avait ses vues au levant sur l'Eglise de Notre-Dame... et, au midi, sur le presbytère dont l'emplacement n'a pas varié depuis le douzième siècle.

Le sanctuaire en face, le représentant de Dieu à côté, n'y a-t-il pas là, dans cette position caractéristique de la maison Bourdaloue, dans sa classification comme fief, une prédisposition aux idées religieuses et chevaleresques, un fait matériel à souligner ? Ces mélodies de l'orgue, ces chants sacrés entendus du logis paternel même, ce prêtre au costume sévère dont le long voisinage a fait un ami, cette grosse tour féodale en arrière-plan et surplombant l'Eglise, autant d'impressions fixées de génération en génération, comme par un procédé photographique, dans le cœur, dans l'âme des ancêtres du prédicateur ; si bien fixées que nous trouvons, dès le seizième siècle, des vocations religieuses parmi les membres de la famille <sup>1</sup>.

De ces appels à la pratique des conseils évangéliques, il faut chercher évidemment des raisons plus sûres que la situation de la maison du « carrouer (carrefour) Notre-Dame. » Aussi pour ne pas mériter moi-même l'application d'un texte, que Bourdaloue, au lundi de la troisième

1. Tausserat, I c., p. 8.

semaine de carême, adapte aux Pharisiens anciens et modernes trop zélés pour la réforme d'autrui : *Medice, cura teipsum* (Luc., iv, 23), je ne proposerai que bien timidement, et sans guère y tenir, l'hypothèse que l'éloquence paternelle a été héréditaire chez Bourdaloue. Tous les biographes, — sauf M<sup>me</sup> de Pringy, dont je confesse goûter très médiocrement la *Vie de Bourdaloue*<sup>1</sup>, ont rappelé ce détail. Bretonneau nous apprend qu'Etienne, le père du jésuite, était « très recommandable, surtout par son exacte probité & par une grâce singulière à parler en public. » Nous avons surtout le témoignage plus direct de Cathérinot, « né en 1628, auteur de nombreux opuscules concernant le Berry<sup>2</sup>, » qui le nomme *vir eloquentissimus*. Sans mettre en doute la réputation d'Etienne Bourdaloue, je croirais plus volontiers qu'il était surtout capable de transmettre à son fils la première qualité relevée par Bretonneau, « une probité exacte. » Ce devait être le meilleur de son héritage, et Bourdaloue en fut doté, car nous en pouvons croire Saint-Simon, peu suspect dans ses éloges, quand il nous dit qu'il était « aussi droit en lui-même que pur dans ses sermons<sup>3</sup>. » Quant à l'éloquence, qui d'ailleurs ne se transfuse pas avec le sang, il faudrait savoir, encore qu'elle fût admirée des habitants de Bourges, si elle était de bon aloi. Il est permis

1. Les éloges académiques de M<sup>me</sup> de Pringy, parmi lesquels celui de Bourdaloue, étaient d'un genre aussi faux que possible.

2. Tausserat, p. 9, note 2.

3. Pourquoi faut-il que la citation que fait de ce mot M. le chanoine Pauthe soit aussi inexacte ? « Il fut aussi droit dans sa vie que dans sa doctrine », lui fait-il dire p. 506. Il y aurait déjà lieu de se plaindre, comme je l'ai fait ailleurs, du vague de ces références, car c'est vraiment peu de renvoyer, par exemple, pour cette phrase à « *Mémoires*. » Mais on ne saurait trop regretter, que non seulement ici, mais dans la majeure partie des citations, même de Bourdaloue, l'exactitude des textes soit traitée avec quelque désinvolture. S'il est vrai que ce passage de Saint-Simon soit le seul qu'il ait écrit sur Bourdaloue, c'était une raison de plus, pour ne le point arranger avec un laisser-aller trop habituel dans la manière de traiter les textes où les témoignages. V. Saint-Simon, t. iv, p. 85-87 ; Chérot, *Bourdaloue, sa Correspondance*, p. 121.

de se défier de ce beau langage qui fleurit dans les provinces durant tout le <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle et où il y avait plus à laisser qu'à prendre. Là le mauvais goût et l'insupportable rhétorique aux oripeaux vieillis et aux métaphores prétentieuses régnait sans partage. Or « c'était le beau, » comme en témoignent tant de communications de discours envoyés au *Mercure galant* par les Académies de province, jalouses de faire lire à toute la France les morceaux d'éloquence applaudis chez elles. Ne faut-il donc pas redouter qu'Etienne Bourdaloue n'ait été qu'un de ces *virī eloquentissimi*. Le *Mercure*, qui n'existait point de son vivant, n'a pu nous garder aucune de ses harangues, et je juge de lui au hasard, je l'avoue, par des spécimens comme celui-ci, qui pourtant est déjà de l'année 1687. Le 22 février, M. de Livonnière prononçant un des innombrables panégyriques du roi qui suivirent le rétablissement de la santé de Sa Majesté (après l'opération de la fistule), commençait en disant, suivant le résumé du *Mercure* :

Alexandre avoit reconnu à la douleur d'une playe, & à l'écoulement de son sang qu'il n'estoit qu'un homme & nous reconnoissons aux mesmes marques que Louis est au dessus des hommes, etc.

Encore ce discours a-t-il sur les autres qui occupent tout ce numéro du mois de mars <sup>1</sup>, le mérite de n'avoir point été prononcé dans une église, mais dans la salle des Conférences académiques d'Angers. Or il serait facile de multiplier les citations de ce genre. Celle-ci suffit, et l'on en peut lire d'autres dans l'histoire de Massillon, où M. l'abbé Bayle présente quelques spécimens de l'éloquence religieuse en province à cette même époque. On y voit ce qu'était cette bizarrerie, alors très goûtée, qui,

---

1. Ce numéro est consacré tout entier au récit des actions de grâces rendues pour le rétablissement de la santé du roi. Si le sentiment qui les dictait est recommandable, l'expression l'est moins et les formules les moins adulatrices ne sont pas celles des panégyriques prononcés « dans la chaire de vérité ».

grâce à de bons modèles, nous semble aujourd'hui d'un burlesque insupportable <sup>1</sup>. Deux conclusions s'en dégagent, l'une à l'éloge des orateurs qui se sont affranchis et nous avec eux, de ce mauvais goût, l'autre peu rassurante sur le compte des réputations d'éloquence qui datent de ces temps-là. Restons donc sceptiques sur l'heureux effet que put avoir sur le talent oratoire de notre prédicateur, la « grâce singulière » que reconnaissaient à son père dans les harangues d'apparat, ses compatriotes de Bourges.

En tout cas, Bourdaloue aurait ce trait commun avec l'un de ses illustres confrères en éloquence, d'avoir eu aussi pour père un orateur distingué. On sait qu'Antoine Mascaron ou « de Mascaron », dont le fils fut l'évêque de Tulle et d'Agen qui alterna souvent avec Bourdaloue dans la chaire royale, eut lui aussi sa réputation oratoire. Mais comme il a laissé quelques œuvres, il a été possible de le juger et d'en rabattre. « Les pensées banales et subtiles, l'abus du bel esprit, la recherche laborieuse de l'élégance » contrebalancent « les passages écrits avec fermeté, parfois même avec élévation », qui se rencontrent dans les deux harangues citées en appendice de la thèse de M. Lehanneur <sup>2</sup>. Pour Étienne Bourdaloue dont nous n'avons rien qu'une renommée favorable, laissons-lui le bénéfice de cet *incognito*, et bornons-nous à dire qu'il n'est pas certain que son fils tienne de lui en héritage tout ou partie de son éloquence.

---

1. Bayle, op. cit. ch. III, pp. 71-76. Les citations du P. Lefebvre, théologal de la cathédrale d'Arras, extraites d'un *Panegyrique de sainte Madeleine*, prêché vers l'an 1687, en disent long sur l'état de la prédication. V. note f, p. 281.

2. *Mascaron*... p. 379. Il y faut lire les extraits de ses deux discours en l'honneur d'Anne d'Autriche, et, pp. 390 et 392, la préface aux Lettres de Boisrobert et l'ouvrage sur Sénèque.



## II. — Le collège. — La formation littéraire comme élève ou comme maître.

Qu'il faille ou non chercher dans la famille de Bourdaloue des influences sur sa vocation et sur ses sermons futurs, il est certain qu'une part d'action plus notable encore reviendrait à son éducation littéraire. Mais quand on a dit que le jeune Louis Bourdaloue entra en cinquième l'an 1640 dans ce collège Sainte-Marie, d'où Condé, débutant cette année-là à l'armée de Picardie, était sorti dès 1635, qu'il y gagna en seconde un prix de discours latin, décerné le 31 août 1644, et *deux ans* après, en rhétorique<sup>1</sup>, un prix de discours (disons de thème) grec, on a énuméré à peu près tout ce que nous savons de Bourdaloue écolier. Il faut ajouter encore, pour faire ressortir les souvenirs que Bourdaloue avait dû garder des Condé et de Henri II de Bourbon, gouverneur du Berry, que le 3 avril 1647, il avait, durant son année de logique, tenu le rôle de « Galathée », fille « d'Uranie » (la France, fille de la Religion) dans un drame funèbre à la mémoire du Prince, dont il devait, à trente-six ans de là, prononcer l'éloge. Car pourquoi dédaigner cette date, une des premières saisissables et précises, où nous voyons notre futur prédicateur paraître en public ? C'était déjà sans doute un apprentissage de l'éloquence, que cette déclamation où brillait, comme le déclare le programme, la fleur de la jeunesse de Bourges<sup>2</sup>.

Bientôt le jeune homme allait se préparer plus efficacement en enseignant aux autres la grammaire, les belles-lettres, et plus tard la théologie.

1. V. Luras I, p. 9 et plus bas, note e, la rectification que mérite sa critique de Profillet.

2. *Clearchus... drama funebre dabitur in theatrum ab selecto flore iuventutis collegi, Bituricensis societatis Iesu*. Chérot, Bourdaloue inconnu, p. 122.

1648-1650

Il est inutile de raconter à nouveau le double départ de Louis Bourdaloue pour le noviciat de la rue du Pot-de-fer, le premier, furtif, suivi d'un prompt retour à Bourges, le second, en compagnie de son père, vaincu par l'évidence de l'appel d'en haut et lassé de refuser à Dieu cet aîné, son fils unique<sup>1</sup>, sur lequel il avait compté pour assurer son nom. Il était mal inspiré quand il essayait, à ce dessein, de le conserver dans le monde, car a-t-on dit<sup>2</sup> fort bien, à propos des premières résistances tentées par le père pour obtenir de son fils qu'il ne laissât point disparaître le nom des Bourdaloue :

Et qui saurait, sans lui, qu'ils avaient existé ?

Nous voudrions connaître le détail et non pas seulement le titre des classes que, après ses deux années de noviciat à Paris, — novembre (ou peut-être octobre) 1648 jusqu'au commencement de l'année scolaire 1650, Bourdaloue fut appelé à professer, avant d'avoir même occasion de donner ses premiers sermons. Même la sèche mention de ces dates et du titre précis de ses occupations, la seule chose qui nous reste de ce *cursus vitae*, est bonne à rappeler, ne fût-ce que pour détruire certaines légendes.

Comme le portrait « pris sur le visage du mort » inspira la multitude des développements d'historiens de la littérature qui nous montrent Bourdaloue prêchant les yeux demi-clos<sup>3</sup>, ainsi la connaissance très vague qu'on avait des occupations professorales auxquelles il fut appliqué, certaines expressions du P. Bretonneau, et surtout la rigueur de raisonnement qui domine dans ses sermons, et à laquelle il fallait trouver, fût-ce *à priori*, une raison, ont fait dire par exemple à Nisard :

1. Robert Bourdaloue, né après Louis et sa sœur, le 10 juillet 1637, mourut en bas-âge.

2. Profillet, p. 152.

3. V. plus bas, à l'année 1680, la question des *yeux fermés* de Bourdaloue.

Bourdaloue s'était formé à cette méthode *en enseignant les sciences pendant dix-huit ans*<sup>1</sup>. 1650

Voilà à coup sûr une manière d'écrire l'histoire dont la faveur est passée, mais il n'est pas bien certain que nombre de gens cultivés ne continuent pas de s'imaginer que Bourdaloue fut pour le moins professeur de géométrie ou de mathématiques transcendantes, jusqu'au jour où un accident le fit appliquer à la chaire. Peut-être les succès qu'il avait eus dans ses propres études, et, qui sait, un goût naturel, un attrait pour les sciences exactes, avaient-ils fait hésiter un moment sur l'occupation à laquelle on le destinerait au sortir de ce second noviciat, cette probation d'une année qui précède les derniers vœux, et en quelque façon l'orientation décisive de la carrière à parcourir dans la vie active. Nous n'en savons rien, et en tous cas la décision fut prise dès l'année 1665, au sortir de Nancy. A partir de cette date, Bourdaloue est *prédicateur* en titre. Bien plus, nous devons fixer à l'époque même du professorat cette découverte de la vocation à la chaire sacrée. Car la phrase de Bretonneau qui a fait poser sans doute cette affirmation d'une aptitude aux *sciences*, mot mal compris peut-être et entendu « à la moderne », nous fournit aussi une réponse sur le moment de cette « conversion » vers le ministère de la parole :

Comme il n'avoit pas moins d'ouverture pour les sciences, dit-il, que de talent pour la chaire, il fut d'abord assez incertain du choix qu'il devoit faire, & de l'employ où le ciel le destinoit. Mais divers sermons qu'il prescha, *pendant qu'il enseignoit la Theologie morale*, furent si bien reçeus & tellement applaudis, que ses supérieurs se déterminèrent à l'appliquer uniquement au ministère de la predication.

Selon toute vraisemblance, Bretonneau, qui venait de signaler les dispositions heureuses de Bourdaloue, mani-

---

1. Feugère (p. 8) avait aussi « interprété » en ce sens et M. Castets a eu raison de rectifier cette erreur (p. 88, note 1). V. notes du livre I, p. 284, note g.

1650-1655

festées durant les dix-huit premières années employées par lui « soit à ses propres études, soit à enseigner les lettres humaines, soit à professer la philosophie et la théologie, » entendait par « sciences » cet enseignement supérieur, dans lequel probablement, celui de la théologie morale surtout, son héros avait fait preuves de qualités éminentes. La méprise est en tout cas évidente dès qu'on parle des sciences « professées » par lui, car à aucune époque de sa vie on ne lui voit assigné ce titre de professeur de sciences, au sens où nous l'entendons aujourd'hui.

Voici en effet les divers stades de sa formation pendant les années qui précèdent la « découverte » de son talent oratoire, faite à Rouen en 1663-1664. C'est au collège d'Amiens qu'il fut envoyé d'abord à la fin de 1650, et il passa quatre ans, enseignant la grammaire et les humanités. À l'automne de 1654, il fut de nouveau chargé de cette même classe au collège d'Orléans. Nous ne savons rien sur ce premier stage de « régence » durant lequel Bourdaloue parcourut, sans doute en suivant à Amiens ses premiers élèves, le cycle des « classes inférieures ». Les humanités, la belle et riante « classe de seconde » venait à la suite des trois classes de grammaire, *infima*, *media* et *suprema*, que le *magister scholarum inferiorum* parcourait, quand les circonstances s'y prêtaient, en même temps que les écoliers qu'il avait reçus comme débutants. Nous ne devons pas nous étonner que de cette période de sa vie les sermons ne nous révèlent rien. Mgr Blampignon l'a finement remarqué ; bien que Bourdaloue et Massillon eussent été l'un et l'autre suivant l'usage de leur Institut, appliqués à l'enseignement où, professant successivement toutes les classes, « on se retrempait ainsi dans les lettres »,

.... Peut-être pourtant Bossuet et Fénelon eurent-ils plus de bonheur encore. Lorsqu'en effet ils furent appelés à être l'un et l'autre précepteurs, ils étaient déjà initiés au monde, à la pratique de la vie, à la prédication, à l'art d'écrire, de sorte qu'ils se trouvèrent plus pleinement à même de profiter de ce retour aux études classiques.... Ce qui

est sensible, conclut très justement Mgr Blampignon, c'est que Bourdaloue et Massillon ont moins de réminiscences et d'images littéraires proprement dites que Fénelon et Bossuet <sup>1</sup>.

A ne parler que de Bourdaloue, et sans oublier la différence des aptitudes natives, laissons à part toute comparaison avec Fénelon, par exemple, qui, avant d'avoir été « précepteur du duc de Bourgogne, était autrement fleuri et enthousiaste dans ses lettres de jeunesse, que ne l'aurait pu devenir notre orateur après des années de « reprise des études classiques. » Il est en effet remarquable que, si on a pu écrire un chapitre sur *Bossuet homme de lettres* <sup>2</sup>, il est difficile d'intituler même un paragraphe *Bourdaloue humaniste*. Elles sont rares en effet les réminiscences des auteurs anciens dans les sermons de Bourdaloue, et encore, s'il invoque Sénèque ou Platon, les seuls à peu près qui, avec le « Philosophe », se rencontrent appelés en témoignage, c'est, avouons-le avec la préoccupation « d'une morale » à tirer de leur parole, nullement à titre d'ornement fût-il appelé naturellement par le sujet. Bourdaloue n'a point même, comme Bossuet dans son sermon *de la Nativité de la Sainte-Vierge* (prêché d'ailleurs en 1652, longtemps avant la naissance du Dauphin), à s'arrêter brusquement et à se reprendre d'avoir été sur le point de sortir des « histoires sacrées <sup>3</sup> ». Peut-être que plusieurs des exemples « historiques » employés par Bourdaloue, ont disparu dans l'édition, comme les allusions aux contrats de rente ou aux droits féodaux que nous retrouvons dans les

---

1. *Étude sur Bourdaloue*, p. 5.

2. C'est la conclusion (ch. iv, pp. 338-356) de l'étude sur Bossuet, au second volume de *l'Histoire de la littérature au XVII<sup>e</sup> siècle*, par le P. Longhaye. Elle avait paru sous ce titre dans les *Études* du 15 février 1895, p. 270.

3. « L'antiquité nous rapporte qu'une reine des Amazones souhaite passionnément d'avoir un fils de la race d'Alexandre; mais laissons ces histoires profanes, et cherchons plutôt des exemples dans l'histoire sainte. » Lebarq, t. I, p. 171.

1650-1655

copistes seuls<sup>1</sup>. Mais, à coup sûr, les citations profanes ne trouvaient pas une large place dans ses sermons, place atténuée encore par l'éditeur ou par l'orateur se retouchant lui-même. Ainsi le nom de Platon, cité dans le sermon manuscrit *sur la Profession religieuse*<sup>2</sup> ayant pour donnée générale le choix mutuel dans le mariage mystique des âmes consacrées à Dieu, est remplacé dans le sermon imprimé correspondant par celui de saint Jérôme. Toutefois dans un sermon *sur les Richesses*, l'édition a conservé une citation « du satirique de Rome », comme disent les deux textes, le manuscrit et l'imprimé se rencontrant dans cette citation d'Horace, une des rares de la série des œuvres oratoires. L'unique différence est dans l'inexactitude des termes de la citation faite de mémoire, rectifiée sans doute par l'éditeur. On trouvera le passage corrigé au sermon pour le jeudi de la seconde semaine<sup>3</sup>. Voici la page tirée du manuscrit A ; le copiste, apparemment, a reproduit les paroles mêmes de l'orateur :

On veut devenir riche, et on le veut devenir à quelque prix que ce soit [parce] qu'on veut être à son aise... On voudroit bien y venir par des voies honnêtes... Il faut avoir de l'argent, *quaerenda est pecunia*, dit le poète satirique de Rome. Mais quand une âme est basement vénale, il faut en avoir à quelque prix que ce soit, soit justement acquis ou non, par des voies licites ou illicites. Il se faut tirer de l'indigence et du besoin. Il faut se proposer d'avoir du bien avant toutes choses. Il faut préférablement à tout, penser à s'enrichir : il ne faut épargner quoi que ce soit. *Ut rem facias, si*

1. V. plus haut, p. 223. Cf. le sermon *sur la Préparation à la mort*, tiré du manuscrit d'Abbeville : « On dit que Philippe, roi d'Espagne, avait coutume de ne rien faire qu'il ne réglât sur la mort. » (p. 182.) D'ailleurs, les exemples tirés de l'histoire, même profane, sont un autre aspect de l'humanisme. Giroust, qui n'était rien moins que littérateur, en use fréquemment. V. *Revue de Lille*, septembre 1900, p. 1035. *Le Plagiat dans la prédication ancienne*, p. 19.

2. V. la revue *Le Prêtre*, 21 juin 1900, p. 247, n. 1, et *Sermons inédits*, p. 158.

3. T. III, p. 10.



*possis recte, facias quocumque modo rem.* C'est pour cela que la passion et le désir de devenir riche règnent dans l'homme. On convient bien qu'il faut devenir riche par des voies justes et légitimes, et qu'il ne faut pas devenir riche aux dépens d'autrui. *Ut rem facias, si possis, recte.* Mais, quand on ne le peut pas justement, il le faut devenir de quelque manière que ce soit, *si non possis, facias quocumque modo rem* <sup>1</sup>.

Le trait à la rigueur pourrait avoir été retenu des premières études, ayant pour ainsi dire surnagé, à cause de son caractère moral et de sa forme incisive. Admettons qu'il date de la période du professorat, car, a très bien dit Mgr Blampignon :

Rien ne fait mieux sentir Homère, Sophocle, Virgile, Horace et Tacite que d'y revenir avec l'âge et après s'être mêlé aux choses de la vie <sup>2</sup>.

Mais à supposer que ce mot d'Horace soit venu au souvenir de l'ancien professeur de belles-lettres, c'est un mince argument pour chercher dans les sermons de Bourdaloue des renseignements sur cette époque si inconnue de sa carrière. Il faut avouer en effet que l'aspect tout moral de cette unique citation la rattache plus naturellement aux études de philosophie et de théologie, qu'au sortir d'Orléans, le futur orateur vint reprendre à Paris, au début de l'année scolaire 1655.

Redevenu « écolier » et commençant ses études scolastiques par la philosophie, qu'il suivit une année au collège de Clermont, peut-être y fut-il encore maître d'une certaine façon. Je me demande — pure conjecture sans aucun document à l'appui —, si ce n'est pas dès cette année et dans les suivantes qu'il faut placer le quasi préceptorat exercé par Bourdaloue sur le futur ministre de Louis XIV, François-Michel Letellier, marquis de

1. Ce sermon, d'après le manuscrit d'Abbeville, au moins dans certaines pages saillantes et d'une vigueur un peu crue, est curieux à comparer avec l'édition très affaiblie.

2. *Op. cit.* p. 5.

1655-1660

Louvois. Né en 1641, celui-ci avait quatorze ans à l'arrivée à Paris de Bourdaloue<sup>1</sup>. Il faudrait donc attribuer à quelqu'une des années d'études de Bourdaloue à Paris la charge de mentor et de répétiteur exercée sur le jeune Louvois, comme il eut pareillement à s'occuper de Chrétien-François de Lamoignon. Pour celui-ci nous avons, sans date fixe pourtant, le témoignage des historiens. Ainsi M. Louis Vian, dans son livre *les Lamoignon*, nous dit de Chrétien-François de Lamoignon :

Le temps de faire ses humanités étant venu, on le mit au collège de Clermont, dirigé par les Jésuites, où le P. Rapin lui fit faire sa rhétorique et où le P. Bourdaloue lui donna des répétitions de philosophie<sup>2</sup>.

L'ancien élève a pris soin d'ailleurs de consigner ses impressions d'alors dans la belle *Lettre de M\*\*\* à une personne de ses proches* parue peu de temps après la mort de Bourdaloue et publiée en 1707 dans le quatrième volume de l'édition Bretonneau.

A peine, dit-il, estois-je en état de connoître les hommes que je connus le Père Bourdaloue... L'estime que j'avois pour sa personne, augmenta par le commerce que j'avois avec le monde.

Le jeune Chrétien-François, né en 1644 et trois ans plus jeune que Louvois, ne fut peut-être confié aux soins de Bourdaloue, qu'après que le futur ministre eut achevé lui-même ses études. Bien que privés de tout document positif sur celui-ci, nous sommes forcés en quelque façon de placer en ce moment les rapports de maître à élève que Bourdaloue est dit avoir eus avec lui. Nous retrouverons Louvois<sup>3</sup> aux sermons de Bourdaloue, mais il n'y a point lieu de s'étonner du peu d'influence que pouvait avoir cette sorte de préceptorat très improprement dit

1. V. p. 385, à la note **h**, l'extrait de Madame de Pringy sur Louvois, mais il est tellement vague qu'on n'en peut rien guère tirer.

2. Chap. ix, p. 219.

3. V. plus bas *Chronologie* 1680.

de la part de jeunes religieux, étudiants eux-mêmes en théologie, auxquels étaient commis, pour être aidés dans leurs études de rhétorique ou de philosophie, et sans préjudice des classes à suivre, les fils de famille qui fréquentaient le collège de Clermont.

Malgré l'absence de pièce authentique qui nous condamne à la conjecture, nous ne croyons pas que M. l'abbé Pauthe ait bien rencontré, lorsque sans éprouver le moindre embarras, après nous avoir parlé des succès de Bourdaloue professeur de théologie morale (Rouen, 1663-1664) en homme qui aurait suivi ses cours ou connu des documents spéciaux sur sa manière de les préparer <sup>1</sup>, il ajoute :

Sa compétence en matière d'enseignement le désigna à ses supérieurs *vers cette époque* pour une œuvre délicate et difficile et qui devait être le *couronnement de ses succès pédagogiques* : il fut chargé de l'éducation de Louvois. N'acceptant qu'avec crainte une pareille mission, Bourdaloue se consacra tout entier aux devoirs qu'elle lui imposait.... <sup>2</sup>

L'auteur, nous dit en effet comment le précepteur s'y prit ou dut s'y prendre, proposant à son élève l'exemple paternel. Ne lui demandons pas de qui par hasard il a reçu ces précieuses confidences <sup>3</sup> ; l'âge de Louvois, « vers cette époque », 1663, — il avait vingt-deux ans, — nous avertit assez que nous sommes ici en pleine fantaisie.

Ce qu'on tolère dans un panégyrique, est insuffisant dans

1. Pauthe, p. 30. Bourdaloue ne paraissait jamais devant ses élèves sans avoir étudié à fond les questions qu'il devait traiter, il s'entendait admirablement à expliquer, coordonner et grouper les principes et les opinions des maîtres, etc... — Je ne puis m'empêcher de me demander à quoi mènent pour la connaissance de Bourdaloue, ces « développements imaginés à plaisir. »

2. Pauthe, *Ibid.*

3. *Ibid.* « Il entoura le fils de Michel Le Tellier de ses soins et de ses sollicitudes et s'appliqua à doter son intelligence de toutes les connaissances et son cœur de toutes les vertus. Il mettait sans cesse sous ses yeux les exemples paternels, les lui faisant estimer comme le plus précieux héritage. L'enfant s'éprit d'admiration pour les qualités et les gestes de l'auteur de ses jours... » — On me dispensera de continuer la citation ; il n'y a aucune raison de cesser, ni de poursuivre.

1660-1661

une histoire. Plus terre à terre, notre chronologie, aride et même vague, avouera que nous ne savons rien de plus sur ces années d'études théologiques au collège de Paris.

Ordonné prêtre en 1660 (on ignore le mois et le jour), Bourdaloue fut nommé pour l'exercice scolaire 1660-1661 professeur de rhétorique au collège de Rouen. Comme dès l'année suivante il enseigna la philosophie, ce serait donc à Rouen et en 1661 qu'aurait été dictée la rhétorique latine, conservée en manuscrit d'élève à la bibliothèque communale d'Alençon et traduite par M. Profillet. J'ai le regret de ne point parler *de visu* de ce cahier et celui aussi de n'être point convaincu de l'authenticité de cette œuvre de Bourdaloue, trouvant peu démonstratives les raisons de cette attribution. Avant donc d'admettre et de faire mien le jugement de Feugère sur cette rhétorique « supérieure, dit celui-ci, à la plupart des traités du même genre » <sup>1</sup>, je serais bien aise de voir se poser et se débattre la question préalable : Est-elle certainement de Bourdaloue ? Bien plus, tant la critique est soupçonneuse, me fût-il prouvé que la rhétorique vient bien de Rouen — car il ne faut pas songer à Alençon, quoique le lycée soit, comme dit une note de M. Profillet, « ci-devant collège des jésuites », — la preuve ne serait pas faite que Bourdaloue a bien dicté une œuvre émanée de lui, et non pas un ancien cahier, reçu d'un confrère, pour parer aux nécessités d'une première année d'enseignement, qui fut pour lui l'année unique.

D'ailleurs ce recueil, arrivé aux mains de M. Profillet, nous a valu ainsi une notice très suggestive sur Bourdaloue. Pour rester fidèle cependant aux préoccupations critiques qui doivent dominer dans cette histoire, je présenterai mes doutes et mes réserves sur cet ouvrage attribué à Bourdaloue <sup>2</sup> et sur l'étude dont il fut l'occasion.

---

1. Feugère, p. 10.

2. *La Rhétorique de Bourdaloue traduite pour la première fois, conformément au texte latin (manuscrit) de la bibliothèque d'Alençon,*

La copieuse et intéressante notice qui occupe les trente-neuf premières pages, aurait besoin, aussi bien que les appendices qui la complètent ou la rectifient, d'un remaniement plus rigoureux <sup>1</sup>.

Mais surtout l'authenticité de ce cahier d'élève où serait censé avoir été recueilli un cours professé par Bourdaloue, paraît plus suspecte encore que ces anecdotes mêmes. Le titre en lettres d'or : *Ludovicus Bourdaloue*, inscrit sur le volume richement relié <sup>2</sup>, n'est peut-être pas une garantie suffisante. J'ai entendu aussi un amateur qui avait eu la curiosité de confronter la traduction française avec le manuscrit d'Alençon, émettre des doutes sur la fidélité du traducteur. Le développement final que celui-ci retrouve, dit-il « presque mot pour mot dans les sermons pour les II<sup>me</sup> et III<sup>me</sup> dimanches de l'Avent <sup>3</sup> » serait, si j'en crois mon rapporteur, plus difficile à découvrir dans le texte latin qu'on aurait ainsi légèrement paraphrasé. Je me contente de soumettre ces doutes, n'ayant pas sous les yeux le texte latin, que l'éditeur eût bien dû cependant publier en regard, au moins dans les passages qui lui semblaient si décisifs <sup>4</sup>.

Quant aux ressemblances qu'on veut voir entre cette

par M. Aug. Profillet, professeur agrégé de l'Université. Paris, Eugène Belin, 1864, in-12, pp. 170.

1. Par exemple, sur la parole qu'on prête à Bossuet au sortir de l'oraison funèbre de Condé prêchée par Bourdaloue (p. 16), sur la date de naissance de l'orateur (note 1, p. 152, etc.). Cf. plus bas, p. 269, sur le sermon de Bourges.

2. Le manuscrit de la bibliothèque d'Alençon est ainsi décrit, au tome II des *Catalogues des Manuscrits des Bibliothèques publiques de France* (Départements), in-8, t. II. Paris, Plon, p. 506 : « 38. Cahier de Rhétorique *Tractatus rhetoricæ*. Incomplet de la fin. Sur les plats de la reliure : *Ludovicus Bourdaloue*. XVII<sup>e</sup> siècle. Papier. 64 feuillets 172 sur 120 mill. Rel. veau fauve. »

3. P. 150, note 2. L'auteur oublie qu'il y a deux *Avents*.

4. Cette ressemblance avant la lettre, entre le cahier qu'aurait dicté Bourdaloue, vers 1661, à Rouen, et les « *avents* » prêchés à Paris, dix ans plus tard pour le moins, me paraît plutôt de nature à inquiéter, et puis, comment le ms « incomplet de la fin » d'après le catalogue, a-t-il, dans la traduction, sa conclusion ?

1662-1664

péroration française du cahier et les sermons du [second] avent, elles porteraient en tout cas sur des idées assez banales, dont la rencontre en deux auteurs différents ne prouverait pas grand'chose. La phrase citée : « Quand je ne gagnerais qu'une âme à Dieu, ne serais-je pas assez heureux encore <sup>1</sup> », n'a rien de tellement personnel et saillant qu'elle ne soit aisée à rencontrer dans les deux avents : il eût fallu dire en effet auquel des deux sermons des <sup>II</sup><sup>mes</sup> et <sup>III</sup><sup>mes</sup> dimanches se doivent chercher les rapprochements. Tout ce que j'ai pu trouver, c'est, dans le second avent, au troisième dimanche, cette phrase : « N'y eût-il que quelques âmes fidèles qui dussent profiter de cette instruction, ce sera assez pour moi <sup>2</sup> ». Ce serait peu pour assurer l'authenticité du cahier de rhétorique.

Quant aux années 1662 et 1663 de la vie de Bourdaloue, elles sont consacrées à professer, dans ce même collège de Rouen, la philosophie et la théologie morale. Le P. Luras parle de l'enseignement des sciences physiques<sup>3</sup> entre la philosophie et la morale, mais outre que le nombre matériel des années disponibles fait défaut, d'autres documents officiels, de même que la notice du P. Bretonneau, ne citent, après la rhétorique, que la philosophie et la théologie morale, et l'impossibilité de placer ici une quatrième année invite à s'en tenir là. Il semble bien y avoir une confusion due aux deux cours qui se partageaient la philosophie au collège Saint-Louis de Rouen : la logique et la physique. Duquel des deux fut chargé Bourdaloue ? Je l'ignore. Aurait-il fait en une même année l'un et l'autre ? C'est douteux. Un biographe moderne aura confondu la classe de physique telle qu'on l'entend de nos jours, avec la physique (*philosophia naturalis*) (la cosmologie actuelle) de la philosophie scolastique.

---

1. P. 150.2. Ed. *princeps*, t. I, p. 421.

3. Luras, I, p. 17.



Fallût-il ignorer toujours comment notre professeur de théologie morale, qui devait, au vrai, être dans sa sphère propre, entendit cet enseignement, il est intéressant de voir si c'est à Rouen que se dessina sa vocation pour la chaire. La circonstance fortuite qui le révéla n'est guère indiquée que vaguement par le P. Bretonneau ; ce serait, comme nous l'avons vu, l'applaudissement accordé à « divers sermons qu'il y prescha<sup>1</sup>. » D'autres sources ont-elles été plus explicites ? On le croirait, car Feugère écrit : « Un prédicateur étant tombé malade *au milieu d'une retraite*, on chargea Bourdaloue de le remplacer. Son succès fut éclatant<sup>2</sup>. » Quant à M. l'abbé Pauthe, il est plus précis encore, sinon plus exact, ce dont il est impossible de juger, puisqu'il ne cite point de garant. Après avoir parlé de l'éducation de Louvois, entreprise à contre-cœur, il continue :

Mais le talent de parole, départi si largement et si flatteusement reconnu au jeune professeur, prédestinait Bourdaloue à de plus importants et à de plus glorieux travaux, *et en dépit de ses résistances énergiques* (?), il eut à se produire sur un plus brillant théâtre. Dans une circonstance délicate, *au cours même d'une retraite ecclésiastique*, il fut amené à remplacer le prédicateur qui avait été atteint d'un mal subit.

Il est à craindre que ces détails, qui vont se précisant, de Feugère au dernier historien de Bourdaloue, ne reposent pas assez sur « les mémoires du temps<sup>3</sup>. »

1. V. plus haut, p. 231, note 1.

2. Nous avons vu plus haut M. le chanoine Pauthe nous décrire, pour ainsi parler, en témoin, les classes de morale de Bourdaloue. Peut-être la base de ces affirmations est-elle cette phrase de Feugère, due, celle-ci, à une observation directe du texte des sermons, mais conjecturale toutefois, en ce qui concerne le travail de préparation de ces sermons. Ce labeur fut l'occupation de toute sa vie et il ne le faut pas restreindre à une époque où sans doute l'orateur s'ignorait lui-même : « Il lut, compara, approfondit les Pères et plus encore les docteurs du Moyen-Age. » p. 10. Ce dernier trait *plus encore* est discutable.

3. C'est la référence unique donnée pour l'article *Bourdaloue* dans Moreri.

1663-1664

N'est-il pas d'une sage critique et d'une légitime prudence de nous défier souverainement de ce genre d'anecdotes vagues, un peu trop semblables aux traits, édifiants peut-être, mais peu solides, que les *Florilegia*, *Aurifodinae*, ou autres « thrésors » et répertoires offraient aux prédicateurs pour illustrer leurs sermons par des exemples ? Le malheur était que ces récits tenaient trop souvent de la *Légende dorée* de Jacques de Voragine ou d'autres sources aussi mêlées, et la preuve en est dans la ressemblance des évènements taillés sur un patron uniforme, bien qu'attribués tour à tour à des héros différents. On a beau dire que l'histoire recommence sans cesse : il n'est pas moins inquiétant de constater des ressemblances trop précises entre deux ou trois anecdotes attribuées aux personnages les plus divers, se déroulant toutefois avec accompagnement des mêmes circonstances. A moins que cet accord plus que fortuit, quand il s'y adjoint surtout un « vague » peu rassurant dans l'indication des lieux, des temps, des autorités alléguées, ne soit purement le signe d'une légende générale, d'une de ces personnifications ou mises en scène de faits vulgaires, communs à tous les individus d'une même condition, et par leur banalité même, applicables à tout le monde. Quel orateur en effet ne s'est point « révélé » quelque jour, et l'évènement même de cette découverte n'a-t-il point pris corps dans une *histoire*, un récit de l'aventure, susceptible d'embellissements ? Comment ne serait-on pas exposé à grossir le côté fortuit de l'accident qui a mis en lumière un talent prenant un beau jour conscience de sa valeur ?

Les défiances sont éveillées par la narration, peu précise (si peu fixée qu'elle va sans cesse se chargeant d'une circonstance nouvelle), qui prétend dater l'apparition en chaire de Bourdaloue ; elle est trop typique, ou mieux, trop conforme à un type convenu. Qu'on en juge par le récit qui circulait déjà sur le compte d'un

des prédécesseurs de Bourdaloue, le P. Jean Suffren, prédicateur à Paris et confesseur de la cour, subitement révélé lui aussi à ses supérieurs, à la suite d'un essai périlleux, comparable à celui de Bourdaloue à Rouen. Les similitudes sont bien pour faire lever d'inquiétantes interrogations. On lit en effet dans la récente brochure du P. Fouqueray, S. J., intitulée *Le Père Jean Suffren, à la Cour de Marie de Médicis et de Louis XIII, d'après les mémoires du temps et des documents inédits (1615-1643)* :

Le P. Cassani, dans ses *Gloires du second siècle de la Compagnie de Jésus*, raconte ainsi les circonstances qui dévoilèrent le talent du P. Jean Suffren pour l'éloquence de la Chaire : « Dans la ville où il se trouvoit alors, le prédicateur du carême vint à manquer. Le Père Recteur désigna le P. Suffren pour le remplacer ; or un seul motif l'inclinait à ce choix ; il pensait que quand bien même le prédicateur improvisé s'acquitterait médiocrement de son ministère, son amabilité excuserait les défauts de sa parole et ses manières sympathiques rendraient tolérable son inexpérience. Le P. Suffren obéit, et l'on s'aperçut que l'indisposition de son confrère avait été permise du ciel pour mettre à découvert un talent ignoré qui en valait cinq et que jusqu'ici l'on n'avait point fait fructifier, faute de le connaître. Le Père Recteur et tout le collège en furent dans l'admiration <sup>1</sup>. »

Il est inutile d'insister sur l'absence de noms propres, de dates et de détails précis. « Dans la ville où il se trouvait », voilà tout ce qui est resté dans le souvenir, et cette aventure pourtant notable, n'est plus ni située, ni datée. Elle aurait cependant été décisive, car ainsi tiré de l'obscurité, le P. Suffren, chez qui « aucun signe ne faisait deviner le plus éloquent homme de son siècle et le plus puissant pour toucher les cœurs », est envoyé à Rouen pour prêcher « un advent et un caresme », et c'est là que lui est décerné le pompeux éloge qu'on vient de voir. Bientôt il prêche à Notre-Dame de Paris « et en plusieurs autres endroits. »

1. Paris, 1900, 36 p. in-8, p. 5, et *Revue des Questions historiques*, 1<sup>er</sup> juillet 1900, p. 76.

1663-1664

C'est donc exactement l'histoire de Bourdaloue, et sans doute de maint autre prédicateur avant Suffren encore. A moins que ce ne soit l'anecdote « clichée », l'éternelle histoire, digne des *Praedicatoriana* ou autres recueils aussi étrangers à « l'histoire », aventure toujours la même en qui on ne change que le nom propre, vêtement commode que les biographes à court de faits positifs peuvent à leur gré adapter au récit des origines de tous les prédicateurs, sans grand souci de la date ou du pays. On comprendra que le témoignage de Bretonneau lui-même ne détruise point toute inquiétude sur la narration et ses circonstances.

En tout cas les années de prédication en province qui nous restent à étudier avant d'aborder la terre plus ferme des sermons à Paris, ne sont pas si nombreuses qu'on le dit dans les développements oratoires. Nous sommes à la fin de 1663, et dans l'année de retraite qui va suivre il ne faut compter pour la prédication que le « carême. » De 1665, par conséquent, à l'avent de 1669, qui ouvre les trente-cinq années de la prédication à Paris, il n'y a pas de quoi donner lieu à cette phrase cueillie dans la même « histoire » de *Bourdaloue d'après des documents nouveaux* : « Consacré à ce nouveau ministère, il passa dix ans dans les églises de la province, à fourbir sa langue (*sic*), et partout durant cette période de son apostolat, comme il devait le faire plus tard dans les chaires de Paris, il n'usa de la parole que comme d'une épée loyale uniquement employée au bien des âmes et au service de Dieu<sup>1</sup>. » Ces « dix ans » de prédications préparatoires qui font le pendant des dix-huit années « employées, d'après Nisard, à enseigner les sciences, »

---

1. Pauthe, p. 33.

sont chers aux biographes<sup>1</sup>; tant sont commodés, pour la vulgarisation des idées, ces chiffres ronds, qui représentent des quantités notables. Il est vrai qu'à regarder d'un peu plus près, on s'y retrouve moins, et les soixante-douze ans de la vie de Bourdaloue suffiraient à peine à qui procéderait ainsi par larges époques.

1663-1664

---

1. C'est l'occasion encore de relever le chiffre rond que vient d'assigner à la prédication de Bourdaloue l'*Histoire de la littérature* de M. Faguet (Paris, Plon, 1910), qui lui accorde généreusement « cinquante années » (t. II, p. 110). Si nous ajoutons les « quatre années de dominicales » que nous allons parcourir, en y joignant même l'année de la « découverte » de la vocation à la chaire (Rouen, 1663), au long laps de temps qui nous reste à étudier, nous ne dépassons pas les quarante ans, et c'est déjà une belle carrière oratoire. Il est vrai que, volontiers, on prête aux riches.

## CHAPITRE SECOND

### LES PREMIÈRES PRÉDICATIONS

S'il est une période où, selon le mot très juste de Feugère, « la biographie de Bourdaloue est un mécompte », c'est à coup sûr celle de ces années de prédications en province, si peu connues et offrant si peu de chances de reparaître jamais à la lumière. Bien que Rouen possédât une maison où Bourdaloue eût pu faire cette troisième année de probation dont nous avons parlé<sup>1</sup>, c'est en Lorraine, à Nancy, qu'il fut envoyé à la fin de 1664, pour y passer dix mois de retraite et de prière, interrompus seulement par une prédication au temps du carême. Le P. Luras insinue avec vraisemblance que le séjour à Rouen, où il venait d'acquérir un certain renom, n'eût pas rendu assez facile pour notre orateur le calme et le recueillement exigés pour cette interruption dans la vie active<sup>2</sup>. Le même auteur, notant ce fait qu'au catalogue de cette année 1665, le nom de Bourdaloue est exceptionnellement précédé de la particule, dit que « ses confrères de Lorraine, qui ne le connaissaient encore que par sa réputation<sup>3</sup> », commirent cette erreur. Peut-être est-ce là enfler à l'excès le renom que les premiers sermons ou l'enseignement avaient pu lui créer, et il est

---

1. V. plus haut, p. 231, et sur cette maison de Rouen, où plus tard le P. Judde fut instructeur, la note a du livre II de la 1<sup>re</sup> partie, p. 204.

2. Luras, I, p. 18.

3. *Ibid.*, p. 7.



invraisemblable que cette célébrité ait si tôt franchi, de la Normandie, les marches de Lorraine. Il y aurait peut-être anachronisme à le supposer, mais les notes sur Bourdaloue déjà mises en œuvre par le P. Luras<sup>1</sup>, prouvent au moins que les qualités et les talents de ce religieux encore « en probation », n'avaient point échappé à ses supérieurs : *Ingenium sublime, judicium firmum, prudentia bona, profectus in litteris, magnus in omnibus*, c'est là un dossier honorable et que l'avenir devait confirmer pleinement.

Les Lorrains en tout cas devaient goûter quelque chose de l'éloquence naissante de ce prédicateur récemment révélé à la ville de Rouen. Aux environs de Nancy, le village de Malzéville reçut les prémices de cette parole pendant le Carême de 1665.

Nancy (Malzéville). Carême de 1665.

Là serait donc, à supposer que le vieux mobilier de l'église actuelle remonte jusqu'à ce temps, la « première chaire de Bourdaloue », après toutefois celle, inconnue, de ses débuts à Rouen. Pour parler strictement, les vrais débuts, ceux qui appartiennent au chapitre *Avant les sermons* auront eu lieu sans doute au noviciat de la rue du Pot-de-fer, en 1648. Je ne les ai point mis à leur date, parce qu'ils ne sont ni des exercices publics, ni des exercices connus autrement que par conjecture. Assurément dès le noviciat, Bourdaloue dut avoir, comme les autres, à donner quelque spécimen de son talent oratoire, du moins au temps de la visite provinciale. Ces essais, qui ne sont pas spéciaux d'ailleurs à la Compagnie de Jésus et se pratiquent aussi dans les grands séminaires, ont un théâtre assez ingrat et un auditoire fort peu en situation d'écouter l'orateur. C'est dans une chaire de réfectoire, à la place ordinaire du lecteur, que se prononcent ces

---

1. *Ibid.*, p. 18. Nous retrouverons un dossier semblable à l'année 1696.

1664-1665

sortes de « tentatives. » La légende <sup>1</sup>, à défaut de l'histoire documentée, prête au futur P. Lacordaire, alors séminariste de Saint-Sulpice, un de ces triomphes oratoires qui marquent et ne sont pas communs, celui, comme on dit, d'avoir fait « tomber les fourchettes » c'est-à-dire saisi à tel point son auditoire, communément distrait par d'autres soins, que le repas fut comme interrompu par cette éloquence tout-à-fait à part. Bourdaloue eut-il jamais quelqu'un de ces succès dont la tradition se serait perdue ? C'est peu probable. Outre « qu'on le saurait » sans doute, l'attention en eût été attirée sur lui, sans attendre jusqu'aux sermons inconnus qui le révélèrent prédicateur en 1664.

Nous pouvons donc nous en tenir hardiment à la chaire de Malzéville, comme à l'une des premières qu'illustra Bourdaloue. Je n'ai pas eu l'heur de faire à ce village un « pèlerinage historique », comme le P. Henri Chérot au mois d'août 1899. Mais je puis emprunter à une lettre écrite par lui après ce voyage, le 5 septembre suivant, une description de la chaire et de l'église de ce pays, qui fut un des premiers à entendre Bourdaloue :

L'église, écrit-il, s'élève sur une terrasse de dix-neuf marches que l'on gravit par un double escalier tournant, à droite et à gauche. La façade, avec sa porte unique du <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle, style Renaissance, ses deux petites rosaces du <sup>xv</sup><sup>e</sup>, mais toutes modernes peut-être, et ses doubles contreforts d'angle et de face, n'est à coup sûr pas élégante... Elle vient d'être complètement reblanchie. Près du chevet à droite, un petit clocher vieillot et grisonnant, sous son toit d'ardoise à quatre pans tout délabré, a mieux gardé sa physionomie d'autrefois. L'intérieur nouvellement restauré et orné de vitraux modernes, est flambant neuf, mais le vieux mobilier, bancs de bois, boiseries du chœur, tribune, et lâchons le grand mot, chaire de Bourdaloue, si toutefois elle est authentique, estompent ce premier effet de rajeunissement et ramènent vite à deux siècles en arrière.

---

1. V. le fait rectifié dans la *Vie* du R. P. H. D. Lacordaire, par le P. Chocarne, citant cette phrase d'une lettre de Lacordaire :

« Cicéron n'eût pas prononcé les *Catilinaires* dans un dîner de Sénateurs à moins qu'il ne leur eût fait tomber la fourchette des mains. » (2<sup>e</sup> éd. 1886, in-8, t. 1, p. 90). Cf. Lorain, *le Correspondant*, t. xvii, p. 836. V. la note 1, p. 285.

Le doute jeté sur l'antiquité de la chaire actuelle, ainsi que la description qui semble bien la rapporter au XVIII<sup>me</sup> siècle, refroidissent un peu l'intérêt pour cette « chaire de Bourdaloue » qui peut-être fut neuve quand déjà il dormait sous les dalles du *Gesu* de la rue Saint-Antoine. Regardons-la cependant puisque « peut-être » Bourdaloue y monta durant le carême de 1665 :

Suspendue à l'angle formé par le mur de fond du côté droit et le mur latéral de l'avant-chœur. Elle se compose d'une cuve à six pans, se dégradant au-dessous grâce à un encorbellement à volutes terminé par un pendentif sculpté en manière de clef de voûte.... A vrai dire je n'ai rien vu là qui soit du style Louis XIII ou Louis XIV. Les motifs de décoration me semblent plutôt du style du XVIII<sup>me</sup> siècle, et tout l'ensemble fait songer à la chaire de Saint-Jacques à Lunéville <sup>1</sup>.

Peut-être pour répondre au point d'interrogation que fait lever ce style, une inscription a été récemment posée dont l'intention surtout vaut, car le fait d'y voir glissée une erreur de dix années et une affirmation fort sujette à conteste, prouve une fois de plus que les inscriptions commémoratives ont besoin d'être contrôlées. Celle-ci placée sur une porte adjacente à l'escalier moderne qui conduit à la chaire, offre sur le fronton « d'un encadrement en toile coloriée, imitation de fresque murale, en lettres noires ou dorées sur fond violet », les lignes suivantes qui se rapportent, à dix ans près, au souvenir de notre prédication :

L'illustre  
BOURDALOUE  
à (*sic*) Prêché en cette chaire  
l'Avent de 1655 et le Carême de 1656.

Il faut rejeter l'avent et, au lieu de 1656, c'est 1665 qu'il faut mettre; le carême est attesté par les *Litterae annuae*, citées par le P. Luras :

---

1. Autrefois Saint-Remi, élevée à Lunéville par Stanislas de 1730 à 1745. (Note extraite de la même lettre du P. Chérot.)

1664-1665

*Novitii nostri pro more..., in pagis ad rusticos per quadragesimam, de Christiana vita recte instituenda verba habuere. Inter alios UNUS ALIQUIS tanto ardore, tantaque vi de rebus divinis dixit ad populum ut ad P. Rectorem delegatus fuerit vir nobilis qui nomine totius Paroeciae, gratias egerit, qui addidit excussas sibi a novitio oratore, non sine ingenti animae suae consolatione et fructu, lacrymas.*

Nous n'avons aucune raison de nous inscrire en faux contre l'identification faite de cet anonyme avec Bourdaloue. L'« orateur novice » (selon l'expression due peut-être au notable encore ému d'avoir pleuré, aux sermons d'un prédicateur dont la réputation n'est point établie) est donc dès ses débuts véhément et pathétique, comme il semble bien l'avoir été toujours. Quant à la proposition qu'aurait faite ce député de la paroisse de fournir dix mesures du vin de Malzéville, pour goûter encore, à l'avent de l'année 1665, le même prédicateur, elle ne pouvait avoir de suite, car le troisième an de probation se terminait avant cette époque. La tradition locale relatée par les écrits cités dans Luras paraît assez sérieuse pour faire admettre que l'offre fut proposée. Elle n'autorise pas l'inscription qui garantit ou veut garantir que Bourdaloue prêcha dans Malzéville l'avent et le carême. Mais s'il ne faut pas laisser de rectifier la teneur de cette plaque commémorative, on ne saurait trop louer la pensée qui a présidé à l'érection de ce monument. Les habitants de Malzéville méritent d'être proposés à l'imitation de tous ceux à qui la tradition locale apprendrait le passage de Bourdaloue dans leur église.

**Bourdaloue au collège d'Eu (1665-1666).**

Sorti de sa retraite de Nancy, Bourdaloue fut envoyé comme « préfet des études et prédicateur <sup>1</sup> » au collège

---

1. Luras, I, pp. 19-20; II, pp. 558 et suiv.

1665-1666

d'Eu. C'était la duchesse de Montpensier qui, succédant aux Guise, fondateurs du collège, dans la possession du comté d'Eu, avait le patronage de cette fondation. Elle y entendit sûrement le prédicateur de l'année et nous en avons pour preuve la préface de Bretonneau :

Il eut l'avantage en entrant dans cette carrière, qu'il a si heureusement fournie, écrit-il à propos des prédications de cette époque, d'estre connu de feu son Altesse Royale Mademoiselle. Cette Princesse dont la pénétration et le discernement, aussi bien que la grandeur d'ame égaloient la grandeur de la naissance <sup>1</sup>, l'entendit à la ville d'Eu, le gouta, l'honora non seulement de sa bienveillance mais de sa confiance ; & lui en a donné le plus sensible témoignage, en le faisant appeler pour la soutenir dans les derniers moments de sa vie, & pour l'aider à mourir chrestienement.

Nous retrouverons en effet, au 5 avril 1693, Bourdaloue parmi les prêtres qui assistèrent la mourante. Quant à l'année scolaire de 1665-1666 les *Mémoires* de Mademoiselle de Montpensier, non seulement sont muets sur Bourdaloue, mais fournissent peu de chose et des dates très vagues sur ses propres séjours à Eu. Elle ne semble point y être venue souvent ni longtemps : sur la fin de l'année 1665, elle dit n'y avoir séjourné que très peu : « Je quittai la cour, écrit-elle, parce que la saison de prendre les eaux de Forges venait <sup>2</sup>. » C'était par conséquent l'été sinon l'automne, peut-être à la fin d'août ou en septembre, car c'est à ce dernier mois que font allusion la plupart des lettres où M<sup>me</sup> de Sévigné parle de ces eaux alors à la mode. Une alerte sur la maladie de la reine-mère interrompit ce traitement à l'époque où l'assemblée du clergé se tenait à Pontoise. Après une courte visite à Saint-Germain, retournée aux eaux, Mademoiselle revint dans son domaine, seulement en passant.

1. V. note h, p. 285.

2. *Mémoires* (collection Petitot), t. iv (43 de la deuxième série), pp. 88 et suivantes.

1665-1666

J'allai, dit-elle, me reposer *quatre ou cinq jours* à Eu ; et après cela je m'en allai à Paris où j'achevai d'accommoder mes affaires avec ma belle-mère <sup>1</sup>.

Les voyages qui suivent à Saint-Fargeau et à Villers-Cotterets, puis les derniers jours de la maladie de la reine-mère, morte le 20 janvier 1666, auxquels assista la princesse <sup>2</sup>, ne permettent guère de supposer que Bourdaloue ait pu à cette époque parler devant elle à Eu, sauf peut-être à l'un de ces quatre ou cinq jours passés à Eu à la fin de l'an 1665. On ne voit pas, pour l'année suivante que Mademoiselle, attentive à marquer dans ses *Mémoires* son itinéraire, parle d'un retour à Eu, sinon après la saison d'été (aux eaux de Forges).

J'allai à Forges prendre mes eaux, comme j'avois accoutumé de faire toutes les années ; et après les avoir achevées, j'allai à Eu, où je séjournai quelques jours <sup>3</sup>...

Le reste de l'année semble, dans les *Mémoires*, consacré à des séjours à Paris et en Berry, puis à Versailles. S'il fallait donc supposer que la princesse n'a fait dans sa terre que les courtes apparitions dont elle parle, il y a peu de place pour un grand nombre de sermons entendus par elle, soit au collège Saint-Ignace soit « dans l'ancienne église Saint-Jean, aujourd'hui disparue » qu'on signale, nous dit le P. Luras, « comme ayant été souvent le théâtre de ses prédications <sup>4</sup>. Cette église, écrit-il, la plus ancienne paroisse de la ville, était contiguë au monastère des religieuses, où la duchesse recueillait ses orphelines. »

Il en conclut que les orateurs de l'église Saint-Ignace, très rapprochée de l'église de Saint-Jean, « ne pouvaient manquer » de donner leur concours au zèle de l'illustre bienfaitrice <sup>5</sup>.

1. *Mémoires*, *ibid.*

2. *Ibid.*, pp. 90 et suiv.

3. *Ibid.*, p. 104.

4. Luras, 1, p. 20.

5. *Ibid.*



Le P. Luras eût bien dû nous dire si son hypothèse repose sur une tradition locale ou sur une simple présomption. C'est une pure conjecture de ce genre qui lui fait attribuer sans doute la nomination de Bourdaloue au collège d'Eu, au désir qu'avaient les supérieurs de « faire honneur par la présence d'un religieux aussi distingué, au patronage de M<sup>lle</sup> de Montpensier. » Encore une fois, qu'en sait-il, et à quoi bon chercher des raisons qui sont capables de faire prendre le change sur la véritable situation de Bourdaloue à cette époque? Il ne le faut pas représenter avec l'éclat qu'il aura ensuite. Les sermons révélateurs de Rouen, quelque succès qu'on leur prête, et la demande des notables de Malzéville pour garder leur prédicateur, avaient-ils si sûrement fait de Bourdaloue un homme illustre, dont la présence fût de nature à flatter la duchesse de Montpensier? Mais alors pourquoi le lui enlever aussitôt? Supposer des motifs, n'est-ce pas s'obliger sans cesse à suppléer, sans aucun profit, l'absence des documents par des raisonnements qui sont sans valeur? Le plus court est d'avouer cette pénurie de faits certains et « d'histoire » pour ce séjour d'une année à la ville d'Eu.

Aussi une visite de l'ancien collège et de la chapelle où parla Bourdaloue, ne m'a-t-elle appris rien de plus que cette phrase très caractéristique du *prospectus* intitulé : *Le Collège d'Eu et sa Chapelle*, à propos de la chaire : « *La légende* dit que Bourdaloue prononça son « premier sermon » dans cette chaire<sup>1</sup>. »

Pour le « premier sermon », nous sommes en effet en pleine légende, comme sur le nombre possible des discours entendus à Eu par Mademoiselle. Le mieux est de quitter ce terrain peu solide des conjectures. Bourdaloue ne serait parti, d'après le P. Luras qu'après avoir

---

1. Luras, I, p. 20. Cf. p. xxx.

1666 prononcé à Eu, le 2 décembre 1666, ses vœux de profès.

La date était au moins étonnante, soit quant à l'année scolaire que Bourdaloue n'eût pas, en ce cas, commencée dans son nouveau poste d'Amiens, soit par rapport aux usages établis pour l'émission des derniers vœux, placés ordinairement soit au 2 février, à la fête de la Purification de la Sainte Vierge, soit à l'Assomption, le 15 août. Mais grâce au document authentique, dont une communication du P. Van Meurs, S. J. m'a fourni le plus ancien spécimen de l'écriture de Bourdaloue, il a été possible de rectifier cette date. C'est bien le 2 *février* qu'il faut lire et voici une date importante nettement connue et établie à coup sûr dans la carrière de Bourdaloue.

L'erreur, due sans doute à quelqu'une des transcriptions manuscrites des anciens *Catalogues*, a persisté longtemps. Il est étrange que les biographes de Bourdaloue au courant des usages de leur ordre, et avertis par cette date insolite, se soient invariablement contentés des documents de seconde main, dans lesquels une faute de transcription est aisée à commettre, sans se reporter jamais à la pièce officielle. Concluons-en aussi le peu de sûreté de ces listes, qui ne peuvent par conséquent trancher la question encore indécise de la date d'entrée de Bourdaloue dans la Compagnie de Jésus. Entre la date du 10 octobre et celle du 10 novembre, comment choisir, et quelle garantie nous donne la mention faite aux *Catalogues*, de l'une ou l'autre de ces dates, alors que ces mêmes *Catalogues*, parce qu'un scribe avait mis une première fois *dec.* au lieu de *feb.* ont fourni jusqu'à présent la date si étonnante du 2 décembre ?

Aussi faut-il rectifier en outre ce que dit le P. Luras à propos de la profession de Bourdaloue, qu'il fit dans la trente-quatrième et non trente-cinquième année de son âge et dans la dix-huitième de religion<sup>1</sup>.

---

1. Luras, I, 20.

Voici la formule écrite de la main de Bourdaloue et prononcée par lui le 2 février 1666, quand il fit ses derniers vœux, avec six autres pères et deux frères coadjuteurs<sup>1</sup> :

*Ego ludovicus Bourdalouë Professionem facio, et Promitto Omnipotenti deo, coram eius Virgine Matre, et universâ caelesti curiâ ac omnibus circumstantibus, et tibi Reuerendo Patri Matthaeo de Flesselles vice Praepositi Generalis Societatis Jesu, et successorum eius locum dei tenenti, perpetuam Paupertatem, Castitatem et Obedientiam, et secundum eam, peculiarem curam circa puerorum eruditionem, juxta formam uiuendi in litteris Apostolicis Societatis Iesu, et in eiusdem Constitutionibus contentam.*

*Insuper Promitto specialem Obedientiam Summo Pontifici circa missiones, prout in iisdem litteris Apostolicis et Constitutionibus continetur. Augi secundo Februarii anni 1666 in templo Sancti Ignatii Collegii Societatis Iesu.*

*Ludovicus Bourdalouë  
soc. Iesu.*

Cette pièce est des plus intéressantes, comme spécimen de l'écriture de Bourdaloue, peu après sa trentième année. On y voit combien inconstante est sa manière d'écrire. Dans la même page, il ouvre son prénom, tantôt par une minuscule, tantôt par une majuscule dont les formes varient d'une signature à l'autre. Cet acte, tout entier de la main du jésuite, a aussi cet avantage de nous présenter deux types distincts de son écriture, l'un à main posée, c'est la formule citée plus haut, l'autre rapide et d'une plume courante, comme dans les formules annexes. On y remarque déjà, ce qui se retrouve dans les lettres autographes, l'habitude de commencer le mot en lettres plus grosses et mieux formées pour le terminer en caractères plus fins et moins distincts. Peut-être la graphologie aurait-elle à s'exercer sur ces pages, qui en

---

1. D'après le Catalogue annuel de 1666, exeunte anno. (Communication du P. Chérot.)

tout cas seraient à mettre en regard du bel autographe de la lettre au cardinal de Bouillon.

Disons un mot des Pères nommés ou désignés dans cette formule des vœux. Le supérieur entre les mains de qui Bourdaloue remit cet écrit après l'avoir lu à haute voix, avant la communion, est le P. Mathieu de Flesselles. Appartient-il à la famille du fameux prévôt des marchands Jacques de Flesselles, massacré à la prise de la Bastille et dont la tête, portée sur une pique, servit de trophée aux vainqueurs ? Je n'ai pu m'en assurer. On sait d'ailleurs peu de choses sur son compte. Né à Orléans le 15 août 1619, entré dans la Compagnie de Jésus, le 24 mars 1639, à Paris, profès à Eu, le 24 juin 1656, il paraît n'avoir suivi que la filière commune, dans sa vie de régence qui se borne à quatre ans d'enseignement de la grammaire, une année d'humanités, une autre de rhétorique. Inauguré recteur à Eu, le 25 novembre 1664, il resta dans cette charge jusqu'au 16 mai 1668. Il passa le reste de sa vie, comme père spirituel, dans différents collèges, et mourut à Amiens le 27 octobre 1680. Tout son éloge, ou du moins la majeure partie tient dans les mots : « homme exact dans l'observation des règles <sup>1</sup>. »

Quant au Père général, dont le recteur du collège d'Eu était le représentant pour recevoir les vœux du nouveau profès, il est quelque peu célèbre. C'était le P. Jean Oliva, que nous retrouverons, en 1671 et années suivantes, correspondant de notre orateur. Orateur distingué lui-même, le P. Oliva, onzième général de la Compagnie de Jésus du 31 juillet 1664 <sup>2</sup>, jusqu'à sa mort, 26 novembre 1681, devait en 1674, comme nous le verrons en son lieu, recueillir à Rome, en qualité de prédicateur apostolique, à la cour pontificale devant Clément X, des

---

1. Communication du P. Van Meurs.

2. Il était vicaire-général du P. Goswin Nickel depuis le 7 juin 1661.

succès analogues à ceux que rencontrait Bourdaloue à la chapelle royale devant Louis XIV. 1666-1668

Les grands vœux du préfet et prédicateur ordinaire du collège de Saint-Ignace, en raison surtout d'une rectification nécessaire de la date, méritaient de nous attarder, d'autant plus, comme on a vu, que le ministère rempli dans cette ville d'Eu, reste bien enveloppé d'ombre.

Il est ainsi davantage encore pour l'année scolaire 1666-1667.

#### Amiens, 1666-1667.

Nous ne savons rien sur ce séjour à Amiens, qui dut commencer vers le mois d'octobre, sinon le titre des fonctions confiées à Bourdaloue : « confesseur à la congrégation et prédicateur <sup>1</sup>. » Si ce second séjour de Bourdaloue au collège d'Amiens n'a pas laissé plus de trace que le premier, nous ne rencontrons du moins aucune conjecture gratuite des historiens, et c'est déjà un précieux résultat, qui nous permet d'arriver plus vite à l'année suivante, passée à Rennes.

#### Rennes, 1667-1668.

« Nous n'avons rien trouvé, disait le P. Luras, sur les œuvres du Révérend Père dans la capitale de la Bretagne<sup>2</sup>. »

Cette affirmation découragée n'est heureusement plus vraie. Le P. H. Chérot, dans son *Bourdaloue inconnu* <sup>3</sup>, a fait part de sa découverte, celle de la date certaine et appuyée sur document, du *Panégyrique de saint François*

---

1. Luras, I, p. 20 Il avait déjà à Amiens cette charge de confesseur à la Congrégation. Sur la congrégation de Rennes, avec chapelle dite de la Purification, au nord du collège, v. Luras, t. II, p. 561.

2. *Ibid.*, I, 21.

3. P. 7.

1668 *de Sales*. Cette assignation précise au **16 juin 1668** de l'éloge du saint canonisé depuis trois ans, est d'autant plus précieuse, qu'avec la circonstance, la ville et le couvent, sûrement connus, nous avons aussi très probablement le texte du discours, celui de l'édition officielle <sup>1</sup>. Sauf, bien entendu, les retouches et les remaniements possibles, sauf les reprises qui ont pu être faites de ce même sermon pour quelque fête de saint François de Sales, nous possédons le discours prononcé à Rennes, au premier jour du triduum des fêtes de canonisation. Le P. Luras qui avait regardé de près son auteur, aurait dû remarquer cette phrase de la fin du second point soulignée encore par une des trop rares notes historiques de Bretonneau :

Vous cependant sur qui Dieu répandit sa lumière avec tant d'abondance & qui nous l'avez communiquée avec tant de charité, fidelle & zélé pasteur des ames, grand Saint. recevez les honneurs solennels que vous rend aujourd'huy tout le peuple chrestien. Recevez les hommages que toute la France vous offre comme autant de gages de sa reconnoissance. Elle sait ce qu'elle doit à vos soins, & elle tasche dans cette ceremonie, à s'acquitter en quelque sorte auprès de vous. C'est elle qui la premiere vous avoit déjà canonisé par la voix publique, & c'est elle qui vient enfin de consommer l'ouvrage de votre canonisation par la voix de l'Eglise. C'est à la requeste de son Roy, à l'instance de ses Prelats, à la sollicitation de tout son Clergé que vous avez esté proclamé saint... <sup>2</sup>

En face de cette énumération de faits, exacts historiquement et très actuels alors, le premier éditeur avait placé cette note marginale :

Le Père Bourdaloue fit ce sermon pour la cérémonie de la canonisation de saint François de Sales.

Avait-il pour l'affirmer d'autres indices que cette phrase même, ou, connaissant et la ville et l'année, s'est-il contenté d'une indication générale, suffisante à

---

1. *Œuvres*, pp. 260-307.

2. *Ibid.*, p. 305.



l'intelligence du passage annoté, il est difficile de le décider. Du moins est-il certain que le P. Luras étend trop sa conclusion, lorsqu'il dit que ce panégyrique a été prononcé « pour un des anniversaires de la canonisation du saint <sup>1</sup>. » A prendre strictement les termes « qui vient enfin de consommer l'ouvrage de votre canonisation », il eût fallu plutôt se rapprocher par conjecture de l'année 1665, et si nous n'avions aujourd'hui les documents pour Rennes, nous aurions plutôt été tentés d'attribuer ce sermon à la date même de promulgation du décret d'Alexandre VII (1665) car le décret du 19 avril de cette année dut être suivi au plus tôt d'une foule de solennités, chacune des Visitations étant autorisée à célébrer « une fois » cette canonisation <sup>2</sup>.

Il fallait donc s'en tenir au texte de l'orateur, qui indique, non pas un anniversaire, mais les fêtes mêmes d'une canonisation récente. En confirmation de la date fournie par l'histoire chronologique des fondations de tout l'ordre de la Visitation Sainte-Marie <sup>3</sup>, j'ai rencontré et cité déjà une autre pièce officielle, attestant

1. Luras, II, pp. 70 et 121. Il serait facile de commenter, pièces et dates en main, les allusions faites par Bourdaloue aux démarches tentées en France pour la canonisation de saint François de Sales. J'ai réuni, dans une série de documents annexés à un *Panégyrique de saint François de Sales*, de nombreuses preuves de ces démarches parties de France en faveur du saint. V. *Revue de Lille*, mars 1900, pp. 451 et surtout les documents annexés au tire à part, pp. 37-47. Cf. p. 286, not. j.

2. *Bourdaloue inconnu*, p. 7. Comme en 1665-66 Bourdaloue se trouvait à Eu, où il n'existait aucune maison de la Visitation, il est aisé d'exclure cette année. Mais il faudrait savoir si la même raison existe pour Amiens, et parcourir les listes des orateurs de ces fêtes. triduum ou neuvaines qui se sont succédé durant l'année 1666 et les suivantes. Les fêtes de Moulins, dont la relation a été imprimée, commencèrent le 8 mai 1666. On y voit, le 9, le P. Nyon, S. J., et le jeudi 14 (6<sup>e</sup> jour de la neuvaine, le « P. Du Doigt, l'un des oracles de la Compagnie de Jésus » qui semble bien celui que la *Liste des Prédicateurs* appelle, dès 1679 (Avent) « le P. Dutoyay », puis au Carême et à l'Avent de 1682 et d'un certain nombre d'années suivantes « le P. Dudoit ».

3. Ms de la Bibliothèque de l'Arsenal, 2432, p. 109.

1668 l'époque des fêtes de la canonisation à Rennes<sup>1</sup>. C'est une mention de la délibération du corps de ville, du 17 juin 1668, sur les cérémonies à observer pour les fêtes de canonisation. Vraisemblablement la « communauté » réglait ce qu'elle avait à faire pour le lendemain, qui était sans doute la clôture solennelle de ce *triduum* dans lequel Bourdaloue avait donné le premier panégyrique.

Par bonheur la teneur du manuscrit consulté par le P. Chérot était plus explicite que cet extrait des délibérations qui ne nomme aucun orateur. La relation des Visitandines où aucun autre des panégyristes que Bourdaloue n'est signalé, et les termes mêmes de cette rédaction, nous disent en quelle estime était l'orateur :

La mélodie des plus belles voix de toute la province soutenüs (*sic*) par l'accord des diuerses instrumens tres delicatement touchés rauissoient les oreilles aussy bien que les excellens Panégyriques qui furent fais par les meilleurs et les plus celebres predicateurs, touchoient les coeurs de tous ceux qui eurent l'avantage de les entendre, et pour en juger il suffit de dire que le Reuerend pere Bourdaloue de la Compagnie de Jesus prononça le premier avec toute l'estime et l'approbation de son auditoire.

C'était donc à des habitants de Rennes, sauf les réserves déjà faites sur la possibilité d'additions postérieures, que s'adressaient les applications morales que le P. Luras, citant un passage de ce panégyrique, déclare adressées à l'auditoire d'une des Visitations de Paris<sup>2</sup>. D'après certains détails de ce sermon, le prédicateur se sent devant des fidèles à qui il a déjà parlé. En preuve, ces mots, trop peu remarqués, à la fin de la première partie. Après avoir montré que nous devons,

---

1. *Revue de Lille*, 1. c., p. 454, note 2, où j'ai donné l'interminable titre de ce *Recueil... des droits... de la ville et communauté de Rennes*. C'est un dépouillement fait, au XVIII<sup>e</sup> siècle, des anciennes archives, où les délibérations sont très sommairement analysées. Il occupe aux Archives communales de Lille le numéro 90 du fonds Godefroy.

2. Luras II, p. 121. Chérot, *Bourdaloue inconnu*, p. 7, note 1.

pour dompter nos passions, être sévères envers nous-mêmes, la douceur en ce cas n'étant qu'une illusion, l'orateur la montre cependant nécessaire, cette même vertu de douceur et de condescendance, quand il s'agit de triompher des passions du prochain : 1668

Non, tout autre moyen ne nous réussira pas ; autorité, rigueur du droit, raison, adresse de l'esprit... Je sais que pour cela il faudra prendre sur soy, compatir, excuser, dissimuler, céder, condescendre, se soumettre & s'humilier, et de plus, je sais que tout cela est difficile. Mais voilà pourquoy je vous disois, *il y a quelque temps*, que la grande severité du christianisme consistoit dans la pratique de la charité, & que c'estoit une illusion de la vouloir chercher hors de-là, ou de prétendre la trouver sans cela <sup>1</sup>.

Il n'est point impossible de reconnaître ce sermon dans le troisième point du discours *sur la Sévérité évangélique*, qui se rencontre imprimé au second Avent (III<sup>me</sup> dimanche <sup>2</sup>) et où l'on a voulu chercher, comme nous le verrons à propos de l'avent de 1671, les « trois points » de Tréville. On y trouve en effet des endroits significatifs, celui-ci, par exemple, qui, après avoir écarté la direction à donner aux pasteurs et confesseurs, continue : « Je parle de chrestien à chrestien, etc <sup>3</sup> »... Il est aisé de relire ce texte dans l'édition. Tirons-le donc de préférence d'un recueil manuscrit assignant ce même sujet, sur un autre évangile, au jeudi de la quatrième semaine du Carême, avec le texte de saint Luc, iv, 40, *omnes qui habebant infirmos...* et le titre *de la véritable Dévotion* <sup>4</sup> :

Je n'ay pas icy [à parler] (?) de ceux qui sont establis dans le monde pour corriger les autres, encore moins à conférer l'autorité du ministère. Ce n'est pas à moy à leur donner des regles, scavoir s'ils doivent estre austères, sy leur charité sans l'austérité ne peut pas estre prejudiciable, ou sy la seuerité sans la charité peut estre utile.

1. T. VII, p. 286.

2. V. surtout l'entrée en matière de ce point, p. 450 et suiv.

3. T. I, p. 452.

4. Ms. H.

**1668** Tout cela seroit hors de propos à décider <sup>1</sup>. Je parle de particuliers à particuliers, de fidèles à fidèles, et je dis encore une fois que la charité que nous nous devons les uns aux autres et dont nous sommes redevables à nos frères est la matière la plus essentielle de la severité que Dieu veut que nous ayons pour nous. En peut-on douter après l'excellente idée de saint Paul et l'expérience que nous en avons ?

A signaler encore, dans ce même sermon, soit à l'édition, soit au manuscrit, une citation de saint François de Sales, invoquée dans la péroration. Voici celle du manuscrit :

Je vous dis la même chose (*haec oportuit facere...*) ; tenez-vous dans le zèle de regularité et d'exactitude pour toutes les petites choses, mais temoignez-en encore davantage pour satisfaire aux grandes obligations. Ces petits devoirs, disoit saint François de Sales, sont comme les dehors d'une place et les grands préceptes en sont comme les dedans : et comme il y auroit de la folie de vouloir garder les dehors après avoir bruslé le corps de la place, c'en est une plus grande de négliger les observations du christianisme pour s'attacher à des légères observations. Ainsy joignez ces trois choses : un désintéressement parfait, une humilité sincère et une charité cordiale, et pour lors vous serez des véritables chrétiens dans cette vie par la grâce, et dans l'autre par la gloire. Ainsi-soit-il.

Malgré la ressemblance de ces développements avec ce que paraît désigner le passage cité du *Panégryrique de saint François de Sales*, plus volontiers encore je chercherais le rapprochement dans le sermon *sur la Severité chrestienne*, publié dans la dominicale du troisième dimanche après la Pentecôte. Celui-ci roulait sur le texte du chapitre xv de saint Luc, où est représentée l'attitude des pharisiens en face de la mansuétude de Notre-Seigneur : *murmurabant pharisaei... quia hic peccatores recipit et manducat cum illis*. Il y a là des traits vigoureux, presque satiriques sur la fausse sévérité. « On est severe, mais en mesme temps on porte dans le fond de l'ame une aigreur que rien ne peut adoucir, » etc. Tout le

---

1. Dans l'édition, on lit : Et je m'en suis déjà déclaré dans un autre discours. (*Ibid.*, p. 452). Cet autre discours ne serait-il pas ce qu'on lit p. 190, du premier Avent. Cf. *Sermons inédits*, p. 259.

passage est à lire, et l'on éprouve à le couper l'embarras que signalait déjà Feugère à faire de Bourdaloue des citations courtes <sup>1</sup>. Après un joli tableau des chrétiens réformateurs du genre humain, qui ne songent pas à s'amender eux-mêmes, et qui déchirent, sous couleur de zèle « des gens qui ne plaisent pas, »

Voilà, poursuit-il, où la severité devoit estre appliquée : à se comporter avec plus de menagement, avec plus de condescendance, avec plus de retenue & de douceur; à étouffer des saillies trop impetueuses, à supprimer des discours trop de fois rebattus & trop injurieux, etc. : Marcher dans la voye étroite de l'Evangile, c'est reformer son cœur & renoncer à ses passions. Je ne dis pas aux passions & aux affections humaines, prises en elles-mêmes, mais je dis à nos passions propres. Car toutes sortes de passions ne sont pas les nôtres, & il n'y a que les nôtres qui nous donnent lieu de pratiquer la severité chrestienne <sup>2</sup>...

Sans doute, parce que le troisième dimanche après la Pentecôte de l'an 1668, était précisément le 10 juin, c'est une conjecture téméraire et bien fragile, de le rapprocher de ce sermon du 16, prêché d'ailleurs en dehors de la série. Il y aurait même une raison pour que le prédicateur chargé du discours d'apparat destiné à ouvrir les fêtes solennelles célébrant à la Visitation la canonisation du nouveau saint, n'ait pas donné, cinq jours auparavant, la dominicale en son église. Au lieu des mots « il y a quelque temps », nous lirions d'ailleurs peut-être en ce cas : « je vous disais dimanche dernier. » Mais ce n'est point sur un détail aussi peu solide que je me fonde pour chercher de préférence dans les dominicales les sermons qui précèdent l'époque de Paris. Pour celui-ci, et quant à l'allusion au sermon prononcé peu de temps avant ce panégyrique, peu importe l'endroit où il faudrait cueillir cette allusion, si l'identification, sur ces minces données,

1. Feugère, p. ix. V. Ed. Bretonneau, t. x, p. 172.

2. T. x, pp. 174.

1668

peut jamais être espérée avec un des sermons gardés de Bourdaloue. Il faut retenir au moins que nous constatons à coup sûr, pour l'époque de Rennes, outre le panégyrique daté du 16 juin, et grâce au texte conservé de ce discours, l'indication d'un sermon antérieur, dont nous avons, sinon le titre ou le sujet, du moins l'un des développements. Sans presser outre mesure l'expression « il y a quelque temps », elle paraît désigner plutôt un sermon de 1668, car ce serait « forcer les termes » de vouloir l'appliquer au premier temps du séjour à Rennes et de remonter jusqu'à la fin de 1667.

Timidement demandons-nous si, des nombreuses occasions où le jansénisme et la sévérité chrétienne ont été traitées par Bourdaloue, il n'en serait pas quelque une, avant l'époque de Paris, dont le sermon mal connu, prêché « quelque temps » avant le panégyrique en question, nous fournirait une date incertaine, à placer cependant aux temps du séjour en Bretagne. D'ailleurs des prédications de l'année suivante, 1668-1669, passée à Rouen, d'où le prédicateur viendra à Paris, aucun souvenir n'a surnagé.

Bretonneau, dans l'avertissement de son douzième volume, pour expliquer comment on rencontrera dans le second tome « dix exhortations sur la Passion de Notre-Seigneur, » écrivait :

C'est la coutume qui s'observe chez les Jesuites, de faire en chaque maison tous les mécredis & tous les vendredis, depuis le premier dimanche du caresme jusqu'au dimanche des Rameaux, une exhortation publique sur les souffrances de Jesus-Christ. Le Pere Bourdalouë satisfît, comme les autres, à ce devoir, *pendant les quatre années qu'il fut employé à prescher en province les Dominicales* <sup>1</sup>.

Jusqu'ici, je l'avoue, j'avais toujours entendu cette phrase de « tournées apostoliques » faites par l'orateur,

---

1. V *Sermons inédits*, p. 307, un spécimen de ces *Exhortations sur la Passion*.



de 1670 à sa mort, dans quelques villes dont le nom restait inconnu. Aussi avais-je longtemps cherché ces « quatre années » parmi celles où la *Liste des Prédicateurs* laisse dans l'ombre le nom de Bourdaloue. Mais peut-être faudrait-il au contraire nous demander si nous ne venons pas, en suivant Bourdaloue, à Eu, Amiens, Rennes et Rouen, de rencontrer précisément les « quatre années » de dominicales en province. Cela semble bien être le sens voulu par Bretonneau. Dans sa notice sur Bourdaloue, en tête de l'Avent, il parle absolument de son séjour à Paris comme d'un ministère continu, quand il écrit :

Il a presché durant trente-quatre ans soit à la Cour ou dans Paris ; & pendant ces trente-quatre années, il a eu l'avantage assez peu commun d'estre toujours également gousté des Grands, des sçavants & du peuple.

Au reste il semblerait bien un peu étrange que toute trace de cet itinéraire, dans l'hypothèse opposée, ait été absolument perdue. Mgr Blampignon, dressant la *Liste des Prédications de Bourdaloue* ajoute à la mention du carême de 1686 à Montpellier, cette note, dont l'origine n'est point indiquée :

Outre les carêmes de Rouen et de Montpellier il prêcha deux autres stations en province <sup>1</sup>.

Ne faut-il pas révoquer en doute l'existence de ces deux stations inconnues ? La vague qui les entoure autorise à leur opposer une coïncidence assez frappante entre l'expression de Bretonneau « les quatre années » et le laps de temps dont il avait dit dans sa notice :

Le Père Bourdalouë continua quelques années à prescher en Province.

En effet, sorti de sa retraite de Nancy pour arriver à Eu à la fin de l'année 1665, et ne quitter la ville de Rouen qu'après l'année scolaire 1668-1669, Bourdaloue achève,

---

1. *Étude sur Bourdaloue*, p. 108, note 1.

1668 à l'époque où nous arrivons, un stage dont la durée concorde trop bien avec les données du biographe pour qu'il soit besoin de chercher ailleurs « les Dominicales. » De cette hypothèse que je donne néanmoins pour ce qu'elle est, je ne conclus nullement que les sermons compris dans les trois volumes des *Dimanches*, soient tous des discours antérieurs à l'arrivée à Paris. Bien plus, nous pouvons fort bien lire aujourd'hui dans les volumes du *Carême* ou de l'*Avent* des sermons prêchés originellement à Rouen ou ailleurs. Toutefois à l'heure où Bourdaloue était appelé à la Maison professe, il ne devait pas être dépourvu d'un sérieux acquis de discours déjà essayés<sup>1</sup>. Son travail et son rôle, dans une vie sans doute moins distraite et morcelée qu'elle ne le deviendra à Paris, avait été de préparer les matériaux de cette prédication nourrie et solide qu'il va désormais continuer sans interruption. Un nombre assez considérable des sermons devait exister déjà lorsque le « prédicateur », destiné à « s'essayer » dans l'église de la Maison professe de la rue Saint-Antoine, arrivait à Paris. C'était, nous dit la notice de Moreri, « pour y fournir la carrière ordinaire de toute une année dans leur église de Saint-Louis » que ses supérieurs

---

1. Peut-être Bretonneau suppose-t-il trop gratuitement que les exhortations de Bourdaloue sur la Passion sont toutes antérieures à l'arrivée à Paris, parce qu'apparemment ces méditations n'ont point dû être faites d'ordinaire par lui, même quand il donnait la station à la Maison professe. C'est ainsi que la *Liste des Prédicateurs* pour le carême de 1665 indique comme stationnaire « à S. Louis, aux Iesuites rue S. Anthoine, Le R. P. Roatin, Iesuite : Au mesme lieu, le R. P. Giroust fera les Méditations, les Mercredis et Vendredis à quatre heures de relevée. » — Il est difficile, cependant, que durant ces trente-quatre années, il n'en ait pas donné quelques-unes, reprenant tout au moins celles qu'il avait composées autrefois. J'en ai d'ailleurs rencontré une en manuscrit dans le recueil Joursanvault, qui répond à la première des imprimées, sur la *Prière au Jardin des Olives*, traitant le sujet de la résignation. Bien qu'à la rigueur le manuscrit puisse avoir été fait en province — il n'en aurait que plus de prix, se rapportant à une époque moins connue —, il est plus probable qu'il reflète une exhortation entendue à Paris. En tout cas, comme ces sortes de copies appliquées à des sermons plus intimes sont rares et intéressantes, je l'ai publiée avec les *Sermons inédits*, extraits du ms. Phelipeaux. V. pp. 308-327.

l'y appelaient, déterminés à ce choix par « les fruits extraordinaires qu'il fit dans quelques provinces par ses prédications ».

1668-1669

### Rouen, 1668-1669.

Le souvenir de son année passée à Rouen, où il est du reste qualifié seulement « confesseur à l'église du collège », semble se réduire à la mention de son départ. Dans un registre de dépenses, relié en parchemin, sur lequel le procureur du collège inscrivait au jour le jour les sommes sorties de sa caisse, on lit, après « le Viatique de M<sup>re</sup> (Maître) de la ruë <sup>1</sup> allant à Caen, 19 livres », le « viatique du p. bourdalouë allant à St Louis 20 livres », le tout à la date d'octobre 1669 <sup>2</sup>.

Ce n'est nullement à ce séjour, comme semble le croire Feugère, que se rapporte l'anecdote si souvent citée que raconta le P. d'Harrouis, mais, ainsi que nous le verrons, au carême de 1677, ce dont le même registre de dépenses fournit une preuve irrécusable.

Bourdaloue, écrivait Feugère, séjourna encore dans d'autres villes, dans celle d'Amiens notamment et à Bourges, sa ville natale. Partout son succès fut égal. On pouvait sans crainte l'appeler à Paris <sup>3</sup>.

Le nom de la ville de Bourges n'est-il point prononcé à tort ?

1. On nommait « maître » le scolastique avant le sacerdoce. Il s'agit ici du futur orateur qui ambitionna la gloire de succéder à Bourdaloue. C'était cette année même que venaient d'être publiées les poésies latines rééditées sous le titre d'*Idyllia : Caroli de la Rue e societate Jesu, Rothomagi typis Maurrianis, in officina Richardi Lallemant prope Collegium*. Cette plaquette de 86 pp. pet. in-12, a été décrite, à cause des pièces de Corneille parallèles, dans l'édition des *Grands Écrivains*, t. x, p. 192. Cf. Sommervogel, *Bibl. de la Compagnie de Jésus*, VII, col. 291, n. 10 (à rectifier pour le nom de l'imprimeur).

2. Archives départementales de Seine-Inférieure. D. 53, registre in-folio.

3. Feugère, p. 11.

## CHAPITRE TROISIÈME

### LE PROBLÈME DU SERMON DE BOURGES

Les historiens qui ont signalé un *sermon de Bourges*, y ont voulu voir un des premiers essais de Bourdaloue, et le dater pour le moins de 1666. Mais volontiers je demande ici la discussion préalable, qui mette en question ce sermon de Bourges, tel du moins que la tradition locale le présente et l'a peut-être *imaginé*. Le seul sermon de Bourges dont l'existence ne me semble pas légendaire, et qui est probablement l'unique sermon prêché par l'orateur dans sa patrie, serait postérieur à l'année 1678. Cependant comme la date exacte n'en peut être certainement fixée et que par ailleurs il est lié avec la discussion qu'exigent *les légendes* du prétendu sermon de jeunesse à Bourges, c'est ici le lieu d'aborder ce problème. La contestable tradition locale qui attribue à Bourdaloue un sermon donné devant l'archevêque de Bourges, dans l'église du monastère de Saint-Laurent, devrait, pour être prise en considération, reposer sur quelque témoignage écrit; car elle ne saurait tirer aucune autorité de certains détails, comme le nom de l'archevêque devant qui aurait parlé l'orateur et de l'église où il se serait fait entendre. Ces circonstances précises ont bien pu, difficilement toutefois, être gardées par une pure transmission orale; mais elles ont pu aussi être inventées après coup. Non

seulement des différences dans les divers récits qui nous sont faits de ce premier sermon, mais surtout l'absence de toute pièce écrite, qu'on omet de nous produire, sont pour nous mettre en une extrême défiance.

Nous serions heureux d'ailleurs que ce doute jeté sur une tradition qui n'a eu jusqu'ici, que nous sachions, d'autre organe que le bibliothécaire de Bourges, Chevalier de Saint-Amand <sup>1</sup>, amenât les habitants de la ville illustrée par Bourdaloue à produire les preuves de ce premier sermon de Bourges. Jusqu'à démonstration plus solide, nous croyons pouvoir le tenir pour un mythe.

Écartons d'abord les témoignages de seconde main, sources dérivées et mêlées d'ordinaire de conjectures additionnelles.

La notice déjà citée de M. Profillet, après avoir raconté, aussi d'après M. Chevalier de Saint-Amand, comment Bourdaloue s'était révélé durant une retraite, où il remplaçait à l'improviste un prédicateur malade, ajoute :

La famille de Bourdaloue ne croyait guère encore cependant à la gloire future de son héritier. Mais un jour à la suite d'un sermon prononcé devant lui, l'archevêque de Bourges, après avoir félicité le jeune prédicateur, le retint, dit-on, à dîner. A partir de ce moment, Etienne Bourdaloue ne douta plus du mérite de son fils <sup>2</sup>.

Le récit a déjà subi une première déformation, qui ne serait pas sans importance, celle de substituer à sa mère, le père du jeune orateur. Il a perdu aussi en précision de détail, car la notice du bibliothécaire de Bourges nous apprenait le nom de l'archevêque et surtout l'église où fut prêché le discours :

On rapporte, écrivait M. Chevalier, que Jean de Montpezat de Carbon, cent deuxième successeur de saint Ursin, ayant entendu

---

1. *Notice biographique sur le père Bourdaloue*, par Chevalier de Saint-Amand, bibliothécaire de la ville de Bourges. A Bourges, chez Vermeil, au Grand Bourdaloue, 1842, in-8.

2. Profillet, p. 153. Cf. plus haut, p. 239, note 1.

prêcher l'illustre enfant de Bourges dans *l'église de l'Abbaye royale de Saint-Laurent*, s'empessa de lui adresser ses félicitations sur le sermon qu'il venait d'entendre et le retint à dîner pour le lendemain. La tradition ajoute qu'il ne fallut pas moins que cette dernière circonstance pour persuader *Madame Bourdaloue* du mérite de son fils. Tout ceci, n'est, je le répète, qu'une tradition, mais toute tradition qui peint les mœurs d'une époque doit être précieusement recueillie <sup>1</sup>.

Il paraît difficile de remonter plus haut que le témoin qui a recueilli l'écho de cette tradition, mais n'a pas indiqué sa source. Ce récit, sans autre signature que l'impersonnelle formule *fama refert*, semble d'abord offrir un élément précis, le nom de Mgr de Montpezat. Ce nom fournirait au moins deux dates extrêmes : il oblige d'adopter pour point de départ initial l'installation à Bourges de Mgr Jean de Montpezat de Carbon, qui, nommé le 28 octobre 1664, de Saint-Papoul où il était évêque, ne siégea en son archevêché que depuis le 12 mai 1666 <sup>2</sup>. Ne porte-t-il pas aussi à croire que le père de l'orateur était déjà mort à cette époque ?

Voici en outre une note manuscrite de Rochebilière, rapportant un mot du P. Cahier, S. J., et qui se lit sur l'exemplaire annoté de la *Notice* écrite par Chevalier. On peut supposer que le P. Cahier recueillit ce propos à Bourges, durant le séjour qu'il y fit pour son grand travail sur *les Vitraux de la Cathédrale* :

On ajoute, disait-il, que le grand sujet de doute pour M<sup>me</sup> Bourdaloue sur le mérite des sermons de son fils, était surtout qu'elle n'y voyoit rien qu'elle ne comprît tout d'abord, et partant rien que de très ordinaire.

Mais ce sentiment ne s'explique-t-il pas plus encore, si le prédicateur ayant déjà reçu cette espèce de lettres de

1. Chevalier, p. 8.

2. D'après le P. Jean, S. J., *les Evêques et Archevêques de France*, p. 366, ce serait le 19 juin 1665. Mais le *Gallia christiana*, 2<sup>e</sup> éd., t. II, p. 109, indique bien l'installation pour le 12 mai 1666.



noblesse qu'un succès à Paris donnait, surtout alors, la trop craintive ou défiante mère se demandait si l'admiration générale ne s'égaraient pas, puisque, elle, après avoir entendu prêcher ce fils que peut-être la capitale et en tout cas plusieurs villes trouvaient si éloquents, elle avait saisi sans difficulté tout son discours. Il me semble qu'il faudrait tenir un certain compte de cette mention unique faite de « Madame Bourdaloue », dans la tradition signalée par la notice de 1842, et que la conclusion à en déduire serait de placer le sermon entre la date du décès d'Etienne Bourdaloue (28 octobre 1669) et le départ de l'archevêque <sup>1</sup>.

La nomination de Mgr de Montpezat au siège de Toulouse, puis de Sens (mai 1674) doit avoir précédé de peu le départ. D'ailleurs il ne faut pas éloigner trop des débuts de Bourdaloue à Paris ce sermon, que d'autres avaient déjà assigné aux premières années de la prédication. L'étonnement et l'incrédulité de la mère de l'orateur, dont triomphe seule l'invitation de l'archevêque, cesseraient d'être aussi naturels après un succès de plusieurs années et des prédications à la cour. La date qui semble offrir le plus de vraisemblance serait donc l'année 1670. Peut-être Bourdaloue, peu de temps après la mort de son père et au sortir de ce premier avent de 1669, qui fut un succès, put-il faire alors un voyage à sa ville natale, à l'occasion duquel l'archevêque l'aurait entendu au monastère de

---

1 Un livre qui paraît avoir suivi sur ce point les données fournies par Chevalier Saint-Amand, l'excellente monographie intitulée *Histoire d'un monastère, les bénédictins de Saint-Laurent de Bourges* (ouvrage précédé d'une introduction par le R. P. Dom J. Rabory, bénédictin, Bourges, 1892, in-8), suppose que l'autre date extrême ne peut être que 1669, celle du départ pour Paris. On y lit, p. 267 : « C'est en 1669 que Bourdaloue quitta sa ville natale pour Paris. » Outre cette erreur sur le lieu d'où partait Bourdaloue, remarquons qu'il a pu venir à Bourges, après le 28 octobre de cette même année, date de la mort d'Etienne Bourdaloue. Si on supposait le sermon prononcé du vivant de celui-ci, il faudrait l'éloigner le plus possible de 1669, car on ne s'expliquerait guère le voyage entrepris par Etienne, ou du moins projeté et arrêté par sa mort, pour aller entendre son fils à Paris, s'il venait d'assister peu de temps auparavant à ses sermons.

Saint-Laurent. Il y a là une série de probabilités qui justifieraient la conjecture. Peut-être est-il permis de s'avancer plus encore et d'en proposer une sur le sujet de ce sermon. L'auteur de la belle histoire de ce monastère où fut prêché le sermon, s'est demandé, en rencontrant dans les œuvres de Bourdaloue le *Panegyrique de saint Benoît* que Bretonneau a placé à la fin des Pensées, si ce ne serait pas là précisément le discours qu'avaient entendu les religieuses bénédictines de Bourges, le jour où Bourdaloue prêchait dans leur église en présence de l'archevêque<sup>1</sup>.

Mais il est bien à craindre que la tradition sur laquelle repose tout cet échafaudage de conjectures, n'ait qu'une valeur plus que douteuse. Le peu de documents quelconques que nous rencontrons sur les rapports de Bourdaloue avec sa ville natale ne paraît guère confirmer l'existence de sermons prêchés par lui à Bourges devant l'archevêque Montpezat, dans les circonstances que suppose la notice de 1842. Nous avons heureusement une source positive, la seule même qui remonte à l'époque, et qui par conséquent laisse bien loin les précédentes, datant de livres imprimés il y a au plus soixante ans, c'est-à-dire à peu près non avenues.

Le P. de Fourcroy, S. J., un contemporain de Bourdaloue, plus âgé que lui de dix-huit ans et qui passa « la plus grande partie de sa vie à Bourges » où il mourut le 6 novembre 1705, nous a laissé quatre volumes in-quarto d'épigrammes latines, encore inédites<sup>2</sup>, dont plusieurs concernent Bourdaloue. Tout lui sert de prétexte à poésie et les moindres événements sont mis en vers. Or, la première en date de ces pièces<sup>3</sup> est postérieure à la nomination de Bourdaloue comme prédicateur du roi,

---

1. V. p. 287, note k.

2. Sommervogel, *Bibliothèque S. J.*, t. III, col. 905. Il faut corriger l'indication « trois » volumes : il y en a quatre. Ms 329 de la Bibliothèque de Bourges.

3. Je dois au P. H. Chérot la communication de celles que je cite.

par conséquent au 15 mai 1679 (son titre même donne donc une date), et elle reproche à l'orateur de ne point vouloir prêcher dans sa patrie autrement que d'exemple. Voici cette épigramme dont le trait final est d'un mécontent et qui nous prouve que Bourdaloue, peu jaloux de se prodiguer en ses temps de relâche, ne se prêtait guère, dans ses séjours à Bourges, à la curiosité de ses compatriotes avides de l'entendre :

BURDALAEO REGIO CONCIONATORI <sup>1</sup>

cum nollet in patria concionari.

*Rex oratorum, Regisque orator in aede,  
Magnus honos patriae, spesque salusque tuae,  
Hic fac in patria quod grande Lutetia signum  
Suspicit, exemplis adjice verba tuis.*

*Vidimus, audisse est; aliis non indiga verbis,  
Acta suasuræ pondera vocis habent.*

*Haec oratoris pars prima est actio, mutus  
Re quoque signari saepe propheta solet.*

*Ut sileas, magnum juvat exclamare prophetam  
In patria; vitae verba per acta doces.*

*Hoc etiam Bilurix, quod magna Lutetia dicit:  
Nunquam sic egit, sicque locutus homo est.*

Il est malaisé dans une traduction, en vers surtout, de rendre l'impression exacte de cette épigramme; nous l'essayons toutefois dans l'espoir que les conclusions historiques n'en seront pas infirmées :

AU P. BOURDALOUE, PRÉDICATEUR DU ROI

*qui refusait de prêcher dans son pays natal.*

O roi des orateurs, orateur de nos rois,  
L'honneur de ta patrie, et l'espoir, et l'oracle,  
Daigne faire chez nous cet étonnant miracle  
Que voit Paris : ajoute aux exemples ta voix.

---

1. Épigramme 1015. Les numéros se poursuivent à travers les quatre volumes.

Tu parais : il suffit, et ton action muette,  
 Non moins que la parole, enseigne le devoir.  
 C'est là de l'orateur l'art suprême. A le voir  
 Quand il agit, on peut reconnaître un prophète.  
 Ton seul aspect t'a fait grand prophète aujourd'hui  
 Parmi nous : tant il vaut les paroles de vie.  
 Bourges comme Paris dira (c'est son envie) :  
 Nul n'agit, nul jamais ne parla comme lui.

Il semble bien que si la tradition d'un premier sermon, sermon révélateur et entouré des circonstances à effet que suppose la légende, avait été vivace, le P. de Fourcroy n'aurait pas manqué de le rappeler.

Il faut donc conclure que le récit circonstancié, mais tout moderne, du sermon devant l'archevêque Montpezat de Carbon, perd beaucoup de son crédit.

Ce qui semble le confirmer encore, c'est qu'une épigramme du même auteur composée apparemment, d'après sa place dans le recueil, un certain temps après le premier reproche, reprend le même thème, et prouverait qu'en un nouveau voyage à Bourges, l'orateur avait persisté dans son silence.

Il est fâcheux que cette épigramme ne soit point datée, car elle nous fournirait l'époque exacte d'un retour de Bourdaloue dans sa ville natale, soit à la suite d'un carême, à titre de repos (comme le voyage fait au temps pascal, qu'une autre épigramme atteste encore, montrant Bourdaloue à Bourges, le dimanche du bon Pasteur), soit pour sa retraite annuelle<sup>1</sup>, ainsi qu'il se peut conclure du titre même de cette seconde épigramme contre le silence de Bourdaloue.

---

1. Ce doit être en janvier cependant que Bourdaloue faisait sa retraite annuelle, d'après l'expression du P. Martineau dans sa *Lettre* sur la mort de Bourdaloue : « Les premiers jours de chaque année, il les consacrait à la retraite. » Mais était-ce une coutume invariable ?

## R. PATRI BOURDALOÛE

Parisiis ad tempus secedenti ][ Biturigas ][ in patriam suam <sup>1</sup>.

*Inter prophetas maximus  
In patria est extra patriam.  
Ubique, dum siles quoque,  
Plus quam propheta, praedicas.  
Privata sic exceptio  
Commune, sicut regulam;  
Confirmat hoc proverbium :  
Nemo propheta in patria.*

Cette allusion à la réponse de Jésus-Christ à ses compatriotes, étonnés de sa science et de son éloquence : *Non est propheta sine honore nisi in patria sua* (Math., xiii, 57) prouve de nouveau que l'orateur ne se prodiguait nullement dans la ville de Bourges, et c'est pour le décider sans doute à prendre enfin la parole, que Fourcroy, aiguissant moins cette fois le trait, lui promet qu'il n'en serait point de lui comme du plus grand des prophètes, acclamé partout, sauf à Nazareth sa patrie :

## AU RÉVÉREND PÈRE BOURDALOUE

*Venu de Paris à Bourges sa patrie, pour s'y retirer quelque temps.*

Le Prophète, dit saint Mathieu <sup>2</sup>,  
Sauf chez les siens, règne en tout lieu :  
Pour toi, partout tu prêches Dieu,  
Plus que prophète, en ton silence.  
Mais cette unique exception,  
De la loi confirmation,  
Ne fait aucune violence  
Au vieux proverbe des anciens :  
Nul n'est prophète chez les siens.

Tant d'instances fléchirent-elles Bourdaloue ? Il ne paraît point que ce fut encore au voyage suivant. Deux vers qui

1. Epigramme 3479.

2. Qu'on veuille bien excuser, sur la rime, le lointain de la traduction : la concision latine est d'ailleurs un rude obstacle.

saluèrent son arrivée nous apprennent aussi que l'archevêque était absent de Bourges, et si Bourdaloue prêcha en ce dimanche du bon Pasteur, — ce qui est plus que douteux — ce ne fut pas en tout cas, le traditionnel sermon de Bourges, dont, comme l'on voit, nous ne découvrons pas trace. Plus probablement, après le carême, une des stations de Paris peut-être, à moins qu'il ne s'agisse du retour de Montpellier, que Bourdaloue quitta le 20 avril, huit jours avant le dimanche du bon Pasteur (28 avril), Bourdaloue qui venait chercher du repos, ne céda point encore à ce madrigal engageant :

R. PATRI BOURDALOÛE

Biturigas venienti Dominica die pastoris boni<sup>1</sup>.

*Quando praesul abest, pastor bonus, huc ades, imo  
Tu potes absentis praesulis esse loco.*

Notre chef est absent. Bon pasteur, Dieu t'envoie :  
Tu peux, à son défaut, nous guider dans la voie.

Ce ne fut donc que plus tard que Bourdaloue rompit enfin le silence à Bourges, et ce fut pour donner, à une date qui nous est inconnue, mais dans un monastère de religieuses, un sermon dont le sujet nous est révélé par une des pièces latines de Fourcroy. Lisons les trois épigrammes qui récompensèrent ce discours tant désiré ; nous verrons ce qu'il en faut conclure sur « le sermon de Bourges », soit à titre de point sûrement acquis, soit comme conjecture probable :

RDO PATRI BOURDALOÛE

Biturigis concionanti apud Moniales<sup>2</sup>.

*Orator unus omnium,  
Princeps in aula maximus,  
In aede parva non minor  
Utramque majorem facis.*

1. Epigramme 3484.

2. Epigramme 3864.



## AU RÉVÉREND PÈRE BOURDALOUE

*Pour son sermon chez les religieuses.*

Autant, ton éloquence est belle  
 Dans la chapelle de la cour,  
 Autant, dans une humble chapelle.  
 Tu les illustres tour à tour.

Mais cet éloge, qui a pu être composé de confiance et sur la simple nouvelle du futur sermon, devient plus explicite quand le poète essaie son talent pour composer quatre vers sur le sujet choisi par l'orateur. C'est donc à propos de la promesse du centuple que Fourcroy écrit :

RDO PATRI BOURDALOÛE <sup>1</sup>.

De argumento suae concionis  
 ad Moniales :

Qui reliquerit omnia centuplum accipiet.

*Quas ego reliqui, haec omnium est  
 Tot concionum centuplum.*

*Post concionem hanc unicam  
 Jactura facilis omnium.*

La perte de tant de sermons  
 Vaut ce centuple, sans conteste :  
 Après celui-ci, proclamons  
 Que nous regrettons peu le reste.

Enfin dans un dernier madrigal, affinant sa pointe contre les prédicateurs que doit décourager un tel voisinage, le poète ajoute cette antithèse en deux vers :

*Oratorum hic est sacra desperatio, sacram <sup>2</sup>  
 Dum spem auditorum centuplicato animat.*

C'est trop décourager l'effort des orateurs  
 Que centupler ainsi l'espoir des auditeurs.

Pour être complet dans ces épigrammes adressées à Bourdaloue, il faut citer enfin, mais sans se faire fort de l'expliquer, l'*énigme* qui suit immédiatement le distique

---

1. Epigramme 3870.

2. Epigramme 3871.

que nous venons de traduire. Elle restera sans doute un problème insoluble et un véritable logogriphe tant qu'on ne saura point quel pouvait être cet auditeur insolite, auquel fait allusion, en un style indéchiffrable, l'épigramme 3872, que voici :

MIRANTIBUS

Quasi prodigium

ejusdem oratoris auditorem novum.

*Prodigium orator simul auditorque, sed unus*

*Illic auditor, cur ita prodigium?*

*Talis ubi auditor, talisque corona, duplex hoc*

*Prodigium majus, prodigiumque minus.*

Nous serons heureux si de patientes recherches mettent à même quelque jour de comprendre, et par suite de traduire d'une manière satisfaisante, ces quatre vers qui eurent sans doute un sens pour ceux qui furent alors au fait d'une allusion qui nous échappe <sup>1</sup>.

Heureusement nous avons mieux que des énigmes dans les trois épigrammes relatives au sermon. Il est permis d'en dégager deux faits certains et plusieurs conclusions hypothétiques, mais probables.

Le premier point sûrement acquis, c'est que Bourdaloue, après s'être longtemps fait attendre, prêcha à Bourges un sermon sur le texte *Qui reliquerit omnia centuplum*

1. Lorsqu'on sait à quel point les plus minimes incidents défrayaient la verve de ces disciples d'Apollon, on se pourrait demander si le vol d'un oiseau ou si l'entrée d'un chien dans la chapelle où prêchait Bourdaloue, n'expliquerait point, par une conjecture très hasardée, ce double distique où l'on voit mis en opposition l'auditeur et l'orateur. L'un et l'autre sont présentés tout d'abord comme « un prodige ». Mais pourquoi, dans notre hypothèse, demande le poète, seul ici l'auditeur accapare-t-il l'étonnement? C'est que (nous supposons qu'un chien, s'étant glissé dans la foule, a causé quelque incident) devant un tel orateur, et dans une telle assemblée, cette double opposition en contraste est présentée comme à la fois plus étrange, à cause du grand nom de l'orateur, et plus explicable, par suite de la foule, et peut-être de la cohue qui s'est empressée pour l'entendre. Cette explication est à coup sûr des plus problématiques, et demande à n'être prise que comme telle.

*accipiet* : le second fait certain, c'est qu'il le prêcha dans une chapelle de religieuses. Autour de ces deux points se peuvent grouper quelques conjectures assez vraisemblables. Il est à croire que le couvent de religieuses est bien ce monastère de Saint-Laurent qui avait gardé du reste la tradition d'une prédication de Bourdaloue. Nous pensons même que c'est le seul élément qui mérite de subsister de « la légende du sermon de Bourges » rapportée par Chevalier de Saint-Amand. La connaissance du texte de ce discours permet aussi d'écarter ici à coup sûr l'hypothèse du *Panégyrique de saint Benoît*<sup>1</sup>. Suffit-elle à nous garantir que le sermon prononcé à Bourges est bien le même que Bretonneau a conservé dans l'édition parmi les sermons sur l'état religieux ? Le troisième discours de cette série qui a pour titre *le Renoncement religieux et les Récompenses qui lui sont promises*, développe en effet le texte de saint Mathieu, et il y a bien des présomptions que c'est dans son fond le sermon entendu à Bourges. Mais quant à savoir si c'était une vêtüre ou profession que prêchait en ces jours-là l'orateur, il est plus difficile : car, en accord avec ses habitudes, il a pu reprendre plus d'une fois le même sujet et dans plus d'une vêtüre ou profession. Le texte imprimé dépend certainement d'une de ces circonstances, mais il n'est pas impossible, bien que l'évangile de saint Mathieu, chapitre xix, ne forme la lecture d'évangile d'aucun des jours liturgiques *de tempore*, que le discours ait été accommodé à la vie religieuse en général, et prêché dans le monastère de Saint-Laurent, indépendamment de toute cérémonie d'entrée en religion, pour céder aux instances des bénédictines de ce monastère.

---

1. Sur cette hypothèse, très peu ou même point du tout appuyée, nous bornons à émettre (note k, p. 287) quelques suppositions, pour établir plutôt la non-impossibilité du fait. Mais de ce que le fait soit possible, il n'en sort ni prouvé ni probable. Nous voyons même que la connaissance du sujet prêché à Bourges exclut cette hypothèse, au cas d'un seul sermon.

Toutefois l'espèce de violence faite à l'orateur, à en juger par les épigrammes du P. de Fourcroy pour le déterminer à ce premier sermon, le seul signalé dans cette même source, indiquerait plutôt qu'il n'a pas moins fallu peut-être qu'une invitation de famille à laquelle l'orateur n'aura pu refuser sa parole, pour obtenir ce sermon du centuple. L'hypothèse d'une vêtture au monastère de Saint-Laurent n'est donc point à écarter. Puissent les érudits de Bourges se piquant d'honneur pour cet orateur qui fait leur gloire, nous dire si vraiment et pour qui auraient été prononcées dans l'église de ce monastère les paroles qui terminent le troisième sermon sur l'état religieux ! Est-ce pour une pénitente, est-ce pour une parente, que l'orateur aura pu dire :

Tels sont vos sentiments, ma chère sœur ; la solidité de votre esprit, la ferveur de votre piété, l'inflexible fermeté que vous avez fait paraître en vous arrachant du sein d'une famille qui comptoit sur vous pour vous élever aux honneurs du monde, & sur qui vous pouviez compter pour parvenir à ce qu'il y a de plus grand dans le monde ; *tout cela joint aux connaissances encore plus particulières que j'en puis avoir*, me répond des dispositions intérieures de votre âme...<sup>1</sup>

Mais le champ des hypothèses est indéfini et n'est point une voie tracée. Ce n'est donc pas là qu'il faut s'arrêter à loisir et mieux vaut poursuivre la route, désormais plus jalonnée de dates certaines qui nous va conduire, en diverses étapes le long des trente-quatre années de la prédication à Paris.

---

1. Ces paroles ne peuvent être décisives, étant applicables en plus d'une circonstance, savoir aux sermons que prêchait Bourdaloue pour la vêtture ou profession de personnes dirigées par lui. Ainsi : le 10 juin 1677 ; à la fin de 1680 ; le 30 décembre 1686 ; en mai ou juin 1692 ; le 1<sup>er</sup> mars 1703 ; le 1<sup>er</sup> mai 1704, etc., etc.,...

## NOTES DU LIVRE PREMIER

a. — (P. 216, note 2). Luras tient pour le 20 août indiqué par les catalogues, sauf un qui porte 19, corrigé en 29. Resterait à savoir d'où venait cette indication qui ne peut avoir plus de valeur que celle, incertaine et inconnue en somme, de la date d'entrée de Bourdaloue, dont le mois n'est pas constant, 10 octobre ou 10 novembre. Quant au ms. 1019 du Cabinet des titres, il est très vrai qu'au f. xxiii, on y lit : « Louÿs est jésuite et a pris l'habit à Paris le x nov[embre] 1643 (sic) (et en marge) né le 20 aoust 1632 »; et au bas de la notice d'Anne Bourdaloue : « Je soubs signé Estienne Bourdalou certifie l'age de mes Enfants estre des jour et an cy dessus... le xiii<sup>me</sup> Juin de l'année de gre cinqt. six. » Mais ces mentions sur le manuscrit dressé par Robert Hodeau, qui avait épousé en 1616 une sœur d'Etienne, n'ont point semblé concluantes à M. J.-B. Tausserat. Il faudrait savoir d'ailleurs de qui, sont tant d'indications, comme celle de la mort de la mère de Bourdaloue, 18 mai 1700 (fautive par conséquent, lisez 22 mai), et de Bourdaloue lui-même, 13 mai 1704, postérieures au visa d'Etienne. Les témoignages de Bretonneau et de M<sup>me</sup> de Pringy ne sont pas distincts des précédents et ne s'y ajoutent pas. Des affirmations dérivant d'une source unique ne se fortifient point par le nombre.

b. — (P. 217, note 2). *Revue du Centre* (15 septembre 1883); M. A. Beauchesne s'efforce d'y prouver que la noblesse des Bourdaloue date du xiii<sup>e</sup> siècle. — Une réponse de M. Tausserat, au numéro du 15 février 1884, démontre le peu de crédit que mérite le ms. 1019 de la Bibliothèque nationale. V. du reste M. Tausserat, p. 17, note 1, où sont indiqués, de cette revue, les articles de M. Beauchesne des 15 juillet, 15 août, 15 octobre 1883 et du 15 mars 1884, et de M. Tausserat, 15 septembre 1883 et 15 février 1884.

c. — (P. 217, note 3). Serait-ce un des Bourdaloue chapeliers qui aurait donné son nom au ruban qui garnit la base des chapeaux et entoure la partie inférieure du « tube »? Elle se nomme ou se nommait au temps de ma jeunesse, en terme de métier, un « bourdaloue. » Quant aux autres acceptions, dont une plus infime de ce mot, on rencontre des tentatives d'explications dans *l'Intermédiaire des chercheurs*, t. II, pp. 582, 590, 663. M. Tausserat, propose comme étymologie de Bourdaloue *Borda leucae* (p. 18, note 2). Il paraît bien qu'on pourrait comme autrefois dans le *Mercurie galant*, janvier 1695, p. 109, à propos de Bordeaux et de l'origine de ce mot, proposer les conjectures plus ou moins bizarres et diverses, qui restaient d'inutiles et insolubles énigmes. V. plus bas, 1680.

d. — (P. 219, note 2 et p. 229, note 1). L'article fort intéressant de M. A. Barral sur deux livres de prix de Bourdaloue, paru dans la *Revue du Centre* du 15 juillet 1883, et, bien antérieurement, dans les *Annales de Philosophie chrétienne*, août 1864, suppose que Bourdaloue redoubla son année de rhétorique. En effet le prix qui lui fut accordé en seconde le 31 août 1644, — seul mentionné par le P. Luras (p. 9), est accompagné à Bourges, — quoi qu'en dise le P. Luras, croyant réfuter l'assertion de M. Profillet, — d'un premier prix de composition grecque obtenu le 21 août 1646, soit deux ans après, et c'est bien le volume des *Erasmi Adagia*, dont le P. Luras niait la probabilité. « Le titre seul, écrivait-il, nous fait croire qu'il y a erreur; les ouvrages d'Erasme ont toujours été interdits dans les anciens collèges des Jésuites: de plus, si M. Profillet a eu ce volume sous les yeux, ce n'est point à Bourges; nous ne l'avons trouvé ni dans le catalogue ni sur les rayons de la Bibliothèque de cette ville. » C'est là pourtant que le volume a été vu par M. de Barral, qui le décrit en détail, confirmant et complétant ainsi les affirmations de M. Profillet. (*Op. cit.*, p. 152.)

Ainsi le prix délivré en 1646 à l'élève de rhétorique porte bel et bien pour titre *Adagia Erasmi*, Froben, Bâle, 1539, *pro primo solutae orationis graecae praemio*, 31 août 1646, avec la signature *Valentin Cocurnez*.

Je ne prétends aucunement expliquer comment *Erasme* fut ainsi donné en prix, mais le fait semble indiscutable, et que le livre n'ait point été soumis au P. Luras en tournée à Bourges, c'est aisément explicable. Cela prouve uniquement que le livre n'ayant pas été trouvé ce jour-là, on n'a pu le montrer au visiteur. Il est donc prudent de ne pas mettre aisément en doute, sur des arguments de « convenance » ou d'impossibilité morale, un fait affirmé par un témoin oculaire.

Voici du reste ce qu'écrivait M. l'abbé Barral dans son article des *Annales de Philosophie chrétienne*, (août 1864, p. 153 et suivantes): « Un de ces deux prix a été obtenu par Bourdaloue en 1644. Le volume renferme, sous ce titre: *Ecclesiasticae historiae authores*... des ouvrages d'Eusèbe, de Ruffin, de Théodoret, etc., etc... Il est dû à la munificence de Mgr d'Hardivilliers, archevêque de Bourges. C'est un très beau volume in-4°, édité à Bâle par Froben, en 1562. »

FROBEN, Basileae.

MDLXII.

La reliure est riche, la tranche dorée, le dos et les plats sont semés de fleurs de lis d'or. Au milieu se voient les armes du donateur, Mgr de Bourges. Sur la première feuille deux dessins au trait représentent deux espèces de tenants d'armes: deux hommes à tête de cerf et encadrent l'attestation suivante:

Ego infra scriptus, Collegii Bituricensis beatae Mariae soc... Jesu studiorum praefectus, testor ingenuum adolescentem *Ludovicum Bourdaloue*, hunc librum qui inscribitur: *Ecclesiasticae historiae authores*, pro primo solutae orationis latinae praemio in secundâ scholâ meruisse et in publico eiusdem collegii theatro ex munificentia illustrissimi ac reverendissimi domini Petri d'Hardivilliers patriarchae archiepiscopi biturensis, etc... consentum esse. In cuius rei fidem chirographum hic meum ac collegii nostri sigillum apposui.

Biturigibus, die trigesimo primo augusti anno Domini 1644.

Ludovicus du Pont.

Sigillum collegii Bituricensis societatis Jesu.

Le second livre est dû aussi à la libéralité d'un grand seigneur. C'est un prix obtenu en 1646 par Bourdaloue, alors en rhétorique. Il contient les *Adagia Erasmi*, et il sort de la même librairie Froben:

Basileae ex officina Frobeniana.

An... MDXXXIX.



C'est également un fort beau volume grand in-4°. Les armes du donateur sont au milieu de la couverture; le dos du livre et les plats sont semés de la principale ou plutôt de l'unique pièce de l'écusson.

Le premier feuillet contient l'inscription suivante :

Ego infra scriptus collegii Bitur... B... Miae .. soc ... J... studior ... Praef ... testor ingenuum adolescentem *Ludovicum Bourdaloue* istum librum qui inscribitur : *Adagia Erasmi Roterdami*, pro primo solutae orationis graecae praemio in Rhetorica meruisse et in publico eiusdem collegii theatro ex munificentia et liberalitate illustris ... do... Poloni Domini Constantini de Buin Comitiss Opalinski Palatinidae Postmaniensis consecutum esse. In cuius rei fidem chyrographum hic meum et collegii nostri sigillum apposui. Biturigibus die vigesimo primo augusti anno Domini 1646.

L. Valentinus Cocurnez.

Sigillum ... etc.

Ces deux attestations nous font connaître une particularité assez minime si l'on veut, mais qui mérite d'être signalée aux biographes du P. Bourdaloue, parce que tout a son intérêt dans la vie des hommes extraordinaires.

Bourdaloue était en *seconde* en 1644, d'après le premier livre de prix, et l'on voit, d'après le second qu'il était en rhétorique en 1646. Il faut donc ou qu'il ait interrompu ses classes par motif de santé, ou qu'il ait fait deux ans, soit de seconde, soit de rhétorique. C'est cette dernière supposition qui est la plus probable, et c'est sans doute la rhétorique que Bourdaloue aura redoublée... »

Cette dernière phrase est du pur domaine de la conjecture, car au fond nous ne savons rien de la raison qui occasionna cet arrêt dans le cycle des études de Bourdaloue, et l'on doit dire que les diverses hypothèses émises par M. de Barral étant également probables, il n'y a aucun motif de supposer que la grande jeunesse de Bourdaloue, — l'âge normal alors après tout, — au sortir de sa classe d'humanités, aurait amené les Pères à demander qu'il redoublât cette classe. Il faudrait pour savoir qu'il n'y a pas eu interruption, trouver quelque prix relatif à l'année 1645. C'est en tout cas trop s'avancer que de dire que « les jésuites... jugèrent qu'il était utile de fortifier leur élève par une seconde année d'étude. » A plus forte raison est-il gratuit de dire que peut-être ils « devinaient déjà un orateur dans le jeune rhétoricien. » (Ibid., p. 158.)

Reconnaissons plutôt que nous n'avons pas les éléments nécessaires pour expliquer ce fait certain d'une rhétorique faite par Bourdaloue, deux ans après ses humanités, et que nous ne savons quel fut l'emploi de l'année scolaire 1644-1645.

Après avoir rappelé le blason des Bourdaloue, M. l'abbé Barral ajoutait :

Bourdaloue fut bien un lion intrépide en face des rois, indomptable et invincible en face des erreurs et des vices de son temps... Et quel soleil dans cette pléiade de soleils du dix-septième siècle ! Et quelles lumières éclairèrent cette âme pure comme l'azur céleste !... Et de quelles splendeurs surtout ne fit-il pas briller la vérité... De quelles clartés n'illumina-t-il pas les intelligences !... (Ibid., p. 156.)

e. — (P. 220, note 1). La modestie, dans l'espèce, est d'autant plus suspecte que nous apprenons cette particularité par une relation du *Mercure galant*. Voici en effet ce qu'on lit au mois d'octobre 1693 :

« La ville de Riom en Auvergne a perdu un grand homme de bien dans la personne du sieur Amable Faydit, surnommé l'Avocat des pauvres qui mourut le 5. de ce mois, dans sa quatre-vingt & unième année, regreté universellement de toute la Province, pour sa sagesse, sa charité, sa capacité & son expérience dans les affaires, surtout par son extrême modestie qui lui fit refuser en 1636, des Lettres d'ennoblement que le fameux Père Sirmond, Jésuite, son Oncle, confesseur du feu Roy, luy avoit procurées. Il dit qu'il n'estoit pas meilleur que ses Ancêtres, que tous de

temps immémorial, s'étoient contentez de la simple qualité d'Avocat, & avoient borné successivement l'un après l'autre toute leur ambition à s'acquiter avec honneur & probité de cette profession". »

Mon intention n'est pas de jeter le soupçon sur la sincérité du refus opposé à la faveur royale par Amable Faydit. Il faut l'avouer du moins, les héritiers, neveux ou concitoyens, qui le notifèrent à toute la France par la voie du *Mercure* auraient mérité, s'ils s'étaient avisés de se targuer de cet exemple pour regarder de haut les Bourdaloue du Berry, de s'entendre répondre comme Diogène se vantant de fouler aux pieds le faste de Platon et de souiller de la boue de ses sandales les tapis ou les meubles du philosophe : *Calcas quidem, sed et alio fastu*. Car ce n'est pas fortuitement sans doute que, l'année suivante, le *Mercure* de juillet revenait sur cette particularité de la succession ininterrompue des avocats « non anoblis » de la ville de Riom. La feuille officielle annonce la mort de Jean Faydit, frère d'Amable, arrivée vers le milieu de l'année 1694 :

« .... Seigneur de Grandville, Conseiller du Roy en la Sénéchaussée d'Auvergne et siège présidial de Riom, mort à l'âge de quatre-vingt-trois ans, qui avoit bien mérité des « Lettres et de la Science ecclésiastique » en servant de compagnon de voyage, de lecteur, de copiste et de secrétaire à son oncle, le savant Père Jacques Sirmond". »

f. — (P. 228). Dans son *Panegyrique de sainte Madeleine*, l'orateur montre d'abord la pécheresse possédée par sept démons : « Elle en avoit un dans ses yeux dont elle brûlait le coeur de ceux qui l'approchoient, et qui ne sortaient jamais de sa présence sans en rapporter une plaie dont les atteintes étaient mortelles. Un autre était caché dans ses cheveux qui lui servaient d'instruments et de piège pour y suspendre ceux qui se laissaient éblouir à leur vue. Cette bouche, dont les paroles étaient autant d'oracles, et qui prononçaient à ses adorateurs des arrêts de mort et de vie, n'était que l'organe d'un autre démon qui donnait le branle et le mouvement à ses lèvres... » Bayle, l. c., p. 75... Et plus loin : « Toutes les larmes qu'elle verse sont autant de preuves de son amour, mais la manière en est sans exemple. A-t-on jamais vu pleurer sur des pieds ? Je ne crois pas que depuis que le soleil éclaire la terre et les mers, on ait jamais vu personne qui fût capable de cet amour et de ce transport... Mais a-t-on jamais vu dans l'histoire profane qu'on ait jamais employé des cheveux pour essuyer des pieds ? Madeleine, vous pouviez prendre votre mouchoir ou les pans de votre robe, ou du moins trouver dans ce banquet quelque linge pour cet usage... » Ceci se passe de commentaire (l. c., p. 76.).

g. — (P. 231, note 1). Le P. Lauras avait déjà relevé cette erreur de Nisard (l. p. 20, note 1), mais il semble choqué surtout de l'écart des chiffres : « Bourdaloue, dit-il, n'a enseigné les lettres et les sciences que pendant huit ans. » La rectification est très insuffisante ; car entendue au sens qu'ont aujourd'hui les mots, il n'est pas exact que Bourdaloue ait enseigné les sciences, pas même une année, et il était besoin de protester plus vivement sur la théorie très gratuite que suppose le contexte de Nisard : « Sa méthode, écrit-il, était un art tout nouveau dans le sermon ; chaque proposition a un nombre proportionné de preuves. Bourdaloue s'était formé à cette méthode en enseignant les sciences pendant dix-huit ans. De ses exercices de professeur, il avait retenu, outre les formules de la démonstration, l'habitude de donner aux idées une valeur absolue. » On peut dire, la vérité ayant plus de droits que l'autorité de Nisard, qu'il est malaisé

\* Octobre, I, pp. 193-195.

\*\* *Mercure galant*, juillet 1694, pp. 165-168.

d'accumuler plus d'erreurs en moins de mots. Omettons la finale, qui n'est pas limpide, car on ne voit pas comment Bourdaloue a sur les autres le privilège de *donner aux idées une valeur absolue*. Si ces mots veulent dire que Bourdaloue réalise des abstractions et prend pour des réalités de simples concepts ou des formes de la logique, c'est une gratuite injure, et tel ne peut être le sens de l'auteur. Si cela signifie que l'orateur donne la première place au raisonnement et use des définitions, déductions ou autres procédés didactiques avec une pleine confiance en la solidité de cette méthode, en quoi cette façon de concevoir les choses lui est-elle propre et comment se distingue-t-il des orateurs de la chaire ses contemporains ? C'est là en effet la grave erreur de l'historien de la littérature, de représenter Bourdaloue comme créateur d'une méthode. Sur cette donnée *à priori* il construit son système, transformant la manière de Bourdaloue qui est celle de tout le monde à son époque, en une espèce de tournure d'esprit spéciale, résultat d'un long enseignement de la géométrie, et qui, faisant école, introduit dans la chaire chrétienne « un art tout nouveau », t. IV, p. 279. De là cette description : « Rien d'avancé qui ne dut être prouvé, point de termes sans définition : des repos ménagés avec un art admirable, l'uniformité qui enchaîne l'attention préférée à la variété qui la disperse; nul scrupule de se répéter pour être plus clair. » Mais s'il est vrai que cette peinture réponde bien à la méthode de Bourdaloue, il suffirait d'avoir lu quelques sermons des contemporains obscurs, qu'il a rejetés dans l'oubli, mais qui avaient « fleuri » avant lui, pour s'apercevoir qu'il n'a créé ni les formules de la démonstration, où l'on trouve des preuves et des traces de son professorat, ni la langue oratoire de son temps qu'il n'a fait que s'adapter. On peut mettre au défi les plus sûrs connaisseurs de distinguer, à la lecture, un sermon de Fromentières, de Giroust ou de La Rue, sur certains sujets, d'un sermon de Bourdaloue. C'est une preuve de plus que les plus belles généralisations ne dispensent pas de l'observation patiente des faits, et peuvent même égarer bien loin du droit chemin.

h. — (P. 236, note 1). Il faut citer aussi Madame de Pringy : mais sa notice, antérieure à celle de Bretonneau n'est une source distincte, qu'autant que celui-ci n'y a point puisé les détails qu'il donne : « Ses supérieurs... l'envoyèrent à la ville d'Eu où feue Mademoiselle qui étoit d'un esprit si pénétrant et si délicat, connut tout son mérite. Ensuite il alla à Amiens, à Rennes... (Lauras, II, p. 180.) De la même source, il faut tirer aussi le passage qui concerne l'éducation de Louvois : « Le jeune P. Bourdaloue, très éclairé et très convaincu, fut employé de bonne heure au ministère de l'instruction. On l'occupa pendant plusieurs années à répandre ses lumières sur cette illustre jeunesse qui vient chercher une éducation chrétienne par les soins de la société. On lui confia l'éducation de feu M. de Louvois; il s'en acquitta si dignement et si prudemment qu'il y aurait eu de l'imprudence de l'en ôter si le merveilleux de ses talents n'avait obligé de le mettre dans les fonctions de l'apostolat... » Lauras, II, p. 579.

i. — (P. 248). Pour montrer à quel point les anecdotes ont besoin de contrôle, même quand elles paraissent venir de première main, j'emprunte à la *Vie de Lacordaire*, par Foisset, un exemple qui me semble topique. Dans son discours à l'Académie française pour la réception de l'illustre dominicain, Guizot prête à Berryer une parole qu'il croyait probablement très authentique, la tenant de l'auteur lui-même : « Faites-vous prêtre, fait-il dire par Berryer à Lacordaire, et vous deviendrez un éminent orateur de la chaire. » Le biographe, mieux informé et usant d'une sérieuse critique,

rétablit les faits : « Un jour, dit-il, que Lacordaire avait eu la bonne fortune de plaider devant M. Berryer, le grand avocat en fut si frappé qu'il l'invita sur le champ à venir le voir le lendemain, causa avec lui pendant une heure et lui dit : « Vous pouvez vous placer au premier rang du barreau, mais vous avez de grands ecueils à éviter, entre autres l'abus de votre facilité pour la parole. » (Lettre à M. Lorain, 23 février 1824). Avant d'entrer au séminaire, Lacordaire (il me l'a affirmé) n'a eu avec M. Berryer que cet unique entretien dont j'ai la date très précise, 8 février 1824. On vient de voir en quels termes l'entretien en question était résumé quinze jours après, par Lacordaire lui-même. Trente-sept ans plus tard le fait s'était transformé dans la mémoire de M. Berryer. L'illustre orateur croyait avoir dès lors prédit les conférences de Notre-Dame. (D'où la parole citée dans le discours de M. Guizot). « J'atteste que le lendemain même, le 25 janvier 1861, le Père m'a donné l'assurance la plus formelle que M. Berryer ne lui a dit ni de près ni de loin, rien de semblable. » (Foisset, I, p. 54.)

Quand on sait d'ailleurs avec quelle difficulté on arrive, fort peu de temps après l'événement, à reconstituer une scène à l'aide des témoignages des assistants eux-mêmes, on conçoit qu'il faille à plus forte raison, user avec la plus grande circonspection des ana colportés avec des garanties bien moins sérieuses. Je ne ferai usage que le moins possible de cette littérature des on-dit, et moins pour constater une parole vraiment dite, appuyer un fait ou déduire une date, que pour témoigner d'un état d'esprit et d'opinion. Comme la plupart des mots historiques, créés et façonnés tout au moins après coup, les anecdotes courantes, résument une situation. Il faut prendre garde de les prendre pour des récits authentiques d'événements.

j. — (P. 258, note 2). Sur le *Panegyrique de saint François de Sales*, daté et par suite plus intéressant, bien que la crainte de remaniements postérieurs ne soit pas complètement absente, il y aurait bon nombre de remarques à faire. Ainsi sur la paraphrase qui forme le début, sorte de commentaire des quatre premiers versets du ch. XLV de l'Ecclésiaste, commentaire appliqué de Moïse au héros à célébrer; sur la préoccupation pratique qui éclate dès le début de cet éloge : « Son éloge doit être notre édification et tout ensemble notre confusion... C'est ici un saint de nos jours et par là même plus propre à faire impression sur nos cœurs, un saint dont les exemples encore récents ont je ne sais quoi de vif qui nous anime et qui nous touche. Il ne s'agit donc pas de lui rendre un simple culte, il s'agit de nous former sur lui... » A noter encore, p. 267, la page sur Genève et Calvin : « La France avoit eu au moins le bonheur de pousser ce poison hors de son sein, après l'avoir malheureusement conçu, Dieu ne voulant pas que ce royaume très chrétien fût le siège et le rempart de l'erreur. » A maintes reprises dans ses sermons l'orateur reviendra à cet ennemi *domestique*, qui du reste, de son vivant, rendait avec usure son aversion à l'adversaire-né de son entreprise. Bourdaloue se retrouverait tout entier dans ce sermon, pourvu qu'on ait le loisir de s'arrêter aux expressions et aux tours qui le font reconnaître. On y voit, p. 268, un des nombreux traits par lesquels il diffère de Bossuet et lui est inférieur, dans l'emploi de l'Ecriture. Plus souvent et plus loin que lui, il use des sens accommodatives, parfois jusqu'à l'ingéniosité. Est-ce effet de première éducation, mais plus prolongée; car si elle fut la même aux Godrans de Dijon pour Jacques-Benigne qu'à Sainte-Marie de Bourges pour le jeune Louis, celui-ci n'échappa guère au culte des énigmes, devises et allégories que les études classiques qu'il fut chargé d'enseigner



aux élèves dès la sortie de son noviciat, contribuaient à entretenir. Est-ce milieu ou influence des auteurs consultés, nul ne le sait ; mais certainement Bossuet n'aurait pas aisément appliqué à saint François de Sales appelé à conquérir le Chablais par sa douceur le texte d'Isaïe, messianique s'il en fût : *emitte agnum Dominatorem terrae* (p. 268) Cf. pp. 287 et 295. *Vidi et ecce Agnus*,... où cependant la comparaison est atténuée. — Il serait injuste de dire que le point de vue de l'édification et du sermon a laissé ignorer l'histoire du saint à l'orateur. Son sermon toutefois, bien que nourri de faits, laisse voir des confusions qu'on ne peut pas justifier toutes par la licence oratoire. Celle-ci peut expliquer la phrase : « A peine eut-il prêché dans Thonon que plus de six cents personnes ouvrirent les yeux. » Pourtant la thèse n'eût été que mieux prouvée si l'on eût vu la « longue patience » qui fut le génie même de la douceur déployée dans cette pénible et douloureuse mission. La rapidité oratoire la montre trop comme une conquête enlevée en une heure. — Reconnaissons donc le loyal appel aux témoins de ces faits récents qu'offre la p. 272, ainsi que la belle peinture des rapports de Henri IV avec saint François, mais notons qu'il y a bien quelque erreur d'histoire sur la rentrée en Savoie, après l'ambassade vers Henri IV, car ce ne fut point en ce moment que Dijon fut évangélisé. Bourdaloue n'avait guère souci que de l'application pratique où il excelle, et d'ailleurs il s'était couvert de cette habile précaution : « Dispensez-moi, chrétiens, de vous dire en détail tous les avantages qu'eut ce saint prélat et qu'il remporta sur l'hérésie. Ce qui n'a pas épuisé sa charité laisseroit peut-être votre patience (p. 271).

Plus d'une expression est à relever : ainsi, p. 277 : « Parce que ce bienheureux prélat est attaché aussi fortement à Genève qu'une intelligence à l'astre qu'elle remue, » indique que Bourdaloue admet la thèse qui suppose les mouvements et révolutions des astres régis par des anges commis à ce soin. — Noter aussi l'emploi du mot *viande* à son sens reçu alors d'aliment ou nourriture en général. (P. 288.) « Sa doctrine est une viande non de la terre mais du ciel, qui de la même substance, nourrit, aussi bien que la manne, toute sorte de personnes. »

k. — (P. 272, note 1 et 279, note 1). Si elle n'avait point le tort très grave d'être gratuite et en pleine région de pure hypothèse, il serait permis de tenter cette supposition, sans se laisser ébranler par l'application qu'a cru devoir faire le P. Laurus de l'éloge de saint Benoit au couvent de Ville-l'Évêque de Paris<sup>1</sup> ; car son identification, qui n'est rien moins que prouvée, part de cette idée préconçue qu'il fallait chercher à Paris la maison à laquelle se devait appliquer la note de Bretonneau qui précède l'œuvre publiée par lui à la fin de son édition : « On a cru, disait Bretonneau, ne devoir pas omettre ici l'essai d'un panégyrique de saint Benoit que le P. Bourdaloue avoit tracé pour une célèbre communauté de religieuses Bénédictines. » Il est bien fâcheux que l'éditeur qui, sûrement savait d'où lui venait cet éloge de saint Benoit placé hors de son rang, sans doute pour n'avoir été envoyé que très tard, soit demeuré dans ce vague. Mais aucun des arguments du P. Laurus n'autorise à l'appliquer à la communauté de Paris qu'il désigne. Il est même plus aisé de s'expliquer, s'il s'agit d'un monastère éloigné et d'une œuvre de jeunesse de l'orateur, comment cette pièce est parvenue trop tard pour être jointe aux autres panégy-

1. T. II, p. 111.

riques. Il n'est rien que de vraisemblable dans l'hypothèse d'un sermon de fête patronale prononcé par Bourdaloue devant l'archevêque, et la présence de Mgr de Montpezat au monastère de Saint-Laurent est dans ce cas très facile à expliquer. Le choix de Bourdaloue n'a rien d'étrange : nous avons déjà rencontré dans sa parenté des motifs pour lui d'être le bienvenu dans cette abbaye de Saint-Laurent où Marie Bourdaloue, une de ses tantes, morte en 1640, le 7 juillet, dans le prieuré de Sainte-Marie de Civray, en Poitou, avait été religieuse<sup>1</sup>. La famille de sa mère n'était point non plus inconnue des religieuses. C'était l'avocat Claude Le Large, peut-être le frère de Louis, aïeul maternel et parrain de Bourdaloue, qui avait complimenté, en 1648, Madame Angélique du Toc, lors de sa prise de possession du siège abbatial<sup>2</sup>. Apparemment Anne Hodeau, née en 1634, cousine germaine de Bourdaloue, était encore au monastère<sup>3</sup>. Il n'y a donc rien que de vraisemblable dans cette application hypothétique de l'éloge de saint Benoît au sermon qu'on nous dit avoir été prêché à Bourges par notre orateur dans l'église du monastère. Bien plus, à prendre en détail les premières années du séjour à Paris, les plus compatibles avec l'hypothèse du sermon devant l'archevêque Montpezat, il n'existe aucune impossibilité radicale. Ainsi, en 1670, on pourrait se hasarder à la rigueur à placer ce sermon à son jour liturgique du 21 mars, dans la quatrième semaine du Carême. Cette année-là en effet Bourdaloue ne donne que les *Dimanches* du Carême de la maison professe. Avouons toutefois que, si ce n'est pas matériellement impossible, il est cependant peu vraisemblable de mettre au vendredi 21, le sermon, puis au lendemain le dîner à l'archevêché, qui serait ainsi le samedi, veille des Rameaux, c'est-à-dire de la prédication de Bourdaloue à la Maison professe de Paris. Malgré le Carême donné à Notre-Dame en 1671, un voyage à Bourges serait au contraire possible le samedi 21 mars, puisque, d'après le document nouveau de cette même date, nous verrons Bourdaloue remplacé pour la prédication du lendemain 22, du lundi 23 et du mardi 24 par le P. Jobert. La raison encore ignorée de ce fait récemment connu, serait-elle un voyage de l'orateur à Bourges ? C'est possible, mais peu probable, à nous en tenir aux documents qui font placer à une autre date liturgique « le sermon de Bourges » qu'il faut dès lors renoncer à identifier avec le *Panégyrique de saint Benoît*. Si spécieuse et séduisante qu'elle puisse sembler, une hypothèse doit céder devant le fait le plus minime. Nous avons donc conclu pour le « sermon de Bourges » une date postérieure à la nomination de Bourdaloue comme prédicateur royal (1679), et par suite au départ de Mgr de Carbon.

---

1. *Histoire d'un monastère*, p. 190.

2. *Ibid.*, p. 208.

3. V. plus haut p. 221.



LIVRE SECOND

DEPUIS L'ARRIVÉE A PARIS  
JUSQU'AU CARÊME DE ROUEN  
(1669-1677).

---

CHAPITRE PREMIER.

LES DÉBÜTS A LA VILLE ET A LA COUR (1669-1672).

**I. Les sermons de l'avent à la Maison professe. (1669).**

D'après le registre des dépenses du collège Saint-Louis, de Rouen, nous avons vu que les 20 livres remises à Bourdaloue comme viatique à son départ de Normandie pour la capitale, sont inscrites au mois d'octobre <sup>1</sup>. C'est donc à cette date qu'il venait s'installer à Paris, à la Maison professe de Saint-Louis.

Par suite nous pouvons transformer en affirmation une hypothèse émise par le P. Chérot, sur une prétendue

---

1. V. plus haut, p. 267.

1669 lettre à Santeul, datée du 10 septembre 1669, et écrite de Basville. Mgr Blampignon avait signalé cette lettre dont l'autographe, faisant partie de la collection Reichel, doit se trouver à Pétersbourg. Le catalogue Reichel porte la date du 10 septembre (et non du 1<sup>er</sup>) comme a dit Mgr Blampignon et, à sa suite, le P. Chérot <sup>1</sup>. Celui-ci m'a depuis signalé l'erreur, et rétablissant la date du 10 septembre, conjecturé qu'il s'agit vraisemblablement de la lettre du 10 septembre 1696 <sup>2</sup>, écrite précisément de Basville, et répondant au signalement de « lettre charmante » donné par Mgr Blampignon. Rien n'est en effet plus vraisemblable qu'une erreur originelle ayant transposé les chiffres du millésime et fait lire 1669, pour 1696. La première date étant désormais prouvée impossible, concluons à coup sûr que la supposition doit être admise. D'ailleurs, il faut bien se dire qu'arrivé *en octobre* pour débiter à Paris par une octave des morts et l'avent à l'église de la Maison professe, rue Saint-Antoine, Bourdaloue n'eut apparemment guère le loisir cette année-là de prendre des vacances à Basville; nous l'y retrouverons du reste dans la suite.

Au moment où le nouveau prédicateur de la Maison professe débutait dans son église, la cour entendait « à Saint-Germain en Laye », nous dit la *Gazette*, « la Predication que l'Abbé Bossuët, nommé à l'Evesché de Condom fit avec son succès ordinaire <sup>3</sup>. » « Ce fut, écrit son véritable éditeur, la dernière station fournie par Bossuet avant son sacre <sup>4</sup>. » On pourrait presque dire la dernière de sa vie. Mais ce n'était point, selon la parole timidement rappelée par Maury, parce qu'effrayé de la réputation de Bourdaloue,

1. *Bourdaloue, sa correspondance*, etc., p. 222.

2. P. 153 et 231 de la *Correspondance*.

3. *Gazette* du 9 novembre 1669, p. 1075, n° 132.

4. Lebarq, t. v, p. 490.

(il) n'osa pas... lutter contre ce jésuite célèbre<sup>1</sup>. » De si pauvres explications ne valent pas la réfutation indignée que de Foris leur consacrait dans sa préface<sup>2</sup>. 1669

Malgré le rapide succès de Bourdaloue, nous ne sommes pas surpris d'être réduits pour cet avent de 1669 à la citation des *Litterae annuae*, déjà donnée par le P. Luras, corroborée par la lettre si connue de Gui Patin. Rien d'étonnant d'ailleurs que les journaux publics ne prononcent point encore son nom. Comme les lettres de M<sup>me</sup> de Sévigné, ils ne nous parleront de lui que l'année suivante. En somme, peu de renseignements marquent ce début. La *Liste des Prédicateurs* est le seul document officiel qui mentionne cette station :

Au (sic) *Jesuites, rue saint Antoine*. Le R. Pere Bourdaloué preschera les Dimanches, & on fera les Catechismes les festes ou Jeadis a l'ordinaire.

Durant ce même avent, Mascaron, qui avait donné le carême au Louvre, prêchait au Carmel du faubourg Saint-Jacques, et le général des Feuillants, dom Côme, était inscrit chez les carmélites de la rue du Bouloi pour le sermon du second dimanche. Ce sont à peu près les seuls prédicateurs de renom à signaler en cette année de l'arrivée de Bourdaloue à Paris. Fromentières avait donné le carême à Notre-Dame, et le Père Eudes, célèbre déjà à Paris par une grande mission de deux mois en 1660<sup>3</sup>, occupa, au carême de 1669, la chaire de la Sainte-Chapelle. Nommons cependant le P. Giroust qui devait

1. Maury, *Discours préliminaire pour servir de préface à la première édition des Sermons de Bossuet. Sermons choisis*. Firmin-Didot, 1844, in-12, p. 5.

2. *Sermons de Messire Jacques-Benigne Bossuet*. Paris, Lamy, 1790, t. XIII. Il faut reconnaître que Maury, qui s'entendait à merveille à évoluer, a profité des critiques du bénédictin et reproché ensuite à Voltaire d'avoir eu « l'injustice ou la légèreté de chercher dans l'amour-propre de Bossuet les motifs de son éloignement de la chaire. » *Ibid.*, p. 6.

3. Cette mission du V. P. Eudes à Paris est indiquée dans une feuille manuscrite contemporaine annexée au carême de 1660. On y lit :

« Le premier dimanche de Juillet 1660 (c'était le 4 juillet), le Père Eudes

1669 bientôt être éclipsé par ce jeune rival, bien que depuis quatre ans — il avait commencé à paraître dans la *Liste* pour l'avent à Saint-Louis en 1664 — il eût eu déjà grand succès aux diverses paroisses de Paris. Il avait prêché l'avent précédent à Saint-Jacques de la Boucherie; la *Liste* ne l'indique point pour cette année. Elle nous signale par contre un autre rival de Bourdaloue, au moins grâce à une annotation manuscrite sur l'exemplaire de la Bibliothèque nationale. Au fascicule du carême de 1669, p. 10, on lit en marge, en face de l'indication du prédicateur des Grands-Augustins réformés: «Le R. P. Bernardin Burel, religieux du même ordre», ces mots un peu rognés par la reliure: «Le Père Desmares y presche les lundis et vendredy»; mention ajoutée par un contemporain, peut-être un moine de Saint-Germain des Prés, à qui l'exemplaire appartenait. Cette addition n'est point à dédaigner, car la notice écrite à la louange du P. Desmares dans le *Supplément au nécrologe de Port-Royal* nous apporte un témoignage, donné de mauvaise grâce, mais d'autant plus précieux, du succès de notre orateur dès son arrivée et du mérite de son action oratoire. On réduit même là tout son talent

---

a commencay la mission à l'abbaye de St Germain des prez, ne l'ayant seu faire à St Sulpice à cause q. l'église estoit trop petite et est finie le jedy 2 7bre 1660 tellemt qu'elle a duré 2 mois.

» La prosession de la cloture de la mission se fit à la paroisse et fut au seminaire ou la Reine mere asista au Sermon à l'abbaye et ensuite à lad procession. »

Le P. Eudes avait donné à Rouen une mission en 1667. Archives de Seine-Inférieure, 2196. *Registres de délibérations du chapitre*. Le 14 décembre 1666, choix du P. Eudes comme prédicateur. 31 janvier, 7 février, 7 mars 1667, délibérations relatives à la mission du P. Eudes (Plumitif du chapitre du 21 juillet 1666 au 3 janvier 1670. — 15 décembre 1666. Mission.)

« Monseigneur l'archevesque a remonstré que dieu aiant disposé du predicateur q[ui] avoit destiné pour prescher le caresme Il auoit fait choix du pere Eudes missionnaire \* pour en remplir la place auquel Il auoit permis de faire une mission pendant le dit temps et de la commencer des le dimanche de la septuagesime ». (C'était le 7 février.) Aussi lit-on: « Le 5 février Mrs Thurel et Hebert sont priés de p[re]se[nter] le pain du chap[it]re au S<sup>r</sup> HEudes (sic) missionnaire.

\* Il devait l'appeler à Paris en 1671.

et ce n'est point pour nous déplaire, car cela nous aide à battre en brèche, dès l'origine, la légende du prédicateur récitant ses discours comme une leçon et fermant les yeux pour laisser travailler en paix sa mémoire. 1669

L'auteur de la notice nécrologique rappelle comment les jésuites, ce qui est fort possible, avaient obtenu à deux reprises l'éloignement du P. Desmares des chaires de la capitale, en 1643, pendant son carême de Saint-Merri, puis, après son exil de dix ans à Quimper<sup>1</sup>, par des lettres du roi du 24 janvier 1652 ; il ajoute qu'une troisième fois ses talents pour la chaire l'en firent de nouveau exclure, dans le but de délivrer le P. Bourdaloue d'un voisinage dangereux, la Société craignant pour son prédicateur, chez qui les qualités de fonds ne valaient pas la forme extérieure. Le témoignage n'est pas banal :

Le Pere des Mares, dit son biographe, n'écrivant pas ses sermons, l'art humain y avoit peu de part. Il étoit petit et de peu de mine & n'avoit rien dans sa personne ou dans sa prononciation<sup>2</sup> de prévenant ou d'agréable. Le P. Bourdalouë, Jésuite prêchoit alors, & commençoit à se faire la reputation qu'il s'est justement acquise,

---

1. L'exil indiqué ici ne doit point avoir été sans interruption. M<sup>me</sup> de Motteville dit, en 1647 : « Nous n'avons plus, Dieu merci de guerre de religion en France : il y avoit seulement des contestations qui arrivoient souvent entré nos Docteurs sur des questions de Théologie. Il y en avoit une sur la grâce... Le P. des Mares, de la congrégation des Prêtres de l'Oratoire qui prêchoit le Carême cette année avec beaucoup de zèle, & tout à fait selon l'Evangile quant aux mœurs, étoit suivi des gens de la plus grande qualité, des plus beaux esprits, et même de plusieurs personnes des plus retirées du monde ; mais quant à la doctrine on le croyoit de l'opinion de Jansénius... Et comme il lui étoit difficile, aussi bien qu'à tous autres prédicateurs, de traiter cette matière si délicatement qu'on n'y pût rien trouver à redire, on ne parloit d'autre chose à Paris que des Jansénistes et des Molinistes. » (Amsterdam, 1783, t. 1, p. 423, et *Collection Petitot*, t. xxxvii, p. 224. Cf. Lauras, II, p. 391.) C'est donc à la suite de cette station, consignée dans la *Liste*, p. 9, « A S. André des Arts, Le R. P. Joseph des Mares (sic), Prestre de l'Oratoire », qu'advint un nouvel éloignement. Le P. Paulin, dans sa correspondance, le place au 2 février 1648, car ce jour-là Desmares prêche à Saint-Merri (Sainte-Beuve, Port-Royal, II, 209, n. 2. Cf. P. Henri Chérot, *la première jeunesse de Louis XIV*, p. 38.

2. On sait que le mot prononciation avait un sens général embrassant et la diction et le geste. Cf. p. 6, note 1.

1669 mais comme ce celebre Predicateur brilloit encore plus, *selon les Memoires du tems*, par les charmes de sa declamation, que par la force de son éloquence, les Jesuites craignirent de le voir obscurci, leur haine se ranima, & le Pere des Mares fut encore obligé de se soustraire à la nouvelle tempête qui se préparoit à fondre sur lui <sup>1</sup>...

Le narrateur nous le montre se réfugiant à Liancourt où il mourut le 19 janvier 1687 <sup>2</sup>.

On serait curieux de connaître les *Mémoires du temps* invoqués par ce biographe qui rédige sa notice en 1725. Mais son assertion sur l'action agréable de Bourdaloue n'est contredite par aucun document ancien hors de conteste. Le fameux passage des *Dialogues* de Fénelon sur *l'Eloquence de la Chaire* ne vise pas peut-être notre orateur aussi assurément que certains critiques ont paru le croire <sup>3</sup>.

Quant à l'époque exacte à laquelle Desmares, exilé de nouveau, aurait été victime de la toute-puissance des jésuites, veillant si soigneusement sur leur gloire naissante, il est malaisé de la déduire de la lecture du *Nécrologe*. Il y est question dans l'énumération des stations de Desmares à Paris de l'avent prêché à Saint-Roch en 1668 sous Hardouin de Péréfixe. Le nom de l'évêque concorde avec l'année, mais la *Liste des Prédicateurs* ne signale point Desmares. Il est vrai, nous l'avons vu par l'addition manuscrite de 1669, qu'elle n'est point toujours complète ni exacte. Il faut bien admettre aussi que Desmares n'a pu porter ombrage à ceux qui comptaient sur Bourdaloue pour une revanche des *Provinciales* avant

1. *Supplément au nécrologe de l'abbaye de Notre-Dame de Port-Royal des Champs*, ordre de Cîteaux, institut du St-Sacrement : Première partie, ms. par M. de Saint-Marc, s. l. mcccxxv, in-4. P. 316. Le Pere des Mares, prestre de l'Oratoire. — Le dix-neuvieme jour mourut à Liancourt au Diocèse de Beauvais agé de plus de 87 ans. ., etc.

2. Sainte-Beuve a représenté Desmares comme un prédécesseur ou précurseur de Bourdaloue, et comme continué par Le Tourneux. *Port-Royal*. Table VII, p. 101. T. II, p. 369, n. 2, 1.

3. V. plus bas, à l'année 1691, une discussion de ce témoignage.



l'arrivée de celui-ci. Une note de M. Monmerqué, dans son édition de M<sup>me</sup> de Sévigné, dit de Desmares : « Longtemps interdit, il remonta en chaire à Saint-Roch en 1669. » Il y a là une inexactitude. D'après les mémoires du P. Rapin, auxquels a puisé le P. Lauras <sup>1</sup>, le P. Desmares, sorti de sa retraite de Liancourt, (nullement, comme on l'insinue à tort, pour être opposé à Bourdaloue encore à Rouen), prêcha les quarante-heures avec quelque éclat (mars 1669) à Saint-André-des-Arts. 1669

Le Nonce y vint accompagné du coadjuteur de Reims (Maurice Le Tellier) et d'autres prélats, la princesse de Conti, la duchesse de Longueville, le duc et la duchesse de Liancourt, Arnauld, etc..., et le prédicateur fut engagé à prêcher le carême suivant ; trois fois la semaine il parut dans la Chaire aux Augustins de la Reine Marguerite <sup>2</sup>. Pour donner plus de vogue à l'orateur, le parti mit en œuvre un cérémonial inusité : des cents-suisses parcouraient les avenues pendant que les dames de qualité se rendaient en grande parure à des places réservées, ce qui, disent les mémoires du temps <sup>3</sup>, était un grand attrait pour les jeunes seigneurs de la Cour. Le Roi en fut informé et fort scandalisé de tout ce fracas, au point qu'il défendit à la reine de s'y trouver, malgré les invitations pressantes qui lui furent adressées. La duchesse d'Orléans Henriette d'Angleterre, ne put se dispenser d'aller entendre le P. Desmares, démarche qui releva son crédit dans le parti <sup>4</sup>.

Peu nous importent les insinuations que les « mémoires

1. Lauras, II, p. 393, renvoyant aux *Mémoires de Rapin*, t. III, p. 498.

2. N'est ce pas une erreur, et qui s'est trompé de Rapin ou de l'annotateur anonyme de la *Liste*, qui a marqué Desmares aux Grands-Augustins ? Les Augustins de la Reine Marguerite, augustins déchaussés, appelés plus tard Petits-Pères, avaient un couvent fondé vers 1623, sur la paroisse Saint-Eustache. (Lebeuf, I, p. 67) Ils étaient depuis 1608 ou 1609 sur la paroisse Saint-Sulpice. (*Ibid.*, p. 281). Les Grands-Augustins, au contraire, auxquels se rapporte plus probablement cette station de Desmares, étaient sur le territoire de Saint-André-des-Arts. C'est chez eux qu'en 1653 les musiciens du roi obtinrent de l'archevêque de Paris d'établir une confrérie de Sainte-Cécile, 15 mai. Par contre, c'est chez les Petits-Pères, sur Saint-Eustache, que fut inhumé Lulli. (*Ibid.*, pp. 289 et 67.)

3. Quels mémoires ? Ces références vagues n'offrent guère de prise au contrôle, qui serait pourtant ici bien nécessaire.

4. Lauras, *ibid.* p. 393.

1669 du temps » prodiguent pour ou contre un parti suivant leurs préférences. Si cet éclat qui « scandalisait » le roi, soigneusement informé, amena la nouvelle et dernière retraite de Desmares, ce ne fut pas tout au moins l'année même. Comment au surplus écrire l'histoire à l'aide de ces témoignages ? En les retournant, on prouverait — et ce ne serait pas plus exact —, que Bourdaloue fut appelé de Rouen à la rescousse. L'important est de constater que la note manuscrite de la *Liste des Prédicateurs* du carême de 1669, témoin d'une invitation *in extremis*, confirme, et même rectifie les mémoires moins impersonnels que nous avons cités. La *Liste* d'ailleurs porte explicitement au carême de 1671 : « A Saint Roch. Le Reuerend Pere Desmare. » Une lettre de M<sup>me</sup> de Sévigné le montre prêchant à Paris peu de temps avant le 20 mars de cette année. Car à cette date, elle raconte à M<sup>me</sup> de Grignan une mésaventure qu'un mauvais plaisant s'avisa d'attirer au prédicateur. Spéculant apparemment sur sa myopie, on lui remit au moment où il montait en chaire un billet contenant un couplet d'*alleluia*, commençant par les mots : « De par Monseigneur de Paris<sup>1</sup>... » Il faut croire qu'il ne se rendait point compte fort vite de ses lectures, s'il est vrai, comme le raconte la malicieuse marquise, qu'« il en lut plus de la moitié. » « On pensa mourir de rire, continue-t-elle. Il y a des gens de bonne humeur comme vous voyez. »

M<sup>me</sup> de Sévigné eût dû avoir plus de pitié pour cet ami de Port-Royal qui était à ses yeux le type du prédicateur à la doctrine exacte sur les questions de la « grâce et de la fréquente communion. » Ne dira-t-elle pas de Bourdaloue, quand il prêchera le 4 mars 1683 sur l'évangile du centenier, à Saint-Paul, de « manière qu'il n'y eût pas un mot à reprendre ni d'un côté ni de l'autre » et que « M. Arnauld

---

1. M<sup>me</sup> de Sévigné, t. II, p. 123. Cf. p. 160.

lui-même » n'aurait pas mieux dit : « J'étais tout ébaubie d'entendre le P. Desmares avec une robe de jésuite. » 1669

Elle devançait en 1683 le vers élogieux de Boileau dans sa x<sup>e</sup> satire :

Desmares dans Saint-Roch, n'auroit pas mieux prêché.

Mais le jour où elle trouva si plaisant le tour joué au pauvre myope, elle oubliait de plaindre ses amis. Elle n'y met d'ailleurs aucune méchanceté, et nous révèle une fois de plus par ce trait ce qu'était trop souvent la tenue et le respect dans les églises de ce siècle dont on vante à l'excès la correction<sup>1</sup>.

On ne peut guère espérer identifier dans l'œuvre imprimée de Bourdaloue un sermon quelconque relatif à cette première année du séjour à Paris. Outre l'avent (Bourdaloue d'après la teneur de la *Liste*, n'a dû prêcher que les dimanches), le P. Luras indique dans sa *Table chronologique* l'octave des morts. J'ignore sur quel texte il se fonde. Celui des *Lettres annuelles* ne permet point de tant conclure :

Vers la fin de l'année 1669, y lit-on, le P. Bourdaloue, après deux ou trois discours prononcés aux calendes de novembre, attira autour de la chaire un si grand nombre d'Evêques, de Seigneurs et de hauts dignitaires, que nos Pères eux-mêmes ne purent trouver place dans l'église ni dans les tribunes.

Cette affluence dès les premiers sermons atteste le rapide succès. D'après le texte, il suffit d'admettre que Bourdaloue, après le sermon du **vendredi 1<sup>er</sup> novembre**, fête de la Toussaint, a prêché aussi celui du lendemain **samedi 2 novembre**, « pour le jour des morts<sup>2</sup>. » Suppo-

1. V. plus bas, au carême de 1679, d'autres traits sur le manque de « tenue » dans les églises.

2. V. les *Phases du sermon de Bourdaloue pour le jour des Morts, Revue de Lille*, juin 1909, et Sueur-Charruey, 31 pp. in-8, p. 4. Le sermon y est publié d'après le ms. de Grenoble, avec de larges citations de la rédaction Phelipeaux, certainement dépendante d'une prédication différente, les deux sermons remontant toutefois à une époque ancienne.

1669 sons même, très gratuitement, qu'il a encore donné le sermon du **dimanche 3**. C'était assez sans doute pour « lancer » le succès de cette courte station. Elle ne dut se composer que des quatre dimanches de l'Avent, **1<sup>er</sup>, 8, 15 et 22 décembre**<sup>1</sup>, du sermon de la Nativité, **25 décembre 1669** et du sermon sur le Saint Nom de Jésus, fête de la Circoncision, au **1<sup>er</sup> janvier 1670** (à moins qu'il n'ait été réservé, *honoris causa* et selon l'usage<sup>2</sup>, à quelque prédicateur étranger); peut-être enfin du sermon du lundi **6 janvier 1670**, fête de l'Epiphanie, qui fermait la station d'avent. Ce sont là des dates conjecturales.

Au risque de n'apporter que des points d'interrogation, je signale ici une allusion à un des rares avents prêchés à Paris (ceux de la cour ne semblant pas en cause), antérieurs à l'année 1687. Il peut être question de l'avent de 1669, de celui de Saint-Jean-en-Grève en 1671, ou de Saint-Gervais en 1676. Le P. Rapin, destinataire de la lettre sans date analysée ici, étant mort le 27 octobre 1687, il n'y a pas à chercher au-delà. M<sup>me</sup> de la Sablière, à une époque qu'il est difficile de déterminer, lui écrivait, d'après le catalogue de vente de l'autographe<sup>3</sup>, qu'elle se proposait de suivre l'avent de notre prédicateur. Voici l'analyse de la pièce, lettre autographe de six pages, signée H. Heslin, sans autre date que « mardi soir. »

Elle a le cœur si touché et si pénétré de ses bontés qu'elle n'espère pouvoir jamais lui faire voir ce qu'elle ressent pour tout ce qu'il fait pour elle. Elle a recours à lui au sujet de l'état de ses affaires qui est

1. Il est possible qu'il ait donné aussi quelque prédication à l'occasion d'un exercice qui paraît avoir été en usage dans l'église du Gesù, et que la *Liste des Prédicateurs* signale en ces termes. (Avent de 1669, p. 8) : « En la mesme Eglise, on commencera le seizieme Decembre a quatre heures de relevée, les Saluts qu'on a coûtume de faire pour honorer la celebrite des Sacrées Couches de la sainte Vierge avec l'Exposition et Benediction du tres Saint Sacrement. » Il faut avouer, néanmoins, qu'il n'est pas ici question de prédication.

2. Voir plus bas au 1<sup>er</sup> janvier 1671.

3. *Catalogue de la collection des Lettres autographes*., du cabinet de feu M. Parison, 25 mars 1856. Paris, Laverdet, in-8, p. 50, n. 372.

assez mal par suite du retranchement qui lui a été fait par M. de la Sablière de la pension qu'il lui avait faite. Ses amis lui conseillent de demander une pension au roi, qu'elle a les mêmes raisons de l'obtenir que sa belle-sœur et que mille à qui on en a donné depuis. « Sur cela, M. de Richelieu et M. de La Rochefoucauld en ont parlé à M. l'archevesque qui en a parlé au roy qui a répondu qu'il viroit M. de Richelieu qui est fort vif sur les affaires qu'il entreprend. » Il en a parlé au confesseur qui dit « qu'il en demanderoit la response et depuis quand on lui en a parlé, il a répondu tres froidement que l'on lui auoit dit que j'estois une personne fort du monde et que je serois mieux dans un couuent Il faut que quelqu'un mait rendu de mauuais offices aupres de lui et qu'il n'ait point du tout compris lestat ou je suis, car pour voir beaucoup de monde il n'est point vrai. Il est vrai que je vois tres souvent les mesmes gens qui sont tous sages et plus propres à honorer les lieux ou ils vont qu'à les decryer. » Elle lui exprime ensuite longuement ses sentiments à l'égard de la religion et des mœurs. Ce qu'il lui mande sur la religion l'a touchée, elle merite sur cela plus de reproches qu'une autre parce qu'elle connaît mieux le monde, et qu'elle le méprise davantage, elle n'a sur cela que de l'insensibilité, car pour que son esprit soit convaincu qu'elle ne peut pas mieux faire, il ne peut pas l'être davantage. . . « Les bonnes mœurs que j'ai ne sufisent pas, il faut auoir un motif plus noble que celui de n'auoir pas à se reprocher, il faut que ce soit en veue de Dieu et c'est à quoy je ne songe pas autant que je deurois. *J'iray tout l'Auant aux sermons du pere Bourdaloue* et je vous rendray compte de l'effet qu'il me fera. Je pourois bien vous faire voir en moy plus de bien que je ne vous en montre si je n'auois par dessus tout en abomination l'hypocrisie, je suis convaincue que c'est le plus grand et le plus lâche peché de tous, » etc., etc. . .

Il paraît difficile de déterminer une date sur ces indices. Toutefois, à la façon dont il est parlé de M. de la Sablière et de la pension retirée par lui, la lettre doit être antérieure à la mort de celui-ci (1680.) Elle précède aussi sans doute et la retraite de M<sup>me</sup> de la Sablière aux Incurables, et la pension que le roi lui assigna en mars 1685, d'après les *Mémoires* du marquis de Sourches <sup>1</sup>, invoqués par Walckenaer <sup>2</sup>.

1. T. I, p. 188. Il en a donné une de deux mille livres à M<sup>me</sup> de la Sablière.

2. *Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, t. II, p. 45.



1669

En tous cas, parmi les avents prêchés en ville par Bourdaloue, avant la mort de Rapin, rien dans ce qu'on vient de lire ne nous aide à nous déterminer. Deux autres analyses, aussi sans date, publiées plus loin au catalogue, à les supposer gratuitement du même temps, nous laissent aussi incertains. Les trois billets doivent être reportés avant l'époque où M<sup>me</sup> de Sévigné décrivait comme un « miracle de la grâce » ce qu'elle nomme « la solution de continuité entre La Fare et M<sup>me</sup> de la Sablière » <sup>1</sup>. Serait-ce cependant à la perte de La Fare, ou à la mort de M. de la Sablière que ferait allusion le billet analysé au même lieu ?

Il me semble que j'ay bien à vous entretenir, je suis bien aise que le monde croye que je vais estre heureuse parce que je suis bientost à bout de mes affaires et je fais tout ce que je puis pour faire croire que cela est ainsi, mais à vous à qui j'ay toujours dit tout ce que j'avais dans le cœur, je ne m'auiseray point de me deguiser sur l'estat ou je suis. Je ne puis jamais estre heureuse apres la perte que j'ay faite d'une personne que j'aimais tendrement et qui m'aimoit d'une manière à ne devoir point en faire finesse à une personne qui a l'esprit fait comme vous l'avés.

Ce dernier trait ne convient guère à Antoine Rambouillet de la Sablière ; car si sa mort, comme l'a montré Walckenaer, put appuyer encore les pensées de conversion de M<sup>me</sup> de la Sablière, ce n'est point son affection pour elle qui le tua <sup>2</sup>.

Le même biographe de La Fontaine place en 1670 le commencement de la liaison de M<sup>me</sup> de la Sablière avec La Fare. Ce serait presque une raison pour rapporter à 1669 les trois lettres citées de la collection Parison, si l'on ne savait que la « religieuse adoration » quittée par La Fare, pour le jeu de la bassette, ne devait pas empêcher M<sup>me</sup> de la Sablière, au temps même de leur liaison, d'écrire au P. Rapin :

Je vous avoue avec ma bonne foy ordinaire que je voudrois bien estre deuote, mais que je ne la suis guere. J'ay une si grande idée

1. *Sévigné*, t. vi, p. 79, mais surtout p. 527, la lettre du 14 juillet 1680.

2. Walckenaer, l. c, p. 44.



des devoirs d'une véritable piété que je n'ay pas la force d'y songer par la quantité de choses qu'il me paroît qu'il faut abandonner, et d'un autre causté, quand on a de bonnes moeurs, comme je puis, je croy, sans orgueil, vous dire mon reurend pere que j'en ay, comme c'est le principal, cela donne de la paresse sur le reste <sup>1</sup>.

1669

Nous ne savons si les trois lettres sont de la même époque, ni si elles ne sont pas interverties, mais d'après la première qui se propose d'essayer l'effet du P. Bourdaloue, afin de ne se plus contenter de l'unique motif de n'avoir rien à se reprocher, l'on doit le plus possible reculer la date de cet avent de Bourdaloue, suivi par M<sup>me</sup> de la Sablière. Tous ces billets d'ailleurs semblent décrire une situation d'esprit qui ne répond pas à ce que nous imaginons dans la convertie de 1680, presque toujours enfermée aux Incu-rables, soignant les pauvres et les malades, telle que nous l'a montrée, après M<sup>me</sup> de Sévigné, Walckenaer, « exécutant par degrés la résolution de consacrer toutes ses pensées à la religion, et de diriger toutes ses affections vers le seul être éternel et immuable <sup>2</sup>. »

Sans pouvoir rien conclure sûrement, plus volontiers je croirais que la correspondante de Rapin suivit l'un des premiers avents de Bourdaloue, sinon celui de 1669, avant le moment où elle offrait à La Fontaine l'hospitalité qui l'immortalisera, bien antérieurement aux jours où le pauvre « fablier » disait dans sa lettre à M. de Bonrepaux (31 août 1687) :

J'ai vu le temps qu'Iris, (et c'était l'âge d'or  
Pour nous autres gens du bas monde)  
J'ai vu, dis-je, le temps qu'Iris goûtoit encor  
Non cet encens commun dont le Parnasse abonde...,  
Mais la louange délicate avait auprès d'elle son prix.  
Elle traite aujourd'hui cet art de bagatelle,  
Il l'endort, et s'il faut parler de bonne foi,

---

1. Catalogue Parison, p. 51, n. 374.

2. Walckenaer, p. 41.

1669

L'éloge et les vers sont pour elle  
Ce que maints sermons sont pour moi <sup>1</sup>.

La lettre à Rapin serait du temps où l'Iris de La Fontaine commençait à s'essayer de « contrepeser <sup>2</sup> », comme dit Bourdaloue en sa vieille langue, l'influence de la « gloire des bonnes mœurs » par celle de l'humilité ou des vues surnaturelles puisées aux sermons de Bourdaloue.

Nous avons du moins plus que des suppositions pour reconstituer en partie l'auditoire qui se pressa tout d'abord autour du nouveau venu. Le document cité par le P. Luras indique, outre le prince de Condé, le duc d'Enghien, puis, plus vaguement, des pairs de France, des généraux illustres, des dames et des seigneurs de la plus haute noblesse, « le sérénissime roi de Pologne. » Celui-ci ne put être un auditeur des premiers jours. Casimir en effet, qui avait renoncé au trône l'année précédente, venait d'arriver en France. Reçu solennellement à Metz le 1<sup>er</sup> octobre par une harangue du nouvel évêque, Mgr d'Aubusson de la Feuillade <sup>3</sup>, il entra à Paris le 17 novembre en « l'hotel abbatial de Saint Germain des Pres » que Louis XIV lui avait donné <sup>4</sup>.

1. *La Fontaine*, éd. Hachette, t. I, notice, p. CXXX.

2. V. *Sermons inédits*, p. 302, note 1.

3. *Gazette*, n. 119, p. 994, de Metz le 2 octobre : « Hier le Roy Casimir de Pologne... N. du 12 oct. Le n. 124 (Extraordinaire du 25, p. 1017, cité au long la harangue. « Sire, l'Eglise revere les rois », p. 1019. — J'ai donné ailleurs (*Panegyrique de saint François de Sales*, p. 48, n. 1), le 3 sept. 1669 comme date d'entrée à Metz de l'ancien archevêque d'Embrun. Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*, t. XXVIII, p. 443. Le P. Jean, *Evêques et Archevêques de France depuis 1682...* dit, p. 339, que, nommé le 23 mars 1668, il reçut ses bulles le 13 juin. La *Gazette* confirme explicitement la date de l'entrée solennelle, n. 108, 14 sept. 1669, p. 101. « Le 3 de ce mois, l'archevêque d'Ambrun, évesque de cette ville, y fit son entrée publique. »

4. *Gazette*, p. 1124, 23 nov. n. 138. Le nouvel abbé ne devait jouir que peu de temps de ce riche bénéfice. Il mourut le 16 décembre 1672. Il avait aussi l'abbaye de Vaux-en-Cernay, dans laquelle il succéda en 1668 à Henri de Bourbon de Verneuil, fils naturel de Henri IV. (Lebeuf, *Histoire de Paris*, III, p. 423). Le roi lui avait encore donné l'abbaye de Saint-

Après être allé à Saint-Denis, « voir *incognito* la Cérémonie des obseques de la Reïne d'Angleterre<sup>1</sup> », le 20, il se rendit dès le lendemain au noviciat des jésuites du faubourg Saint-Germain, pour célébrer la fête de la Présentation, dans l'église de ses anciens confrères<sup>2</sup>. Ce n'était point là qu'avait été envoyé Bourdaloue, comme nous l'avons vu par sa destination, « partant pour Saint-Louis », inscrite sur le livre du procureur de Rouen. Toutefois, peut-être même avant la fin de cette station et sans même s'installer à la Maison professe, il fut fixé, au quartier Saint-Germain, dans la maison du noviciat. Le P. Luras dit que ce fut sur sa demande<sup>3</sup>. Qu'en sait-on ? Nous ne connaissons la résidence assignée à Bourdaloue que par les anciens catalogues. Ceux-ci nous apprennent seulement qu'il demeura trois ans au noviciat avec le titre de prédicateur de cette église dédiée à saint François-Xavier.

Que notre orateur séjournât déjà, au 21 novembre 1669,

Martin de Nevers, et c'est dans cette ville qu'il mourut, et non à Saint-Germain, comme le dit le P. Luras. I, p. 151, n. 2. (Cf. *Gazette* du 24 déc. 1672, n. 151, p. 1277).

1. Casimir V ou Jean III - Casimir, né en 1609 et fils de Sigismond III, après avoir pris du service en Autriche et être devenu généralissime des armées de Philippe IV en 1640, et en Espagne, entra en 1643 au noviciat de la Compagnie de Jésus à Rome. En 1647, étant déjà dans les ordres sacrés, il fut créé cardinal par Innocent X. Ladislas VII, son aîné, étant mort sans héritier, il reçut dispense du Saint-Siège pour monter sur le trône et même épouser Marie de Gonzague, veuve de son frère, la sœur de la Palatine immortalisée par Bossuet. Celui-ci a fait dans l'oraison funèbre, prononcée le 9 août 1685, le brillant tableau des infortunes de la Pologne, écrasée par les troupes de Charles-Gustave. Lebarq, t. VI, p. 265). V. A. Hamy, *S. J. Galerie illustrée de la Compagnie de Jésus*, t. II, p. 36, et portrait du roi de Pologne).

2. Jean Casimir, entré à Paris le 17, arrivait trop tard pour entendre Bossuet donner à Chaillot, le 16, l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre, morte dans ce monastère de la Visitation, le 10 sept. précédent. *Gazette* du 14 sept., n. 108, p. 903, et n. 132, p. 1123. V. aussi l'*Extraordinaire* ou n. 139, p. 1125. C'est une question intéressante mais insoluble de savoir si Bourdaloue put entendre Bossuet ce jour-là. Pour les sermons de Saint-Germain, la négative est plutôt à adopter, n'eussent-ils point coïncidé avec ses propres sermons.

3. Luras, I, p. 22.

1669

au noviciat, rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice, ou soit demeuré rue Saint-Antoine jusqu'à la fin de sa station d'avent, il n'y a rien à tirer de ce fait pour un sermon possible le jour de la fête de la Présentation. Son titre de prédicateur ordinaire de la maison de noviciat ne devait point le faire priver du loisir nécessaire pour soutenir ses brillants débuts. Bourdaloue, s'il assista, le 21 novembre, à la réception de l'hôte royal, entendit le *Panegyrique de saint François-Xavier* prêché devant ce prince par le P. Fontaine<sup>1</sup>. Ce dernier renseignement doit faire remettre à une autre année l'éloge de ce saint, prêché par notre orateur devant l'évêque d'Amiens « Messire François Faure » nous dit une note de Bretonneau. Ce prélat venait de prononcer à Saint-Denis, le 20 novembre l'oraison funèbre de Henriette de France. Mais jusqu'en 1686 (car il meurt à Paris le 11 mai 1687), il y a un champ bien vaste offert aux hypothèses sur la date de ce panegyrique<sup>2</sup>.

Il est fâcheux que la *Gazette*, si soigneuse d'enregistrer les faits et gestes religieux du roi de Pologne ne nous fournisse point une date d'un sermon entendu à Saint-Louis durant ce premier advent de Bourdaloue<sup>3</sup>. On

1. *Gazette* du 7 décembre.

2. Le P. Luras (t. I, p. 449) s'est trop hâté de conclure, de la présence l'évêque d'Amiens, à Paris en 1670, que le *Panegyrique de saint François-Xavier* débutant par un compliment adressé à ce prélat, est « vraisemblablement de cette année-là ».

3. La *Gazette* est assez attentive à suivre en ses démarches l'ancien roi de Pologne. Ainsi, celle du 1<sup>er</sup> février 1670, p. 120, écrit : « De Saint-Germain-en-Laye, le 31 janvier 1670 : Le 29 du passé, le roi Casimir de Pologne alla au monastère des Filles de la Visitation de Sainte-Marie du faubourg Saint Jacques, pour y signaler sa piété envers saint François de Sales... y ayant entendu vespres où officia l'évêque d'Amiens (Faure), ainsi que le panegyrique prononcé par le coadjuteur d'Arles, qui s'en acquitta avec l'admiration de son auditoire... De Paris, le 10 may 1670, n. 56, p. 456. Le 4 du courant, le roy Casimir de Pologne alla en l'église des Augustins Déchaussez, où l'on celebroit la feste de sainte Monique, dont le Père Mascaron prononça l'éloge avec grand applaudissement... »

On voit que les orateurs, qu'ils soient Mascaron ou le coadjuteur d'Arles, ont le même éloge banal. Celui-ci était le frère du comte de Grignan.

est sûr qu'il fut une fois du moins parmi les auditeurs. 1669  
 Mais si cette assertion ne suffit guère à reconstituer le cadre ou l'auditoire de Bourdaloue, les faits allégués par le document de l'historien de la Maison professe attestent le grand empressement de la foule. Les places disputées sont un signe qui reparaitra à mainte reprise; on aime à le voir constaté, « avant la lettre » ... de M<sup>me</sup> de Sévigné par un témoin de la première heure :

Dès six heures du matin, poursuivent les annales privées déjà invoquées, les valets se rendaient à l'église et gardaient les places de leurs maîtres pour le sermon de trois heures de l'après-midi. Les ennemis de la Compagnie rendent eux-mêmes témoignage au mérite de l'orateur; ils vantent sa doctrine, son action...

Gui Patin ne peut être rangé parmi les partisans du « loyolitisme »; supposons donc que sa lettre si connue du 14 janvier 1670 à Falconet, est ici visée avec d'autres aveux analogues.

Il serait inutile de la redire. Mais il lui faut donner son rang, parmi les autres attestations rapportées à leur date; il faut surtout corriger l'idée qui semble en ressortir que le père du jésuite Bourdaloue ne s'était mis en route pour l'entendre, qu'au bruit de ses premiers succès. Les dates démentent cette conclusion.

Il y a ici, écrivait, la station une fois close, l'infatigable nouvel-  
 liste, un certain jésuite, natif de Bourges en Berri, fils du doyen des conseillers de ce présidial, nommé Bourdaloue, qui prêche aux jésuites de la rue Saint-Antoine avec tant d'éloquence et une si grande affluence de peuple que leur église en est plus que pleine. Son père était parti de Bourges pour le venir entendre prêcher à Paris, mais il est mort en chemin... <sup>1</sup>

---

gendre de M<sup>me</sup> de Sévigné, Jean-Baptiste-Adhémar de Monteil, abbé d'Aiguebelle, évêque de Claudiopolis, coadjuteur, puis archevêque d'Arles. M<sup>me</sup> de Sévigné parle dans ses lettres de ses succès oratoires. V. t. XII, p. 278, notamment t. II, p. 21, elle dit dans sa lettre du 3 décembre 1670, du sermon prêché ce jour-là devant la Reine : « Votre frère a prêché tantôt avec une approbation générale et sincère. » Lettre du 30 juillet 1677, v. p. 244, etc.

1. Ed. Réveillé-Parise, III, p. 729.

1669-1670

Apparemment Etienne Bourdaloue, sur la nouvelle que son fils était appelé de Rouen à Paris, aura projeté ce voyage, pour assister, comme naguère Bénigne Bossuet, aux triomphes oratoires de son fils? D'après la date exacte de sa mort, donnée par M. Tausserat, 28 octobre 1669 <sup>1</sup>, il n'avait pas dû tarder à se mettre en route, et Bourdaloue apprit le décès de son père, sinon avant de quitter Rouen, du moins peu de temps avant de prêcher à Paris son premier sermon de la fête de la Toussaint.

Cette première station à peine achevée, Bourdaloue dut songer à la préparation du carême de l'année suivante, année chargée pour lui : outre le carême, à la même église de la rue Saint-Antoine, il devait donner l'avent aux Tuileries, son début à la cour.

## II. Le carême à la Maison professe et le premier avent à la cour (1670).

Suivant le plan ordinaire pour chacune des années de cette chronologie critique, nous chercherons les témoignages et documents contemporains de nature à nous montrer Bourdaloue dans son milieu réel, évoquant les événements du jour, le voisinage des autres prédicateurs et, autant que possible, l'auditoire groupé devant lui. Nous ferons parler surtout les pièces du temps, sans les encadrer toujours, quitte à laisser à ce travail un caractère de tableau synoptique ou d'inventaire d'archives.

### Carême à la Maison professe.

*Liste des Prédicateurs* <sup>2</sup>. Au (*sic*) Iesuites, rue saint Antoine. Le R. Pere Bourdalouë preschera les Dimanches, & le R. P. Fontaine <sup>3</sup> fera le Catechisme les Ieudis à 2 heures de releuée.

1. Tausserat, p. 33.

2. P. 8.

3. C'est l'orateur du 3 décembre 1668, devant Jean-Casimir à la fête de saint François-Xavier. V plus haut, p. 304.



Parmi les autres stationnaires de ce carême, on note : 1670  
 au Louvre, Mascaron ; Bossuet, aux « Filles Nouvelles catholiques, rue Neuve Saint Eustache<sup>1</sup> », le 4<sup>me</sup> vendredi de carême, et le second samedi, aux « Nouveaux convertis à la Foy » de la rue de Seine ; à Saint-Gervais, le P. Giroust, et à Saint-André-des-Arts, Fromentières.

Y eut-il sermon, le jour de la Purification, cette année-là, lundi 3 février, le 2 étant le dimanche de la Septuagésime ? L'ouverture fut-elle, ou le 19 février, mercredi des Cendres, ou le 23, premier dimanche du carême ?

Impossible de le savoir et partant d'identifier aucun sermon. Indiquons les jours probables :

2 mars, second dimanche.

9 — troisième dimanche.

16 — quatrième dimanche. — La *Gazette* signale la présence de Monsieur :

Le 16 de ce mois Monsieur fut l'apresdinée, entendre le sermon en l'Eglise des Jésuites de la rue Saint Antoine & Madame aux Carmélites de la rue du Bouloy. (*Gazette*, n° 36, p. 288, de Paris, le 22 mars 1670).

23 mars, dimanche de la Passion.

30 — — des Rameaux.

4 avril, vendredi-saint (Passion). — M<sup>me</sup> de Sévigné y assiste avec Monsieur de Grignan<sup>2</sup>. Elle écrira en effet en l'année suivante, le 27 mars 1671 :

J'ai entendu la Passion du Mascaron, qui en vérité a été très belle et très touchante. J'avais grande envie de me jeter dans le Bourdaloue ; mais l'impossibilité m'en a ôté le goût : les laquais y étoient dès mercredi, et la presse étoit à mourir. Je savois qu'il devoit redire celle que M. de Grignan et moi entendîmes *l'an passé* aux Jésuites ;

1. Cf. Lebarq, t. v, 641-653.

2. Et non Madame de Grignan, comme écrit M. l'abbé Pauthe qui renvoie du reste à la lettre du 27 mars 1670. Lisez 1671, car c'est dans une lettre de l'année suivante, et après une « Passion » de Mascaron, entendue ce jour-là vendredi-saint 1671, à Saint-Gervais, qu'elle rappelle celle de l'année précédente, où elle avait suivi Bourdaloue. En 1671, elle a reculé devant la presse qu'il fallait affronter à Notre-Dame, bien qu'elle désirât retrouver le sermon qui devait être le même.

1670 et c'étoit pour cela que j'en avois envie : elle étoit parfaitement belle, et je ne m'en souviens que comme d'un songe <sup>1</sup>.

Remarquons ce témoignage des redites publiquement connues et agréées d'avance, qui ne devaient pas être une coutume spéciale à Bourdaloue, mais un usage établi. Il l'a mis en pratique, — chose notable — dès son second carême à Paris, à un an de distance, pour la même fête, devant des auditeurs qui devaient être les mêmes. Cette répétition exacte, loin de choquer, pouvait donc être reçue avec plaisir.

La « redite » ici n'étant pas douteuse, quand on aura identifié cette première Passion prêchée à Paris, du même coup, on aura retrouvé celle du 27 mars 1671.

**6 mars, Pâques.**

**7 — lundi de Pâques.** — (Peut-être le sermon de clôture de la Station).

Monsieur, et la première Madame, qui devait « sitôt après » (30 juin) être enlevée par une mort foudroyante, entendirent Bourdaloue :

Le 7, Leurs ... Altesses Royales, avec lesquelles estoient quantité de Seigneurs, allèrent en l'Eglise des Iesüites de la rue Saint-Antoine, entendre le Sermon du Père Bourdaloue, dont elles témoignèrent une satisfaction extraordinaire <sup>2</sup>.

Si l'on omet la mention du 16 mars, désignant notre orateur, sans le nommer, c'est la première fois que la *Gazette* signale les succès de Bourdaloue. Mais gardons de tirer argument, comme l'a trop fait le P. Luras, des formules laudatives annexées au nom de Bourdaloue. Ces « satisfactions extraordinaires » et autres superlatifs ne méritent point d'être soulignés comme des preuves et ne nous apprennent rien sur les caractères de son éloquence <sup>3</sup>. Ce sont les formules banales des feuilles officielles, com-

1. Sévigné, t. II, p. 132.

2. *Gazette*, N° 45, p. 359, de Paris, le 12 avril 1670.

3. Luras, I, pp. 132-134.

munes à tous les sermons annoncés. Un fait plus significatif est la présence des princes, signalée au lundi de Pâques. La *Gazette* n'enregistre d'ordinaire qu'aux « bonnes fêtes » les « dévotions » du roi et celles des Princes du sang, leur assistance aux offices de la semaine sainte, la communion pascalle et les cérémonies suivies le jour de la fête de la Résurrection. Cette dérogation à la règle est ici d'autant plus à remarquer que peut-être est-ce là le seul sermon de Bourdaloue entendu par la première duchesse d'Orléans. Elle allait partir bientôt avec la cour pour ce voyage de Flandres, à la faveur duquel elle alla négocier à Douvres avec son frère le traité qui liait le roi d'Angleterre et servait la politique de Louis XIV ; c'est peu de temps après son départ de Douvres, 13 juin 1670, que devait éclater « la foudroyante nouvelle » immortalisée par Bossuet.

1670

A ce même sermon qui clôtura le carême et les fêtes de Pâques, se rapporte un témoignage de Gui Patin, trop peu remarqué<sup>1</sup>, et d'ailleurs obscur. L'allusion nous échappe totalement :

*On parle fort ici*, écrit-il, à Falconet encore, le 11 avril 1670, d'un sermon que le père Bourdaloue a fait ces dernières fêtes touchant un curé d'Angleterre, et un certain adultère à qui on donna absolution<sup>2</sup>.

Qu'est-ce que ce curé d'Angleterre ? Est-ce aussi en ce pays qu'il faut chercher l'absolution complaisante d'un adultère publiquement déclaré ? Y voyait-on des applications en France et en haut lieu ? C'est peu probable. Gui Patin est indulgent pour le roi et on l'était communément pour la liaison non encore tapageuse avec M<sup>me</sup> de Montespan. Quand l'adultère, datant de la fin de l'année

---

1. Bourdaloue, *Bibliographie critique*, p. 15. *Revue des Etudes historiques*, nov.-déc. 1900, p. 441.

2. T. III, p. 710.

1670 1667<sup>1</sup> avait commencé d'être connu, le roi avait continué de prendre les plus minutieuses précautions. M. de Montespan, écarté, M. d'Albret, complaisant, permettaient d'éviter les éclats : la première fille née de ce nouveau désordre royal en mars 1669, et morte trois ans après, ignorée des généalogies officielles, était élevée « à l'abri de toutes les indiscretions » dans la maison de la rue de Vaugirard, à l'extrémité du faubourg Saint-Germain, par M<sup>me</sup> de Maintenon<sup>2</sup>. Là aussi était le duc du Maine, né le 31 mars 1670, lendemain du dimanche des Rameaux, et là sera porté aussi le 20 juin 1672, le comte de Vexin.

Jusqu'à la scandaleuse déclaration du 20 décembre 1673 qui légitimera les enfants du double adultère, il n'est guère probable qu'on ait pu songer à des applications atteignant le roi. Mieux vaut renoncer à deviner l'énigme de la lettre de Gui Patin. Les « dévotions » du roi signalées à la *Gazette* pour le samedi-saint 5 avril, avec l'absolution qu'elles supposent, ne durent étonner personne ; nous ne rencontrerons que plus tard les incidents des refus d'absolution à M<sup>me</sup> de Montespan, que Louis XIV, Bossuet étant consulté, aura le bon sens de ne point trouver étranges.

Mais Gui Patin n'est pas seul à parler de cette affaire qui paraît avoir eu un grand retentissement et faillit briser dès le début la carrière oratoire — mot bien impropre, appliqué à un tel apôtre — de Bourdaloue. Voici ce qu'on lit dans une *Gazette de Hollande*, fort hostile aux jésuites et sujette à caution, mais dont le témoignage faisant écho

1. C'est en juillet 1667 que Pierre Clément place la liaison adultère. V. l'étude attentive que M. A. de Boislisle, à propos de M<sup>me</sup> de Maintenon, a faite de ces détails complexes, brouillés par La Beaumelle, Voltaire, etc. *Revue des Questions historiques*, juillet 1894, pp. 94-110, le *Veuvage de Françoise d'Aubigné*.

2. Elle était encore à cette époque M<sup>me</sup> Scarron veuve. M. de Boislisle explique fort bien son rôle dans cette éducation clandestine, pp. 77-79. Cf. sur la maison habitée par les enfants de M<sup>me</sup> de Montespan, p. 80, note 4.

à celui du non moins haineux Gui Patin, est à citer. 1670  
L'identité des premiers mots paraît bien trahir une source commune, c'est-à-dire une gazette manuscrite, de ces « nouvelles à la main », comme il en courait tant dès lors à Paris <sup>1</sup>.

*On parle fort ici* d'une lourde bévue que fit le Père Bourdaloue, jésuite, dans le dernier sermon qu'il fit à la fin du Carême, dans l'église St Louis de la rue St Anthoine, ou il avança des propositions si hardies que Monsieur le Prince qui estoit un de ses auditeurs prit la peine de les écrire sur ses tablettes pour la rareté du fait et en parla au Roy qui a témoigné n'en être pas satisfait, et qui a failli à le faire interdire, car Sa Majesté n'aime point de tels brouillons dans l'église <sup>2</sup>.

Faut-il rapporter à l'incident du sermon du lundi de Pâques, 7 mars 1670, à propos de l'adultère trop complaisamment toléré par un curé d'Angleterre les bruits qui ne devaient point manquer de circuler sur la future duchesse de Portsmouth ?

Ne trouvez-vous point bon aussi de savoir que Kéroual <sup>3</sup>, dont l'étoile avait été devinée avant qu'elle partit, l'a suivie très fidèlement. Le roi d'Angleterre l'a aimée...

Si tous les propos racontés par Patin et la *Gazette*

1. Feugère, dans sa leçon déjà citée sur Mme de Sévigné, a signalé ce grand nombre de « gazettes ou nouvelles à la main » que la Fronde avait fait naître, mais qui ne disparurent point avec elle, malgré les efforts de Colbert : « Souvent, dit-il, quand on n'avait pas le temps d'écrire longuement, on ajoutait à sa lettre quelqu'une de ces feuilles manuscrites qu'on s'était procurées. » L. c., p. 582. V. Pierre Clément : *La Police sous Louis XIV* (appendice), les lettres de la Reynie à Séguier, 24 juin 1667, à Colbert, 23 avril 1670, sur ce même sujet.

2. *Gazette d'Amsterdam*, mardi 29 avril 1670, N° 15. Bibl. nat. G. 1214, in-4.

3. Louise-Renée de Penancoët de Keroualle menée en Angleterre par Mme Henriette en 1670 et devenue maîtresse de Charles II. Cf. Sévigné, IV, p. 128, lettre du 11 septembre 1675, *Correspondance de Bussy*. t. II, p. 254. Milord Charles duc de Richemont, qui abjura, pour un temps, le 21 octobre 1685, à Fontainebleau, entre les mains de Bossuet\*, était le fils de la duchesse de Portsmouth, peut-être l'enfant qui devait naître un mois après la lettre de Mme de Sévigné.

\* Dangeau, I, p. 236.

1670 hollandaise ont trait à ces évènements de la vie privée de Charles II, Louis XIV ne devait pas être bien aise de voir incriminer la conduite de son futur allié. Dans la même lettre, M<sup>me</sup> de Sévigné écrivit en effet :

On dit que les Anglois ont battu cinq vaisseaux hollandois, et que l'ambassadeur a dit au Roi que le Roi son maître avoit commencé la guerre sur la mer, et qu'il le supplioit de lui tenir sa parole, et de la commencer sur la terre.

Le texte énigmatique de la *Gazette de Hollande* nous apprend du moins que le grand Condé (M. le Prince) aurait assisté au dernier sermon du carême de Bourdaloue, et que, si c'est bien celui du lundi de Pâques, il aurait été moins satisfait que LL. AA. RR. Souhaitons qu'un historien anglais trouve la solution du problème.

L'incident prouve que l'attention à chercher la clef des allusions et des « portraits » dans les sermons de Bourdaloue, ne date point seulement de l'avent 1671 où M<sup>me</sup> de Sévigné entendra dire qu'il vient de faire à Saint-Jean-en-Grève, le portrait de Tréville. Sa phrase : « on dit qu'il s'est mis à dépeindre les gens <sup>1</sup> » pourrait faire croire à tort à une *nouvelle manière* de Bourdaloue. Sans attendre jusqu'alors, Bourdaloue mit « de l'actualité » dans ses sermons. Où est-elle et qu'en a fait l'édition authentique ?

Si Bourdaloue faisait dès lors des allusions, il ne dut point se priver d'attaquer les jansénistes, car la paix de l'Église (bref du 19 janvier 1669) était une trêve fort mal gardée.

Le 28 septembre 1669, la *Gazette* annonce que la *Morale pratique des Jésuites* vient d'être lacérée « par sentence du sieur de Larey (*sic* pour la Reynie), lieutenant de police <sup>2</sup>. » Les jésuites, dit l'auteur de la vie

1. Sévigné, 25 décembre 1671, t. II, p. 448.

2. *Gazette*, 28 sept. 1669, n. 114, p. 952.



d'Arnauld, lui attribuent ce livre « sur la foy de Monsieur Iurieu, cet homme si décrié par ses faussetez <sup>1</sup>... » 1670  
L'auteur, quel qu'il fût, ne laissa pas de continuer, car le 17 mai 1670, on lit encore dans le même recueil de nouvelles :

Le 13, fut icy, lacéré & brûlé, en la Place de Grève, un Livre intitulé *la Morale des Jesuites*, extrait fidellement de leurs Livres par un docteur de Sorbonne <sup>2</sup>...

Bourdaloue qui, nous le verrons, fut invité officiellement, dès le 26 mai pour le carême de Notre-Dame, de l'année 1671, ne devait pas oublier ces faits.

Auparavant, il avait à débiter à la cour, ses succès éclatants à l'église de sa maison l'ayant désigné au choix du roi. C'est Louis XIV évidemment qui déterminait le prédicateur appelé à prêcher à la cour. Mais comment le *Journal de Dangeau*, qui commence au 1<sup>er</sup> avril 1684, est-il garant, pour M. l'abbé Pauthe, du choix de 1670 ? Renonçons à le vérifier, la référence se bornant à la vague indication : « *Journal de Dangeau* <sup>3</sup> » et cherchons dans les mémoires vraiment contemporains ce qui se réfère au premier avent de Bourdaloue à la cour.

#### Premier Avent à la Cour.

*Liste des Prédicateurs. Avent 1670. p. 3. En la ville au Chasteau Royal du Louvre devant Leurs Majestez. Le Reuerend Pere Bourdalouë, Iesuite.*

A saint-Barthelemy, le P. Giroust.

1. *Lettre d'un théologien sur la défense des nouveau (sic) Chrétiens*, p. 2, cité en note, p. 49, de l'*Abrégé de l'origine et de la vie de Monsieur Anloine Arnauld, Docteur de Sorbonne*, dans le *Recueil de plusieurs pieces concernant l'origine, la vie et la mort de Monsieur Arnauld*. Liège, 1698, in-12.

2. *Gazette*, 17 mai 1670. n. 59, p. 502.

3. Pauthe, p. 47, note 1, aux mots : « à leur demande (des hauts personages, auditeurs de Bourdaloue), le roi l'avait engagé pour prêcher devant lui l'avent de 1670 » Il faut l'expliquer sans doute par une mention analogue à celle de Sourches, que j'invoquerai plus bas, en note, au 26 déc. 1670, alors que ses *Mémoires* commencent en 1681, mais encore fallait-il préciser.

1670 On ne trouve guère d'autre nom saillant durant cette station.

Les registres de la trésorerie royale, dépendant de l'administration de Colbert, portent, à l'année 1671<sup>1</sup>:

Au P. Bourdaloue Jesuite la somme de 1500 L. que S. M. luy a ordonnée pour avoir presché deuant elle en la chapelle de son chasteau des Tuileries pendant l'aduent dernier. cy. 1500 £<sup>2</sup>

**Samedi, 1<sup>er</sup> novembre.** — L'ouverture se fit à Saint-Germain-en-Laye, témoin la *Gazette* du 8 novembre :

De Saint Germain en Laye, le 7 novembre 1670.

Le 1 du Courant, la Reine fit ses Dévotions en l'Eglise de la Parroisse, puis assista, avec le Roy, à la grand'Messe, chantée en Musique & pontificalement, célébrée par l'Archévêque de Paris<sup>3</sup>: toutes les Cérémonies ayans esté faites par le Sieur Le Madre<sup>4</sup>. Ce Prélat avoit le matin pris possession de la Juridiction de ladite Parroisse, qui estoit contestée depuis cinq cent ans à ses Predecesseurs, par les Evesques de Chartres, & qui luy a esté adjudgée par Arrest du Conseil d'Estat; ayant esté reçu en Camail, & Rochez, assisté de ses Officiers, à la Porte de l'Eglise par le Curé, avec tout son Clergé, qui apres luy avoir donné l'Eau bénite, & présenté la Croix à baiser, luy témoigna, par un agréable Discours, la joye qu'il resentoit de l'avoir pour son Supérieur.

L'apresdinée, Leurs Majestez, avec lesquelles estoyent les Principaux

1 T. I, fol. 296.

2. Je me réfère aux notes que le laborieux historien de Bossuet, Floquet, avait prises à propos des stations de carême prêchées par son héros. Il y avait recueilli maint détail sur d'autres prédicateurs, Bourdaloue, Mascaron, et j'ai tiré ceux-ci de ces papiers, au moment où ils étaient, à Falaise, en possession de l'abbé Pépin, mort depuis. Ces papiers Floquet, grâce à la très heureuse intervention de M. A. Gasté, qui ne les avait point perdus de vue, n'ont point disparu pour les travailleurs. S'ils ont quitté la Normandie, du moins ne sont-ils point dispersés, ayant été acquis par le Séminaire Saint-Sulpice. Personne autant que le savant et prévenant bibliothécaire qui en a la garde, n'est en mesure d'en tirer bon parti pour l'achèvement de l'ouvrage de Floquet. M. Levesque a déjà prouvé dans la *Revue Bossuet*, dont il est le directeur entendu, que cette mine de renseignements est toujours ouverte.

3. C'était Hardouin de Péréfixe qui mourut le 1<sup>er</sup> janvier suivant.

4. D'après Oroux, *Histoire ecclésiastique de la Cour de France*, t. II, p. 491, il avait été nommé maître de cérémonies en 1669 et avait commencé ses fonctions le jour de la Toussaint.

de la Cour, entendirent, dans la mesme Chapelle du Chasteau, la Prédication du Père Bourdaloue, Jésuite, qui eut un applaudissement général : puis les Vespres, chantées par la Musique, & ensüite, celles des Morts <sup>1</sup>. 1670

Disons une fois pour toutes que des essais d'identification des sermons imprimés avec ceux dont nous relevons la trace au jour le jour, sont une œuvre très délicate. Ils appellent toujours une réserve que M. l'abbé Pauthe a fort bien signalée, la possibilité de remaniements et de retouches postérieures. Ainsi les allusions à des événements historiques même clairement reconnus ne peuvent valoir que pour la phrase qui les renferme, et sont malheureusement compatibles avec d'autres où serait visée une autre époque. Après avoir assigné une date à chacune des clôtures d'avent reconnaissables dans l'édition, le dernier historien de Bourdaloue renonçant à reconnaître le sermon de Noël 1670, qu'il présume perdu, ajoute cette sage réflexion :

A moins que l'on n'admette qu'il pourrait être l'un des trois dont nous venons de préciser l'époque et auquel Bourdaloue aurait ajouté postérieurement les allusions propres aux événements de 1684, etc... <sup>2</sup>

C'est en effet fort possible. M. Pauthe n'a-t-il point trop oublié sa propre remarque, au cours des diverses conclusions chronologiques qu'il a semées dans son histoire, sans les appuyer assez fortement ? Pour lui il n'est pas douteux que nous lisons en tête du premier *Avent*, dans l'édition, le sermon même du 1<sup>er</sup> novembre 1670. Ce serait donc celui de la *Récompense des Saints* <sup>3</sup>.

---

1. *Gazette*, 8 nov. 1670, n. 154, p. 1071. J'ai cité au long le passage, car j'en conclus que l'officiant du soir aux Vêpres, aucun autre prélat n'étant désigné, comme ne manque pas de le faire la *Gazette*, dut être encore l'archevêque. Il entendait Bourdaloue qu'il venait de faire inviter (26 mai) par le chapitre de Notre-Dame pour le prochain carême. Mais le sermon des Cendres commencera par une allusion au service récemment célébré pour lui.

2. Pauthe, p. 69.

3. *Ibid.* p. 55 : « Dans le premier sermon de l'avent de 1670, Bourdaloue prit pour sujet : la Récompense des Saints... » et p. 59 : « Ce sermon ouvrit l'Avent

**1670** Accordons que c'est possible, probable même, rien de plus. Rochebilière dans une annotation minutieuse des sermons de l'avent, manuscrite aux marges de son exemplaire de travail, a relevé tous les rapprochements historiques. Il n'en est guère de convaincants. Il remarque, par exemple, dans la péroraison <sup>1</sup>, la phrase :

Si le bonheur d'un Prince pouvoit consister dans le nombre des conquêtes... Votre Majesté, contente d'elle-mesme, n'auroit plus rien à désirer : elle n'auroit qu'à jouir tranquillement du fruit de ses glorieux travaux.

La remarque qu'il y ajoute est exacte : « Le roi venait de conquérir Franche-Comté, » etc. De là à conclure à la date du sermon, il y a loin encore. Comment dater sûrement les sermons à l'aide d'allusions trop souvent applicables à plusieurs circonstances ? Sans renoncer à discuter les essais d'identification, tentés par les biographes, comme Feugère, Sainte-Beuve, Lauras et plus récemment, M. l'abbé Pauthe, notre but est surtout de grouper dans leur ordre les dates reconnues ou proposées des sermons, et d'y adjoindre les témoignages qui s'y rapportent.

**30 novembre, 1<sup>er</sup> dimanche de l'Avent**, à Paris, aux Tuileries. — Le 30 (novembre), premier Dimanche de l'Avent, le Roy ouït Messe en la Chapelle du Palais des Thuilleries : & la Reyne communia en l'Eglise des Feuillans, la nape tenue par la Maréchale de la Mothe & la Comtesse de Béthune <sup>2</sup>.

de 1670 .» Aucun doute n'est insinué, alors qu'il faut, pour être exact, dire que nous n'en savons rien. Cet aveu d'ignorance est, en effet, la condition de toute recherche sérieuse : que gagne-t-on à le fuir ? — C'est aussi un tort de regarder les deux avents imprimés comme un ensemble faisant corps et de parler d'avent de 1670, de 1697, etc., comme on pourrait faire de certaines stations de Bossuet dont la trame a été patiemment et scientifiquement reconstituée par les travaux de Lebarq. V. plus bas, au 14 décembre 1670.

1. P. 45.

2. Sans doute Marie de l'Escalopier, qui avait épousé en 1639, Armand de Charost, créé duc au mois de mars 1672, bien qu'il eût son brevet pour le duché de Béthune depuis le 3 janvier 1661. V. Chérot, *Bourdoulou, sa correspondance*, p. 13.

L'apresdinée Leurs Majestéz, avec lesquelles estoit Monsieur, entendirent dans la mesme Chapelle la docte Prédication du P. Bourdaloue, Jésuite. (*Gazette* du 6 décembre). •

C'est après les deux premiers sermons de cet avent que M<sup>me</sup> de Sévigné écrivit la lettre du 3 décembre au comte de Grignan, où l'on trouve la phrase si souvent citée, mais rarement comprise, que l'oubli de la langue du temps a fait prendre pour une audace de langage :

Au reste, le P. Bourdaloue prêche divinement bien aux Tuileries. Nous nous trompions dans la pensée qu'il ne joueroit bien *que dans son tripot* : il passe infiniment tout ce que nous avons ouï <sup>1</sup>.

Pour rassurer ainsi son correspondant, auditeur jadis avec elle des sermons du carême à la Maison professe, — au moins celui du 27 mars précédent, — sur les craintes qu'ils s'étaient sans doute communiquées de ne le point voir se soutenir, il semble que la marquise a dû pouvoir faire la comparaison, et assister à quelqu'un des deux sermons, sinon à l'un et à l'autre. Quant à son expression, elle n'a rien de désobligeant ni qui sente le mépris ou la désinvolture. Mgr Blampignon écrit qu'elle appelle la Maison professe « fort irrévérencieusement son tripot <sup>2</sup>. » M. l'abbé Pauthe dit : « La marquise aurait dû trouver d'autres termes pour exprimer son admiration, et on regrette de la voir employer des mots si peu dignes d'elle <sup>3</sup>. » C'est en juger d'après les acceptions d'aujourd'hui et voir là un sens qui est fort loin du vrai. « Tripot » ne signifiait nullement dans sa pensée ce que nous imaginons de nos jours. C'était un lieu pavé et carrelé et entouré de murailles « tantôt couvert et tantôt découvert » pour le jeu de la courte paume <sup>4</sup>. Il est évident que tout l'avantage était, dans ces

---

1. Sévigné, t. II, p. 20, n. 2.

2. Mgr Blampignon, *Etude sur Bourdaloue*, p. 7.

3. Pauthe, p. 60.

4. Littré, éd. 1886, t. IV, p. 2350, col. 1. — *La plus nouvelle Académie universelle des Jeux*, Amsterdam, 1728, t. II, p. 374.

1670 jeux de paume, pour les joueurs qui connaissaient bien la salle et le terrain, d'où l'expression figurée, par manière de proverbe « être dans sôn tripot » que le *Dictionnaire de l'Académie*, édition de 1694, définit : « On dit qu'un homme est dans son tripot pour dire qu'il a de l'avantage pour la chose dont il s'agit <sup>1</sup>. » On voit donc que M<sup>me</sup> de Sévigné ne manquait en rien à la révérence du langage quand elle exprimait ainsi l'idée que Bourdaloue était « moins dépaycé » qu'elle ne l'eût d'abord redouté sur ce nouveau théâtre de la cour.

3 décembre. mercredi. : Le 3 Feste de Saint François Xavier, la Reyne entendit la Messe de l'Eglise du Noviciat des Jésuites : & l'apresdinée alla en celle de Saint Louïs de la ruë Saint Antoine, où le Coadjuteur de l'Archêvesque d'Arles <sup>2</sup>, prononça l'Eloge de ce Saint avec grande satisfaction de Sa Majesté <sup>3</sup>.

Cette citation élimine le panégyrique que n'a pas dû donner, on le conçoit, Bourdaloue entre les deux dimanches de l'avent ; elle signale un sermon entendu ou non par lui, mais surtout elle montre dans la *Gazette* l'emploi courant des formules laudatives.

**7 décembre, second dimanche. —** Aucun sermon

1. Il suffit, pour se rassurer, de comparer l'emploi de cette acception aux autres endroits où on la rencontre dans la langue du temps. Lexique de M<sup>me</sup> de Sévigné, t. xiv, p. 476, renvoyant aux passages parallèles ci-dessous. — .. « Vous avez, Dieu merci, perdu votre procès dans votre propre tripot. (. à votre propre tribunal)... » lettre à Guitaut, 12 fév. 1683, vii, p. 217. Ah! grand héros ! (Turenne), faut-il que l'on vous sacrifie ? Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on offense les héros quand ils ne sont pas dans leur tripot. (. à leur place, à la tête des armées)... » à M<sup>me</sup> de Grignan, 4 sept. 1675, iv, p. 117 La phrase de Saint-Simon, citée par Littré, est aussi fort nette : « Noailles avait l'air consterné... lui ordinairement si libre et si maître du tripot. » Les expressions : battre un homme dans son tripot, tirer un homme de son tripot, c'est-à-dire de son fort, se rattachent à ce sens, qui est celui du xvii<sup>e</sup> siècle. La signification dérivée, par extension et dans une idée de dénigrement, n'est venue que plus tard, maison de jeu, par exemple, dans Lesage, puis maison mal famée. Tant il est vrai qu'il faut remettre les écrivains dans leur cadre.

2. C'est Jean-Baptiste-Adhémar de Monteil de Grignan, neveu et coadjuteur de François V. plus haut, p. 304, note 3.

3. *Gazette*, 13 décembre 1670, n. 165, p. 1192.



n'est signalé, et la prédication fut peut-être remise au lendemain. — Pourtant, en 1669, à l'avent prêché par Bossuet à Saint-Germain-en-Laye, la Conception, qui tombait le dimanche 8, étant remise au lendemain, cédant la place à l'office privilégié des dimanches d'avent, il y avait eu deux sermons, à deux jours de suite<sup>1</sup>. Ainsi n'est-il nullement certain qu'il y eut sermon ce second dimanche. Les raisons qui ont porté Feugère à placer à cette date le sermon *sur le Scandale*<sup>2</sup>, ne me paraissent point solides, bien qu'elles aient suffi à faire dire à M. l'abbé Pauthe : « C'est encore à l'Avent de 1670 qu'appartient le sermon *sur le Scandale*<sup>3</sup>. » L'unique motif de l'opportunité est trop faible, nullement spécial à cet avent. J'y verrais contre cette solution une phrase qui a frappé Rochebilière, bien qu'il en conclue trop vite à une époque postérieure à 1686 : «... Les catholiques doivent... vivre parmi les foibles, c'est à dire leurs freres ou separez encore ou nouvellement convertis, avec plus d'attention sur eux-mesmes<sup>4</sup>... »

J'avoue toutefois qu'on n'en peut rien tirer de sûr, car outre que le mouvement de conversions précéda la Révocation de quelques années, il se rattache de plus à un édit bien antérieur, celui du 8 février 1669, déclaration du roi en quarante-neuf articles restreignant toutes les extensions précédemment en usage, et continuant une série de prohibitions et de suppressions de privilèges qui avaient pu avoir déjà des conséquences<sup>5</sup>.

1. Lebarq, t. v. p. 581 et 606.

2. Feugère, p. 47.

3. Pauthe, p. 63.

4. Ed. princeps, I, p. 120, (note marginale ms).

5. D'Avrigny. *Mémoires chronologiques et dogmatiques pour servir à l'Histoire ecclésiastique depuis 1600 jusqu'en 1716* (Nîmes, 1781, 2 vol. in-8, t. II, p. 49, année 1669), donne l'analyse des 49 articles. Cf. Soulier. *L'Explication de l'édit de Nantes, avec de nouvelles observations*, Paris, Dezallier, 1683, in-8 de 564 p., cite et commente les 49 art. pp. 321-333. La déclaration est datée de Paris, 1<sup>er</sup> février, « registrée » 28 mai 1669.

1670 **Le 8, Feste de la Conception.** — Sa Majesté entendit Messe en la Chapelle du Palais des Thuilleries. L'apresdinée, Leurs Majestez, avec lesquelles estoit Monsieur, entendirent en la mesme Chapelle la Prédication que le P. Bourdaloue, Iesuite fit avec l'admiration de son Auditoire : puis, Vespres chantées par la Musique <sup>1</sup>.

Relativement à ces deux premiers sermons de Bourdaloue, en son avent de 1670, prêchés devant le roi, nous possédons un témoignage du gazetier Robinet, surnommé du Lorens, précieux, moins par les détails particuliers à la circonstance que par certains traits généraux sur la « voix » de Bourdaloue, sur sa prédilection pour les sujets de « morale <sup>2</sup> », enfin pour sa vigueur apostolique à combattre le « péché » :

Notre cœur pendant les Avents,  
 Ecoute les discours scavants  
 Et pleins de morale qu'on loue  
 Du rare Orateur Bourdaloue,  
 Qui fronde le péché, dit-on,  
 D'un *tonnant et terrible ton*.

. . . . .  
 Le treize du mois de Décembre,  
 J'ai rimé ceci dans ma chambre <sup>3</sup>.

Le 13 décembre 1670 étant un samedi, veille du troisième dimanche de l'avent, cette mention ne peut se rapporter qu'à la première moitié de cette station. Des vers bizarres de Robinet retenons surtout ce « tonnant et

1. *Gazette* du 13 décembre.

2. Richesource, dans une des nombreuses éditions de sa *Rhétorique du Prédicateur*, 1673, p. 429\*, signale parmi les « caractéristiques \*\* » des orateurs en vogue « la moralité du P. Bourdaloue. » (Communication de M. l'abbé Urbain).

3. *Gazette de Robinet*, du 13 décembre 1670 (Bibl. nat., Lc 222).

\* Sur la première édition de ce livre intitulé d'abord : *l'Éloquence de la Chaire ou la Rhétorique des Prédicateurs* (1662, puis 1664) V. mon *Essai sur le Plagiat dans la prédication ancienne*, p. 12, note, et *Revue de Lille*, sept. 1900, p. 1028.

\*\* Ces caractéristiques ont été publiés récemment par la *Revue Bossuet* (25 avril 1901, p. 117) d'après un manuscrit. Elles sont plus anciennes que 1681, et les déductions de l'éditeur, contredites par le texte même de Richesource, avaient le tort de s'appuyer sur les titres des prédicateurs, certainement remanés ou mis au hasard. Ainsi, tandis que Bossuet est qualifié d'évêque de Meaux, ce qui supposerait la date de 1681, Mascaron, transféré de Tulle au siège d'Agen, en 1679, est encore appelé « l'évêque de Tullès. »

terrible ton » qui donne son sens précis au mot de M<sup>me</sup> de Sévigné en 1679 : « Le Père Bourdaloue *tonne* à Saint-Jacques de la Boucherie <sup>1</sup> ». 1670

**14 décembre. Troisième dimanche.** — *Gazette* du 20 décembre. Le 14 de ce mois, la Reyne fit ses Dévotions en l'Eglise des Feuillans, où l'on célébroit la Feste de la Translation de Sainte Marguerite, & de l'Institution de la Confrairie fondée par Sa Majesté, laquelle y envoya sa Musique : Monsieur y ayant, aussi, oüy Messe.

L'apresdinée, cette Princesse entendit en la Chapelle du Palais des Thuilleries, la Prédication que le P. Bourdaloue, Jésuite, fit avec l'applaudissement accoutumé de son Auditoire : où estoit, aussy, son Altesse Royale, avec Mademoiselle, la Princesse de Condé, la Duchesse de Longueville, & grand nombre d'autres Seigneurs, & Dames. (N<sup>o</sup> 168, p. 1216.)

Voilà, en l'absence du roi qui manque ce sermon, une composition d'auditoire à signaler. Ajoutons-y encore M<sup>me</sup> de Sévigné, d'après le témoignage de M<sup>le</sup> de Montpensier <sup>2</sup>.

Quant au sujet, il est étrange que Feugère <sup>3</sup> se soit à ce point trompé. Il attribue à ce troisième dimanche le sermon *sur la Sévérité de la Pénitence*, qu'il place ainsi au 14 décembre.

Il lui eût suffi à lui, — et à plusieurs autres, — d'ouvrir la *Gazette* de Robinet. Ils y auraient appris à la fois et le sujet du sermon et le succès croissant de l'orateur ; ces compliments bien qu'amenés en partie par les rimes, ne semblent pas aussi banals en effet que ceux de la *Gazette de France*.

Passant du Théâtre à la chaire,  
Il m'est impossible de taire  
Que j'ouis, Dimanche, un sermon  
Que fit, *contre l'Ambition*  
Ce grand jésuite, Bourdaloue.  
Et qu'ici franchement j'avoue

1. Lettre du 27 fév. 1679, t. v, p. 522.

2. M<sup>lle</sup> de Montpensier, *Mémoires*, éd. Chéruel, t. iv, p. 202.

3. Feugère, p. 47.

1670

Que jamais jusques à ce jour  
On ne prescha mieux à la cour <sup>1</sup>.

Nous rencontrons ici la mention d'un des sermons de Bourdaloue qui devinrent promptement célèbres. Dans une lettre d'ailleurs très emphatique écrite par l'abbé Faydit à Fléchier pour le féliciter de son oraison funèbre de Le Tellier, lettre ouverte publiée au *Mercure galant* du mois d'avril 1686, le sermon *sur l'Ambition* est présenté sous ce jour :

En sortant des Invalides, écrit-il, je fus tenté de faire ce que le Pere Joubert Cordelier m'a dit qu'il avoit fait après avoir ouï le Sermon *de l'Ambition* du Pere Bourdalouë qui est un de ses chefs d'œuvre. Il brûla tous les siens, & en fit un sacrifice à ce grand Predicateur. J'ay failly à vous en faire autant des miens <sup>2</sup>.

Joubert, peut-être à cause de ce sacrifice, n'ayant point sa place au *Dictionnaire des Prédicateurs... dont les sermons... sont imprimés*, il n'est pas possible de déterminer par les dates de son séjour à Paris le temps auquel il a pu tenir le propos consigné dans la lettre de Faydit du 28 mars 1686. Mais comme Faydit lui-même est inscrit dans la *Liste* dès l'avent de 1675, on conçoit que ce put être bien peu de temps après l'apparition et les premières rééditions de notre sermon du 14 décembre 1670 que fut dite la parole élogieuse du P. Joubert.

Quant à identifier avec l'édition ce sermon *sur l'Ambition*, il n'y faut songer qu'avec réserve. Des deux sermons sur ce sujet, l'un aux *Dominicales*, pour le seizième dimanche après la Pentecôte <sup>3</sup>, analyse les effets de l'ambition, amenant l'aveuglement, la présomption et l'envie; l'autre, celui du *Carême*, pour le mercredi de la seconde semaine, décrit les désordres et les abus de cette passion qui détourne les hommes de l'usage normal et providentiel des honneurs

1. *Gazette de Robinet*, 20 décembre 1670.

2. *Mercure galant*, 1686, avril p. 113.

3. T. XI, p. 134.

et des charges auxquels elle les fait aspirer. L'un et l'autre ont pu mériter cette célébrité qu'accuse la lettre de Faydit. Il faut avouer pourtant que le développement tel qu'il est donné au *Carême*<sup>1</sup> — outre qu'il se rencontre dans le manuscrit Phelipeaux —, paraît mieux répondre à l'idéal que se faisaient sans doute les admirateurs du temps. Un passage sur la vocation contrainte des cadets destinés à l'église a été repris dans un sermon *sur les Devoirs des parents*<sup>2</sup>. Ce serait le signe d'une prédilection de l'orateur pour ce morceau. Le sermon du *Carême* porte seul en tête le mot *Sire*. La tentation dut venir au prédicateur de le répéter à l'un des carêmes qui suivirent ce premier avent, d'autant plus que le roi ne l'avait pas entendu le 14 décembre 1670. 1670

Une précieuse conclusion à tirer encore de la connaissance exacte de la date de ce sermon *sur l'Ambition*, est d'infirmer, par un nouveau fait tangible et sûr, la théorie émise déjà par plusieurs historiens, que Bretonneau avait apparemment dans ses *Avents* voulu conserver *in globo* le premier et le dernier avent donné à la cour. Grâce à quelques traits vite généralisés, on les voyait portés à reconnaître, dans le premier, l'avent de 1670, dans l'autre, celui de 1697. Nous touchons au doigt une première preuve que si ces *Avents* représentent quelqu'un de ceux prêchés à la cour, ce n'est point en tout cas celui de 1670. Un second exemple, au 21 décembre de cette même année, nous permettra de reprendre et de fortifier cette déduction, désormais acquise à l'histoire<sup>3</sup>.

**21 décembre, 4<sup>e</sup> dimanche.** — *Gazette* du 27 : ... Ce jour-là 21, Feste de S. Thomas, la Reyne fit rendre les Pains Bénits en l'Eglise qui porte son Nom<sup>4</sup>, avec un éclat digne de la piété de

---

1. T. II, p. 487.

2. V. plus haut, p. 96.

3. V. plus bas, p. 328.

4. C'était l'église de Saint-Thomas du Louvre, église collégiale et paroisse, dans laquelle Bossuet prêcha le carême en 1665 et en 1668, l'avent

1670 cette grande Princesse : & l'apresdinée Leurs Majestez, entendirent, en la Chapelle des Tuilleries la belle Prédication du Père Bourdaloue, où se trouva, aussi, Monsieur <sup>1</sup>...

Deux solutions placent, à ce quatrième dimanche de l'avent de 1670, l'une, le sermon *sur la Sévérité de la Pénitence* (opinion Feugère, avec l'erreur sur le dimanche <sup>2</sup>), l'autre, celui de la *Sévérité évangélique* où, après Sainte-Beuve, on a voulu reconnaître les trois points de Tréville. L'hypothèse de Feugère, rectifiée, est vraisemblable. Sans examiner si les trois points sur Tréville sont bien le discours *sur la Sévérité évangélique*, tel qu'il est au troisième dimanche du second *Avent* de l'édition, rappelons pourquoi Feugère voit dans le sermon *sur la Sévérité de la Pénitence* celui dont parle Arnauld à plusieurs endroits de ses œuvres :

... Feue M<sup>me</sup> la princesse de Conti, écrit Arnauld, ... étoit un jour au sermon d'un des Pères de la Compagnie qui a les plus grands talents pour la prédication. Il prêchoit de la pénitence et dans le premier point, il parla avec beaucoup de force contre ceux qui entretenoient les pécheurs dans leurs habitudes criminelles par leur conduite relâchée. Mais dans le second, il n'eut pas moins de soin d'avertir les auditeurs de se garder de ceux qui conduisent les âmes avec des sévérités excessives. Cette princesse dont toute la Cour a connu la justesse d'esprit et la droiture de coeur, témoigna, par sa contenance, en être blessée. Ce que ce Père ayant remarqué (*il n'avait donc point les yeux fermés*) et n'étant pas bien aise d'être mal dans son esprit, il la vint voir pour justifier ce qu'il avoit dit. Mais elle lui parla d'une manière admirable. Elle lui avoua que cette dernière partie de son sermon l'avoit fort scandalisée; qu'elle avoit peine à souffrir qu'on parlât dans des discours publics contre les directeurs sévères; que cela donnoit occasion au peuple de fuir la conduite de tous ceux qui tâchent de faire marcher les âmes par la voie étroite de l'Evangile, etc., etc.

---

et le panégyrique de saint Thomas de Cantorbéry, peu de jours après celui de saint Thomas, apôtre, que la reine entendit, 21 déc. Les deux saints étaient les patrons de l'église. V. Lebarq, *Histoire critique*, p. 211. *Œuvres oratoires de Bossuet*, t. IV, p. 514, t. V, p. 428 et t. VI, p. 10.

1. Gazette, 27 décembre, N° 171, p. 1240.

2. Cf. plus haut, au 14 déc. 1670, p. 321.



Bref, en cette apologie du parti, la princesse, suivant un mot qui dut faire fortune, se chargea de « laver la tête » à Bourdaloue<sup>1</sup>.

Je ne vois aucune raison pour donner à ces citations le « démenti formel » que voudrait opposer le P. Luras<sup>2</sup>. Objecter les difficultés d'étiquette qui eussent interdit devant le roi des dénégations, c'est préjuger, — ce que ne disent point les textes, — que le sermon fut prêché aux Tuileries et que là l'entendit la princesse. C'est aussi forcer le sens du document, qui parle seulement d'une contenance indiquant le mécontentement, n'exigeant guère de grands gestes. A cette objection Feugère<sup>3</sup> avait déjà répondu que ces libertés étaient dans les mœurs d'alors et qu'en 1670 Louis XIV n'était ni dévot, ni animé contre les jansénistes. D'ailleurs Sainte-Beuve a montré de reste le manque de savoir-vivre de « l'italienne de pure race », âpre et primitive, « qui n'était point une personne du monde français<sup>4</sup>. »

Rien toutefois n'oblige à placer à la cour cet incident ; il peut tout aussi bien se rapporter au sermon entendu à Notre-Dame, le 13 mars 1671, vendredi de la quatrième

1. Arnauld, t. VIII, p. 192. J'ai cité d'après le P. Luras (t. II, p. 422), qui signale de plus le passage du t. XXVI, p. 176, qu'avait donné déjà Labouderie dans sa *Notice*, pp. 18 et suiv. Là, le nom propre est indiqué :

Je sais aussi que le Père Bourdaloue fit un sermon... où assistait feu M<sup>me</sup> la princesse de Conti. Il parla dans le premier point contre les relâchements de la pénitence d'une manière très forte, mais il représenta dans le second qu'il falloit fur les directeurs qui conduisoient les âmes dans des sévérités excessives...

Tabaraud aurait-il vu là du *jésuitisme* ? « Bourdaloue, écrit-il, présente dans la première partie de son sermon sur la pénitence, toutes les maximes réputées jansénistes concernant les dispositions au sacrement, et dans la seconde il semble en détruire l'effet par les déclamations affectées contre les directeurs qui mettaient ces maximes en pratique, sous prétexte qu'ils les prenaient trop à la lettre, ce qui valut une juste remontrance de la part de la princesse de Conti. (*Œuvres d'Arnauld*, t. XXIV (*sic*), p. 175.) *Essai historique sur l'état des Jésuites en France*, par M. Tabaraud, Paris, N. Pichard, 1833, in-8, p. 299.

2. Luras, II, p. 425.

3. Feugère. pp. 46 et 47.

4. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. V, p. 32, note.

1670 semaine, auquel certainement assista cette « mère de l'Eglise. » On peut parfaitement admettre que le sermon assigné au 21 décembre 1670 fut repris au carême suivant. La mort de la princesse, 4 février 1672, nous force seulement à ne le point reculer au-delà de l'avent de 1671.

M. l'abbé Pauthe a eu ici grand tort de s'inspirer très malheureusement d'une phrase de ses devanciers et de la « compléter. » Feugère avait parlé du « sermon dont Arnould se prévalait pour attaquer Bourdaloue et qui avait si fort scandalisé la princesse de Conti <sup>1</sup>. » Pourquoi une malencontreuse inadvertance fait-elle dire à M. Pauthe :

Ce serait, on le croit, au cours de la station de 1670 que la princesse de Conti n'aurait pas craint de marquer sa désapprobation pour le langage de Bourdaloue et de témoigner de son mécontentement en pleine chapelle royale ; — (ici, en note : *Dangeau*) (?) — incident fâcheux qui lui avoit attiré le blâme du roi et dont devaient se prévaloir *plus tard* Pascal (!) (*mort le 19 août 1662*) et Arnould pour attaquer l'éloquent jésuite <sup>2</sup>.

A condition de réserver la possibilité d'une redite antérieure à 1672 et entendue par la princesse de Conti, il faut reconnaître que le sermon assigné par Bretonneau au quatrième dimanche répond au signalement donné dans le document tiré d'Arnould. Les citations extraites par Feugère <sup>3</sup>, pour confirmer son hypothèse par « l'examen du sermon lui-même », donnent à cette opinion toute vraisemblance.

Pour risquer à mon tour une supposition, j'y vois d'autant plus volontiers le sermon du 1<sup>er</sup> décembre 1670, la princesse de Conti fût-elle présente ou non, qu'il me paraît renfermer le « compliment au roi » par lequel il était d'usage de clôturer les stations à la cour <sup>4</sup>.

1. Feugère, p. 46.

2. Pauthe, p. 70.

3. Feugère, p. 47.

4. L'usage est signalé par les divers annalistes de la cour. Ainsi Sourches, t. II, dit en note, à propos de la nouvelle de la prise de

Gardant ces regles, mon Dieu, dit l'orateur à la fin du second point, je ne craindrai rien : et jusqu'en présence des roys de la terre, je parleray sans confusion aussi bien que David, des obligations de vostre loy : *Loquebar de testimoniis tuis in conspectu regum, et non confundebar* <sup>1</sup>. Je parle icy, Seigneur, devant le premier roy du monde, et jamais ministre de l'Evangile eut-il l'honneur de porter vostre parole à un aussi grand prince... <sup>2</sup>

Vers la fin, Rochebilière avait aussi relevé cette phrase où il voyait, d'après sa note manuscrite, une allusion à la mort de Madame (30 juin 1670) :

Qui vous répond de Dieu (pour avoir le temps de faire pénitence), qui vous répond de vous-mesmes ? Les exemples de tant d'autres qui ont été surpris, & des exemples présens, des exemples domestiques ne doivent-ils pas vous faire trembler ?

L'intention est possible, mais il faut remarquer que l'on retrouve la phrase dans le même sermon daté et prononcé le jour des Rameaux, 4 avril 1678, à Saint-Sulpice <sup>3</sup>.

Il y a une conséquence à tirer de la présence de ce compliment, complétée par une ligne de la *Gazette* nous apprenant que le sermon de Noël n'a pas été donné par Bourdaloue <sup>4</sup>.

Philipsbourg, arrivée durant le sermon de la Toussaint prêché en 1688 par le P. Gaillard : « Les predicateurs qui doivent prêcher l'Avent prêchent le jour de la Toussaint et ceux qui doivent prêcher le Carême commencent dès le jour de la Chandeleur. Mais les uns et les autres commencent toujours et finissent leur *premier* et leur *dernier* sermon par un compliment au roi. » Cf. Dangeau, an 2 fev. 1685.

1. Nous verrons que ce texte, qui fut appliqué en partie à Bourdaloue et placé au-dessous de son portrait par Simonneau, l'avait été à Mascaron, et le fut sans doute à d'autres orateurs de la cour. Était-ce un programme que Bourdaloue désirait affirmer en ce discours qui semble bien le dernier de cette station ? Cf. plus bas (1680). L. III, c. III.

2. Bourdaloue, I, p. 231.

3. *Ibid.*, p. 234. Cf. *Sermons inédits*, p. 280.

4. *Gazette* du 26 décembre 1670, n. 171, p. 1240. « Le 25, Elles (Leurs Majestés) ouïrent la grand'messe en la chapelle des Tuilleries, et l'après-dinée, la prédication faite par l'abbé Janvrot, et ve-pres en l'église S Germain l'Auxerrois, où le roy avoit fait rendre les pains bénits... »

Cet abbé Janvrot, docteur en théologie et ci-devant curé de Saint-Jacques de Verneuil, dans le Perche (auj. arr. d'Evreux), avait déjà prêché

1670

C'est là l'excellente raison pour laquelle M. l'abbé Pauthe cherchait en vain le Sermon de Noël 1670, sans qu'on doive pour cela le présumer perdu. Probablement, pour un motif qui nous échappe, Bourdaloue, averti déjà qu'il ne donnerait pas le sermon de clôture le jour de Noël, aura terminé celui du quatrième dimanche par ce compliment en règle<sup>1</sup>. Nous aurions donc bien, dans cette hypothèse appuyée uniquement sur ces remarques et sur l'annonce de la *Gazette*, le texte, sauf retouches, du sermon du 21 décembre exactement placé par Bretonneau<sup>2</sup>.

Supposé cette exactitude pour ce sermon, nous savons que nous n'en pouvons pas conclure à une présomption en faveur des trois précédents, puisque l'un d'eux au moins, celui du troisième dimanche, fut prêché *sur l'Ambition* et que Bretonneau donne pour ce même dimanche de son premier *Avent* le sermon *sur la fausse Conscience*; nous savons de plus que le jour de Noël un autre prédicateur que Bourdaloue, l'abbé Janvrot, monta dans la chaire royale, ce qui n'empêche pas Bretonneau de terminer ce même *avent* par un sermon *sur la Nativité de Jésus-Christ*. Total: deux sermons sur cinq qui certainement pour 1670 ne sont pas à leur place chronologique. Or, comme ce sont les deux seuls pour lesquels nous ayons des indications, nous sommes plutôt invités à ne voir dans la place des trois autres qu'une présomption très légère. Il faut renoncer désormais absolument à cette hypothèse démontrée fausse que nous aurions dans le premier des *Avents* de Bretonneau

l'avent de 1667 à Paris. En 1668, il le donna à la paroisse Saint-Sulpice, ainsi qu'en témoigne la *Liste*. (R.).

1. Rochebilière, d'après ses annotations manuscrites en marge de l'*Avent*, avait remarqué le compliment au roi, sans paraître se rendre compte de la conclusion qu'on en peut déduire. Il avait recueilli cependant la nouvelle de la *Gazette* pour le sermon du 25, sans établir de lien entre les deux observations. Dans le chapitre où le P. Luras relève les compliments d'ouverture ou de clôture, t. I, pp. 408 et suiv., il ne dit rien de celui-ci.

2. T. I, pp. 187-234.

le premier des avents royaux. Du reste, Bretonneau ne s'était pas engagé à nous donner deux *Avents* historiques et ce sont les biographes qui, lui prêtant cette intention, se fourvoient.

Terminons ce chapitre sur la prédication de Bourdaloue à la chapelle du roi en 1670, par un témoignage, que nous croyons inédit, sur la vogue extraordinaire de l'orateur. J'ignore pourquoi le P. Luras s'est contenté de citer pour l'année 1669<sup>1</sup> seulement les *Lettres annuelles* de la Compagnie de Jésus. Elles sont tout aussi intéressantes en 1670. En voici le texte officiel :

.... *Primus est P. Ludov. Bourdaloue qui cum in nostro D. Ludovici templo, per anni partem maximam, concionatus est, admirabili concursu, deinde in aula regis christianissimi, per adventum, dixit tantà eloquentiæ divinae vi, maxime ejus quæ ad mores corrigendos valet, tam inusitato plausu etiam Principum, et tam publicâ ipsius approbatione regis, ut incredibile et sibi et Societati nomen fecerit, ac sacrae eloquentiæ vulgo princeps dictus et habitus fuerit*<sup>2</sup>.

Nous avons donné place tout à l'heure, à propos de la clôture du carême à la Maison professe, aux récits venus des gazettes d'Amsterdam; il est bien permis de tenir compte aussi des échos partis de Rome. Le succès de Bourdaloue en ce début à la cour ne pouvait manquer d'intéresser vivement le général des jésuites et l'on voit qu'une première lettre de félicitations avait été envoyée, que suppose la lettre perdue de Bourdaloue. La réponse inédite a été publiée par le P. Chérot<sup>3</sup>. Nous avons

1. T. I, p. 131.

2. « .... Le premier est le P. Bourdaloue qui, après avoir prêché dans notre église Saint-Louis. une grande partie de l'année, avec un concours étonnant, prêcha ensuite l'avent devant le roi très chrétien à la cour, avec une si grande force d'éloquence, surtout de celle qui va à la correction des mœurs, avec un applaudissement si extraordinaire des grands, avec une telle approbation du roi lui-même, qu'il s'est acquis et pour lui et pour la Compagnie un renom prodigieux, au point de paraître et d'être communément appelé le prince de l'éloquence sacrée. »

3. *Bourdaloue, sa Correspondance*, p. 209.

1670 rencontré au 2 février 1666, à propos des derniers vœux de Bourdaloue <sup>1</sup>, le nom du P. Oliva qui, cette même année, venait de remporter des succès semblables à ceux de Bourdaloue, durant la station prêchée à Rome devant le pape Clément IX. Voici la traduction de cette lettre :

Rome, 24 février 1671.

Votre Révérence a daigné, avec ses particulières attentions à mon égard, distinguer au milieu des félicitations royales, les miennes, pour m'en remercier. C'était moins à votre excellente éloquence que s'adressaient ces éloges, qu'à la piété et à l'humilité qui, chez vous, comme je suis heureux d'en recevoir les témoignages, n'ont subi aucune atteinte au milieu des acclamations universelles de votre pays. Cette union de la plus sublime éloquence et de la vertu, dont je ne puis, hélas, donner le spectacle à Rome, je suis heureux que Votre Révérence la réalise.

Qu'elle ait donc le bonheur de continuer à cultiver l'une et l'autre, se souvenant que l'admiration d'un grand roi et de toute sa cour est le fruit de la libéralité et de l'amour de Dieu.

Ces éloges, venus de toutes parts à l'orateur après son premier succès, témoignent que la formule soulignée à la fin de l'extrait des *Lettres annuelles* exprimait une vérité qui commençait à prendre corps. Peut-être faut-il voir dans cette expression comme le premier germe de ce titre de *roi des orateurs* décerné à Bourdaloue, dont nous suivrons la genèse. N'est-il pas opportun aussi de constater dans le document de l'historien de la Maison professe que Bourdaloue ne borna peut-être point son ministère de prédication aux dimanches du carême pour lesquels il était désigné dans la *Liste*, si toutefois l'expression *une grande partie de l'année* peut être interprétée comme indiquant d'autres sermons encore que ceux du carême ?

En tout cas, dans ce concert d'éloges, l'incident du lundi de Pâques 1670, menaçant de faire *interdire* Bourdaloue, s'il eut lieu jamais, paraît bien loin et n'a dû guère laisser de traces dans l'esprit du roi.

1. V. plus haut, p. 236.



### III. — Le carême à Notre-Dame et l'avent de Saint-Jean-en-Grève (1671).

1<sup>er</sup> Janvier. — Ce jour-là, on pourrait dire cette nuit, mourait l'archevêque de Paris, Hardouin de Péréfixe, qui, au mois de mai 1670, avait fait inviter Bourdaloue pour le carême de Notre-Dame, et dont l'orateur devait brièvement rappeler la mémoire au début de cette station. La *Gazette* et les journaux privés du temps ont signalé l'événement<sup>1</sup>. Dès le 5 janvier, on connaissait son successeur, Harlay de Champvallon, qui était archevêque de Rouen lorsque Bourdaloue avait quitté cette ville<sup>2</sup>. Il est difficile qu'il n'ait point dès lors, durant son année passée à Rouen 1668, prêché devant ce prélat. Peu importait d'ailleurs pour la station du carême à Notre-Dame, arrêtée depuis le mois de mai précédent, et qui sans doute ne s'ouvrit même point devant le nouvel archevêque, Harlay n'ayant pris possession que trente-cinq jours après les Cendres, le 18 mars<sup>3</sup>.

Notons, à la Maison professe, le 1<sup>er</sup> janvier, le sermon du futur archevêque de Reims, Maurice Le Tellier, encore coadjuteur du cardinal Barberini retourné en Italie, et

---

1. *Gazette*, n° 3, p. 22, 3 janvier, aux notes du livre II, note a.

2. *Gazette* du 10 janvier. Cf. Notes du livre II, note b.

3. Le nouvel archevêque de Paris, proviseur de Sorbonne, n'était point docteur : il se hâta de prendre ses grades, et la *Gazette* du 14 mars écrit, p. 248 :

Le 12, l'archevêque de Rouen, nommé à l'archevêché de Paris, pour ne perdre aucune occasion de servir l'Eglise, ayant fait sa licence depuis longtemps, reçut le bonnet de docteur en la chapelle du palais archiepiscopal...

P. 271. De Saint-Germain, le 20 mars : « Le 14 de ce mois, M<sup>re</sup> François Harlay de Chanvalon, archevêque de Paris, presta entre les mains du roy le serment accoutumé. »

C'est seulement le 18 mars qu'il prit possession de son siège et reçut le pallium des mains de l'évêque de Meaux, Dominique de Ligny, le prédécesseur de Bossuet, 1659-1681. (*Gazette*, p. 272). Cf. plus bas, p. 337.

1671 archevêque de Nazianze depuis le 11 novembre 1668<sup>1</sup>. Le fait ne se rattache à la prédication de Bourdaloue que par le renseignement chronologique qui élimine l'année 1671 pour le sermon de la Circoncision. Encore faut-il supposer, et c'est vraisemblable, que le sermon de Bourdaloue fut donné à la Maison professe. Du reste en ce mois de janvier notre prédicateur devait être tout entier à son carême de Notre-Dame.

L'invitation et les démarches qui s'y rattachent ont laissé des traces dans les documents officiels. Si les registres anciens du Chapitre de la métropole ont disparu, des *extraits* faits par un chanoine nommé Sarazin, archiviste du chapitre, sur les pièces originales existant de son temps, ont été conservés<sup>2</sup>. On y lit, en 1670.

Ven. 2 maij. (Le 2 mai est en effet un vendredi.)

Commissi sunt rogati Dni Decanus, Fournier, Joly et de Lamet<sup>3</sup>,

1. « Leurs Majestez, dit la *Gazette*, le 1<sup>er</sup> du courant, feste de la Circoncision allèrent en l'église des Feuillans, D. Côme, (général de l'ordre, prédicateur désigné du carême de la cour), les y reçut. La Reyne ayant auparavant fait ses dévotions en l'église de S. Thomas du Louvre, où Sa Majesté fut receue par le doyen L'apresdinée... à Saint-Louis de la rue S. Antoine, (Leurs Majestés) avec M<sup>le</sup> d'Orléans, etc... y entendirent la docte et éloquente prédication que le coadjuteur de l'archevêque de Rheims fit avec admiration de toute la cour... » (N<sup>o</sup> 3, p. 22).

2. Communication de M. Léon Le Grand, Archives nationales (LL 263, fol. 261, v. Registre en parchemin provenant des anciennes archives du chapitre métropolitain de N.-D. et intitulé *Varia*.)

3. Le doyen du chapitre était Jean-Baptiste de Contes, né en 1601, élu le 1<sup>er</sup> décembre 1647, mort le 4 juillet 1679. Il faut lire à ce sujet une lettre curieuse et sévère de l'abbé de Pontchâteau, en date du 4 août 1679, V. dans *Port-Royal*, t. iv, p. 131. Cf. Notes du livre III, note c.

Les autres chanoines nommés me sont inconnus, sauf Joly, en qui sans doute il faut reconnaître Claude Joly, petit-fils de Loysel et comme lui laborieux érudit. Né en 1607, avocat, puis chanoine en 1631, il devint théologal et grand chantre du chapitre de N.-D. ; m. en 1700. De Lamet, que des biographes écrivent *De-lamet*, serait-il le docteur en théologie de la maison de Sorbonne mort le 10 juillet 1691, et connu par des décisions données de concert avec Sainte-Beuve?

« Le chapitre de Notre-Dame comprenait huit dignités, savoir : le doyenné à la nomination du chapitre, la chanterie, les archidiaconés de Paris, de Josas et de Brie (Cf. infra, p. 344, n. 2), à la nomination de

canonici praebendati, pro nominando concionatore, pro 40<sup>ae</sup> tempore, 1671  
 unâ cum il [ustr] i[iss] mo. D [omi]no Paris. Archiepo.

Cette députation chargée d'aller prendre l'agrément de l'archevêque, rend compte de son mandat, à la fin du même mois.

Lunae Pent[ecostes] 26 maij.

Post missam, DDis in [septo](?) congregatis retulit Ds Decanus, unâ cum DD. ad id commissis, adisse R. et Illum D. Parisiensem Arpum, et selectum fuisse Rdum patrem Bourdalou (*sic*)<sup>1</sup>, patrem Societatis Jesu, in concionatorem anni sequentis, commissique sunt rogati DD. succentor<sup>2</sup> et Joly, qui illum nomine capituli conveniant.

Cette nouvelle commission donnée à deux des membres du chapitre pour aller faire, près du prédicateur choisi, la démarche officielle, n'est suivie dans le registre que de délibérations se référant aux prédications elles-mêmes<sup>3</sup>.

On s'explique mieux encore, si le prédicateur était ainsi pratiquement à la nomination de l'archevêque, les paroles de Bourdaloue au début de son sermon du jour des Cendres, rappelant le service funèbre célébré depuis peu pour le défunt archevêque.

l'archevêque, la sous-chanterie, à la nomination du chapitre, la chancellerie et la pénitencerie, à la nomination de l'archevêque. Les canonicats, au nombre de cinquante-et-un, étaient tous à la nomination de l'archevêque, à l'exception de deux dits de Saint-Aignan, dont le chapitre était collateur. » (Fisquet, *France pontificale*, Paris, t. I, p. 12).

1. Les chanoines ignorent encore l'orthographe même du nom de Bourdaloue La *Liste des Prédicateurs* et la *Gazette* se permettaient, d'ailleurs, en ce sens, bien des incuries. Par exemple, le 29 (mars), (Monsieur) fit ses Dévotions en l'Eglise de S. Eustache, sa Paroisse... Elle y retourna entendre la belle Prédication du Père d'Aroui (d'Harouys), Iesuite... (*Gazette*, 4 avril 1671).

2. Le sous-chantre, indiqué avec Joly, ne veut pas dire, au contraire, que celui-ci fut déjà grand chantre. Il eût été désigné par son titre *Praecentor*.

3. V. plus bas, p. 343, 21 mars. Il n'est rien de spécial à cette année dans ces diverses mesures qui se répétaient d'ordinaire à peu près aux mêmes époques pour inviter, presque une année à l'avance, l'orateur des stations à venir. Le 3 juin 1671, ce fut le tour de Giroust dont le chapitre négocia avec l'archevêque Harlay le choix et l'invitation.

1671 *Liste des Prédicateurs*, Carême de 1671 (P. 3) En la Cité. En l'Eglise de Notre-Dame de Paris. Le Reuerend Pere Bourdalouë, Iesuite <sup>1</sup>.

**11 février, mercredi des Cendres** <sup>2</sup>. — Sermon sur *la Pensée de la mort* (sauf les remaniements possibles), Bretonneau <sup>3</sup> nous a conservé l'exorde de cette ouverture du Carême.

*Memento, homo*, etc... Il seroit difficile de ne s'en pas souvenir, Chrestiens, lorsque la providence nous en donne une preuve si recente, mais si douloureuse pour nous & si sensible. Cette Eglise où nous sommes assemblez, & que nous vismes *il n'y a que trois jours* occupée à pleurer la perte de son aimable Prélat, & à luy rendre les devoirs funébres, nous presche bien mieux par son deuil cette verité, que je ne le puis faire par toutes mes paroles. Elle regrette un Pasteur qu'elle avoit reçu du ciel comme un don pretieux ; mais que la mort par une loy commune à tous les hommes, vient de luy<sup>o</sup> ravir. Ni la noblesse du sang, ni l'éclat de la dignité, ni la sainteté du caractere, ni la force de l'esprit, ni les qualitez du cœur, d'un cœur bien-faisant, droit, religieux, ennemi de l'artifice & du mensonge, rien ne l'a pû garentir du coup fatal qui nous l'a enlevé, & qui du siege le plus distingué de nostre France, l'a fait passer dans la poussiere du tombeau.

Vous, Messieurs, qui composez ce Corps vénérable dont il estoit le digne chef ; vous, qui par un droit naturellement acquis, estes maintenant les depositaires de sa puissance spirituelle, & que nous reconnoissons à sa place comme autant de peres & de pasteurs ; vous sous l'autorité & avec la benediction de qui je monte dans cette Chaire pour y annoncer l'Evangile, vous n'avez pas oublié, & jamais oublierez-vous les témoignages de bonté, d'estime, de confiance que vous donna jusques à son dernier soupir cet illustre mort ; & qui redoublent d'autant plus vostre douleur, qu'ils vous font mieux

1. P. 4. En la Ville au Chasteau Royal du Louvre, Devant leurs Majestez Le Reverendissime Pere dom Cosme, Abbé et Général des Feuillans, nommé par sa Majesté à l'Evesché de Lombez. — A Saint-Germain l'Auxerrois, Giroust — Desmares, à Saint-Roch. — A Saint-Gervais, le Reverendissime Pere Mascaron, Prestre de l'Oratoire, nommé par Sa Majesté à l'Evesché de Tulles.

2. M. Pauthe, écrit p. 75 : « Le sermon sur la pensée de la mort fut prêché en mars, le mercredi des Cendres. » Lisez : le 11 février.

3. T. II, pp. 1-4.

sentir ce que vous avez perdu, & qu'ils vous rendent sa mémoire plus chere. 1671

Cependant, après nous estre acquitté de ce qu'exigeoient de nous la pieté & la reconnoissance, il est juste, mes chers Auditeurs, que nous fassions un retour sur nous-mesmes ; & que pour profiter d'une mort si chrestienne & si sainte, nous joignons la cendre de son tombeau à celle que nous presente aujourd'huy l'Eglise, & nous tirions de l'une & de l'autre une importante instruction... (*pensée de la mort, affligeante, mais salutaire*)... & peut-estre, comme salutaire, vous deviendra-t-elle enfin, non seulement supportable, mais consolante & agreable. Quoyqu'il en soit, je veux vous en faire voir les avantages, & c'est par là que je commence le cours de mes Predications.

Cet exorde est assez étroitement lié et soudé au sujet qu'il annonce pour nous faire espérer que nous avons, dans l'édition, substantiellement le discours même entendu à Notre-Dame le 11 février 1671.

Ce début, limé ou non par Bretonneau, ne renferme rien qui ne doive avoir été dit en cette circonstance. Pour toute annotation historique, l'éditeur ajoute, en marge, en face des mots « occupée à pleurer... son Prélat », cette sobre mention : *M. de Pérefixe, Archevesque de Paris*. Par bonheur les journaux du temps nous aident à dissiper la difficulté que feraient naître la comparaison de la date du jour des Cendres, 11 février, avec celle de la mort (1<sup>er</sup> janvier) ou des funérailles de l'archevêque (4 janvier). Non-seulement les deux mois qui suivent le décès de Pérefixe sont semés de services funèbres célébrés dans les diverses églises de Paris <sup>1</sup>, mais nous tenons le jour même de celui auquel fait si clairement allusion l'orateur, qui apparemment y assistait et, en ce cas, entendit l'oraison funèbre prononcée par Fromentières. Le 15 janvier, le chapitre de Notre-Dame avait fait célébrer un service, inaugurant la série des cérémonies analogues demandées aux diverses paroisses, mais sans préjudice d'une Messe

1..V. notes du livre II, note b.



1671 solennelle qui devait être célébrée en grande pompe dans la Cathédrale <sup>1</sup>.

Or c'est le vendredi 7 février que fut tenue cette promesse, dans la basilique où s'ouvrait à trois jours de là le carême prêché par Bourdaloue <sup>2</sup>.

« L'Extraordinaire » de la *Gazette* est tout entier consacré au récit de cette cérémonie, intitulé *le Service Solennel, Fait en l'Eglise de Nostre-Dame, pour Messire Har道uin de Péréfixe, Archevesque de Paris* <sup>3</sup>.

Sauf quelques plaquettes extrêmement rares, comme en renferme la belle collection d'*Oraisons funèbres* de M. l'abbé Follioley, telles que les éloges prononcés en l'honneur de Péréfixe par l'abbé Cassagne, Gaudin, etc. <sup>4</sup>, excepté aussi le discours de Fromentières, plus aisé à rencontrer, étant reproduit dans ses *Œuvres meslées*, il n'est guère entré dans le domaine public, sur l'archevêque

1 De Paris, le 17 janvier 1671. Le 15, le chapitre de Nostre-Dame, pour rendre ses devoirs à la mémoire de M<sup>re</sup> Har道uin de Péréfixe, archevêque de Paris, fit un Service, qui doit estre suivi d'un pareil dans toutes les Eglises de cette ville, en attendant que l'on en fasse un en ladite Cathédrale, où rien ne sera oublié pour couronner ces honneurs funèbres par une Pompe digne des grands mérites de ce Prélat & de l'affection que ses Diocésains avoyent pour luy.

2. Le 7, écrit la *Gazette* du 14, on fit en l'Eglise de Nostre-Dame, le Service solennel, pour Messire Har道uin de Péréfixe avec toute la pompe imaginable. La Nef estoit tendue de noir ainsi que le Chœur, depuis les voûtes jusques en bas, avec deux Lez de velours : & au milieu du chœur, il y avoit un Mausolé élevé sur une Estrade, d'une manière tout à fait magnifiqué. Le Parlément, la Chambre des Comptes, la Cour des Aydes, l'Université & le Corps de Ville, qui avoyent esté invités le jour précédant y assistèrent, ainsi que les Evesques au nombre de plus de trente, à la teste desquels estoit l'Archevesque d'Ambrun, Evesque de Mets : et les Parens s'y rendirent précédés de cinquante Pauvres vestus de gris, portans de grosses torches garnies d'Ecussons. La Messe fut célébrée par le Sieur du Plessis, Chanoine de ladite Eglise et l'éloge prononcé par l'Abbé de Fromentières avec un merveilleux applaudissement : ensuite de quoy, on fit les Aspersions & Encensemens ordinaires, autour de ladite Représentation, comme vous verrez plus particulièrement, dans le Détail de cette Pompe funèbre. (N<sup>o</sup> 19, p. 155).

3. N<sup>o</sup> 21, pp. 157-167.

4. Je ne saurais assez remercier M. l'abbé Follioley de l'indication de ces titres d'*Oraisons funèbres* qu'il m'a communiqués avec une extrême bienveillance. On les trouvera, aux notes du livre II, note d.



de Paris, que les paroles de Bourdaloue ouvrant son sermon *sur la Pensée de la mort*. 1671

On doit encore noter le paragraphe adressé au chapitre, ou mieux aux vicaires capitulaires sous le patronage desquels l'orateur débute. Il est exact en effet que Harlay, bien que nommé dès le 5 janvier, ne présidait point, comme archevêque intronisé, cette cérémonie qui précède de plus d'un mois sa prise de possession <sup>1</sup> (18 mars).

Difficilement aussi j'admettrais l'hypothèse de l'assistance à ce premier sermon du cardinal de Bouillon. M. l'abbé Pauthe a dit :

A ce sermon qui ouvrit le Carême de 1671 à Notre-Dame et qui suivit — (à quelque distance) — les funérailles de Mgr de Péréfixe, assistait, nous avons des raisons pour le croire, un grand personnage... promu de la veille à la plus haute des dignités ecclésiastiques... le cardinal de Bouillon <sup>2</sup>.

Il m'est impossible de juger des « raisons » que l'auteur n'indique pas et rien ne me prouve que le cardinal, dont la nomination au cardinalat (5 août 1669<sup>3</sup>) n'est pas en somme si récente, n'ait pas été un des vingt prélats assistant au service funèbre de Péréfixe ou qu'il n'ait point entendu le sermon du 11 février. Mais je ne vois aucune « raison pour » le supposer <sup>4</sup>. Ce qui est certain, c'est qu'on

1. V. plus haut, p. 331, note 3.

2. Pauthe, p. 81.

3. Chérot. *Lettre inédite de Bourdaloue au cardinal de Bouillon*, p. 20. Encore faut-il peut-être reculer cette date. On lit au *Journal de Renaudot*, p. 260 : « J'ay présenté vers le commencement de cette année 1669 un poeme latin fort ample avec des épigrammes et autres compositions en grec, chaldaïque, syriaque, hebreu, oegyptiac (*sic*) et samaritain, sur le sujet de la nomination que le roi a fait de sa personne à la dignité de cardinal à la première promotion. » — Il est vrai que la réponse pontificale et la promotion se firent attendre.

4. « La jeune éminence, écrit M. le chanoine Pauthe, avait un goût très prononcé pour l'éloquence sacrée (témoign la lettre de Bossuet sur le style, etc.). Tout cela nous permet de supposer que le cardinal ne manqua pas d'aller entendre le sermon sur la Pensée de la mort... A cette époque (?) le duc d'Albret était nommé grand aumônier de France » (p. 81.) Puisque l'estimable auteur indique en note la date de cette nomination, 11 déc. 1671, comment y voir un argument pour insinuer l'assistance probable à un sermon du 11 février ?

1671 ne peut dire que M<sup>me</sup> de Sévigné dans une lettre du vendredi 13 mars<sup>1</sup> que nous reverrons à son heure, a pu préciser pour nous la date du *sermon des Cendres* prononcé plus d'un mois auparavant, et il eût fallu citer tout entière sa phrase : « quelles divines vérités nous avez-vous dites *aujourd'hui* sur la mort. » Précision d'autant plus nécessaire qu'elle nous amène à conclure que dans ce même carême, à quelques semaines de distance, Bourdaloue traita deux fois ce sujet de la mort.

Le jour même où Bourdaloue prêchait à Notre-Dame ce sermon *des Cendres*, M<sup>me</sup> de la Vallière fuyait une seconde fois<sup>2</sup> la cour pour se retirer à Chaillot, bientôt ramenée, non plus ce jour-là par le roi lui-même, mais par Bellefonds ou Lauzun et Colbert. Ce départ ne peut être rapporté aux sermons de dom Cosme, qui n'avait donné que celui du 2 février, mais n'a pas besoin d'être rattaché davantage à l'avent de l'année précédente ni à l'influence de Bourdaloue. Le souvenir de Bossuet est assez étroitement lié aux acheminements de cette pénitente, du

1. Et non pas 16 ni 18. (Pauthe, p. 75) « Il y est dit dans l'exorde : « Cette église où nous sommes assemblés, nous prêche mieux par son deuil cette vérité que je ne puis le faire par toutes mes paroles. M<sup>me</sup> de Sévigné précise la date dans sa lettre du 16 mars..., etc. »

2. Sur la date de la première tentative, v. mon étude *De munere pastorali Bossuet*, 24 fév. 1662, p. 18. — « Le 11 février (1671), M<sup>me</sup> de la Vallière se retira à Chaillot chez les religieuses de Sainte-Marie, et laissa une lettre pour le Roy, où elle luy annonçoit sa retraite, et qu'elle n'emportoît que son habit gris, laissant le surplus comme étant au Roy. Le Roy envoya M. de Bellefonds et ensuite M. Colbert avec ordre de la mener à Versailles, où il alloit, ce qu'il fit, et la dame y alla sur la parole que le Roy trouveroit bon qu'elle se retirast, si elle persévéroit. » (D'Ormesson, *Journal*, II, p. 610). M<sup>me</sup> de Sévigné qui, dans sa lettre du 18 février, parle à mots très couverts d'un incident des fêtes du carnaval, est commentée par un passage des *Mémoires de Mademoiselle de Montpensier* : « La cour partit le premier jour de carême pour aller à Versailles. Il y avoit eu un bal aux Tuileries, où Mesdames de Montespan et de la Vallière n'avoient point paru : l'on en démêla la raison le jour qu'on s'en alla. La dernière, mécontente de l'autre, alla se jeter dans le couvent des Filles de Sainte-Marie de Chaillot. Le roi y envoya M. de Lauzun et M. Colbert ; le dernier la ramena avec lui. Le Roi et Madame de Montespan ne cessèrent point de pleurer, etc. » Il faut voir le texte exact de l'édition Chéruel, cité dans M<sup>me</sup> de Sévigné, t. II, p. 68, n. 6. Celui de l'édition Petitot, t. XLIII, p. 300, est différent.

désordre à la vie austère, pour qu'on ne cherche point en dehors de lui l'instrument de son retour à Dieu. Pas plus que dans la campagne qui évinça enfin M<sup>me</sup> de Montespan, il ne faut affirmer que la part principale appartient à Bourdaloue ; Mgr Blampignon a eu raison de protester contre une tendance du P. Luras à changer en panégyrique ce qui doit rester une histoire <sup>1</sup>. 1671

**12 février, 1<sup>er</sup> jeudi du carême.**

**13 — 1<sup>er</sup> vendredi.**

**15 — 1<sup>er</sup> dimanche.**

**16 — 1<sup>er</sup> lundi.**

**17 — 1<sup>er</sup> mardi.**

**18 — 2<sup>me</sup> mercredi.** — Auquel, ou mieux auxquels, de ces sermons assista M<sup>me</sup> de Sévigné ? Nous savons seulement par sa lettre du 18 qu'elle se partageait entre ses deux orateurs préférés :

Je vais aux sermons des Mascaron et des Bourdaloue ; ils se surpassent à l'envi <sup>2</sup>.

**19, second jeudi ou jeudi après le premier dimanche du carême.** — Aucune mention ne se rencontre jusqu'au vendredi 27 février, mais de nouveau c'est un mot très général nous disant que M<sup>me</sup> de Sévigné va « tour à tour » aux sermons de Saint-Gervais, sa paroisse, et à ceux de Notre-Dame :

Mascaron, Bourdaloue, me donnent tour à tour des plaisirs et des satisfactions qui doivent pour le moins me rendre sainte <sup>3</sup>...

**6 mars, vendredi après le troisième dimanche,** si toutefois c'est bien à ce sermon que se rattache la lettre, écrite à deux reprises et coupée par un billet de Charles de Sévigné :

Le Père Bourdaloue a prêché *ce matin* au delà de tous les plus beaux sermons qu'il ait jamais faits <sup>4</sup>.

1. *Étude sur Bourdaloue*, p. 9.

2. Sévigné, t. II, p. 67.

3. *Ibid.*, p. 88.

4. *Ibid.*, p. 97.

1671

La marquise continuait d'alterner « les plaisirs et les satisfactions » que lui causaient ses deux prédicateurs. Elle écrit, le 11 mars, qu'elle a reçu à sa table la veille (mardi 10 mars) son prédicateur de Saint-Gervais <sup>1</sup>.

Bourdaloue n'est pas oublié et M<sup>me</sup> de Sévigné ne le sépare jamais de son rival si goûté. Dans la même lettre, elle revient à deux fois et nous apprend la vogue, la presse et les disputes de préséance occasionnées à Notre-Dame par les sermons de ce carême :

Je dis un peu de bien de moi en passant; j'en demande pardon au Bourdaloue et au Mascaron. J'entends *tous les matins ou l'un ou l'autre*; un demi-quart des merveilles qu'ils disent devrait faire une sainte <sup>2</sup>....

Enfin dans le *post-scriptum* hâtivement ajouté après la réception de la lettre attendue de sa fille :

Le P. Bourdaloue prêche : bon Dieu ! tout est au dessous des louanges qu'il mérite. L'autre jour notre abbé y eut un démêlé avec Monsieur de Noyon <sup>3</sup> qui lui dit qu'il devoit bien quitter sa place à un homme de la maison de Clermont. On a fort ri de ce titre pour avoir la place d'un abbé à l'église <sup>4</sup>.

1. « Il m'a trouvée, dit-elle d'un gentilhomme de Provence, avec le Père Mascaron à qui je donnois un très beau diner. Il prêche à ma paroisse; il me vint voir l'autre jour : j'ai trouvé que cela étoit d'une vraie petite dévote de lui donner un repas. Il est de Marseille et a trouvé fort bon d'entendre parler de la Provence. »

2. *Ibid.*, p. 98.

3. François de Clermont-Tonnerre (1629-1701), prédicateur, évêque de Noyon depuis 1660, fameux par sa vanité fabuleuse. Outre ce qu'on savait déjà par Saint-Simon (t. I, pp. 279-281 et 376-381, t. VIII, pp. 425-447), v. les *Mémoires du Chevalier de Quincy* publiés récemment par M. Léon Lecestre, pour la *Société de l'Histoire de France* : « Nous fûmes voir l'évêque, raconte Quincy, de passage à Noyon, le 10 octobre 1697; il y a une galerie dans son palais qui mène de ses appartements à l'église; elle étoit remplie d'une quantité prodigieuse de portraits de sa famille. Ce prélat étoit extrêmement *bouffi de sa maison*, il ne faisoit qu'en parler. » *Mémoires*, t. I, p. 68. Seroit-ce aussi la vanité et le besoin de publicité quand même qui lui faisoit insérer au *Mercur galant*, non seulement certains mémoires pour défendre l'authenticité et l'ancienneté de sa noblesse, mais bon nombre de ses mandements, celui contre le quietisme, par exemple ? (*Mercur galant*, février 1700, p. 108.)

4. Sévigné, II, p. 102.

**13 mars, vendredi après le quatrième dimanche. — 1671**

J'ai diné aujourd'hui chez M<sup>me</sup> de Lavardin après avoir été en Bourdaloue, où étoient les Mères de l'Eglise : c'est ainsi que j'appelle les princesses de Conti et de Longueville. Tout ce qui est au monde étoit à ce sermon, et ce sermon étoit digne de tout ce qui l'écoutoit... Ah ! Bourdaloue, quelles divines vérités nous avez-vous dites *aujourd'hui* <sup>1</sup> sur la mort ! M<sup>me</sup> de La Fayette y étoit pour la première fois de sa vie, elle étoit transportée d'admiration <sup>2</sup>.

Une première remarque s'impose sur l'heure (*le matin*) et les jours des sermons : Bourdaloue dut prêcher à Notre-Dame les vendredis de carême, puisque M<sup>me</sup> de Sévigné nous parle de ses sermons des vendredis, 27 février, 6 et 13 mars. D'ailleurs il est opportun de placer ici un détail que nous livre un avis inscrit à la fin de la *Liste des prédicateurs* de l'avent de 1686 :

Le Public sera averti que l'on ne presche plus les grands Avents qu'à S. Séverin, S. Sulpice, S. Germain l'Auxerrois, et S. Eustache.

Faut-il en conclure qu'auparavant tous les avents des autres paroisses mêmes étaient de grands avents ? Faut-il surtout étendre aux carêmes, par analogie, ces différences postérieures à l'année 1686 ? C'est bien présomptueux. Tout au moins cette restriction concernant les avents, étant notifiée au « public » comme une nouveauté en 1686, il y a bien des chances pour que les diverses stations prêchées par Bourdaloue durant ses premières années aux paroisses de Paris fussent des avents et carêmes complets, non restreints à la prédication des dimanches.

Autre remarque : la conjecture insinuée dans l'édition de M<sup>me</sup> de Sévigné annotée par Monmerqué, pourrait avoir quelque fondement. Il est en effet à remarquer que, dans le carême imprimé, le sermon du cinquième vendredi <sup>3</sup> sur *l'Éloignement de Dieu et le retour à Dieu* « roule tout

---

1. V. plus haut, p. 324. Cf. p. 328 et suiv.

2. Ibid., pp. 103 et 107.

3. Ed. Bretonneau, t. III, p. 437.

1671 entier sur la mort de Lazare, figure de la mort d'une âme par le péché<sup>1</sup>. » A part l'exorde qui, dans l'édition, peut fort bien être une applique<sup>2</sup>, ce sermon est un de ceux qu'on retrouve le plus fréquemment et pour l'ordinaire assigné à cette date liturgique, dans les copies anciennes, avec des titres comme celui-ci : *Discours sur l'Evangile du vendredy de la quatrième semaine de caresme, de l'estat du juste perverti et du pecheur converti représenté par celui de Lazare mort et ressuscité*. Mais en ce même jour du cinquième vendredi de carême, Bourdaloue avait aussi d'autres sujets sur la mort que son sermon *du Lazare*, placé à cette date dans l'édition. J'ai cité, dans la première partie, l'exorde d'un discours prononcé devant le roi au même jour de la même semaine de carême et qui fut celui de la *Préparation à la mort*<sup>3</sup>. La phrase de M<sup>me</sup> de Sévigné se pouvant appliquer à l'un comme à l'autre, il faut, en accordant sa probabilité à l'annotation proposée, ne repousser aucune hypothèse d'un sermon *sur la Mort* différent de celui qu'assigne à cette date liturgique l'édition Bretonneau.

**27 mars, vendredi saint.** — Nous savons positivement, par le document authentique des Archives que

1. Sévigné, II, p. 107, note 13.

2. Le sermon, tel qu'il est dans l'édition, est appliqué à l'année 1680 par le P. Luras (t. 5, pp. 261 et 370-380). Sans discuter ses raisons, réclamons, une fois pour toutes, contre son procédé d'appliquer *au roi*, en le soulignant au cours de ses citations, tout ce que Bourdaloue a prêché.

3. V. plus haut, p. 178. Ce sermon sur le Lazare ressuscité, image du pécheur et du juste, est aussi l'un des plus fréquemment rencontrés dans les manuscrits déjà reconnus, avec celui *des Cendres* et la *Samaritaine*, mais il offre tant de variantes qu'il le faudra publier sous un bon nombre de ses formes successives. Le titre ici donné est celui du ms. G (Grenoble). Dans le ms. Montausier II, à la bibliothèque de Saint-Sulpice, il a pour titre : *De l'état du juste perverti et du pécheur converti* [représenté ? (le mot manque)] *par celui du Lazare mort et ressuscité*. — C'est aussi le même sujet dans le fr. 9637, manuscrit en partie daté, dont nous parlerons à l'année 1673. Enfin, au troisième tome des recueils Phelipeaux, sans attribution liturgique, le même sermon se retrouve avec ce titre abrégé : *De l'état du juste perverti représenté par le Lazare*. On voit que les rédactions sont nombreuses.



M. Léon Le Grand a bien voulu nous signaler, que les sermons du dimanche des Rameaux (22 mars), lundi et mardi saints, 23 et 24 mars, ne furent point donnés par Bourdaloue, autorisé par le chapitre à se substituer le P. Jobert, un de ses futurs commensaux de la Maison professe, et que nous verrons encore, en 1681, suppléer Bourdaloue pour un carême à Aix. 1671

1671 Sabb. 21 mart. (Veille des Rameaux) *Permittitur per DD. patri Bourdaloue (l'orthographe de son nom est enfin connue des chanoines) Societatis Jesu, id postulanti, abstinere a concione diebus lunae et martis majoris hebdomadae, simul et licentiam substituendi R. patrem Joubert, ejusd. Societatis, qui die Dnica palm. crastina concionatur.*

Bourdaloue aura-t-il senti quelque fatigue et se sera-t-il ménagé pour sa Passion du vendredi saint<sup>1</sup> ?

Il est à croire que M<sup>me</sup> de Sévigné n'alla point essayer au jour des Rameaux, ni aux deux sermons suivants, la comparaison entre Jobert et Bourdaloue, mais courut en Mascaron. Elle se proposait d'entendre une belle Passion :

---

1. Le P. Jobert qu'il proposait à sa place, d'après le document, aurait-il été officiellement invité pour le Dimanche des Rameaux ? On peut admettre la suppression des deux sermons de la semaine et la substitution restreinte au jour des Rameaux.

Le P. Louis Jobert (1637-1716) est nommé par Le Gendre en tête des jésuites qui, lors de son arrivée à Paris\*, étaient plus dignes (du nom de prédicateur), quoiqu'ils ne soient parvenus qu'à une réputation moyenne. « Jobert étoit affectif », dit-il. Il fut plus connu peut-être comme numismate que comme orateur, et son livre de la *Science des médailles*, 1692, a eu du succès. Né à Paris et entré au noviciat en 1652, il enseignait la rhétorique au moment où il remplaça Bourdaloue. Plus tard, il se livra à la prédication et composa des ouvrages de piété encore réimprimés\*\* ; il eut aussi une polémique avec Arnauld\*\*\*, mais surtout il traduisit, en l'abrégéant, la *Démonstration évangélique* de Huet, son ami, ouvrage qui demeura manuscrit « de peur, dit le P. Oudin, qu'on ne préférât l'abrégé à l'original latin\*\*\*\*. »

\* Le Gendre, p. 19. Ce doit être vers 1680 au plus tôt, car Le Gendre n'est nommé dans la *Lisfe* qu'à l'avent de 1685, et il insinue qu'il eut peu après son arrivée, par des sermons de vêtements et professions, occasion de se faire connaître et de donner des stations (p. 8).

\*\* *Études*, nov. 1896, p. 812.

\*\*\* Somnervogel, *Biblioth. de la Compagnie de Jésus*, t. iv, coll. 803-806 *Lettre du 8 fév. 1683. — Lettres d'Arnauld, Œuvres*, 1775, t. II p. 815.

\*\*\*\* Michault, *Mélanges*, II, p. 56.

1671 Je veux, demain, écrit-elle de Livry le jeudi saint 26 mars, aller à la Passion du P. Bourdaloue ou du P. Mascaron. J'ai toujours honoré les belles passions <sup>1</sup>.

Elle ne parle point du Jubilé qui s'ouvrit le lundi 23 mars à Notre-Dame par une messe que chanta l'archidiacre de Paris, l'abbé de la Mothe, en présence de l'archevêque <sup>2</sup>. Il n'est point question dans le récit de la *Gazette* qu'un sermon y fût prononcé : de là, et surtout d'après le document du chapitre, élimination, cette année, du sermon *pour l'ouverture du Jubilé* qu'on lit dans les *Mystères* <sup>3</sup>. Ce sermon d'ailleurs qui, parlant « de l'année sainte et du siècle révolu », doit être plus probablement rattaché à 1701, fut sans doute prêché un certain nombre de fois aux divers et fréquents jubilé qui se rencontrent au temps de la prédication de Bourdaloue. Des éliminations successives sont la seule méthode à suivre pour conclure à coup sûr certaines dates.

M<sup>me</sup> de Sévigné, nous l'avons vu, ne put entendre la Passion de Bourdaloue. La foule lui fit peur <sup>4</sup>.

J'ai entendu la Passion du Mascaron qui en vérité a été très belle et très touchante. J'avois grande envie de me jeter dans le Bourdaloue; mais l'impossibilité m'en a ôté le goût : les laquais y étoient dès

1. Sévigné, t. II, p. 130.

2. *Gazette* du 28 mars 1671, p. 315. Cf. 22 mars 1673.

\* Le 23 de ce mois (mars), l'ouverture du Jubilé se fit dans la cathédrale de cette ville, par une messe du Saint-Esprit que l'abbé de la Mothe, archidiacre de cette église, célébra et qui fut chantée par une excellente musique : l'archevêque de Paris y ayant assisté avec une dévotion exemplaire à tous les peuples, qui signalent le zèle dans toutes les églises, où ce prélat a établi les stations.

Le diocèse de Paris était divisé en trois archidiaconés : ceux de Paris, de Josas et de Brie (Fisquet, *France pontificale*, Paris, t. II, p. 7). Le *Mercure galant* du mois de mars 1689 donne les détails suivants à l'occasion de la mort de l'archidiacre de Josas :

« M. Coquart de la Motte, archidiacre de Josas, chanoine de l'église de Paris et abbé de S. Martin de Hassay, est mort aussi depuis peu. Comme ce mot de Josas peut vous arrêter, je vous dirai que l'Eglise de Paris a trois archidiaconez : celui de Paris, qui est nommé le grand archidiaconé de Paris, celui de Josas qui est le nom d'un village aux environs de Versailles où s'étend cet archidiaconé et dont dépend aussi Saint-Germain-en-Laye, et le troisième archidiaconé de Brie. » *Mercure*, p. 313.

3. T. VI, p. 491.

4. Sévigné, l. c., cf. ci-dessus, p. 307.

mercredi et la presse étoit à mourir. Je savois qu'il devoit redire celle que M. de Grignan et moi entendîmes l'année passée...

1671

*Gazette* du 28 mars : le 26, Monsieur <sup>1</sup> après avoir assisté aux Ténèbres dans le Monastère des Religieuses de Chaliot arriva en cette ville. Le lendemain, Son Altesse Royale suivie de toute sa Maison, alla à pied, faire ses Stations à la Cathédrale, où Elle entendit le Sermon de la Passion, du Père Bourdaloue Jésuite, qui s'en aquita avec grand applaudissement de son Auditoire...

M<sup>me</sup> de Sévigné se fait l'écho des assistants :

Ah ! le Bourdaloue, il fit, à ce qu'on m'a dit, une Passion plus parfaite que tout ce qu'on peut imaginer : c'étoit celle de l'année passée qu'il avoit rajustée, selon ce que ses amis lui avoient conseillé, afin qu'elle fût inimitable.

D'après ce témoignage, les répétitions et redites étoient beaucoup plus « reçues » qu'on ne pourrait croire. Les auditeurs ne s'en plaignaient pas, les désiraient même, ce qui jette un jour sur la façon dont ils concevaient le « sermon. » N'y allait-on point un peu comme à un spectacle, comme à la représentation d'une œuvre de

1. Le second mariage de Monsieur est du 21 novembre 1671 et non du 15, comme écrit le P. Chérot dans *Bourdaloue inconnu*, p. 26, n. 1. C'est la cérémonie de l'abjuration qui eut lieu le 15, selon certains auteurs, et peut-être plus tôt, car on lit dans une communication envoyée à la *Gazette* en date du 14, que M<sup>me</sup> reçue par M<sup>gr</sup> l'archevêque d'Ambrun (La Feuillade), entend de lui une exhortation et des félicitations sur son abjuration, et qu'il y eut le 15 confession au P. Jourdan et première communion. (*Gazette*, p. 1140). Pour tout accorder, il faut peut-être rapporter la date du 15 ou 16 à un mariage par procureur, mais c'est le 21 que Madame reçoit à Châlons son nouvel époux (p. 1145). — Le 28, le roy « va recevoir » Madame à Villers-Cotterets, rentrant à S. Germain vers 4 heures du soir, trop tard pour assister au sermon du premier dimanche de l'Avant, prêché par Mascaron devant la reine. L'arrivée à Paris de Monsieur et Madame est du 1<sup>er</sup> novembre. Les *Lettres annuelles* eussent donc eu tort, si elles avaient dit, comme on le conclurait de la citation de M. le chanoine Pauthé, pp. 74-75, que le frère du roi conduisit la Palatine au lendemain de son arrivée en France « aux sermons de Bourdaloue qui prêchait le carême à Notre-Dame. » Mais elles ne le disent point, comme nous verrons. L'auteur reproduit donc quelques erreurs échappées au P. Chérot à l'endroit cité du *Bourdaloue inconnu*, p. 119, mais que celui-ci avait lui-même rectifiées déjà dans *Bourdaloue, sa Correspondance*, p. 26, n. 1. Il est inexact surtout de dire que Madame étoit encore luthérienne, l'abjuration ayant précédé le mariage. V. plus bas, p. 350.

1671 Racine ou de Corneille que volontiers on voit jouer une seconde fois <sup>1</sup>?

Aucun document du temps ne signale le sermon de **Pâques, 29 mars**, qui d'ailleurs peut-être n'était point le dernier de la station. Le carême se clôturait le lundi ou le mardi de Pâques, ou, comme en fait foi l'édition, le dimanche de Quasimodo. Celui qui est assigné à cette fête, sermon *sur la Paix chrétienne*, fut-il, en 1671, le dernier de cette station? Ce ne dut pas être, en tout cas au-delà du mardi de Pâques, 31 mars. On lit dans l'extrait des délibérations capitulaires déjà cité :

*Martis pasch., 31 martii. Dni in [septo]? post missam pro more congregati commiserunt rogantes D. Parfait, can. Paris., qui nomine capituli, unâ cum Archidiacono Briae <sup>2</sup>, nomine D. Archiepiscopi gratias agat R<sup>do</sup>. Patri Bourdaloue, Soc. Jesu, qui tempore quadragesimae proxime elapsae concionatus est in Eccl., summanque 320 £ pro more, in honorarium offerat.*

Cette démarche finale, conforme aux usages, a dû suivre, peut-être de près, le dernier sermon de Bourdaloue. D'ailleurs le manuscrit du temps, dont j'ai parlé plus haut, contenant ce sermon *sur la Paix chrétienne*, sauf des variantes légères, indique aussi ce sermon comme donné au dimanche de Quasimodo, avec la mention sermon 32<sup>e</sup>, ce qui est le chiffre des discours compris dans un grand carême. Mais le même sermon sur *Pax vobis* est porté dans l'édition subreptice de 1692 au mardi de Pâques <sup>3</sup>.

#### L'avent de Saint-Jean-en-Grève.

La paroisse de Saint-Jean-en-Grève, démembrement de celle de Saint-Gervais et érigée depuis l'an 1212, fut la

1. V. plus bas, à l'année 1679.

2. L'archidiacre de Brie était Guillaume de la Brunetière.

3. Les évangiles de ces deux fêtes traitent d'ailleurs la même scène. Cf. *Sermons inédits*, p. 331. Le texte du ms. de Saint-Sulpice, contenant un compliment final à Madame, n'est donc pas de 1671.

première, après la Cathédrale de Paris à entendre Bourdaloue durant une station entière. Gerson en avait été l'un des illustres curés avant de devenir chancelier de Notre-Dame. C'est dans cette paroisse qu'avait été baptisé Jean-Pierre Camus, évêque de Belley, qui par trois fois y prêcha le carême. Là aussi saint François de Sales avait donné le 15 août 1602, un sermon pour la fête de l'Assomption dont le manuscrit autographe était conservé comme une relique<sup>1</sup>.

L'abbé Lebeuf signale aussi dans cette église l'épithaphe du savant jurisconsulte Antoine Loysel. Peut-être le curé de Saint-Jean-en-Grève qui se crut obligé de faire l'éloge de son paroissien lorsque mourut, le 24 septembre 1651, le père de Blaise Pascal, était-il de la famille de Loysel<sup>2</sup>.

*Liste des Prédicateurs*, Aduent 1671, p. 8. A saint Jean en Grève. Le Reuerend Pere Bourdalouë, Iesuite<sup>3</sup>.

Aucun document jusqu'au sermon prêché à une date inconnue, peu avant la lettre du 25 décembre de M<sup>me</sup> de Sévigné :

J'ai été cette nuit aux Minimes (Place Royale); et je m'en vais en Bourdaloue. On dit qu'il s'est mis à dépeindre les gens, et que *l'autre jour* il fit trois points de la retraite de Trévill; il n'y manquoit que le nom, mais il n'en étoit pas besoin. Avec tout cela, on dit qu'il passe toutes les merveilles passées, et que personne n'a prêché jusqu'ici.

Il faut reconnaître qu'il est malaisé avec ces phrases de donner une date précise au sermon sur Trévill. *L'autre jour*, de la part de M<sup>me</sup> de Sévigné qui parle par ouï-dire et de ce sermon et, semble-t-il, de tous les précédents de cette station, ne désigne point nécessairement le tout dernier sermon, celui du 23, si nous avons affaire à un avent complet, un grand avent avec sermons en semaine<sup>4</sup>.

1. Lebeuf. *Histoire de Paris*, t. II, p. 90.

2. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. II, p. 486. V. p. 332 n. 3 et 14 mai 1684.

3. Mascaron prêchait au Louvre, et Giroust, à Saint-Paul.

4. Sévigné, II, p. 448. Cf. plus haut, p. 341.

1671 Il faut donc rester prudent et ne point trop vite affirmer, ni cette date du 23<sup>1</sup>, ni celle que proposait déjà M. Servois dans son édition de La Bruyère, 13 décembre 1671<sup>2</sup>.

Sans doute c'était le troisième dimanche qui tombait le 13, et c'est au troisième dimanche qu'est placé, dans l'édition, au second avent, le sermon *sur la Sévérité évangélique* où se retrouveraient avec quelque vraisemblance les traits de Troisville ou de l'*Arsène* de La Bruyère. Est-ce assez pour donner la date du sermon de Saint-Jean, évidemment d'une autre année que celui de la cour, et peut-être d'un autre jour liturgique? J'ai sous les yeux la copie d'un manuscrit du temps (ms. H)<sup>3</sup> où ce dernier sermon, sous le titre *de la véritable Dévotion*, et un autre exorde sur l'évangile *Omnes qui habebant infirmos...* (Luc, iv, 40) est appliqué au jeudi après le quatrième dimanche de carême, et les exemples de ce genre sont nombreux.

On peut accorder, même étant admis le désintéressement de Troisville appuyé chez Sainte-Beuve par la citation d'une lettre d'Arnauld à d'Andilly (26 août 1666)<sup>4</sup>, que le sermon *de la Sévérité évangélique*, d'après sa division, peut s'appliquer à Tréville. Dans le portrait ou la satire des convertis un peu bruyants ou dédaigneux, bien des détails portent. Sa singularité ne devait pas être exempte de « superbe » et sa rigueur un peu caustique n'était point sans reproche :

Je vis hier Tréville, écrit à Bussy en juin 1677, M<sup>lle</sup> de Scudéry : il a l'air mortifié comme un capucin [*peut-être est-ce un peu visible*] ; mais pour de l'esprit, il en a autant que jamais et même plus agréable, car il l'a plus doux, et s'il vous en souvient *cela lui manquait*<sup>5</sup>.

1. Pauthe, p. 83.

2. T. II, p. 449.

3. V. plus haut, p. 361.

4. Sainte-Beuve, Port-Royal, t. v. p. 81.

5. *Ibid*, p. 82.



Donc « naturellement dédaigneux, piquant, satirique » <sup>1</sup> 1671 comme dit encore Sainte-Beuve, Troisville put bien être reconnu par ceux qui commencèrent à chercher et trouvèrent vite des allusions dans les peintures de Bourdaloue, pour publier bientôt dans les salons des « clefs », plus ou moins sûres, des derniers sermons entendus <sup>2</sup>.

Avec quelque probabilité, admettons qu'un sermon où les contemporains reconnurent Tréville fut prêché par Bourdaloue, durant l'avent de 1671, à une date inconnue ; que « peut-être » nous avons ce même sermon au troisième dimanche du second *Avent*. Nulle nécessité pour cela de supposer un remplacement de Mascaron par Bourdaloue, ni surtout le déplacement de la cour venant entendre à Saint-Jean le prédicateur de cette paroisse, sauf à laisser Mascaron prêcher au désert <sup>3</sup>. Feugère après

1. *Ibid.*, p. 84.

2. Dans le sermon de la *Sévérité évangélique*, plusieurs traits sont nettement applicables. Par exemple, p. 425, certains esprits qui se font un intérêt d'être sévères ; p. 433, l'abandon même effectif de certains intérêts particuliers ne suffit pas ; p. 444, on se retire du monde, mais on est bien aise que le monde le sache ; p. 445, sur le pouvoir de juger de tout ; p. 451, être inflexible dans ses sentiments (n'est-ce point là n'avoir point de jointures, suivant le mot qu'aurait dit Bossuet sur le compte de Tréville ?). Cf. La Bruyère, t. II, p. 448.

3. Pauthe, p. 83. « Nous pensons, dit le P. H. Chérot (*Etudes*, 20 juin 1900, p. 212), appréciant ces ingénieuses suppositions, que de pareils faits auraient été mentionnés par la *Gazette*, s'ils avaient eu lieu ; le plus simple est de recourir encore aux redites et de voir, dans le sermon de Saint-Jean-en-Grève, en 1671, la répétition d'un sermon donné l'année précédente... » — L'hypothèse peut être proposée. Il y a néanmoins une difficulté : le sermon à portraits signalé par les amis de M<sup>me</sup> de Sévigné, est donné comme une nouveauté. Or, si Troisville avait été peint à la cour, n'est-ce pas dès 1670 que la marquise en eût été avisée ? Si l'on admet surtout que le sermon du quatrième dimanche du premier *Avent* des éditions clôtura le premier *avent* réel, ce seraient deux sermons sur la même note. A part ces difficultés, il me semble que les allusions à Tréville doivent être cherchées le plus près possible de sa retraite effective. Mais c'est là que les dates font défaut. — Floquet, *Etudes sur Bossuet*, t. III, p. 430, a dépassé la mesure des suppositions permises, en conjecturant que le discours où Bourdaloue a pris la conversion de Tréville pour sujet, serait le sermon sur la *Religion chrétienne*. Sa raison est que Bourdaloue y parle ainsi des hommes les plus opposés à la religion, convertis quelquefois par la prédication : « Elle (la religion) nous en

1671 avoir conclu de l'opposition qu'il constatait entre les dates de la lettre de M<sup>me</sup> de Sévigné et l'avent de la cour, que les « trois points » sur la retraite de Tréville sont perdus, atténuaient cette décision par une remarque fort sage :

Il n'est pas impossible, écrivait-il, que dans le sermon *sur la Sévérité évangélique*, prononcé beaucoup plus tard, Bourdaloue reprenne son ancien sermon prêché lors de la retraite de Tréville, mais en le remaniant pour le rendre plus général...

Ces reprises d'un sujet sont, tout l'indique, une des habitudes de Bourdaloue, si toutefois elle lui est propre.

**Vendredi 25 décembre 1671.** — Ce sermon de Noël auquel « allait » M<sup>me</sup> de Sévigné, quand elle écrivait la lettre qui nous parle de Tréville, n'eut pas le don de l'émouvoir. Rentrée à onze heures, elle écrit :

J'ai été au sermon, mon cœur n'en n'a point été ému. Ce Bourdaloue

..... tant de fois éprouvé,

L'a laissé comme il l'a trouvé.

C'est peut-être ma faute. Adieu mon enfant <sup>1</sup>.

*Gazette* du 26 Le 25, Feste de la Naissance de Nostre Seigneur, Elles (Leurs Altesses Royales) entendirent la grand Messe à Saint-Eustache leur Parroisse : & l'apresdinée, le Sermon du Pere Bourdaloue Iesuite, en celle (l'église) de S. Jean.

Est-ce le premier sermon de Bourdaloue qu'entend la nouvelle duchesse d'Orléans? Monsieur et Madame étaient arrivés à Paris, le 1<sup>er</sup> décembre à quatre heures le mardi après le premier dimanche de l'Avent <sup>2</sup>. Le 8 la *Gazette* nous montre Madame à Notre-Dame, puis aux Jacobins de la rue Saint-Honoré, le 15, mardi, octave de la Conception, au Val-de-Grâce, le 23 aux Théatins de Sainte-Anne

en donne encore de nos jours d'illustres exemples .. exemples récents que nous avons vus et que nous avons admirés. » (*Carême*, t. 1, p. 301.) « Ce sermon, ajoute Floquet, indiqué comme fait pour le mercredi de la première semaine d'un carême, a pu être prononcé aussi dans le cours d'un avent. » On voit la faiblesse de pareilles raisons.

1. T. II, p. 450.

2. *Gazette* du 5 décembre. V. plus haut p. 345, note 1.

la-Royale où elle entend le P. Alexis du Buc. Il n'y a 1671  
guère de place pour une assiduité très marquée aux  
sermons de Bourdaloue. Toutefois la *Gazette* ne signalant  
point toutes ses démarches, on ne peut conclure absolument.

Les *Lettres annuelles* de 1671, non moins significatives  
que les précédentes, sont, comme elles, une sorte de chant  
de triomphe célébrant le succès de Bourdaloue :

Sacra pulpita, licet hactenus tot hominibus eruditione sua insi-  
gnibus illustrata fuissent, unum aliquem videbantur optare, qui  
palam et omnium oculis demonstraret de summo illo tractandi verbi  
divini munere Societatem, uti jactabant adversarii, nequaquam descis-  
visse. Id ipsum praestitit R. P. Ludovicus Bourdaloue, qui postea-  
quam, summa cum laude, superioribus annis, auditus fuisset in templo  
Domus Professorum, conciones hoc anno habuit in primario  
templo sedis archiepiscopalis Parisiensis, per quadragesimam, et in  
templo divi Joannis, per adventum, concursu principum virorum  
primatum, caeterorumque omnium tanto, ut de nocte etiam pedis-  
sequos suos ad retinenda in crastinum diem loca mitterent. Quantum  
porro viris illis satisfaceret, dicendo nequaquam pares sumus. Certe  
ipse Rex Casimirus Poloniae, licet magna Parisiis sit concionatorum  
copia, vix alium tamen audivit, quin et ipse dux Aurelianensis,  
Christianissimi regis frater unicus, serenissimam conjugem sibi  
recens matrimonio unitam voluit eo deducere, ut ex hoc uno concio-  
natore intelligeret, qua ratione divinum verbum apud catholicos  
tractaretur : Haec enim, agnita catholicae veritatis luce, lutheranam  
haeresim unius e nostris operâ (*le P. Jourdan*), quem modo habet  
a confessionibus, non ita pridem ejurârat.

Bourdaloue nous est donc présenté comme l'orateur  
« hors du pair », servant de réponse aux objections qui  
reprocheraient à son ordre de n'avoir plus dans la chaire  
la place occupée autrefois. Naturellement la présence de  
Madame, conduite au sermon par son nouvel époux, est  
mentionnée. On rappelle que, récemment convertie du  
luthéranisme, elle a pu voir comment chez les catholiques,  
est annoncée la parole de Dieu. Mais une seule présence au  
sermon de Noël suffisait pour introduire cette mention dans  
le récit des évènements de l'année ; par conséquent cette  
relation ne nous apprend pas combien de fois la seconde  
duchesse d'Orléans est venue entendre Bourdaloue.

1671

Une remarque, la seconde, sur les places retenues dès la veille par les laquais pour leurs maîtres<sup>1</sup>, reste un fait tangible et parlant, mais connu déjà. Il faut souligner davantage la présence assidue du roi de Pologne. Est-ce au carême seul, est-ce à l'avent, ou à l'une et à l'autre de ces stations que s'applique la phrase : *licet magna Parisiis sit concionatorum copia, vix alium tamen audivit (rex Casimirus)*. Peu importe du reste l'application de détail, l'assistance assidue ou fréquente pouvant se conclure. Or, elle nous explique cette expression devenue banale et usée, antithèse accolée au nom de Bourdaloue, *prédicateur des rois et roi des prédicateurs*. A plusieurs reprises le P. H. Chérot<sup>2</sup> avait tenté d'en suivre toute la genèse. Il était facile de redresser le *Menagiana*<sup>3</sup>. On y lit :

Parce que le P. Bourdaloue qui prêche si bien a prêché devant le Roi et devant le Roi d'Angleterre, un Provincial dit, croiant bien raffiner qu'il étoit le prédicateur des rois, etc.

Le plus curieux est que le *Menagiana* indique sa référence : « Voiez le Père Bouhours, p. 110 de ses *Doutes à MM. de l'Acad.* » Il va sans dire que dans le livre du P. Bouhours datant de 1674, il n'est pas question du roi d'Angleterre, lequel ne se réfugia en France qu'après la Révolution de 1688. Il fallait donc chercher avant 1674 le fondement de cette formule.

1° L'origine était l'expression assez naturelle et banale rencontrée plus haut dans les *Lettres annuelles* de 1670.

2° Ce qui donnerait la clef de l'expression serait la mention de l'assiduité du roi Casimir aux sermons de cet orateur, qui au mois de novembre précédent a parlé devant le roi de France, le Roi par excellence pour les Français de ce temps. On a du coup l'explication des divers autres stades :

1. V. lettres de 1669, p. 305.

2. Chérot, *Correspondance*, p. 167 ; *Iconographie*, p. 18.

3. *Menagiana*, 1729, t. II, p. 71.

3° La constatation ironique de Bouhours, réclamant contre le bel esprit provincial qui risque « de mal placer le Roy » en le joignant avec les « prédicateurs » (février 1674).

4° Postérieurement à 1679, à une date inconnue, peut-être l'épigramme du P. de Fourcroy<sup>1</sup> : *Rex oratorum regisque orator in aede*, car *regis* au singulier ne semble ici exigé que « pour les besoins de la cause » plaidée par le poète.

5° Le dessin original de 1704, avec les deux vers consacrant en quelque façon le mot dont se plaignait le puriste de 1674.

6° Le P. X. de la Sante (1728), dans sa harangue latine du 28 janvier, prononcée à Louis le Grand.

7° La notice nécrologique louant en 1741 Bretonneau d'avoir édité celui qui fut « *orator ille regum, idemque rex oratorum*<sup>2</sup>. »

Le P. Chérot avait donc bien rencontré, sauf en un point. Trop facilement, il a supposé que, sans chercher un second roi, à défaut de Jacques II, venu trop tard, il fallait seulement voir dans le pluriel de l'expression l'effet d'un besoin de symétrie. Le roi en effet n'est point celui d'Angleterre ; c'est l'ancien roi de Pologne, attentif à suivre en 1671 les prédications de Bourdaloue. Justifiant davantage l'antithèse imaginée à cette occasion par un provincial, notre prédicateur allait retourner à la cour, « devant le *Roi*. »

#### IV. Le premier carême (seconde station) à la cour (1672).

Comme Bourdaloue n'a pas dans ses œuvres de panégyrique de saint François de Borgia, il n'y a point lieu d'insister pour éliminer ou fixer une date, sur les fêtes qui, du 17 au 23 janvier, mirent en mouvement la Maison professe. L'orateur désigné par la *Gazette* pour le premier

1. V. plus haut, p. 273. 2. Cf. plus haut, p. 141, note 1.



1672 panégyrique était l'évêque d'Evreux, Henri-Cauchon de Maupas du Tour, dix ans grand vicaire de Reims jusqu'en 1641, évêque du Puy, enfin d'Evreux du 1<sup>er</sup> juillet 1661 à février 1680. Il avait été postulateur zélé de la cause de saint François de Sales<sup>1</sup>. Après son panégyrique prononcé naturellement, selon la relation de la *Gazette*, « avec beaucoup de succès », les assistants — et Bourdaloue sans doute avec les autres — entendirent durant le reste de l'octave, l'évêque de Bayeux, François de Nesmond (1662 à 1715) tenant par sa mère aux Lamoignon, ami de Huet, de Bossuet et de Bourdaloue ; l'évêque de Lombez, un des prédécesseurs de Bourdaloue dans la chaire des Tuileries, nommé depuis le 5 janvier 1671, mais qui ne devait être sacré qu'à la fin de ce mois, le 30 janvier, aux Feuillants, dont il avait été général ; l'évêque de Tulle, Mascaron, nommé à la même date, sacré seulement le 8 mai à Saint-Magloire<sup>2</sup> ; l'évêque d'Autun, le fameux Gabriel de Roquette (1667-1707) ; celui d'Amiens, François Faure ; le coadjuteur de Vence, Louis Thomassin, associé au célèbre Godeau depuis le mois d'avril précédent, mais qui ne fut sacré qu'en février 1672 ; enfin « l'abbé de Fromentières<sup>3</sup>. » M<sup>me</sup> de Sévigné parle de ces fêtes dans sa lettre du 20 janvier :

Toute la musique de l'Opéra y fait rage : il y a des lumières jusque dans la rue Saint-Antoine ; on s'y tue<sup>4</sup>.

Elle raconte aussi le démêlé soulevé à cette occasion entre les archevêques de Reims et de Paris. Bourdaloue, que nous verrons plus d'une fois aux sermons des autres prédicateurs, suivit-il cette neuvaine agitée ? Il devait en

1. V. mon étude *Saint François de Sales et la France*, p. 46.

2. M<sup>sr</sup> Blampignon, *Mascaron et M<sup>ue</sup> de Scudéry. Correspondant*, 25 nov. 1884, p. 664.

3. *Gazette*, 30 janvier 1672, p. 119.

4. Sévigné, t. II, p. 472. L'annotation, d'ordinaire mieux inspirée, dit, n. 5 : « La cérémonie eut lieu à Saint-Paul (lisez Saint-Louis, église de la Maison professe), qui était l'église des pères profès de la Société de Jésus. »



ce moment être à la préparation immédiate de son carême de la cour. Même averti depuis le temps « réglé par l'usage », un an ou peu s'en faut, il sortait à peine de l'avent de Saint-Jean-en-Grève. 1672

*Liste des Prédicateurs* (p. 4). En la ville au Chasteau Royal du Louvre, deuant Leurs Majestez. Le Reuerend Pere Bourdaloüe, Iesuite <sup>1</sup>.

**Mercredi, 2 février.** — *Gazette*, de Saint-Germain-en-Laye, le 5 février 1672.

.... Le 2 Feste de la Purification, la Reyne accompagnée de Mademoiselle d'Orléans, communia en la Paroisse de ce Lieu... & ensuite assista avec le Roy & Monsieur à la Procession qui se fit en la Cour du Vieux Chateau.... puis à la Messe chantée par la Musique.

L'apresdinée, Leurs dites Majestez entendirent au mesme Lieu la Predication que le Pere Bourdaloüe Iesuite fit avec le plus grand applaudissement de l'Auditoire.

Le carême, comme a fait justement remarquer M. l'abbé Pauthe <sup>2</sup>, se continua à Versailles, Marie-Thérèse de France, étant morte à cinq ans, dans le château de Saint-Germain, le 1<sup>er</sup> mars, veille des Cendres <sup>3</sup>.

**6 mars, premier dimanche du Carême.** — La *Gazette* <sup>4</sup> signale une communion de la reine à la chapelle du château, mais rien n'est dit du sermon royal du premier dimanche; ce qui est bien un peu contre les usages de la *Gazette*. Est-ce que le deuil ou le prétexte du deuil (les condoléances officielles sont des 7 (lundi) et 12 (samedi) après le premier dimanche <sup>5</sup>) aurait fait tomber ce sermon.

1. Giroust, comme nous le savons, prêchait à Notre-Dame, invité depuis le 1<sup>er</sup> juin 1671, et Fromentières, à Saint-Gervais, en attendant l'avent au Louvre \*.

2. *Gazette* du 6 fév., p. 142.

3. Pauthe, p. 93.

4. *Gazette* du 5 mars, p. 240.

5. *Gazette* du 12 mars, p. 264.

\* En face du nom de l'orateur du carême à Saint-Sulpice, le P. Aubigeois, jésuite, on lit cette addition manuscrite sur l'exemplaire de la Biblioth. Nat. : « très habile homme ».

1672 Louis XIV, au temps de ses désordres, saisissait avidement les occasions de ces suppressions.

**13 mars, second dimanche.** — Le 13, Leurs Majestez avec lesquelles étoient Monsieur et Madame, ouïrent, dans la Chapelle du Chateau la Predication du P. Bourdaloüe, Iesuite, qui s'en acquita avec un grand applaudissement de son Auditoire <sup>1</sup>.

**Vendredi, 25 mars 1672.** — *Gazette* : de Versailles, le 1<sup>er</sup> avril : Le 25 du Passé, Feste de l'Annonciation, Leurs Majestez entendirent la Messe en la Chapelle du Chateau, & l'après dinée, la Reyne qui avoit communiqué par les mains du cardinal de Bonsy, son grand Aumônier, ouït la Predication que le Père Bourdaloüe, Iésuite, y fit avec son succez ordinaire : Monsieur & Madame s'y estant aussi trouvez <sup>2</sup>.

On voit que Louis XIV se dispensa de plus d'un sermon de ce Carême. Si nous ne savions l'éditeur aussi peu sûr dans l'attribution des exordes commençant par « Sire », on pourrait exclure les deux sermons imprimés aux *Mystères*, sur le sujet de cette fête, comme n'ayant point été prononcés en 1672, puisque l'un et l'autre s'adresse au roi. Mais qui sait les redites possibles, les adaptations ou remaniements qui empêchent de rien décider de certain ? Le roi était-il aux préoccupations de la guerre de Hollande, qui devait être déclarée le 7 avril, mais dont il était question depuis longtemps ? M<sup>me</sup> de Sévigné dans une lettre du 22 janvier la tient déjà pour inévitable <sup>3</sup>. Probablement aussi la guerre n'absorbait point toutes ses pensées et les fêtes dont parle la *Gazette* n'étaient point organisées à l'intention de la reine <sup>4</sup>.

1 *Gazette*. *Ibid.*, pp. 263 et 264.

2. *Gazette* du 2 avril, p. 335.

3. Sévigné, II, p. 475

4. « Leurs Majestez, dit le nouvelliste officiel, continuent ici leurs divertissemens de la promenade, de la chasse, et tous les autres que leur offre le commencement de la bonne saison. » *Gazette*, *ibid.* Cf. M<sup>me</sup> de Sévigné, lettre du 27 avril, t. III, p. 41, sur l'entrevue avec M<sup>me</sup> de Montespan à Nanteuil, ou plus exactement au château de Genestay ou Génitot. Lettre du 29, p. 46, etc. Cf. *Gazette*, p. 418. Le roi va coucher à Nanteuil. — Le 20 juin 1672 naissait le comte du Vexin, troisième enfant adultérin de M<sup>me</sup> de Montespan.

Le lendemain de la déclaration de guerre à la Hollande, 1672  
la cour quitte Versailles pour rentrer à Saint-Germain.  
C'était le **8, vendredi de la cinquième semaine**, fête  
de la Compassion de la sainte Vierge. Le voyage fit-il  
tomber le sermon ? Est-ce à Versailles dans un des  
sermons de la iv<sup>me</sup> ou v<sup>me</sup> semaine, est-ce le 10, au jour  
des Rameaux, à Saint-Germain, que Gramont poussa sa  
fameuse exclamation ? Impossible de le savoir ; M<sup>me</sup> de  
Sévigné, écrivant le 13, dit seulement *l'autre jour* :

Le maréchal de Gramont étoit *l'autre jour* si transporté de la  
beauté d'un sermon de Bourdaloue, qu'il s'écria tout haut en un  
endroit : « Mordieu, il a raison ! » Madame s'éclata de rire, et le sermon  
en fut tellement interrompu qu'on ne savoit ce qui en arriveroit <sup>1</sup>.

Labouderie en concluait que c'était au commencement  
de la semaine sainte. Mais l'expression de M<sup>me</sup> de Sévigné  
écrivant le 13, mercredi saint, ne peut s'entendre du jour  
même, à peine de la veille ou de l'avant-veille. Donc, bien  
qu'elle ne soit point invraisemblable pour le jour des  
Rameaux, l'aventure en somme n'a point sa date. Quant à  
la reporter au commencement du carême, « des raisons  
de haute convenance, comme dit M. l'abbé Pauthe <sup>2</sup>,  
portant à le croire », j'avoue que je n'y incline guère et  
ne vois point de motif suffisant. Le mot « l'autre jour »  
n'a point une portée si lointaine. Mieux vaut avouer que  
l'événement reste flottant à travers ce carême, à l'un des  
jours, point trop éloignés du 13, où Madame entendit  
Bourdaloue. Elle y était au 25 mars, qui déjà est bien  
loin, et aussi au 10 avril.

**10 avril, dimanche des Rameaux.** — *Gazette* : De  
S. Germain le 16 avril 1672. Le 10, Dimanche des Rameaux, Leursdites  
Majestez accompagnées de Monsieur & de Madame, de Mademoiselle  
d'Orléans, & du Prince de Condé, assisterent à la Benediction des

1. Sévigné, t. III, p. 18. Bretonneau, dans sa *Préface*, y fait allusion,  
mais généralise : « Combien de fois s'est-on écrié dans l'auditoire qu'il  
avoit raison, & que c'étoit là en effet l'homme et le monde... »

2. Pauthe, p. 93.

**1672** Palmes, à la Procession qui se fit en la cour du Vieux Chasteau, & la Messe chantée par la Musique dans la Chapelle... L'apresdinée, Elles y entendirent pareillement la Prédication du P. Bourdaloue, Iesuite, qui s'y fit, selon sa coûtume, admirer de toute la Cour : puis Vespres, encor, chantées par la Musique, où Monseigneur le Dauphin se trouva, aussi, avec leurs Altesses Royales <sup>1</sup>.

**15 avril 1672, vendredi saint (au matin).** — *Gazette* : Le 15, Leurs Majestez entendirent, dans la Chapelle du Vieux Chasteau, le Sermon de la Passion que le P. Bourdaloue fit avec une merveilleuse satisfaction de toute la Cour, & ensüitte Elles assistèrent au même lieu, à l'Office du matin <sup>2</sup>...

**17 avril, Pâques.** — *Gazette* : Le 17, Feste de la Resurrection, la Reyne communia pareillement en la Paroisse... Elle assista avec le Roy & Monseigneur le Dauphin à la grand Messe, célébrée, aussi, dans la Chapelle du Chasteau, par le cardinal de Bouillon...

L'apresdinée Elles (Leurs Majestés) entendirent au mesme Lieu, la Predication du Père Bourdaloue, qui s'en aquitta, encor, avec beaucoup de succez : puis Vespres chantées par la Musique où le Cardinal de Bouillon officia <sup>3</sup>.

Le sermon du 17 clôturait la station à la cour. Ce serait donc aussitôt après ce carême que Bourdaloue serait allé à Basville, car le mariage du fils cadet de Lamoignon, le futur intendant du Languedoc avec Anne-Louise Bonnin de Chalucet, est du 18 avril, lundi de Pâques 1672 <sup>4</sup>. Or ce serait aux fêtes célébrées en l'honneur des époux que Boileau avoue avoir commis cette pénible chanson en quatre strophes qu'il intitule : *Chanson à boire, faite à Bâville où étoit le P. Bourdaloue*. La date est cependant approximative.

Des trois « muses en habit de ville » dont Boileau a donné les noms, dans le commentaire qu'il écrivit à

1. *Gazette* du 16 avril, N° 47, p. 370.

2. *Ibid.*, 23 avril, N° 50, p. 395. Le samedi saint le roi communie à la Paroisse des mains du cardinal de Bouillon. Monsieur et Madame entendent la Passion de Chaussemer à Saint-Roch.

3. *Ibid.* Monsieur et Madame entendent à Saint-Eustache le P. Dubosc, Récollet.

4. Chérot, *Bourdaloue, sa Correspondance*, pp. 59 et 60.

Brossette trente ans après la chanson, 15 juillet 1702, il semble bien que celle qu'il appelle une « bourgeoise renforcée » liée avec le Président, est justement selon toute vraisemblance la femme d'un « Conseiller du Roy à la Cour des Aydes de Paris », Marie Herinx, née à Paris, le 6 mai 1644, morte à trente-sept ans le 3 mars 1682<sup>1</sup>. A moins de coïncidence fortuite dans les noms, ce doit être elle que désignent les notes à Brossette, car ses charités envers les pauvres de Paris et son genre de vie en font une des auxiliaires de Madeleine de Lamoignon.

Le 21 septembre, Bourdaloue écrivait de Baviile, où il devait séjourner jusqu'à la fin du mois, la lettre au duc de Charost que nous retrouverons à propos du carême de 1673.

Le P. Luras assigne encore à cette année « l'avent prêché à l'église de la Maison professe », mais sans donner malheureusement aucun détail<sup>2</sup>. C'est là en tout cas que va désormais résider, rue Saint-Antoine, notre prédicateur durant les trente-deux ans qu'il lui reste à vivre<sup>3</sup>.

1. Le P. Jean Crasset publia chez Etienne Michallet *la Vie de Madame Helyot*, achevée d'imprimer le 20 mars 1683, un an après sa mort, 1683. Mme de T... citée à plusieurs reprises dans ce livre du P. Crasset est vraisemblablement Mme de Tanqueux, fondatrice, avec l'aide de Bossuet, de la communauté des Filles charitables de la Ferté-sous-Jouarre. On lit, en effet, p. 147 : « Une Dame de ses bonnes amies qui contribua à la tirer du monde, lui ayant communiqué le dessein qu'elle avoit d'établir de petites Escholes dans une petite ville près de Paris (en marge : La Ferté-sous-Jouarre) qui est remplie d'hérétiques... » Or, dans le récit de ce qu'elle appelait sa conversion (mai 1667), la notice biographique cite le témoignage de Mme de T..., p. 12. Il faut remarquer que Claude Hélyot, adonné lui aussi à la pratique de la visite des hôpitaux et autres bonnes œuvres, habita paroisse Saint-Gervais ; c'est là que mourut sa femme, quatre ans avant lui. La fondation de Mme de Tanqueux se rattache aux œuvres entreprises par Mme de Miramion, ce qui ajoute des liens avec les Lamoignon, comme nous verrons à la mort de celui-ci, 10 déc. 1677. Cf. Picot, *Essai historique...* t. II, pp. 248 et suiv.

2. Luras, t. I, p. xxxi. Cet avent eût apparemment compris au moins les quatre dimanches : 27 nov., 4, 11 et 18 déc., plus la fête du 8 déc. et les solennités de Noël.

3. Le 3 décembre, l'archevêque de Paris préside, au noviciat, la fête de saint François-Xavier. Prédication de l'abbé de Fortia, ce qui élimine 1673 comme date du Panégyrique imprimé. (*Gazette* du 10 décembre,

1672

Les *Lettres annuelles* pour 1672 signalent l'incroyable succès de Bourdaloue dans son carême à la cour et rappellent ceux des précédentes années en d'autres églises :

*Incredibile prope dictu est quo plausu per quadragesimale tempus in aula regia exceptus fuerit P. Ludovicus Bourdaloue, cujus incredibilis primum in Domus professae templo excitata fama, consequenti dein anno in archiepiscopali Divae Mariae ecclesiâ viguerat*<sup>1</sup>.

Ce témoignage n'est, on le voit, qu'une récapitulation. Il y faut noter toutefois l'absence de toute indication d'avent, ce qui rend bien improbable l'affirmation du P. Laurus a ce sujet.

(N° 145, p. 1232). Bourdaloue n'avait point oublié la maison du Noviciat, dans laquelle se passèrent les premières années de son second séjour à Paris (1670-1673). La lettre du P. Oliva, 5 juillet 1672 (*Correspondance*, p. 209), semble répondre à la demande faite par Bourdaloue d'affecter aux deux maisons les libéralités royales *laudo... quod domum utramque regiaram eleemosynarum optet esse participem...* Il sollicita sans doute l'autorisation de partager entre la Maison professe et Saint-François-Xavier, le noviciat, les 3000 livres qu'on trouve indiquées au registre de la trésorerie royale (1672, t. II, fol. 51. Au P. Bourdaloue, Jes. pour avoir prêché devant S. M. le Carême de 1672.) Papiers Floquet, séminaire Saint-Sulpice.

1. Traduction : « On aura peine à croire les applaudissements que suscita à la Cour, durant le carême le P. Louis Bourdaloue. Ses étonnants succès, d'abord dans l'église de la Maison professe, lui avaient fait un nom, ainsi que l'année suivante la station prêchée avec éclat dans l'église cathédrale dédiée à Notre-Dame. »



## CHAPITRE SECOND

### LES CARÈMES ALTERNÉS DANS LES PAROISSES DE PARIS ET A LA COUR JUSQU'EN 1677.

#### I. Premier carême de Saint-Eustache (1673)

Le 1<sup>er</sup> janvier de l'an 1673, la *Gazette* signale la présence de Monsieur et de Madame « à Saint-Louis en la rue S. Antoine » pour « entendre une docte et éloquente Predication du Pere Germain de Verville<sup>1</sup> »... Il faut donc écarter l'hypothèse de ce sermon de la Circoncision par Bourdaloue, le 1<sup>er</sup> janvier 1673, comme aurait porté à le faire conclure la mention de l'avent précédent à la Maison professe.

*Liste des Prédicateurs*, (p. 6) : A S. Eustache. Le Reuerend Père Bôurdaloüe, Iesuite<sup>2</sup>.

---

1. Le P. Germain de Verville, que nous retrouverons comme prédécesseur de Bourdaloue au carême de Rouen, est quelquefois nommé dans la *Liste*. *Gazette* du 7 janvier, n° 3, p. 24.

2. Le P. Giroust prêchait à Saint-Jacques de la Boucherie ; le P. Gailard aux Religieuses hospitalières de la Miséricorde du faubourg Saint-Marcel où il avait débuté l'avent précédent, inscrit pour la première fois sur la *Liste*. Enfin, à la cour, Le Boux, évêque de Périgueux, ancien confrère à l'Oratoire de Mascaron et son rival assez jaloux, occupait la chaire qu'avait, cette année-là, ambitionnée le nouvel évêque de Tulle. Celui-ci, déçu de ses espérances, donnait le carême à Bordeaux.

On sait l'accusation de plagiat, que Le Boux lança un jour contre Mascaron. L'abbé Arnould en a parlé dans ses *Mémoires* : « Je me souviens, dit-il, de la Passion qu'il prêcha alors qu'il n'étoit encore que le

1673

La correspondance de Bourdaloue, si sobre en renseignements sur sa prédication, nous dit seulement dans la lettre écrite de Basville à l'automne précédent, qu'il dut y avoir en ce carême de Saint-Eustache, quelques sermons *nouveaux*. Parlant de sa santé, « vouée à l'Evangile »,

Je l'emploie uniquement, dit-il, à travailler pour mon ministère, m'étant défait de toutes les autres études qui ne s'y rapportent pas. J'ay fait quelques sermons pour Saint-Eustache...

Bourdaloue, comme nous avons vu<sup>1</sup>, les soumet au jugement de son correspondant, et promet de les lui montrer. Donc l'orateur n'entendait pas vivre uniquement sur le nombre peut-être respectable de discours déjà composés, mais délaissant toute autre étude, il consacrait

P. Mascaron, elle donna tant de jalousie à M. l'évêque de Périgueux qu'il entreprit de faire voir que ce n'étoit qu'un larcin qui lui avoit été fait d'une qu'il avoit prêchée quelques années auparavant. Elles coururent toutes deux de manière qu'on en put voir la différence, et le jugement qu'on en fit ne fut point désavantageux à M. de Tulle...» V. L. Lehanneur, *Mascaron*, p. 40. — Le P. Houdry, dans la préface de son *Traité de la manière d'imiter les bons prédicateurs*, 1702. (Migne, *Orateurs sacrés*, t. 36, col. 25), rapporte au long l'anecdote, et sans nommer les contendants, nous permet de dater l'aventure. C'est le 11 avril 1664 que Mascaron prêcha à St-André-des-Arts cette Passion que Le Boux, prédicateur au Louvre l'année précédente prétendait lui avoir été prise. Mascaron gardait rancune de cet affront, comme le prouve sa lettre au P. Mignot, 28 mai 1667. Citant les paroles flatteuses du roi, qui vient de le complimenter, il ajoute : « L'évêque de Périgueux en a pensé crever d'envie, et parce que le hasard a fait que j'aie pris le même texte qu'il prit en 1651, il a eu l'imprudence d'avancer, sans m'avoir entendu, que c'étoit son sermon ; mais à mon retour, l'ayant su, j'ai fait chercher sa Passion que je n'avois jamais vue, et la confrontation de ces deux pièces a convaincu ceux qui savaient lire que dans un discours de six quarts d'heure, il y avait six mots semblables... » Lehanneur, *ibid.*, p. 82. M<sup>sr</sup> Blampignon, *Correspondant*, 25 nov. 1884.

Il dut donc être amer à Mascaron d'être remplacé par Le Boux dans la chaire royale : il l'avait convoitée pour 1673, écrivant à M<sup>lle</sup> de Scudéry, le 23 novembre 1672 : « Je ne puis retourner à la cour que pour prêcher. Si Mgr d'Orléans étoit le maître de la chaire, comme il étoit autrefois, je serois assuré de l'avoir, pour le carême du 15 mars... » Il compte sur l'intervention de Bossuet, demandant le secret en cas d'échec. Mgr Blampignon, *Correspondant*, 25 nov. 1884. Ce n'est point Bourdaloue, mais Le Boux qui avait été choisi. — Sur le Carême à Bordeaux, voy. *Correspondant*, 10 mai 1870, p. 421.

1. V. plus haut, p. 15. Cf. p. 359.

son loisir à enrichir ou perfectionner la somme de ses sermons ; surtout, en ce qui regarde ce carême, nous pouvons croire que les auditeurs entendirent du nouveau. 1673

Le premier document que nous possédions sur cette station, lequel, croyons-nous, n'a pas encore été signalé, est ce passage de la *Gazette d'Amsterdam*, du jeudi 2 mars 1673.

De Paris, 24 février.

... M<sup>me</sup> la Princesse de Carignan <sup>1</sup>, étant un de ces jours au sermon du Pere Bourdaloue, elle se plaignit hautement de ce qu'il porta la parole à M<sup>r</sup> le cardinal de Bouillon, qui y estoit, prétendant, comme princesse du sang, que cet honneur lui devoit estre préféré <sup>2</sup>.

Le 24 février était le vendredi de la première semaine de carême. Il s'agit donc ici du sermon du **jour des Cendres, 15 février**, ou de celui du **premier dimanche de carême, 19 février**.

La présence de la princesse de Carignan, dont l'hôtel était situé sur la paroisse Saint-Eustache<sup>3</sup>, n'a rien que de très naturel. Celle du cardinal de Bouillon, dont la place, en qualité de grand aumônier, eût été plutôt à la cour, est davantage à remarquer. C'est la seconde fois<sup>4</sup> que nous le rencontrons, de manière certaine, au pied de la chaire de Bourdaloue, qui, on le sait, était son ami, et qui lui restera fidèle dans ses futures disgrâces.

Le cardinal était d'ailleurs loin de s'y trouver seul. Le concours prodigieux que les *Lettres annuelles* des années

1. Marie de Bourbon, fille de Charles, comte de Soissons, épousa le 10 octobre 1624, Thomas-François de Savoie, prince de Carignan, cinquième fils de Charles-Emmanuel I<sup>er</sup>. Veuve le 22 janvier 1656, morte le 4 juin 1692. (Sévigé, t. VI, p. 214, note 59).

2. La prétention paraît conforme à l'espèce d'étiquette interdisant aux prédicateurs de saluer d'autres personnes que les princes du sang et l'évêque du lieu. V. plus bas, en 1692, une lettre de Baillet sur cette question.

3. Sur l'emplacement actuel de la Halle aux grains, détruit il y a une vingtaine d'années seulement.

4. V. plus haut, 17 avril 1672, p. 358.

1673 précédentes ne cessaient de nous rappeler, d'un ton assez uniforme, nous est attesté ici par la *Gazette* de Robinet, à la date du 4 mars. Les formules seules varient :

Le Père Bourdaloue ici  
 A Saint-Eustache charme aussi :  
 Et ce profond et large Temple  
 A peine se trouve assez ample  
 Pour contenir le grand concours  
 Du beau monde que *tous les jours*  
 En son auditoire il attire  
 Et qui, de plus en plus l'admire  
 .... Je fis ceci le 4 Mars  
 Mois à manger des épinars <sup>1</sup>

Le 4 mars était, en 1673, le samedi qui précédait le troisième dimanche de carême. Les prédications avaient-elles réellement lieu *tous les jours*, expression déjà employée par M<sup>me</sup> de Sévigné à propos du carême de Notre-Dame ? Sauf pour le samedi que je ne me souviens d'avoir rencontré nulle part, tous les autres jours de la semaine étant représentés dans les sermons recueillis par les copistes, je croirais volontiers à ces prédications quotidiennes. A moins qu'on ne suppose que l'épistolière et le gazetier ne parlent à leur public au fait des habitudes régnantes que de « tous les jours » *de sermon*. Nous avons encore un garant assez inattendu de cette affluence, qui remplissait la plus grande église de Paris après Notre-Dame et Saint-Sulpice. La concurrence faite par Saint-Eustache à la cour, c'est à dire à Le Boux, l'évêque de Périgueux, y prêchant son troisième carême, nous est attestée par une lettre d'Antoine Arnauld, le futur abbé de Chaume <sup>2</sup>, ou mieux par une lettre collective de divers

1. *Gazette de Robinet* du 4 mars 1673.

2. Il ne devint abbé de Chaume qu'après la mort de son père, comme l'a fait remarquer Varin, *la Vérité sur les Arnauld*, t II, p. 12, et comme il le dit lui-même dans ses *Mémoires*, au mois de novembre 1674 (t. III, p. 175).

membres de la famille Arnauld, adressée à Isaac de Feuquières<sup>1</sup>. Cette curieuse lettre autographe est aux mains du P. H. Chérot, qui m'a mis à même de l'étudier. Elle nous montre l'intérêt que prenait le neveu du grand Arnauld à suivre ce carême de Bourdaloue :

Depuis que la cour est à Versailles<sup>2</sup>, écrit-il, ie ny ai pas esté ayant eu touiours des affaires icy, et de plus prenant plus de plaisir dentendre les beaux sermons du p. bourdalou, que daller patrouiller dans les boues de Versailles. Lon a trouvé mauuais à la cour de ce que le p. bourdalou à son sermon ou il auoit Mad. de guise et M. larcheu. de Paris avec sa grande croix devant luy, il fit son compliment à son Archeu. et ne parla pas à Mad. de guise, pretendand cause d'ignorance.

Comment savoir à quel sermon se rapporte le fait ? Il semble au moins que la formule « son sermon où il y avait M<sup>me</sup> de Guise et l'archevêque » désigne une circonstance qui ne s'est guère reproduite, et que la coïncidence de ces deux assistances illustres n'a point eu lieu plusieurs fois.

Cette querelle de préséance, faisant écho, après un si court intervalle, à celle de la princesse de Carignan et du cardinal de Bouillon, témoigne de la part de Bourdaloue un parti-pris arrêté. Il garde le silence avec « les mères de l'Eglise » et réserve ses compliments aux prélats. La faveur de ces dames — M<sup>me</sup> de Sévigné nous les a naguère montrées réunies en nombre pour l'entendre à Notre-Dame<sup>3</sup> — ne le touche pas plus que les « qu'en dira-t-on » de Versailles. Il n'a cure ni de la ville ni de la cour. Et le « beau monde » de Saint-Eustache, pour employer l'expression de Robinet, en fut sans doute plus édifié.

---

1. Avec Antoine Arnauld d'Andilly, ont écrit, dans cette lettre : Henri Arnauld, l'évêque d'Angers, Armand de la Porte et de la Meilleraye, duc de Mazarin, la comtesse de Rebenac, femme de François du Pas de Feuquières, et la femme du destinataire Anne-Louise de Gramont, marquise de Feuquières.

2. Elle y était depuis les Cendres, 15 février.

3. V. plus haut, 15 mars 1671, p. 341.

1673 La présence de Mgr de Harlay soulève une question.

Y eut-il, à Saint-Eustache, le 22 mars, ouverture du jubilé avec sermon, et est-ce à ce carême qu'appartiendrait le sermon de Bourdaloue pour l'ouverture du jubilé ? C'est douteux, je l'ai dit, à cause de la mention déjà signalée de l'expression : « année sainte et siècle révolu <sup>1</sup>. » Toutefois d'autres détails indiqués dans le sermon, concordent avec cette annonce de la *Gazette*, qui rend probable, ou du moins possible, un sermon d'ouverture du jubilé, le 22 mars, mercredi après le dimanche de la Passion :

De Paris le 18 mars : Cette semaine on a publié ici le Mandement de l'Archevesque de Paris, pour l'observation du Jubilé universel, accordé par le Pape, afin d'implorer l'assistance divine, sur la Pologne, contre les Turcs : dont l'ouverture doit se faire dans cette ville et dans tout le diocèse, le 22 de ce mois... <sup>2</sup>

Faut-il voir une allusion à ceci dans les mots :

Il s'agit dans ce Jubilé des plus pressants intérêts de la Religion ; d'obtenir de Dieu une paix si nécessaire à toute l'Eglise, de détourner le fléau de la plus funeste guerre dont le monde chrétien ait jamais été menacé <sup>3</sup>.

Comment d'ailleurs, dater ce sermon du jubilé, plus d'une fois repris, selon toute apparence, et ayant gardé peut-être, l'éditeur n'ayant guère de préoccupation historique, des traces contradictoires de ces remaniements et des allusions incompatibles <sup>4</sup> ?

Retrouvons avec la *Gazette* des détails positifs et une date sûre :

**31 mars, vendredi saint.** — Le 31 (mars, vendredi-saint) il (Monsieur) alla en l'Eglise S. Eustache, sa Parroisse entendre le

1. T. VI, p. 503.

2. *Gazette* du 18 mars, p. 256, n° 32.

3. *Bourdaloue*, t. VI, p. 503. Cette dernière expression s'applique mieux peut-être à la guerre de 1688. V. plus bas, à cette date.

4. Cf. plus haut, p. 344 et plus bas, 1677, Carême de Rouen, et 31 déc. 1683, etc.



sermon de la Passion que le Père de Bourdaloüe (*sic*), Iesuite, fit avec un merveilleux succez : & au retour Leurs Altesses Royales, avec lesquelles, estoit Mademoiselle, allerent en l'Eglise des Feuillans, assister à l'Office du jour <sup>1</sup>.

1673

La *Gazette* du 7 revient sur la journée du 31 mars, pour raconter

.. les stations du Jubilé faites par Monsieur, à pied, et par Madame, en chaise s'estant rendue à Notre-Dame, mais visitant à pied les Eglises d'alentour.... Le 31 du Passé, reprenait la feuille officielle, Monsieur entendit en l'Eglise Saint-Eustache sa Parroisse, le Sermon de la Passion que le père Bourdaloüe Iésuite, fit avec grande édification de son Auditoire. L'apresdinée son Altesse royale fut a pied, faire ses Stations du Jubilé, en l'Eglise Nostre-Dame &c.<sup>2</sup>

**2 avril, Pâques.** — Le 2, Feste de la Resurrection, Leurs Altesses Royales firent leurs devotions en l'Eglise S. Eustache : où Elles entendirent aussi Vespres, & la Predication du Père Bourdaloüe..<sup>3</sup>

Ne faudra-t-il pas attribuer à l'année 1673, et par suite au carême de Saint-Eustache trois sermons du manuscrit fr. 9637 de la Bibliothèque nationale, portant des dates liturgiques qui semblent cadrer surtout avec le calendrier de cette année? Le malheur est que l'accord n'est pas sans difficulté et ne semble pas pouvoir se faire en rapportant à la même année les trois sermons; d'ailleurs plusieurs dates d'année sont possibles pour chacun des discours. Au reste on n'est pas forcé de croire que ces sermons, bien que recueillis ensemble, fassent un seul bloc, fragment d'un même carême. Notons cependant qu'ils se suivent, à intervalles divers, dans le cycle liturgique, et sauf le dernier,

1. *Gazette*, 1<sup>er</sup> avril 1673, n° 38. Cette mention de Mademoiselle (la fille de la première duchesse d'Orléans et future reine d'Espagne) après les mots : *au retour*, et nullement indiquée au sermon de Bourdaloue, est d'autant plus à signaler que la *Gazette* du 7 avril, racontant le vendredi saint à la cour, énumère parmi l'auditoire royal de l'évêque de Périgueux, le dauphin et Mademoiselle d'Orléans, qui est donnée aussi comme assistant à l'office à Saint-Germain \*.

2. *Ibid.*, n° 40, 7 avril.

3. *Ibid.*

\* Est-ce ici la grande Mademoiselle ?

1673 qui peut-être contient une erreur de date, semblent appartenir au carême de 1673 ou de 1679. Voici, pour poser au moins le problème, l'indication des quatre sermons :

1<sup>o</sup> Jour des cendres, portant la date de « 15 février ».

Cette date, dans la carrière oratoire de Bourdaloue, ne concorde qu'avec 1673, 1679 et 1684 ; cette dernière année ne convient guère, Bourdaloue n'y étant inscrit que pour un avent ; si le sermon est de 1679, c'est à Saint-Jacques de la Boucherie qu'il aurait été prêché.

2<sup>o</sup> 2<sup>me</sup> lundi de carême, inscrit : « lundy 20 feurier » (mêmes remarques).

3<sup>o</sup> 4<sup>a</sup> *Dominica* 13 mars (Ici le calendrier pour 1673 & 1679 demanderait 12 mars). Ce n'est qu'en 1695 que le 13 mars concorde avec le 4<sup>me</sup> dimanche du carême ; or en 1695, Bourdaloue, durant le carême, ne donne que les mercredis à Saint-Germain devant le roi d'Angleterre, et prêche l'avent à Saint-André-des-Arts.

Cet exemple montre combien peu les copies, sauf les accidents heureux d'un compliment à quelque personnage, nous servent à dater les sermons de Bourdaloue. Si l'on pouvait retrouver quelques allusions au cardinal de Bouillon ou à Mgr de Harlay dans ces sermons du ms. 9637, on serait en droit de les rapporter à l'année 1673 et ce n'est pas une aussi légère erreur (le 13 pour le 12) qui s'y opposerait.

Sur ce carême de l'année 1673, les *Lettres annuelles*, une fois de plus confirment les gazettes. L'église Saint-Eustache y est déguisée, suivant le goût des latinistes du temps, par une périphrase, heureusement ici fort intelligible :

*Litt. ann. 1673. Inter concionatores omnes longe eminuit P. Lud. Bourdaloue, qui in aede Parisiensis urbis amplissima auditus est, concursu et plausu Principum ac Procerum nunquam hactenus viso nec audito*<sup>1</sup>.

---

1. « Parmi tous les prédicateurs, éclata surtout le succès du P. Louis Bourdaloue, qui, dans une des plus importantes églises de Paris, prêcha

Cette dernière phrase, pour être une sorte de refrain monotone, ne donne pas moins l'impression de ce succès constant et croissant qu'aucun témoignage n'est venu contredire. Les contemporains, quel qu'ait pu être le genre et le mérite de Bourdaloue, reconnaissaient donc en ses sermons leur idéal d'éloquence. 1673

Nous ignorons ce que fit Bourdaloue durant l'avent. Sans doute, il préparait son carême de 1674 pour lequel il était averti. Le P. Chaussemer, jacobin du grand couvent, souvent nommé dans la *Liste*, mais qui ne parut que cette fois à la cour, prêcha l'avent tour à tour à Versailles et à Saint-Germain. Il avait donné le 30 mars, l'allocution du jeudi saint, devant le roi, à Versailles, ce qui était d'ordinaire le prélude d'une invitation pour une station prochaine. Quant à Giroust, il prêchait l'avent à Saint-Séverin ; Gaillard, à la Visitation du faubourg Saint-Jacques ; dans le même faubourg, au Carmel, Fromentières, nommé évêque d'Aire depuis le 14 janvier<sup>1</sup>, est inscrit pour quatre sermons de la station. La *Gazette* sans nommer Bourdaloue, nous garantit cependant, combinée avec une lettre de M<sup>me</sup> de Sévigné, qu'il était à Paris au commencement de décembre. C'est le **mardi 5 décembre** que parvint la nouvelle de la mort du comte de Guiche<sup>2</sup>. Les compliments officiels eussent été bien froids, si le cœur d'un ami, comme se montra ce jour-là Bourdaloue, n'avait

---

devant un auditoire où affluait un concours inouï jusqu'alors de princes et de seigneurs. »

1. *Gazette*, 21 janvier 1673, N° 9, p. 75.

2. Le 5 du courant, est-il écrit de Saint-Germain-en-Laye, on eut avis que le Comte de Guiche lieutenant général des armées du Roy,... deceda le 29 du mois dernier à Creutzenack (Kreuznach), dans le Palatinat, à l'âge de 36 ans.... Sa Majesté, ainsi que toute la cour, l'a beaucoup regretté pour son mérite : & en a témoigné son sensible déplaisir au Marechal Duc de Grammont son Père par une Lettre de sa Main, & par la visite que le Duc d'Enghien lui a renduë de sa part. Monsieur lui a fait l'honneur de l'aller voir : & il a receu les complimens de condoléance, de tout ce qu'il y a de Personnes considérables en cette cour qui s'intéressent dans sa perte & son affliction des plus grandes. (*Gazette*, 9 décembre, n° 147, p. 1160).

1673 tout d'abord apaisé la vive douleur du pauvre maréchal. Le tableau a été peint par M<sup>me</sup> de Sévigné : il ne peut être refait :

Ce pauvre garçon, écrit-elle dans sa lettre du 8 décembre, est mort de maladie et de langueur dans l'armée de M. de Turenne. La nouvelle en vint mardi matin. Le P. Bourdaloue l'a annoncée au maréchal de Gramont, qui s'en douta, sachant l'extrémité de son fils. Il fit sortir tout le monde de sa chambre. Il étoit dans un petit appartement qu'il a en dehors des Capucines. Quand il fut seul avec ce Père, il se jeta à son cou, lui disant qu'il devoit bien ce qu'il avoit à lui dire ; que c'étoit le coup de sa mort, qu'il la recevoit de la main de Dieu ; qu'il perdoit le seul et véritable objet de toute sa tendresse et de toute son inclination naturelle ; que jamais il n'avoit eu de sensible joie ou de violente douleur que de la part de ce fils qui avoit des choses admirables : il se jeta sur un lit, n'en pouvant plus, mais sans pleurer, car on ne pleure point ; le Père pleuroit, et n'avoit encore rien dit ; *enfin il lui parla de Dieu comme vous savez qu'il en parle*. Ils furent six heures ensemble ; et puis le Père, pour lui faire faire ce sacrifice entier, le mena à l'église de ces bonnes capucines, où l'on disoit vigiles pour ce fils. Il y entra en tombant, en tremblant, plutôt traîné et poussé que sur ses jambes. Son visage n'étoit plus connoissable. Monsieur le Duc le vit en cet état ; et en nous le contant chez M<sup>me</sup> de La Fayette, il pleuroit. Le pauvre maréchal revint enfin dans sa petite chambre. Il est comme un homme condamné, le Roi lui a écrit. Personne ne le voit <sup>1</sup>.

Peu importe que, moins de trois semaines après cette scène déchirante, la grande mobilité de nature de Gramont ait amené M<sup>me</sup> de Sévigné à écrire, le jour de Noël, en ce même avent de 1673 :

Ha ! fort, fort bien, nous voici dans les lamentations du comte de Guiche : hélas ! ma pauvre enfant, nous n'y pensons plus ici, ni même le maréchal, qui a repris le soin de faire sa cour <sup>2</sup>.

Cela donne seulement la note du monde et de la cour devant laquelle Bourdaloue n'avait donc pas si grand tort de tonner souvent, et aussi de la pauvre et inconstante

---

1. Sévigné, t. III, pp. 301, 302.

2. Sévigné, t. III, p. 330.

nature humaine. Il n'en reste pas moins que, sans faire tort à l'éloquence de notre orateur, on peut se demander s'il dit jamais des choses plus touchantes qu'en ces six heures consacrées à essayer de « résigner » ce père égaré par la douleur. Ses panégyristes ont parlé de son action noble, soutenue, de ses gestes, de sa voix : mais je ne sais point plus belle attitude que celle de cet ami selon Dieu, conduisant, soutenant, portant presque le vieux maréchal à cet office des matines chantées pour son fils. Sans doute dans ces six longues heures passées dans la petite chambre extérieure du couvent des Capucines, Bourdaloue dut revenir plus d'une fois sur la fin repentante de ce fils, et répéter les détails que transmet, parfois d'un ton peu sérieux, la spirituelle marquise, occupée à trouver en tout des dessous de cartes et quelque peu de convention :

Il a fait, écrivait-elle, une grande amende honorable de sa vie passée, s'en est repenti, en a demandé pardon publiquement. Il a fait demander pardon à Vardes et lui a mandé mille choses qui pourront peut-être lui être bonnes. Enfin il a fort bien fini la comédie et laissé une riche et heureuse veuve <sup>1</sup>.

Nous retrouverons encore Bourdaloue dans des offices semblables de son ministère, assistant à la mort, par exemple, la sœur du comte de Guiche, cette princesse de Monaco, dont la même lettre de M<sup>me</sup> de Sévigné disait : « M<sup>me</sup> de Monaco est entièrement inconsolable. » Morte à trente-neuf ans, le 5 juin 1678, assistée par Bourdaloue, celle-ci avait, comme son frère, à faire bien des « amendes honorables. » Ce n'était pas sans raison que, dans ses carêmes à la cour ou à la ville, le prédicateur s'élevait contre le vice qu'il appelait la lèpre de son siècle, et qui sous le nom bien reçu de galanterie, et avec le patronage officiel et inévitable du roi, faisait des ravages dans les plus grandes maisons.

---

1. Sévigné, *ibid*, p. 304.

1674

## II. Second carême (troisième station) à la cour (1674).

*Liste des prédicateurs*, Caresme 1674 : En la ville au Chasteau Royal du Louvre, Devant leurs Majestez. Le Reuerend Pere Bourdaloue, Iesuite <sup>1</sup>.

**Vendredi, 2 février.** — *Gazette*, de S. Germain en Laye, le 8 Février 1674. Le matin, (Procession qui se fit de la chapelle en la Cour du Chasteau, le roi, Monsieur, le prince de Condé, la reine, le Dauphin)...

L'apresdinée Leurs Majestez & toute la Cour, ouïrent au mesme lieu, la Prédication du Père Bourdalouë, Iésuite qui satisfit merueilleusement son Auditoire <sup>2</sup>...

M<sup>me</sup> de Sévigné désigne le sermon :

Le P. Bourdaloue fit un sermon le jour de Notre-Dame, qui transporta tout le monde ; il étoit d'une force qu'il faisoit trembler les courtisans, et jamais un prédicateur évangélique n'a prêché si hautement et si généreusement les vérités chrétiennes : il étoit question de faire voir que toute puissance doit être soumise à la loi, à l'exemple de Notre-Seigneur, qui fut présenté au temple ; enfin, ma bonne, cela fut poussé au point de la plus haute perfection, et certains endroits furent poussés comme les auroit poussés l'apôtre saint Paul <sup>3</sup>.

Je supprime la glose, comme dit ailleurs la marquise <sup>4</sup>.

J'accorderai à M. l'abbé Hurel, qui s'arme de ces exagérations, pour diminuer Bourdaloue, croyant ce dénigrement nécessaire à la gloire de Bossuet, que la marquise se laisse emporter par l'enthousiasme, et qu'en somme l'admiration dépend et « de la façon dont on goûte Bourdaloue et de celle dont on connaît saint Paul. »

Mais que M<sup>me</sup> de Sévigné ait, si l'on veut, excédé, il n'en est pas plus prudent de juger à coup sûr de ce que fut ce sermon par ce qui nous en est resté. On l'a reconnu et

1. A Saint-Eustache, le P. Giroust succédait à son rival ; Gaillard prêchait à Saint-Honoré ; il donnait la même année l'avent à Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie.

2. *Gazette* du 10 février, n<sup>o</sup> 18 p. 163.

3. Sévigné, lundi 5 fév. 1674, t. III, p. 401.

4. *Ibid* , p. 406.



signalé dans le premier sermon des *Mystères* parmi les sermons assignés à cette fête <sup>1</sup>. Comme fond et comme sujet général, soit, mais sauf les remaniements, suppressions et additions possibles.

L'orateur a dû, un jour ou l'autre, à la cour peut-être, reprendre ce même sujet *dé l'obéissance à la loi*. Je ne me ferais point fort de faire cadrer avec l'année 1674 toutes les allusions historiques de la péroraison. Mais pourquoi M. l'abbé Hurel a-t-il affirmé ou du moins insinué que ce sermon « fut prêché devant la cour, mais non à la cour ? » Il y a de sûrs indices, nous déclare-t-il, et généralisant des exemples qui seraient discutables <sup>2</sup>, il insinue que la cour se transportait d'ordinaire (?) dans une paroisse où elle entendait, mêlée au peuple, le sermon d'ouverture de sa station. C'est peut-être un peu confondre le temps de la reine-mère avec celui de Louis XIV. M. l'abbé Hurel, pour qui Bourdaloue n'a pas eu d'autres sermons que ceux que nous lisons, aurait dû hésiter davantage à tirer argument de textes, maintes fois remaniés, dans son hypothèse surtout. Comment peut-il conclure, parce que, dans le sermon imprimé, l'orateur s'adresse aux grands et aux petits, que son discours n'a pas été prononcé à la chapelle royale, mais devant un auditoire mélangé ? La *Gazette*, d'ailleurs, dit explicitement que le sermon a été prêché à la chapelle du château. Quant à ne trouver dans le sermon rien de terrifiant, cela peut aussi dépendre des appréciations et surtout des époques. Nous ne sommes pas toujours bons juges de ce que les courtisans regardaient comme « des hardiesses à faire trembler » ... pour « l'avenir » du prédicateur, ni des chances qu'il perdait de reparaitre à la cour.

---

1. T VI, p. 136.

2. *Les Orateurs sacrés*, t. II, p. 9, note 2.

1674

Enfin, nous ignorons ce que l'édition a laissé de ces passages poussés avec une force apostolique. Au lieu donc de commenter le discours de Bourdaloue, comme l'a fait le P. Luras, ou plutôt comme l'on fait encore pour y retrouver la justification des paroles de M<sup>me</sup> de Sévigné, il est permis d'y voir une confirmation des craintes auxquelles nous a fait conclure la discussion préalable de l'authenticité des sermons édités <sup>1</sup>.

**11 février, premier dimanche de carême.**

**14 — , mercredi après le premier dimanche.**

*Gazette* du 17 février. De Versailles. Le mesme jour (14) leurs dîtes Majestez, avec lesquelles estoient Monseigneur le Dauphin, Monsieur & Madame, entendirent comme Elles avoient fait l'11<sup>e</sup>, la Predication du Père Bourdaloue, Jésuite, dont toute la Cour fut merveilleusement satisfaite... <sup>2</sup>

**25 février, troisième dimanche de carême.** — Est-ce à ce jour, et aux sermons qui le précèdent et le suivent immédiatement que va l'éloge très général et atteignant par conséquent l'ensemble du carême, que M<sup>me</sup> de Maintenon écrivait le 2 mars ?

Le P. Bourdaloue fait ici des merveilles. Notre duchesse et moi <sup>3</sup> nous le voyons tous les jours <sup>4</sup>.

Comme le **2 mars** est le **vendredi après le troisième dimanche**, on peut appliquer, mais non restreindre à ce jour, la phrase de la lettre écrite à cette date à l'abbé Gobelin.

**4 mars, quatrième dimanche de carême.** — C'est aussi aux sermons précédents, et peut-être à celui de la

1. Luras, t. I, p. 268-281. Il a remarqué toutefois que la péroraison renferme des traits propres à 1680 ; ce que n'a pas vu M. l'abbé Hurel, ni plus récemment M. l'abbé Pauthe, qui parle de la paix donnée à l'Europe en 1674 (!) P. 105.

2. *Gazette* du 17 février, p. 168, n° 21.

3. La duchesse de Richelieu.

4. Lavallée. *Correspondance générale de M<sup>me</sup> de Maintenon*, t. I, p. 196.

date même de sa lettre, que pense M<sup>lle</sup> de la Vallière dans sa lettre au maréchal de Bellefonds, du 4 mars. 1674

Nous avons le Père Bourdaloue qui fait des sermons admirables ; je tâche d'en profiter ; je voudrois que vous les entendissiez, je suis sûre que vous en seriez content ; et comme vous êtes confirmé dans le bien, et que je ne suis qu'une misérable, pleine de défauts et de foiblesses, je ne sçai pas en tirer l'avantage que je pourrois <sup>1</sup>.

### 11 mars, dimanche de la Passion.

**18, dimanche des Rameaux.** — Une autre lettre de M<sup>lle</sup> de la Vallière, celle où elle annonce sa sortie de la cour, datée du 19 mars, parle de la Passion prêchée par Bourdaloue. S'agirait-il d'une lettre mal datée, ou mieux commencée dès le lendemain des Rameaux, puis achevée seulement au vendredi-saint, sans que la date initiale ait été modifiée ? Ou bien M<sup>lle</sup> de la Vallière parlerait-elle du sermon de la veille, à supposer que ce fut le discours *sur le Triomphe de la croix*, qui pourrait au sens large s'appeler une Passion <sup>2</sup> ? Le sens le plus naturel conduit à pencher pour la première hypothèse ; car on n'appelle guère *Passion* un sermon des Rameaux, quel qu'en soit le sujet, ni le discours prêché le jour du dimanche de la Passion, qui tombait cette année-là le 11 mars. Parlant du prédicateur auquel elle songe pour sa vêtue au Carmel :

Je perds M. de Condom, écrit-elle. Mgr le Dauphin fait le voyage (en Franche-Comté). Je l'avais engagé à faire le sermon de la prise d'habit. S'il n'est pas revenu dans le tems que l'on me jugera capable de le prendre, je crois que je choisirai le père Bourdaloue. Il nous a prêché une Passion merveilleuse et propre à toucher les plus endurcis ; je l'ai même entretenu, il y a peu de jours ; il me plaît fort, et *il est tellement pénétré des vérités qu'il prêche que cela fait plaisir* <sup>3</sup>...

Ce trait de Bourdaloue plein de ses sujets et pénétrant

1. Lair. *Louise de la Vallière et la Jeunesse de Louis XIV.* Paris, Plon, 1881, in-8, p. 362. Romain Cornut, *Les Confessions*, etc., append., p. 349.

2. *Sermons inédits*, p. 201.

3. Lair. *Ibid.*, p. 363. Romain Cornut, p. 352.

1674 parce qu'il est pénétré, pour ne nous apprendre rien de nouveau, n'est pas moins à recueillir. Du reste, comme l'a fort bien dit Mgr Blampignon, « plaire à la Vallière repentie est une bonne marque <sup>1</sup> », et Bourdaloue pouvait se consoler du propos que l'on prête à M<sup>me</sup> de Montespan jugeant « qu'il prêchait assez bien pour la dégoûter des autres prédicateurs, mais pas assez pour remplir l'idée qu'elle avait d'un prédicateur. »

Rattacher cette parole au carême de 1674, ou l'attribuer à la mauvaise humeur d'une rupture, pour essayer de dater la parole de Bourdaloue relative à la retraite à Clagny (d'autres *ana* disent Glatigny) c'est peut-être perdre sa peine. Des auteurs ont essayé vainement de mettre d'accord entre eux les divers récits relatifs au « jubilé inefficace » qui sépara pour un temps très court M<sup>me</sup> de Montespan de Louis XIV. Les mémoires de M<sup>me</sup> de Caylus parlent du jubilé de 1676 ; les correspondances du temps ont fait placer la rupture en 1675, ce qui ne fait pas le compte de ceux qui veulent « placer » le mot de Louis XIV à Bourdaloue achevant son carême : « Mon Père, vous devez être content, M<sup>me</sup> de Montespan est à Clagny. » Aussi les uns rapportent la scène à l'année 1676, les autres, comme le P. Luras, la mettent en 1674. Nous n'entrerons pas dans un débat pour dater un mot dont l'authenticité ne nous est guère plus sûre que le légendaire *Tu es ille vir*, que nous rencontrerons à son heure <sup>2</sup>. Bornons-nous au certain, sans nous demander même avec le P. Luras et les autres <sup>3</sup> quel fut le sujet de la touchante Passion entendue par M<sup>lle</sup> de la Vallière. Contentons-nous d'en avoir la date.

1. Mgr Blampignon, pp. 10 et 11.

2. V. plus bas, 1680, liv. III, ch. III.

3. Monmerqué (Sévigné, t. III, p. 451, note 5) cite Rulhière dans ses *Eclaircissements sur... la Révocation de l'édit de Nantes*, t. I, p. 137, croyant à l'exactitude de la date donnée dans les *Mémoires* de M<sup>me</sup> de Caylus. Le P. Luras, t. I, p. 313, place la parole rapportée par Linguet, à la fin de notre carême de 1674. Cf. plus bas, p. 410, note e.

1674

**23 mars, vendredi saint.** — De Versailles le 23 mars... L'après dinée du 22 Leur Majestez assisterent encor, aux Ténèbres, en la mesme Chapelle (du château) ainsi que le lendemain, à tout l'Office : y ayant aussi oûi le Sermon de la Passion dont le P. Bourdaloue, Iésuite s'acquitta avec le mesme succez qu'il avoit eu en tous ceux qu'il a faits pendant le carême, devant Leurs dites Majestez <sup>1</sup>.

**25 mars, Pâques.** — L'aprèsdinée Leurs Majestez, accompagnées de tous les Seigneurs & Dames de la Cour, entendirent dans la mesme chapelle, la Predication du Père Bourdaloue, Iésuite, qui s'en acquitta avec une merveilleuse satisfaction de tout l'Auditoire : puis Vespres chantées par la musique, auxquelles officia l'ancien Evêque de Condom, Precepteur de Monseigneur le Dauphin, ainsi qu'il l'avoit fait à la grand'messe <sup>2</sup>.

Ce n'était point d'ailleurs la première fois que Bossuet entendait Bourdaloue, mais il est bon de noter que nous avons ici une mention certaine.

M. l'abbé Pauthe propose l'hypothèse du sermon *sur l'Ambition* à attribuer à ce carême de 1674, les arguments tirés des évènements militaires ne sont peut-être pas de très grand poids, puisque, comme l'a fait remarquer judicieusement l'historien, le point de vue des conquêtes n'est point celui qu'adopta Bourdaloue <sup>3</sup>.

Ni dans son sermon de la seconde semaine du Carême <sup>4</sup> pour le mercredi, le seul qui porte en tête le mot « Sire », ni d'ailleurs dans le discours inséré aux *Dominicales*, Bourdaloue ne parle du conquérant, comme le fera maladroitement, selon M<sup>me</sup> de Maintenon, l'orateur du prochain carême, Mascaron <sup>5</sup>. La *Gazette* avait pourtant dans son

1. Monsieur et Madame entendaient ce jour-là Giroust à leur paroisse de Saint-Eustache; le lendemain, samedi-saint, le roi faisait comme d'ordinaire ses dévotions à la paroisse de Versailles, comme l'annonce la *Gazette*.

2. *Gazette* du 31 mars : « de Versailles le 30 mars : Le matin, le roi, la reine et le Dauphin entendent la messe chantée dans la chapelle du château... »

3. Pauthe, p. 106.

4. T. II, p. 487.

5. V. plus bas, p. 382.

1674 numéro du 24 février, annoncé que pour « la prochaine Campagne... le Roy voulant soutenir la Guerre contre ses Ennemis, avec un éclat qui réponde à la grandeur de cette couronne » il y aurait « trois puissantes Armées <sup>1</sup> ». Mais ce n'est pas le fait d'avoir constaté à l'avent de 1670 que l'un des sermons *sur l'Ambition* a été prêché à la cour, qui me ferait repousser l'hypothèse d'une redite ; car fût-il certain que le même sermon *sur l'Ambition* avait été donné au carême de 1672, ce ne serait pas une raison pour l'exclure de celui-ci ; ce serait presque un motif de l'y supposer encore. Voici en effet un document topique et certain, constatant que dès son second carême devant le roi, Bourdaloue osa des redites qui furent d'ailleurs bien accueillies. Le 14 mai 1674, Mascaron écrit de Tulle à M<sup>lle</sup> de Scudéry.

M. le cardinal de Bouillon me presse d'aller encore prêcher le carême prochain devant le roi à condition de ne prêcher que les sermons qui ont été les plus agréables au roi et m'y exhorte *par l'exemple du P. Bourdaloue qui n'a presque rien dit de nouveau ce carême* <sup>2</sup>...

Voilà qui prouve aussi, et ce n'est pas pour nous étonner, que Louis XIV aimant à éviter toute espèce de surprise ou d'imprévu, goûtait volontiers ces combinaisons qui lui donnait la sécurité d'une sorte de censure préalable <sup>3</sup>.

Nous savons aussi par cette lettre que le carême de 1674 diffère peu, sinon du précédent, au moins d'un mélange de sermons tirés des deux seules stations que Bourdaloue ait encore prêchées à la cour, l'avent de 1670 et le carême

1. *Gazette*, p. 193.

2. M<sup>sr</sup> Blampignon, *Correspondant*, 1884, p. 650.

3. V. le trait de mœurs rapporté dans l'*Histoire de la chapelle royale* par Oroux, à propos des aumôniers que le roi laissait volontiers vieillir à son service, tardant à leur donner des évêchés. La raison donnée par le roi pour n'accorder à ses aumôniers que des bénéfices n'exigeant pas la résidence, est explicitement exprimée : « Il n'aimoit pas à voir de nouveaux visages dans sa Maison. » (Oroux, t. II, p. 487).



1674

de 1674. Rien d'étrange, par suite, étant donné que nous avons la certitude qu'un sermon *sur l'Ambition* fut donné le 14 décembre 1670, que nous accordions à M. l'abbé Pauthe la « possibilité » de la supposition qu'il présente. La redite même n'en eût pas été une pour le roi, absent en 1670, mais rien ne nous dit que repris en 1672, le sujet, toujours actuel à la cour, pays des intrigues et des brigues, ne l'a point de nouveau été, à la troisième station que Bourdaloue y donnait. Toutefois nous sommes ici en plein domaine de possibilité.

Le P. Luras<sup>1</sup> place au 15 août de cette année le sermon des éditions *sur la Dévotion à la Vierge*<sup>2</sup>.

Pour retrouver des faits certains, il faut venir jusqu'au **27 novembre**, jour de l'exécution du chevalier de Rohan. L'histoire du complot ne touche en rien celle de la prédication de Bourdaloue, et d'ailleurs elle a été faite, à propos de la récente publication des *Mémoires* de du Cause de Nazelle<sup>3</sup>.

Dès le 15 novembre, en vertu de l'autorisation accordée à la sollicitation de la « famille du prisonnier », Bourdaloue est autorisé à le voir et « demeurer avec lui pendant tout le jour » mais le 26, veille du supplice, à trois heures et demie du soir, le condamné n'est point encore résolu à mourir. Le P. Talon avec sa vieille expérience du ministère des prisons, aidait Bourdaloue dans cette pénible tâche, et les deux religieux n'étaient point de trop pour assister ce mourant qui ne voulait point mourir<sup>4</sup>.

---

1. T. II, p. 481. Nous ne discuterons ses arguments qu'en 1691 et 1692.

2. Ed. *princeps*, VI, pp. 318-362.

3. H. Chérot, *Etudes*, 20 mai 1900, *Mémoires du temps de Louis XIV*, par du Cause de Nazelle, publiés avec introduction et des notes, par Ernest Daudet. Paris, Plon, 1899, in-12.

4. Luras, t. II, p. 270 ; *Etudes*, p. 494. C'est aux prières de la princesse de Guéméné sa mère que lui fut accordée la faveur de voir Bourdaloue et surtout la communion *in extremis*, qu'une coutume malheureuse refusait aux condamnés. C'est ainsi que l'abbé Pirot, dans sa relation du supplice de la marquise de Brinvilliers citée par M. F. Funck-Brentano dans son beau

1674 A minuit, le P. Bourdaloue se rendit auprès de lui et lui apprit son sort, le confessa et dit la messe à laquelle assistèrent les autres prisonniers, dans la chapelle de la Bastille <sup>1</sup>.

Le récit des derniers moments tel que le donne du Cause, réduit à néant le conte dont Bayle se fit écho dans sa lettre à Minutoli, écrite de Rouen le 13 décembre 1674 <sup>2</sup>.

Ces récits controuvés ont été laissés de côté avec raison dans un bon résumé de cette histoire d'une conspiration sous Louis XIV, paru en 1886 <sup>3</sup>. Nous y lisons que les restes du chevalier de Rohan furent transportés « dans un carrosse couvert d'un drap de deuil éclairé de six flambeaux blancs à l'abbaye de Jouarre, où il avait demandé d'être enterré. » C'est donc là que put prier sur sa tombe quelques années plus tard, Bourdaloue, appelé à plusieurs reprises dans cette abbaye <sup>4</sup>.

La *Gazette* qui, dans son numéro du 1<sup>er</sup> décembre <sup>5</sup>, avait annoncé à propos de Latréaumont, qu'elle nomme La Truaumont, l'arrestation de Van Enden, raconte ensuite très sommairement l'exécution des condamnés, sans entrer dans des détails, qu'on jugeait sans doute dangereux, sur la conspiration elle-même <sup>6</sup>.

livre *L'Affaire des poisons*, fait remarquer que sa pénitente ne savait sans doute rien « de la grâce que le Père Bourdaloue fit au chevalier de Rohan qu'il communia à sa messe la nuit même qu'il fut exécuté. »

1. Ravaissou. *Annales de la Bastille*, t. VII, p. 488, cité par Lauras, t. II, p. 273

2. D'après le gazetier, « le P. Bourdaloue aiant employé cinq ou six jours à résoudre à la mort le chevalier de Rohan, comme il fut question de monter sur l'échafaud, il trouva son pénitent dans le plus mauvais état du monde... » et ce serait un des capitaines de garde aux portes de la Bastille — Bayle donne le nom, Magalotti, — qui, « l'exhortant à mourir d'une façon fort cavalière, — car il renioit souvent » l'aurait déterminé à une fin plus chrétienne. *Lettres de Bayle*, édit. des Maizeaux, Amsterdam, 1729, t. I, p. 63.

3. *Revue des Deux-Mondes*, 15 juillet et 15 août 1886 : *Une conspiration républicaine sous Louis XIV*, par Alfred Maury, p. 783.

4. V. plus bas, août 1694, 6 avril 1695, 1<sup>er</sup> mai 1696, etc.

5. *Gazette*, p. 1009.

6. « Le chevalier de Rohan, écrit-elle, la dame de Villars..., etc., convaincu d'avoir traité avec les ennemis de l'Estat & leur avoir promis de leur

Ne quittons pas l'année 1674, sans regarder encore une fois en arrière, c'est-à-dire jusqu'au carême. Les *Lettres annuelles*, suivant une habitude avec laquelle elles vont rompre pour longtemps, consacrent quelques lignes seulement à Bourdaloue ; elles cesseront désormais de parler du prédicateur, ses succès entrés dans le domaine des faits courants, n'étant plus des nouvelles à consigner<sup>1</sup> :

*Parisiis tanta tamque inusitata nostrorum concionatorum celebritas fuit, ut ad eos fere solos ex tota urbe concursus facti sint (?) , jamque sine ulla controversia primam in hoc genere laudem obtineant. Pater Ludov. Bourdaloue, per quadragesimam coram rege christianissimo conciones habuit, quas aula universa demirata est, non sine incredibili Societatis obrectatorum dolore et invidia*<sup>2</sup>.

Remarquons moins cette vogue générale en faveur des confrères de Bourdaloue, exagérée peut-être par l'historien-panégyriste, que la conclusion particulière tirée par le public et notamment par les ennemis des jésuites. On a redit de nos jours que Bourdaloue était la « revanche des *Provinciales* ». C'était la traduction peut-être du mot de Boileau, si complaisamment répété par Rapin, à l'occasion du premier avent de Bourdaloue à la Maison professe en 1669 et du livre de Bouhours, « sur la défaite des jansénistes en bataille rangée<sup>3</sup>. » Il est aisé de constater l'existence de ce sentiment en 1674. Et pour n'être pas suspect de n'entendre qu'un son, celui de la cloche de la Maison

---

livrer des places en Normandie & de faire révolter la Province, furent condamnés à mort et exécutés le 27 du passé, dans la place qui est devant la Bastille : les trois premiers ayant eu la teste tranchée et le dernier ayant esté pendu. » *Ibid.*, p. 1181.

1. *Litt. ann.*, 1674.

2. A Paris, tel fut le succès jusqu'alors inconnu que rencontrèrent nos prédicateurs, qu'on ne semblait, de tous les points de la ville, ne courir qu'à eux seuls et qu'ils remportèrent sans conteste la palme sur ce terrain. Le P. Louis Bourdaloue, pendant le carême prêché devant le roi très chrétien, fit des sermons admirés de la cour entière, au grand dépit des envieux et des adversaires de la Compagnie.

3. V. Chérot, *Bourdaloue*, sa *Correspondance*, p. 59, note 1.

674-1675 professe, écoutons aussi les grelots de la chanson. On fredonnait cette année-là les vers suivants :

*Sur la mode des grands chapeaux* (Les jésuites).

Chacun en ce monde a son tour  
 Au lieu d'Arnauld partout on loue  
*L'incomparable Bourdaloue*,  
 Au grand Ferrier <sup>1</sup> on fait la cour  
 Depuis quelque temps les bons Pères  
 Sont du peuple chrétien les plus vives lumières.  
 Ils savent le chemin qui mène droit aux cieux  
 Ces Messieurs <sup>2</sup> tant vantés ne sont rien auprès d'eux  
 Les grands chapeaux sont à la mode <sup>3</sup>.

L'« incomparable Bourdaloue », relevons l'expression, mais sans y attacher trop d'importance. N'oublions pas que le rhéteur Richesource venait de donner la palme de l'éloquence sacrée à l'« incomparable » Le Boux <sup>4</sup>. Seulement il ne faudrait pas s'écrier comme M. le chanoine Th. Delmont, dans un sentiment louable d'ailleurs : « Est-ce qu'on a jamais taxé d'incomparable l'éloquence de Mascaron, de Le Boux, de Fromentières, de Bourdaloue, comme celle de Bossuet ? <sup>5</sup> »

### III. Le Carême de Saint-Germain-l'Auxerrois.

*Liste des Prédicateurs*, Carême, 1675, p. 4, à Saint-Germain-l'Auxerrois. Le R. P. Bourdaloue, Jésuite, et Monsieur Bouchet, Bachelier en Théologie, fera le Catéchisme de la Communion 3. fois la semaine.

C'était Mascaron qui donnait à la cour le carême où, s'il en faut croire une lettre de M<sup>me</sup> de Maintenon en date du 3 mars, dimanche du carême, il aurait, au moins

---

1. Confesseur du roi, qui avait succédé au P. Annat.

2. Allusion aux jansénistes qu'on appelait ainsi.

3. *Chansonnier Maurepas*, t. xxiv, fol. 419.

4. Bossuet, *Sermons choisis*, éd. Urbain, p. 17.

5. *Revue de Lille*, avril 1900, p. 537.

ce jour-là, déplu au maître <sup>1</sup>. Gaillard prêchait au faubourg Saint-Germain, à l'abbaye royale de Notre-Dame-des-Bois, en attendant l'avent de cette même année, à Saint-Thomas du Louvre; le P. Ménétrier, à Saint-Eustache; le P. Houdry débutait sur la liste, au collège des Jésuites.

Aucun détail relevé jusqu'ici n'a du reste été relaté dans les gazettes ou les mémoires du temps qui nous donne un écho de la prédication de cette année, durant ce carême à Saint-Germain. Il dura sans doute du 27 février (mercredi des Cendres) aux fêtes de Pâques (la Résurrection tombant le 14 avril). Inutile de dire que nous ignorons si la clôture eut lieu le lundi ou le mardi de Pâques, ou le dimanche de Quasimodo.

C'est cette même année, le 11 avril, jeudi saint, que Pierre Lecuyer, prêtre de Versailles, approuvé ensuite par le curé de la paroisse, Thibaut, qui lui donna raison lorsque l'affaire fut soumise à son arbitrage <sup>2</sup>, fit à M<sup>me</sup> de Montespan ce refus d'absolution qui eut alors du retentissement, et qui occasionna une rupture avec la favorite. Bossuet essaya d'en profiter pour ramener le roi à ses devoirs de chrétien et d'honnête homme, témoin sa lettre du 18 juillet à Louis XIV <sup>3</sup>.

La négociation fut conduite avec soin, sinon avec habileté. Pierre Clément a cité une lettre de Feuquières,

---

1. Lavallée, *Correspondance générale*, t. 1, p. 256 : « J'ai fait mes dévotions aujourd'hui et j'ai entendu une belle déclamation du P. Mascaron. (Notez que l'expression *P. Mascaron* rend suspecte la lettre ou du moins la date, car elle est bien postérieure à l'épiscopat de Mascaron). Il divertit l'esprit et ne touche pas le cœur, et son éloquence même choque les gens de bon goût, parce qu'elle est hors de sa place. Il a parlé un peu trop fortement sur les conquérants, et nous a dit qu'un héros étoit un voleur qui faisoit à la tête d'une armée ce que les larrons font tout seuls. Notre maître n'en a pas été content; mais jusqu'à cette heure, c'est un secret. »

2. Clément, *M<sup>me</sup> de Montespan*, p. 57.

3. Lachat, t. xxvi, p. 187. Cf. mon introduction aux *Sermons de Bourdaloue sur l'Amour de Dieu*. *Rev. des Sciences ecclésiastiques*. Déc. 1900, p. 537 et l'appendice, *ibid*, mai 1901.

1675 en date du 11 mai 1675, constatant que le siège du roi était fait en règle pour rompre cette liaison. « M. de Condom, y est-il écrit, étoit le seul hors les ministres qui eût vu le roi depuis un mois <sup>1</sup>. »

L'insuccès final de cette première tentative a fait jeter un discrédit immérité sur les efforts employés pour ranger le roi à ses devoirs ; si des esprits expérimentés, comme Bussy pouvaient dès le 10 mai 1675 ne se point faire illusion sur le sérieux de cette conversion, cela ne prouve qu'une chose, que nous savions, c'est que Bossuet n'est pas un homme de cour <sup>2</sup> et c'est son éloge. Mais ni l'ancien évêque de Condom, ni Bourdaloue ne passaient aux yeux du public, pour des docteurs de la morale relâchée. En ce qui regarde le jésuite, nous en trouvons un témoignage de l'année même, dans une lettre du rigide évêque de Grenoble, Étienne Le Camus, en date du 10 mars 1675, qu'avait déjà citée Sainte-Beuve :

Nous avons ici un Père Jésuite qui fait comme le Père Bourdaloue, en laid : il se nomme Bresson <sup>3</sup> ; il lui prend des envies de prêcher des sermons généraux plus sévères que les miens, et, après cela, il en fait cinq, où il entre dans le détail, plus relâchés que le Père Bauny <sup>4</sup> ; il faut aller son chemin, faire tout le bien qu'on peut, ne rien craindre au monde et ne rien espérer, et, avec cela, Dieu nous ouvre des chemins et nous donne des consolations qu'on n'auroit osé attendre <sup>5</sup>.

1. Clément, *ibid.*, p. 62.; Cf. Floquet, *Bossuet précepteur*, p. 504.

2. Bussy disait, à propos sans doute de ce que Mme de Sévigné lui avait écrit des événements de la cour, concernant Mme de Montespan, et les incidents du carême : « Je ne sais pas si sur les choses qui se sont passées depuis un mois nous pensons de même, vous et moi ; mais je ne doute point que l'amour ne soit égal à ce qu'il étoit, et que toute la différence n'aille qu'à plus de mystère, ce qui le fera durer plus longtemps. » Sévigné, t. III, p. 451.

3. Le P. Bresson, n'ayant rien écrit apparemment, ne se trouve point au catalogue des écrivains, que nous a conservés la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*.

4. C'est l'auteur de la *Somme des Péchés*, mise à l'Index le 26 octobre 1610, attaquée dans les *Provinciales* et tournée en ridicule dans le *Lutrin*.

5. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. IV, p. 545; note 1. *Lettres du Cardinal Le Camus*, publiées par le P. Ingold. Paris, Picard, 1892, in-8, t. I, p. 194. Lettre LXXXIV à Monsieur de Pontchâteau, 10 mars 1675.



Cette lettre à l'abbé de Ponchâteau serait-elle une réponse à une lettre écrite par celui-ci, de Paris, où il serait question de sermons de Bourdaloue à Saint-Germain ? C'est peu vraisemblable, et suivant toute apparence, il s'agit plutôt ici de la doctrine connue des sermons de Bourdaloue. Mais si celui-ci faisait « en beau » ce que Le Camus reproche à son confrère de Grenoble, est-ce qu'il faudrait lire dans la lettre de l'évêque de Grenoble une réplique ou une forme de ce mot, mis dans le *Menagiana* au compte de M<sup>me</sup> Cornuel : « Le P. Bourdaloue surfait dans la chaire ; mais dans le confessionnal il donne à bon marché <sup>1</sup> ? »

Le trait de la célèbre « bourgeoise » du xvi<sup>e</sup> siècle est aisé à réfuter. La différence du tribunal qui réproouve et condamne hautement toute infraction à la morale, « tonnant » contre les violateurs de la loi, et de celui où la miséricorde doit parler au repentir, ôte tout sel à l'épigramme. Sainte-Beuve, ayant dessein de prouver que notre orateur est le plus *janséniste* des jésuites, se débarrasse de cette parole en l'appelant « un de ces mots spirituels qui ne prouvent rien <sup>2</sup>. » Elle me semble du moins marquer la différence d'attitude de Bourdaloue comme prédicateur et comme directeur. S'il a eu soin de flétrir, avec une indignation aussi sincère et mieux informée que celle de Pascal, les lâchetés des conducteurs d'âmes qui, selon le mot de l'Écriture popularisé par Bossuet, « portent des coussins sous les coudes des pécheurs », il n'a pas eu moins de garde de tenir « les consciences captives sous des rigueurs très injustes » de traîner « toujours l'enfer

1. Serait-il impossible d'après ce qui entoure dans le *Menagiana* le mot de M<sup>me</sup> Cornuel, de lui assigner une date ? Il est parlé en cet endroit des livres écrits du P. Garnier sur *Marius Mercator* et on lit aussitôt après (t. II, p. 223) : « M<sup>me</sup> Cornuel disoit hier... » Or, le livre du P. Garnier : *Marii Mercatoris S. Augustino aequalis opera*, (Mabre-Cramoisy, M.DC.LXXIII, in-fol.) fut analysé et annoncé au *Journal des Savants* de 1674, pp. 79-83. Conjecture fragile, à présenter avec réserve.

2. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. II, p. 189.

1675 après lui » et ne fulminer « que des anathèmes<sup>1</sup>. » Il ne méritait donc pas l'éloge que lui croyait adresser un fervent janséniste de son temps, dont le manuscrit anonyme repose à la bibliothèque de Clermont-Ferrand. L'auteur va jusqu'à détacher des œuvres de Bourdaloue des passages où il croit retrouver son « dogme » de disciple de Jansénius, ce qu'il appelle « prêcher l'évangile dans toute son étendue et sa sévérité<sup>2</sup>. » La louange méritée par le prédicateur qui ne dissimulait rien des obligations évangéliques, ne doit point faire prendre le change sur « sa doctrine et sa direction », sur lesquelles il ne se séparait en rien de son ordre. Il eût trouvé de fort mauvais goût l'entrée en matière de son admirateur janséniste, qui débute ainsi : « On peut et on doit mettre au nombre des Jésuites vrais chrétiens et bons religieux, le P. Bourdaloue. » L'opposition qui paraît le vouloir distinguer de jésuites ne méritant point d'être dits « bons chrétiens », l'eût certainement fait « renfrogner » bien autrement que les deux derniers couplets que Boileau composa en 1672 « dans le temps des noces de M. de Bâville<sup>3</sup>. »

Avec ou sans Despréaux, la campagne de Lamoignon le revit encore, bien aise, au temps de ses vacances d'août et de septembre, d'y aller composer à loisir quelque nouveau sermon, dût-il y mettre le satirique qui l'avait fait entrer dans sa pauvre chanson. Nous avons une date précise.

Une lettre du P. Rapin, portant en tête : « du 3 octobre », sans millésime, mais que les allusions nous permettent d'assigner sûrement à cette année même, il est dit que

1. *Oraison funèbre de Nicolas Cornet*, Lebarq, t. IV, p. 293.

2. Ms. 159, pp. 235 et suiv. Cf. note f, p. 140, où sont donnés les principaux extraits.

3. Sur Bourdaloue à Basville, V. Chérot. *Bourdaloue, sa Correspondance*, pp. 58 et suivantes ; 106, etc.

Bourdaloue, retournant à Paris, est, ce jour-là, reconduit jusqu'à Leuville<sup>1</sup>. 1675

La pièce, copiée sur l'autographe, est adressée à M<sup>lle</sup> de Scudéry, et elle avait paru dans *Mademoiselle de Scudéry* de MM. Rathery et Boutron. Voici le passage qui concerne Bourdaloue.

De Basuille, 3 octobre.

Le billet que vous m'aüies fait l'honneur de m'escire mademoiselle m'a bien donné de la ioye, et parce qu'il ma appris de vos nouuelles et que vous aüiés receu le billet que ie me donnay l'honneur de uous escire en partant de paris. Ie me faisois un grand plaisir de l'esperance que iauois d'entretenir ici M. Nublé pour luy parler de uous. Mais M. le Président et Monsieur l'aduocat general sont touiours presque occupe (*sic*) ou dans leur cabinet ou a la chasse ou a la promenade et que *ie fus hier obligé d'aller reconduire le P. Bourdaloue* qui s'en retourne à Paris, jusques à Leuville. Ie ne laissé pas que de parler de uous hier après soupé avec M. Nublé, et ie souhaiterois fort qui (*sic*) peut uous redire une partie de ce que ie luy en dis. Car persone ne fait plus de justice à un mérite aussi extraordinaire que le uostre que moy...

... Rapin, de la cpe de Jesus. »

P. S. Ie n'ai appris que par uostre lettre la mort du pauure M. Conrard : i'en ai esté touché, car il est plus à plaindre que les autres morts.

Or, le fameux secrétaire perpétuel de l'Académie était décédé le 23 septembre. On sait qu'il appartenait à la religion protestanté, ce qui explique les derniers mots du P. Rapin. N'ont-ils pas aussi leur commentaire dans cette phrase du sermon de Bourdaloue *pour le jour des morts* extraite d'une des rédactions, « originales » dues aux copistes du temps :

« Ah ! chrétiens, bénissez Dieu de ce qu'il vous a donné une foi plus sainte et plus pure que celle des hérétiques. Vous vivez dans une religion qui a le pouvoir d'étendre sa charité jusqu'en l'autre vie pour secourir les âmes qui souffrent dans le purgatoire. L'Eglise de Charenton, sous prétexte qu'elle dit qu'il n'y a point de purgatoire,

1. Ce billet de Rapin m'a été communiqué par le P. Chérot.

75-1676 abandonne ces pauvres âmes qui y souffrent et les laisse sans les soulager dans leur peine. Mais l'Eglise de Jésus-Christ ne fait pas de même <sup>1</sup>. »

Le voyage de Bourdaloue à Basville en 1675 ne fut pas une exception. Hôte assidu des Lamoignon à leur campagne, il se trouva, presque tous les ans à la même date, le commensal des Baillet, Boileau, Hermant, Santeul, et même y rencontrera, en 1685, M<sup>me</sup> de Sévigné et les siens. La facilité de son commerce, auquel la marquise rendra volontiers témoignage, n'empêchait point qu'il ne consacrat, comme nous l'avons vu l'écrire à Armand de Béthune, son repos au ministère de l'évangile. C'est ainsi que, sans nous indiquer de date précise, l'historien des Lamoignon nous parle des catéchismes que « le prédicateur des rois » aimait à faire aux villageois de Basville, surpris, sans doute, et peut-être déçus de comprendre tout ce qu'il leur disait, non moins grand, en cette humble fonction, que Bossuet exhortant en langage familier les centaines d'enfants auxquels il donnait la confirmation dans ses tournées pastorales, à travers les bourgades de son diocèse <sup>2</sup>.

#### IV. Le troisième carême (IV<sup>e</sup> Station) à la cour et l'avent de Saint-Gervais (1676).

*Liste des Prédicateurs.* Carême. 1676 (p. 4). En la ville, au chasteau Royal du Louvre, Devant Leurs Majestez, Le Reuerend Pere Bourdaloue, Iesuite <sup>3</sup>.

Un passage des mémoires de M<sup>lle</sup> de Montpensier, d'un caractère général, doit être cité d'abord :

1. *Les phases du sermon de Bourdaloue pour le jour des Morts*, p. 16.

2. *Bourdaloue, sa Correspondance*, p. 68. V. mon étude *De munere pastoralis Bossuet*, p. 10.

3. Le P. Gaillard donnait ce carême à l'église Sainte-Croix de la Bretonnerie, où deux ans auparavant il avait prêché l'avent, tandis que Giroust avait la chaire de Saint-Barthélemy : Claude Joly, l'évêque d'Agen, avait l'un des sermons du carême, le second vendredi aux Nouvelles Catholiques.

Le carême (1676), écrit-elle, ma sœur (la grande-duchesse de Toscane) vint une fois (de Montmartre sans doute) aux sermons du P. Bourdaloue qui y prêchoit (à Saint-Germain en Laye). J'allais tous les samedis à Paris, pour être au prône de ma paroisse, le vicaire prêchant parfaitement bien <sup>1</sup>, et m'en allais après, bien vite à Saint-Germain pour ne pas perdre le sermon du Père Bourdaloue <sup>2</sup>.

Nous avons donc ici le témoignage qu'au moins une fois en ce carême, Marguerite-Louise d'Orléans, sœur de la grande Mademoiselle, et femme de Côme III de Médicis, grand-duc de Toscane, « internée » pourrait-on dire, à Montmartre, dans l'abbaye de sa sœur M<sup>me</sup> de Guise <sup>3</sup>, entendit Bourdaloue à Saint-Germain. Elle était arrivée à Paris, le 21 juillet. Quant à la grande Mademoiselle, elle connaissait notre orateur depuis 1665, et n'en était que plus fervente à l'entendre, même après le prône goûté de Saint-Séverin.

Il semble bien qu'elle fut des plus assidues à ce carême de 1676 : la *Gazette* ne signale point le jour où la grande-duchesse vint au sermon de la cour.

#### **Dimanche 2 ou mieux lundi 3 février <sup>4</sup>.**

De S. Germain en Laye le 7 Février 1676.

Le 2, Feste de la Purification ; Leurs Majestez, accompagnées de Monseigneur le Dauphin, de Monsieur et de Madame, assisterent à la Procession accoutumée, dans la Cour du Vieux Chasteau. Ensuite,

1. C'était le vicaire Lizot que nous retrouverons à son lit de mort avec Bourdaloue (5 avril 1693). Pour le faire curé de Saint-Séverin, Mademoiselle contribua à faire nommer évêque de Digne, en 1677, le curé d'alors, François Le Tellier. Cf. Sainte-Beuve, *Port Royal*, t. iv, p. 572, note 1.

2. *Mémoires de Mademoiselle de Montpensier*, éd. Chéruel, 1866, t. iv, p. 379, cité par M<sup>re</sup> Blampignon, *Bourdaloue*, p. 15. Mademoiselle, bien que sa paroisse fût Saint-Sulpice, brouillée avec son curé, s'était fait assigner Saint-Séverin. 5 avril 1693.

3. Sur la grande-duchesse, voy. M<sup>me</sup> de Sévigné, l. c. t. xii, p. 577. T. iii, p. 451 et note 5. « On lui prépare ici une prison à Montmartre dont elle seroit effrayée si elle n'espéroit point de la faire changer ; c'est à quoi elle sera attrapée. » T. iv, p. 555 : « Elle a un logement à Versailles, elle y fait de fort grands séjours. »

4. C'est la date portée par la *Gazette*, mais comme le 2 était le dimanche de la Septuagésime, il est à croire que le sermon de la Purification fut, comme la fête, remis au lundi 3.

1676 Elles ôtirent la Messe chantée par la Musique, dans la Chapelle : & l'apresdinée, Elles entendirent, au mesme lieu, une belle Predication du Pere Bourdaloue, Iesuite, & Vespres aussi chantées par la Musique <sup>1</sup>.

**23 février, premier dimanche de carême.** — Le 23 de ce mois, premier Dimanche de Caresme, Leurs Majestez avec lesquelles estoient Monseigneur le Dauphin, Monsieur, Madame, & Mademoiselle, entendirent en la chapelle du Vieux Chasteau, la Predication du Père Bourdaloue, Iesuite, qui s'en acquitta avec son succez ordinaire <sup>2</sup>.

Le sujet de ce sermon nous est heureusement fourni par une de ces nombreuses gazettes à la main qui dorment dans les bibliothèques publiques à côté des discours recueillis par les copistes.

Nous lisons dans des *Nouvelles ecclésiastiques* : « Le Père Bourdaloue, jésuite, prêche très bien devant toute la cour, le 1<sup>er</sup> dimanche de carême *sur la Fermeté des confesseurs*. Il a été fort loué de ce sermon <sup>3</sup>. »

Ce titre de sermon est précieux à recueillir. Il montre tout d'abord que Bourdaloue adaptait librement, sauf sans doute à changer l'exorde pour se conformer à l'évangile du jour, d'anciens sujets dont il tenait à faire revenir la doctrine. Même avec cette donnée, l'identification du discours reste conjecturale, plusieurs des sujets traités par Bourdaloue et conservés dans l'édition ou dans les manuscrits des copistes étant susceptibles d'être désignés par ce titre. Essayons cependant sous toutes réserves : des découvertes ultérieures permettront peut-être de vérifier ou d'éliminer certaines hypothèses à contrôler, partant tout d'abord à émettre.

Le sermon des éditions intitulé *de la Sévérité de la Pénitence*, celui de l'avent dit de 1670 qui donna lieu à l'incident de la princesse de Conti <sup>4</sup>, pourrait, par sa première partie, répondre au signalement. Hardiment et

1. N° 12, 8 février 1676, p. 96.

2. *Gazette*, n° 19.

3. *Nouvelles ecclésiastiques*, Biblioth. Nat., fr. 23506, fol. 66. (R).

4. V. plus haut, p. 324.



nettement la proposition qui suit l'*ave* met en relief la question : 1676

Il y a longtemps et ce n'est pas seulement de nos jours qu'il s'est élevé dans le monde, je dis dans le monde chrestien des contestations touchant la sévérité de la pénitence, *considérée de la part des prestres*.

Sans doute après avoir rappelé que l'ancienne controverse s'est, sur ce point, renouvelée en son temps, l'orateur décline le sujet. Il ne veut pas, dit-il., « entreprendre de décider un point qui ne... regarde pas directement » les pénitents, et c'est la sévérité de la part du pécheur qui fait pénitence que traite directement ce sermon. Par un biais habile, il exprime cependant sa pensée sur la conduite ferme que le pénitent doit trouver au saint tribunal. Ici comme ailleurs, il écarte du reste ce titre, sinon ce sujet, assez formellement pour dire en propres termes, par exemple au second *Avent* dans le sermon *sur la Sévérité évangélique* :

Je ne parle pas de ceux... à qui Dieu confie la conduite des ames, tels que sont les Pasteurs, les Confesseurs, les Directeurs. Ce n'est point à moy, & je m'en suis déjà déclaré dans un autre discours, ce n'est point à moi de leur donner des regles <sup>1</sup>.

Admettons si nous voulons que cette déclaration antérieure est bien celle du sermon *sur la Sévérité de la Pénitence* :

Je n'ay garde, Chrestiens, de m'engager dans cette controverse...  
...Ne parlons donc point de la *severité de la penitence* par rapport aux Ministres que Dieu a choisis... S'il y a dans l'exercice de leur ministere quelque abus à réformer, laissons en le soin aux Prélats, à ceux qui ont autorité dans l'Eglise <sup>2</sup>...

S'agirait-il du sermon *sur la Sévérité chrétienne*, placé dans l'édition au troisième dimanche après la Pentecôte ?

1. T. I, p. 452.

2. T. I, p. 190 et 191.

1676 C'est possible, bien qu'il y soit question surtout de protester contre la fausse sévérité et ses exagérations. Du reste il semble plus vraisemblable que le sujet traité dans le premier avent, *sur la Sévérité de la Pénitence* ait été adapté à peu de frais au troisième ou quatrième sermon du carême à la cour. Fréquemment Bourdaloue dut, étant données ses préoccupations et son attentive vigilance à combattre le jansénisme comme à réprouver le laxisme, faire campagne sur ce terrain. A la fin d'un des sermons du manuscrit Phelipeaux, Bourdaloue venge la « direction des consciences » d'un reproche qui devait être courant, celui de s'immiscer dans les affaires ou démarches du pénitent. Le pécheur qu'il met en scène juge que le confesseur lui pose des questions inutiles à la guérison de son âme. Dans cette péroraison, qui tourne un peu court, l'heure pressant alors suivant toute apparence, Bourdaloue maintient ce droit du confesseur à questionner celui qu'il veut guérir, comme le ferait pour la santé du corps le médecin qui a besoin pour établir son diagnostic d'être mis au courant des habitudes de son client <sup>1</sup>.

Bien des passages tirés des sermons imprimés ou manuscrits établissent donc que le sujet des devoirs du confesseur, de sa fermeté, de sa compétence était parmi les matières traitées par Bourdaloue. Nous l'avons vu d'ailleurs <sup>2</sup>, le sujet *de la Sévérité de la Pénitence*, celui même de l'*Avent*, a reparu au *Carême* d'après le manuscrit II. au jeudi de la troisième semaine, et encore, le jour même des Rameaux de 1677, comme nous le dirons à sa date, durant le carême de Saint-Sulpice. Rien d'étonnant, par conséquent, à ce que ce même

1. *Sermon de la fausse prudence du monde*, vendredi après le dimanche de la Passion (fin). *Sermons inédits*, p. 303. V. plus bas, p. 411, note g.

2. V. plus haut, p. 261.

sermon ait été en quelque autre année adapté à la cour au sermon du premier dimanche de carême.

Nonobstant cette conclusion probable, il faut signaler encore, dans un sermon intitulé *de l'Aveuglement spirituel*, un passage où sont visés les confesseurs trop complaisants et ceux dont la mauvaise foi s'accommode de leurs absolutions « intéressées. » Ce sermon est deux fois sous des formes différentes au recueil Phelipeaux. J'ai déjà publié l'une des deux rédactions, assignée au dimanche de la Passion <sup>1</sup>. De l'autre, encore inédite, ajoutons ici en regard un extrait curieux, à mettre en regard du passage parallèle déjà publié. Enumérant les aveugles volontaires qui ne veulent pas débrouiller les affaires de leur conscience, l'orateur met en scène un concussionnaire qui a fait quelque fortune rapide et suspecte sur la nature de laquelle il évite de revenir :

*Manuscrit P., t. I, p. 438.*

Si, dans quelque temps ou dans quelques années, cet homme d'affaires, ce juge, cet homme d'intrigues, entroient dans le détail de toutes ces choses... il est bien probable qu'ils trouveroient des injustices à réparer... Tout cela les embarrasse trop, et pour s'ôter de cet embarras, ils s'en ôtent la connoissance... Pour le respect de Pâques qui s'approche (je suis bien aise d'avoir trouvé cette occasion de dire ceci) on cherche un confesseur, un bonhomme, un homme sans façon, un homme qui ne pénètre point dans toutes ces

*Manuscrit P., t. III, p. 527  
et suiv.*

Or si après quelques années, cet homme d'affaires, ce juge, cet associé, venoit à faire un peu de réflexion à tout cela... il se trouveroit bien des comptes à reprendre, bien des restitutions à faire, bien des promesses à accomplir, bien des injustices à réparer. Or tout cela l'embarrasseroit fort. Que fait-il? Il aime mieux n'y songer point du tout et demeurer plus en repos... Faut-il aller à Pâques à confesse? Il cherche un confesseur à la mode, qui n'aille pas fouiller dans cette conscience corrompue avec tant de scrupule ni tant

1. *Sermons inédits*, p. 41. Nous retrouverons du ms. P. III, dans la Conclusion de cette étude, un type des citations classiques de Bourdaloue.

1676

*Manuscrit P.*, t. I, p. 438.

affaires, un homme qui soit un peu zélé, un peu éclairé et, moyennant quelque petite chose, quelque petite aumône ou quasi rien, lui donnera l'absolution, le passera pour un grand homme de bien, en glorifiera Dieu et les anges.

*Manuscrit P.*, t. III, p. 11.

d'exactitude, qui se trouvera trop heureux d'avoir l'iniquité à ses pieds parce qu'elle est fortunée et qu'elle est dans l'abondance et dans la richesse, et qui, à la faveur de quelque aumône dont il se fera l'économe et le distributeur, lui donnera l'absolution.

A ces deux passages, il faudra comparer, comme bien terne et renfermant cependant des traits absents du manuscrit, les lignes de l'édition Bretonneau qui en ont gardé le reflet <sup>1</sup>.

Cet unique morceau, si caractéristique qu'il puisse paraître, a-t-il suffi à faire dénommer le sermon, et par suite doit-on reconnaître dans le sermon du 23 février 1676 celui qui fut une autre fois donné au dimanche de la Passion et porte le titre de sermon *sur l'Aveuglement spirituel* ? C'est douteux : toutefois le titre *sur la Fermeté des confesseurs* signalé par la gazette manuscrite, appelait ces rapprochements.

Enfin, pour épuiser toutes les hypothèses, rappelons le *portrait* signalé par Gui Patin, après le carême de 1670, au sermon du lundi de Pâques, qui scandalisa Condé et le fit intervenir près de Louis XIV, à propos de « ce curé d'Angleterre » resté pour nous une énigme <sup>2</sup>. Il faudrait savoir sans doute si le « lardon » de Hollande qui a cité le fait est bien informé, et surtout en quel sens Condé trouvait révoltant le sermon de Bourdaloue. La hardiesse à reprocher une absolution trop facilement donnée, et le peu de ménagement de la dénonciation publique semblent avoir été les griefs auxquels fait l'écho la lettre de Gui Patin. Or en ce cas, ce passage sur la fermeté des confesseurs ressemble au sermon que la Gazette manuscrite nous

1. V. *Sermons inédits*, p. 46, note 3.

2. V. plus haut, p. 309.

signale ici pour le premier dimanche du carême de la cour en 1676. 1676

Qui sait même si en 1676 les épisodes encore si obscurs des rechutes de Louis XIV, après la rupture qui sembla se dessiner par le séjour à Clagny de M<sup>me</sup> de Montespan durant l'été de 1675 et sa saison projetée à Bourbon en 1676, n'autorisent point à croire que Bourdaloue, dès le début de son carême, abordait les sujets d'intérêt pratique et actuel ? On est en droit en effet d'admettre, avec Sainte-Beuve, ce qu'il a fort bien nommé la « continuelle opportunité oratoire <sup>1</sup> » de notre prédicateur. Ne dédaignons par conséquent aucune trace, même fugitive ou presque effacée, susceptible de nous faire rencontrer l'anecdote précise qui explique et commente le texte ou le titre des sermons.

La façon même dont les *Nouvelles ecclésiastiques* relatives au sermon du 23 février 1676 précisent le sujet traité ce jour-là, ne devrait-elle pas quelque jour amener la découverte et assurer l'identification du sermon même, si par bonheur quelque scribe a pu recueillir ce discours applaudi.

C'est au numéro suivant de la *Gazette* que parut la liste des officiers généraux nommés pour servir dans les quatre armées mises sur pied à la fois : celle de Flandre, ayant à sa tête le roi et son frère, celle d'Allemagne, commandée par Luxembourg, celle de Meurthe et Moselle sous le maréchal de Rochefort, et, avec le duc de Navailles, les troupes du Roussillon <sup>2</sup>. Cette notification

---

1. Sainte-Beuve, *Causeries*, t. ix, p. 292 : « Je pourrais, dit le critique, multiplier les exemples qui démontreraient en détail chez Bourdaloue, je ne dirai pas cette partie anecdotique (le mot est trop petit), mais bien cette large veine et cette continuelle opportunité oratoire. » — Sainte-Beuve avait déjà senti combien Bourdaloue avait les yeux ouverts « sur le monde » non pour modifier sa doctrine, qui resta immuable, mais pour avoir prise sur les hommes mieux connus. J'espère insister un jour sur cette *actualité* du grand sermonnaire, si bon théologien, mais *observateur* à proportion.

2. *Gazette*, p. 260.

1676

parue la veille du troisième dimanche de Carême, 8 mars, ne fut apparemment l'objet d'aucune allusion dans le sermon du lendemain; la leçon eût été sans doute en pure perte.

Le carême s'acheva à Saint-Germain. Le jeudi saint, 3 avril, Fléchier y prêchait devant le roi, « en la grande sale <sup>1</sup> », le sermon de la Cène, prélude de son prochain avent, et la même *Gazette* du 4 avril qui annonce ce sermon de Fléchier écrit encore (de Saint-Germain, le 3 avril), après avoir signalé les Ténèbres entendues, le jeudi soir, « en la Chapelle du Vieux Chateau » :

**3 avril, vendredi saint.** — Aujourd'hui, Elles y ont entendu le Sermon de la Passion, que le Pere Bourdaloue Iesuite, a fait avec le grand succez qui luy est ordinaire: & l'apresdinée Elles ont encore assisté au mesme lieu à l'Office des Ténèbres <sup>2</sup>...

**5 avril, sermon de Pâques.** — La *Gazette* du 11 avril écrit, de Saint-Germain en Laye, le 10 avril <sup>3</sup>:

Leurs Majestez entendirent au mesme lieu <sup>4</sup>, Vespres et la Predication que le Père Bourdaloue Iesuite fit d'une manière qui luy attira l'admiration de tout son auditoire.

Au lieu des formules laudatives que la *Gazette*, obligée de nommer si souvent Bourdaloué s'ingénie à varier, sans sortir du même vague désespérant, on aimerait une allusion qui permît de reconnaître ces sermons applaudis

1. N° 31, 4 avril, p. 264.

2. *Ibid* Ce jour-là, Monsieur entendait à Saint-Roch la Passion prêchée par le P. Brossamin, un des confrères de Bourdaloue, comme lui habitant la Maison professe, un des quatre orateurs jésuites que Legendre, comme nous l'avons vu, distinguait de la foule, avec Jobert, d'Harrouis et Ménétrier. Il lui accorde, comme au dernier, la note du pathétique. (Legendre, p. 19).

3. Le 4, veille de la Résurrection, le roi a communie à la paroisse « par les mains du cardinal de Bouillon, Monseigneur le Dauphin tenant seul la serviette ». Le 5, c'est-à-dire le jour même de la fête, c'est la reine qui reçoit la communion de son premier aumônier, l'évêque de Langres, et le Dauphin, de son Précepteur, l'ancien évêque de Condom; ensuite « Ils assistèrent avec le Roy, à la Messe dans la Chapelle » C'est à Saint-Eustache que Monsieur et Madame entendent le sermon de Pâques.

4. La chapelle du château.



de toute la cour. Toutes les raisons que le P. Luras<sup>1</sup> a fait valoir pour rapporter à 1674 le sermon de Pâques imprimé dans le *Carême*, pouvant, avec la même probabilité, s'appliquer à ce jour de Pâques de 1676, elles servent assez peu. Prononcer hardiment, comme il le fait<sup>2</sup>, que M<sup>me</sup> de Caylus ne s'est point trompée dans la date de ses mémoires et que c'est bien au jubilé de 1676 qu'il faut rattacher la rechute de Louis XIV et le nouveau triomphe de M<sup>me</sup> de Montespan, c'est chose bien délicate. En effet, si en 1675 la *Gazette* a signalé soigneusement les visites et exercices du jubilé par le roi et la famille royale, comme elle ne manque jamais de le faire, on n'en trouve aucune trace cette année. Il est cependant certain qu'il y en eut un, et M<sup>me</sup> de Sévigné, malade en cette année (1676), privée de toute sortie et prédication du carême<sup>3</sup>, parle à plusieurs reprises de ce jubilé sans nous mettre à même d'en préciser les dates<sup>4</sup>.

Elle écrit encore le 22 avril : « Vous voilà hors du jubilé et des stations<sup>5</sup>. » Le jubilé a pu suivre le départ du roi, abandonnant la cour le 16 avril ; mais il semble plus vraisemblable de rattacher au premier jubilé l'éloignement temporaire de M<sup>me</sup> de Montespan, et il n'est point prudent d'infirmier, sur des données fort vagues, des documents qu'on ne peut réussir à mettre d'accord.

Au risque de sembler timide à l'excès, je ne crois pas, comme le P. Luras que le sermon *sur les Tentations*, tel qu'il est imprimé au carême, pour le premier dimanche,

1 Luras, t. I, p. 309.

2. *Ibid.*, p. 335, note 2.

3. T. III, p. 394. Voici un étrange carême pour moi (lettre du 28 mars).

4. Elle écrit le 15 avril, dix jours après Pâques : « Vous me paraissez bien pleinement satisfaite des dévotions de la semaine sainte et du Jubilé. Pour moi, ma chère, je n'ai rien senti que par mes pensées, car nul objet n'a frappé mes sens et j'ai mangé de la viande jusqu'au vendredi saint : j'avais seulement la consolation d'être fort loin de toute occasion de pécher... » *Ibid.*, p. 408. Cf. plus bas, p. 410, note e.

5. Sévigné, t. IV, p. 415.

1676 soit, aussi sûrement qu'il le dit, à dater de cette année 1676<sup>1</sup>. Les allusions historiques qu'il y souligne me paraissent trop aisément applicables à d'autres campagnes pour fournir un point d'appui solide.

Ce n'est pas faire avancer l'établissement de la chronologie des sermons de Bourdaloue, que de proposer de nombreuses dates. Si en effet, comme le disait complaisamment le P. Chérot à propos du récent historien de Bourdaloue, « *il est possible avec le temps que (les) hypothèses viennent à se vérifier* »<sup>2</sup>, cet avantage problématique est largement compensé par de graves inconvénients. Le « temps » nécessaire pour repousser la possibilité de solutions trop facilement mises en avant, pour effacer ces fausses pistes qu'il eût été plus scientifique de ne point amorcer, sans compter le danger des affirmations qui vont se répétant et s'aggravant jusqu'à prendre corps et à circuler dans le grand public, sont autant de fâcheuses conséquences d'une hardiesse d'investigation qui ne serait pas secondée par la sévérité de la critique. Feugère, qui n'a point évité toute erreur (nous avons déjà eu à le réfuter) n'avait pas du moins l'habitude de reconnaître trop vite dans le texte des sermons des allusions historiques, souvent peu précises et banales. Le P. Luras, dans ce carême de 1676 et dans maint endroit de son ouvrage, a au contraire soulevé une foule de suppositions qui sont loin d'être des résultats acquis, et que les biographes suivants n'ont point assez discutées. Par exemple, ce sermon attribué par lui au 22 février 1676. Le désagrément d'avoir à débayer sans cesse un terrain qu'il eût mieux valu laisser vide, sera suffisamment rendu sensible par ce seul spécimen, pour nous épargner désormais l'obligation de nous attarder partout à des discussions analogues.

---

1. Luras, p. 415.

2. *Etudes*, 20 juin 1900, p. 811.

Au sermon du premier dimanche de carême, on lit 1676 dans l'édition : -

Semblable à un grand Roy qui, pour repousser les ennemis de son Estat et pour dissiper leurs ligue, ne se contente pas de lever des troupes et de donner des ordres ; mais paroist le premier à la teste de ses armées, Jésus-Christ, etc. Or, si l'exemple d'un Roy a tant de force et tant de vertu, comme vous le savez, chrestiens<sup>1</sup>, ...

Ces mots, que l'historien souligne, lui paraissent décisifs et il les rapproche de l'annonce parue (ou mieux à paraître) dans la *Gazette*, de la levée des quatre armées signalées plus haut. A ce même appel, il attribue l'allusion faite par l'orateur, vers la fin de la première partie de son discours, aux engagements les plus forts que nul de ses auditeurs n'hésiterait à rompre si le service du roi l'appelait à son poste de combat<sup>2</sup>.

Sans doute on pourrait « illustrer » ces allusions par des faits contemporains de cette station, citer les lettres de M<sup>me</sup> de Sévigné, et celles de son fils, le « guidon à barbe grise » annonçant à sa sœur un départ qui semble bien contrarié :

Je vais partir de cette ville,  
Je m'en vais mercredi tout droit à Charleville,  
Malgré le chagrin qui m'attend<sup>3</sup>.

Comme Charles de Sévigné, bien des courtisans partirent en avril 1676 pour leur brigade<sup>4</sup> et vérifièrent l'affirmation du prédicateur. Est-ce assez pour fixer le sermon à cette année-là ? Si les mots « comme vous le savez, chrétiens, » font allusion au départ, peut-être annoncé, du roi pour l'armée de Flandres, ce qui suit « et comme vous l'avez tant de fois reconnu vous-même, » ne sera-t-il pas mieux vérifié encore après quelques nouvelles campagnes du

---

1. T. II, p. 192.

2. *Ibid.*, p. 215.

3. Sévigné, 10 avril, t. IV, p. 403.

4. *Ibid.*, 8 avril, p. 399.

1676 roi ? Qu'on lise les passages divers détachés de ce sermon par le P. Luras, et surtout les phrases qu'il met en relief comme datant pour lui le sermon à cette année <sup>1</sup>, et l'on aura du même coup la preuve qu'il y a fort peu de choses certaines à attendre de l'édition « généralisée » par le P. Bretonneau, mais qu'en matière de « reconnaissances historiques », il n'y a rien à gagner dans les excursions aventureuses. Là plus que partout ailleurs, on doit se rappeler

....que la méfiance  
Est mère de la sûreté <sup>2</sup>.

#### V. La première vêtue connue. — L'Avent à Saint-Gervais.

Avant le 28 (et non 18) juillet, nous ne rencontrons plus le nom de Bourdaloue. La chronologie qu'il serait aisé d'extraire de la *Gazette* ferait revivre le cadre de cette année. Outre diverses vêtues qui se rapportent indirectement à la carrière de Bourdaloue, comme nous le verrons bientôt, on peut signaler, après le P. Luras, sauf à corriger les dates « la consécration solennelle de l'église de la Maison professe, relatée dans la *Gazette* du 18 juillet, comme ayant eu lieu le 12, qui était le septième dimanche après la Pentecôte :

Après une harangue Latine que le Père de Verthamon, Supérieur de cette Maison, fit à l'honneur du Roy Louïs XIII d'heureuse mémoire, Fondateur de cette Eglise, l'évêque d'Amiens, François Faure, fit la cérémonie, célébra la messe et fit ensuite un beau sermon sur le sujet.

Ce n'est point témérité de penser que Bourdaloue dut être des auditeurs de ce discours.

Laissa-t-il passer sans intérêt la nouvelle de l'exécution en place de Grève de la célèbre empoisonneuse, la marquise

1. Luras, t. I, p. 333.

2. La Fontaine, l. III, 18.

de Brinvilliers ? L'histoire de ce drame a été faite depuis peu <sup>1</sup>, avec celle des autres affaires se rattachant aux ténébreux mystères des empoisonnements et elle ressuscite une partie de cette année, grâce au récit saisissant dans sa simplicité que le confesseur de cette malheureuse, l'abbé Pirot, docteur de Sorbonne, nous a laissé de ses derniers moments. M<sup>me</sup> de Sévigné est aussi un témoin moins laconique que la *Gazette*. Cette feuille officielle enregistre en termes très sommaires la condamnation de la coupable, de manière à ne point exciter les inquiétudes du public sur les ramifications possibles de cette affaire :

La Dame de Brinvilliers, lit-on au numéro déjà cité, fut condamnée à la mort, leudy : & elle fut exécutée hier, en la place de Grève : estant convaincue d'avoir commis divers empoisonnements horribles <sup>2</sup>.

M<sup>me</sup> de Sévigné en sait et en dit bien plus long ; les détails qu'elle a rassemblés sur le procès montrent l'intérêt avec lequel elle suivait cette affaire. Dès le 15 avril, elle parle de l'interrogatoire qui se devait faire à Rocroi après l'arrestation à Liège, le 25 mars 1676 <sup>3</sup>. Est-ce assez tôt pour qu'à ce carême de 1676, le sermon *sur l'Impureté*, imprimé au troisième dimanche du *Carême*, ait contenu déjà cette allusion aux empoisonnements qu'on n'a pas manqué d'y relever ? On ne peut guère l'affirmer, et il n'est pas probable que l'orateur ait été ainsi à l'affût des premières actualités. La nouvelle de l'événement du 25 mars arrivait bien tard dans le carême de cette année pour que l'allusion y fût insérée. Mais il faut d'autre part refuser à Feugère <sup>4</sup> le droit de fixer, comme date sûre, le 1<sup>er</sup> mars 1682 au sermon *sur l'Impureté*. On pourrait presque dire *a priori*, ou mieux étant connue la préoccupation constante de Bourdaloue de faire la guerre à ce vice et à des désordres

1. F. Funck-Brentano, le *Drame des poisons*.

2. *Gazette*, N° 65, p. 500.

3. Sévigné, t. IV, pp 411, 423, etc. V. t. XII, p 58.

4. P. 438.

**1676** qui portaient de haut à l'heure même où il arrivait à Paris, qu'il n'a point tardé si longtemps à traiter explicitement ce sujet. Le passage qui a suffi à Feugère pour faire conclure que Bourdaloue n'a parlé qu'en 1682 « de l'empoisonnement devenu commun », n'est point lui-même suffisamment daté. Les emprunts à Tertullien qui s'y rencontrent sont vieux comme le monde romain où celui-ci les avait pris. J'ai aussi eu déjà l'occasion de montrer cette même allusion à des empoisonnements, dans des sermons du rival de Bourdaloue, le P. Giroust, mort bien avant lui, en 1689, mais qui cessa de prêcher dès 1681<sup>1</sup>.

Pourquoi aussi se fier à l'attribution liturgique, pour assigner une date certaine, étant donné l'habitude de Bretonneau, de déplacer les évangiles, dont il nous a lui-même avertis ? Enfin dès 1673, après le procès par contumace de M<sup>me</sup> de Brinvilliers et l'exécution de son complice La Chaussée, roué vif le 24 mai de cette année, il était déjà de notoriété publique que les empoisonnements étaient chose commune. Une grande réserve est donc nécessaire dans les conséquences à tirer des événements que facilement on croit reconnaître dans des sermons peut-être antérieurs aux faits qui semblent les dater.

*Lundi 4 mai* : Vêture de M<sup>me</sup> de Canapville, prêchée par Harlay<sup>2</sup>.

**Mardi 28 juillet.** — Vêture de Françoise de Lorraine, fille de François de Lorraine et Anne d'Ornano.

*Gazette de Paris*, le 8 août 1676 :

Le 28 du mois passé, la fille du comte de Harcourt, prit l'habit à Montmartre. La reine luy fit l'honneur d'y assister. Le Père Bourdaloue, Iesuite, prescha. Plusieurs princes et princesses de la maison de Lorraine et un grand nombre de dames et de seigneurs de qualité, se trouvèrent à cette cérémonie. (N<sup>o</sup> 71, p. 560).

1. *Le Plagiat dans la prédication*, etc., pp. 35. M. André Jacquemont (*Nicolas de la Reynie*, p. 31. Cf. *Revue Forézienne*, mars 1900, p. 186) limite la controverse à 1680 ou 1682 : il faut peut-être l'étendre.

2. (Au Carmel du Bouloi). V. p. 427, au 11 juin 1677, le sermon de profession.



Paris, vendredi 31 juillet... Votre cousine d'Harcourt a pris l'habit à Montmartre : toute la cour y étoit. Tous ses beaux cheveux étoient épars et une couronne de fleurs sur la tête, comme une jolie victime. On dit que cela faisoit pleurer tout le monde <sup>1</sup>.

1676

Par malheur, la marquise ne parle ici que par ouï-dire, et ne songe même pas à nommer l'orateur ; elle ne nous apprend pas si le discours étoit aussi touchant que l'appareil un peu théâtral auquel elle semble faire allusion. Aussi est-il impossible d'essayer d'identifier, parmi les six sermons conservés dans l'édition, ayant pour sujet l'état religieux, celui que donna ce jour-là notre prédicateur. C'est la première fois que nous le voyons mentionner pour une cérémonie de ce genre. Ce sera loin d'être la dernière.

De patients travaux, que nous savons sûrement être dus au savant Rochebilière, avaient reconstitué les noms et les dates de plus de vingt discours de vêtue et de professions prêchés par Bourdaloue. Il n'a été malheureusement retrouvé que des épaves de ce travail, une simple liste et un essai de préface, faible partie sans doute des papiers que M. Raffet, gendre du laborieux collectionneur et bibliophile, avait confiés au P. Daniel. On trouvera en appendice <sup>2</sup> les seules notes rédigées sur ce sujet. Puissent-elles, en rendant hommage au labeur qui les avait recueillies, aider à rencontrer le reste du travail qu'elles font regretter davantage. L'auteur avait dû principalement se servir pour dresser ces listes de la *Gazette* et du *Mercure* ; mais d'autres mentions, outre celles que nous avons relevées à ces deux sources, nous ont été signalées par ses papiers. Comme ce ne sont, on le verra, que des tables, il faut déplorer la perte du développement qu'elles annoncent. Le vaste programme que l'auteur s'était imposé aurait-il pu être rempli jusqu'à la fin ? Le nom de la religieuse, la

---

1. Sévigné, t. IV, p. 556.

2. Appendice A.

1676 date de la vêtture ou profession, le lieu où fut prononcé le sermon, peuvent jusqu'à un certain point se retrouver. La notice biographique des postulantes dont Bourdaloue prêcha ainsi l'entrée en religion, était plus difficile à mener à bonne fin. Quant à rencontrer le sermon lui-même, c'est un bonheur moins fréquent. Je ne l'ai eu jusqu'ici que pour sermon de la prise d'habit de M<sup>lle</sup> d'Elbeuf (7 septembre 1678) et pour l'analyse, conservée au *Mercure galant*, d'un discours de vêtture du 31 décembre 1702.

Au sujet de la vêtture de la fille du comte d'Harcourt, il a fallu renoncer à identifier le texte prononcé, et il faut être bref dans la notice que fourniraient les dictionnaires historiques d'autrefois. Les éléments principaux s'en trouveraient dans l'annotation des lettres de M<sup>me</sup> de Sévigné. Sa fille étant par alliance cousine des Harcourt, elle s'occupe assez fréquemment des événements qui concernent cette famille.

Le père de la postulante du 28 juillet 1676, François, troisième fils de Charles de Lorraine II, duc d'Elbeuf et de Catherine-Henriette, légitimée de France (1623-1694), fut le fondateur de la branche des comtes d'Harcourt. Il avait épousé en juillet 1645, Anne d'Ornano, sœur de Marguerite d'Ornano, mère du comte de Grignan. Son fils aîné, Alphonse-Henri-Charles de Lorraine, prince d'Harcourt, sera chargé avec la princesse d'Harcourt (une Brancas) de conduire en 1679 la nouvelle reine d'Espagne. Le second, le comte de Montlaur, César, était mort le 27 juillet précédent, 1675<sup>1</sup>. L'unique sœur de la nouvelle religieuse, mariée, le 7 février 1671, à Nuno-Alvarès de Mello, duc de Cadaval<sup>2</sup>, était morte le 16 juin 1674; enfin un frère plus jeune, celui qu'on nomma l'abbé d'Harcourt,

1. Sévigné, t. IV, p. 21. « Nous n'avons perdu que Vaubrun et peut-être Montlaur, frère du prince d'Harcourt, votre cousin germain. (Lettre à M<sup>me</sup> de Grignan, vendredi 9 août. »

2. *Ibid.*, t. II, pp. 37 et 55.

1676

né en 1661, mourut en 1683. Pour Françoise de Lorraine, entrée à l'abbaye des bénédictines de Montmartre, où elle avait été élevée dès l'âge de quatre ans, elle commença son noviciat le 28 juillet 1675 (?)<sup>1</sup>, lisez 1676; elle fut nommée abbesse le 26 février 1682, et mourut le 29 octobre 1699. Elle était née en 1657. Lorsqu'elle entra à Montmartre dès 1661, c'était déjà Françoise-Renée de Lorraine de Guise qui en était abbesse depuis le 15 décembre 1644; celle-ci ne mourut que le 4 décembre 1682.

Elle est aussi nommée Marie-Anne de Lorraine d'Harcourt, mais on sait que ces variations de nom sont fréquentes dans les généalogies; peut-être avons-nous affaire ici au nom pris en religion.

Faut-il signaler le récit fait par la *Gazette* de la procession du vœu de Louis XIII, reprise le 15 août de cette année, après une interruption, et surtout les prédications de l'avent parallèles à celles de Bourdaloue à Saint-Gervais?

De celle-ci nous ne savons rien autre chose que la mention qui en est faite dans la *Liste*.

*Liste des prédicateurs.* Avent 1676, (p. 7.) A Saint-Gervais. Le Reverend Pere Bourdaloue, Jesuite.

Gaillard prêchait l'avent au Collège des Jésuites, et Fléchier, au Louvre; celui-ci, nous l'avons déjà vu, ne dédaigne pas une certaine réclame, aussi la *Gazette* a plusieurs fois son mot louangeur pour le débutant, fort bien appuyé par les Montausier, les Ormesson et autres familles. « L'abbé Fléchier, lit-on, au numéro du 5 décembre, comme un rappel d'une forme un peu insolite, presche l'Avent devant Leurs Majestez avec une extrême édification de tous ceux qui l'écoutent<sup>2</sup>. » Au 11 décembre, on signale les sermons du 6 (second dimanche, et du 8, fête

1. Fisquet, *France pontificale*, Paris, II, p. 85.

2. No 108, p. 844.

1676 de la Conception) qu'il a « preschez avec son succez ordinaire. » On voit que ces formules ne sont pas à l'usage exclusif de Bourdaloue.

Comment la mention de cet avent de notre prédicateur à Saint-Gervais, déjà signalé cependant par Feugère<sup>1</sup>, avait-elle échappé au P. Luras<sup>2</sup> et, depuis à Mgr Blampignon<sup>3</sup>? Il n'y aurait à s'étonner de cette inadvertance que ceux qui ne se sont jamais surpris à omettre, dans les dépouillements les plus attentifs, des détails parfois évidents.

Sans se lasser jamais, l'historien doit toujours contrôler, vérifier,

..... Ne laisser nulle place,  
Où la main ne passe et ne repasse.

---

1. Liste des Stations, p. 35.

2. T. I, p. xxxii.

3. *Étude...*, p. 107.

## NOTES DU LIVRE SECOND

a. — (P. 331, note 1). Le jeudi 1<sup>er</sup> jour de l'an 1671, écrit Ormesson, dans son *Journal* (éd. Chéruel, t. II, p. 600), M. Hardouin de Péréfixe archevêque de Paris mourut à deux heures du matin à soixante-cinq ans.

Un vrai procès-verbal de médecin est dressé de cette mort dans le curieux journal d'Eusèbe Renaudot, édité dans les *Mémoires de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Île de France*, t. IV, 1877, p. 264 :

M<sup>gr</sup> l'archevêque de Paris Harduyn de Péréfix, est mort à trois heures du matin du premier jour de cette année, au commencement du huitième jour de sa maladie, accompagnée entre autres accidents d'une toux seiche, de mouvements convulsifs dans le poulx, assoupissement, renvois, hémorrhagie par le nez à laquelle il estoit suiet, et d'inquiétude extraordinaire. Il recut avec beaucoup d'édification d'un chacun tous ses sacrements. Le dernier luy fut donne par Mr du Hamel, Chanoine de Nostre-Dame, qui luy fit de fortes et pressantes remontrances à l'agonie...

La *Gazette de France* consacre, comme il est juste, un long article à l'archevêque défunt :

Le mesme jour (que la prédication de la Circoncision) Messire Hardouin de Péréfixe Archevêque de Paris & Provisur de Sorbonne décéda ici en son Palais Archiepiscopal apres une maladie de deux mois en sa soixante et cinquième année : ayant receu d'une maniere des plus exemplaires les sacrements qui lui furent administrés par le Doyen de son Chapitre, assisté de tout le corps, auquel ce prelat fit un Discours si rempli de sentimens de pieté & si touchant que toute la Compagnie en versa des larmes.... Le mesme jour son corps ayant esté embaumé fut exposé sur un lit de parade (description de la chapelle ardente après la mise en cercueil) p. 24.

Ces cérémonies paraissent avoir le don d'exaspérer Gui Patin, étant donné surtout que l'archevêque, traité par Renaudot apparemment, avait pris de ce vin émétique, ainsi appelé, dit-il quelque part, *ab enecando*. Il écrit le 14 janvier 1671 :

On fait voir ici au sot peuple de Paris le cadavre de feu M. l'archevêque, qui y court comme au feu, ou comme s'il y avoit des pardons à gagner d'avoir vu le visage fort bouffi d'un archevêque mort pour avoir pris trois fois du vin émétique (éd. Réveillé-Parise, t. III, p. 715).

Si l'on se contentait de rapprocher les deux relations de la mort de Péréfixe par Renaudot et par la *Gazette*, on conclurait que le doyen du chapitre était du Hamel. Mais les listes officielles donnent tort à cette conséquence, puisque le nom du doyen est de Contes\*. On reconnaît dans le chanoine du Hamel l'ancien curé de Saint-Merry, aux pénitences publiques si retentissantes (1645-1654). Il signa le formulaire et permuta sa

\* V, plus bas, note c.

cure de Saint-Merry contre un canonicat à Notre-Dame, puis revint à sa première cure de Saint-Maurice, diocèse de Sens, à 25 lieues de Paris, où il mourut, le 13 novembre 1682. Sainte-Beuve, dans l'Appendice plein de chaleur qu'il lui consacre (Port-Royal, t. II, p. 543-552), le montre à Vitry, chez son ancien vicaire Feydeau, assistant le 17 septembre 1671 (?) à la profession de M<sup>lle</sup> Dubosc. A cette date, il était encore chanoine de Notre-Dame. — Le plaidoyer de Sainte-Beuve aurait besoin d'être passé au crible historique.

Dès le lendemain de la mise en bière on connaissait le successeur :

Le lundi 5 janvier, écrit Ormesson, on sut que M. l'archevêque de Rouen étoit nommé archevêque de Paris. *Journal*, t. II, p. 607.

Et Renaudot, plus pittoresque, notait :

Mgr l'archevêque de Rouen Chanvalon est entré dans son nid le Palais archiepiscopal 15 jours après.

**b.** — (P. 331, note 2, et 335, note 1). M. l'archevêque de Paris qui étoit Péréfixe, mourut. Le Roi remplit cette place du plus digne sujet de son royaume, qui étoit M. l'archevêque de Rouen de la maison de Chanvalon. (*Mémoires de Mademoiselle*, Petitot, t. 43, p. 299. Cf. pp. 300 et suiv.)

Le Roy pour honorer le mérite singulier de l'Archevêque de Rouen l'a nommé à l'Archêvesché de Paris. (*Gazette*, 10 janvier, n. 6, p. 48.)

Rose, dans le *Recueil des Lettres de Louis XIV* que publia et annota Morelly, en place, dans sa première série, une à *Monsieur l'Archevêque de Rouen François de Harlay de Chanvalon*. Elle est du 12 avril 1663, d'une époque par conséquent où Bourdaloue résidait à Rouen. Ce serait même l'année que la légende assigne à la découverte fortuite de son talent oratoire. La lettre du roi a trait aux conversions de protestants qui dès 1663 occupaient déjà l'attention royale : « Monsieur l'Archevêque de Rouen, je sais le progrès que vous avez fait dans la conversion des âmes à la Foi Catholique depuis votre retour à Rouen. » (*Lettres de Louis XIV aux princes de l'Europe, à ses Généraux, ses Ministres, &c.*, recueillies par Mr Rose, Secrétaire du Cabinet, avec des Remarques historiques par Mr Morelly, 1755, in-18, 2 v., 213 et 299 p. T. I, p. 157. Au t. II, p. 97, lettre du 29 nov. 1664 sur les aides de Normandie.)

Les autres sont postérieures à 1677.

Le 2 février :

Messire François de Harlay de Chanvalon, archevêque de Rouen, & nommé à l'Archevesché de Paris, s'étant rendu en l'Eglise de Sainte-Magdelaine, fut receu en la grande Confratrie de Notre-Dame, par l'Evesque de Cesarée qui célébra la Messe Pontificale. Le lendemain (les confrères étant réunis avec Lamoignon, doyen d'honneur) ensuite de la Messe du Saint-Esprit.. ledit archevêque fut élu Abbé de ladite confratrie ainsi que l'estoit Messire Hardouin de Péréfixe...

Le 3, démarche de l'Académie française et réponse du nouveau prélat à la harangue de Pélisson. — Celle-ci est imprimée dans le *Recueil de diverses oraisons funèbres, harangues, etc.* Bruxelles, Foppens, 1682, II, p. 79 à 85.

Le 4, service solennel (or. fun. par Gaudin) que les docteurs de la Maison de Sorbonne font faire en leur église, pour leur ancien Proviseur Péréfixe, remplacé, le 5, par Harlay. V. note d.

Oraison funèbre de Hardouin par le P. Senault à Saint-André-des-Arts, en présence d'Harlay.

Le 23 février, service pour Hardouin aux Billettes par les soins de l'Académie française. — Eloge par l'abbé Cassagne (p. 204).



Le 28, aux Carmes du Grand-Couvent dont il était le protecteur, note d (Augustin de Saint-Nicolas).

Le 7 mars, service à Saint-Paul, oraison funèbre par le P. Ménétrier, S. J.  
(Gazette du 14 mars, p. 347.)

c. — (P. 332, note 3). Jean XI Baptiste de Contes. Né en 1601. Il prit le bonnet de docteur en droit civil et canonique, et fut pourvu, en 1627, d'un canonicat dans l'Eglise de Paris, dont il devint chancelier. Conseiller du roi en tous ses conseils et prieur de Sainte-Honorine de Conflans, Jean-Baptiste de Contes fut élu doyen le 1<sup>er</sup> septembre 1647, par suite de la résignation de Nicolas Tudert en sa faveur. Un arrêt du Parlement du 16 septembre 1651 lui confirma la charge des âmes de tous ceux qui dépendaient de l'Eglise de Paris. Par acte du 28 mai 1656, Jean-François-Paul de Gondy, cardinal de Retz, archevêque de Paris, l'institua pour l'un de ses vicaires généraux au spirituel, et à ce titre, il consentit, le 13 juin 1657, à la fondation du séminaire des Trente-Trois, et fit, le 23 octobre suivant, quelques règlements pour l'église Saint-Jacques de l'Hôpital. L'abbé de Contes mourut à Paris le mardi 4 juillet 1679 et fut inhumé dans la chapelle Saint-Eutrope, où se lisait autrefois son épitaphe : Cy gist messire Jehan Baptiste de Contes, vivant doyen et chanoine de cette Eglise, prieur de Sainte-Honorine de Conflans, conseiller ordinaire du Roi en tous ses conseils d'Etat et privé, lequel ayant été cinquante-deux ans chanoine, et trente-deux doyen de cette Eglise, est décédé en sa maison au cloître d'icelle, le quatrième jour de juillet 1679, âgé de 78 ans. Fisquet, *France pontificale*. Paris, t. II, p. 45.

d. — (P. 336, note 4.) Voici, grâce à la bienveillante communication de M. l'abbé Polliolet, les titres de quelques rarissimes plaquettes contenant les *Oraisons funèbres de Hardouin de Péréfixe*. Celles que la *Gazette* annonce de Ménétrier à Saint-Paul, et de Senault à Saint-André des Arts n'auraient-elles pas été imprimées ?

*Oraison funèbre de Messire Hardouin de Péréfixe de Beaumont*, archevêque de Paris, chevalier et commandeur des ordres du roi, prononcée dans l'Eglise du grand couvent et collège royal des Carmes de Paris, le 28 février 1671, par le R. P. Augustin de Saint-Nicolas, religieux de l'Ordre et syndic des étudiants du dit collège.

1671. Paris. De l'imprimerie de Ch. Chenault, rue de la Huchette, du côté du Pont-Saint-Michel, aux armes du roi, in-4, 6 pages non chiffrées pour le titre et l'épître dédicatoire au frère de l'archevêque. 50 pages chiffrées pour le discours. Le permis d'imprimer est à la page 50.

*Oraison funèbre de Messire Hardouin de Péréfixe de Beaumont*, archevêque de Paris et l'un des quarante de l'Académie Française, prononcée à ses obsèques au nom de cette Compagnie en l'église des Billettes, par M. l'abbé Cassagnes.

1671. Paris, chez Pierre le Petit, imprimeur et libraire ordinaire du roi et de l'Académie Française, rue Saint-Jacques, à la Croix d'Or. Avec privilège de Sa Majesté, in-4, 51 pages chiffrées dont 2 pour le titre.

*Oraison funèbre de Messire Hardouin de Péréfixe de Beaumont*, archevêque de Paris, commandeur et chancelier des ordres du roi, professeur de Sorbonne, prononcée dans l'église de Sorbonne, le 4<sup>e</sup> jour de février 1671, par M. Gaudin, docteur de la maison et société de Sorbonne, chanoine et official de Paris.

1671. Paris, chez Sebastien Mabre-Cramoisy, imprimeur du roi, rue

Saint-Jacques, aux Cicognès. Avec privilège de Sa Majesté, in-4, 4 pages non chiffrées pour le titre et l'avertissement, 54 pages pour le discours.

*Oraison funèbre de Messire Hardouin de Péréfixe de Beaumont*, archevêque de Paris, chancelier et commandeur des ordres du roi, prononcée dans l'église de Paris, le 7 février 1671, par Messire Jean-Louis de Fromentières, abbé de Saint-Jean-du-Jard.

1671. Paris, chez Frédéric Léonard, imprimeur du roi, rue Saint-Jacques, à l'Ecu de Venise. Avec privilège de Sa Majesté, in-4, 2 pages non chiffrées pour le titre, 67 pages chiffrées pour le discours.

Cette oraison funèbre de Péréfixe se trouve imprimée, outre l'édition originale in-4, dans le volume des *Œuvres mêlées* de Fromentières (Paris, Jean Couterot, 1695, in-8), entre celle d'Anne d'Autriche et celle du card. Barberini. (Communication de M. l'abbé Follioley, lettre du 4 mai 1901).

e. — (P. 376, note 3, et p. 397, note 4). Il est assez difficile de tirer au clair l'histoire de cette rupture, à laquelle se rattachent tant d'anecdotes, et en particulier celle du *Tu es ille vir*. Rulhière (p. 141), réclame en faveur de la date assignée par M<sup>me</sup> de Caylus : « Le Roman, écrit-il, qu'on a mis en tête des *Lettres de Maintenon*, sous le titre de ses *Mémoires*, déplace ce récit (celui de M<sup>me</sup> de Caylus), le transporte au carême de 1675, et en arrange toutes les circonstances sur d'autres événements de cette année... Le jubilé n'eut lieu pour la France qu'en 1676 : le P. de la Chaise ne fut confesseur du roi qu'en février 1675 et il ne serait pas possible que trois semaines après M<sup>me</sup> de Maintenon en eût parlé comme elle le fait ici. Enfin M<sup>lle</sup> de Blois, depuis duchesse d'Orléans, naquit en mai 1677. »

Ce dernier argument, qui vaut mieux que le second, prouve seulement que la rechte date de 1676, ce qui n'est guère contestable, mais il faudrait placer cependant à l'année 1675 l'essai de séparation. C'est bien le 13 avril 1675, samedi (et non jeudi saint comme a dit Clément) que le roi fait ses Pâques, et un mois après, avant le départ pour la Flandre, qu'il a avec M<sup>me</sup> de Montespan, à Clagny, une entrevue racontée dans une lettre de M<sup>lle</sup> de Scudéry à Bussy (*Correspondance de Bussy*, éd. Lalanne, t. III, p. 34) ; c'est durant cette campagne de Flandre que Bossuet fit tous ses efforts pour obtenir la conversion solide, et qu'aux environs de la Pentecôte, il écrivit ses admirables lettres ; mais à la suite d'une correspondance clandestine, les relations se renouèrent, et malgré le voyage de Bossuet au-devant du roi, le parti de Louis XIV était pris. Il y a donc une conciliation possible des deux récits. Le premier argument de Rulhière est pleinement caduc : il y eut bel et bien en 1675 un jubilé, comme aussi du reste en 1676. Rulhière, qui a cherché à s'éclairer, est à la fois trop sévère et trop confiant à l'égard de La Beaumelle. Ne paraissant point soupçonner que les lettres de M<sup>me</sup> de Maintenon à M<sup>me</sup> de Saint-Géran sont sans valeur, il ne leur reproche que des déplacements de dates. Aussi est-il conduit (p. 119) à placer en 1670, avant le voyage en Flandre, un refus d'absolution et une rupture avec M<sup>me</sup> de Montespan dont il est parlé dans une lettre à M<sup>me</sup> de Saint-Géran « mal datée », dit-il. Le faussaire, en effet, dans une lettre qu'il a composée sur les événements de 1675 : « La belle Madame s'est plainte au roi de ce qu'un prêtre lui a refusé l'absolution... » se trahit par cette phrase : « Toute la cour est chez Madame de Montausier » (morte le 15 novembre 1671). Cf. Lavallée, *Correspondance générale*, t. I, p. 263. Cf. Clément, *M<sup>me</sup> de Montespan et Louis XIV*, p. 65.

f. (P. 386, note 2.) — *Sur le prétendu Jansénisme de Bourdaloue*. Bibliothèque de Clermont, Ms. 159.

(P. 235). « On peut et on doit mettre au nombre des Jésuites vrais chrétiens et bons religieux, le P. Bourdaloue... »

... Il mérite le titre de héros des orateurs chrétiens, qui a fait l'admiration de la ville et de la cour et de toute la France, en prêchant l'évangile dans toute son étendue et dans toute sa sévérité.

.... C'est la grâce, dit Bourdaloue, qui opère en nous et avec nous, tout ce que nous faisons pour Dieu, et qui nous donne par son efficace, non seulement le pouvoir, mais la volonté et l'action....

... Dans la loi de grâce, Dieu nous donne de quoi accomplir ce qu'il nous commande, disons mieux, Dieu lui-même accomplit en nous ce qu'il exige de nous.»

(P. 243). « Il y a de la part de Dieu, dit Bourdaloue, des substitutions terribles ; il appelle les uns, il abandonne les autres ; il dépouille les uns, il enrichit les autres. Mystère de prédestination certain et incontestable, mystère qui, tout rigoureux qu'il est, ne s'accomplit que selon les lois de la plus stricte justice, et dans lequel Dieu découvre aussi tous les trésors de sa miséricorde... »

... C'est une vérité incontestable, dit le P. Bourdaloue, que Dieu aveugle quelquefois les hommes. De quelle manière s'accomplit une punition en apparence si contraire à la sainteté de Dieu ? C'est un secret de la prédestination et de la réprobation des hommes, que nous devons révéler, mais qu'il ne nous appartient pas de pénétrer.»

(P. 245). « On demande, dit le P. Bourdaloue, s'il est à propos que les prédicateurs prêchent la vérité du petit nombre des élus. J'aimerais autant qu'on demandât si l'on doit prêcher l'évangile en chaire.»

Il ne serait pas difficile de montrer que ces passages invoqués en faveur du « dogme janséniste », interprétés librement, sont dans leur contexte, en plein accord avec la théologie catholique. Qu'on nous permette d'opposer, en contre-partie, ce qui est dit de Bourdaloue dans le célèbre recueil janséniste les *Nouvelles ecclésiastiques* (5<sup>e</sup> édit. Utrecht, 1735) :

Au 10 mars 1732 (ainsi qu'au 30 octobre 1741, n. 111, p. 175), un passage de Bourdaloue est invoqué en faveur des miracles du diacre Paris et des convulsions du cimetière Saint-Médard, et on n'y juge pas que Bourdaloue soit un théologien suspect ; mais sept ans après, dans le compte rendu d'un ouvrage antijanséniste dans lequel la théologie de Bourdaloue est louée, les *Nouvelles ecclésiastiques* changent de langage et trouvent que ses sermons sont loin d'être d'une doctrine irréprochable. Les deux passages sont à citer pour « l'histoire des variations » de l'opinion janséniste sur notre prédicateur :

(10 mars 1732, p. 48.) « Pourquoi ces prodiges sont-ils contredits et même niés comme s'ils étaient dénués de preuves ou notoirement faux ? Un auteur qui ne doit pas être suspect aux adversaires des miracles de M. de Paris, a donné il y a longtemps la raison de cette incrédulité. C'est le P. Bourdaloue, dans l'un des sermons de la Passion, t. III de son carême : « Quelque inconcevable qu'ait été l'obstination des Pharisiens... (les *Nouvelles* citent tout le passage qu'on peut lire, éd. *princeps*, in-8, p. 290.)... Ce n'estoit plus la raison, mais la passion qui présidoit à leurs conseils (p. 292). » Ainsi parloit le plus grand prédicateur qu'ait jamais eu une société, ennemie si déclarée des miracles de nos jours.»

Par contre, dans l'*Examen d'un ouvrage sur la Communion*, par le cardinal de Rohan (27 août 1748), on lit :

« 6<sup>e</sup> S. E. cite aussi le P. Bourdaloue comme un des plus grands orateurs et des plus exacts théologiens du siècle dernier. Ceux qui ont lu avec des yeux plus équitables les discours de ce grand orateur, trouveront

la seconde qualification de M. le Cardinal pour le moins exagérée et il ne leur sera pas difficile, s'ils examinent ces discours avec impartialité, d'y remarquer des inexactitudes de Théologie, pour ne rien dire de plus. »

Voilà un brevet de non-orthodoxie qui corrige très heureusement ce que pouvait offrir d'inquiétant pour la doctrine de Bourdaloue l'enthousiaste approbation du janséniste anonyme de Clermont.

g. — (P. 392, note 1). Voici le texte de cette finale du sermon de la *Prudence du monde* :

« Seconde erreur, c'est que l'on ne veut pas que les confesseurs s'informent des affaires du monde. C'est assez, dit-on, qu'ils sachent celles de la conscience. Et moi je dis, qu'il n'y en a pas une qui ne doive être apportée au tribunal de la pénitence, parce qu'il n'y en a pas une qui ne soit de son ressort et que le confesseur ne doive régler. Exemple et preuve de ceci. Cet homme s'accuse de quelque méchante habitude, et un sage et adroit confesseur qui en veut découvrir le fond et l'origine, afin d'y donner ordre plus facilement, s'informe de son état, de ses emplois et de ce qui l'occupe ordinairement. — Ah! mais, mon Père, je n'ai que faire de donner tant d'explications, et il suffit que je découvre ma plaie et mon péché. — Je le veux, mais pourquoi lui découvrez-vous ce péché? — Ah! pour y remédier! — Et comment voulez-vous qu'il y apporte du remède, s'il ne le connoît, et le connoitra-t-il à moins qu'il ne sache vos occupations et vos habitudes? »

Et si cela étoit, à quoi se réduiroit donc le ministère de la confession? Si nous avions deux âmes, comme le vouloient les Manichéens, l'une pour le bien et l'autre pour le mal, pour lors, nous pourrions faire cette séparation, mais n'ayant qu'une seule âme, il faut que le confesseur la connoisse par tous ses endroits.

Voilà ce que j'avois à vous dire sur la prudence du salut. Point de véritable succès dans les affaires même du monde sans elle. Ne vous y attendez jamais. Imitons donc même, selon le conseil même de Jésus-Christ, les enfants des hommes : c'est-à-dire, tâchons d'être aussi prudents pour notre bien comme ils le sont pour le mal. Ils ne sont prudents que pour des biens périssables, et nous le serons pour des biens infinis; ils ne sont prudents que pour des honneurs passagers, et nous le serons pour une gloire éternelle que je vous souhaite. Amen. »

---

## LIVRE TROISIÈME

### BOURDALOUE DEPUIS LE CARÈME DE ROUEN JUSQU'AU CARÈME DE MONTPELLIER

(1677-1686)

---

#### CHAPITRE PREMIER

L'ANNÉE 1677. — BOURDALOUE EN NORMANDIE

LE CARÈME DE 1677 A ROUEN. — LA PROFESSION

DE M<sup>lle</sup> DE CANAPVILLE.

##### I. Carême à la cathédrale de Rouen.

Il n'y a point lieu de s'étonner que les habitants de Rouen aient désiré entendre ce prédicateur, parti de chez eux pour la capitale. Quel qu'ait pu être le renom de Bourdaloue dans la ville avant son départ, il dut surtout être remarqué après coup et quand ses succès de Paris le désignèrent à l'attention. On se rappela sans doute alors que c'était Rouen qui l'avait en quelque façon donné à

1677 Paris. Peut-être ce que nous avons cru devoir appeler « la légende » de sa révélation fortuite prit-il corps à cette époque. Sans pouvoir donner de réponse à ces questions, nous les posons, invitant à remuer encore les vieux souvenirs locaux. Pour avoir fourni déjà matière à d'intéressants travaux, ils n'ont pas dit cependant leur dernier mot jusqu'ici. Avouons-le, la moisson a été maigre : à part le mot du P. d'Harouys conservé dans le *Menagiana*, mais appliqué par Feugère et par bien d'autres à une époque différente sauf les rares mentions du registre des chanoines, on ne paraît point avoir gardé du souvenir de ce carême de Bourdaloue à Rouen beaucoup plus de trace que de l'avent de Saint-Gervais réduit à une indication de la *Liste* un instant perdue de vue.

Ce qu'on savait déjà, grâce aux recherches de M. l'abbé Picard d'après les registres du chapitre, a été consigné dans le livre du P. Lauras <sup>1</sup>. Il y a peu de chose à y ajouter. Ce fut le successeur de Harlay sur le siège de Rouen qui eut la bonne inspiration, durant un voyage à Paris en juillet 1676, d'inviter Bourdaloue à revenir en cette ville, où, suivant le mot de Legendre, « il avait commencé à briller <sup>2</sup>. » François Rouxel de Médavy, ancien évêque de Séez (1651-1671) devait demander et obtenir trois ans après comme coadjuteur l'abbé Colbert, second fils du ministre. Comme nous avons vu à propos de la mission donnée à Rouen par le P. Eudes en 1666 <sup>3</sup>, le choix du prédicateur de la cathédrale revenait à l'archevêque. Peut-être Mgr Rouxel de Médavy, en ses voyages à Paris, se pourvoyait-il à la Maison professe. Les registres de la procure du collège Saint-Louis de Rouen, qui nous ont

1. Lauras, t. I, pp. 141 et suiv. citant *Bourdaloue à Rouen. Précis des travaux de l'Académie de Rouen pour 1848*, t. I, p. 220. Cf. Notes du L. III, note a.

2. Legendre, *Mémoires*, p. 20.

3. V. plus haut, p. 291, note 3.



déjà fourni quelques témoignages sur Bourdaloue, nous apprennent que son prédécesseur dans la chaire de la métropole, pour l'avent de 1676, fut le P. Germain de Verville, un des prédicateurs résidents à la maison de la rue Saint-Antoine<sup>1</sup>. Le cahier de comptes du procureur alors en charge, apostillé par le recteur du collège, le P. Dudoit, porte en effet en janvier 1677 : « Au p. de Veruille pr son viatique et son aduënt 110 £<sup>2</sup>. » Là aussi on lit, sous le mois d'avril : « Au Rp bourdaloue apres son caresmes 165 £. » Enfin le même registre nous donne la certitude que le P. Lauras, contrairement à Feugère et quelques autres, a rapporté à sa vraie place le mot à la fois modeste et spirituel du P. d'Harouys<sup>3</sup>. Celui-ci, également un des commensaux de Bourdaloue à la Maison professe de Paris, orateur « pathétique », d'après Legendre, aurait, à en croire son aveu, d'une humilité excessive, pâli à côté de Bourdaloue ou pour mieux dire, après lui. Il lui succéda dans la chaire de Rouen d'abord en 1677, à l'avent, puis au carême de 1678. Ce fait, qui n'indique point, à tout prendre, un insuccès, nous est attesté par deux mentions de notre journal des dépenses du collège<sup>4</sup> ; là descendaient tour à tour les prédicateurs appelés par l'évêque pour sa cathédrale.

Il pourrait être intéressant de retrouver, sinon à l'aide du même recueil, où les prédicateurs restent parfois anonymes, désignés seulement par leur fonction, du moins dans les registres du chapitre, la liste des prédécesseurs et successeurs de Bourdaloue durant une certaine période, dans la chaire de Notre-Dame de Rouen. C'est un sujet qui appartient à l'histoire locale, ainsi que bon

1. V. plus haut, p. 361.

2. Archives départementales de la Seine-Inférieure, D. 53.

3. V. plus bas, p. 421, et la notice au 29 janvier 1688.

4. « Janvier 1678, au Rp d Harouys apres son aduent 99<sup>l</sup>. Apuril 1678 — au p d harouys apres son caresmè de nre dame 175<sup>l</sup>. »

1677 . nombre de renseignements qui pourront compléter encore une étude intitulée *Bourdaloue à Rouen* <sup>1</sup>. Sur sa prédication de l'an 1677, il reste en effet beaucoup à découvrir.

La délibération du chapitre arrêtant, le samedi 1<sup>er</sup> août 1676, que l'archidiacre Duhamel écrirait à Bourdaloue nommé pour prêcher le carême suivant, pour le remercier « de l'honnesteté avec laquelle il a témoigné le désir de prescher ce caresme », nous laisse-t-elle l'espoir de retrouver cette lettre ?

Il la faut joindre en tout cas à la table des lettres écrites à Bourdaloue, retrouvées ou non, qui figurera à sa place dans l'édition des lettres de celui-ci. Nous promet-elle même une lettre de Bourdaloue, soit en réponse à son acceptation, sans doute faite oralement, et annoncée par l'archevêque à son chapitre, soit plus probablement au temps de sa prochaine arrivée ? Ce sont là des espérances bien aléatoires.

Nous devons en attendant nous réduire à constater que les mesures d'ordre pour assurer le service des places et la possibilité d'entendre le prédicateur qui attirait ainsi une foule exceptionnelle, se répètent à Rouen comme aux diverses églises de Paris, comme dix ans plus tard à Montpellier (1686) et qu'elles constatent un succès plus qu'ordinaire. Ces faits louent plus que les exclamations; aucun témoignage, même de la grande marquise, qu'on soupçonnerait d'engouement, ne vaut ces délibérations et procès-verbaux, uniformes, qui devraient être annexés aux pièces justificatives, commentaire dispensant de tous les autres.

Le carême commençait le **mercredi 4 mars**. Bourdaloue y donna-t-il son classique sermon sur la signification des cendres, qu'on retrouve en si multiples copies dans les

---

1. Sur la chaire de Bourdaloue, v. le début du travail de M. l'abbé Picard. Notes du livre III, note a.

recueils anciens, celui qui est placé au second rang dans l'édition<sup>1</sup> sous le titre : *Autre sermon pour le mercredi des cendres, sur la cérémonie des cendres*? Les habitants de Montpellier l'entendirent, témoin l'apostrophe que Bretonneau nous y a conservée. Mais on peut affirmer sans crainte qu'il avait été prêché à Paris bien auparavant, si même il n'est point de ceux que Bourdaloue, quittant Rouen en 1669, emportait avec lui. Mais qui nous dira les sujets traités par lui en ce carême? Quelque recueil de lettres ou un journal intime nous fourniront-ils un jour des analyses ou des impressions? L'intendant de Rouen, au temps où notre prédicateur donna ce carême, Louis le Blanc (20 novembre 1675 au 26 novembre 1682), a laissé, dit M. de Beaurepaire, une correspondance officielle de onze volumes in-folio, acquise par la Bibliothèque Nationale<sup>2</sup>. Il n'est guère possible qu'il ait manqué tous les sermons de Bourdaloue; il est peu probable qu'il en ait entretenu Colbert. Du moins pouvons-nous l'« escompter » parmi les auditeurs qui se pressaient autour de cette chaire. Plaçons-y l'archevêque, qui dut être en son diocèse durant ce carême, quoique fréquemment absent de Rouen et appelé à la cour. Nous sommes loin encore de pouvoir reconstituer l'auditoire du prédicateur.

Les précautions prises par les chanoines, dans le conseil tenu le lendemain même du premier sermon, pour faire respecter leurs sièges montrent que, du premier jour, le peuple avait envahi l'église :

MM. les intendants de la fabrique sont priés de faire en sorte qu'il y ait des formes (sièges) commodes pour Messieurs du Chapitre, dans la nef au jour de la prédication, et de faire défense aux officiers de l'église d'y donner place à qui que ce soit, fors à Messieurs des Cours souveraines<sup>3</sup>.

---

1. T. II, p. 50.

2. *Inventaire sommaire des Archives départementales... Seine-Inférieure.*

3. Délibération du 4 mars (Picard, l. c.).

1677

Une autre preuve nous est donnée des dispositions prises pour permettre au prédicateur de se faire entendre dans toute la nef, et le fait se rapporte sans doute au déplacement de la chaire que, malgré l'opposition du chapitre, le peuple tirait de sa place ordinaire, pour la rapprocher du centre de la nef<sup>1</sup>.

**7 mars.** — Dès le lendemain du **premier dimanche**, malgré la forte voix du prédicateur, il fallut aussi sans doute empêcher que, la chaire placée devant un vitrail, le son des paroles ne se perdit. A moins encore que Bourdaloue ne fût incommodé par un de ces violents courants d'air qui ne sont point rares dans ces immenses vaisseaux, un appel se faisant entre les baies vitrées, très mal closes et le portail sans cesse entr'ouvert. C'est peut-être là le sens de ce détail minime, que je cueille dans une pièce des *Archives de la Seine-Inférieure*<sup>2</sup>.

Elle est intitulée :

*Memoire tant des payemens que des mises qui ont été faites depuis la saint Michel 1676.*

On y lit :

Le lundy 8 de Mars 1677 pour vingt aulnes de thoille verde calandree pour faire un rideau pour mettre derriere la chaize du predicateur  
a 18 £ l'aulne, valleur . . . . . 18 £  
Pour la façon et le fil dudit rideau . . . . . 1 £ 10 s.

Du même livre de comptes, mais sans date, se tire un renseignement sur le jubilé, dont la quinzaine apparemment fut placée sur la fin du carême :

1. « Le coustre (bedeau) sera admonesté de laisser dimanche la chaire du prédicateur à la même place où elle est journellement ».

2. On voit par cette partie de la délibération du 4 mars, que la chaire dans laquelle prêchait Bourdaloue, n'était pas fixe et adhérente à un pilier de la cathédrale, mais qu'elle était mobile et susceptible d'être transportée d'un lieu à un autre. C'est ce qui confirme l'opinion généralement reçue que c'était la même chaire que celle qu'on voit aujourd'hui et dont la base est placée sur *des roulettes*.» (Picart, 1848, l. c.).

2. G. 2719. Cf. *Inventaire sommaire*, t. II, p. 397.

Pour un homme qui a mis soir et matin pendant la quinzaine du jubillé aux trois portes de l'Eglise les affiches du dict jubillé 1 £ 10 s. <sup>1</sup>. 1677

Faut-il conjecturer que Bourdaloue donna pendant son carême dans la cathédrale de Rouen son sermon pour l'ouverture du jubilé ?

Ce jubilé, du moins à Paris, semble avoir été suivi avec empressement. Le roi et son frère étaient à l'armée de Flandres, gagnant des batailles <sup>2</sup>.

Les relations parisiennes <sup>3</sup> ou les morceaux de poésie allaient prônant « ce jubilé de la reine », comme on disait, attribuant à la piété de la régente laissée seule à Paris, les victoires des armées du roi <sup>4</sup>.

Aussi l'abbé Cotin envoyait au *Mercure galant*, outre ses *Vers à Monsieur sur sa Victoire*, une autre pièce :

SUR LA CAMPAGNE DU ROY & LE JUBILÉ DE LA REYNE.

France ne vous allarmez pas  
Du sort incertain des Combats ;  
Mal à propos on se récrie  
Que tout est changeant icy bas,  
Le Roy combat, la Reyne prie.

1. *Ibid.*

2. Celle de Cassel, notamment, qui, remportée par Monsieur, le jour des Rameaux, dimanche 11 avril, fournira l'année suivante (3 avril) à Bourdaloue un exorde, à pareille date liturgique, durant son carême prêché à Saint-Sulpice. Les récits enthousiastes des journaux du temps, la *Gazette*, mais surtout le *Mercure*, seraient le commentaire historique de ce sermon des Rameaux, un des plus intéressants inédits que nous ayons eu la bonne fortune de rencontrer.

3. « Pendant que chacun s'estoit interdit tout ce qui pourroit contribuer à luy donner du plaisir, écrit le *Mercure*, la dévotion du Jubilé a regné dans tout Paris ; celle de la Reyne, & de Monsieur le Dauphin a édifié tout le monde, & l'exemple de Monsieur de Paris, & des plus grands Magistrats qui ont visité soixantē\* Eglises à pied avec une piété qui ne peut assez estre estimée a inspiré une nouvelle ardeur à ceux qui travailloient à leur salut avec le plus de zele. » *Mercure galant*, avril, t. II, p. 4.

4. V. plus haut, p. 50 col. 2, dans le compliment de Fléchier à la Reine, au 31 juillet 1679, l'allusion à ces prières de la Reine : « Ces larmes que vous avez versées au pied des autels ont fait croître ces lauriers si frais, dont Dieu a couronné le roi votre époux. »

\* Il est permis, en cette année jubilaire, de souligner ce chiffre qui a son éloquence.

1677

On redoute peu la furie  
 Des *Rodomonts* des Pays-Bas ;  
 Le feu, le sang et la tûrie  
 Ne sont pas toujours leurs ébats  
 Et pour les mettre tous à bas,  
 Le Roy combat, la Reyne prie <sup>1</sup>.

Pendant que Cotin rimait ces *rodomontades* qu'il essayait de rendre légères, la *Gazette* donnait avec exactitude les dates des différentes « dévotions » de la Reine et du Dauphin. Une de ses annonces semble en contradiction avec nos renseignements de Rouen :

La Bulle pour le Jubilé « del'Année Sainte » <sup>2</sup>, que le Pape a accordée au Roy, *seulement pour la Maison Royale et pour cette ville*, y a esté publiée cette semaine par l'ordre de nostre Archevesque, & les Stations ont esté commencées le 3<sup>e</sup> de ce mois. (*Gazette* du 6 mars, N<sup>o</sup> 21, p. 176.)

Il est constant qu'il y eut un jubilé à Rouen en 1677, et l'affichage consigné dans les comptes du sacristain de la cathédrale, semble relatif au temps du carême. Le privilège donné comme exclusif pour la ville de Paris, si toutefois la notification de la *Gazette* est exacte, tiendrait-il seulement à l'extension plus grande à Paris du Jubilé et des faveurs concédées ? L'explication suffirait ; peut-être pour la Cour et Paris seulement une bulle spéciale aura concédé le *Grand Jubilé*, assimilé à celui de l'année qui commence un siècle, le reste des villes n'ayant qu'une bulle en forme ordinaire. A quoi bon d'ailleurs être fixé sur cette assimilation ? Les dates de l'ouverture ou clôture de la quinzaine solennelle dépendant apparemment des évêques de chaque diocèse, nous sommes peu aidés par l'annonce des exercices du jubilé à Paris, et nulle communication ne fut faite de Rouen à la *Gazette*, qui puisse

1. *Ibid.*, p. 226.

2. Cette expression, employée « en plein siècle » montre que ces termes n'obligent pas à placer à 1701, le sermon de Bourdaloue. Cf. plus haut, p. 344.



indiquer la date du problématique sermon d'ouverture.

1677

Du moins faut-il bien spécifier maintenant, comme l'avait fait, après le P. Lauras, Mgr Blampignon, l'existence de ce carême de Rouen. Feugère, dans sa liste des stations prêchées par Bourdaloue, ne l'avait point soupçonnée. Il se bornait à dire : « En 1677, il n'est désigné pour aucune paroisse<sup>1</sup>. » Et de fait, se rapportant comme il le fit uniquement à la *Liste des Prédicateurs*, il devait arriver à cette omission. Pourtant le travail de M. l'abbé Picard, sur *Bourdaloue à Rouen*, et le dernier paru, du moins alors sur le sujet, date du 21 janvier 1848. Feugère ne connaissait cependant que le propos du P. d'Harouys, mais il le rapporte à tort, comme nous l'avons vu<sup>2</sup>, au séjour de 1668-1669. Les 99 et les 175 livres payées à ce prédicateur après son avent et son carême nous prouvent qu'il fut bien à Rouen le successeur de Bourdaloue, et pacifia la ville mise en mouvement par notre orateur. Il nous faut bien nous rabattre en effet sur cet unique témoignage, non sans déplorer que le succès qu'il constate n'ait point laissé plus de traces dans la cité ainsi remuée.

Le propos dut être tenu, d'après sa forme même, avant le 23 juillet 1692, jour de la mort de Ménage, car il est relaté comme personnellement entendu :

Le P. d'Harrouis me disoit, lit-on en ce recueil « Lorsque le P. Bourdaloue prêcha à Rouen, tous les artisans quittoient leurs boutiques pour l'aller entendre ; les Marchands, leur négoce ; les Avocats, le Palais ; les médecins, leurs malades : pour moi, lorsque j'y prêchai l'année d'après, je remis toutes choses dans l'ordre ; personne n'abandonna plus son emploi<sup>3</sup>. »

S'il en fallait croire la rédaction, déjà modifiée, du *Praedicatoriana* telle que Peignot l'a éditée, ce serait

1. Feugère, p. 35.

2. V. plus haut, p. 267.

3. *Menagiana*, 1729, t. II, p. 54.

1677. l'année même où il remit ainsi les choses « dans l'ordre » que d'Harouys aurait dit ce bon mot recueilli par Ménage, car il fait lire : « Lorsque le P. Bourdaloue prêcha « l'année dernière » à Rouen... et le reste comme dans le *Menagiana* sauf un trait contre les médecins quittant « leurs malades *qui s'en trouvaient mieux* », et la relation continue : « Mais pour moi, quand *j'y prêchai ensuite*, je remis toute chose dans l'ordre ; personne n'abandonna son emploi. »

Quelle est la source de Peignot et comment faire fonds sur ces variantes ? Il faut pourtant remarquer que le registre de procure ne dément pas absolument l'expression quand j'y prêchai « l'année suivante », explicable même, en rigueur, dans l'hypothèse de l'avent. Si en effet le *carême à Notre-Dame* est spécifié au registre des dépenses, il n'en est point ainsi de l'avent de 1677, qui peut avoir été prêché au collège, bien que d'ordinaire ces comptes ne semblent s'occuper que des prédicateurs de la cathédrale. Peu importe d'ailleurs à la vérité du propos la date de la station prêchée par le P. d'Harouys, et mieux vaudrait pour nous en retrouver quelque une du carême de Bourdaloue. Or, à part le mercredi des Cendres et le premier dimanche, auxquels se réfèrent les délibérations citées plus haut, nous ne possédons que la mention d'une date fixe le **vendredi saint, 16 avril**, pour le sermon de la Passion. Les dispositions prises à la réunion capitulaire de la veille décrètent que « les matines du lendemain se commenceront à cinq heures du matin... il est ordonné aux coùtres et aux autres officiers de conserver les places pour MM. les chanoines pour entendre le sermon, à laquelle fin ils renverseront les formes... »<sup>1</sup>

Ces attentions à sauvegarder les places contre l'envahissement redouté confirment bien la description du

---

1. V. Lauras, t. 1, p. 143.

1877

P. d'Harouys et démontrent qu'à Rouen comme à Paris, on allait à l'assaut des sièges à occuper pendant le sermon, sans que la dignité des chanoines leur servit plus que le nom de Clermont au vaniteux évêque de Noyon, durant le carême de Notre-Dame de Paris<sup>1</sup>.

Quand s'acheva exactement cette station si « courue » ? Il est malaisé de le deviner par la date du départ de Bourdaloue. Nous avons vu que les 165 livres versées à Bourdaloue « après son caresme » ne sont portées au livre des déboursés qu'avec la vague désignation du mois d'avril. La fête de Pâques tombant cette année-là le 18 de ce mois, il reste encore une telle marge pour l'époque du départ, avant le premier jour de mai, qu'on ne peut en rien conclure sur un sermon possible le dimanche de Quasimodo.

Il faut donc quitter Rouen, avec Bourdaloue, en avril, au mois des pommiers en fleurs, sans rien savoir de lui davantage, à son retour à Paris, jusqu'à la seconde des vêtements dont la date nous a été gardée, mais qui, nous le verrons, nous ramène presque... en Normandie.

## II. Séjour à Paris (mai à décembre 1677.) — Profession de M<sup>lle</sup> de Canapville.

La certitude de la présence à Paris de Bourdaloue nous est donnée, depuis son retour de Rouen, par sa lettre à Gramont, écrite le 28 mai. Elle nous le montre dès lors avisé de sa station de carême qu'il devait, sauf imprévu, donner à Saint-Sulpice, pour 1678, et il y travaillait.

Pour moy, je me suis remis à travailler *des sermons nouveaux* dont la composition m'occupe un peu plus que ceux des mission-

---

1. V. plus haut, p. 340.

1677 naires de Bayonne. Ma station, si elle ne change, est pour l'année qui vient, à Saint-Sulpice, dans le faubourg Saint-Germain<sup>1</sup>.

Donc, Bourdaloue compose de *nouveaux sermons* en vue de son prochain carême, et il en sera ainsi sans doute longtemps encore. Il n'était point, on le voit, de l'école de ceux qui s'en remettent à l'impression du moment. Ses sermons sont laborieusement préparés, et il pourrait parler, comme Bossuet, avec saint Augustin, de son travail pour annoncer dignement la parole de Dieu, et après eux, dire à son tour :

Considérez, mes frères, que notre vie est pénible, laborieuse... Nous usons nos esprits à chercher dans les saintes Lettres et dans les écrivains ecclésiastiques ce qui est utile à votre salut, à choisir les matières qui vous sont propres, à nous accommoder autant qu'il se peut, à la capacité de tout le monde<sup>2</sup>.

Deux écoles semblaient exister à ce sujet, que nous a fort bien indiquées M. l'abbé J.-B. Vanel, dans son article sur le Carême de 1699<sup>3</sup>, celle qui veut appliquer à la prédication les règles méthodiques d'une rhétorique sacrée, qui « compose » ses discours, les médite longuement, évite tout éclat trop familier et peu conforme à une sorte de code reçu de bienséances, ce qu'on pourrait nommer le « sermon thèse », le discours méthodique, et en regard, sinon à l'opposite, celle qu'on avait baptisée de prédication « à la Cordelière<sup>4</sup> » ou « à la capucine » qui se laisse aller, sans souci des théoriciens de la chaire ou des préceptes des rhéteurs, à tous les élans spontanés et libres d'une chaude conviction. Chacune des méthodes avait, — a peut-être

1. *Bourdaloue, sa Correspondance*, p. 34.

2. *Bossuet*, 14 mars 1660, *Lebarq*, t. III, p. 321. Cf. mon étude *De munere pastoralis Bossuet*, p. 5.

3. *Université catholique*, 15 juillet 1899, p. 338.

4. L'expression est donnée souvent comme de Saint-Simon : elle se retrouve dans des correspondances bien antérieures : nouvelle preuve en faveur de la thèse de Taine, sur l'archaïsme de Saint-Simon (*Essais de critique et d'histoire*, éd. 1866, p. 323 ; cité au t. I des *Mémoires* (éd. de Boislisle, p. XIV).

1677

encore — ses tenants et ses détracteurs <sup>1</sup>. Nous retrouvons en 1686, à propos d'une mission donnée à Montpellier, un des représentants de la prédication à l'apostolique, le P. Honoré de Cannes, capucin missionnaire, et, en 1696, le plus éclatant spécimen de ce genre d'éloquence, le P. Séraphin, gardien du couvent des capucins de Meudon. C'est en tout cas à des sermons de la même école que fait allusion la parole de Bourdaloue sur ses propres discours, qui lui coûtent plus à composer « que ceux des missionnaires de Bayonne <sup>2</sup>. » Nous n'avons pas la lettre de Gramont où étaient décrits les sermons de ces missionnaires, mais nous pouvons nous faire une idée de ce que put dire le correspondant de Bourdaloue d'après certaines lettres analogues de M<sup>me</sup> de Sévigné, par lesquelles on devine que M<sup>me</sup> de Grignan ne se privait point de faire des gorges chaudes, sur le minime qui en 1671, par exemple, prêchait le carême de Grignan <sup>3</sup>.

Reprenons les ministères de Bourdaloue à Paris à la fin de cette année 1677 et arrêtons-nous à la seconde des *Vêtures et Professions* que, sans préjudice d'autres découvertes, on sait positivement qu'il prêcha.

**Vendredi 11 juin.** — Sermon pour la profession de M<sup>lle</sup> de Canapville, au Carmel de la rue du Bouloy.

*Gazette* : de Paris, le 19 juin 1677. La semaine passée, la Reyne, accompagnée de Mademoiselle, de Mademoiselle de Valois et de Mademoiselle d'Orléans, de la princesse de Carignan, & de plusieurs

1. Serait-ce pour cette raison que le P. Exupère de Prats de Mello, dans les *Reflexions sur l'éloquence de la chaire*, parues dans les *Études franciscaines*, août 1899, p. 210, se montre si rigoureux, mais si peu informé sur Bourdaloue, auquel il reproche de réciter, sans s'occuper de l'impression d'un auditoire qu'il a devant lui, les yeux fermés, le même discours impersonnel, visant l'homme de tous les temps ? Bourdaloue n'était pas cette caricature, mais il ne goûtait guère, nous le verrons, la prédication à l'apostolique.

2. M. le chanoine Pauthe indique, p. 219, des informations prises sur ce sujet à Bayonne.

3. Sévigné, 27 mars et 1<sup>er</sup> avril 1677, t. II, p. 132 et 137.

\* V. plus bas, à l'année 1696.

- 1677 Dames de qualité, vinst au Monastere des Carmélites de la rue du Bouloir. Sa Majesté, après avoir entendu la Messe, voulut honorer de sa présence la cérémonie que le Nonce du Pape fit de donner le voile noir à la Dame de Canapville, ci-devant Chanoinesse d'Epinal. Le Père Bourdaloue fit un sermon *sur la perfection & les avantages de la vie religieuse*. (*Gazette* du 19 juin, n° 58, p. 500.)

La date exacte de la cérémonie que je trouve dans les papiers de M. Rochebilière <sup>1</sup>, ne semble pas avoir été connue du P. Luras. Soit à la table chronologique de la vie de Bourdaloue, soit au chapitre de l'apostolat du P. Bourdaloue auprès des communautés religieuses, il parle seulement de la prise de voile noir au mois de juin. Il eût dû citer la date de la *Gazette* qui dit, de façon exacte sans doute, mais trop vaguement : « la semaine passée. » La *Gazette* en effet est du samedi 19, et le 11 est le vendredi, veille de la *Gazette* précédente, dans l'octave de la Pentecôte. Le P. Luras dit avoir consulté la notice sur la religieuse dont Bourdaloue prêcha la profession, « publiée dans l'histoire du monastère de l'avenue de Saxe<sup>2</sup>. » Elle ne lui a donc pas indiqué le jour précis de la cérémonie ; au moins lui donne-t-elle le nom de religion de la nouvelle professe, mère Marie-Cécile de Jésus.

Peut-être avait-il remarqué que la prise du voile blanc (des novices), c'est-à-dire la vêtue, avait été signalée déjà l'année précédente à la *Gazette*, comme ayant eu lieu le 4 mai 1676, un lundi, fête de sainte Monique. La feuille

1. Je cite, sans me prononcer, toutes les hypothèses étant également probables, les questions que se posait Rochebilière ou les solutions qu'il risquait : « Le sermon prêché par Bourdaloue à cette profession, est le premier sermon sur l'état religieux intitulé : *Le Trésor caché dans la Religion* », t. II, p. 167 (éd. orig. de 1711, in-8). *Panegyriques et fêtes des saints et vêtues et professions religieuses*. Je croirais plutôt que c'est celui intitulé : *Sur le Renoncement religieux*, t. II, p. 244 de l'éd. originale. » (R).

2. Luras, t. I, p. xxxii et t. II, p. 117.

<sup>\*</sup> Peut-être le sermon *sur le Trésor caché dans la Religion* a-t-il été prêché à la Visitation de la rue du Bac, le 16 février 1690 (voir à cette date) \*\*. (R).

<sup>\*\*</sup> Cette raison de Rochebilière pour éliminer l'hypothèse est insuffisante ; le sermon a pu être *redit*.



officielle mentionnait cette solennité « aux Carmélites de la rue du Bouloir », où

.... Sa Majesté fit l'honneur de donner le voile blanc à la Dame de Canapville, Chanoinesse d'Epinal. Nostre archevesque, continue la *Gazette*, fit la cérémonie, et l'évêque de Fréjus <sup>1</sup> prescha avec sa piété & son Eloquence ordinaire <sup>2</sup>.

La présidence de Harlay, l'ancien archevêque de Rouen, s'explique fort bien, les Canapville étant de Rouen.

« Quelle est cette dame de Canapville, se demandait Rochebilière? Je ne la vois pas mentionnée dans la correspondance de M<sup>me</sup> de Sévigné, dans celle de Bussy, ni dans la collection des *Mémoires sur l'Histoire de France* <sup>3</sup>. Je trouve trois noms de lieux dans le *Dictionnaire des Postes*, deux Canapville, un Canappeville <sup>4</sup> et dans la *Table de la Gazette de France*, le mariage d'une

1. L'évêque de Fréjus était Antoine-Benoit de Clermont-Tonnerre-Crusy, fils de Roger, marquis de Crusy dans la Franche-Comté, nommé le 22 novembre 1674, mort à Fréjus en 1678. *Richard et Giraud*, t. xxxiii, p. 299.

2. *Gazette*, p. 351.

3. Canapville n'est ni dans La Chenaye Desbois, ni dans la table générale du P. Anselme (9<sup>e</sup> volume).

Messire Jacques Papavoine, seigneur de Canapville et Madeleine Boudel Duplessire (1722). (Bibl. impériale, cabinet des titres, dossier Papavoine).

Etienne Papavoine, conseiller du roi, contrôleur du grenier à sel de Louviers, et Marie-Marguerite Picot, fille de Charles Picot, conseiller du roi, substitut en l'élection de Conches. (Bibl. impériale, cabinet des titres, dossier Papavoine, rien à Canapville.) (R.)

4. Canappeville (Eure), arr. de Louviers, canton de Neubourg, 590 hab. Louviers.

Canapville (Calvados), arrond. et canton de Pont-l'Evêque, 2244 hab. Touques.

Canapville (Orne), arrond. Argentan, canton de Vimoutiers, 4894 hab. (Pap.) Vimoutiers. (*Dictionnaire des Postes*.)

Canapville en Normandie, diocèse de Lisieux, parlement et intendance de Rouen, élection de Pont-l'Evêque, sergenterie de Bonneville et de Canapville. On y compte 3 feux privilégiés, et 46 feux taillables. Cette paroisse est située sur la rive droite de la Touque et à une lieue N.-O. de Pont-l'Evêque.

Canapville en Normandie, diocèse d'Evreux, parlement de Rouen, intendance d'Alençon, élection de Conches, sergenterie de Neubourg. On y compte 45 feux. Cette paroisse est située dans une contrée fertile principalement en bons vins et en fruits (*Expilly*, t. II, p. 62). (R.)

1677 Canapville le 24 juin 1763 avec le marquis de Toustain de Viray <sup>1</sup>. »

Rochebilière arriva cependant à identifier le nom, grâce à l'*Histoire du Carmel* <sup>2</sup>, qu'il résume ainsi :

Marie-Cécile de Jésus, carmélite de la rue du Bouloi, fille de haut et puissant seigneur de Canapville et autres lieux, née à Rouen en 1660, morte le 19 octobre 1742 à 82 ans et demi et 67 de religion ; son éducation avait été fort soignée par sa mère et sa grand-mère elle savait le latin et l'espagnol. Remarquée à 13 ou 14 ans par la reine Marie-Thérèse elle s'attacha à sa nièce depuis reine d'Espagne. Françoise de la Croix (M<sup>lle</sup> de Reuville) <sup>3</sup> 51<sup>e</sup> prieure en 1665 morte le 24 avril 1702 à 76 ans était sa tante. M<sup>lle</sup> de Canapville avait deux frères, l'un se fit jésuite, l'autre était ecclésiastique <sup>4</sup>. Elle se fit Carmélite la nuit de Noël, elle avait à peine 15 ans elle fut sous-prieure 18 années et 18 autres années prieure.

1. *Gazette*, 27 juin 1763.

2 *Histoire du Monastère des Religieuses Carmélites de la rue de Saxe, à Paris*. Troyes, imprimerie de Bertrand Hu, 1866, gr. in-8, pp. 166-173.

On peut voir encore dans l'introduction de ce même volume, *Histoire générale*, divers traits de l'habileté et de la fermeté religieuse de M<sup>lle</sup> de Canapville lorsqu'il fut question de faire entrer dans la maison diverses dames qui avaient pour cela un bref du Pape et aussi la négociation qu'elle eut à soutenir avec M. d'Argenson, lieutenant de police.

V. aussi l'abbé Duclos, *la Reine Marie-Thérèse et M<sup>lle</sup> de la Vallière*, Paris, Didier, 1869, in-8, pp. 867, 870, 873, 876, 887, 902, 910. (R.)

3. Reuville (Augustine-Madeleine de) morte le 1<sup>er</sup> décembre 1719 à la Visitation, à 84 ans et 65 de profession, d'une famille de Rouen. Son père avait une charge au Parlement, sa mère était fille de M. de Motteville, l'intendant. Une de ses filles épousa M. de la Motte de Canapville, un de ses enfants est de la Compagnie de Jésus.

4. M. de Canapville, conseiller clerc du Parlement de Rouen et grand archidiacre du vicariat de Pontoise, prêcha une mission pour le Jubilé dans le diocèse de Rouen avec beaucoup de succès. (*Mercure galant* de novembre 1696, p. 181.)

Le P. Canapeville (*sic*), jésuite, prêcha l'avent aux Ursulines du faubourg Saint-Jacques, en 1700 (*Liste des prédicateurs*, p. 6) et devant la cour à Versailles, le 2 février 1712. « Mardi 2 février 1712, à Versailles. Le roi et toute la maison royale entendirent le sermon du P. de Canapeville, jésuite, qui prêchera ici le carême, vêpres ensuite... » (*Journal de Dangeau*, t. XIV, p. 76, nouv. éd. de Didot.)

Le P. François de Canapevillè mourut le 6 mai 1746 au noviciat de la Compagnie de Jésus, rue du Pot de fer Saint-Sulpice, et y a été inhumé. (Voyez ma carte Canapeville). V. note b, notes du liv. III.

François de Canapeville de Rouen fut recteur du collège de Louis le Grand, de 1724 à 1726. (Emond, *Histoire du Collège Louis le Grand*, p. 287.)

Prétendre retrouver, dans celui des six sermons de Bourdaloue sur la vie religieuse qui a pour titre *du Renoncement religieux et des récompenses qui lui sont promises*<sup>1</sup>, le sujet que la *Gazette* énonçait, ce serait risquer une conjecture probable. Nous pouvons croire que substantiellement conservés, sauf les remaniements et adaptations aisées d'une vêtue à une profession ou réciproquement, ces discours ont dû suffire à la carrière complète de Bourdaloue, sauf tel sermon inédit comme celui du 7 septembre 1678. On peut donc, si l'on veut, proposer cette application à M<sup>lle</sup> de Canapville du sermon dont la division paraît répondre au titre donné par la *Gazette*. Mais il n'est pas prudent de s'appuyer sur la phrase invoquée par le P. Luras. Celui-ci voit une confirmation de sa conjecture dans la coïncidence entre les résistances qu'aurait rencontrées la professe dans sa famille et cette allusion :

Tels sont vos sentiments, ma chère Sœur : la solidité de votre esprit, la ferveur de votre piété, l'inflexible fermeté que vous avez fait paroître en vous arrachant du sein d'une famille qui comptait sur vous pour vous élever aux honneurs du monde...<sup>2</sup>

On doit se demander à quelle postulante de grande maison ces paroles ne conviendraient point. Mais ainsi applicables à tant de personnes, elles cessent d'être un signe distinctif. Les suivantes sont plus spéciales et supposent que l'orateur était le confesseur et directeur de la religieuse :

Tout cela joint aux connaissances encore plus particulières que j'en puis avoir, me répond des dispositions intérieures de votre âme.

Était-ce le cas, et ne faut-il pas plutôt supposer que la prédication du carême de 1677 à Rouen a valu à Bourdaloue cette invitation ? Il faut donc renoncer à chercher, dans

1. V. plus haut, p. 279.

2. Ed. *princeps*, t. VIII, p. 284. Cf. ci-dessus, p. 280.

1677 un discours très général, où probablement restent à peine quelques traces des circonstances diverses auxquelles il a pu être plus d'une fois appliqué, des arguments solides, et ne point croire la question résolue pour le sermon du 11 juin 1677. Se contenter de ces probabilités aurait du reste l'inconvénient de dispenser de toute recherche, et l'on voit qu'il en reste à faire pour qui voudra montrer Bourdaloue dans le ministère de la conduite des âmes.

Du moins avons-nous quelques données fixes sur la composition de l'auditoire. Outre la reine, revenue pour la profession, à un an de la vêtue, les princesses qui l'accompagnaient avaient toutes entendu déjà Bourdaloue, la princesse de Carignan au moins à Saint-Eustache, en concurrence avec le cardinal de Bouillon. Le nonce, indiqué ici comme le prélat qui présida la prise de voile<sup>1</sup>, était Varèse, envoyé par Clément X à Saint-Germain, le 22 octobre 1675<sup>2</sup>, et qui devait mourir à Paris le 4 novembre 1678 ; sa mort, sous prétexte que le nonce lui-même n'était point exempt de la juridiction des curés, donna lieu à de regrettables conflits ; mais la *Gazette* a soin de n'en rien dire<sup>3</sup>.

Le cardinal d'Estrées, dont le zèle pour Louis XIV est peu suspect, avait écrit à Pomponne, dès que la nonciature

1. Le sermon de vêtue de M<sup>lle</sup> de Bouillon, prêché par Bossuet le 8 sept. 1660, récemment édité d'après l'autographe (*Revue Bossuet*, 25 avril 1901, pp. 65-81), par M. l'abbé Léon Le Monnier, curé de Saint-Ferdinand-des-Ternes, avait été prêché devant les deux reines et le nonce Celio Piccolomini, archevêque de Césarée, dans la chapelle des Grandes-Carmélites : « Vous aurez cet honneur extraordinaire, disait Bossuet à la nièce de Turenne, de le recevoir (l'habit religieux) par les mains de cet illustre prélat qui représente ici par sa charge la majesté du siège apostolique et qui en soutient si bien la grandeur par ses vertus éminentes... » L. c. p. 80.

2. Ch. Gérin, 1894, *Louis XIV et le Saint-Siège*, t. II, p. 640.

3. « Le quatrième de ce mois, écrit-elle, Monsignor Pompéo Varési, Gentilhomme Romain, Archevesque Titulaire d'Andrinople, auditeur de Rote et Nonce du Pape auprès de Sa Majesté, mourut ici après un mois de maladie. Son corps a été porté à l'Eglise de S. Sulpice, sa Parroisse, & ensuite enterré dans l'Eglise des Théatins où il avoit choisi sa sépulture. » *Gazette* du 12 nov. n° 110. Gérin, *ibid.* pp. 538 et suiv.

de Varèse avait été déclarée : « Vous connaissez son inclination héréditaire pour le service du roi. » Ces bonnes notes ne le préservèrent pas dans la suite des avanies qu'eut à subir de la part du roi très-chrétien, le représentant du Saint-Siège, poursuivi jusqu'après sa mort par les représailles sur l'affaire des Franchises du quartier de l'ambassade, toujours brûlante et reprise depuis 1672<sup>1</sup>. Du moins en ces cérémonies honorifiques la cour se dédommageait-elle des tracasseries officielles et des déboires de la politique du roi à l'égard de Rome. On peut présumer que la reine en souffrait autant que de ses malheurs domestiques.

Bourdaloue, qui aura encore plus d'une fois l'occasion d'être entendu de la reine, retrouvera peut-être aussi Varèse dans son auditoire au prochain carême, à moins que, pour protester contre l'obligation qu'on lui prétendait imposer de se soumettre, lui et les siens, à la juridiction de la paroisse où était situé son hôtel, il ne soit abstenu à dessein de paraître aux sermons du carême de Saint-Sulpice. Mais dans le couvent de la rue du Bouloi le bruit de ces discordes ne devait point arriver.

Il en était peut-être autrement à Basville ; par tempérament, par profession et traditions de famille, par ses fréquentations aussi et son entourage, Lamoignon, de son hôtel de la rue Neuve-Sainte-Catherine, comme de la campagne chantée par Boileau, suivait sans doute avec sollicitude tout ce qui concernait les conflits avec Rome. Il ne devait point voir les scènes qui signalèrent, l'année suivante, la mort du nonce Varèse. Alla-t-il une dernière fois passer à Basville la saison d'été ? Reçut-il là, en septembre ou octobre 1677, l'orateur qui s'y était reposé l'année

---

1. Sur l'incident du nonce Varèse et de ses funérailles, v. *Revue des questions historiques*, janvier 1878. *La disgrâce de M. de Pomponne*, par Ch. Gérin, surtout pp. 32 et suivantes, où est relaté l'incident, et où sont citées les pièces diplomatiques qui s'y rapportent.



1677 précédente ? Sa dernière maladie qui semble avoir été rapide, n'y dut point mettre obstacle. Toutefois de juin à décembre nous ne retrouvons aucun vestige de Bourdaloue. Il n'est inscrit pour aucun avent <sup>1</sup>.

Pourtant, sinon en cet avent, du moins bien peu de temps après, Bourdaloue fit quelque'une de ces exhortations de charité dont le type nous a été gardé par Bretonneau, qui malheureusement ne nous a donné que des spécimens <sup>2</sup>. Nous n'avons plus que celle qu'il prononça peu après le 10 décembre, très probablement le 11 ou peut-être le 12, troisième dimanche de l'Avent, et dans laquelle il inséra l'éloge de Lamoignon.

Quelques jours après la mort de Monsieur le Premier Président de la Moignon, dit la note de Bretonneau, le P. Bourdaloüe prescha le sermon de l'Aumosne dans une assemblée de charité ; & après avoir expliqué ces paroles qu'il avoit prises pour texte : *Qui pensez-vous qu'est le serviteur prudent et fidelle que son maistre a establi sur toute sa maison afin qu'il pourvoye à leur besoins, & qu'il leur distribue dans le temps la nourriture nécessaire ?* Il adjousta à la fin de l'exorde :

Je pourrois, Chrestiens, si la douleur toute récente me le permettoit, rappeler icy à vos esprits une idée sensible de ce serviteur prudent et fidelle, dont l'Evangile nous parle aujourd'huy... Ce grand & illustre Magistrat, qu'une mort aussi prompte que douloureuse, vient de nous ravir... Cet homme enfin, dont le nom ne mourra jamais, & qui vient de s'ensevelir dans la benediction des peuples ; c'est celuy que je pourrois vous proposer comme la parfaite image du serviteur fidelle de l'Evangile... Je pourrois, dis-je, pour l'exécution mesme de mon dessein, vous retracer l'idée de cet homme incomparable, &

---

1. On ne remarque, du reste, dans la *Liste*, parmi les noms qui arrêtent l'attention, que ceux de Gaillard, à Saint-Germain-le-Vieil, en la cité, celui de Faydit, chez les Récollettes de l'Immaculée-Conception, au sixième jour de l'octave de leur fête patronale, et l'addition manuscrite traduisant la très vague mention du prédicateur des « Bernardines du sang précieux au Faubourg Saint-Germain. On n'avait imprimé que : Un Reuerend Pere Iesuite. Une note ajoutée à l'encre nous dit : « C'est le pere beauuilliers. » Quant au prédicateur royal, c'est l'abbé de Saint-Martin que nous rencontrerons en 1678, à côté de Bourdaloue, auditeur de l'abbé Colbert. et en 1689, pour sa *Notice nécrologique*.

2. Cf. ci-dessus, p. 183. Cf. plus bas, à l'année 1697.



l'éloge que je ferois de sa personne, ne seroit qu'une reconnoissance publique que vous vous confesseriez luy estre dûë. Mais mon regret particulier (car combien en particulier me doit estrê, non seulement venerable, mais precieuse & chere sa memoire ?) ma douleur très vive & très sincere m'empesche de vous en dire davantage, & de m'expliquer autrement que par mon silence. Suspendons pour quelques moments les reflexions que nous aurions à faire sur une perte que nous ne pouvons assez pleurer : & pour bien comprendre ce que c'est dans la maison de Dieu qu'un serviteur fidelle, adressons-nous à la Vierge... *Ave* 1.

La formule même employée par Bretonneau dans la note qui précède cet unique morceau conservé du sermon *de l'Aumône*, donné apparemment en décembre 1677, laisserait croire que cet exorde et l'évangile du serviteur avait été simplement appliqué au sermon *de l'Aumône* imprimé par lui. Mais il y a dans le recueil fait par Bretonneau, deux sermons *sur l'Aumône*, sans compter un plan, relégué dans les *Pensées*. Or, à aucun de ces morceaux ne paraît convenir le sermon tout fait qu'a évidemment prononcé Bourdaloue, le jour où il se borna, forcément, nous l'allons voir, à ce sommaire souvenir donné en passant à son ami, l'ami et le père des pauvres. Pour que Bretonneau ait pu, en 1711, imprimer ce fragment, il a fallu que les notes et autographes laissés par Bourdaloue fussent en ordre, et que l'orateur n'ait point détruit, même ces pages de circonstance, qui ne devaient plus pouvoir servir, comme les sermons à *redire*. Comment l'éditeur, qui connaît le sermon dans lequel a eu place cette addition, n'en parle-t-il qu'avec ce défaut de précision ? Où trouve-t-on, du moins équivalement, dans les sermons, le développement que suppose l'introduction annonçant un tableau des devoirs d'un bon riche ?

Le *Mercurie galant* nous explique, mieux encore que la douleur « très vive et très sincere » de Bourdaloue, comment il fut empêché de s'exprimer autrement que par son

1677 silence. On lit, un an après la mort de Lamoignon, au début d'un article terminé en dithyrambe à la louange de Fléchier, un des orateurs les plus encensés de ce recueil :

Feu Mr le Premier President de Lamoignon ayant defendu par son Testament, qu'on luy fist aucune Oraison Funebre, on obéit l'An passé à ses dernières volontés ; mais comme on ne scauroit faire trop de portraits des actions d'un bon juge, et que rien ne peut estre plus utile aux Magistrats & par conséquent au Public, ceux qui luy font faire ce qu'on appelle des Bouts-de-l'an, ont soin de luy rendre la justice qu'il s'est refusée <sup>1</sup>.

Un éloge éclatant et d'un brillant un peu profane, tel que la cérémonie paraissait l'exiger, eût-il été dans les goûts de notre prédicateur, à supposer qu'on l'ait invité ? On s'explique mieux toutefois par ce détail comment, de la part de Bourdaloue, il n'y avait eu, sitôt après la mort de Lamoignon, que le très court éloge que la défense portée dans le testament ne pouvait pas interdire.

La date exacte de cette exhortation pourrait être le

1. Le *Mercur*e continue : « Il s'en fit un au commencement de ce mois, dans l'Eglise des Mathurins qui fut un témoignage de la veneration que Messieurs de l'Université ont pour sa mémoire. Son Eloge y fut prononcé en latin & admiré de tous ceux qui l'entendirent. Mr l'Abbé Fléchier doit parler au premier jour sur ce sujet. Vous scavez qu'il a déjà fait plusieurs Oraisons Funebres, & qu'elles sont autant de chefs d'Œuvres (*sic*). Aussi on n'en doit rien attendre que d'achevé sur une si belle matiere. »

Le morceau d'éloquence de Fléchier ainsi promis et recommandé par le *Mercur*e de décembre 1678, est longuement loué dans le numéro de février suivant. La cérémonie du 18 février 1679 y est longuement décrite. Nous y apprenons qu'elle eut lieu à Saint-Nicolas des Champs, par les soins de Madame de Miramion « dont la pieté exemplaire vous est connue », dit la lettre de Visé. « Elle avoit prié Mr l'Abbé Flechier de faire l'Oraison Funebre. » La lettre du mois d'avril reviendra encore sur les éloges prodigués à Fléchier à l'occasion de ce panégyrique. Il est vraiment poussé par le *Mercur*e, qui, le même mois, signale aussi sa *Vie de Théodose*. Il semble bien que M<sup>me</sup> de Miramion\* a fait ce choix pour aider la fortune de l'abbé Fléchier, fortement patronné par de puissants protecteurs.

\* M<sup>me</sup> de Sévigné, dans la dernière de ses lettres (de celles du moins qu'on a retrouvées), écrivait, sans aucune ironie, à propos de la maladie désespérée de M<sup>me</sup> de Miramion : « Et pour M<sup>me</sup> de Miramion, cette mère de l'Eglise, ce sera une perte publique. » t. x p. 382 (lettre du 29 mars 1696, à Coulanges. On lit dans les *Mémoires de Sourches*, au 23 mars 1696 : « Le 23, on sut que la Veuve Miramion étoit morte, au grand regret de tout ce qu'il y avoit de gens qui connoissent sa vertu. » (Sourches, t. v, p. 122). Sur M<sup>me</sup> de Miramion, cf. Picot, *Essai historique sur l'influence de la religion*, t. II, pp. 59, 70, 246.

**samedi 11 décembre**, fête de saint Damase, pape. L'évangile lu à la messe de ce confesseur pontife est tiré de saint Mathieu, chapitre 24<sup>e</sup>, et contient les mots mêmes que Bourdaloue est dit avoir pris pour texte : *Quis putas est fidelis servus et prudens*, etc. Une assemblée de charité tenue le jour de cette fête peut avoir fourni l'occasion à Bourdaloue de donner un de ses sermons *sur l'Aumône*, sous cet évangile et comme développement de ce texte. La manière même dont s'exprime Bretonneau est assez curieuse. Au premier abord il semblerait que le sermon *sur l'Aumône* et non un sermon *sur l'Aumône* désigne une œuvre connue et publiée. Mais la difficulté demeure, puisqu'il est, dans les œuvres imprimées, plus d'un sermon sur ce sujet. Faut-il voir dans la formule le sermon *sur l'Aumône*, l'équivalent de l'expression d'aujourd'hui : « le sermon de charité » ? S'il faut se demander aussi au cas où le sermon visé dans la note de Bretonneau, ne serait pas un de ceux qu'il édita, dans quel texte manuscrit il le faut chercher, c'est s'aventurer beaucoup. Il est permis de rappeler, après Mgr Blampignon, que l'abbé Dassance avait un manuscrit du sermon *sur l'Aumône* dont le texte différerait notablement de l'imprimé<sup>1</sup>. Mais cela ne nous mène qu'à des conjectures, car il est à craindre que malgré les différences notables, nous n'ayons là simplement une des rédactions parallèles d'un des sermons déjà connus. C'est ce qui arrive d'ordinaire pour la plupart des manuscrits du temps, dont bien peu nous fournissent de l'inédit absolu. En tous cas, signalons, comme un des jours également probables, auxquels a pu être dit le court éloge de Lamoignon, le **12 décembre**, où son cœur fut apporté à

---

1. Mgr Blampignon, p. 35. Qu'est-il devenu ? ajoute l'auteur. Nous souhaiterions pouvoir donner une solution. Ne serait-ce pas le manuscrit que possédait depuis Mgr Puyol, et sur lequel il a bien voulu répondre au P. H. Chérot qu'il espérait retrouver un jour cette copie momentanément égarée ?

1677 Saint-Leu<sup>1</sup> sa paroisse, tandis que la veille, le samedi, son corps avait été inhumé dans l'église des Cordeliers<sup>2</sup>.

Avant de connaître sans doute le désir du défunt, la *Gazette* annonçant sa mort, n'avait accompagné la nouvelle que d'un sommaire éloge :

De Paris, l'11 Decembre 1677. Messire Guillaume de Lamoignon, premier Presidant du Parlement de Paris, mourut icy, la nuit du leudy au Vendredy, âgé de 61 ans. La perte de ce grand Magistrat, dont la Piété singulière, l'attachement inviolable au servite du Roy, l'intégrité incorruptible, & le scavoir profond, sont si connus depuis long-temps, dans le Royaume, est extrêmement sensible : & il est universellement regretté.

Ce sobre éloge, mais très plein, commente à merveille les courtes paroles de Bourdaloue, montrant le chrétien charitable, providence des pauvres, comme un modèle accompli de la charité envers les souffrants et les faibles.

1. *Gazette*, p. 952.

2. V. plus bas, 14 avril 1687, les épitaphes de Lamoignon, à propos de la mort de Madeleine.

## CHAPITRE SECOND

### CARÊME DE SAINT-SULPICE ET MINISTÈRES EN 1678.

*Liste des Prédicateurs*, p. 9. Au Favxbourg S. Germain. En l'Eglise saint Sulpice. Le Reverend Pere Bourdaloue, Iesuite <sup>1</sup>

Nous avons vu par la lettre à Gramont que Bourdaloue était invité dès le mois de mai 1677; ce fut M. de Poussé, curé de la paroisse depuis le 7 février 1658, qui choisit Bourdaloue, comme il avait appelé en 1664, Bossuet à prêcher, le 19 janvier, le panégyrique de saint Sulpice, patron de sa paroisse <sup>2</sup>.

---

1. Le carême de la cour était prêché par l'évêque de Périgueux, Le Boux, le prédicateur de l'année précédente, qui l'y donnait pour la cinquième et dernière fois. Gaillard était de nouveau à Saint-Thomas du Louvre; La Rue, à Sainte-Croix de la Bretonnerie; Giroust: « En l'Université, En l'Eglise Archipresbitérale de saint Severin. »

2. *Bulletin trimestriel des anciens élèves de Saint-Sulpice*, 15 fév. 1900, p. 31. L'extrait du registre des délibérations du Conseil de fabrique, conservé à la Bibliothèque nationale, dit, au 21 juin 1661:

« Quant à la nomination des prédicateurs, quoy qu'elle appartienne aux dits s<sup>r</sup> marguilliers, néanmoins, pour bonnes causes, ils sont demeurés d'accord qu'elle demeurera au dit sieur Curé et ses successeurs qui y mettront des personnes suffisantes et capables, et à condition expresse et non autrement de payer leur rétribution honeste qui ne pourra estre moindre que par le passé, sçavoir 600 livres pour le caresme, 300 pour l'Advent, 60 pour l'Octave du S. Sacrement, et trois livres pour les dimanches et festes de l'année, et leur fournir outre ce leur chauffage, collations et logement sans pouvoir prétendre autre chose de l'Euvre, pas mesme sous pretexte de fondations cy devant faites à ce sujet. A l'esgard de celles qui se feront cy après, elles appartiendront au dit sieur Curé comme aussy les questes qu'il pourra faire faire par les maisons

1678 Supposons que Bourdaloue, « avant que de commencer » son carême, alla, aux environs du 2 février, fête de la Purification et début de la future quarantaine, « rendre civilité » aux marguilliers, dont il est superflu de chercher les noms. Il est plus utile de connaître le nombre des prédications d'une station de carême, et c'est encore au travail de M. Eugène Levesque, publié dans le *Bulletin trimestriel des anciens élèves de Saint-Sulpice*<sup>1</sup>, que nous emprunterons une réponse précise. Elle est tirée des notes d'un certain Simonet, conservées à la bibliothèque si riche et si hospitalière de Saint-Sulpice :

Pendant tout le carême, il y a trois jours la semaine sermon le matin à 11 heures, et toujours par l'un des plus habiles prédicateurs. Le soir il y a toujours ou sermon ou conférence, excepté le samedi. Ces exercices se terminent par une retraite générale qui se partage dans les différents cantons de l'église. Elle dure six jours, c'est-à-dire la semaine de la Passion. Il y a pendant ce temps des sermons, des exhortations, des lectures, des prières, des conférences à différentes heures du matin et de l'après-midi pour la commodité des paroissiens.

N'eussions-nous que ces renseignements généraux, ce serait précieux ; la seule application qu'on en pourrait faire, par la concordance du calendrier liturgique avec l'année 1678, déterminerait déjà les dates probables des sermons de ce carême. Nous n'en possédons point tant pour toutes les stations prêchées par notre orateur. Mais il y a mieux encore, dans le journal du secrétaire de M. Tronson, M. Bourbon, très exact à noter certains détails précis, d'ordinaire relatifs à l'auditoire. Il est fâcheux qu'il n'ait pas eu l'attention de signaler les sujets traités, fâcheux aussi que durant une partie du

---

pour les prédicateurs, de la nomination desquels il donna avis incontinent aux dits sieurs marguilliers pour en faire mention sur le registre et rentront les dits prédicateurs, avant que de commencer, civilité aux dits sieurs marguilliers »

1: 15 fév. 1900, p. 27-31.



carême, il ait accompagné, soit à Issy, soit dans un voyage à Arras, le vénérable supérieur et nous prive ainsi d'un précieux contingent de notes.

Au moins lui devons-nous de voir commencer la station, le jour de la Purification :

**2 février.** — Mercredi, 2 février, le P. Bourdaloue a presché à la Paroisse avec applaudissement et avec une affluence extraordinaire de monde.

L'absence de l'excellent M. Bourbon nous prive de tout renseignement jusqu'à la fin du mois de mars. Nous n'avons donc rien, du **23 février, mercredi des Cendres**, jusqu'après la quatrième semaine, ou plutôt jusqu'au mois d'avril.

Est-ce dans cet intervalle qu'il faut placer le jour de fête dont parle le *Menagiana* et l'anecdote si connue, si diversément contée aussi, qui représente notre prédicateur comme un général d'armée disposant ses plans d'attaque?

Le P. Bourdaloue, lit-on dans les *ana* recueillis par ou sur Ménage, prêchoit le Carême à Saint-Sulpice. Un jour de fête que M. le Prince y étoit, il se fit longtemps attendre. Cependant tout le monde causoit dans l'Eglise en attendant que le Prédicateur vînt et comme la foule étoit grande, le bruit étoit aussi fort grand. Sitôt que M. le Prince aperçut le P. Bourdaloue, il s'écria tout haut : Voici les ennemis, voici les ennemis <sup>1</sup>.

Le dernier historien des Condé donne un récit un peu différent dans une note où est nommée M<sup>me</sup> de Longueville :

Un jour qu'elle l'avait menée au sermon, elle s'assoupit en attendant le prédicateur. Quand celui-ci (le P. Bourdaloue) monta en chaire, Condé toucha l'épaule de la duchesse : Alerte, ma sœur, voilà l'ennemi <sup>2</sup>.

Le trait paraît bien un peu modernisé, et la façon dont le présente le *Menagiana* offre un goût de terroir et une saveur ancienne qui ne sont pas pour la faire récuser.

---

1. *Menagiana*, éd. 1729, t. III, p. 260.

2. *Histoire des Princes de Condé*, t. VII, p. 755, note 1.

**1678** Nous verrons bientôt que le bruit et les conversations dans les églises ne sont pas un phénomène insolite et il n'est point jusqu'à l'expression « les ennemis », au pluriel, et le fait que Condé la jette tout haut, comme ferait un huissier criant *silence*, qui ne soit bien dans la note du temps. Comme le *Menagiana* indique explicitement le carême de Saint-Sulpice, il n'y a aucune raison pour s'inscrire en faux. Condé, depuis qu'il avait délivré, le 22 août 1675, Haguenau assiégé par Montecuculli, ne faisant plus campagne, peut fort bien avoir entendu Bourdaloue à Saint-Sulpice ; quant à conjecturer en quelle fête, c'est plus aléatoire. Est-ce au jour de l'Annonciation, qui était le vendredi de la quatrième semaine ? Est-ce, comme jadis au carême de 1670, à la Maison professe, le lundi de Pâques ? Est-ce le dimanche des Rameaux, ce que la présence de Monsieur rend moins vraisemblable ? Autant de solutions dont la probabilité est également faible. Heureusement la fin du carême nous donne quelques dates, plus un sermon entier, dûment assigné à son vrai jour et bien encadré dans l'histoire.

**1<sup>er</sup> avril.** — Le vendredi 1<sup>er</sup> du mois, écrit M. Bourbon, M. Tronson a esté au sermon du P. Bourdaloue pour la première fois du caresme.

**3 avril, dimanche des Rameaux.** — Ce jour-là la même relation nous apprend que « M. le président de Bretonvilliers fait retenir une place au sermon par M. Bourbon. » Bien que ce mince détail ait son prix, nous rappelant avec divers autres, que le concours auquel nous ont fait assister tous les documents du temps, ne discontinuait point et qu'on se disputait le moyen d'entendre Bourdaloue, nous avons mieux en ce dimanche des Rameaux. C'est ici que se place un joyau, tiré des copies contemporaines, un sermon se datant et s'autorisant lui-même, et malgré le silence de la *Gazette*, certainement placé à son jour et devant son auditoire<sup>1</sup>. Il faut citer ici l'exorde qui nous a

---

1. V. *Sermons inédits*, pp. 259-281.

1678  
permis de le reconnaître et de le situer à coup sûr. Voici en effet comment débute le sermon des Rameaux, prêché devant Monsieur. Celui-ci, à pareille date liturgique, le dimanche 11 avril 1677, avait remporté la bataille du Mont-Cassel, célébrée avec tant de pompe dans les journaux du temps. Ce sont les palmes de cette journée qui inspirent à Bourdaloue l'idée du curieux début qu'on va lire.

Après avoir posé sa « question » sur la réception insolite qui accueille et fête, à son entrée à Jérusalem, Jésus qui, les années précédentes, y pénétrait, presque sans être remarqué, il en fait une application aux Pâques prochaines et à la communion que préparent ses auditeurs. Alors insérant son compliment :

Mais il semble, Monseigneur, continue-t-il, que le Saint-Esprit ne me met aujourd'hui ces paroles de mon texte dans la bouche que pour en faire une heureuse aussi bien que véritable application à Votre Altesse. Le Sauveur du monde n'a pas seulement pris la qualité de Prince de la paix, *Princeps pacis*, mais il a encore pris la qualité de vainqueur, de conquérant, et la foi nous apprend que cette qualité lui convient si justement que si les princes ou les rois du monde gagnent quelque victoire, ou remportent quelque bataille, règnent avec succès, reçoivent quelques honneurs ou quelque gloire dans leur royaume ; c'est à lui qu'ils en sont redevables. *Per me reges regnant*.

Ainsi, c'est par lui, Monseigneur, que vous avez été distingué en tant d'occasions honorables. C'est par lui qu'à pareil jour qu'aujourd'hui, Votre Altesse joignant il y a un an, les palmes d'une glorieuse et heureuse victoire à celle de Jésus-Christ, se couronna d'une gloire qui ne finira jamais. C'est par lui que Votre Altesse gagna cette mémorable bataille de Cassel qui a jeté tant de confusion parmi les ennemis et qui a si fort augmenté la gloire et les triomphes de la France. C'est par lui que rentrant de cette expédition dans cette grande ville, vous fûtes reçu avec tous les applaudissements d'un peuple qui vous chérit, et de toutes les caresses du plus illustre et du plus grand des monarques...

De là le prédicateur, longuement, sinon insensiblement, revient à ce sujet de la confession, qu'il avait déjà donné peut-être dès le premier avent de la cour en 1670, et

1678

qu'en tout cas il est aisé de retrouver, sauf les différences de forme, dans le sermon de même titre que notre manuscrit *sur la Sévérité de la Pénitence*. Rien ne serait plus facile que de commenter en détail, à l'aide des *Gazettes*, des relations militaires, du *Mercure galant*, et autres documents de 1677, chacune des expressions de ce compliment. Un volume ou numéro du *Mercure*, rempli des pièces de vers, sonnets, madrigaux, odes et chants de toutes sortes, dédiés à Monsieur « après sa victoire », donne une idée du succès que dut avoir, à un an de distance, l'ingénieuse, trop ingénieuse idée peut-être, de rapprocher les palmes du Sauveur de celles du vainqueur de Cassel. Il est vrai que la date liturgique y invitait. En tout cas l'idée fut reprise, car à plusieurs années de là, un prédicateur, à qui, dit-on, Bourdaloue trouvait trop d'esprit, « plus qu'il n'en faut pour bien prêcher », l'abbé Boileau<sup>1</sup> ramenait, sans peur d'être accusé de plagiat, le rapprochement des palmes. Disons mieux, pour varier sans doute et parce qu'il prêchait une Passion, il opposait aux trophées de sa victoire de Cassel, les épines du Sauveur. Ainsi les orateurs d'autrefois ne craignaient pas d'emprunter à leurs rivaux des traits connus et publics. On lit en effet au *Mercure galant* du mois d'avril 1683 :

Quant à Mr l'Abbé Boileau, l'*esprit* a si fort paru dans tous ses sermons qu'on n'y trouvoit pour défaut qu'un trop grand accablement de belles choses. Aussi la reputation qu'il s'est acquise dans la chaire de Saint-Germain l'Auxerrois a fait tant de bruit, que Monsieur ayant souhaité l'entendre, se rendit exprès dans cette Eglise le Vendredy Saint, accompagné de Madame & de Mademoiselle. Il connut que c'estoit avec justice que le Public parloit si avantageusement de cet Abbé. Dans le compliment qu'il fit à ce Prince, il dit, Que puisqu'il avoit triomphé en remportant la fameuse Bataille de Cassel le mesme Jour que le Sauveur du monde estoit entré dans Jérusalem

---

1. Nous retrouverons en 1683 cet abbé Charles Boileau, un des rivaux de Bourdaloue.

aux acclamations de tout le peuple, il falloit aussi qu'il prist part aux douleurs de sa Passion. Il n'y eut personne qui ne trouvast que ce compliment estoit digne de Mr l'Abbé Boileau, & qu'il repondoit à la beauté du Sujet...

1678

Nous n'avons pas à nous demander si le *Mercur*, comme « tout le monde » autour de lui, n'avait point l'enthousiasme facile. Que les oppositions et les *concetti* de l'abbé Boileau aient d'ailleurs été renouvelés ou réchauffés, peu importe. Nous avons, dans le compliment qui, la première fois, célébra un an après, la bataille de Cassel, de quoi dater un sermon du recueil Phelipeaux. La table des matières écrite de la main de Phelipeaux attribue formellement le sermon à Bourdaloue, du moins par une addition presque contemporaine de la transcription. Le discours d'ailleurs, fût-il anonyme, est assez parallèle au sermon *sur la Sévérité de la Pénitence*, pour que l'authenticité de la copie éclate. Elle nous rend donc un sermon tel qu'il fut entendu, à peu près comme la copie du *Panégyrique de saint Bernard*, prêché le 20 août 1698 par La Rue aux Feuillants nous transmet le texte même que connurent les auditeurs, et que le P. Chérot grâce à l'infatigable collectionneur, le P. Léonard de Sainte-Catherine, nous a pu restituer, malgré Bretonneau<sup>1</sup>.

Cueillons, dans les journaux du temps, deux ou trois pièces ou nouvelles pour éclairer l'exorde de Bourdaloue sur la victoire de Cassel<sup>2</sup>.

Les poètes, exaltant à l'envi le frère du roi, ont grand soin de laisser cet « incomparable monarque » au premier plan. Ainsi le sonnet qu'on dit être, assure le nouvelliste, « du fameux Monsieur de Benserade », s'adresse au « Roy ».

---

1. *Autour de Bossuet*, pp. 30, et appendice, p. 76. Cf. plus haut, p. 158.

2. Quelques annonces de la *Gazette* relatant la bataille, les *Te Deum*, etc., ont été annexées, à leur place naturelle, dans l'annotation du sermon, aux passages qu'elles expliquent.

1678

Tandis que triomphant sur la terre et sur l'onde  
 Tu surprends l'Vnivers de tes progresz soudains....  
 Vn frere genereux par ton exemple instruit,  
 Cherche tes Ennemis, les Combat, les destruit...  
 .... & sa plus grande gloire

(*Ceci est le trait final*)

Est que tu sois loué de tout ce qu'il a fait.

Les vers de Cotin *A Monsieur, sur sa victoire*, deux quatrains en une période unique, se terminent par ces mots :

On ne peut faire plus, mais pouvois-tu moins faire  
 Philippe, Fils de France, & Frere de Louis ?

Toutes les relations officielles ou officieuses s'accordent à faire ressortir, et le trait doit être juste, l'humanité et les attentions du vainqueur pour les prisonniers et les blessés. Prose ou vers louent sa douceur et sa bienveillance.

Au *Mercure* de mai 1677, l'abbé Tallemant l'aîné envoya un sonnet des plus faibles, dont l'intention seule est supportable : elle est à peu près tout entière dans le dernier tercet :

Tel qui vous vit plus fier que le Dieu des batailles  
 Le jour que vostre Bras fit tant de funérailles  
 N'a point veu de vainqueur plus doux le lendemain.

On a dit avec raison que le frère du roi était plus « populaire qu'estimé » auprès du peuple de Paris, et ceux même qui ont insisté sur ses vices, parfois sans contrôler assez les accusations, n'ont pas nié sa « bienfaisance. » Il semble aussi que ce fut cette qualité que loua à outrance Bourdaloue dans l'exorde d'un sermon *sur l'Aumône*<sup>1</sup>.

---

1. Fr. 24.855, fol. 104. Quatrième dimanche du carême d'une année inconnue. Ce sermon *sur la Providence*, avec compliment à Monsieur, sermon non daté mais qui ne peut être de la présente année. En 1678, le quatrième dimanche est le 20 mars, et nous savons par la *Gazette*, que Monsieur, arrivé le 18 au camp devant Ypres, et rejoignant son frère à Lille, n'est de retour à Paris que le 31 à midy. C'était le jeudi de la semaine de la Passion, jour où fut chanté pour la prise de la ville d'Ypres



Après avoir montré dans le miracle de la multiplication des pains une des marques de la Royauté de Jésus-Christ, « si bien qu'il ne se peut rien voir de plus grand et de plus royal », l'orateur entame, à l'honneur de Monsieur, un compliment tout à fait dans le goût de celui du 3 avril 1678 :

Parce que les Princes sont les images de Dieu, il ne me sera pas difficile, Monseigneur, de recognoistre aujourd'huy en vostre Altesse Royale une coppie illustre et acheuée d'un excellent modele ; car elle porte les traits visibles de la grandeur d'une ame qui distingue mieux vostre Altesse que tout ce qu'elle peut faire paroistre en sa cour. Cette inclination qu'elle a de faire du bien, cette générosité qui rend les princes recommandables et ce secret admirable qui gaigne l'affection des cœurs ; tout cella fait une preuve euidente et certaine de ce que je dis, scavoir que vous estes un prince qui aues esté forme sur ce modele parfaict du premier de tous les princes qui est Jésus-Christ, mais pour ne donner pas a vostre altesse d'autres eloges, je dis que Dieu ne vous a donné ces grandes qualités que pour en faire un prince chrestien et afin que ce cœur libéral gaigne le cœur de Dieu. Voilà, Monseigneur, la première vérité que Dieu a mise à ma bouche pour la mettre dans le cœur de vostre Altesse, mais il en est un autre que je ne puis assez [faire] comprendre. Elle est tres importante, etc. <sup>1</sup>

---

le *Te Deum*, « hymne, ajoute le Gazetier avec une ironie que devaient punir les revers de la fin du siècle, hymne très peu souvent récitée par les Ennemis, s'ils ne sont pas assez pieux pour remercier Dieu des disgrâces. » (*Gazette* du 2 avril, n° 32, p. 276). — La Rue qui heureusement n'eut point seulement des hardiesses de langage contre les partis en défaveur, devait dire à Louis XIV, à la fête de la Toussaint 1709, à un an de la perte de Lille, à propos des revers de cette campagne : « Rendez-lui grâce (à Dieu) du soin qu'il prend de suspendre le cours de ces faveurs ambigues qu'il répand à pleines mains souvent sur ses ennemis, et de vous ouvrir la route de l'heureuse immortalité par ce chemin semé de croix. » (Migne, *Orateurs sacrés*, t. 28, col. 243).

1. Ms. O, fol. 104. Vient alors le sujet de l'aumône, traité comme dans les éditions au 1<sup>er</sup> vendredi de carême ; il faut noter que le sermon des éditions est donné aussi comme prêché devant Monsieur, mais avec un exorde et sous un évangile différent, le sermon étant appliqué à un autre jour. Il est toutefois difficile que le compliment à Monsieur, tel que le publie Bretonneau, ne soit pas une pure retouche de celui du manuscrit et qu'il ait été donné deux fois par l'orateur sur un thème aussi uniforme. Il faut lire ce début des éditions, en regard de l'éloge, plus gauche et moins académique, de la copie qui rend un son plus réel. (Voy., éd. Bretonneau, 1707, II, p. 142 et 143).

1678

Il serait aisé d'illustrer par un bon nombre de faits contemporains le sermon du 3 avril et de citer les éloges de toute sorte décernés aux faits d'armes de la campagne de 1677, rappelés dans l'exorde de Bourdaloue.

Au lieu que les « plus fameux héros », *de l'antiquité* bien entendu, au dire de l'académicien Jacques Esprit,

N'alloient que pas à pas à l'immortalité,

« le frère de Lotüs » n'est point soumis aux lois des hommes du commun, et

Dès son premier triomphe il se rend immortel.

Le prince, depuis une année, pouvait être saturé de louanges, et n'était pas encore quitte d'entendre célébrer longtemps encore cet « exploit unique du frère unique du Roi <sup>1</sup>. »

Fatigué ou non des éloges, il ne l'était pas des sermons de Bourdaloue, puisque nous l'y reverrons au vendredi saint. Reprenons à l'aide des notes de M. Bourbon, la série des sermons de la semaine.

**4 avril, lundi saint.** — Le lundi 4, M. Tronson est allé voir le P. Bourdaloue après son sermon.

**8 avril, vendredi saint.** — *Gazette* du 16 avril 1678. Le 8 de ce mois, Monsieur et Madame, avec lesquels étoit Mademoiselle, entendirent en l'Eglise de S. Sulpice, le Sermon de la Passion, qui fut prononcé par le Pere Bourdalouë, Jésuite. . .

Serait-ce le sermon de la Passion déjà publié d'après le manuscrit de Grenoble, portant en tête : *Monseigneur*? Il est malaisé sur cet indice de trancher la question, à supposer même qu'il fût certain que ce titre désigne bien Monsieur. Le relevé très incomplet que j'ai donné dans la préface de ce sermon publié l'an dernier <sup>2</sup>, constatait de

1. V. au *Mercure* d'avril 1677 et en août 1678, p. 201, les pièces du P. Comire, sur le Jubilé de Monsieur, et la dédicace d'une thèse ayant pour sujet la bataille de Cassel.

2. *Revue des Sciences ecclésiastiques*, mai 1900.

multiples présences de Monsieur aux sermons de la Passion prêchés par Bourdaloue. Un argument en faveur de cette année serait l'absence de compliment qui s'explique fort bien après celui du dimanche précédent. Mais c'est trop peu pour conclure que la Passion prêchée à Saint-Sulpice le 8 avril 1678 fut bien le sermon sur le texte *Nos autem praedicamus Christum.... Dei virtutem et sapientiam*, maintes fois répété d'ailleurs, selon toute apparence.

**10 avril, fête de la Résurrection de N.-S.**<sup>1</sup> — Le dimanche 10, jour de Pasques, M. de Seignelay est allé voir M. Tronson sur les 8 heures, et après une heure environ, il est allé à l'abbaye entendre l'office et faire ses dévotions parce qu'on lui avoit dit qu'il y auroit ce jour-là bien du monde à la paroisse. Il a disné au réfectoire avec M. de Saint-Aignan, et après un peu de promenade au jardin avec M. Tronson, ils sont allés tous deux ouyr le P. Bourdaloue à la Paroisse dans le banc de M. de Luyne.

Le **lundi 11**, M. le Président de Bretonvilliers est venu au séminaire sur les 10 heures pour trouver M. Tronson. Il a disné au réfectoire et s'en est allé au sermon sans pouvoir le voir.

Le mercredi, il n'est point probable qu'il y ait eu sermon, bien que la *clôture* du carême ne se fit que le dimanche suivant. Recueillons le témoignage de M. Bourbon qui nous montre ensemble à la table du curé de Saint-Sulpice, Bourdaloue et celui qu'on peut nommer son rival détrôné, Giroust, un de ses prédécesseurs dans la chaire de Saint-Sulpice, où il monta dès 1668, avant l'arrivée de Bourdaloue à Paris.

Mercredy 13, M. le Curé a emmené M. Tronson disner à la communauté avec le P. Bourdaloue auquel il donnoit à disner, et au P. Girou, aussi Jésuite qui presche à Saint-Séverin ce Carême.

**17 avril, octave de Pâques.** — Le dimanche 17, M. le Président de Bretonvilliers est venu sur les 10 heures, et après avoir esté un moment avec M. Tronson, qui estoit en ce temps là à parler du Canada à M. de Casson, nous nous sommes allé promener au jardin nous deux jusques au disner, apres lequel il s'est entretenu

---

1. Ce jour là, nous savons par la *Gazette* que Monsieur et Madame entendirent à Saint-Eustache, leur paroisse, le sermon du P. Brossamin.

1678 avec M. Tronson. Et cependant, je suis allé à la communauté parler à M. de la Barmondière <sup>1</sup> si je le pouvois mener à la tribune ouyr le P. Bourdaloüe, faisant instance d'y aller plustôt qu'ailleurs, et se disant estre de la maison. A quoy M. de la Barmondière n'a pas trouvé de difficulté, d'autant plus que *c'estoit le dernier sermon du dit Père*. Ensuite je suis venu rejoindre M. le Président, et je l'ay mené à la tribune et placé au premier rang...

Serait-ce le sermon du manuscrit de Saint-Sulpice, où se trouve un curieux compliment à Madame <sup>2</sup> ?

Le carême de la paroisse se clôturait donc au dimanche de Quasimodo, et ce qui le confirme, c'est la visite que dès le lendemain M. Tronson rend à Bourdaloue, lequel revient le mercredi présenter ses civilités.

Lundy 18 avril, à 4 heures, M. Tronson est sorti en carosse pour aller voir le P. Bourdaloüe auquel il a parlé un moment dans l'église (de la Maison professe) où il estoit avec une dame de condition.

Le mercredi 20<sup>e</sup>, M. Tronson a esté visité ce matin par M. l'abbé de Noailles et par le P. Bourdaloüe.

Cette mention de notre prédicateur est la dernière qui se rapporte de loin au carême prêché à Saint-Sulpice. Nous n'allons retrouver Bourdaloue qu'au commencement de juin près du lit du mort de la princesse de Monaco, la sœur du comte de Guiche, sur qui Bourdaloue pleura avec le vieux maréchal de Gramont. Gramont perdait sa fille le 4 juin 1678 ; elle précéda de bien peu son père, car lui-même mourait le 12 juillet, à Bayonne. La *Gazette* parle de sa longue maladie, ce qui semble indiquer qu'il n'était point près de sa fille à son lit de mort. Les anecdotes rapportées par Bussy sur les plaisanteries par lesquelles le duc aurait fait ses adieux à la mourante <sup>3</sup>, paraissent donc des bruits sans autre fondement que la

1. M. Claude Bottu de la Barmondière qui devint curé de Saint-Sulpice, était oncle de M. Bottu de Saint-Fonds dont le Ms. a été cité plus haut, p. 139. V. *Bulletin trimestriel de Saint-Sulpice*, 15 fév. 1900, p. 19.

2. V. *Sermons inédits*, p. 352.

3. V. ci-dessous, p. 452.

vraisemblance que leur reconnaît M<sup>me</sup> de Sévigné. Si ses adieux à la princesse de Monaco datent du moment où, consolé assez vite du deuil de son fils, il recommençait son métier de courtisan empressé près du maître et sont, par suite, antérieurs à la lettre de Bourdaloue du 28 mai 1677, c'est assez loin du dénouement fatal pour n'avoir plus le caractère odieux qui paraît d'abord.

Bourdaloue qui, dans sa lettre, exprime l'espoir de revoir le maréchal avant le 1<sup>er</sup> novembre suivant, ne le revit peut-être jamais ; en tous cas il ne put l'assister au lit de la mort<sup>1</sup>. Il n'en fut pas ainsi pour M<sup>me</sup> de Monaco. Il l'aida à bien mourir, et il n'est pas difficile de deviner que c'est Bourdaloue qui est désigné, dans la relation du *Mercur*, comme l'ayant assistée en son dernier passage. La *Gazette* annonce sa mort arrivée au 4 juin :

De Paris, l'11 Juin 1677. Le 4, Dame Catherine-Charlotte de Gramont, Princesse souveraine de Monaco & Duchesse de Valentinois, mourut icy, au Palais-Royal, âgée de 39 ans, après une longue maladie où elle avoit fait voir une patience & une résignation vrayement chrestienne. Son corps fut exposé durant trois jours sur

1. De là tombent des anecdotes ineptes qu'il faut discréditer à tout jamais.

Voici ce qu'on lit dans le *Recueil d'épithaphes sérieuses, badines, etc.*, par M. D. L. P. Bruxelles, MDCCLXXXII, sous l'épigraphie : *evocat orco*, t. III, p. 69, après avoir donné l'épithaphe du P. Bourdaloue :

Ci git le Père Bourdaloue.

Bien bête soit qui ne le loue.

(Anonyme)

Il ajoute :

« Il instruisoit un jour un seigneur mourant \* dont la Femme étoit extrêmement pieuse, & lui exposait les différents articles du Credo. A chaque article, ce Seigneur se tournoit vers sa Femme & lui demandoit : Cela est-il vrai comtesse ? — Oui, oui, lui répondoit-elle. — Eh bien, ajoutoit le malade, dépêchons-nous donc de le croire. »

On ne peut accuser plus franchement ni afficher avec plus de candeur l'ignorance des anecdotes qui ont mis en circulation cette fantaisie. Qu'on se rappelle, outre l'in vraisemblance du propos, que Gramont, qui étoit duc et pair, et non pas comte, mourut à Bayonne, assez loin de Bourdaloue pour que celui-ci n'ait pas pu l'assister de cette façon absurde, et qu'aussi bien, sans avoir été grand clerc, le maréchal n'avait pas à apprendre au lit de mort les articles du Credo. On retrouve le même récit dans les *Anecdotes littéraires* de l'abbé Raynal, 1766, t. II, p. 324.

\* Le fameux comte de Gramont. (Note marginale.)



1678 un Lit de parade, et porté le 7<sup>e</sup> dans vn carosse de deuil suivi d'un grand cortege, en l'Eglise des Capucines de la rue S. Honoré : où il a esté inhumé dans la chapelle de la Maison de Gramont. Toute la Cour a témoigné vn regret sensible de cette mort. Son Cœur sera porté à Monaco, au Monastere de la Visitation, dont elle est fondatrice <sup>1</sup>.

Ce communiqué élogieux peut être conforme à la vérité en ce qui concerne la patience dans la maladie et la mort chrétienne. Il est constant du moins que cette réparation n'était pas un luxe inutile. Elle avait épousé, le 30 mars 1660, Louis Grimaldi, prince de Monaco, duc de Valentinois, qui devait devenir en 1698, ambassadeur à Rome, où il mourut le 3 janvier 1701. Saint-Simon a parlé des chagrins domestiques que lui valut la conduite de « sa femme, si amie de la première femme de Monsieur et si mêlée dans ses galanteries, et elle-même si galante <sup>2</sup>. » C'est en qualité de surintendante de la maison de la seconde Madame qu'elle mourut au Palais-Royal. « Elle est favorite et engouée de cette Madame-ci tout comme de l'autre. Cela est bizarre », écrivait M<sup>me</sup> de Sévigné le 14 juillet 1673 <sup>3</sup>. C'est dans les lettres de la marquise et de ses correspondants qu'il faut suivre et contrôler tes détails que nous donnent sur sa dernière maladie et sur sa mort la *Gazette* et le *Mercur*e. Celui-ci, sans prononcer le nom de Bourdaloue le laisse assez reconnaître.

On lit dans sa lettre de juin :

Madame la Princesse de Monaco, Surintendante de la Maison de Madame est morte dans les premiers jours de ce Mois après une longue maladie qui n'a pas moins fait éclater sa patience à souffrir, que son entière resignation aux ordres d'Enhaut. Elle a esté fort regretée de toute la Cour, & particulièrement de Leurs Altesses Royales, qui avoient pour elle de tres-grandes considérations. Feue Madame l'avoit fort aimée. Entre les belles qualités qui luy attiroient

1. *Gazette*, n° 57.

2. Saint-Simon, t. VIII, p. 38. Cf. t. II, p. 18 et t. III, p. 20.

3. Sévigné, t. III, p. 212.



l'estime de tout le monde, celle de constante & fidele amie estoit une des premieres... 1678

Le panégyrique continue ainsi quelque peu, pour arriver aux derniers moments dont l'édification paraît surtout attribuée à l'influence de la duchesse de Gramont, Françoise-Marguerite du Plessis-Chivray :

Cette vertueuse Mère, avec une constance digne de la grandeur et de la fermeté de son ame, fut la première qui annonça à sa fille qu'il falloit qu'elle se préparast à mourir. Le détachement qu'elle a pour le monde fut un exemple assez fort pour l'inspirer à cette Princesse. Elle receut cette nouvelle sans s'en ébranler et n'eut plus d'autres pensées que de ménager pour l'éternité le peu qui pouvoit encore luy rester de vie. Elle fut fortifiée dans cette resignation toute Chrestienne *par les soins d'un des plus celebres Predicateurs de ce Siecle*. Tout le monde connoît son mérite. Il faut en avoir beaucoup pour se faire distinguer dans une société où il n'y a que de grands Hommes.

Dès le 20 mai, M<sup>me</sup> de Sévigné avait écrit que la maladie de la princesse était jugée mortelle, et elle parlait de sa fermeté :

M<sup>me</sup> de Monaco se meurt encore, dit-elle : elle est hors de toute espérance de pouvoir vivre et se voit mourir avec un jugement sain qui devoit épouvanter et qui ne trouble pourtant pas sa constance. Elle meurt avec toute la fermeté possible. Elle l'a communiquée à ses amies, car on ne peut pas la voir mourir avec plus de fermeté qu'en témoignent M<sup>me</sup> de Louvigny et M<sup>lle</sup> de Grancey : M. de Monaco est le seul qui leur dispute, mais pour lui il a ses raisons et l'on comprend facilement le peu de regret qu'il a de perdre cette personne qui s'était séparée de lui volontairement <sup>1</sup>.

Dans une lettre sans date, mais qui doit être de la fin de mai ou du commencement de juin, elle nous dit qu'avertie par son médecin, elle prend ses dernières dispositions, et se confesse au P. César, ce religieux que Bussy appelle « le bon ouvrier pour les consciences délabrées <sup>2</sup> » :

---

1. Sévigné, t. v, p. 442.

2. *Ibid.*, p. 447, note 4.

1678

M<sup>me</sup> de Monaco se meurt ; M. Brayer lui annonça il y a deux jours que le temps de la vie étoit court ; qu'il étoit obligé de l'en avertir afin d'en disposer pour l'éternité... Elle envoya quérir le P. César et se confessa fort longtemps, elle reçut Notre-Seigneur, fit son testament, et avec une fermeté admirable, ne parla plus de la mort... Elle est encore au même état et se verra mourir tout en vie, sans perdre un moment la connoissance. Il faut bien de la constance pour soutenir si longtemps une si pénible vue ; les seuls pères de la Trappe me paraissent la pouvoir regarder de sang-froid <sup>1</sup>.

Le 20 juin, Bussy annonce à la marquise sur la mort de M<sup>me</sup> de Monaco des détails qu'il a entendu donner. Mais à en juger par le récit de M<sup>me</sup> de Sévigné, le maréchal supporta ce deuil avec une crânerie un peu soldatesque, si toutefois on n'a point tourné en plaisanterie une affectation d'assurance que ce père essaya de se donner pour répondre à la ferme attitude de la mourante.

On m'a mandé, écrit-il à la marquise, la mort de M<sup>me</sup> de Monaco, et que le maréchal de Gramont lui a dit, en lui disant adieu, qu'il falloit plier bagage, que le comte de Guiche étoit allé marquer les logis et qu'il les suivrait bientôt : ne trouvez-vous pas, Madame, que les plaisanteries en ces rencontres sont bien à contre-temps ? Pour moi, je ne les saurais souffrir, et quand je les passerois à ces gens qui disent en mourant : « Tirez le rideau la farce est jouée, » et autres semblables forfanteries, toujours trouverois-je sot et cruel à une personne qui se porte bien de plaisanter avec une personne mourante, et tout à fait barbare à un père qui parle ainsi à sa fille <sup>2</sup>.

Est-ce l'influence de la lettre de Bussy qui a « tourné » aussi M<sup>me</sup> de Sévigné ; elle qui admirait dans sa lettre du 20 mai, la fermeté de M<sup>me</sup> de Monaco, et, avec une pointe d'ironie peut-être, celle de ses amies et parents, met en doute, dans sa réponse à la lettre de son cousin, la sincérité de cette fin chrétienne qu'elle avait admirée.

M<sup>me</sup> de Monaco, écrit-elle, est partie de ce monde avec une contrition fort équivoque, et fort confondue avec la douleur d'une cruelle

---

1. Sévigné, t. v, p. 447.

2. *Ibid.*, pp. 448, 449.

maladie. Elle a été défigurée avant que de mourir. Son dessèchement a été jusqu'à outrager la nature par le dérangement de tous les traits de son visage. La pitié qu'elle a faite n'a jamais pu obliger personne de faire son éloge <sup>1</sup>.

1678

Le *Mercur*e fit cependant cet éloge, ainsi que le Père Bourdaloue, comme on le sait par une lettre, encore écrite à Bussy par M<sup>me</sup> de Sévigné, peu convaincue. Le mot de Bourdaloue n'est peut-être que l'expression vague d'un ami de la famille, un confident qui ne peut en dire davantage; il pourrait être aussi bien l'expression exacte de la vérité et prouver que sous la pression des douleurs d'une suprême maladie, survivant à sa beauté, cette femme put sentir se réveiller sa foi.

M<sup>me</sup> de Monaco, en mourant, écrit la marquise le 27 juin, n'avoit aucun trait ni aucun reste qui pût faire souvenir d'elle : c'étoit une tête de mort gâtée par une peau noire et sèche; c'étoit enfin une humiliation si grande pour elle, que si Dieu a voulu qu'elle en ait fait son profit, il ne lui faut point d'autre pénitence. Elle a eu beaucoup de fermeté : le P. Bourdaloue dit qu'il y. avait beaucoup de christianisme; je m'en rapporte.

Pour le maréchal de Gramont, il est vrai qu'il lui a dit adieu quand il est allé en Béarn; je n'ai point su qu'il ait dit les méchantes plaisanteries qu'on vous a mandées; elles lui ressemblent pourtant assez : s'il les a dites, je les condamne, et je les trouve hors de propos, comme vous les trouvez <sup>2</sup>.

Cette lettre de M<sup>me</sup> de Sévigné répondait aux réflexions suivantes de Bussy écrites le 23 juin 1678, sur cette conversion *in extremis* :

On m'écrit que la maladie dont M<sup>me</sup> de Monaco est morte lui a fait faire pénitence, et qu'elle est de ces gens de l'Évangile qui sont payés pour la dernière heure comme ceux qui sont venus le matin <sup>3</sup>; cependant vous me mandez que personne n'a fait son éloge : je ne l'en plains pas davantage. Le bien ou le mal qu'on dit de nous après notre mort nous est bien indifférent <sup>4</sup>.

---

1. Sévigné, t. v, p. 452.2. *Ibid.*, p. 457-458.3. *Math.* xx, 1-16.

4. Sévigné, t. iv, p. 455.

1678

Comme M<sup>me</sup> de Sévigné, Bussy s'occupait beaucoup de M<sup>me</sup> de Monaco, témoin les lettres de ses correspondants, qui commentent les siennes et nous donnent les diverses impressions éprouvées par les contemporains à l'occasion de cette mort. Dès le 10 juin, M<sup>me</sup> de Scudéry avait écrit :

Madame de Monaco est morte en prédestinée; une maladie lente l'a mise en état de pénitence; elle n'avait plus figure humaine quinze jours avant que de mourir.

De son côté Bussy, moralisant, comme il lui arrive à ses heures, disait :

La mort de M<sup>me</sup> de Monaco prêche mieux la cour, à mon gré, que le P. Bourdaloue; cependant peu de gens en profitent.

Cette sententieuse constatation, écrite le 16 juin, se lit dans une réponse à M. de la Rongère; celui-ci, par sa lettre à Bussy, en date du 5, semble donner la formule exacte de ce qu'il faut penser de cette mondaine assistée à la mort par Bourdaloue : « M<sup>me</sup> de Monaco est enfin morte beaucoup mieux qu'elle n'avait vécu <sup>1</sup>. »

Nous retrouverons, de plus en plus fréquents vers la fin de la vie de Bourdaloue, des traits relatifs à son rôle de confesseur et à l'assistance des mourants qui alla absorbant chaque jour davantage son temps, à mesure que ses relations s'étendaient. Un livre reste à écrire sur Bourdaloue, directeur de conscience; il révélerait des côtés curieux et nouveaux du siècle, que l'orateur a touché de plus près qu'on n'imaginait <sup>2</sup>.

A la fin du même mois, le *Mercure* nous signale la présence de Bourdaloue à Sceaux, chez Colbert, où se célébrait cette année-là avec une solennité extraordinaire la fête de saint Jean-Baptiste, patron du ministre.

Il s'agissait d'entendre le début oratoire d'un de ses fils,

1. Ces divers témoignages sont cités par Monmerqué, p. 455, note 5.

2. Cf. plus haut, p. 395, note 1. V. surtout au 4 janvier 1695, le témoignage du M<sup>is</sup> de Sourches.

l'abbé Colbert, futur coadjuteur puis archevêque de Rouen. 1678  
Le panégyrique du saint débité par l'abbé Colbert, attira une nombreuse assistance; nous y voyons Bourdaloue.

**Vendredi 24 juin.** — M. l'Abbé Colbert a presché pour la première fois, & ce Sermon a fait tant de bruit, qu'il est difficile que vous n'en ayez entendu parler. Il choisit pour cela le jour de la Feste de S. Iean Baptiste, Patron de Monsieur Colbert son Pere, & prescha à Sceaux, où il fut admiré d'une des plus Illustres Assemblées qu'on ait veues depuis longtemps, & pour son éloquence, & pour la grace avec laquelle il prononça le Panégyrique du Saint. On ne pouvoit moins attendre de luy, apres l'avoir veu s'acquitter si dignement de toutes les actions qu'il a faites en Sorbonne. Je vous en ay parlé plusieurs fois <sup>1</sup>. Entre un grand nombre de Personnes considérables qui se trouverent à ce Sermon, celles qui tenoient le premier rang furent Mademoiselle de Blois, Monsieur l'Admiral son Frere, Madame la Princesse de Chevreuse, Monsieur le Duc de Luynes, Madame la Duchesse sa Femme, Monsieur & Madame Colbert, Monsieur & Madame de Chevreuse. Madame la Comtesse de Saint-Aignan, Monsieur le Marquis de Seignelay, Monsieur Pussor avec toute sa famille, Monsieur l'Archevesque de Sens <sup>2</sup>, Monsieur le Coadjuteur d'Arles <sup>3</sup>, Messieurs les Evesques d'Evreux <sup>4</sup>, d'Orléans <sup>5</sup>, Angoulême <sup>6</sup>, de Montauban <sup>7</sup>, de Saint-Papoul <sup>8</sup>, de Saint-Brieu <sup>9</sup>, & un grand nombre d'Abbez de qualité.

1. Par exemple, *ibid.*, p. 161, sur la charge de *Prieur de Sorbonne* donnée à l'abbé Colbert en 1677. Cf., plus bas, p. 456<sup>1</sup>.

2. L'archevêque de Sens était Mgr Jean Montpezat de Carbon, l'ancien archevêque de Bourges devant qui la légende veut que Bourdaloue ait prêché un de ses sermons de jeunesse, ce qui, nous l'avons vu, n'est rien moins que prouvé. V. plus haut, pp. 268-280.

3. Le coadjuteur d'Arles est Jean-Baptiste de Grignan, déjà rencontré à propos d'un sermon prêché devant Jean Casimir, 29 janvier 1670, et devant la reine, au 3 décembre 1670, et souvent nommé par Mme de Sévigné. V. plus haut, pp. 304<sup>3</sup> et 318<sup>3</sup>, et plus bas 465<sup>1</sup>.

4. Henri de Maupas. V. plus haut, p. 354.

5. Pierre IV, du Cambout de Coislin, entré à Orléans, le 19 octobre 1666, cardinal le 30 mars 1700, mort le 5 février 1706.

6. François de Péricart, 1646-1689.

7. Jean-Baptiste-Michel Colbert de Saint-Pouange, né en 1640, quatrième fils du ministre, né en 1640, sacré à Picpus évêque de Montauban, le 28 octobre 1675.

8. François de Barthélemy de Grammont de Lanta, vingt-neuvième évêque de Saint-Papoul, 1675-1716.

9. Hardouin Fortin de la Hoguette, 3 mai 1676, Poitiers, 1680, Sens, 1685.

1678 On y vit beaucoup d'illustres prédicateurs, le P. Giroust, le P. Bourdaloue, M. l'Abbé de Saint-Martin, &c avec une partie de Messieurs de l'Académie Française... (*Mercure galant*, juin 1678, p. 340 )

L'abbé Jacques-Nicolas, second fils du ministre, admis à vingt-quatre ans à faire partie de l'Académie française, comme successeur de Jacques Esprit mort le 6 juillet 1678, continuait la série de ses succès prônés de toutes parts dans les divers recueils officiels. Inscrit le premier sur la liste des licenciés du 15 février 1678, il avait brillé déjà, au dire de la *Gazette* du 10 janvier de la même année, dans le discours latin prononcé, en qualité de *Prieur de Sorbonne*, dans la grande salle de l'Université à l'ouverture solennelle des Sorboniques <sup>1</sup>. Il n'était pas encore prêtre et ne devait entrer au séminaire Saint-Sulpice que le 1<sup>er</sup> décembre 1678. M. E. Levesque, bibliothécaire de ce séminaire, a publié des détails pleins d'intérêt sur son passage dans cette maison et son ordination sacerdotale, 1<sup>er</sup> avril 1679 <sup>2</sup>. Bourdaloue, qui assista, au lit de mort, le ministre Colbert, était-il en qualité d'ami de la famille à la cérémonie du premier discours sacré prononcé en public par le futur coadjuteur de Rouen ? Il semble qu'on ait tenu à le voir dans l'assistance à titre de prédicateur célèbre, suivant le *Mercure*, et comme l'insinue la présence

1. « Il fit connoître à tous les Docteurs de la Faculté & de la Maison qui l'avoient élu depuis quelque temps, Prieur de Sorbonne, les effets avantageux de la puissante protection que sa Majesté leur donne dans toutes les occasions pour empêcher que les erreurs ne corrompent la pureté des Sciences Ecclésiastiques, & pour le maintien de leurs Privilèges... »

2. *Bulletin trimestriel des anciens élèves de Saint-Sulpice*, 15 août 1900, pp. 432-436. Le lundi 10 avril 1679 eut lieu en Sorbonne la soutenance de sa thèse de doctorat, et le secrétaire de M. Tronson, M. Bourbon, à qui nous devons les détails cités sur le carême de Bourdaloue à Saint-Sulpice, relate dans son *Journal* : « Sitôt après le disné, M. Colbert a mené dans son carrosse M. Tronson en Sorbonne, pour assister à son acte où Mgr l'Archevêque a présidé ; il a extrêmement bien paranymphe M. l'abbé et son latin a esté trouvé un des plus beaux et mieux prononcé qu'il y ait eu d'un long temps en Sorbonne. M. l'abbé a fort bien fait. » P. 434. Sa harangue au roi (21 juillet 1685) serait de Racine. (*Œuvres*, t. v, p. 357.)



à côté de lui, de Giroust et de l'abbé de Saint-Martin, deux de ses rivaux en éloquence. Nous verrons de nouveau Bourdaloue se faire l'auditeur de ces sortes de discours d'apparat, comme aussi des prédications ordinaires de ses collègues en ce ministère. Citons ici, par exemple, Soanen, dont le témoignage est invoqué en faveur de Bourdaloue ; il n'est point superflu de remarquer que Bourdaloue, comme l'eussent trop fait entendre les critiques qui déclaraient inutile ou impossible sa biographie, ne s'est nullement tenu en dehors du courant de son siècle. Si l'assistance au début de l'abbé Colbert, ou même, en 1701, à l'oraison funèbre de Monsieur, prononcée le 31 août par l'abbé Bochart de Saron<sup>1</sup>, prouve seulement des devoirs de civilité commandés par ses relations nécessaires, on ne saurait regarder de même la fréquentation de certains sermons auxquels la présence de Bourdaloue est signalée. Or l'éditeur de Soanen, dans sa préface de 1747, nous dit de ses sermons :

Ils furent prêchés dans un temps où le Père Soanen avoit toute l'estime de Louis XIV, & toute la confiance des Peres de la Chaise, Bourdaloue, la Rue, Gaillard, Girou, avec lesquels ses talents le lièrent étroitement... Tout le monde sait que le Pere de la Chaise, ainsi que le Pere Bourdaloue, se faisoient un plaisir d'assister aux Predications du Pere Soanen, & qu'ils disoient de lui, qu'au lieu d'aller chercher ses phrases, les phrases le venoient chercher, & que sa noble simplicité le mettoit au dessus de tous les Orateurs les plus brillans & les plus pompeux.

Cette attribution collective du jugement sur Soanen, empêchera peut-être qu'on s'en serve pour un chapitre sur Bourdaloue critique d'éloquence sacrée<sup>2</sup>, mais, avec l'anecdote sur le P. Séraphin<sup>3</sup>, divers autres traits qui

1. Chérot, *Lettre inédite de Bourdaloue à François Bochart de Saron*. Paris, Retaux, in-8, 75 pp, 1899.

2. Préface des *Sermons de Soanen*, p. 5. Je me permets de douter que nous ayons encore les éléments nécessaires pour étudier Bourdaloue à ce point de vue.

3. V. plus bas, en 1696, et sur Massillon en 1699.

1678 nous montrent Bourdaloue auditeur des sermons n'en sont pas moins à mettre en relief.

C'est au **mercredi 7 septembre** que nous est de nouveau offert dans les documents du temps le nom de Bourdaloue. Cette année 1678, vraiment heureuse, nous met de nouveau en présence d'un sermon daté, retrouvé depuis peu et absent de l'édition. Il s'agit de la vêtture de M<sup>ll</sup> d'Elbeuf. Le texte, signalé depuis 1886 par Mgr Blampignon, mais demeuré inédit, n'a été publié que dans le courant de l'année 1899<sup>1</sup>. Les problèmes que j'avais été forcé de laisser en suspens en éditant ce discours avaient reçu, par conjecture heureuse, une solution qui se trouve être vraie. M. le chanoine Pauthe avait bien rencontré en se prononçant pour la plus jeune des deux sœurs entrées toutes deux à la Visitation, alors que rien n'indiquait, sinon des présomptions toujours hasardeuses, laquelle des deux prises d'habit avait été prêchée par Bourdaloue. Le titre des manuscrits (car nous avons par bonheur deux textes qui se contrôlent et se complètent) porte seulement *Discours prononcé par le R. P. Bourdaloue pour la vesture de Mademoiselle d'Elbeuf*. Timidement, mais par prudence, je refusais de décider la question en l'absence de tout document positif, n'ayant pu alors conduire jusqu'à cette date le dépouillement des journaux du temps. La *Gazette* nous fournit d'une manière sûre et le nom de la postulante et le jour de la cérémonie, avec l'indication du lieu où fut donné ce discours. Le texte de ce sermon est sans doute celui que les notes de Rochebilière semblaient promettre, quand elles annoncent « la publication d'une vêtture inédite tirée d'une copie ancienne ». Rochebilière avait aussi découvert, dans la *Gazette* apparemment, la date de la vêtture et le nom de M<sup>lle</sup> de Bouillon. On lisait dans la *Gazette* :

---

1. *Un discours inédit de Bourdaloue*, Lille, Bergès, 1900, in-8, p. 41.

De Paris, le 17 septembre 1678. Le 7 de ce mois, Marie-Françoise de Lorraine Fille du Duc d'Elbeuf, prit l'Habit dans le Couvent des Filles de Sainte Marie du Fauxbourg S. Germain. Le Cardinal de Bouillon son Oncle fit la cérémonie : & le Père Bourdaloue y prescha. 1678

Le P. Chérot, en éditant la lettre de Bourdaloue au cardinal de Bouillon où il était précisément question de la sœur Marie-Xavier, a donné sur cette religieuse à peu près tout ce que fournissent les documents conservés dans les *Annales de la Visitation*. La notice même tirée de l'*Année sainte* aura sa place toute naturelle en tête de la future édition du sermon ; elle expliquera peu d'ailleurs le texte du discours, peu fécond en particularités et en allusions. M. l'abbé Pauthe, cependant, en voit une dans ces mots :

Estimez la gloire de ce saint habit que vous allez recevoir, prenez-le, je ne dis pas plus que les habits du siècle, mais plus que la pourpre des rois et que tous les royaumes du monde <sup>1</sup>?

Il rapproche ce passage du fait que le mariage de la nièce du cardinal de Bouillon avec le duc d'York, héritier du trône d'Angleterre, avait été en question. J'avoue que pour être ingénieux, ce rapprochement, osé peut-être, me semble difficile à regarder comme une preuve et je crains bien que le discours de vêture de M<sup>lle</sup> d'Elbeuf n'ait été quelque jour redit par Bourdaloue, si toutefois elle en eut la primeur, sans que la phrase en question ait été omise. Quand, en effet, ailleurs dans le même sermon, il s'adresse à toutes les religieuses de son auditoire pour leur montrer que leur habit est un habit de gloire (*fortitudo et decor indumentum eius*), il semble bien raisonner indépendamment de toute circonstance particulière et prouver seulement sa thèse générale que l'habit des épouses du Roi des rois est plus honorable, dans l'idée de Dieu, que l'habit des rois<sup>2</sup>. La seule allusion certaine dans ce discours est celle

1. *Ibid.*, p. 37. Cf. plus bas, p. 461.

2. *Ibid.*, p. 33. Il est question de savoir si l'habit des rois est plus ou moins honorable dans l'idée de Dieu que celui des vierges, etc.

1678. du début sur la parenté du prélat qui préside la cérémonie avec la jeune postulante.

Il n'appartenait qu'à vous, monseigneur, de faire aujourd'hui l'office de grand-prêtre, puisque, à l'exemple du grand-prêtre Jésus-Christ, vous entrez dans le sanctuaire non pas pour sacrifier un sang étranger, mais pour offrir votre sang propre, c'est-à-dire celui de votre illustre et auguste maison. Voilà ce qui a fait dans la personne du Sauveur le caractère de son sacerdoce ; voilà ce qui fait en vous le mérite de votre piété, et dans cette fille celui de son courage...<sup>1</sup>

Je n'ai point à me demander ici si l'application du mot de saint Paul ou du moins l'allusion au texte *per proprium sanguinem introivit semel in sancta*, n'est point outrée ou ingénieuse à l'excès. Le vaniteux cardinal de Bouillon n'y trouva sans doute point à redire et la mention de son « illustre et auguste maison » lui fut à coup sûr bien agréable. Il ne me déplait point, d'ailleurs, de constater que les compliments de Bourdaloue sont d'ordinaire forcés et malhabiles. Louer n'est point assez dans son rôle pour qu'on se puisse plaindre de l'y voir embarrassé. Mais à part cette phrase, obscure du reste si l'on ne connaît par ailleurs le prélat en question, il y a peu de passages de ce sermon qui puissent être appelés vraiment caractéristiques. Les mots : « Vous êtes assemblés pour une cérémonie qui, étant bien considérée, enferme des mystères infiniment capables de vous édifier, et *que peut-être vous n'avez jamais conçus*, » sont pleinement dans la langue de Bourdaloue, surtout la formule qui donne la note de nouveauté aux considérations proposées. Maint exemple pourrait être cité à l'appui. Cette thèse sur l'habit religieux et ses gloires n'a-t-elle jamais été répétée par Bourdaloue en une autre circonstance des nombreuses vêtures qu'il prêcha ?

En tout cas un sermon *pour une Profession religieuse*,

---

1. *Ibid.*, p. 15.

tiré du manuscrit de Grenoble, offre à côté de celui du manuscrit Phelipeaux, de curieuses variantes et des transpositions dues peut-être à des maladresses de copistes, mais pouvant aussi être le fait du prédicateur reprenant son œuvre pour en transposer les différentes parties <sup>1</sup>. 1678

Quelques vicissitudes qu'aient du reste subies les sermons de vêtements ou de professions que Bourdaloue fit sans doute servir à toute sa carrière, et en particulier le discours de vêture de M<sup>lle</sup> d'Elbeuf, l'important est de pouvoir situer dans son cadre réel et replacer devant son auditoire notre texte, un des rares dont la date soit sûrement connue. Par malheur la mention de la *Gazette* est des plus sobres, nous apprenant uniquement le nom du prélat officiant. Mais l'*Année sainte* nous dit que le voile lui fut donné par la reine, en présence de toute la cour. On pourrait conjecturer quelle assemblée dut se rendre à cette prise d'habit d'une demoiselle d'Elbeuf, et compléter ce qui est déjà connu de sa famille, par le récit de la *Gazette*, sur la cérémonie de ses vœux retardée, nous ne savons pourquoi, au 13 janvier 1680 <sup>2</sup>. M. le chanoine Pauthe pense (mais n'est-ce point gratuit ?) que la famille faisait éprouver la vocation de la novice.

Bornons-nous à dire, après le P. Chérot, ce que nous apprennent seulement les documents de la Visitation :

La très honorée Mère Marie-Thérèse Fouquet, élue Supérieure..., lui multiplia (les épreuves) en proportion de sa générosité, et pour l'affermir toujours davantage dans sa vocation... résolut de retarder de quelques mois la cérémonie de sa profession <sup>3</sup>.

Que ce soit ou non à l'instigation des Elbeuf et Bouillon, peu importe. Mais cette profession que la *Gazette* place au 13 janvier 1680, l'*Année sainte* l'assigne par erreur

1. V. plus haut, mss. G. et P., pp. xxx et xxxiv.

2. *Gazette*, n° 6, p. 36. V. plus bas, p. 464<sup>1</sup>.

3. Chérot, Lettre au cardinal de Bouillon, p. 43 et suiv.



1678 à la veille de l'Épiphanie. Le *Mercure galant* donne la date du samedi 13 ainsi que la *Gazette*<sup>1</sup>.

1. On lit dans le numéro du 20 janvier : « Le treizieme de ce mois, Marie François de Lorraine, fille de Charles de Lorraine, Duc d'Elbeuf, chef de la Maison de Lorraine en France, fit profession dans le Couvent des Filles de Sainte-Marie du Fauxbourg S. Germain. La Reine lui donna le Voile noir. Le cardinal de Buillon (*sic*) son oncle fit la cérémonie et l'abbé des Alleurs prescha. » *Gazette*, p. 13.

Dans le *Mercure galant* de janvier 1680 est relatée au long, p. 220-223, la cérémonie de la profession de M<sup>lle</sup> d'Elbeuf. Voici cet extrait qui nous montre encore le genre d'analyses et de citations qu'affectionnait le *Mercure*, pour peu que les orateurs ou la famille intéressée s'y prêtassent :

« Le samedi 13. de ce mois, Mademoiselle d'Elbeuf, Fille de Mr le Duc d'Elbeuf, Chef de la Maison de Lorraine en France, fit profession aux Religieuses de la Visitation du Fauxbourg Saint-Germain. La Reyne luy donna le Voile noir & la cérémonie fut faite par Monsieur le Cardinal de Bouillon son Oncle. L'assemblée ne pouvoit estre ny plus illustre, ny plus nombreuse, le rang de la nouvelle Religieuse l'attirant, aussi bien que la satisfaction qu'on se promettoit d'entendre prêcher Mr l'abbé des Alleurs Son sermon fut d'une beauté achevée. Cela ne surprit personne. On est accoutumé à ne luy voir produire que des Chef d'œuvres. Il dit à la Reyne en finissant, Que la Vertu estoit rare dans le Monde, qu'elle devenoit parfaite dans la Religion, et que Sa Majesté possedoit le merite de cette double vertu. Il ajoûta, qu'un de ses Ancestres avoit donné une grande matiere d'étonnement en se depouillant de la pourpre royale pour prendre l'Habit de Religieux, mais que Sa Majesté trouvoit un plus glorieux tempérament de vaincre le monde au lieu de le fuir, de sanctifier le Trône au lieu de l'abandonner, & de posseder en mesme temps, & la Vertu du monde qui estoit si rare, & celle de la Religion, en y entrant de temps en temps pour y exercer sa pieté. Je ne vous dis que la substance de ce Compliment qui fut tourné de la maniere du monde la plus delicate & la plus fine. » L'abbé des Alleurs allait être nommé un des quatre aumôniers de quartier de la Dauphine, dont Bossuet, on le sait, était premier aumônier et Fléchier, aumônier ordinaire. Il prêcha cette année 1680, le sermon de la cène, le jeudi saint, devant le roi, et l'avant à la chapelle royale. Comme on n'a guère de cet orateur que son oraison funèbre de Marie-Thérèse (Michallet, 1684), il n'a pas de notice au *Dictionnaire des prédicateurs* et M. l'abbé Hurel, t. II. p. 77, ne s'arrêtant qu'à ce panegyrique de la reine n'a rien donné pour ainsi dire sur l'orateur. Il eût pu citer les *Mémoires* de Legendre, ce chanoine normand qui n'a point ménagé son compatriote : « Tandis que cet orateur s'élevait comme un aigle, écrit Legendre parlant de Fléchier, quantité de petits aigleons prenaient aussi le même vol, entre autres un nommé Dubouig, fils d'un élu de Pont-Audemer... qui se faisoit appeler des Alleurs, etc. » p. 10.

La rédaction de la *Gazette*, comme celle du *Mercure*, est confirmée par un document authentique, détruit dans l'incendie de la Commune et heureusement conservé dans les notes de Rochebilière. D'après le registre des Professions de la Visitation de la rue du Bac, « Marie-Xavier de Lorraine, fille de Charles de Lorraine, duc d'Elbeuf, pair de France, gouverneur et lieutenant général pour le roi, de la Picardie, Artois, Boulonnois, pays conquis et reconquis, et des villes et citadelle de Montreil (*sic*) sur mer,



Charles III de Lorraine, né en 1620, mort en 1692, fit 1678  
trois mariages : d'abord avec Elisabeth, fille aînée du  
comte de Lannoi, veuve du comte de La Roche-Guyon,  
dont il eut une fille qui épousa le comte de Vaudemont,  
bâtard de Lorraine, et un fils, le chevalier d'Elbeuf,  
entré dans l'ordre de Malte, surnommé le Trembleur, à  
cause d'une infirmité de naissance due à la brutalité de  
son père<sup>1</sup>.

Le second mariage fut contracté en 1656 avec la fille  
aînée du duc de Bouillon, nièce et pupille de Turenne,  
Élisabeth ou Isabelle de la Tour de Bouillon, sœur du  
cardinal, morte le 23 octobre 1680. Notre postulante  
était avec Marie-Éléonore, plus âgée qu'elle, et une sœur  
cadette entrée dans la suite dans l'ordre de Penthemont,  
issue de ce second mariage d'où sortirent Henri et  
Emmanuel, tour à tour ducs d'Elbeuf. La troisième union,  
avec la fille aînée de la duchesse de Navailles, connue  
dans la suite sous le nom de douairière d'Elbeuf, donna  
naissance à la future duchesse de Mantoue.

La sœur aînée de Marie-Xavier, Marie-Éléonore, née  
le 24 février 1658, après s'être longtemps raillée des

et d'Isabelle (*sic*) de la Tour d'Auvergne, demeurans en leur hotel rue de  
Vaugirard, âgé de 19 ans environ. 13 janvier 1680, profession et vœux  
solennels. Témoins : Henry Charles de Lorraine, prince d'Harcourt, comte  
de Montlort (*sic*), et Alphonse-Louis de Lorraine, chevalier d'Harcourt,  
cousins Germaines.

[Signé] S<sup>r</sup> Marie Xavier de Lorraine,  
S<sup>r</sup> Marie Thérèse Fouquet, supérieure,  
Alphonse Henry Charles de Lorraine,  
Alphonse Louis de Lorraine, Chevalier  
d'Harcourt.

Archives de l'Hôtel de Ville. Registre coté 107, f<sup>o</sup> 2, verso. On ne trou-  
vait pas mentionnée dans ce registre la prise de voile, ne serait-ce que  
parce qu'il ne commençait qu'au 16 juillet 1679 ? (R) — Cette note est extraite  
des papiers de M. Rochembilière sur Bourdaloue. Nous en profitons  
pour rappeler que l'infatigable érudit avait réuni de nombreux extraits de  
l'ancien état-civil de Paris, et que dans ces fiches appartenant aujourd'hui  
à la Bibliothèque Nationale, département des Mss. à laquelle elles ont été  
données par M. Raffet, on rencontre souvent d'utiles indications sur les  
contemporains de Bourdaloue.

1. V. notes du Livre III, note c.

1678 goûts que manifestait sa sœur pour la vie religieuse, était entrée au noviciat de la Visitation du faubourg Saint-Jacques. Ce fut apparemment en 1675, mais la *Gazette* n'en dit rien <sup>1</sup>.

Nous savons par sa notice que « la petite sœur », au sortir de cette profession se promit bien d'imiter son aînée et « fit vœu d'être religieuse. » Il est difficile de faire concorder ce qui est dit ensuite des négociations alors pendantes pour le mariage avec le futur Jacques II, encore duc d'York, avec ce qu'affirment des historiens sur l'échec subi par les Elbeuf, Louis XIV ne voulant pas entendre parler de ce mariage, malgré les instances de Turenne. Celui-ci étant mort depuis le 27 juillet de l'année précédente, ces pourparlers, s'il y fut mêlé, doivent donc être rapportés à des temps antérieurs. Si l'espoir des Bouillon, soit du vivant de Turenne, soit après sa mort, fut déçu en cette affaire par ordre du roi, il est d'autant moins probable que Bourdaloue ait voulu faire faire à ce brillant parti, en parlant du manteau royal <sup>2</sup> une allusion qui n'eût pu être agréable.

Les documents de l'année 1678 se taisent désormais

1. Par contre, elle rend compte de la cérémonie de la profession, et l'assistance qu'elle y décrit doit ressembler beaucoup à celle qui viendra entendre le discours de vêtue de la sœur puinée.

« Le 16 de ce mois, dit la *Gazette* du 23 mai 1676, se fit aux Religieuses de Sainte-Marie du Fauxbourg S. Jacques de cette ville, la cérémonie de la Profession de la Princesse d'Elbeuf : à qui la Reyne donna le Voile noir, Mademoiselle, Mademoiselle d'Orléans, la grande duchesse de Toscane, Madame de Guise, & toutes les Princesses de la Maison de Lorraine y assistèrent : & nostre Archevesque y fit un très beau Discours sur le sujet de cette Cérémonie. »

De la présence de la princesse de Guise à la profession de Marie-Eléonore, il est d'autant plus légitime d'inférer qu'elle assista à la prise d'habit du 7 septembre 1678, qu'elle avait conduit elle-même la postulante au monastère, ainsi que nous l'apprend la Notice tirée de l'*Année sainte* : « Attirée, nous disent les *Annales* du couvent, par le mérite de la très honorée Mère Françoise-Madeleine Brûlart, Supérieure du troisième Monastère de Paris, elle (M<sup>lle</sup> d'Elbeuf) ménagea son admission dans cette Maison, où elle fut conduite par son Altesse royale M<sup>me</sup> de Guise. »

2. V. plus haut, p. 459.

sur Bourdaloue qui préparait sans doute son carême de Saint-Jacques de la Boucherie et n'est inscrit pour aucun avent<sup>1</sup>.

1678

A Sainte-Croix de la Bretonnerie, La Rue donnait l'avent où il avait prêché le carême, s'essayant à devenir, ce qu'il rêva plus tard, le successeur désigné de Bourdaloue.

Ne s'agit-il pas de prétentions à l'imitation de Bourdaloue, peut-être dans la sévérité des principes généraux de la morale, comme nous avons vu dans le jésuite Bresson, prêchant à Grenoble en 1675, dans cette lettre de l'archevêque de cette ville écrite à Quesnel le 8 septembre 1678 :

J'ai bien cru, mande-t-il que celui que vous appelez le *chevalier* Bourdaloue viendra ici avec de bonnes intentions, mais il y a encore quinze mois et il ne faut pas s'inquiéter par avance ; vous pourriez m'en fournir un pour ma cathédrale, qui soutiendrait la bonne et saine morale<sup>2</sup>.

L'expression le « chevalier » Bourdaloue, comme explique fort bien l'annotation de cette lettre, équivalant à peu près à celle de « petit Bourdaloue », Bourdaloue au petit pied. C'est ainsi que M<sup>me</sup> de Sévigné décrivant le service du chancelier Séguier célébré à l'Oratoire, 5 mai 1672, et l'oraison funèbre prononcée par le P. Laisné, « un jeune Père », dit-elle, qui « a commencé en tremblant », mais a cependant enlevé son auditoire, ajoute : « Nous le voulions nommer le « chevalier Mascaron », mais je crois qu'il surpassera son aîné<sup>3</sup>. »

1. La *Liste des Prédicateurs* ne renferme du reste comme indication à noter que l'orateur de la cour, « Monseigneur l'archevêque d'Arles » comme elle imprime assez inexactement. Il faudrait lire le *coadjuteur* d'Arles\*, archevêque de Claudiopolis, qui ne devint titulaire au lieu de son oncle, aveugle, François Adhémar de Monteil de Grignan, qu'en 1689 ; c'était le parent de M<sup>me</sup> de Sévigné, frère de M. de Grignan, Jean-Baptiste d'Adhémar, que nous avons rencontré déjà, pp. 301<sup>3</sup>, 318<sup>2</sup> et 455<sup>3</sup>.

2. *Lettres du Cardinal Le Camus*, publiées par le P. Ingold. Paris, Picard, 1893, in-8, t. I, p. 318. Lettre CLVII au père Quesnel.

3. Sévigné, t. III, p. 60.

\* Le *Mercur*e, d'ailleurs, (janvier 1679, p. 417), dit fort bien « le coadjuteur d'Arles. »

678-1679

Peut-être, dans la lettre de Le Camus est-il encore question du même prédicateur dont il avait dit qu'il était « en laid, la copie de Bourdaloue », et dont l'archevêque aurait entendu annoncer un carême à Grenoble, pour l'année 1680 « dans quinze mois. » Il ne s'agit point de Bourdaloue, mais cette « doublure » de notre prédicateur pourrait fort bien aussi être le P. Jobert, qui alla en 1681, remplacer à Avignon, Grimaldi ayant demandé Bourdaloue, qu'il suppléa alors comme en 1671 à Notre-Dame<sup>1</sup>.

## II. L'Année 1679. Le carême bruyant de Saint-Jacques de la Boucherie<sup>2</sup>.

*Liste des Prédicateurs*, (p. 6). A saint Jacques de la Boucherie. Le Reuerend Pere Bourdalouë, Iesuite<sup>3</sup>.

Les dates extrêmes de ce carême ne nous sont point fournies par des documents authentiques, comme l'an passé pour celui de Saint-Sulpice, et nous ignorons s'il y eut sermon le **jeudi 2 février** ou si le carême débuta seulement au jour des **Cendres, mercredi 15** du même mois.

Le **27 février**, lendemain du second dimanche du carême nous trouvons une mention de Bourdaloue dans M<sup>me</sup> de Sévigné. Elle porte donc sur des sermons précédents, sans qu'on puisse en savoir le nombre ou la date. Mais son simple mot est expressif :

Nous sommes occupés présentement à juger des beaux sermons. Le Père Bourdaloue, *tonne* à Saint-Jacques de la Boucherie. Il falloit

1. V. plus haut, lettre du 10 mars 1675, p. 384, et plus bas, en 1681.

2. La station du Louvre était tenue par l'évêque de Périgueux qui y donnait son cinquième et dernier carême. Le P. Giroust prêchait à Saint-Roch ; La Rue « En l'Université, en l'Eglise des Religieux de Premontre, rue Hautefeuille ».

3. A la cour, ce fut l'abbé de la Brune, le futur évêque de Mirepoix, ami de Bossuet, qui ouvrit à Saint-Germain la station que devait continuer l'évêque de Périgueux, mais la *Gazette*, qui signale le sermon de la Purification à la Cour, ne nous sert point quand il s'agit des paroisses.

qu'il prêchât dans un lieu plus accessible ; la presse et les carrosses y font une telle confusion que le commerce de tout ce quartier-là en est interrompu <sup>1</sup>.

C'est là, on le voit, une répétition du carême de Rouen et du « désordre » que le P. d'Harouys constatait avec humour comme un des fruits du carême prêché par son prédécesseur.

Bussy répondait à la marquise, le 6 mars :

Je voudrais bien avoir la même occupation que vous avez à juger des sermons du P. Bourdaloue, au hasard de la presse. Je ne songerois jamais à sortir d'ici, si nous y avions M<sup>me</sup> de Grignan, notre ami Corbinelli, le P. Bourdaloue, et un opéra tous les hivers. Il y a un peu plus de damnation à tout cela que de salut ; mais je demande le P. Bourdaloue comme le correctif de tout le reste <sup>2</sup>.

L'exilé se serait accommodé d'Autun à condition d'y avoir les sermons de Bourdaloue et les autres agréments qu'il énumère, sans toutefois s'engager à mettre en balance ces divers avantages avec son rappel à la cour, toujours souhaité. Mais on conçoit qu'il eût affronté la foule entassée au sermon du prédicateur de Saint-Jacques, alléché qu'il devait être par l'enthousiasme infatigable de la marquise pour son orateur de prédilection. Lui n'en parle que par oïi-dire, mais la marquise, qui assistait à ce carême de 1679, aurait bien dû être moins avare de ses lettres sur les sermons qu'elle s'occupait « à juger ». Nous aurions ainsi le moyen de constater plusieurs dates de cette station, ce qui nous manque. Exceptons toutefois la passion du **vendredi saint 31 mars** <sup>3</sup>.

Nous avons surtout un témoignage de cette époque, qui est en même temps une excellente critique littéraire de Bourdaloue. Les *Mémoires ecclésiastiques* conservés à la Bibliothèque Sainte-Geneviève contiennent une sorte de

---

1: Sévigné, t. v, p. 522.

2. *Ibid*, p. 527.

3: Voy. plus bas, au 19 avril 1680.

1679

« lettre ouverte » adressée à l'orateur durant cette station de 1679 et transmise par un janséniste à l'un de ses amis. On y lit :

Je vous enuoye coppie d'une lettre qu'on escriuit pendant le carême de 1679 au pere Bourdalouë, le grand predicateur des Jesuites :

« J'ay ouy, mon Reuerend pere, Vostre sermon d'aujourd'huy, lequel m'a puissamment touché, aussi bien que les autres que j'ay ouy de vous, non seulement ce caresme, mais dans les autres églises où vous auez presché. Mais, mon R. P., permettez-moi de vous dire, s'il vous plaist, qu'il me semble, et à beaucoup d'autres comme à moy, que vos sermons seroient incomparablement plus fructueux, si vous les réduisiez au premier point que vous y traitez, pour de là passer aux affections, et finir ensuite par les résolutions, et non pas en affoiblissant et enervant comme vous faites ce qu'il y a de fort et de touchant dans les premiers, quoique les autres séparés du premier ne laissent pas d'avoir leur beauté particulière; mais après la force et l'énergie des raisonnements qui les ont précédés, ce ne sont plus que des occasions de langueur et de refroidissement. Et St François de Sales qui sçavoit si bien la manière de traiter les cœurs, les conduisoit par le chemin de réflexions, d'affections et de résolutions. Essayés-en, mon R<sup>d</sup> Père, vous à qui toutes choses sont faciles et à qui Dieu a donné vn talent incomparable et *capable de s'affranchir des usages et manières ordinaires*.

Voicy encore, mon R<sup>d</sup> père, vn autre sentiment plus commun à tous ceux qui vous écoutent et regardant bien plus la gloire de Dieu et la conversion des auditeurs et le salut du prochain : c'est que l'on croit qu'il est impossible que vos predications, quoiqu'admirables, puissent obtenir les bénédictions de Dieu, étant précédées par un scandale aussi horrible que ce qui se fait dans les églises où vous preschés, par le bruit et les insolences des laquais pendant le saint sacrifice de la messe, par la hardiesse qu'on se donne de monter jusque sur les autels et les fouler aux pieds comme si c'estoient des amphithéâtres préparés pour un spectacle, et par la licence que la plupart des gens qui viennent vous entendre se donnent pendant le mesme sacrifice de causer et de s'entretenir de leurs affaires, des nouvelles des jeux, des querelles, des comédies, où ils se preparent d'aller à l'issue de vostre sermon, avec si peu de retenue que l'on entend leurs laquais à la porte, qui sont d'étranges dispositions pour profiter de la parole de Dieu, sans parler d'autres étranges profanations que je sais qui s'y commettent et que l'apôtre défend mesme de nommer ; et pour les empescher, il n'est rien que le zele de la



gloire de Dieu ne doive obliger d'employer pour cela. Que faut-il donc faire ? Il faut que le prédicateur fasse comme le Fils de Dieu, qu'il chasse les profanateurs du temple en déclarant à son auditoire qu'il ne montera plus en chaire, si on souffre qu'un laquais garde des places dans l'église qui doivent estre remplies par les paroissiens ou du moins par les premiers occupants. En user autrement il est certain que c'est donner le saint aux chiens et que le fruit des prédications sera incomparablement moindre que les profanations et les scandales <sup>1</sup>. 1679

De ce curieux document, le P. Lauras, omettant la critique littéraire, à mon avis bien plus intéressante, n'a cité que la dernière partie. Celle-ci en effet, nous apprend peu de chose sur le manque de tenue et le laisser-aller étrange qu'on se permettait dans les églises au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, paraît avoir le tort, comme bon nombre des *Nouvelles ecclésiastiques* de ce genre, circulant sous le manteau, de prendre les allures d'un pamphlet, plein de violences et d'exagération, enfiéllé trop souvent par la partialité. Rarement il est possible de demander plus que des noms et des dates à ces lettres-gazettes, où, comme on l'a très bien dit d'un certain nombre de celles de Quesnel, récemment publiées, « l'auteur... apparaît sous la physionomie un peu mesquine et ravalée du nouvelliste potinier <sup>2</sup>. » Ce ne peut être là que l'histoire a des chances de rencontrer la note juste et dès que le jugement d'une partie adverse intervient, il faut pouvoir contrôler et limiter le témoignage. Le début de la lettre au contraire, plus calme et moins banal, est aussi plus instructif. Il y a plus d'une conséquence intéressante à en déduire.

Tout d'abord, quant à l'authenticité du fond, nullement du style, des sermons de l'édition Bretonneau, on voit à quel point est fragile le raisonnement « aprioriste » qui

---

1. Biblioth. Sainte Geneviève, sous la cote actuelle. Ms. 1475, au lieu de l'ancien Df. 15<sup>2</sup>, 18<sup>e</sup> cahier, et non, comme l'a écrit à tort le P. Lauras (t. II, p. 73, note 1) D. E. 15<sup>2</sup>, page 42.

2. Compte-rendu de la correspondance de Quesnel, dans la *Revuc des Etudes historiques*, art. de M. Laborde-Milaa, décembre 1900, p. 452.

1679 déclare impossibles les sermons interminables qu'on rencontre imprimés. On imaginait donc que Bretonneau, pour fournir, sur une matière donnée, toute la doctrine de son auteur, avait cousu en une thèse unique deux ou plusieurs sermons traitant le même sujet. La raison donnée par ces critiques, arrangeurs de faits et bâtisseurs de théories, c'est que jamais n'eussent été supportables des séries aussi continues de raisonnements que les sermons actuellement conservés dans l'édition de Bourdaloue.

Il est toujours dangereux d'étayer des théories sur des raisons de convenance ou d'impossibilité. La critique de ce correspondant anonyme, avertissant charitablement Bourdaloue de modifier sa méthode, nous est un garant que les deux ou trois points farcis de raisonnements perpétuels et tendus qui sont donnés comme la manière de notre prédicateur, étaient bien dans un unique sermon, leur force même y risquant de devenir un obstacle et de lasser l'auditoire. En outre, ce procédé n'était sans doute pas spécial à Bourdaloue, mais probablement « dans les usages et manières ordinaires », puisque le critique, conseillant au prédicateur de l'éviter, lui rappelle que Dieu lui a donné un talent capable de s'affranchir de la tyrannie des habitudes reçues et qu'il peut hardiment innover.

On savait donc bien aussi, au xvii<sup>e</sup> siècle, remarquer les défauts du genre, tout en accordant à Bourdaloue une supériorité incontestée. L'excellente critique que renferme la première partie de cet avis officieux en fait un document précieux à cet égard. Ce jugement d'un adversaire, rendu par là plus clairvoyant, confirme plutôt qu'il n'affaiblit les approbations enthousiastes, moins sûres<sup>1</sup>

---

1. L'engouement de M<sup>me</sup> de Sévigné est incontestable et la rendrait suspecte de partialité dans ses préférences: il n'en faut pas conclure que ses lettres aient « créé la tradition de la vogue de Bourdaloue ». V. plus bas au 29 juillet 1695, à propos du dernier témoignage de la marquise sur notre prédicateur.

peut-être de M<sup>me</sup> de Sévigné. Quand celle-ci écrit : « Il m'a souvent ôté la respiration par l'extrême attention avec laquelle on est pendu à la force et à la justesse de ses discours ; » — ce mot, on le sait, a ici son sens originel et latin de raisonnement, *discursus* —, elle exprime le sentiment des esprits cultivés qui jouissaient d'entendre raisonner de la sorte. « Je ne respirois, continue-t-elle, que quand il lui plaisoit de les finir, pour en recommencer un autre de la même beauté <sup>1</sup>. »

Pour elle et pour bon nombre de ses contemporains, c'était là un idéal d'éloquence religieuse, dont Bourdaloue s'approchait assez, pour être proclamé « le grand Pan. » Ce serait selon cet élément du discours tel qu'il se retrouve dans les sermons de Mascaron et même de Bossuet, dans ce que La Rue et Gaillard, Desmares et Le Tourneux, La Tour et M. le coadjuteur d'Arles avaient nécessairement de plus ou moins semblable à ce type, qu'on les jugeait excellents prédicateurs. Notre épistolier cité par la *Gazette* janséniste a rencontré plus juste en signalant la fatigante monotonie, la sécheresse, et surtout — son observation ne manque pas de finesse — l'effet affaiblissant de cette continuité de la force. Tant de raisons accumulées durant trois parties, dont chacune prise isolément est des plus puissantes, mais qui se font tort, épuisaient par la satiété et la durée, une émotion tout d'abord excitée, puis accablée.

La critique de notre janséniste serait donc pleinement justifiée et il était bien venu à se plaindre que durant une heure d'horloge l'auditoire eût à suivre ces « discours » qui ravissaient d'aise la grande marquise occupée à « juger des beaux sermons. » Mais ce qui était le « beau » au regard de ces auditrices venues comme à un spectacle, « au hasard de la presse, » trouver les places arrêtées depuis la veille par leur laquais, pour y entendre à nouveau

---

1. Nous verrons, à l'année où ces paroles ont été écrites, qu'elles ne sont pas un éloge négligeable. V. plus bas, en 1686.

1679 tel discours qui les avait charmées, n'était point sans doute l'idéal de la prédication chrétienne, ni le but que se proposait Bourdaloue. Son donneur d'avis prêchait un converti, car notre prédicateur désirait autant que personne ne point borner à une vaine curiosité les fruits de sa parole. Feugère<sup>1</sup> a cité un joli endroit des *Pensées*, dans lequel Bourdaloue porte un jugement sur la « chaire » et sur les sujets pratiques qu'il y faut traiter :

On exhorte assez les fidèles, dit Bourdaloue, à fréquenter le Sacrement de Pénitence ; mais peut-estre ne s'applique-t-on point assez à les instruire des dispositions essentielles qu'il demande, ni à leur en donner toute la connoissance qu'ils en doivent avoir.... Les Predicateurs, s'ils n'y prennent garde, contribuent eux-mesmes à entretenir cette dangereuse illusion ayant pour maxime de ne traiter dans la chaire que certains sujets relevez... en quoy certainement ils se trompent .. en s'élevant quelquefois au delà des bornes, & prenant un vain essor où souvent on les perd de vue, & où ils se perdent eux mesmes<sup>2</sup>.

Notre prédicateur n'est donc pas un spéculatif exposé à s'égarer dans des considérations théoriques. On peut l'en croire, comme on croit aisément Bossuet dans ses sermons *sur la parole de Dieu*<sup>3</sup>. Lui aussi déplorait ces habitudes du siècle qui traitait un peu l'église comme un théâtre.

Quoi ! pendant qu'on s'assemble pour écouter Jésus-Christ, pendant que l'on attend sa sainte parole, disait Bossuet le 13 mars 1661 dans l'église du Carmel du faubourg Saint-Jacques, un murmure et un

1. Feugère, p. 65.

2. Ed. in-8, 1734, t. xv. *Sacrement de Pénitence ; dispositions qu'il y faut apporter.*

3. *Sermon sur la parole de Dieu*, deuxième dimanche du carême de 1661 : « J'ai observé à ce propos qu'un des plus illustres prédicateurs et sans contredit le plus éloquent qui ait jamais enseigné l'Eglise, je veux dire saint Jean Chrysostome, reproche souvent à ses auditeurs qu'ils écoutent les discours ecclésiastiques de même que si c'était une comédie. Comme je rencontrais souvent ce reproche dans ses divines prédications, j'ai voulu rechercher attentivement quel pouvait être le fond de cette pensée, et voici ce qui m'a semblé. C'est qu'il y a des spectacles qui n'ont pour objet que le divertissement de l'esprit, etc. » Lebarq, t. III, p. 186.

ris scandaleux déshonorent publiquement la présence de Jesus-Christ ! 1679

On sait aussi comment il se plaignait durant son carême des Minimes, dans le *Panégryrique de S. François de Paule*, prêché le 6 avril 1660, de l'attitude de certains des auditeurs<sup>1</sup>. Ce n'était pas seulement à Saint-Jacques en 1679 qu'il y avait des désordres parmi les auditeurs qui attendaient le sermon.

Bien des « temples, soit des Minimes, soit d'autres religieux, étaient, « suivant l'expression de Bossuet, le théâtre de l'irrévérence de quelques particuliers, » pour ne point dire de la foule assemblée pour entendre un prédicateur en vogue. Il y a de ce fait des preuves à foison : nous avons rencontré déjà l'anecdote des mauvaises plaisanteries dont la myopie de Desmares fut l'occasion<sup>2</sup>, l'exclamation de Condé pour imposer silence au « brouhaha » de la multitude attendant Bourdaloue à Saint-Sulpice en 1678<sup>3</sup>. On peut citer enfin, pour donner une idée de la licence qui régnait dans les églises, les ordonnances de police de La Reynie interdisant d'entrer masqué dans le lieu saint (24 février 1684).

Je signalerai surtout un travers plus grave, blâmé des gens sérieux, mais subi, à savoir l'idée qu'on se faisait parfois et trop souvent du « sermon. » Certains « faits divers » du *Mercure galant* sont instructifs à cet égard. S'il faut éviter de généraliser des observations de cette

1. Lebarq, t. III, p. 591. — On peut lire dans Luras, t. II, p. 75, les plaintes de Bourdaloue au *Sermon sur le saint sacrifice de la Messe* (lundi de la quatrième semaine de carême, t. III, p. 330 et suiv. Cf. t. IV, pp. 15 et suiv. « Il y a encore dans l'Eglise des hommes éclairez & fervens... qui... découvrent la vérité & la preschent saintement, fortement, utilement. Mais vous en voulez qui la preschent poliment et agréablement, rien d'avantage ; je dis poliment selon vos idées, & agréablement par rapport à votre goust... » Notez que le premier exemple donné par Luras, sauf les réserves déjà signalées (p. 260) s'applique, non à la société parisienne, mais à un auditoire de Rennes, le 16 juin 1668.

2. V. plus haut, p. 296.

3. V. plus haut, p. 439. Cf. plus bas, avant de 1692. Clément, *La Police*, p. 89.

1679 sorte ; il ne les faut point omettre ; car elles semblent bien être des signes du temps.

Au mois de juillet 1682, on lisait au *Mercure* :

M<sup>r</sup> Eguisier, Docteur en Théologie, a fait de nouveau paroistre le mesme prodige dont je vous ay déjà parlé une fois. J'appelle ainsi cette merveilleuse facilité qu'il a de prescher sans aucune préparation, sur différens textes qu'il se fait donner lors qu'il est monté en chaire. La dernière épreuve de cette nature à la quelle il a bien voulu s'exposer, s'est faite dans l'Eglise des Peres Récollets de Versailles, *en présence de la Reyne*. Après qu'il eut fait le signe de la Croix, le R. P. Confesseur de cette Princesse luy marqua pour l'un des textes dont il devoit faire les trois points de son Discours, ce verset du Pseaume 143 : *Filiae eorum compositae circumornatae ut similitudo Templi*. M<sup>r</sup> le Curé de Versailles luy donna cet autre du Pseaume 89 : *Anni nostri sicut araneae meditabuntur*. Ces paroles du premier Livre des Roys luy furent choisies par le P. Provincial des Récollets : *Arcus fortium superatus est, et infirmi accincti sunt robore* ; & la Reyne luy ordonna d'appliquer ces Textes à la *Piété, comme don du S. Esprit*. Il s'acquitta de cette Action avec un succès extraordinaire et eut la gloire de voir les applaudissemens de Sa Majesté, suivis de ceux d'un fort grand nombre d'Auditeurs illustres qui l'avoient accompagnée <sup>1</sup>.

Ce tour de force, que le *Mercure* semble tenir pour un triomphe oratoire, n'était pas le coup d'essai de ce prêtre, alors sous-principal du collège d'Harcourt et par suite en situation assez élevée. C'est de Marseille, sa patrie, que lui ou les siens avaient envoyé au *Mercure* le récit d'un de ses premiers exploits de ce genre exécuté le mardi de la Pentecôte, 27 mai 1681, dans l'église des Jésuites de cette ville. Trois textes des plus obscurs ou bizarres lui avaient été pareillement fournis, et, dit la relation, « il accommoda si bien ces trois textes à son sujet (l'envie, matière indiquée par M. Malaval), qu'il s'attira l'admi-

---

1. Une seconde séance de cette espèce de bateleur ou jongleur eut lieu à Paris peu de temps après et est relatée au *Mercure* du mois de mars 1682, avec les mêmes élans d'admiration : « Quelques gens du premier rang, écrit le nouvelliste avec transport, instruits des talens extraordinaires de M. Eguisier, Docteur en Théologie & sous-principal au



ration de tous ceux qui l'entendirent. C'étoient la plupart 1679  
Juges fort intelligens. » On pourrait répondre : tant pis, car l'intelligence ne préserve guère de grosses sottises. Mais il est certain que tous n'en jugeaient point de la sorte en ce siècle.

Pour juger de ce que l'esprit public pensait du sermon, ces traits suffisent et la présence de la reine à ces exercices de prétendue éloquence chrétienne nous peut édifier sur la question. Rien de plus facile du reste que de multiplier les traits analogues, par exemple tel panégyrique de saint Louis, dont l'auteur, fier sans doute de son habileté, puis-qu'il en donne communication au *Mercur*, avait fait entrer dans son panégyrique « toutes les paroles mémorables » dites par Louis XIV, rattachées sans doute à son sujet, en ce que le roi régnant était le petit-fils de saint Louis<sup>1</sup>. Mais à quoi bon accumuler des traits qui ne sont

---

collège de Harcourt l'avoient prié de prescher sur telle matiere que trois diverses personnes choisiroient sur le champ. » La lettre du rapporteur à gage énumère les textes proposés, véritables énigmes tirées du psaume 67, celui qu'on a surnommé *tormentum interpretum*, et il ajoute : « Ces trois textes luy ayant été donnés, la Compagnie le pria de les appliquer à la justice de Dieu, chaque texte devant faire une partie de son Discours : a quoi il réussit admirablement en la présence d'un grand nombre de Prélats, de Docteurs & d'autres Personnes très considérables. »

Le *Mercur* qui ne nous dit pas où fut donnée cette séance d'improvisation ni dans quelle église eut lieu ce spectacle tout profane, raconte une autre « épreuve » subie devant la maréchale d'Estrées, quelques jours après (suit l'énumération des textes), le tout applicable à l'humilité. « M. Esguisier, poursuit-il... laissa tous les Auditeurs charmez du bel ordre qu'il suivit dans la liaison qu'il leur donna. »

On peut mettre en doute la véracité du dernier trait ou l'a'tribuer à la grande complaisance du journaliste.

1. *Mercur galant*, Septembre 1695. « Depuis la naissance du Roy, arrivée à Saint Germain en Laye le 5 septembre 1638, il se fait tous les ans à pareil jour une feste solennelle dans cette Ville, où après les Vespres, on prononce un Panegyrique à la louange de Sa Majesté... »

*Mercur galant*, septembre 1699. Messieurs les Officiers du Regiment du Roy qui campe à Marly, célébrèrent la feste de S. Louis dans la Chapelle du Camp. (L'office est célébré par les récollets). Le P. Eloy (du même ordre) prononça le panégyrique... Il « rapporta sur la fin de son Sermon, toutes les paroles remarquables du Roy, comme autant de sentences prononcées par ce Prince depuis l'âge de treize ans dans toutes les occasions les plus importantes, ce qui parut très beau et très curieux. »

1679 que des phénomènes d'adulation inintelligente ou des manifestations de la légèreté de ce temps qu'on a trop complaisamment dépeint comme un siècle de foi profonde. Une foi sérieuse et vivante ne se serait point amusée peut-être à ces bagatelles. Il n'en reste pas moins que les sermons de Bourdaloue, même avec leurs défauts finement soulignés par le critique des *Nouvelles ecclésiastiques* de 1679, étaient une bonne leçon donnée à ceux qui venaient chercher dans la parole sainte un amusement ; et la leçon eût été plus complète, si Bourdaloue avait mêlé à sa manière un peu uniforme quelque chose de ce que lui conseillait son correspondant anonyme.

Ce fut peu de temps après ce carême, finissant avec Pâques au 21 avril, que Bourdaloue reçut, en même temps sans doute qu'une invitation à prêcher la station du carême royal l'année suivante, le brevet de prédicateur ordinaire du roi. Il fut nommé à peu près en même temps que Mascaron, qu'on invitait à donner l'avent de 1679 au Louvre. Le *Mercure*, dans sa lettre de mai, parle seulement de Mascaron et disserte sur les privilèges attachés à ce brevet. On entend en effet par prédicateurs ordinaires du roi « *sine addito* », les « Predicateurs reservez par sa Majesté, avec droit de *Committimus* au Grand Sceau, & douze cens livres d'apointemens <sup>1</sup>. » La trace de cette nomination existe en effet dans les registres de la trésorerie consultés par Floquet et déjà cités <sup>2</sup>.

Le *Mercure galant*, en juin, répare son omission et il écrit :

1. *Mercure* de mai, p. 115.

2. A l'année 1679, au t. III, on lit :

Au P. Bourdaloue jesuite la soe de 1200 ℥ pr la pension de l'année 1679. 1200 ℥.

On y trouve de même mention du double brevet de Mascaron et de Bourdaloue. Secr. d'Etat, E. 3365 f. 166.

Mascaron en 1672 Brevet de Predicateur du Roi.

1679 15 mai, Brevet de Predicateur ordinaire du Roi.

En vous parlant dans ma Lettre du dernier Mois de l'honneur que Mr de Tulle nommé à l'Evesché d'Agen avoit reçu par le Brevet de Predicateur ordinaire du Roy, j'oubliai de vous dire qu'on en avoit envoyé un pareil au Pere Bourdaloue Jesuite, avec les mesmes appointemens. Ainsi ces deux grands Hommes prescheront alternativement à l'avenir les Avens et les Carêmes au Louvre <sup>1</sup>.

Le brevet de Bourdaloue est antérieur même à celui de Mascaron daté du 15 mai au registre de la secrétairerie d'État, puisqu'on lit, selon Sainte-Beuve « dans le Journal manuscrit de M. de Pontchâteau, à la date du 17 avril 1679 : Le Père Bourdaloue a quatre cents écus de pension que le roi lui donne comme à son prédicateur <sup>2</sup>. »

Dans un passage de l'*Histoire de la chapelle royale* par Oroux, cité aux notes justificatives du livre III, note d, on dit que le serment de Mascaron fut prêté le 29 juin.

De plus, dès le milieu du mois de mai, le P. Oliva était déjà informé de cette nomination ; il écrit de Rome à Bourdaloue, le 16, et au P. de Verthamon, supérieur de la Maison professe, deux lettres où l'on voit clairement que la question de la pension royale avait été posée <sup>3</sup>. Or les lettres mettaient environ trois semaines à parvenir de Paris à Rome <sup>4</sup>.

1. P. 271.

2. *Causeries du lundi*, t. IX, p. 266.

3. V. le texte des deux lettres dans *Bourdaloue, sa correspondance*, p. 211. On voit dans la première le souci du Général pour la santé de Bourdaloue préoccupation qui se rencontre souvent dans cette correspondance domestique publiée par le P. Chérot dans son appendice. Peut-être les alarmes qui se font jour, dans la lettre au supérieur de la Maison professe, relativement à ce qui dans les chambres de la maison, serait peu conforme à la pauvreté, se rattachent-elles à la question du portrait de Louis XIV, qu'un des successeurs du P. Oliva tranchera en 1692 (cf. *ibid.* p. 216). Les mots : *neque quidquam tale auderemus in cubilibus nostris arrogare*, visent peut-être le don du portrait. Mais ne s'agirait-il pas aussi de quelques généreux bienfaiteurs, faisant don à la Maison de meubles luxueux peu en harmonie avec leur destination ? Rien ne force d'admettre que les réponses du général concernent l'une et l'autre Bourdaloue.

4. V. H. Chérot, *Autour de Bossuet*, p. 15. « Cinq semaines après [une lettre de Bossuet à son neveu alors à Rome] (durée moyenne de l'aller et retour des courriers) celui-ci répond... »

1679 Au mois d'octobre de cette année, il faut placer le sermon de vêture d'une visitandine du monastère de Saint-Denis, Louise-Henriette de Sully <sup>1</sup>.

Voici l'extrait d'une circulaire en date du 2 novembre de cette année, mentionnant la cérémonie :

Sa Grandeur <sup>2</sup> peu de jours auparavant (avant la visite du Monastère) donna le voile noir à une de nos chères novices, et Monseigneur de Toulouse <sup>3</sup>, le blanc, à notre aimable sœur Louise-Henriette de Sully. Le Reverend Pere Bourdaloue, jésuite, excellent predicateur de sa Majesté <sup>4</sup> lui fit un admirable sermon. Cette chère sœur n'a qu'une compagne novice <sup>5</sup>.

---

1. Nous retrouverons sur elle de plus amples détails à propos de sa profession fin de 1680 et la vêture de sa sœur en 1692.

2. L'évêque de Rodez, Gabriel de Voyer de Paulmy, ou (l'ancien) Louis Abelly retiré à Saint-Lazare, où il mourut le 4 octobre 1691.

3. Joseph de Montpezat de Carbon, le frère de l'ancien archevêque de Bourges, Jean de Carbon, alors à Sens.

4. Allusion à la nomination récente.

5. ... De notre Monastère de Saint-Denis ce 2 novembre 1679.

[Signé] S<sup>r</sup> Marie Madeleine Le Laboureur (Elle annonce sa nomination comme supérieure au commencement). Bibl. Nat. Ld. 173, p. 2. Recueil de Lettres imprimées de la Visitation de Saint-Denis.

## CHAPITRE TROISIÈME

### LA LÉGENDE DE L'APOSTROPHE : *TU ES ILLE VIR*

Avant d'aborder le retour à la chapelle royale pour le carême de 1680, il est bon de regarder une bonne fois à la lumière de la critique l'anecdote du prétendu *Tu es ille vir*. Chevalier de Saint-Amand, dont nous avons rencontré déjà certaines assertions plus que téméraires, n'a pas manqué de se faire l'écho de ce récit sans valeur. Parlant de cette prétendue aventure :

Je la rapporterai, écrit-il, à peu près dans les mêmes termes qu'un ecclésiastique aussi modeste qu'éclairé a eu la bonté de me la communiquer. L'histoire des tendres faiblesses de Louis XIV est trop connue pour qu'il soit besoin de la retracer ici. Ce prince était, dit-on, attaché à M<sup>me</sup> de Montespan lorsque le courageux jésuite prononça un sermon *sur l'adultère*. Dans ce sermon où l'application fut rendue inévitable par les paroles mêmes de Nathan à David : *Tu es ille vir*, Bourdaloue s'était proposé de donner à son ministère auprès du roi un caractère d'autorité qui lui paraissait réclamé par les liaisons scandaleuses de Louis XIV à la honte des mœurs publiques et de la religion même dont il suivait extérieurement les pratiques consacrées par l'étiquette. Le monarque, sans être grand clerc, ne laissa pas à ce qu'il paraît d'apercevoir son portrait dans ce miroir. Il avoit coutume, dit-on, de suivre fixement l'orateur, en appuyant son menton sur la pommeau de sa canne, recouvert de ses deux mains superposées, et à cet instant il laissa glisser son menton du perchoir ordinaire, pour le remplacer tout doucement par son front. Cependant on ajoute que ces quatre mots latins l'ayant intrigué quelque peu, il s'en allait, au sortir du sermon, demandant à ses

courtisans ce que cela voulait dire. C'était à qui s'excuserait; l'un disait : Sire, c'est un passage de l'Ecriture; un autre: Vraiment je ne me souviens pas d'avoir vu cela dans mon Psautier. Là-dessus entra le rude Montausier que l'on désigna au roi comme pouvant mieux que personne éclaircir le fait. Celui-ci, soit qu'il n'eût pas assisté au sermon, soit qu'il obéît à la franchise un peu âpre de son austère vertu, répondit brusquement : Sire, cela veut dire : Tu es cet homme-là !

Ce ne fut alors qu'une voix pour s'indigner contre une censure aussi impertinente exercée sous ombre du ministère ecclésiastique; mais Louis XIV, en homme sensé, si ce n'est en chrétien, interrompit tout ce concert par ces paroles, qui ne sont qu'une preuve de plus du tact que montre toute sa conduite : « Il a fait son devoir, faisons le nôtre. »

On ajoute, ce qui n'a pas besoin de preuve, que le sermon fini, Bourdaloue accoutumé à voir tous les carrosses de la cour se disputer la faveur de le reconduire à la Maison professe, ne trouva, ce jour-là,

1. Faut-il accorder l'honneur d'une réfutation à cette autre version du même fait, que je trouve au manuscrit déjà cité de Bottu de Saint-Fonds (ms. t. I, p. 815). « J'ai ouï dire que le P. Bourdaloue prêchant un jour devant le roi s'étendit fort sur ses louanges; il le compara à Salomon et tâcha de faire voir le rapport de sa vie à celle de ce prince, mais en finissant avec une hardiesse vraiment apostolique il fit voir que la comparaison étoit entière et ajouta ces paroles de l'Ecriture : *Verumtamen posuisti maculam in gloria tuâ, inclinasti femur tuum super mulieres.* » — Le passage de l'Ecclésiastique est en tout cas cité inexactement. Voici les versets 21 et 22 auxquels il est fait allusion : *Et inclinasti femora tua mulieribus : potestatem habuisti in corpore tuo, dedisti maculam in gloria tua...* On ne dit point d'ailleurs que le roi ait demandé la traduction. Mais pour peu que le récit passe dans deux ou trois *Praedicatoriana*, on pourra être sûr d'y voir bientôt un calque parfait du trait amplifié par Chevalier de Saint-Amand. C'est à regret que je cite, même pour en dénoncer la sottise, les *ana* de cette sorte. Mieux vaudrait les laisser dans l'oubli qu'ils méritent. Du moins manifestent-ils le procédé de ces narrateurs qui quelque cinquante ou cent ans après les événements nous viennent raconter des faits ou paroles caractéristiques, dont pas un des contemporains n'a eu connaissance. — Serait-ce à ce sermon qu'il faut rapporter ce trait, fort arrangé, semble-t-il, par La Beaumelle : « Au sortir d'un sermon véhément contre l'amour de la gloire et des femmes, le Roi dit au Prince de Marsillac : « Que pensez-vous de ce que vous venez d'entendre ? Mais, Sire, je pense que... » répondit Marsillac en hésitant. — Pour moi, dit Louis, j'en suis fort satisfait. — Et moi, enchanté, reprit le courtisan. » (*Mémoires et lettres de Mme de Maintenon, 1755-1756, 9 vol. in-12, t. II, p. 95*).

Nous retrouverons bientôt une autre anecdote du manuscrit de Saint-Fonds sur *Loquebar in conspectu regum*, rattachée au souvenir du sermon sur l'adultère. V. p. 139<sup>2</sup>.



personne qui parut seulement y songer, et regagna pédestrement la rue Saint-Antoine.

Est-il aussi certain que le grand Condé, ami de Bourdaloue, en lui annonçant le tour heureux qu'avait pris dans l'esprit de Louis XIV la vigoureuse franchise d'un autre Nathan, lui fit observer « qu'il ne pouvoit plus désormais paraître en chaire devant le Roi? » Ce point paraît très contestable.

Il ne l'est, hélas ! ni plus ni moins que le reste du récit dont tous les détails luttent d'in vraisemblance. L'affirmation audacieuse et fantaisiste s'y étale partout et il n'est pas difficile de voir qu'il y a là un mélange de tous les traits qui ont circulé à tort ou à raison au compte des divers prédicateurs royaux. Le mot : *Il a fait son devoir, faisons le nôtre*, s'il a été dit, ce qui n'arrive guère aux mots « historiques », aurait suivi, nous le verrons une prédication de Mascaron. C'est assez pour donner la mesure de la certitude de ces anecdotes.

Le plus curieux est que le texte de Chevalier de Saint-Amand a été commenté par une annotation de l'infatigable Rochebilière. Moins bien inspiré que de coutume et égaré par les renseignements qu'il tenait du P. Cahier, l'érudit et patient chercheur paraît croire fermement au récit. Heureusement sa précision ordinaire lui a fait noter les sources auxquelles est empruntée la légende et rend plus facile à constater l'inanité de cette histoire. Le narrateur dont Chevalier nous prétend donner le texte, l'ecclésiastique aussi modeste qu'éclairé dont il parle n'est autre que le P. Cahier. Rochebilière l'interrogea et, selon sa coutume, consigna les réponses en marge de son exemplaire de travail en ajoutant au bas, entre parenthèses (le P. Cahier.)

C'est une vraie réclamation, non pas contre le récit, mais contre l'absence des références. On y trouve aussi de curieuses déductions du P. Cahier :

M. Chevalier m'ayant emprunté mes expressions sans rien dire de mes autorités (singulière préférence), je rétablis mes sources à consulter :

A) Oroux, *Histoire ecclésiastique de la Cour de France* (Carême de 1675), t. II, p. 510.

Ce serait donc à l'avènement de M<sup>me</sup> de Montespan et l'on pourrait expliquer ainsi les cinq ans de lacune dans les prédications du P. Bourdaloue à la Cour. (Ce qui suit, au crayon dans l'exemplaire annoté par Rochebilière, paraît être une rectification faite par lui au chiffre inexact des cinq ans donné par le P. Cahier.) Bourdaloue ne prêcha pas le carême en 1675. Il le prêcha en 1676 et n'y reparut plus qu'au carême de 1680, après 4 ans d'intervalle.

B) Anquetil : *Louis XIV, sa cour et le régent*, t. I, p. 299.

C) Un mot chez le P. Delarue, préface de ses sermons.

D) M. L'abbé de Sambucy pense qu'il faut transporter cette anecdote à d'autres personnages et à d'autres temps. Selon lui, il ne faudrait point la chercher ailleurs que dans Mgr de Beauvais évêque de Senez prêchant à la cour de Louis XV, sermon sur la vérité, t. I, p. 65 et 86. Mais M. de Sambucy avait à glorifier le prédicateur de Louis XV ; et, comme tous les panégyristes, il lui sacrifiait d'assez bonne foi tout ce qui n'était pas son saint, comme on dit... (Le P. Cahier).

Cette dernière réflexion du savant P. Cahier se retourne singulièrement contre lui, car, dans l'espèce, les amis de Mascaron, s'il en est qui veulent revendiquer en sa faveur l'anecdote, pourront trouver que, « d'assez bonne foi, ayant à glorifier Bourdaloue », le P. Cahier a fait bon marché des témoignages ou revendications qui n'allaient pas à sa thèse, c'est-à-dire au panégyrique « de son saint. » Vraiment le P. Cahier s'est trop aisément contenté, si les témoignages qu'il invoque lui ont suffi pour admettre et l'épisode du *Tu es île vir*, et la prétendue disgrâce qui aurait tenu à l'écart le trop hardi prédicateur. On voit clairement du reste qu'il s'est peu soucié de précision, puisqu'il suppose le carême de 1675 prêché à la cour par Bourdaloue. Cette erreur lui fait croire à une lacune de cinq années et par suite édifier sur une pure hypothèse, faussée d'ailleurs, une série de conclusions mal étayées. La rectification de Rochebilière est elle-même incomplète. C'est trop dire de parler de quatre ans d'intervalle. Entre le carême de 1676 et la station de 1680, il n'y a place que pour trois prédi-

cateurs des carêmes royaux. Or quoi de plus naturel que de voir Bourdaloue invité une année à Rouen, et les deux suivantes dans les chaires de Saint-Sulpice et de Saint-Jacques de la Boucherie. A ce compte il faudrait expliquer par des mécontentements de la cour toutes les interruptions dans les stations au Louvre. Il n'est au contraire qu'exceptionnel que les stations du même orateur soient si voisines, bien loin qu'il soit inouï d'y rencontrer des intervalles de trois ou quatre années. Sans avoir encouru jamais de blâme, Bossuet prêcha les carêmes de 1662, 1666, et une partie de celui de 1681; qui cherchera des motifs à ces longs intervalles ne les trouvera pas dans des hardiesses déplacées.

Il faut regretter surtout que le P. Cahier ait été satisfait à si bon compte par les témoignages qu'il invoque. Ni Oroux, ni surtout Anquetil, autorités d'ailleurs très faibles, ne légitiment la conclusion qu'il a tirée de leurs ouvrages<sup>2</sup>. C'était surtout jouer de malheur que citer la préface des sermons de La Rue. Le mot invoqué est à connaître, mais il faut le restituer au prédicateur que désignait La Rue et ce n'était point Bourdaloue. Dans l'éloge de la piété de Louis XIV et pour montrer que, « durant huit ou neuf (*sic*) carêmes ou avents » prêchés à la cour par lui-même sans « avoir jamais flatté le vice, ni dissimulé la sévérité des devoirs de la vertu, ....le courage de l'orateur était bien soutenu par la présence du grand roi.... » La Rue écrit :

*Le zèle d'un prédicateur des plus renommés de France et des plus dignes de sa réputation, l'ayant porté à traiter une matière que la considération de la jeunesse du roi et d'une cour alors dans les plaisirs auraient dû lui faire éviter, s'il eût suivi les règles de la prudence ordinaire, on en fut alarmé jusqu'à faire craindre à l'orateur l'indignation du monarque. Le roi ne l'ignora pas, mais*

---

1. Pour qu'on en juge, je cite aux notes justificatives du livre III, note d, les textes d'Oroux et d'Anquetil, après celui de la Beaumelle, unique source d'Oroux, à ce qu'il semble.

le prédicateur s'étant présenté devant lui, sa religion le prévint : bien loin de lui en marquer le moindre ressentiment il le remercia du soin qu'il prenait de son salut, lui recommanda d'avoir toujours le même zèle à prêcher la vérité, et de l'aider par ses prières à obtenir bientôt de Dieu la victoire de ses passions.

Evidemment en face des mots *un prédicateur des plus renommés de France*, le P. Cahier ne s'est point même demandé s'il pouvait être question d'un autre que de Bourdaloue. Lui seul à ses yeux pouvait être ainsi désigné et la périphrase a valu pour lui un nom propre, fortifiant d'autant un siège déjà bien avancé. La position n'en est pas plus tenable. C'est à Mascaron, durant son carême de 1669 qu'il faudrait, suivant Mgr Blampignon, rapporter le témoignage de La Rue. Bien que le fait vaille la peine d'une discussion, ce n'en est point le lieu. Nous pouvons l'admettre sous bénéfice d'inventaire. Encore faut-il citer la page incriminée alors par les courtisans et que Mgr Blampignon nous a donnée d'après les notes du P. Bougerel. On y verra combien est voilée l'allusion à Nathan qui fut tenue pour un trait de hardiesse ; quel degré par suite de vraisemblance il faut accorder aux divers récits qui touchent de près ou de loin au *Tu es ille vir*.

Les grands et les rois de la terre entendent rarement la vérité. Comme on veut les convertir et non pas les aigrir, et que la même Ecriture qui nous ordonne d'annoncer la vérité devant les princes de la terre nous commande aussi de les ménager ; que Nathan, ayant à faire connaître à David son adultère et son homicide, prit des biais et des chemins par où l'Esprit de Dieu le mena ; que tout cela fait que la vérité ne se montre à eux qu'avec un ménagement dont il faut que les grands s'aperçoivent, et pour expliquer cela par les termes du grand saint Bernard, écrivant au souverain pontife ces livres si sages et si hardis qu'il a intitulés *De la considération*, il vaut mieux, dit-il, prêcher devant les grands avec un peu de timidité qu'avec trop de témérité : *mihi tutius judico apud majestatem timiditate quam temeritate periclitari* ; mais aussi, si le respect que j'ai pour vous fait que je ne vous dis la vérité que sous des enveloppes, que je vous la mets dans des jours plus enfoncés, il faut que vous ayez plus de pénétration que je n'ai de hardiesse ; que vous entendiez plus que je

ne vous dis, et que vous compreniez que ne vous disant rien, je ne laisse pas de vous dire ce que vous ne voudriez pas qu'on vous dit. *Decet te scilicet abundantiorum quam me audaciorum esse.* C'est à dire, messieurs, qu'il en est de la parole de Dieu à l'égard des grands comme d'une fenêtre qu'on leur ouvre : la vue ne s'arrête pas à l'objet le plus proche que cette fenêtre leur présente, elle va plus loin et se porte à l'extrémité de l'horizon. De même il faut, messieurs ; que les grands entendent plus de choses qu'on ne leur en dit, en voient plus qu'on ne leur en montre, en découvrent plus qu'on ne leur en présente. Que si, avec tous ces soins, toutes ces précautions et tous ces ménagements, la vérité ne peut plaire, craignez, messieurs ; que cette parole ne vous soit ôtée ; craignez que Jésus-Christ ne venge cette parole méprisée. . . .<sup>1</sup>

Cet exorde du sermon *de la parole de Dieu*, déjà cité dans le beau livre *l'Oratoire de France au XVII<sup>e</sup> et au XIX<sup>e</sup> siècle* que S. E. le cardinal Perraud publiait il y a près de quarante ans, donne fort bien la note et le ton que comportaient les audaces apostoliques à la cour du grand roi. Il est inutile de faire remarquer combien la date de 1669 concorde mieux avec les paroles de La Rue que celle de 1676 ou des années suivantes, bien que le roi, plus âgé de dix ans, n'en fût guère assagi. Il importe davantage de se demander comment le fameux texte *Loquebar de testimoniis tuis in conspectu regum*, si aisé du reste à prêter indistinctement aux prédicateurs de la cour, s'est trouvé appliqué à Mascarón, avant d'orner le portrait de Bourdaloue. Mgr Blampignon citant la préface où La Rue célébrait ce trait « de zèle peu conforme aux règles de la prudence humaine », ajoute, après les paroles de Louis XIV, cette réflexion qui semble continuer les paroles de La Rue, mais que je cherche en vain dans cette préface :

On ne sait ce que l'on doit le plus admirer ici, de la droiture du roi ou de celle de son prédicateur à qui on appliqua dès lors dans Paris ces paroles du prophète : *Loquebar de testimoniis tuis in conspectu regum et non confundebam.*

---

1. Correspondant, 10 mai 1870, p. 441, et *Etudes critiques*, 1897, p. 363.



La première biographie de Mascaron, par le P. Bordes, parue en tête de ses *Oraisons funèbres*, sitôt après sa mort, fait une allusion évidente et au sermon *sur la parole de Dieu*, qu'il place en effet au second carême, et aux applications du *Loquebar*... qui en découlèrent.

Dès le second carême, lit-on dans cette *Vie de Messire Jules Mascaron*, il prit ce tour si particulier, si ingénieux, si nécessaire pour la morale de la Cour, dont personne n'avoit encore donné l'exemple et que les plus habiles ont fait gloire d'imiter. Il ne dissimuloit point les veritez ; mais il les annonçoit avec toutes les mesures de respect et de circonspection que doivent garder ceux qui parlent devant des Têtes couronnées. Il avoit appris des Pères de l'Eglise que les oreilles des grands sont délicates, & qu'elles entendent à demi-mot ce qu'on n'ose pas ouvertement leur dire. Il suivit cette maxime un Premier Dimanche de Carême, où après avoir rapporté de l'Ecriture sainte et de l'Histoire de l'Eglise les Exemples les plus pathétiques, avec autant de force que d'adresse, il osa ajouter ces paroles du Sauveur : *Si male locutus sum, testimonium perhibe de malo* ; si j'ay mal parlé, rendez-en témoignage.... Le Roy, dont les paroles sont aussi remarquables que les actions sont éclatantes, prit la défense de son Prédicateur, & dit à ceux qui lui portoient envie : *Il a fait son devoir, c'est à nous à faire le nôtre*. L'orateur continua depuis avec la même sagesse et la même liberté ; ce qui lui fit appliquer les paroles du Prophète : *Loquebar de testimoniis tuis in conspectu regum et non confundebam*.

Il ne serait pas impossible, que l'application de ce texte faite à Mascaron (après bien d'autres, apparemment), puis à Bourdaloue par les graveurs qui inscrivirent cette devise au bas de son portrait, ait été pour quelque chose dans la confusion des anecdotes de « Nathan à David. » Sur cette donnée, rien n'était plus facile que de broder une série de traits à effet. Les anecdotiers ne s'en sont point fait faute, et comme Bourdaloue passa vite pour parler librement même à la cour, du vice impur qu'il poursuit comme « la peste de son siècle », comme il était public qu'il ne dissimulait aucune vérité, ce qu'il avoit de commun avec bien d'autres prédicateurs, Mascaron <sup>1</sup> notamment,

1. On se rappelle sa définition des conquérants, qui en 1675, déplut au maître. V. plus haut, p. 383.



on aura, suivant le procédé de la légende en formation, groupé et grossi au profit de Bourdaloue tous les multiples et minimes faits d'audace apostolique, résumés comme en un fait type, dans l'histoire du *Tu es ille vir*. Fait significatif, à cette aventure diversement présentée se rattache presque toujours le souvenir du *loquebar in conspectu regum*. C'est d'ailleurs assez naturel, mais cela doit inquiéter déjà pour la réalité du fait, à la fois divers et uniforme, semblable en cela à l'aventure de la révélation subite et fortuite de Bourdaloue et de Suffren prédicateurs <sup>1</sup>. Exemple :

On dit encore que prêchant une autre fois sur ce texte de l'Evangile *non licet tibi habere uxorem fratris tui*, il dit des choses très vives qu'il conclut par ces paroles : *Loquebar de testimoniis tuis in conspectu regum et non confundebam*. Ce sermon fit impression sur l'esprit du roi qui envoya M<sup>me</sup> de Montespan à Gentilly ; et le lendemain, le P. Bourdaloue ayant paru, le roi lui dit : Père, vous serez content ; M<sup>me</sup> de Montespan est à Gentilly. Sire, répondit-il, je serais bien plus content si Gentilly était à quarante lieues de Paris.

Dans ce nouvel extrait du manuscrit de Bottu de Saint-Fonts, on reconnaît une variante de la retraite de Clagny, déjà touchée à l'occasion des jubilés de 1675 et 1676<sup>2</sup>. La première partie, par contre faisait rêver au sermon *sur l'Adultère*<sup>3</sup> dont il sera question tout à l'heure, d'après un témoignage de M<sup>me</sup> de Sévigné. Feugère y voyait un exemple de sermon perdu ; d'autres prenaient texte de la même lettre de la marquise, pour assigner au carême de 1680 le sermon *sur l'Impureté*. De tant de témoignages disparates et tendant toutefois à constater « l'audace du prédicateur », il est un autre résultat à tirer, c'est de nous demander à quel point sont recevables des récits comme le *Tu es ille vir* ou la comparaison

1. Cf., plus haut, pp. 242 et suiv.

2. V. plus haut, p. 377, 383, 395-398. Cf. plus bas, 29 mars 1680 et note d du livre III.

3. V. plus bas, au 24 mars 1680.

détaillée avec Salomon et aussi ce que les contemporains de Bourdaloue entendaient par des « sermons d'une force à faire trembler les courtisans<sup>1</sup>. » Quand on rapproche de l'émotion produite par le sermon de Mascaron sur la parole de Dieu en 1669, le texte que nous a conservé le P. Bougerel, on se prend à douter de la possibilité même du *Tu es ille vir*. Ajoutez que si pareil « scandale » s'était produit, il est impossible que la correspondance du temps, les *mémoires*, *gazettes à la main*, etc., ne s'en soient pas saisis. Or ce silence universel, argument négatif qu'on a opposé déjà, non sans raison, aux témoins ou anecdotiers venus trop tard pour raconter l'aventure, serait à lui seul plus invraisemblable que « l'audace » de l'orateur qui eût, même en latin, pris à partie le grand roi, pour lui faire baisser la tête et « descendre le menton de ce perchoir », où Chevalier, comme s'il avait vu ou lu un auteur contemporain, nous le représente, appuyé sur le pommeau de sa canne. De telles scènes ressemblent fort à de la haute fantaisie du roman historique. Il faut laisser Sandras de Courtilz, Dumas, Arsène Houssaye, arranger leurs personnages, ainsi que Duclos retouchait Saint-Simon<sup>2</sup>.

Veut-on un trait encore, bien qu'il soit de beaucoup postérieur, nous montrer à quel degré étaient épiés et interprétés les sermons des orateurs de la cour et par conséquent combien incroyables les « apostrophes au roi » qui n'eussent pas été à le louer? Voici ce qu'écrivait, annaliste bien informé, ayant pris le loisir de contrôler ses dires, le P. Léonard de Sainte-Catherine, à propos du carême à la cour, prêché en 1703, par le P. Lombard, jésuite<sup>3</sup>:

1. V. plus haut, p. 373.

2. Sainte-Beuve. *Causeries*, t. ix, pp. 204-245. V. l'exemple de la p. 242.

3. C'est à l'avent de 1696 que Lombard parut pour la première fois à la cour. Sourches fait son éloge en ces termes :

« 1<sup>er</sup> novembre 1696 : L'après dinée, il (le roi) entendit le sermon du

A Paris ce 5<sup>e</sup> Avril 1703.

Vous m'avez temoigné monsieur que ie uous ferois plaisir de uous mander ce que ie pourrois apprendre de particulier des predicateurs du Caresme

Voicy un fait fort remarquable, il n'est pas nouveau a la verité, mais je l'ay bien uoulu uerifier auant que de vous l'escrire

Le 1<sup>er</sup> dimanche de Caresme le Pere Lombard Jesuite qui presche deuant Sa Maj<sup>te</sup> s'estendit fort au long sur ce passage de l'Euangile *Dominum Deum tuum odorabis, illi soli seruias*, et monstra vivement l'obligation que les grands et les petits ont de seruir Dieu preferablement a tout. Il alla mesme jusqu'à apostropher les Courtisans et les gens de guerre et apres estre entré dans le detail de ce qu'ils font, de ce qu'ils souffrent journellement et les perils ausquels les derniers s'exposent, il fit voir que tout cela ne leur profitoit de rien pour leur salut &c, tellement que la plus grande partie des auditeurs, allarmés de cette forte morale, se disoient les uns aux autres hautement au sortir du Sermon : Il faut donc abandonner le service du Roy pour trauailler a nostre salut, puisque tout ce que nous faisons bien loin d'y contribuer nous en esloigne &c. Mais comme on ajousté toujours aux rapports, quelq'uns firent parler le Roy disant que Sa Maj<sup>te</sup> estoit fort mecontente de ce que le predicateur auoit annoncé en chaire, qu'il pourroit bien estre interdit, &c. Ce faux bruit etant paruenü iusqu'aux Iesuites de la maison professe de Paris ces peres prirent resolution d'enuoyer quelq'un de leur societe le mercredy ensuiuant pour entendre le Pere Lombard, apres l'auoir auerti de la part des superieurs de prendre garde a ce qu'il auoit a dire ; mesme le Pere de la Chaise alla trouuer le Roy pour luy faire des excuses. Sa Maj<sup>te</sup> lui dit qu'elle estoit fort surprise de ce faux bruit, qu'on faisoit courir, que le P. Lombard auoit presche la uerité, qu'il en estoit tres content, qu'il sauoit fort bien la difference qu'il y auoit entre luy et Dieu, qu'il ne pretendoit pas passer pour tel, qu'il estoit bien aise que le Pere predicateur eut fait conoistre que c'estoit a Dieu et non a lui que ses suiets deuoient rapporter tout ce qu'il[s] faisoie[n]t pour son service &c. <sup>1</sup>

---

P. Lombard jésuite qui devoit prêcher l'Avent devant lui, et dont le discours fut très fort et très profitable.» (*Mémoires du marquis de Sourches*, t. v, p. 210.

1. Fr. 19 208, papiers du P. Léonard de Sainte-Catherine, portant en tête cette mention (de sa main) : « Recueil de quelques copies de lettres que j'ay escrites a mes amis de province et mesme à Paris. J'en aurois plusieurs portefeuilles si je n'estois avisé de cela plustost ». 1703.

C'est en effet fort dommage que le célèbre collectionneur ait songé si

Je n'ai pas craint, tant sont tenaces les récits légendaires, d'avoir longuement et trop abondamment raison contre l'absence de preuves, l'invraisemblance surtout, de la prétendue anecdote du *Tu es ille vir*.

Sans nous embarrasser désormais de ceux qui rapportent ce fait controvérsé au fameux sermon où Bourdaloue frappa comme un sourd, nous savons maintenant qu'il ne fallait pas dire de bien fortes vérités pour effrayer les courtisans sur ce qu'en pourrait penser le maître. Quant à expliquer la très courte absence de Bourdaloue de la chaire royale, où le brevet de mai 1679 l'appelait à reparaitre bientôt, c'est un soin superflu.

Comme j'ai fait, plus haut, en 1674<sup>1</sup> pour l'expression « l'orateur de rois », il conviendrait ici de marquer les divers stades de ce récit légendaire et d'en dater, depuis l'origine les plus notables manifestations. Semblable à la renommée antique, ce récit va prenant corps et crédit,

....vires acquirit eundo,

jusqu'aux versions modernes que nous venons de lire. Reprenons la série depuis la première apparition de l'anecdote.

Faut-il assigner comme première date au *Tu es ille vir* un des passages d'un sermon de Bourdaloue sur le jugement dernier qu'on lit dans les éditions subreptices au premier lundi de carême, et qui se retrouve en un bon nombre de manuscrits des copistes?

C'est le sermon fait sur le texte *Cum venerit Filius hominis in maiestate sua*,.... Math. XXV, 31 et qui commence par l'exorde conservé dans l'édition au premier

---

tard à nous conserver des extraits de ses lettres envoyées en province. Celle-ci du moins, bien qu'elle ne concerne point Bourdaloue, nous fait connaître ce que pouvaient être les difficultés d'un prédicateur de la Cour. Le trait qu'elle rapporte est « peint » et n'a rien de l'incertitude et du vague des récits que colportent vingt ou trente ans après l'évènement des recueils d'ana dont personne ne peut contrôler la source.

1. P. 352.

dimanche du premier avent : « Sire, c'est une réflexion bien judicieuse de saint Grégoire de Nazianse que le terme de majesté, etc. » Par malheur, dès l'entrée en matière<sup>1</sup>, la division même et le sujet changent dans les diverses copies. Celles-ci, — je parle de celles que j'ai pu voir, car il en est bien d'autres, — passent, après l'exorde, au sujet qu'on rencontre imprimé dans le xxiv<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte<sup>2</sup>.

L'édition subreptice, au contraire, sauf dans la seconde partie qui montre l'équité inflexible du jugement de Dieu, opposée à nos délicatesses et ménagements, traite, non plus comme les copies ou comme la dominicale, de la vérité du jugement de Dieu, mais « des raisons qu'il aura de se satisfaire par l'exercice de sa justice ou de sa vengeance. »

Les copies des recueils Phelipeaux et Montausier, qui ont ainsi dévié, après leur exorde commun avec celui de l'édition de 1692, suivent d'assez près la dominicale imprimée pour donner confiance et autoriser du coup, d'après la seconde partie, pleinement en parenté avec elles, le texte de notre subreptice. Celui-ci nous offre un arrangement fait par l'orateur ; une de ses reprises d'un sermon *sur le Jugement* maintes fois répété, passant des avents aux carêmes ou aux dominicales suivant les besoins de la prédication. Peut-être le manuscrit déjà cité<sup>3</sup> comme renfermant le sermon probablement donné à Saint-Eustache le 20 février 1673, confirme-t-il le texte de ma première édition clandestine. Je n'en ai sous les yeux que l'exorde, conforme, bien que plus bref, et la péroraison qui diffère et nous offre ainsi un texte d'un caractère à part. Il est

1. C'est celle qui a été retouchée, comme nous l'avons vu, p. 166, dans la seconde édition, mettant en scène le roi Agricola.

2. T. xi, p. 90 : Comme il n'y a que Dieu qui soit absolument ce qu'il est...

3. Ms. K, Fr. 9637. V. plus haut, pp. xxxi et 367.



impossible, d'ailleurs, qu'il ne se retrouve point quelque texte manuscrit pleinement conforme à celui de la pseudo-édition Cramoisy.

En attendant, suffisamment authentique pour être invoquée en témoignage, cette édition nous présente le passage qui, peut-être (par suite, à mon avis, d'une interprétation erronée), aurait servi de base à l'anecdote, construite par La Beaumelle, et mise en circulation par Iraillh. Elle me semble ne pouvoir s'appuyer légitimement sur le passage qu'on va lire <sup>1</sup>:

Je ne m'étonne pas si le Prophète roi lui disoit, dans l'emportement de son zèle : *Exsurge, Domine, iudica causam tuam*... Car en vérité, les hommes sur lesquels vous vous chargez de vos intérêts vous traitent trop mal. Quand il s'agit de se venger eux-mêmes, de se faire rendre justice, ils ne sont que trop sévères <sup>2</sup>, mais quand il n'y a que vous d'intéressé dans le crime, il n'y a rien de plus indifférent et de plus languissant qu'eux, & pour ne rien dissimuler en ce rencontre, je vous dirai en passant que je ne m'étonne pas que le Prophète entra dans ce sentiment, sachant bien par sa propre expérience, combien l'homme est zélé de se venger de ceux qui l'ont offensé, et au contraire, combien il est malade (*sic*) et languissant quand il s'agit de satisfaire à Dieu pour ses propres péchés. Lorsque Nathan eut représenté à David l'injustice de celui qui avoit épargné ses propres brebis, pour ravir celle de son voisin qui n'avoit que celle-là, aussitôt il le condamna à mort, parce que d'abord il ne pensoit pas que ce fut de lui dont il s'agissoit, mais quand Nathan lui eût dit : « Sire, c'est de vous que je parle; vous savez ce que vous avez fait à l'endroit de la femme du pauvre Urie : *Tu es ille vir*; alors il ne prononça plus d'arrêt de mort sur lui, & il eut recours à la miséricorde, & se contenta de dire : *Peccavi*... »

1. L'orateur veut montrer (par des raisons que l'on retrouve dans le sermon sur le Jugement dernier, au second Avent, dans l'édition officielle), que Dieu, après avoir remis sa cause aux hommes, au risque de les voir peu zélés pour ses intérêts, doit avoir « son jour » pour juger lui-même, en rigueur, ce qui a été négligemment traité par les hommes. Il prouve, par un trait d'observation, confirmé par l'épisode de David interpellé par Nathan, l'indifférence des hommes à sauvegarder les intérêts d'autrui, par suite ceux de Dieu.

2. Le sermon sur la Sévérité évangélique (second Avent, p. 452), pose fort bien le problème et établit la conciliation de la sévérité et de la douceur.



On voit aisément comment une interprétation inexacte de ce passage pouvait donner naissance à la légende. Il suffisait de transcrire de façon à laisser croire que les paroles de Nathan, « Sire, etc. », étaient une apostrophe directe ou une parenthèse à l'adresse de Louis XIV dans un sermon prononcé devant lui. Rien de plus facile que de le figurer aux yeux :

.... Mais quand Nathan lui eût dit (SIRE, C'EST A VOUS QUE JE PARLE) :  
« Vous savez ce que vous avez fait à l'endroit de la femme du pauvre Urie, » etc.

Toutefois cette commode hypothèse ne doit pas être l'origine de la légende. Du moins le fait de l'emploi de l'épisode, dans un sermon que rien ne garantit avoir été donné devant le roi, comme il le faut bien noter, était à signaler, comme contemporain de Bourdaloue, et *capable* d'avoir influé sur les récits postérieurs<sup>1</sup>. Je ne crois pas cependant lui devoir assigner un numéro d'ordre. Les divers récits partent, semble-t-il, de sources plus vagues que ne serait cette fausse interprétation. Voici comment s'établirait la succession des « autorités » diverses qui ont répandu l'anecdote.

1° L'acte de naissance du *Tu es ille vir*, autant qu'il est signé, remonterait exactement à l'année 1755, date du premier volume des *Mémoires pour servir à l'histoire de Madame de Maintenon*, publiés par La Beaumelle avec les Lettres, de 1755 à 1756, en neuf volumes in-douze<sup>2</sup>. Il faudrait donc rajeunir beaucoup l'apparition de l'anecdote, bien postérieure aux contemporains de Bourdaloue.

2° Soudée à cette autre fantaisie, aujourd'hui démontrée

1. Il faut le rapprocher aussi du passage parallèle de Bretonneau, cité déjà dans la première partie (p. 67). En faut-il conclure que Bretonneau n'ignorait pas les subreptices dont il a dit tant de mal, et qu'il a usé, pour son compte, des fragments qu'il n'a pas jugé bon d'insérer dans l'édition, faute peut-être d'en rencontrer des traces dans les papiers de Bourdaloue ?

2. V. note d.

fausse et expliquée dans sa genèse<sup>1</sup>, qui faisait parler Bourdaloue les yeux fermés, la seconde étape procède des *Querelles littéraires* de l'abbé Iraitlh. Le P. H. Chérot a cité ce témoin auquel il accorde le bénéfice d'un sens littéraire véritable, mais dont il dénonce avec raison l'absence totale de critique historique. Iraitlh écrivait :

Bourdaloue, avec un air concentré en lui-même, faisant très peu de gestes, les yeux le plus souvent fermés, pénétrait tout le monde par un son de voix uniforme et terrible. Le ton avec lequel *un* orateur<sup>2</sup> sacré prononça ces paroles : Vous êtes cet homme, *Tu es ille vir*, en les adressant à un de nos rois, frappa encore plus que leur application.

Evidemment le *Tu es ille vir* circulait déjà dans la multitude des *Ana* et des innombrables *on-dit* qui encombraient la littérature, mais en lui donnant place parmi les récits qu'il admet de toutes mains, l'auteur des *Querelles littéraires* le faisait entrer dans une phase nouvelle. C'est à lui, jusqu'à plus ample informé, qu'il faut attribuer la diffusion de l'anecdote, en tant que liée intimement à la légende des yeux fermés qui lui donne toute sa saveur. La source de l'abbé Iraitlh pourrait fort bien être à cet égard l'interprétation erronée du prétendu portrait de Bourdaloue dans les *Dialogues de Fénelon* sur l'éloquence de la chaire<sup>3</sup>. Rien dans ce cas ne fortifiait mieux la position adoptée par Iraitlh que de démontrer la puissance de cette immobilité (Fénelon toutefois parlait de gesticulation exagérée) corrigée par le son de la voix. Les divers traits rapportant, mais enjolivées, les audaces attribuées à Mascaron dans la notice de 1704, ont très bien pu s'égarer et comme ils servaient à merveille la cause d'Iraitlh et consacraient sa thèse de la puissance oratoire de Bourdaloue, unie, dans l'hypothèse, au manque d'action et

1. H. Chérot, S. J. *Iconographie de Bourdaloue*, pp. 31 et suiv.

2. Il faut noter cette manière de dire. Est-ce que Iraitlh hésite à se prononcer ? Au fond il ne nomme pas Bourdaloue.

3. V. plus bas en 1691, la discussion moins sommaire de ce passage avec un témoignage de l'abbé Fleury.

de regard, il était fort naturel de prêter à celui-ci ces diverses aventures.

Ils sont légion ceux qui ont répété, après Iraitlh, le trop caractéristique épisode du prophète Nathan, plus ou moins accompagné de circonstances, comme celle de la traduction donnée par Montausier.

On peut dire, si l'on veut, que Iraitlh avait fait une application à Bourdaloue de ce que La Beaumelle, le trop inventif auteur des *Mémoires pour servir à l'histoire de M<sup>me</sup> de Maintenon*<sup>1</sup> avait dit d'« un jésuite » apostrophant « vingt fois » le roi de ce texte que lui traduit ensuite Montausier, car là est la source de cette série de circonstances.

3° L'abbé Oroux surtout, usant de La Beaumelle, dans son *Histoire de la Chapelle royale*, peut marquer une véritable étape, 1774.

4° Anquetil enfin, dans sa prétendue histoire, intitulée *Louis XIV, sa cour et le régent*, 4 vol. in-12, 1789, a jeté le récit à tel point dans la circulation qu'il est, après lui, difficile d'assigner des dates aux divers progrès de la légende. Elle n'en avait plus guère à réaliser<sup>2</sup>.

Ce n'est pas sans raison toutefois qu'on pourrait remonter plus haut que les narrations signées, pour montrer comment l'attribution à Bourdaloue a pu se faire de divers récits de hardiesses à la cour. Nous avons vu, par un témoignage de 1704, que dès 1669, on aurait appliqué à Mascaron ces mots du psaume cxviii<sup>e</sup> : *Loquebar de (sic) testimoniis tuis in conspectu regum, et non confundebat*<sup>3</sup>. J'ai fait aussi remarquer que les divers *ana* rapportés dans le manuscrit de Saint-Fonds sous la date de 1724 rattachent à leur récit ces mêmes paroles. Or il est certain, par l'histoire,

1. 1755-1756, 9 vol. in-12. V. note d.

2. Nous verrons toutefois à propos de 1691, qu'avec l'histoire des yeux fermés, elle a continué de circuler, de Maury à Feugère, et même au-delà.

3. V. p. 486. Au lieu de *Et loquebar IN testimoniis...* du texte (v. 46.)

désormais acquise, de la gravure de Simonneau, dérivée vers 1706 du tableau et du dessin de Jouvenet<sup>1</sup> que les mots *Loquebar de*, etc., ont été alors officiellement appliqués à notre orateur. L'intention n'était point la même, comme le prouve la finale du texte. Il s'agissait de bien marquer l'attitude méditative de Bourdaloue, et par suite, au lieu de donner le texte, tel que l'application au courage de Mascaron l'avait fait adopter, on l'a tronqué pour y ajouter le verset suivant, tout en situation : *Et meditabar in mandatis tuis*.

Inutile de montrer que cette dernière partie du texte a vite été oubliée, ou du moins, était, dans la pensée de beaucoup, éclipsée par la première. Il y a eu des conséquences, et, comme nous l'avons vu pour l'interprétation de la préface de La Rue par le P. Cahier, plus d'un critique a vu dans des récits anonymes de hardiesses dans la chaire royale, allusions réelles à Mascaron, des traits relatifs à Bourdaloue.

C'est ainsi que J. de Maistre, dans son essai sur le *Principe générateur des Constitutions politiques*, écrit en 1810, que les jésuites « allaient sur les échafauds dire les dernières paroles aux victimes de la justice humaine, et que de ces théâtres d'horreur, ils s'élançaient dans les chaires pour y tonner devant les rois » ; à quoi il ajoute, comme pièce justificative, cette note : « *Loquebar de testimoniis tuis in conspectu regum : et non confundebar*. Ps. cxviii, 46. C'est l'inscription mise sous le portrait de Bourdaloue et que plusieurs de ses collègues ont méritée<sup>2</sup>. » Cette addition, qu'on a eu le tort récemment d'abrégier sous cette forme : « *Loquebar de testimoniis tuis in conspectu regum* (pour l'épithaphe [*sic*] de Bourdaloue) », n'est qu'en partie exacte, même à rétablir le mot « épigraphe », puisque c'étaient les mots *et meditabar*, que Simonneau avait voulu souligner.

1. Chérot, *Iconographie*, p. 28.

2. De Maistre, op. cit. xxxvi, Lyon 1884, t. 1, p. 274.

L'exemple du moins est démonstratif pour établir comment les anecdotes relatives à Mascaron, notamment sa discrète allusion à Nathan du carême de 1669, ont changé de caractère, puis d'attribution, jusqu'à faire assigner à Bourdaloue le prétendu *Tu es ille vir*.

Une plus curieuse conséquence, et plus grave aussi, de cette interversion, a été de faire dévier une découverte qui allait nous rendre les sermons de Mascaron. Il sera intéressant pour qui voudra étudier cet orateur de voir comment les *Sermons inédits du P. Bourdaloue*... publiés en 1823 par Serieys, qui ne sont pas une supercherie de cet éditeur<sup>1</sup>, mais n'étaient autre chose que des copies anonymes des sermons de Mascaron, ont pu être enlevés à celui-ci. La curieuse préface de cette édition paraît indiquer que la hardiesse de ces divers sermons prêchés à la cour les a fait assigner à l'orateur auquel la voix publique appliqua le mot de l'Écriture : *Loquebar*, etc., et non *confundebat*; là paraît être la seule preuve de l'éditeur. Or, à cette époque, la voix publique n'appliquait plus guère qu'à Bourdaloue le mot du psalmiste, ce qui a fait, trop légèrement, on l'accorde, publier sous le nom de Bourdaloue des sermons qui sont de l'évêque de Tulle et d'Agen<sup>2</sup>.

La conclusion ferme à déduire de ces minimes remarques est celle que tirait déjà le P. Le Lasseur, celui qu'on pourrait nommer le patient annotateur des *Mémoires de Rapin sur le Jansénisme*.

Dans une notice sur Bourdaloue d'où il n'a pas exclu toutes les erreurs ou légendes, il a du moins le mérite d'avoir nettement refusé tout crédit à celle-ci : « L'anecdote, écrit-il, qui lui met dans la bouche le *Tu es ille vir* est aussi fausse qu'invraisemblable. »

1. Quoi qu'en ait dit le P. Luras, t. I, p. 128.

2. V. ma *Bibliographie de Bourdaloue*, VII, p. 15.

Que La Beaumelle ou Iraillh soient donc à mettre en cause dans cette création, peu importe désormais. Il paraît incontestable et dorénavant acquis à l'histoire, que l'aventure du *Tu es ille vir* n'est qu'une invention pure d'anecdotier, et que le mot n'a jamais été dit devant Louis XIV, ni par Bourdaloue ni par un autre.

---



## CHAPITRE QUATRIÈME

L'ANNÉE 1680. — MINISTÈRE ET RELATIONS A PARIS.

UN CARÈME TRONQUÉ. — DEUX SERMONS SUR L'ÉTAT RELIGIEUX.

Avant d'aborder le carême de cette année, signalons, au **mardi 10 janvier**, la fameuse confession de Pomenars, faite à Bourdaloue. Le marquis de Pomenars, gentilhomme breton, avant de subir l'opération de la pierre, se confesse, comme nous l'apprend la lettre de M<sup>me</sup> de Sévigné, écrite le surlendemain. Le ton badin nous indique du moins que le marquis n'était pas précisément un habitué du confessionnal de Bourdaloue ni d'aucun autre :

Le pauvre Pomenars fut taillé avant-hier avec un courage héroïque... il a plus de joie qu'il n'a eu de douleur... Mais pour accomplir la prophétie de M. de Maillé, qui disoit un jour à Pomenars qu'il ne mourroit jamais sans confession, il a été devant cette opération, à confesse au grand Bourdaloue. Ah ! c'étoit une belle confession que celle-là ! Il y fut quatre heures : je lui ai demandé s'il avoit tout dit ; il m'a juré qu'oui et qu'il ne pèse pas un grain ; car il a tout dit et vous savez qu'il n'est question que de cela : il n'a point languï du tout après l'absolution ; tout cela s'est fort bien passé : il y a huit ou dix ans qu'il n'y avoit été, et c'étoit le mieux <sup>1</sup>.

C'est en janvier encore, sinon en décembre de l'année précédente, que Bourdaloue fut chargé d'écrire à l'une de

---

1. Sévigné, t. VI, p. 189.

1680 ses pénitentes, M<sup>me</sup> de Bury, retirée en son château d'Onzin, à six lieues de Blois, appelée comme dame d'honneur de la nouvelle princesse de Conti. C'est encore M<sup>me</sup> de Sévigné qui nous apprend ces détails dans sa lettre du mercredi 17 janvier 1680, ainsi que les empressements inutiles de M<sup>me</sup> de Senneterre, s'efforçant de se faire appuyer par Bourdaloue :

Mademoiselle de Blois, écrit la marquise, est donc M<sup>me</sup> la princesse de Conti ; elle fut fiancée lundi (le 15) en grande cérémonie ; hier mariée, à la face du soleil, dans la chapelle de Saint-Germain. . . . Mais voyez comme il est bon de se tourmenter un peu pour avoir des places ; il est certain que celles qui avoient été nommées pour dames d'honneur de cette princesse avoient fait leurs diligences. Le hasard veut que M<sup>me</sup> de Bury, qui est à cinquante lieues d'ici, tombe dans l'esprit de M<sup>me</sup> Colbert ; elle l'a vue autrefois, elle en parle à M. de Lavardin, son neveu, elle en parle au Roi, on trouve qu'elle est tout comme il faut ; on écrit qu'elle aura six mille francs d'appointements, qu'elle entrera dans le carrosse de la Reine. *On fait écrire le P. Bourdaloue, qui est son confesseur* ; car elle n'est pas janséniste, comme M<sup>me</sup> de Vibraye ; c'est avec ce mot qu'on a supprimé cette dernière, quoiqu'elle soit sous la direction de Saint-Sulpice ; enfin le courrier part, et on l'attend demain. M<sup>me</sup> de Lavardin fait présent à M<sup>me</sup> de Bury d'une robe noire, d'une jupe, d'un mouchoir de point avec les manchettes, tout cela prêt à mettre. La Sen... (M<sup>me</sup> de Senneterre) *a eu beau tortiller autour du Bourdaloue*, point de nouvelles.

Après quelques réflexions sur « la presse » qui assiège les dignités de la cour, M<sup>me</sup> de Sévigné conclut :

Voilà donc une amie de Monsieur le Coadjuteur encore placée <sup>1</sup>.

Ce sera le rôle de l'éditeur de la correspondance de Bourdaloue de nous commenter ou mieux de retrouver cette lettre, écrite par Bourdaloue et d'étudier les rapports qu'il put avoir avec la veuve du comte de Bury, frère de M<sup>me</sup> de Lavardin <sup>2</sup>. Le billet de Bourdaloue qui, par ordre

1. Sévigné, *ibid.*, p. 195.

2. Ce nom d'une des pénitentes de Bourdaloue n'a pas échappé à Rochembilière qui connaissait si bien, et pour cause, les *Lettres* de M<sup>me</sup> de Sévigné et l'annotation qu'elles appellent : « Anne-Marie d'Eure d'Aiguebonne, demeurée « veuve sans enfants en 1666, d'un cadet de Rostaing,

de M<sup>me</sup> Colbert, sinon du roi, la manda pour le poste de dame d'honneur de la nouvelle princesse de Conti, est tout au moins à classer parmi les lettres perdues dont la mention est certaine. Ainsi les relations et l'influence de Bourdaloue sont moins restreintes qu'on ne pourrait croire aux choses de la chaire et un essai à signaler comme intéressant et possible sur *Bourdaloue directeur* <sup>1</sup>, offrirait aux investigations un domaine assez varié.

Est-ce au carême à la cour, ou plus probablement, à l'une des prédications faites durant le reste de l'année qu'il convient de rapporter ce témoignage tiré de l'*Année sainte* de la Visitation <sup>2</sup>. Comme il est sans indication de jour liturgique ou de lieu, rien n'oblige à l'assigner au carême, mais il est bon de signaler le sujet traité par notre orateur à l'un de ses sermons de l'année 1680. On lit en effet dans la notice ou vie de la sœur Marie-Marguerite Mouton, du monastère d'Amiens ; « C'était en 1680, elle avait 14 ans, lorsqu'elle eut occasion d'entendre un sermon du célèbre P. Bourdaloue contre les vanités et les ajustements du siècle. Elle en fut si touchée qu'elle forma aussitôt le dessein de se consacrer sans réserve au service du Seigneur <sup>3</sup>... » Faut-il rappeler à ce propos, à côté des autres acceptions du mot *bourdalou* et *bourdaloue* <sup>4</sup>, ce nom « donné à l'étoffe commune dont les femmes

---

frère de la vieille Laverdin », dit Saint-Simon, était aussi tante de M<sup>lle</sup> Choin qu'elle fit venir de Dauphiné et qu'elle avoit mise fille d'honneur de M<sup>lle</sup> la Princesse de Conti. Saint-Simon a rendu hommage à sa vertu, et le *Mercur galant* de janvier 1680 la représente comme « d'autant plus surprise de voir qu'on l'appeloit à la cour, qu'elle ne s'y étoit proposé aucun établissement. » (R.)

1. V. plus haut, p. 395<sup>1</sup> et plus bas, en 1697.

2. J'en dois la communication aux religieuses du premier monastère de la Visitation de Rouen, ainsi que de plusieurs documents du même genre, notamment celui du 12 mars 1680.

3. *Année sainte*, t. ix, p. 703.

4. V. p. 281, note c, les références à l'*Intermédiaire des chercheurs* traitant ces questions infimes.

1680 s'habillèrent après que le sévère orateur eut condamné le luxe des vêtements <sup>1</sup> ? »

Pour ne point couper tout à l'heure le carême royal, qui, bien qu'ouvert au 2 février, ne reprit qu'à la fin de mars, durant la seconde semaine et peut-être plus tard encore, plaçons dès maintenant un document relatif au **mardi 12 mars**, tiré lui aussi des *Annales* de la Visitation. Il nous montre Bourdaloue, à qui les fêtes de la cour pour le mariage de la nouvelle Dauphine faisaient des loisirs, assistant au lit de la mort, la sœur Catherine-Angélique de Bréauté, au monastère de la Visitation de Saint-Denis. Voici le récit de l'*Année sainte* :

C'était en 1680, 12 mars. Connaissant notre chère Sr Catherine-Angélique si dégagée de tout, on lui demanda, la veille de sa mort, si elle souhaitait qu'on priât le R. P. Bourdaloue, alors au parloir, d'entrer dans le Monastère pour la voir. Elle répondit avec sa douceur ordinaire : « Il faut se servir de l'avantage que la Providence nous offre pour nous aider à bien mourir. » Ce bon Père fut fort édifié des dispositions de cette sainte malade et dit : « J'avais cru lui donner quelque consolation, mais j'en ai beaucoup plus reçu d'elle ; en même temps que son corps s'affaiblit, son esprit s'élève et se fortifie davantage <sup>2</sup>. »

Le contexte de la relation semble indiquer qu'une *Exhortation* suivit cette visite, si les mots soulignés ne se rapportent pas à une simple conversation avec l'auteur de la notice.

Je lui dis en le reconduisant que je la trouvois dans des dispositions toutes angéliques. Il me répondit que tout étoit surnaturel et divin dans cette très sainte ame, *nous faisant en suite une fort belle réflexion sur les avantages d'une sainte Religieuse à la mort.*

1. *Intermédiaire des chercheurs*, t. II, p. 663, Ph. Salmon. Le *Dictionnaire de l'Académie française* (édition de 1814) écrit *bourdalou*. Littré rappelle que ce mot est donné comme féminin par Richelet. « Porter une bourdalou à son chapeau. » Richelet dit aussi que *bourdalou* est le nom d'une sorte de linge ouvré qu'on fabriquait aux environs de Caen. Il signale enfin *bourdaloue* comme nom d'étoffe commune.

2. *Année sainte*, t. III, p. 347.

Le lendemain matin sur les 7 à 8 heures.... elle entra dans l'agonie et mourut le 13 mars 1680 à 42 ans et 26 de Profession <sup>1</sup>. »

#### Quatrième carême (cinquième station) à la cour.

C'est à Saint-Germain-en-Laye que fut commencé ce carême <sup>2</sup> qui devait être tronqué, et ne reprendre ni au jour des Cendres, ni au premier ou même au second dimanche.

**Vendredi 2 février.** — Le deuxième de ce mois, Feste de la Purification, le Roy accompagné de Monseigneur le Dauphin, de Monsieur et des Chevaliers du Saint-Esprit... assista à la Procession qui se fit dans la Cour du vieux Chateau, & à la grand Messe célébrée par l'Archevesque d'Ambrun <sup>3</sup>, Evêque de Metz... L'aprèsdînée, le Roi & la Reine entendirent le sermon du Père Bourdaloue Jésuite, et les Vespres, etc <sup>4</sup>. »

Parmi les sermons conservés dans l'édition, le premier des *Mystères*, pour la fête de la Purification <sup>5</sup>, que M. l'abbé Pauthe assigne à tort tout entier et, sans rien distinguer, à l'année 1674, renferme dans sa péroraison des traits qui semblent bien se rapporter à l'année 1680 <sup>6</sup>. Le P. Luras les avait d'ailleurs déjà signalés, mais on peut fortifier

1. Monastère de Saint-Denis, 16 février 1681, pp. 9 et 10, signé : Marie-Madeleine Le Laboureur. Bibl. nat., Ld, 173<sup>2</sup>, monastère de Saint-Denis, 16 février 1681. — La duchesse d'Aiguillon vint la voir, au moment de la mort, avec « Mademoiselle de Richelieu, sa nièce. » Sa mère, la marquise de Breauté y vint aussi (p. 9). La mort de la marquise de Breauté est signalée dans le *Mercure* de juin 1681, p. 310. (R.)

2. *Liste des Prédicateurs*, p. 4. « En la ville, au chateau royal du Louvre devant leurs Majestez Le Reverend Pere Bourdaloue, Jésuite. » Cette même année, on voit désigné « En l'Eglise metropolitaine » de Paris, le P. Giroust, pour le carême, et pour l'avent, Gaillard « en l'Eglise des Jésuites. » Fénelon prêchait « aux religieuses Carmélites du faubourg Saint-Jacques, les dimanches et fêtes » du carême.

3. C'est Mgr de la Feuillade. Cf. plus haut, p. 302<sup>3</sup>.

4. *Gazette* du 9 février, de Saint-Germain-en-Laye, n° 12, p. 71.

5. T. VI, p. 136.

6. M. le chanoine Pauthe a le tort de n'avoir point remarqué la péroraison qu'il cite, pp. 96-105, comme appartenant au carême de 1674, et que le P. Luras avait déjà établie (t. I, p. 269), comme prêchée en 1680.

1680 encore son opinion par la mention de très probables allusions relatives à cette année 1680.

Le P. Luras a eu raison de rapporter à cette année 1680 le compliment final de ce sermon *sur la Purification*. On pourra même peut-être ajouter, sauf les réserves nécessaires, — car le discours *sur l'observation de la loi divine* a pu ouvrir plus d'un carême, — à la cour ou ailleurs, que le début, sinon tout le sermon, peut être aussi rapporté à cette même station de 1680.

Ces saintes ordonnances contre le duel, que votre Majesté vient de renouveler, & pour l'exécution desquelles vous vous estes fait une religion, si j'ose ainsi m'exprimer, de n'être plus maistre de vos graces<sup>1</sup>, ces déclarations qui sortent chaque jour de votre conseil,

1. L'engagement auquel il est fait allusion, par lequel le roi s'ôtait le pouvoir de faire grâce, était probablement aussi renouvelé d'une époque antérieure. On lit dans les *Annales de la Compagnie du Saint-Sacrement*, qui ont été l'occasion d'une polémique récente : « Le 14 août 1653, le marquis de la Motte-Fénelon, chargé autrefois par la Compagnie de travailler à l'extirpation des duels, lui rapporta qu'après beaucoup de conférences et d'expédients proposés pour les empêcher par tout le royaume, le roi avait enfin pris sa résolution sur ce sujet ; que sa Majesté avait fait une déclaration publique et un serment solennel de n'accorder grâce pour ce crime, et qu'elle avait chargé Messieurs les maréchaux de France et quelques gentilshommes et officiers d'armée, l'institution d'un tribunal formé de l'assemblée des maréchaux de France et présidé par leur doyen. » V. Néron, *Ordonnances*, p. 64, *Ordonnances de Moulins*, xli. *Études*, janvier 1889, p. 116.

Cf. Molière, Gr. Écriv., annotation de la sc. vi, du second acte du *Misanthrope*, t. v, p. 491, n. 2. « L'édit de septembre 1651, sous lequel on vivait alors, et qui, prenant les dispositions de plusieurs lois antérieures, et notamment d'une ordonnance rendue à Moulins en 1566, défendait rigoureusement le duel, avait en même temps maintenu, pour juger du point d'honneur entre gentilshommes et officiers d'armée, l'institution d'un tribunal formé de l'assemblée des maréchaux de France et présidé par leur doyen. » V. Néron, *Ordonnances*, p. 64, *Ordonnances de Moulins*, xli.

Il est parlé, dans la note du *Misanthrope*, du règlement des maréchaux, du 22 août 1653, qui est sans doute celui dont les *Annales de la Compagnie du Saint-Sacrement* signalent l'existence. La déclaration faite par Fabert, le marquis de Fénelon et d'autres « anciens duellistes » renommés, dans la chapelle du séminaire de Saint-Sulpice, de ne jamais se battre en duel, c'est-à-dire de ne répondre à aucun cartel, etc., datait de deux ans auparavant, 18 mai 1651, jour de la Pentecôte, et avait peut-être déterminé la décision royale. *Ibid.*, pp. 114 et 116. Quant au sermon de Bourdaloue et à la phrase qui y fait allusion au droit de grâce dont se prive le roi, il s'agit apparemment d'une reprise, en termes identiques des anciens engagements royaux. La formule initiale pourrait bien



si avantageuses à l'Eglise & si sages, pour contenir l'hérésie dans les bornes que les Edits de vos Ancêtres luy ont prescrites ; ces tribunaux érigez pour exterminer le libertinage & le vice, ce sont autant de preuves, & de preuves authentiques du zèle qui vous anime. Il y avoit dans la France des monstres cachez, & votre Majesté est le Heros que Dieu a suscité pour les étouffer & les écraser. Le sacrilege, l'impie, l'homicide, suites funestes, mais infaillibles de la débauche & de la licence des mœurs, se repandoient dans le monde ; & c'est à vous, Sire, que le monde sera redevable d'en estre purgé... Vous soutiendrez, Sire votre ouvrage ; vous y employerez toute votre autorité ; & par votre autorité Royale, vous y mettrez la dernière perfection. Autrefois l'irreligion, la profanation des choses saintes, les jurements, les blasphèmes regnoient à la Cour, mais ils y sont devenus des noms odieux, parce que votre Majesté les a proscrits. Que ne peut-elle point encore contre d'autres desordres ; & que doit-elle obmettre de tout ce qu'elle peut pour les abolir ?

Bien des faits contemporains relatés par la *Gazette* ou le *Mercure* confirment et datent ces lignes, qu'elles aient ou non, subi les retouches de Bretonneau. Il faut compter du reste toujours avec le phénomène de la *contaminatio*, ou mélange possible de deux textes. Ainsi le trait sur la punition des blasphèmes semblerait faire reculer le sermon jusqu'à l'ouverture de carême de 1682<sup>2</sup>.

Rien d'impossible à ce qu'il y ait eu à plusieurs reprises rénovation de ces édits, maintes fois promulgués depuis

---

remonter à Louis XIII. Deux édits de 1611 et 1613, restés lettre morte jusqu'à ce que Richelieu les mit en vigueur par le supplice retentissant de Bouteville et Beuvron, en 1626, pourraient bien avoir comporté cette clause, où l'on croit voir l'influence du ministre qui ne voulait point faire grâce.

Dans une lettre de M<sup>me</sup> de Sévigné à la comtesse de Guitaut, 28 décembre 1692 (nous la retrouverons à l'avant de cette année), une expression fait allusion à ce rôle des maréchaux : « S'il y a une querelle pour la chasse, soyez encore le maréchal de France. »

1. T. VI, p. 175. V. plus bas, 21 juillet 1685.

2. On lit dans la *Gazette* du 7 juin 1681 : « Le Roy a renouvelé ses ordres pour la punition des jureurs & des blasphémateurs dont sa Majesté veut purger son Royaume : & le 29 du mois dernier, le nommé François Amiot, convaincu de blasphème, fit amende honorable & eut la langue percée, en exécution d'un jugement rendu par le Lieutenant de robe longue de la Prevosté de l'Hôtel. » (De Versailles, le 6 juin, p. 346, n° 52).

1680 saint Louis <sup>1</sup> et il reste loisible de supposer que l'exécution du 29 mai 1681 se réfère à des ordonnances antérieures à notre carême de 1680. En tous cas, les autres détails, sans parler de l'allusion à la paix de Nimègue, concordent avec cette époque plus ancienne. Le *Mercure galant* de décembre 1679 signale comme parus « il y a deux ou trois mois » l'arrêt contre le duel et « le reglement des mareschaux de France chargés de terminer les affaires d'honneur <sup>2</sup>. »

Ce sont là des faits précis qui ne laissent point de doute sur la date, au moins de ce passage, car depuis les édits anciens sur le duel, et entre l'ordonnance de 1651 et un édit de 1704, on ne trouve de mesures promulguées qu'en 1670 et 1679. Les tribunaux érigés pour exterminer le libertinage et le vice paraissent bien désigner la « Chambre ardente », qui s'était réunie pour la première fois le 10 avril 1679 <sup>3</sup>. Mais il faut noter que l'exécution de l'empoisonneuse La Voisin ne devra avoir lieu que vingt jours après, 22 février 1680. Toutefois le procès des poisons s'étant déroulé sans faire prévoir encore la terrible surprise qui devait modifier la marche du procès un instant suspendu, par suite des révélations de Lesage, confirmées par les aveux arrachés à La Filastre (1<sup>er</sup> octobre 1680) <sup>4</sup>, on conçoit que l'orateur ait pu à la fois dire que le roi venait d'extirper des monstres d'iniquité, et l'engager à poursuivre son œuvre.

1. L'ordonnance de Charles IX, à la suite des États d'Orléans, promulguée à Orléans, en janvier 1560, N° xxxv, et celle de Moulins en 1566, N° lxxxvi, ainsi que les édits de Blois, 25 janvier 1580, renouvelaient déjà ces anciens édits. V. les *Édits et Ordonnances des tres chrestiens roys François I, Henry II, etc.; et Louis XIV*, par M<sup>rs</sup> Pierre Néron et Estienne Girard, Paris, M DC.LXXXV, in-fol., pp. 38, 70 et 81. L'édit de Henri IV, sur les plaintes du clergé de France, n° IX, cité *ibid.*, p. 167, décembre 1606, rappelle à l'observation des lois portées.

2. *Mercure*, pp. 3 et 5.

3. Funck-Brentano, *le Drame des poisons*, 1<sup>re</sup> éd., p. 131.

4. *Ibid.*, p. 198.

Quant au traité de Nimègue, signé le 5 février 1679, 1680  
apporté à Saint-Germain par le marquis d'Estrades, le 10  
du même mois, et solennellement publié avec *Te Deum*  
à Notre-Dame le 26 avril, bien des orateurs, notamment  
Mascaron, dans son compliment du sermon de la  
Toussaint, ouvrant l'avent de 1679, en avaient fait le  
thème de leurs éloges et de leurs leçons au roi.

Le *Mercur*e de décembre 1679, cite complaisamment le  
discours de Mascaron pour le compliment final du jour de  
la Toussaint :

Le commerce d'écriture, dit-il, que vous avez bien voulu que nous  
ayons établi ensemble depuis trois ans, ne m'oblige pas seulement à  
vous parler de tout ce qui a fait mériter le surnom de Grand à  
Louis XIV, mais mesme à vous envoyer ce que les premiers Hommes  
du siècle ont écrit sur un si vaste sujet. C'est une obligation à  
laquelle je satisferois mal, si je ne prenois soin de vous faire part du  
Discours que Mr l'Evesqué de Tulles, nommé à l'Evesché d'Agen,  
luy adressa en preschant au Louvre le jour de la Feste de Tous-les-  
Saints. Ce Discours a fait assez de bruit pour exciter la curiosité de  
ceux qui ne l'ont point entendu. *On s'empresse de tous ces costez  
pour en avoir des Copies.* Il vient de m'en tomber une entre les  
mains & je vous l'envoie. C'est un peu tard ; mais les belles choses  
ayant l'avantage de ne point vieillir, & conservant les mesmes  
beautez en tout temps, celle-cy n'en doit pas moins avoir pour vous  
aujourd'huy, que vous luy en auriez pû trourer il y a deux mois <sup>1</sup>.

---

1. Cette même raison ingénieuse permet au *Mercur*e de citer dans son  
numéro suivant, un discours, datant d'un an, celui de l'abbé de la Broue,  
le futur évêque de Mirepoix\*. Bien que celui-ci, même pour son oraison  
funèbre de la Dauphine, ne soit guère un orateur connu, il serait curieux  
de cueillir aussi dans le *Mercur*e une longue citation de son compliment  
du 2 février 1679, sur un thème à peu près semblable, mais ces compa-  
raisons nous entraîneraient loin de Bourdaloue. Elles seraient le lot de  
qui voudrait faire une étude sur ces compliments officiels de cour, qu'on  
rencontre en bon nombre dans le *Mercur*e. Ce qu'il faut recueillir ici c'est  
le sujet du discours, en vue des identifications possibles du sermon qui a  
dû courir en copies assez nombreuses, et la manière dont le nouvelliste  
présente ce nouvel extrait. On voit que son innovation, car il n'avait  
guère cité les compliments royaux avant cette époque, a été goûtée et il  
recommencera. L'auteur du *Mercur*e, en janvier 1680, p. 90, parlant du  
sermon sur l'observance de la loi, « sur laquelle M. l'abbé de la Broue  
prescha si éloquentement devant le roy, il y a bientost un an » (2 février

\* V. mon étude *De Munere pastoralis Bossuet*, p. 61.

1680

L'Illustre Prelat à qui nous devons ce merveilleux Eloge du Roy, traite dans le sermon que je vous ay déjà marqué, de la violence qu'il faut se faire pour gagner le Ciel. Il y deploye son éloquence ordinaire, & apres avoir charmé tous ses Auditeurs par les excellentes preuves qu'il apporta pour soutenir cette grande verité, il finit de cette sorte :

Sire, Si la gloire des saints n'étoit pas plus difficile à acquérir que celle des Héros, je ne crains point de dire que le Ciel ne cousteroit à Votre Majesté n'y effort, ny violence <sup>1</sup>....

Le *Mercur*e ajoute :

A ne considerer que le dehors des grandes entreprises que Votre Majesté vient de terminer, on diroit que ce sont des actions possibles à un Heros qui, apres avoir triomphé de tous ses Ennemis par les glorieuses fatigues de la guerre, s'efforce de triompher de luy mesme par la moderation avec laquelle il leur accorde la paix ; mais, Sire, quiconque entrera dans le fond du cœur de Votre Majesté trouvera une inclination si dominante pour la gloire qu'il sera convaincu que le repos & les delices vous eussent plus cousté que le cours d'une si longue activité ; & imposer en Maistre le joug glorieux de la Paix à ceux qu'il ne vous a plu retenir sous le joug glorieux de vostre empire, est une espèce de gloire si nouvelle et si particuliere à Votre Majesté, que l'on peut douter si ce que nous appelons moderation n'est pas en effet la plus noble, & la plus heroique

1679), ajoute : « Je suis fort aise, Madam<sup>e</sup>, que vous m'ayez obligé à vous faire part du compliment qu'il fit à Sa Majesté à la fin de ce Sermon. Vous me donnez lieu par là de satisfaire quantité de Curieux, qui ont esté si charmés de celuy de M. l'Evesque d'Agen que je vous envoyai la dernière fois, qu'ils en souhaiteroient souvent de cette nature. »

Voici l'incipit et les derniers mots du morceau cité, contenant une comparaison quelque peu maniérée tirée des saisons de l'année :

« L'observation de cette Loy, Sire, est le plus grand objet... Qu'ils connoissent donc, Sire, que vous voulez que ce soit là le premier soin du glorieux loisir que vous venez de vous procurer (etc.) afin d'y faire régner la Foy de la souveraine Majesté à qui appartient l'Empire, la Puissance et la gloire. »

1. Ce passage est connu. On le trouve cité par S. E. le cardinal Perraud, dans l'*Oratoire de France* au XVII<sup>e</sup> siècle, 2<sup>e</sup> éd. 1866, p. 335, et dans l'article de Mgr Blampignon, *Correspondant*, 10 mai 1870, et *Etudes critiques*, 1897, p. 362, d'après une copie du P. Juaret. Mais le *Mercur*e nous donne lieu de compléter cette citation, et il y a quelques variantes de détail qui rendraient intéressante la comparaison des textes.

ambition qui fust jamais ; mais, Sire, il faut bien qu'il en couste davantage à V. M. <sup>1</sup> 1680

Il faut, Sire, que cette gloire à laquelle tant de choses ont esté sacrifiées, soit sacrifiée à son tour au Dieu qui vous fait regner avec tant de gloire & tant de bonheur. C'est un roi saint & un roi conquérant qui vous fait cette leçon par des paroles que le S. Esprit semble n'avoir dictes que pour V. M. Le Seigneur, a dit le prophete David, a étably sur la terre une paix profonde. & il a éloigné si loin la guerre, que nous n'en entendons presque plus le bruit ny le nom. *Auferens bella usque ad finem Terrae.* Il a dissipé vos Ennemis, il a confondu leur sagesse ; il leur a osté le cœur & la force ; il a rompu leur union ; il a brisé l'Arc et mis en pieces les Armes entre les mains de V.M. en luy inspirant le généreux dessein de se desarmer Elle mesme. *Arcum conteret et confringet Arma.* Il a reduit en cendres les boucliers de tant d'Ennemis. *Et scuta comburet igni.* Quel doit donc estre le fruit de ces merveilles de Guerre qui ont produit le miracle de la Paix ? Le voicy, Sire, marqué par le doigt de Dieu dans ces belles paroles : *Vacate & videte quoniam ego sum Deus.* Reposez vous, Grand Roy, & employez ce glorieux repos à considérer que le Seigneur est vostre Dieu, que c'est à luy que vous devez toutes vos victoires, & le grand ouvrage de la Paix, & que quand il ne meritoit pas votre amour & tous vos respects par sa grandeur, il meritoit toute vostre reconnoissance par ses bienfaits. En effet, Sire, il importeroit peu devant Dieu que la paix succedast à la guerre, si la Paix devoit estre plus criminelle par les delices, & par l'oubly du Seigneur, que la Guerre ne l'est ordinairement par les violences et par les desordres qu'elle entraîne. C'est durant cette Paix que V. M. doit s'appliquer à faire regner Dieu sur vos Peuples & sur Vous mesme, & à luy sacrifier des Ennemis invisibles plus dangereux & plus opiniastres que tous ceux que vous venez de vaincre. La Terre, Sire, a eu des applaudissements & des festes. . . <sup>2</sup>

Cependant le sujet n'était point tellement usé que Bourdaloue ne pût le reprendre au début de son carême. Il y ajoute l'éloge des déclarations destinées à contenir

---

1. Ce passage : A ne considérer, etc., n'est pas cité par les auteurs rapportés plus haut. Ce qui suit a été conservé, sauf minimes variantes, par les auteurs cités. Après les mots : et que la raison mesme ne connoist pas, on lit : Il faut, Sire, etc.

2. V. le reste dans les auteurs mentionnés. On avouera que ces passages méritaient d'être conservés et demandent à être plus connus. *Mercuré galant*, pp. 8-19.



1380 l'hérésie dans la limite de l'édit de Nantes, à la révocation duquel ce sermon est certainement antérieur et sa phrase, bien qu'elle s'applique à merveille à l'année 1682, où commencèrent activement les mesures préparatoires à la révocation, se vérifie dès le 2 février 1680. C'est au 6 novembre 1679 que fut promulgué l'édit intitulé *Arrest et déclarations servant de reglement contre ceux de la R. P. R.* (Religion prétendue réformée), *touchant les Offices, les Employs, & les Maistrises.*

Mais il n'est pas, comme je le disais, jusqu'à l'exorde même de ce sermon imprimé au second volume des *Mystères*, qui ne garde des traces où l'on pourrait reconnaître avec vraisemblance la date de 1680, beaucoup mieux à coup sûr que celle de 1674, assignée par Luras.

Faites-nous bien comprendre, dit l'orateur, que sans cette loy il n'y a dans nous que corruption & que désordre : en sorte que du moment que nous sortons hors des bornes de cette loy, nous devenons incapables de tout bien & déterminez à tout mal. Tant de crimes qui se commettent tous les jours, & que je puis appeler les abominations & les horreurs de notre siecle, en sont une preuve visible : mais peut-estre l'endurcissement de nos cœurs feroit-il perdre à cette preuve toute sa force, si les lumieres de vostre grace ne venoient au secours de nos reflexions... (T. vi, p. 138.)

Si générale que puisse être et applicable au siècle tout en entier, une allusion à de graves désordres, elle me semble plus efficace, pour assigner à l'année 1680 cet exorde du discours, que la phrase : « Je ne vous demande pas mesmes, ô mon Dieu, comme la vertueuse Esther que mes paroles luy plaisent (au roi)... » Le P. Luras se contente vraiment à trop peu de frais en voyant dans les mots *comme la vertueuse Esther*, un appel au cœur de l'époux infidèle<sup>1</sup>.

Bien habile et bien heureux d'ailleurs qui pourra dater un sermon entier à l'aide des seules allusions historiques,

---

1. Luras, t. I, p. 269.



toujours assez vagues, laissées dans l'édition. Dans ce sermon *sur l'Observation de la Foi*, traité, comme nous l'avons appris par M<sup>me</sup> de Sévigné, en 1674, à la cour, mais certainement repris soit devant le même auditoire, soit aussi à coup sûr dans les paroisses de Paris, il doit s'être glissé plus d'une interpolation provenant de ces diverses redites <sup>1</sup>. C'est ainsi qu'un passage du premier point semble bien indiquer un autre auditoire, et par suite une autre circonstance que les prédications à la cour, soit en 1674, soit en 1680 :

Cecy, dit l'orateur, me donne lieu de parler maintenant à vous, mes Freres, à vous dont le salut me doit estre d'autant plus cher, & les ames plus precieuses, qu'ayant moins de part aux avantages du siecle, vous participez moins à ses desordres & à sa corruption ; à vous que Dieu a fait naistre dans des conditions plus obscures, & dont il semble que la destinée, ou pour mieux dire, la vocation se termine à dépendre & à obéir.

Il est bien invraisemblable, quoique non impossible, que cette apostrophe aux humbles ait été dite dans la chapelle royale. On aurait plutôt ici la trace d'une prédication de ce sermon, faite dans une église comportant un auditoire plus mélangé que celui de la cour, et où il fût du moins loisible à l'orateur d'adresser directement la parole à la classe « dont la vocation est de servir. »

La suite du carême de 1680 nous mène, du 2 février aux derniers jours du mois de mars. Sans doute le prédicateur avait été averti que sa station ne pourrait reprendre, comme d'ordinaire, au premier dimanche, mais qu'on l'aviserait du moment où la cour, alors en grand mouvement, serait prête à l'entendre. Le mariage du dauphin que Colbert avait négocié à Munich, à la fin de 1679, conclu par le duc de Créquy, procureur de son maître, le 29 janvier, devait faire brèche, par suite

---

1. V. plus haut, p. 373, une réfutation de la théorie que M. l'abbé Hurel appuyait sur ces interpolations.

1680 des cérémonies et fêtes qui accompagnèrent ou couronnèrent le voyage, à la durée ordinaire des prédications.

Le 14 mars, un des jésuites correspondants de Condé, le P. Bergier, lui écrivait :

Le P. Bourdaloue a ordre de se tenir prêt pour prescher mercredi (*sic*) prochain à Saint-Germain <sup>1</sup>.

Y eut-il bien sermon au **mercredi 20 mars**, jour assigné à Bourdaloue, et ne fit-on point attendre encore le prédicateur ? Il est difficile de le savoir. Sans doute la cour, partie de Villers-Cotterets le 17, pour coucher à Dammarin, arriva le 18 à Saint-Germain-en-Laye, mais nul n'y paraît pressé de commencer le carême <sup>2</sup>.

On se demande si, au milieu des fêtes rappelées par la *Gazette*, il y eut place pour les sermons du 20, du **vendredi 22** et même du **24 mars, troisième dimanche**, et si l'ingénieuse, mais fragile remarque de Feugère ne serait pas justement appliquée à l'annonce du sermon de l'Annonciation. Il attire l'attention sur la formule : « qui prêche le Carême devant Leurs Majestez, » ajoutée à l'annonce de ce sermon. « C'est, dit-il, la formule consacrée, qui se retrouve deux fois par an dans la *Gazette* au commencement de chaque avent et de chaque carême, après le premier sermon prononcé devant le roi... <sup>3</sup> » Il en

1. H. Chérot, *Bourdaloue inconnu*, p. 8. Bergier à Condé. Paris, 14 mars 1680. Papiers de Condé, série P., t. 77, fol. 266. — Le P. Chérot dit ici : « Ce fut là une sorte de carême *impromptu*, ne commençant qu'après le deuxième dimanche ». A quoi il ajoute cette note : « Le vingt-cinquième jour de ce mois, feste de l'Annonciation. *Gazette*, écrit de Saint-Germain, le 23. » — L'Annonciation étant le lendemain du troisième dimanche de carême, c'est peut-être ainsi qu'il faut changer le texte que cette note était appelée à corroborer. Toutefois j'avoue que le P. Chérot paraît supposer l'existence d'un sermon le mercredi 20, et la lettre de Bergier y invite. En ce cas, c'est bien deuxième dimanche qu'il faut mettre, mais la *Gazette* prouve même pour le troisième.

2. « Le lendemain (19), dit la *Gazette*, Madame la Dauphine tint le cercle dans sa chambre, & alla ensuite avec le Roi, la Reine et Monseigneur le Dauphin, à l'Opéra de *Proserpine*. » *Gazette*, 23 mars, p. 144, n° 24.)

3. Feugère, p. 49.

conclut que « la station quadragésimale ne commença en 1680 que le jour de l'Annonciation. » C'est trop préjuger la valeur de cette formule, qui aurait dû en ce cas se lire au 2 février, véritable ouverture de ce carême, à laquelle fut présent le roi. Il faut en effet seulement constater que le roi ne se trouva, selon la *Gazette*, à aucun sermon entre le 2 février et le 25 mars. S'il y eut sermon en l'absence du roi, ce fut alors que fut prononcé le compliment à la dauphine dont il sera question ci-dessous, et que, pour ma part, j'assignerais plutôt au 27 mars.

**Lundi 25 mars.** — Le vingt cinquième de ce mois, Feste de l'Annonciation, le Roi et la Reine entendirent la Messe et les Vespres chantées par la Musique de la Chapelle, et allèrent apres disné au sermon du Père Bourdaloue qui presche le Caresme devant Leurs Majestez <sup>1</sup>.

Notons que la *Gazette* ne signale point la présence, au sermon du 25, ni à aucun autre, de la nouvelle dauphine, qu'elle mentionne seulement au 6 avril, comme marraine d'un fils du duc de Crussol, baptisé par Bossuet, et dont le roi fut parrain. Cette omission ne prouve nullement que la dauphine se priva des sermons, et nous savons par le *Mercur*e qu'elle fut complimentée par Bourdaloue à l'un d'eux, et cela, en l'absence du roi et de la reine. Malgré la piété de la jeune princesse, cette abstention s'expliquerait, comme la prétendue déconvenue de La Chaize et de ses confrères dont la marquise écrivait : « Le Bourdaloue n'aura point son âme <sup>2</sup>. » Apparemment

1. De Saint-Germain en Laie, le 29 mars. Cf. plus haut, p. 513, n. 1.

2. «... Je crois que Madame la Dauphine nous apporte ici beaucoup de dévotion, mais malgré qu'elle en ait, il faudra qu'elle retranche les *angelus* : vous représentez-vous qu'on l'entende sonner à Saint-Germain ? Bon à Munich. Elle voulut se confesser la veille de la dernière cérémonie de son mariage ; elle ne trouva point de jésuite qui entendit l'allemand, ils n'entendent que le françois : le P. de la Chaise y fut attrapé ; il croyoit avoir mené son fait. Ce fut un embarras où l'on donna ordre promptement, car cette princesse ne cède point à la Reine pour communier souvent. *Le Bourdaloue n'aura point son âme...* »

(*Lettres de M<sup>me</sup> de Sévigné*, t. VI, pp. 306 et 307.)

1680 M<sup>me</sup> de Sévigné rêva que Bourdaloue ambitionnait de devenir confesseur de la dauphine, rêve invraisemblable. Mais, quel que fût l'attrait de Charlotte de Bavière pour les choses de la piété, il devait être peu intéressant pour elle d'entendre des sermons français, avant de connaître cette langue, et le silence de la *Gazette* pourrait bien avoir ses raisons. Volontiers j'imagine, (pure supposition), que pour prendre rang officiellement à la place requise par son mariage avec le dauphin, elle assista un jour à l'office « à son prié-Dieu », comme parlent les annalistes de la cour, et fut complimentée par l'orateur, mais que ce fut apparemment, de toute cette station, l'unique sermon que lui infligea l'étiquette. Ainsi s'expliquerait que le dauphin n'est, pas plus qu'elle, indiqué avec Leurs Majestés, dans l'auditoire des grandes fêtes, y compris le jour de Pâques.

Pour dater le sermon que la dauphine entendit ainsi, en l'absence du roi et de la reine, il faut remonter peut-être avant le 25 mars, à quelque'un des sermons inconnus et problématiques, à placer entre le 20 et la fin du mois. Faut-il en effet, à cause du silence de M<sup>me</sup> de Sévigné, présente ce jour-là, exclure le 27 ? Quant au 29, c'est bien près de l'apparition du *Mercur*e pour laisser le temps matériel de l'impression. Voici en tous cas le texte de celui-ci. Donneau de Visé, qui avait cité peu auparavant le compliment au roi, fait par Mascaron le 1<sup>er</sup> décembre 1679 et depuis, l'extrait, plus ancien encore, du sermon de l'abbé de la Broue, « nommé à l'évêché de Mirepoix » prêché au 2 février 1679, sur l'*Observation de la loi*, sujet classique pour la Purification <sup>1</sup>, fait allusion au bon accueil qu'ont reçu ces morceaux, regrettant de n'avoir pu se procurer le texte du compliment prononcé « dernièrement » par Bourdaloue.

---

1. V. plus haut, p. 507.

Je voudrois, Madame, écrit-il à sa correspondante imaginaire, pour votre entière satisfaction, pouvoir recouvrer le compliment que le Pere Bourdaloue qui presche le Caresme devant leurs Majestez <sup>1</sup>, fit dernièrement à Madame la Dauphine. *Le Roi et la Reyne ne s'estant point trouvez au Sermon de ce jour-là*, il prit occasion d'adresser la parole à cette Princesse, & tout ce qu'il luy dit fut si finement tourné, qu'elle ne l'admira pas moins que tous ceux qui l'entendirent.

Regrettons que le *Mercur*e ne nous mette pas à même d'admirer, avec plus de compétence que la princesse nouvellement arrivée de Bavière, le salut de bienvenue « finement tourné » qu'il nous signale. Les copistes furent-ils moins habiles ou l'orateur moins empressé à communiquer son manuscrit, toujours est-il, qu'au lieu de trois ou quatre pages de texte que le *Mercur*e ne manque point d'insérer quand il s'agit d'un morceau de Fléchier ou de Mascaron, plus épris — on l'a fort justement noté <sup>2</sup> — de la gloire de bien dire, le nouvelliste est contraint de nous réduire à une sèche analyse. On peut toutefois, sauf le désir bien légitime de retrouver quelques lignes de Bourdaloue, ne point trop se plaindre de constater que notre orateur ne recourt pas à la réclame du *Mercur*e galant.

**27 mars, mercredi après le troisième dimanche.** — M<sup>me</sup> de Sévigné, qui était venue voir la nouvelle dauphine, écrivait deux jours après :

A Paris, vendredi 29 mars 1680.

... J'étois avant-hier tout au beau milieu de la cour ; M<sup>me</sup> de Chaulnes-enfin m'y mena....

Nous entendîmes, après dîner, le sermon du Bourdaloue, qui frappe toujours comme un sourd, disant des vérités à bride abattue, parlant contre l'adultère à tort et à travers : sauve qui peut, il va toujours son chemin. Nous revînmes avec beaucoup de plaisir : la

1. On voit que la formule : *qui presche le caresme*, etc., est beaucoup moins rigoureusement « consacrée » que ne le croyait Feugère. Cf. p. 512.

2. L. Lehanneur, *Mascaron d'après des documents inédits*, ch. iv, pp. 80-85.

1680 Guénégaud étoit avec nous, qui n'avoit bougé de chez M. Colbert ; la Karman étoit aussi des nôtres : je leur promis qu'à moins d'une Dauphine, j'étois bien servante, à mon âge et sans affaires, de ce bon pays-là .... <sup>1</sup>

Avec modération du reste, l'annotateur des *Lettres* de M<sup>me</sup> de Sévigné rappelle que le sermon des éditions, pour le mercredi de la troisième semaine, *sur la parfaite observance de la loi*, « contient vers la fin de la première partie, un morceau d'une application bien directe et bien frappante : « Il vous plaît d'entretenir encore quelque commerce avec cette personne... » On doit répondre que l'application à l'adultère royal, quoique possible, est au moins inopportune dans un sermon prêché devant la reine en l'absence du roi<sup>2</sup>. L'allusion après tout, bien que nous sachions ce que veut dire, à la chapelle royale, « frapper comme un sourd », a-t-elle de quoi justifier la lettre de M<sup>me</sup> de Sévigné ? Le P. Luras a donc eu tort d'adopter avec tant d'assurance cette hypothèse, qui n'a d'autre base réelle que la coïncidence liturgique avec le carême imprimé. C'est une chance bien minime que sur les six carêmes prêchés à la cour, ce soit à celui-ci que se rapporte le sermon entendu par M<sup>me</sup> de Sévigné. Ce serait d'autant moins probable que le sermon du 2 février, s'il a bien été celui dont la péroraison et l'exorde conviennent à l'année 1680, détournerait, par son sujet *de l'Obéissance à la loi divine*, d'admettre, pour la même station, un sujet aussi voisin que *la Parfaite observance de la loi*. Or nous avons vu

---

1. Sévigné, t. VI, pp. 329 et 332.

2. Voici une note de Rochebilière, qui après avoir cité Nisard, lui oppose une autre hypothèse, bien problématique, elle aussi. Nisard (*Histoire de la littérature française*, t. II, pp. 462-464 de l'in-8 (1854), dit que le sermon sur l'Impureté est dirigé contre M<sup>me</sup> de Montespan et que M<sup>me</sup> de Sévigné y fait sans doute allusion lorsqu'elle écrit : « que Bourdaloue frappe toujours comme un sourd disant des vérités à bride abattue parlant à tort et à travers contre l'adultère... » (*Lettre du 29 mars 1680*.)

Dans ce sermon, il fait, je crois, allusion à l'aventure de M<sup>me</sup> de Bertillac avec Caderousse arrivée au commencement de l'année 1680. (V. les lettres de M<sup>me</sup> de Sévigné des 24 janvier et 7 février 1680, t. VI, pp. 211 et 251. (R.))



que ce sujet au 2 février, bien que donné à la cour en 1674<sup>1</sup>, semble y avoir été repris en 1680.

Mais une erreur plus grave du P. Lauras est de vouloir reconnaître à tout prix dans les paroles de M<sup>me</sup> de Sévigné le sermon *sur l'Impureté* qu'il place, contre toute vraisemblance, au **dimanche 24 mars**. Ce seraient, d'après son interprétation, les commentaires des dames de la cour présentes au sermon de l'avant-veille, qui auraient inspiré cette lettre; et il nomme M<sup>mes</sup> de Chaulnes, de Richelieu..., M<sup>me</sup> de Soubise. Outre ce qu'il y a de forcé dans ces explications, elles prouvent une opinion préconçue et une attention insuffisante au témoignage de la marquise. Celle-ci, dans sa lettre du 29, nomme bien M<sup>me</sup> de Chaulnes, qui « avoit entrepris » de lui faire voir la dauphine<sup>2</sup>, M<sup>me</sup> de Maintenon, etc. Mais quant à M<sup>me</sup> de Soubise, son nom vient très mal comme témoin d'un sermon prononcé l'avant-veille, M<sup>me</sup> de Sévigné nous apprenant qu'elle rentrait, le 27, de la campagne, c'est-à-dire de l'exil<sup>3</sup>. Il faut donc chercher d'autres preuves, ou mieux, ne point s'obstiner, en l'absence des éléments requis, à vouloir déterminer un sermon dont le sujet reste inconnu. Ce n'est pas que les allusions à l'affaire des poisons qui se rencontrent dans le sermon *sur l'Impureté*, n'aient pu être dites dès cette année-là, selon l'argument de certains critiques qui tiennent pour l'année 1682, sous prétexte que, le procès encore inachevé, l'orateur n'eût pas été si explicite; je crois au contraire qu'il eût pu dire ce qu'il affirmait, dès le moment même où fut instruite l'affaire de la marquise de Brinvilliers (1676), et que ces allusions, par suite, sont insuffisantes à dater le sermon *sur l'Impureté*<sup>4</sup>. Bien que ce sujet, parmi les sermons conservés, soit un des

---

1. Ci-dessus, p. 372.

2. Lettre du 26 mars 1680, p. 328.

3. Lettre du 29 déc. 1679, t. VI, p. 162, note 8.

4. V. plus haut, p. 401.

1680

plus forts, auxquels conviennent, à ce titre, les phrases écrites par la marquise, sur le sermon entendu par elle le 27 mars, nous manquons, avouons-le, des données nécessaires pour donner une solution au problème. N'allons pas surtout, comme conclut Ménorval, voir dans ce discours du 27 un sermon perdu, sermon *sur l'Adultère* ; c'est abuser des termes employés par M<sup>me</sup> de Sévigné :

S'agirait-il ici (à propos de la lettre qui parle de la prédication du 27) d'un sermon fameux, qu'on a appelé le sermon *sur l'Adultère* : qu'on ne retrouve pas dans les Œuvres, qui auroit été brûlé, et où l'on auroit entendu retentir l'apostrophe de Nathan à David : *Tu es ille vir* <sup>1</sup>. Tout cela n'est qu'une tradition bien vague.

Donnons acte à Ménorval de ce jugement défavorable, bien qu'il soit trop doux, et ne compense pas l'inconvénient de tenir en circulation les « vagues » traditions du *Tu es ille vir* et la légende du sermon brûlé. Son hypothèse du sermon *sur l'Impureté*, placé par lui sans hésitation au dimanche 24, n'est guère plus fondée. Elle n'a pour base que la coïncidence liturgique assignée à cette année, gratuitement.

Mieux valait reconnaître que nous savons peu de choses sur le carême de 1680.

**19 avril, vendredi saint** <sup>2</sup>. — Le lendemain 19, vendredi saint, le « matin, Elles ont ouy le Sermon du Père Bourdaloue, Iesuite. »

Cette note de la *Gazette* <sup>3</sup> est tout ce que nous savons de la passion de cette année, avec ce détail tiré de M<sup>me</sup> de Sévigné, qui ne l'entendit pas en 1680, mais en 1679 :

1. Ménorval, p. 69 Cf. Chérot, *Bourdaloue inconnu*, p. 9, n. 1.

2. Le 18 avril, jeudi saint, le roi avait entendu, le matin, le sermon de la Cène prêché par l'abbé des Alleurs, l'un des « aumôniers de quartier de Madame la Dauphine » (*Gazette*, p. 156), et, suivant la coutume, lavé les pieds de treize pauvres, l'absoute étant faite par le Cardinal de Buillon. « L'apresdinée, Leurs Majestez assistèrent aux Ténébres. »

3. *Gazette*, 20 avril, N° 32, p. 191.

Le Bourdaloue prêcha comme un ange du ciel, l'année passée, et celle-ci encore, car c'est le même sermon <sup>1</sup>.

Savoir que l'orateur donna en 1680, à Saint-Germain, le même sermon qu'il avait prononcé l'année précédente, le 31 mars, à Saint-Jacques de la Boucherie, c'est trop peu pour identifier le texte de ce sermon. M. l'abbé Pauthé qui n'a pas été arrêté par cette pénurie de documents, dit hardiment, mais sans preuve aucune <sup>2</sup>, que c'est la Passion qui a pour texte *Christum Dei virtutem*, et il ajoute avec assurance :

Ce sermon est le seul de ce Carême qui ait une date certaine <sup>3</sup>.

Disons modestement que nous n'en savons rien, pas plus que du sujet traité le jour de Pâques.

**Dimanche de Pâques, 21 avril 1680.** — Le roi, qui avait communiqué la veille, et la reine, le matin, ainsi que le dauphin « par les mains de l'Evesque de Condom », assistèrent à la grand'messe.

L'apresdinée, ajoute la *Gazette*, leurs Majestez entendirent dans la Chapelle du Vieux Chateau le Sermon du Père Bourdaloue & les Vespres chantées par la Musique <sup>4</sup>.

Ici encore une date est tout ce que nous pouvons relever. La *Gazette* s'abstient désormais des formules laudatives, mais nous n'y perdons pas, témoin le peu qu'elles fournissent de renseignements dans le *Mercure galant* qui les a gardées.

1. « A Paris, mercredi 1<sup>er</sup> mai 1680. ... Le discours de votre prédicateur nous a paru admirable; nous l'avons approuvé et envié. La passion que nous entendimes ici près fut étrange : les mots de *faquin* et de *coquin* furent employés pour exprimer l'humiliation de Notre-Seigneur ; cela ne donne-t-il pas de nobles et belles idées ? » Cf. plus haut, p. 123, note 1.

2. P. 137. « Il n'est qu'un sermon de cette station dont on peut établir sûrement la date. Une lettre de M<sup>me</sup> de Sévigné, etc. » — Cette lettre, on le voit, ne dit pas un mot du sujet traité et ne peut servir à l'identifier. Cf. *Revue des Sciences ecclésiastiques*, mai 1900, p. 476.

3. Pauthé. *Ibid.*, p. 139.

4. *Gazette de France* du 27 avril 1680, p. 204.

1680

Voici, pour ne rien perdre des plus insignifiants témoignages sur une station où nous en avons disette, ce qu'on lit au *Mercur*e du mois d'avril. Après avoir raconté le succez de l'abbé des Alleurs, dans le sermon du jeudi saint devant Sa Majesté :

Vous savez, continue-t-il, que le Pere Bourdalouë Jesuite a presché devant Elle tout le Caresme. (*Nous avons vu que ce Carême fut court et le roi très rare aux sermons.*) Sa réputation est si bien et si justement établie, que le plus glorieux éloge qui luy puisse estre donné, c'est qu'il presche toujours également bien. (p. 325.)

#### Profession de M<sup>lle</sup> de Soubise et de M<sup>lle</sup> de Sully.

Sur le séjour de Bourdaloue à Basville, au commencement de septembre, nous n'avons que ce fragment de lettre de Rapin à Bussy :

A Paris, ce 6 septembre 1680.

... Je pars avec le P. Bourdaloue pour Basville et je n'ai que le loisir de vous remercier de votre générosité de penser à un malade qui languit depuis un an ; je suis toutefois un peu mieux et je vais tâcher d'achever de me guérir... <sup>1</sup>

Notre orateur qui ne figure dans la *Liste* pour aucun avent, y prépara sans doute à loisir son carême de Saint-Germain l'Auxerrois pour l'année suivante, mais il était certainement de retour à Paris, aux premiers jours d'octobre, témoin une lettre de M. Tronson, en date d'Issy au 7 octobre, et que le P. H. Chérot a citée, d'après l'autographe gardé à Saint-Sulpice<sup>2</sup>. Crétineau-Joly, par une généralisation trop commode, la rattache à des négociations relatives à l'édit de Nantes, dont la révocation était dans l'air<sup>3</sup>. C'est gratuit, le texte de la lettre

1. *Correspondance de Bussy*, édit. LaFanne, t. v, p. 161, N° 1849.

2. Chérot, *Correspondance*, p. 212.

3. « Les Jésuites furent consultés sur la mesure (la révocation de l'édit de Nantes)... Le Père Bouhours étoit le commensal du grand Colbert, et souvent ce ministre, qui a fondé en France le crédit et l'industrie, appelait

n'annonçant pas autre chose qu'une consultation avec M. Tronson, à Issy « sur une affaire » dont Colbert avait déjà entretenu Bourdaloue, sauf à le revoir avec Tronson, à Sceaux, le jeudi suivant, 10 octobre.

Sans doute Bourdaloue se mettait en mesure à ce moment de prêcher **le dimanche 29 décembre** à la cérémonie de la profession de M<sup>lle</sup> de Soubise, future abbesse de Jouarre, qui alors invitera à plusieurs reprises Bourdaloue à venir parler dans son monastère, au diocèse de Meaux. Nous verrons plus d'une fois revenir son nom, dans les dernières années de la vie de notre orateur <sup>1</sup>.

De Paris, l'11 Janvier 1681.

Le 29 du mois passé, la fille du Prince de Soubise <sup>2</sup> fit profession dans le monastère des Bénédictines de Nostre-Dame de la Consolation <sup>3</sup> au fauxbourg S. Germain : où la Reyne avoit fait l'honneur

Bourdaloue à Sceaux pour délibérer avec lui et avec Tronson, supérieur de Saint-Sulpice sur des affaires qui intéressaient le royaume... » (*Histoire religieuse... de la Compagnie de Jésus...* par J. Creteineau-Joly, 3<sup>e</sup> éd. Paris, Poussielgue-Rusand, 1851, t. iv, p. 341.)

Il existe une lettre de M. Tronson au P. Bourdaloue, à la date du 7 octobre 1680, par laquelle le sulpicien demande un rendez-vous au jésuite, afin de conférer sur une affaire dans laquelle Colbert désirait avoir l'avis de l'un et de l'autre. (R.)

1. Voir plus bas, 3 août 1694, 6 avril 1695, 1<sup>er</sup> mai 1696.

2. C'est Anne-Marguerite, née en 1664 (elle aurait eu 16 ans), nommée abbesse de Jouarre le 25 décembre 1691, morte le 21 juin 1721 à 58 ans, fille de François de Rohan, prince de Soubise et d'Anne de Rohan-Chabot, sa deuxième femme (La Chesnaye Desbois, t. 12, p. 272, à Rohan-Soubise, et *Mercurie galant* de juin et juillet 1721, p. 79. *Port-Royal*, par Sainte-Beuve, t. v, p. 196 ; Quesnel, lettre du 5 déc. 1679, t. i, p. 14.) Elle était la fille aînée du prince de Soubise et prit l'habit des bénédictines de N.-D. de Consolation de la rue du Chasse-Midi le jeudi 23 novembre 1679. « La Reine, M<sup>lle</sup> d'Orléans, la grande-duchesse de Toscane s'y trouvèrent, ainsi que M<sup>me</sup> de Guise, M. l'archevêque fit la cérémonie de la vêtue et la Reine donna le voile qui lui avoit été présenté par l'abbesse de Malnoue, supérieure et sœur du Prince de Soubise, de la duchesse de Luyes et l'ainée du second mariage du duc de Montbazou. L'abbé Colbert prêcha, etc. On vante beaucoup sa beauté. » *Mercurie galant* de novembre 1679, p. 277.) (R). Cf. *De Munere pastoralis* Bossuet, p. 91, note 2.

3. C'est le couvent du Chasse-Midy ou Cherche-Midi, situé dans la rue de ce nom. Marie-Eléonore de Rohan, abbesse de Malnoue en étoit supérieure majeure et mourut le 8 avril 1681. (V. une note sur cette mort, *Mercurie galant* d'avril 1681, p. 288). La mère Françoise de Laugannay de Franqueville en étoit prieure perpétuelle du vivant même de M<sup>me</sup> de de Malnoue. (*Dict. de Hartaut*, t. 2, p. 296, à Chasse-Midy.) (R).

1680. à cette Princesse de luy donner l'habit il y a un an. L'archevesque de cette Ville fit la cérémonie : et le Pere Bourdaloue Jesuite prescha sur le sujet avec beaucoup de satisfaction de la compagnie, composée d'un grand nombre de personnes de la première qualité <sup>1</sup>.

A la fin de l'année 1680 ou au commencement de 1681? Profession, à la Visitation de Saint Denis, de Louise-Henriette de Sully. Bourdaloue fit-il le sermon de la profession ainsi qu'il fit le sermon de la prise d'habit? <sup>2</sup> La relation imprimée ne le dit pas et n'indique pas non plus le mois et le jour <sup>3</sup>.

... Notre nombre est diminué par la mort de nos sœurs quoy que nous ayons donné *le voile noire* (*sic*) à deux professes dont la dernière est notre très honorée sœur Louise Henriette de Sully qui remplit dignement sa place par sa vertu et bonne vocation. Ce fut Mgr l'archevêque d'Alby (Hyacinthe Serroni) qui fit la cérémonie. La reine luy vouloit donner le voile, mais la maladie de Monseigneur le Dauphin, et ensuite celle de cette chère sœur ayant fait changer le jour choisi de Sa Majesté, nous fûmes privées de cet honneur. Il ne laissa pas d'entrer une vingtaine de Dames de ses parentes Duchesses et autres, des plus illustres de la Cour. Mademoiselle de Richelieu que nous avons le bien de posséder depuis cinq ou six mois, fit les honneurs. Son mérite et sa grande vertu qui nous est d'une singulière édification, nous rend fort heureuses de l'avoir parmi nous <sup>4</sup>.

M<sup>lle</sup> de Sully sut par sa piété et sa fidélité concevoir sa grande vocation, (au milieu du monde) elle se comporta d'une manière si

1. *Gaz. de France*, du 11 janv. 1681, pp. 35 et 36.

2. V. plus haut, p. 478.

3 La circulaire qui annonce cette profession est datée du 16 févr. 1681. Elle n'indique pas la date de la profession, elle peut donc être à la rigueur du mois de janvier et même de la première moitié de février. On y dit que la profession a été retardée d'abord par la maladie de la dauphine (?) (il faut peut-être lire du dauphin), puis par celle de M<sup>lle</sup> de Sully elle-même. (R.)

4. (Bibl. nat. Cat. impr. de l'*Hist. de France*. Ld 1732. De notre monastère de Saint-Denis, ce 12 février 1681, p. 2.) « M<sup>me</sup> la Duchesse de Verneuil à la profession de sa petite-fille fit enrichir la croix de nostre soleil de grosses perles et belles pierreries, elle nous donna aussi un parement d'un riche brocard d'or et d'argent velouté rebrodé d'un cordonnet d'or... » *Id.*, *Ibid.* Louise-Henriette de Sully mourut à Saint-Denis, le 2 octobre 1722, âgée de 59 ans (née par conséquent vers 1663), professe de 41. M<sup>me</sup> la Chancelière Séguier, dont elle était la petite-fille, la confia aux Sœurs de la Visitation dès l'âge de 6 ans. (R.)



édifiante et si généreuse qu'elle mérita les éloges du Reverend *Pere Bourdaloue*, qui connoissant la solidité de son caractère et de sa vocation lui conseilla de suivre fidèlement l'attrait de la grâce. Elle revint à l'âge de 16 ans et elle fit paroître une constance et une fermeté que Dieu seul pouvait lui donner <sup>1</sup>. 1680

J'ai souligné les mots de la notice : *elle mérita les éloges du Révérend Père Bourdaloue*. Faut-il les rapprocher de deux péroraisons, par malheur assez générales, qui permettraient d'identifier ce sermon de profession de M<sup>lle</sup> de Sully avec quelqu'un des « imprimés ? »

Au troisième sermon sur le *Renoncement religieux*, on lit, après un développement sur *Relinquimus omnia*, ce passage déjà rencontré <sup>2</sup> :

Tels sont vos sentiments, ma chere Sœur : la solidité de vostre esprit, la ferveur de vostre pitié, l'inflexible fermeté que vous avez fait paroistre en vous arrachant du sein d'une famille qui comptoit sur vous pour vous élever aux honneurs du monde, & sur qui vous pouviez compter, pour parvenir à ce qu'il y a de plus grand dans le monde ; tout cela joint aux connoissances encore plus particulieres que j'en puis avoir, me répond des dispositions interieures de votre ame <sup>3</sup>...

Ce rapprochement peut fournir une présomption ; mais il ne faut pas dissimuler qu'elle reste faible. Le morceau ne

1. Sans signature, intitulé : *Vive Jésus*. « Abrégé des vertus de notre très chère et honorée sœur Louise-Henriette de Sully, décédée en ce monastère de la Visitation Sainte-Marie de Saint-Denis, le 2 oct. de l'année 1722, âgée de cinquante-neuf ans, Professe de quarante-un, du rang des sœurs choristes. » — La duchesse de Lude était sa tante, le duc de Sully son frère. Elle était sœur de la sœur Marie-Victoire d'Henrichemont aussi religieuse à Saint-Denis. Louise-Henriette était fille de Maximilien-Pierre-François de Béthune, duc de Sully, mort au château de Sully en juin 1694 et de Marie-Antoinette Servien, morte en 1702. La mère du duc de Sully était fille du chancelier Séguier, mariée en secondes nocces au duc de Verneuil (V. La Chesnaye Desbois, in-4, t. II, p. 436). Cf. le *Mercur galant* de juin 1692, p. 43.

La sœur cadette de Louise-Henriette, Marie-Victoire de Sully, prit le voile dans le même monastère en 1692 (V. à cette date et le *Mercur galant* de juin 1692, pp. 39-44).

La fondation du monastère de Saint-Denis est de 1639, selon le ms. historique de la Mazarine n° 1755 et suivants. (R).

2. V. plus haut, p. 280.

3. *Ed. princeps*, t. VIII, p. 284.

1680 dépasse point notablement les éloges généraux habituels en ces sortes de cérémonies, et signale seulement, dans le quatrième sermon, un discours prononcé par l'orateur devant une de ses pénitentes. Or on en doit dire autant du sermon qui suit, dans l'édition, *sur l'Opposition mutuelle des religieux et des chrestiens du siecle*, où se lit ce passage :

Ce sera toujours un sacrifice, & le plus genereux de tous le sacrifices que vous puissiez faire à vostre Dieu. Il y aura égard . . & . . . au desinterressement parfait avec lequel vous le faites. Car j connois trop, ma chere Sœur, les dispositions interieures de vostre ame, pour ne sçavoir pas quel esprit vous anime dans le dessein que vous avez pris de vous dévouër à Dieu. Je sçais que c'est luy seul qui vous attire <sup>1</sup> . .

Il faut bien avouer que ces mêmes « éloges » sont assez généraux pour avoir été redits en plus d'une circonstance.

---

1. Ed. *princeps*, t. VIII, p. 320.









6803

AUTHOR

TITLE

DATE  
LOANED

BORROWER'S NAME

ROOM  
NUMBER

Menard

DEC 28

Jan 2 1890

STORAGE

060.97

B 666-9

6803



